CAMPAGNES D'ÉGYPTE ET DE SYRIE[1].

CHAPITRE PREMIER.

PRISE DE MALTE.

I. Projet de guerre contre l'Angleterre pour la campagne de 1798.— II. Préparatifs et composition de l'armée d'Orient. — III. Départ de la flotte de Toulon (19 mai). — IV. De l'île de Malte et de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — V. Moyens de défense de Malte. — VI. Perplexité du grand maître et de son conseil. — VII. Hostilités; combats; suspension d'armes (11 juin). — VIII. Négociation et capitulation (12 juin). — IX. Entrée de l'armée à Malte; organisation de l'île. — X. Départ de l'armée (19 juin).

I. Le traité de Campo-Formio avait rétabli la paix sur le continent. L'empereur d'Allemagne était satisfait des conditions qui lui avaient été accordées. La France était rentrée dans l'héritage des Gaulois : elle avait reconquis ses limites naturelles. La première coalition, qui avait menacé d'étouffer la République à son berceau, était vaincue et dissoute. L'Angleterre restait seule armée. Elle avait profité des calamités du continent pour s'emparer des deux Indes et s'arroger la tyrannie sur les mers. Le Directoire avait rompu les négociations de Lille, convaincu que l'on ne pouvait espérer le rétablissement de l'équilibre aux Indes et la liberté des mers qu'en faisant une campagne heureuse sur mer et dans les colonies.

Plusieurs projets de campagne furent discutés pour l'année 1798. On parla de descente en Angleterre avec des bateaux plats partant de Calais et sous la protection d'un mouvement combiné des escadres françaises et espagnoles. Mais il fallait pour les préparatifs une centaine de millions, que l'état dérangé des finances ne permettait pas d'espérer. D'ailleurs une invasion en Angleterre exigeait l'emploi des

[1] Cette partie des *OEuvres de Napoléon Ier*, qui comprend les campagnes d'Égypte et de Syrie, est reproduite d'après le manuscrit original, portant des corrections de la main de Napoléon, et donné en 1841 par le général Bertrand à la bibliothèque de la ville de Châteauroux.

principales forces de la France; ce qui était prématuré dans l'état d'agitation où se trouvait encore le continent.

Le gouvernement adopta le plan de tenir, dans des camps, sur les côtes de la Manche, 150,000 hommes menaçant l'Angleterre d'une invasion imminente, mais en effet prêts à se porter sur le Rhin si cela devenait nécessaire, pendant que deux petites armées, chacune de 30,000 hommes, agiraient offensivement. L'une serait embarquée sur l'escadre de Brest et opérerait une descente en Irlande, ou 100,000 insurgés l'attendaient; l'autre opérerait dans l'Orient, traversant la Méditerranée, où dominait l'escadre de Toulon. Les établissements anglais aux Indes en seraient ébranlés. Tippoo-Sahib, les Mahrattes, les Sikhs, n'attendaient qu'un signal. Napoléon parut nécessaire à l'armée d'Orient. L'Égypte, la Syrie, l'Arabie, l'Irak, attendaient un homme. Le gouvernement turc était tombé en décrépitude. Les suites de cette expédition pouvaient être aussi étendues que la fortune et le génie du chef qui la dirigerait.

Une ambassade solennelle, avec les moyens nécessaires pour réussir, devait être rendue à Constantinople en même temps que l'armée aborderait en Orient. En 1775, les Mameluks avaient conclu un traité de commerce avec la Compagnie des Indes anglaises; depuis ce moment les maisons françaises avaient été insultées et couvertes d'avanies. Sur les plaintes de la cour de Versailles, la Porte avait envoyé, en 1786, le capitan-pacha Hassan contre les beys; mais depuis la révolution le commerce français était maltraité de nouveau. La Porte avait déclaré qu'elle ne pouvait rien, que les beys étaient *gens avides, irréligieux et rebelles,* et laissa entrevoir qu'elle tolérerait une expédition contre l'Égypte, comme elle avait toléré celles contre Alger, Tunis et Tripoli.

II. Les escadres anglaises avaient évacué la Méditerranée à la fin de 1796, après que le roi de Naples eut fait sa paix. Depuis ce temps, le drapeau tricolore dominait dans l'Adriatique, dans le Levant et jusqu'au détroit de Gibraltar. Le succès de la marche de l'armée d'Orient dépendait du secret avec lequel seraient faits les préparatifs. Napoléon, comme général en chef de l'armée d'Angleterre, visita d'abord les camps de la Manche, paraissant s'en occuper uniquement, mais ne s'occupant que de l'armée d'Orient. Des villes de la Flandre et de la Belgique où il séjourna, il expédia des courriers pour porter ses ordres sur les côtes de la Méditerranée. Il s'était chargé de diriger tous les préparatifs de terre et de mer. La flotte, les convois, l'armée, tout fut prêt en peu de semaines. Il correspondait avec les généraux

Caffarelli à Toulon, Reynier à Marseille, Baraguey d'Hilliers à Gênes, Desaix à Civitā-Vecchia, Vaubois en Corse. Ces cinq commissaires firent confectionner les vivres, réunir et armer les bâtiments avec une telle activité, que le 15 avril les troupes étaient embarquées dans ces cinq ports. Les commandants n'attendaient plus que les ordres de mouvement.

L'état de situation de ces expéditions était le suivant.

PORTS D'EMBARQUEMENT.	VAISSEAUX DE LIGNE.	FRÉGATES.	CORVETTES et AVISOS.	FLUTES.	HOMMES A BORD.	CHEVAUX A BORD.
Toulon.	13	7	6	106	20,500	470
Marseille.	»	»	2	30	3,200	60
Corse.	»	»	1	20	1,200	»
Gênes.	»	1	1	35	3,100	70
Civitã-Vecchia. . . .	»	1	1	41	4,300	80
	13	9	11	232	32,300	680

Sur les treize vaisseaux de ligne qui composaient l'escadre, l'amiral était de 120 canons, trois étaient de 80 et neuf de 74. Parmi ceux-ci, *le Guerrier* et *le Conquérant* étaient vieux et mauvais; ils n'étaient armés que de pièces de 18. Parmi les flûtes du convoi il y avait deux vaisseaux vénitiens de 64, quatre frégates de 40 canons, et dix corvettes-avisos, qui lui servaient d'escorte. Le vice-amiral Brueys, officier de l'ancienne marine, qui avait commandé l'année précédente dans l'Adriatique, passait pour un des meilleurs marins de la République. Les deux tiers des vaisseaux étaient bien commandés, mais l'autre tiers l'était par des officiers incapables. L'escadre et l'armée étaient approvisionnées pour cent jours en vivres et quarante jours d'eau.

L'armée de terre était composée de quinze demi-brigades d'infanterie, de sept régiments de cavalerie et de vingt-huit compagnies d'artillerie, d'ouvriers, de sapeurs, de mineurs, savoir : des 2ᵉ, 4ᵉ, 21ᵉ, 22ᵉ demi-brigades d'infanterie légère; des 9ᵉ, 18ᵉ, 19ᵉ, 25ᵉ, 32ᵉ, 61ᵉ, 69ᵉ, 71ᵉ, 80ᵉ, 85ᵉ, 88ᵉ demi-brigades d'infanterie de ligne; chacune de trois bataillons, chaque bataillon de neuf compagnies; des 7ᵉ de hussards, 22ᵉ de chasseurs, 3ᵉ, 14ᵉ, 15ᵉ, 18ᵉ, 20ᵉ de dragons; de seize compagnies d'artillerie; huit compagnies d'ouvriers, de sapeurs, de mineurs; quatre compagnies du train d'artillerie. La cavalerie avait ses selles et brides, et seulement trois cents chevaux. L'artillerie avait triple approvisionnement, beaucoup de boulets, de poudre, d'outils, un équipage de siége et tout ce qui est propre à

l'armement d'une grande côte, douze mille fusils de rechange, des équipements, des harnais pour six mille chevaux. La commission des sciences et arts avait des ouvriers, des bibliothèques, des imprimeries française, arabe, turque, grecque, et des interprètes de toutes ces langues. Infanterie, 24,300 hommes; cavalerie, 4,000; artillerie, 3,000; non-combattants, 1,000; total, 32,300 hommes.

Le général Berthier était chef de l'état-major de l'armée. Le général Caffarelli du Falga commandait le génie et avait sous ses ordres un bon nombre d'officiers les plus distingués de cette arme. Le général Dommartin commandait l'artillerie; sous lui les généraux Songis et Faultrier. Les généraux Desaix, Kleber, Menou, Reynier, Bon, Dugua, étaient les lieutenants généraux. Parmi les maréchaux de camp, on citait les généraux Murat, Lannes, Lanusse, Vial, Vaux, Rampon, Junot, Marmont, Davout, Friant, Belliard, Leclerc, Verdier, Andréossy.

Desaix était l'officier le plus distingué de l'armée; actif, éclairé, aimant la gloire pour elle-même. Il était d'une petite taille, d'un extérieur peu prévenant, mais capable à la fois de combiner une opération et de la conduire dans les détails d'exécution. Il pouvait commander une armée comme une avant-garde. La nature lui avait assigné un rôle distingué, soit dans la guerre, soit dans l'état civil. Il eût su gouverner une province aussi bien que la conquérir ou la défendre.

Kleber était le plus bel homme de l'armée. Il en était le Nestor; il était âgé de quarante-cinq ans. Il avait l'accent et les mœurs allemandes. Il avait servi huit ans dans l'armée autrichienne en qualité d'officier d'infanterie. En 1790, il avait été nommé chef d'un bataillon de volontaires de l'Alsace, sa patrie. Il se distingua au siége de Mayence, passa avec la garnison de cette place dans la Vendée, où il servit un an, fit les campagnes de 1794, 1795, 1796 à l'armée de Sambre-et-Meuse (il en commandait la principale division), s'y distingua, y rendit des services importants, y acquit la réputation d'un général habile. Mais son esprit caustique lui fit des ennemis. Il quitta l'armée pour cause d'insubordination et fut mis à la demi-paye. Il demeurait à Chaillot pendant les années 1796 et 1797. Il était fort gêné dans ses affaires. Lorsqu'en novembre 1797 Napoléon arriva à Paris, il se jeta dans ses bras. Il fut accueilli avec distinction. Le Directoire avait une grande aversion pour lui, et celui-ci le lui rendait complétement. Kleber avait dans le caractère on ne sait quoi de nonchalant qui le rendait facilement dupe des intrigants. Il avait des favoris. Il aimait la gloire comme le chemin des jouissances. Il était

homme d'esprit, de courage, savait la guerre, était capable de grandes choses, mais seulement lorsqu'il y était forcé par la nécessité des circonstances, alors que les conseils de la nonchalance et des favoris n'étaient pas de saison.

Le général Bon était de Valence, en Dauphiné. Il avait servi à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il avait acquis tous ses grades. C'était un intrépide soldat. Il s'était distingué à l'armée d'Italie dans les campagnes précédentes; il commandait la gauche de l'armée à la bataille de Saint-Georges.

Le général Caffarelli était d'une activité qui ne permettait pas de s'apercevoir qu'il eût une jambe de moins. Il entendait parfaitement les détails de son arme; mais il excellait par les qualités morales et par l'étendue de ses connaissances dans toutes les parties de l'administration publique. C'était un homme de bien, brave soldat, fidèle ami, bon citoyen. Il périt glorieusement au siége de Saint-Jean-d'Acre, en prononçant, à son lit de mort, un très-éloquent discours sur l'instruction publique. Il était chargé de la direction de la commission des savants et artistes qui étaient à la suite de l'armée. Il était plus propre que personne à les contenir, diriger, utiliser, et à les faire concourir au but du chef. Cette commission était composée des académiciens Monge et Berthollet, Dolomieu, Denon; des ingénieurs en chef des ponts et chaussées Le Père (J. M.), Girard; des mathématiciens Fourier, Costaz, Corancez; des astronomes Nouet, Beauchamp et Méchin; des naturalistes Geoffroy Saint-Hilaire, Savigny; des chimistes Descotils, Champy et Delile; des dessinateurs Dutertre, Redouté; du musicien Villoteau; du poëte Parseval; des architectes Le Père, Protain, Norry; enfin de Conté, qni était à la tête des aéronautes, homme universel, ayant le goût, la connaissance et le génie des arts, précieux dans un pays éloigné, bon à tout, capable de créer les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie. A la suite de cette commission étaient une vingtaine d'élèves de l'École polytechnique ou de celle des Mines, parmi lesquels se sont fait remarquer Jomard, Dubois aîné, Lancret, Chabrol, Rozières, Cordier, Regnaud, etc.

III. Comme tous les préparatifs étaient achevés, arriva l'événement de Bernadotte à Vienne, qui fit craindre le renouvellement de la guerre continentale. Le départ de l'armée fut retardé de vingt jours, ce qui devait la compromettre. Le secret s'était divulgué, et tous les préparatifs faits en Italie avaient eu le temps d'être connus à Londres. Cependant ce ne fut que le 16 mai que l'amirauté fit partir une escadre de la Tamise pour la Méditerranée; elle arriva le 12 juin devant

Toulon. La flotte française en était partie le 19 mai; elle avait une avance de vingt-cinq jours. Cette avance eût été de quarante-cinq jours sans l'incartade si folle de Bernadotte.

Napoléon arriva à Toulon le 9 mai. Il passa la revue de l'armée. Il lui dit en substance par l'ordre du jour[1] :

« Soldats, vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre... Les légions romaines, que vous avez imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama... L'Europe a les yeux sur vous... Vous avez de grandes destinées à remplir... Soldats, matelots, la plus grande sollicitude de la République est pour vous... Vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie!... »

Le convoi de Marseille appareilla sous la protection de deux frégates. Il mouilla le 15 dans la rade de Toulon. Napoléon monta sur *l'Orient,* de 120 canons. C'était un des plus beaux vaisseaux, ayant toutes les qualités qu'on pouvait souhaiter. Le 18, la croix des Sablettes signala des vaisseaux anglais : c'était la division légère de Nelson, de trois vaisseaux. Le 19, la flotte mit à la voile. Dans la nuit du 20 au 21, elle doubla le cap Corse et y essuya un coup de vent. Le convoi de Gênes rallia le lendemain; celui de Corse le 26, par le travers du détroit de Bonifacio. Le 2 juin, elle reconnut le cap Carbonara, à l'extrémité de la Sardaigne. Une corvette envoyée à Cagliari y apprit que la division légère de trois vaisseaux anglais, commandée par Nelson, avait eu des avaries; qu'elle était à les réparer dans la rade de Saint-Pierre. L'amiral aurait été l'y attaquer; mais un brick anglais, poursuivi par l'aviso *le Corcyre,* fut obligé de se jeter à la côte de Sardaigne. L'équipage fut fait prisonnier; il donna la nouvelle que Nelson attendait dix vaisseaux d'Angleterre. La flotte croisa trois jours pour attendre le convoi de Cività-Vecchia, qui avait manqué le premier rendez-vous. Le 4, elle continua sa route, reconnut l'île de Maretimo. Le 5, un aviso communiqua avec la Sicile et rassura le gouverneur, qui était fort alarmé. Une frégate fut expédiée à Naples, une à Tunis, une à Tripoli et une devant Messine.

L'escadre naviguait dans le plus bel ordre, sur trois colonnes, deux de quatre vaisseaux, celle du centre de cinq vaisseaux. Le capitaine de vaisseau Decrès éclairait la marche avec une escadre légère composée de frégates et de corvettes bonnes marcheuses. Le convoi, escorté par les deux vaisseaux vénitiens de 64, par les quatre frégates et un grand nombre de petits bâtiments, s'éclairait de son côté dans tous les sens. Il avait ordre, si l'escadre était attaquée par une flotte

[1] Voir cette proclamation, t. IV, p. 96.

ennemie, de gagner un port ami. Des troupes d'élite étaient distribuées sur tous les vaisseaux de guerre; elles étaient exercées trois fois par jour aux manœuvres du canon.

Napoléon avait le commandement de l'armée de terre et de mer; il ne se faisait rien que par son ordre. Il dirigeait la marche. Il se plaignait souvent que les vaisseaux de guerre se tinssent trop éloignés les uns des autres, mais il ne se mêla jamais d'aucun détail qui eût supposé des connaissances et l'expérience de la mer. A la hauteur du cap Carbonara, l'amiral Brueys soumit, le 3 juin, à son approbation un ordre pour détacher quatre vaisseaux et trois frégates à la rencontre du convoi de Civitâ-Vecchia; il écrivit en marge : « Si, vingt-quatre heures après cette séparation, on signalait dix vaisseaux anglais, je n'en aurais que neuf au lieu de treize. » L'amiral n'eut rien à répliquer. Le 9 juin, à la pointe du jour, on signala le Gozzo et le convoi de Civitâ-Vecchia. L'armée se trouva ainsi toute réunie.

IV. Sur sept Langues qui composaient l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, trois étaient françaises. La République, ne pouvant reconnaître chez elle un Ordre fondé sur les distinctions de naissance, l'avait supprimé; elle avait assimilé ses biens à ceux des autres Ordres religieux, et admis à la pension les chevaliers. Le grand maître Rohan, en représaille, avait refusé de recevoir un chargé d'affaires de France. Les bâtiments marchands français n'étaient reçus dans le port qu'en masquant le pavillon tricolore. Aucune relation diplomatique n'existait entre la République et l'Ordre. Les Anglais y étaient reçus et favorisés; les secours leur étaient prodigués; les autorités constituées veillaient au recrutement et à l'approvisionnement de leurs escadres. Vingt milliers de poudre avaient été fournis des magasins du grand maître au vice-roi de Corse Elliot. Mais ce qui décida du sort de cet Ordre, c'est qu'il s'était mis sous la protection de l'empereur Paul, ennemi de la France. Un prieuré grec avait été créé; ce qui blessait la religion et les puissances du rite romain. La Russie visait à la domination de cette île, si importante par sa situation, la bonté et la sûreté de son port, la force de ses remparts. En cherchant une protection dans le Nord, l'Ordre avait méconnu et compromis les intérêts des puissances du Midi. Napoléon était résolu de s'emparer de l'île, si toutefois il pouvait le faire sans compromettre son objet principal.

Malte est située à vingt lieues de la Sicile et à soixante des côtes d'Afrique. Cette île a six ou sept lieues de long, quatre de large et vingt de circonférence. Les côtes ouest et sud sont escarpées, mais celles du nord et de l'est ont un très-grand nombre de cales et de

très-bons mouillages. L'île de Cumino, qui a 300 toises de circuit, est située entre Malte et le Gozzo. Le Gozzo a quatre lieues de longueur, deux de largeur, dix de circonférence. La population des trois îles était de 100,000 âmes. Le sol de Malte est un rocher couvert de huit à dix pouces de terre végétale. La principale production est le coton, qui est le meilleur du Levant. L'ancienne capitale de Malte était la Ville-Noble, ou Città-Vecchia, qui est au centre de l'île. La ville de la Valette, bâtie en 1566, a été assiégée plusieurs fois par les Turcs. Elle possède le meilleur port de la Méditerranée, a 30,000 habitants, de jolies maisons, de beaux quais, de superbes magasins de blé, de belles fontaines. Les fortifications sont bien entendues, construites en pierres de taille, tous les magasins à l'abri de la bombe. Les ouvrages, les batteries et les forts sont nombreux et entassés les uns sur les autres. Le général Caffarelli dit plaisamment, en les visitant le lendemain de la reddition : « Il est heureux qu'il y ait eu du monde dedans pour nous ouvrir les portes. » Il faisait allusion au grand nombre de fossés, d'escarpes, de contrescarpes qu'il eût fallu franchir si les portes fussent restées fermées.

L'Ordre jouissait, en 1789, de dix-huit à vingt millions de rente dans les divers pays de la chrétienté, de sept millions de rente en France. Il avait hérité dans le XIVe siècle des biens des Templiers. Après son expulsion de Rhodes, Charles-Quint lui céda les trois îles de Malte, de Cumino et du Gozzo. Ce fut avec la condition qu'il protégerait les côtes d'Espagne et d'Italie contre les pirateries des Barbaresques. Cela lui eût été facile. Il pouvait avoir six ou sept vaisseaux de guerre de 74, autant de frégates, et le double de petits bâtiments, en tenir constamment le tiers à la mer en croisière devant Alger, Tunis et Tripoli; il aurait fait cesser les pirateries des Barbaresques, qui auraient été contraints de vivre en paix. L'Ordre aurait alors bien mérité de toute la chrétienté. La moitié de ses revenus eût été suffisante pour remplir ce grand et bienfaisant résultat. Mais les chevaliers, à l'exemple des autres moines, s'étaient approprié les biens qui leur avaient été donnés pour l'utilité publique et le service de la chrétienté. Le luxe des prieurs, des baillis, des commandeurs, scandalisait toute l'Europe. « Les moines au moins, disait-on, administrent les sacrements, ils sont utiles au spirituel, mais ces chevaliers ne sont bons à rien, ne font rien, ne rendent aucun service. » Ils étaient obligés de faire leurs caravanes. A cet effet, quatre ou cinq galères se promenaient tous les ans dans la Méditerranée, et allaient recevoir des fêtes dans les ports d'Italie, d'Espagne ou de France, évitant soigneusement les Barbaresques.

Ils avaient raison; ils montaient des bâtiments qui n'étaient pas propres à lutter contre les frégates algériennes. Les Barbaresques insultaient impunément la Sicile, la Sardaigne et les côtes d'Italie; ils ravageaient les plages vis-à-vis de Rome. L'Ordre s'était rendu inutile. Lorsque les Templiers, institués pour la garde du Temple de Jérusalem et pour escorter les pèlerins sur les routes d'Antioche, de Ptolémaïs, de Joppé au Saint-Sépulcre, furent transportés en Europe, l'Ordre n'eut plus de but, tomba et dut tomber.

V. Le grand maître Hompesch avait succédé depuis peu de mois au grand maître Rohan. C'était un homme âgé, malade, irrésolu. Les baillis, commandeurs, sénéchaux, officiers de l'Ordre, étaient des vieillards qui n'avaient point fait la guerre, de vieux garçons ayant passé leur vie dans les sociétés les plus aimables. Se trouvant à Malte comme dans un lieu d'exil, ils désiraient mourir dans le pays où ils avaient pris naissance. Ils n'étaient animés par aucun des motifs qui portent les hommes à courir de grands dangers. Qui pouvait les porter à exposer leur vie pour la conservation d'un rocher stérile au milieu des mers? Les sentiments de religion? Ils en avaient peu. La conscience de leur utilité, ce sentiment d'orgueil qui porte l'homme à faire des sacrifices parce qu'il protége sa patrie et son semblable? Ils ne faisaient rien et n'étaient utiles à personne.

Malte avait pour sa défense 8 ou 900 chevaliers, peu propres à faire la guerre, divisés entre eux comme les mœurs et les intérêts des nations auxquelles ils appartenaient, 15 à 1800 hommes de mauvaises troupes, Italiens, Allemands, Français, Espagnols, la plupart déserteurs ou aventuriers, qui voyaient avec une secrète joie l'occasion d'attacher leurs destinées au plus grand nom militaire de l'Europe, et 8 ou 900 hommes de milice. Ces miliciens, fiers comme tous les insulaires, étaient depuis longtemps blessés de l'arrogance et de la supériorité qu'affectaient les nobles chevaliers. Ils se plaignaient d'être étrangers dans leur pays, éloignés de toutes les places honorifiques et lucratives. Ils n'étaient point affectionnés à l'Ordre. Ils voyaient dans les Français les défenseurs de leurs droits. Le service des milices même était depuis longtemps négligé, parce que depuis longtemps l'Ordre ne craignait plus l'invasion des Turcs et qu'il redoutait au contraire la prépondérance des naturels. Si les fortifications, les moyens matériels de résistance étaient immenses, les ressorts moraux les rendaient nuls. La capitulation de Mantoue, le traitement honorable qu'avait reçu Wurmser, étaient présents à tous les esprits. Si l'heure de capituler était arrivée, on préférait se

rendre à un guerrier qui avait donné une grande idée de la générosité de son caractère. La Valette ne pouvait, ne voulait, ne devait pas se défendre. Elle ne pouvait résister à vingt-quatre heures de bombardement. Napoléon s'assura qu'il pouvait oser, et il osa.

VI. Le 8 juin, lorsque le convoi de Cività-Vecchia parut devant le Gozzo, le grand maître pressentit les dangers qui menaçaient l'Ordre, et rassembla le grand conseil pour délibérer sur des circonstances aussi importantes. « L'escadre française se rallie à la vue de nos côtes. Si elle demande à entrer dans le port, quel parti devons-nous prendre? » Les opinions furent partagées. Les uns pensèrent « qu'il fallait donner le signal d'alarme, tendre la chaîne, courir aux armes, déclarer l'île en état de guerre; que cet appareil imposerait au général français; qu'il craindrait de se compromettre contre la plus forte place de l'Europe; qu'il fallait en même temps ne rien épargner de tout ce qui pouvait rendre favorables à l'Ordre le général et ses premiers officiers; que c'était le seul moyen pour conjurer cet orage ». D'autres, au contraire, dirent « que la destination de l'Ordre était de faire la guerre aux Turcs; qu'il ne devait montrer aucune défiance à l'approche d'une flotte chrétienne; que donner à sa vue le signal de l'alarme que l'on n'était accoutumé de donner qu'à la vue du Croissant, c'était provoquer et faire éclater sur la cité cet orage qu'on voulait conjurer. Le général français n'a peut-être aucune intention hostile : si nous ne lui montrons aucune méfiance, peut-être continuera-t-il sa route sans nous inquiéter ».

Pendant ces délibérations, toute la flotte arriva. Le 9, à midi, elle se présenta à l'entrée du port, à portée de canon. Un aide de camp français demanda l'entrée pour faire de l'eau.

Les membres du conseil qui étaient d'opinion qu'il fallait se défendre représentèrent alors avec une nouvelle chaleur « l'imprudence qu'il y aurait à se livrer, les poings et les mains liés, à la disposition d'une force étrangère dont on ignorait les intentions; il ne pouvait rien leur arriver de pis; qu'on serait toujours à temps de se rendre à discrétion; qu'on n'avait aucune relation diplomatique avec la République; qu'on ne savait même pas si l'on était en guerre ou en paix; et qu'enfin, s'il fallait périr, il valait mieux périr les armes à la main que par une lâcheté ». Le parti opposé représentait « qu'on n'avait pas les moyens de se défendre; que c'était donc une extrême imprudence que de provoquer cette redoutable armée, qui déjà était à portée de canon; qu'en peu d'heures, après les hostilités déclarées, elle serait maîtresse des campagnes de Malte et du Gozzo; qu'on

n'aurait d'autre ressource que de fermer les portes de la capitale; et que la capitale, bloquée par terre et par mer, ne pourrait pas se défendre, par défaut de vivres; qu'on avait, il est vrai, du blé, mais qu'on manquait de tous les autres objets de consommation; qu'il fallait moins de vingt-quatre heures aux Français pour construire plusieurs batteries de mortiers et bombarder la place par terre et par mer; qu'il fallait s'attendre alors à la révolte des milices, qui, déjà mal disposées, ne resteraient pas témoins indifférents de l'incendie de leurs foyers; que les hostilités mettraient en évidence l'extrême faiblesse de l'Ordre, et qu'on perdrait tout; au lieu qu'on était en position, s'il le fallait absolument, de négocier avec avantage et de stipuler des conditions honorables pour l'Ordre et avantageuses pour les individus ».

Les débats furent vifs. La majorité du conseil adopta le parti des armes.

Le grand maître fit appeler le sieur Caruson, négociant de la ville, qui faisait les affaires des Français. Il le chargea de faire connaître cette volonté au général en chef. En même temps il donna le signal d'alarme. Les portes furent fermées, les grils à boulets rouges allumés, les commandements distribués. Toutes les milices prirent les armes, se portèrent aux batteries. Le commandeur Bosredon de Ransijat, de la Langue d'Auvergne, protesta contre ces mesures. Il déclara que, Français, il ne porterait jamais les armes contre la France. Plusieurs chevaliers se rangèrent de son opinion. Ils furent arrêtés et mis en prison. Le prince Camille de Rohan prit le commandement des milices de l'île, ayant sous ses ordres le bailli de Cluny. Le commandeur de Mesgrigny se porta dans l'île du Gozzo; le chevalier Valin dans l'île de Cumino. Les chevaliers se distribuèrent dans les diverses batteries et tours qui environnaient l'île. Toute la journée et toute la nuit l'agitation fut extrême.

Le 9, à dix heures du soir, le sieur Caruson rendit compte au général en chef de sa mission. Il reçut l'ordre de répondre au grand maître dans les termes suivants :

« Le général en chef a été indigné de ce que vous ne vouliez accorder la permission de faire de l'eau qu'à quatre bâtiments à la fois; et en effet, quel temps ne faudrait-il pas à quatre ou cinq cents voiles pour se procurer de cette manière l'eau et d'autres choses dont elles ont un pressant besoin? Ce refus a d'autant plus surpris le général qu'il n'ignore pas la préférence accordée aux Anglais et la proclamation faite par votre prédécesseur. Le général est résolu à se procurer de force ce qu'on aurait dû lui accorder en suivant les

principes de l'hospitalité, qui sont la base de votre Ordre. J'ai vu les forces considérables qui sont à ses ordres, et je prévois l'impossibilité où se trouve l'île de résister. Le général n'a pas voulu que je retournasse dans une ville qu'il se croit obligé désormais de traiter en ennemie. Il a donné des ordres pour que la religion, les mœurs et les propriétés des Maltais fussent respectées [1]. »

Le vaisseau *l'Orient* donna en même temps le signal des hostilités. Le général Reynier se mit en mouvement avec le convoi de Marseille pour débarquer au point du jour à l'île du Gozzo. Le général Desaix, avec le convoi de Civitâ-Vecchia, sous l'escorte du contre-amiral Blanquet du Chayla, mouilla dans la cale de Marsa-Scirocco. Le convoi de Gênes mouilla dans la cale de Saint-Paul.

On attendit à Malte, toute la nuit, l'arrivée du consul avec la plus grande impatience. Quand on connut qu'il était resté à bord, que les hostilités étaient commencées, la consternation fut générale. Un seul sentiment domina tous les esprits : l'impossibilité et les dangers de la défense.

VII. Le 10, à la pointe du jour, *l'Orient* donna le signal de débarquement. Napoléon débarqua avec 3,000 hommes, entre la ville et la cale de Saint-Paul. Le capitaine de frégate Motard commanda les chaloupes de débarquement. Aussitôt que l'on fut à portée des tours et des batteries, elles commencèrent le feu. Quelques canonnières armées de 24 y répondirent. Les chaloupes continuèrent à s'avancer dans le plus bel ordre. La mer était calme; cela était nécessaire, car le débarquement s'opéra sur des rochers. L'infanterie ennemie s'opposa à la descente. Les tirailleurs s'engagèrent. En une heure de temps, les batteries, les tours furent prises, et l'ennemi chassé dans la ville. Le général Baraguey d'Hilliers s'empara des cales de Saint-Paul et de Malte. Après une légère résistance, il se rendit maître des batteries, des tours et de tout le midi de l'île; il fit 150 prisonniers et eut 3 hommes tués. Le général Desaix fit débarquer le général Belliard avec la 21e légère. Il s'empara de toutes les batteries de Marsa-Scirocco. A midi, la Valette était cernée de tous côtés; les troupes françaises étaient sous ses formidables remparts, à mi-portée de canon. La place tirait contre les tirailleurs qui s'approchaient trop. Le général Vaubois se porta à la Ville-Noble, qui a une enceinte, et s'en rendit maître sans résistance. Le général Reynier s'empara de toute l'île du Gozzo, qui était défendue par

[1] La lettre de Caruson au grand maître de l'Ordre de Malte se trouve dans le tome IV, p. 133.

2,500 hommes, la plupart naturels du pays, et fit prisonniers tous les chevaliers qui la défendaient. A une heure, les chaloupes commencèrent à débarquer douze bouches à feu et tout ce qui était nécessaire pour l'établissement de trois plates-formes de mortiers. Six bombardes, douze canonnières ou tartanes armées de 24, plusieurs frégates, prirent position devant le port. Le 11 au soir, la ville aurait été bombardée avec vingt-quatre mortiers par cinq côtés à la fois. Le général en chef, accompagné du général du génie Caffarelli, alla reconnaître l'emplacement des batteries, qu'il fit tracer sous ses yeux. Entre quatre et cinq heures, les assiégés firent une sortie. L'aide de camp Marmont les repoussa et leur fit quelques prisonniers. Il fut fait, en cette occasion, général de brigade. A sept heures du soir, un peu avant la nuit, un nombreux essaim de peuple se présenta pour sortir : le cas avait été prévu; le passage fut refusé. Au signal du canon d'alarme, une grande partie des habitants de l'île étaient accourus se réfugier avec leurs familles et leurs bestiaux dans les remparts de la capitale; ce qui avait augmenté le désordre.

Le général en chef retourna le soir à bord de *l'Orient*. Une heure après, il reçut la lettre suivante du consul batave : « . . . Le grand maître et son conseil m'ont chargé de vous marquer, Citoyen Général, que, lorsqu'ils vous ont refusé l'entrée du port, ils avaient prétendu seulement savoir en quoi vous désiriez qu'ils dérogeassent aux lois que leur neutralité leur impose. Le grand maître et son conseil demandent donc la suspension des hostilités, et que vous donniez à connaître quelles sont vos intentions, qui seront sans doute conformes à la générosité de la nation française et aux sentiments connus du célèbre général qui la représente. »

Le général Junot, premier aide de camp de Napoléon, partit à l'heure même pour la Valette, et signa, à deux heures du matin, la suspension d'armes suivante : « Il est accordé pour vingt-quatre heures, depuis six heures du soir d'aujourd'hui 11 juin 1798 jusqu'à six heures du soir demain 12 du même mois, une suspension d'armes entre l'armée de la République française, commandée par le général Bonaparte, représenté par le chef de brigade Junot, premier aide de camp dudit général, et entre le grand maître de Saint-Jean de Jérusalem.

» Signé JUNOT, HOMPESCH. »

VIII. Le 11, à la pointe du jour, les plénipotentiaires du grand maître se présentèrent à bord de *l'Orient* avec les pouvoirs nécessaires pour traiter de la reddition de la place. Ils avaient à leur tête

le commandeur Bosredon de Ransijat, qui avait été tiré des prisons, porté en triomphe par le peuple et accueilli par le grand maître. Pendant toute la journée du 10, le désordre avait été croissant dans la Valette. A chaque nouvelle que l'on recevait de la prise des tours et batteries, des progrès des assiégeants, les habitants se livraient aux plus grands désordres. Les préparatifs du bombardement excitaient le mécontentement des milices. Plusieurs chevaliers furent tués dans les rues, et ce levain de haine qui fermentait depuis longtemps dans le cœur des habitants éclata sans contrainte. Les membres du conseil qui avaient le plus provoqué à la résistance furent ceux qui sollicitèrent davantage la protection du général français, parce qu'ils étaient le plus en butte à l'indignation du peuple. La capitulation fut signée à bord de *l'Orient,* le 12 juin, à deux heures du matin.

« Article Ier. Les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem remettront à l'armée française la ville et les forts de la Valette. Ils renoncent, en faveur de la République française, aux droits de souveraineté et de propriété qu'ils ont tant sur cette ville que sur les îles de Malte, du Gozzo et de Cumino.

» II. La République emploiera son influence au congrès de Rastadt pour faire avoir au grand maître, sa vie durant, une principauté équivalente à celle qu'il perd, et, en attendant, elle s'engage à lui faire une pension de trois cent mille francs. Il lui sera donné, en outre, la valeur de deux années de ladite pension à titre d'indemnité pour son mobilier. Il conservera, pendant le temps qu'il restera à Malte, les honneurs militaires dont il jouissait.

» III. Les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui sont Français, actuellement à Malte, et dont l'état sera arrêté par le général en chef, pourront rentrer dans leur patrie, et leur résidence à Malte leur sera comptée comme une résidence en France.

» La République française emploiera ses bons offices auprès des républiques cisalpine, ligurienne, romaine et helvétique, pour que le présent article soit déclaré commun aux chevaliers de ces différentes nations.

» IV. La République française fera une pension de sept cents francs aux chevaliers français actuellement à Malte, leur vie durant. Cette pension sera de mille francs pour les chevaliers sexagénaires et au-dessus.

» La République française emploiera ses bons offices auprès des républiques cisalpine, ligurienne, romaine et helvétique, pour qu'elles accordent la même pension aux chevaliers de ces différentes nations.

» V. La République française emploiera ses bons offices auprès des autres puissances de l'Europe pour qu'elles conservent aux chevaliers de leur nation l'exercice de leurs droits sur les biens de l'Ordre de Malte situés dans leurs États.

» VI. Les chevaliers conserveront les propriétés qu'ils possèdent, dans les îles de Malte et du Gozzo, à titre de propriété particulière.

» VII. Les habitants des îles de Malte et du Gozzo continueront à jouir, comme par le passé, du libre exercice de la religion catholique, apostolique et romaine. Ils conserveront les priviléges qu'ils possèdent. Il ne sera mis aucune contribution extraordinaire.

» VIII. Tous les actes civils passés sous le gouvernement de l'Ordre seront valables et auront leur exécution. »

En exécution des articles conclus le 12 juin (24 prairial) entre la République française et l'Ordre de Malte, ont été arrêtées les dispositions suivantes :

« Article Ier. Aujourd'hui 12 juin, le fort Manoël, le fort Tigné, le château Saint-Ange, les ouvrages de la Burmola, de la Cotonera et de la Cité-Victorieuse seront remis à midi aux troupes françaises.

» II. Demain 13 juin, le fort de Ricasoli, le château Saint-Elme, les ouvrages de la Cité-Valette, ceux de la Floriana et tous les autres seront remis à midi aux troupes françaises.

» III. Des officiers français se rendront aujourd'hui, à dix heures du matin, chez le grand maître, afin d'y prendre les ordres pour les gouverneurs qui commandent dans les différents forts et ouvrages qui doivent être mis au pouvoir des Français. Ils seront accompagnés d'un officier maltais. Il y aura autant d'officiers qu'il sera remis de forts.

» IV. Il sera fait les mêmes dispositions que ci-dessus pour les forts et ouvrages qui doivent être mis au pouvoir des Français demain 13 juin.

» V. En même temps que l'on consignera les ouvrages de fortification, on consignera l'artillerie, les magasins et les papiers du génie.

» VI. Les troupes de l'île de l'Ordre de Malte pourront rester dans les casernes qu'elles occupent jusqu'à ce qu'il y soit autrement pourvu.

» VII. L'amiral commandant la flotte française nommera un officier pour prendre possession aujourd'hui des vaisseaux, galères, bâtiments, magasins et autres effets de marine appartenant à l'Ordre de Malte. »

La publication de cette capitulation rassura les esprits, calma l'insurrection et rétablit l'ordre.

Napoléon écrivit à l'évêque de Malte [1] pour tranquilliser les prêtres, qui étaient fort alarmés. Il lui disait :

« J'ai appris avec un véritable plaisir, Monsieur l'Évêque, la bonne conduite que vous avez tenue et l'accueil que vous avez fait aux troupes françaises à leur entrée à Città-Nobile. Vous pouvez assurer vos diocésains que la religion catholique, apostolique et romaine sera non-seulement respectée, mais que ses ministres seront spécialement protégés.

» Je ne connais pas de caractère plus respectable et plus digne de la vénération des hommes qu'un prêtre qui, plein du véritable esprit de l'Évangile, est persuadé que ses devoirs lui ordonnent de prêter obéissance au pouvoir temporel et de maintenir la paix, la tranquillité et l'union parmi ses ouailles.

» Je désire, Monsieur l'Évêque, que vous vous rendiez sur-le-champ dans la ville de la Valette et que, par votre influence, vous mainteniez le calme et la tranquillité parmi le peuple.

» Je m'y rendrai moi-même ce soir. Dès mon arrivée, vous me présenterez tous les curés et les chefs des Ordres religieux.

» Soyez persuadé, Monsieur l'Évêque, du désir que j'ai de vous donner des preuves de l'estime et de la considération que j'ai pour votre personne. »

IX. A huit heures du matin, le 12, les portes et les forts de la Valette furent remis aux troupes françaises. L'entrée du général en chef fut annoncée pour le lendemain. Mais, à une heure après midi, il débarqua incognito, fit le tour des remparts, visita tous les forts, et se rendit chez le grand maître pour lui faire une visite, à la grande surprise de celui-ci.

Le 13, à la pointe du jour, l'escadre entra. Ce fut un superbe coup d'œil. Ces trois cents voiles se placèrent sans confusion. Il en aurait tenu le triple dans ce beau port. Les magasins de la Valette étaient abondamment fournis. L'Ordre avait un vaisseau de guerre de 64 dans la rade, un sur le chantier. L'amiral prit, pour augmenter les bâtiments légers de la flotte, deux demi-galères et deux chebecs. Il fit embarquer à bord de ses vaisseaux les matelots qui étaient au service de l'Ordre. 800 Turcs, qui étaient esclaves au bagne, furent habillés et répartis entre les vaisseaux de ligne. Une légion des bataillons dits *Maltais* suivit l'armée; elle fut formée par les soldats qui étaient au service de l'Ordre. Les grenadiers de la garde du grand maître, plusieurs chevaliers prirent du service. Des

[1] Mgr Gabini.

habitants parlant arabe s'attachèrent aux généraux et aux administrations. Trois compagnies de vétérans, composées de tous les vieux soldats de l'Ordre, furent envoyées à Corfou et en Corse. Il y avait dans la place douze cents pièces de canon, quarante mille fusils, un million de poudre. L'artillerie fit embarquer, de ces objets, tout ce qu'elle jugea lui être nécessaire pour compléter et augmenter son matériel. L'escadre fit son eau et ses vivres. Les magasins de blé étaient très-considérables; il y en avait pour nourrir la ville pendant trois ans.

La frégate *la Sensible* porta en France les trophées et plusieurs objets rares que le général en chef envoya au gouvernement. Le général Baraguey d'Hilliers, par inconstance de caractère, ayant désiré retourner à Paris, en reçut la permission et fut chargé de porter le grand drapeau de l'Ordre.

Tous les chevaliers de Malte français et italiens reçurent des passe-ports pour se rendre en France et en Italie. Conformément à la capitulation, tous les autres évacuèrent l'île. Le 18 juin, il n'y avait plus un chevalier dans Malte. Le grand maître partit le 17 pour Trieste. Un million d'argenterie trouvé dans le trésor servit plus tard à alimenter la monnaie du Caire.

Le général Vaubois prit le commandement de l'île avec 4,000 hommes de garnison; il en fallait 8,000 pour la défendre. Le général Berthier donna des ordres pour que 6,000 hommes des dépôts de l'armée qui étaient à Toulon s'y rendissent; que 1,000 hommes y fussent envoyés de Corse, 1,500 de Cività-Vecchia, 1,500 de Gênes. Pour compléter les vivres, il manquait des viandes salées et des médicaments; il le fit connaître à l'administration de la marine, à Toulon. Napoléon fit sentir au Directoire la nécessité de faire passer à la Valette ces renforts et les approvisionnements qui manquaient, afin d'assurer le service de cette place importante : 8,000 hommes pourraient se maintenir maîtres de l'île, et se trouveraient alors en position de recevoir des rafraîchissements. La mer fut libre pendant juin, juillet, août, septembre; mais, selon sa coutume, le Directoire ne pourvut à rien. Vaubois fut abandonné à ses propres forces.

X. La conquête de Malte excita le plus vif enthousiasme en France et beaucoup de surprise en Europe. L'armée s'affaiblit de 4,000 hommes, mais elle se renforça de 2,000 hommes de la légion maltaise.

Le vaisseau amiral donna le signal du départ le 19 juin, juste un mois après avoir quitté la rade de Toulon. La prise de la Valette ne retarda la marche de l'armée que de dix jours.

Il fut connu qu'on se dirigeait d'abord sur Candie. Les opinions se partagèrent sur la destination ultérieure. Allait-on relever Athènes ou Sparte? Le drapeau tricolore allait-il flotter sur le sérail ou sur les pyramides et les ruines de l'antique Thèbes? Ou allait-on d'Alep se diriger sur l'Inde? Ces incertitudes entretinrent celles de Nelson.

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE.

I. L'Égypte.—II. Vallée du Nil.—III. Inondation. — IV. Oasis. — V. Déserts de l'Egypte : 1° du Bahyreh; 2° de la petite oasis; 3° de la grande oasis; 4° de la Thébaïde; 5° des Ermites; 6° de l'isthme de Suez. Arabes, cultivateurs, marabouts, Bédouins. — VI. Côtes de la Méditerranée. Alexandrie. Canal d'Alexandrie. — VII. Mer Rouge. Canal des deux mers. — VIII. Capitales : Thèbes, Memphis, Alexandrie, le Caire.—IX. Nations voisines : au sud, Sennaar, Abyssinie, Dàrfour; à l'ouest, Tripoli, Fezzân, Bournou; à l'est, Syrie, Arabie. — X. Population ancienne, moderne. Races d'hommes : Coptes, Arabes, Mameluks, Osmanlis, Syriens, Grecs, etc.—XI. Agriculture. —XII. Commerce.—XIII. Propriétés, finances.—XIV. Ce que serait l'Égypte sous la domination française. Marche d'une armée de l'Égypte aux Indes.

I. L'Égypte fait partie de l'Afrique. Placée au centre de l'ancien continent, entre la Méditerranée et l'océan Indien, elle est l'entrepôt naturel du commerce des Indes. C'est une grande oasis environnée de tous côtés par le désert et la mer. Située entre le 24e et le 32e degré de latitude nord, et le 26e et le 32e degré de longitude orientale de Paris, elle est bornée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par le désert de Libye, au sud par celui de Nubie, à l'est par la mer Rouge et par l'isthme de Suez, qui la sépare de la Syrie. L'Égypte n'a pas besoin pour la défense de ses frontières d'un système de places fortes : le désert lui en tient lieu; elle ne peut être attaquée que par mer ou par l'isthme de Suez.

Il pleut rarement en Égypte, plus sur les côtes qu'au Caire, plus au Caire que dans la haute Égypte. En 1798, il a plu au Caire une fois pendant une demi-heure. Les rosées sont fort abondantes. L'hiver, le thermomètre descend, dans la basse Égypte, à deux degrés Réaumur au-dessus de zéro, et s'élève à dix degrés au-dessus de zéro, dans la haute. En été, il monte à vingt-six et vingt-huit degrés dans la basse Égypte, et à trente-cinq et trente-six dans la haute. Les

eaux croupissantes, les marais, n'exhalent aucun miasme malsain, ne donnent naissance à aucune maladie, ce qui provient de l'extrême sécheresse de l'air; la viande exposée au soleil se dessèche plutôt que de se corrompre. Pendant les mois de juin, juillet et août, il souffle des vents réguliers du nord et du nord-ouest. Dans cette saison, les bâtiments mettent dix à douze jours pour se rendre de Marseille à Alexandrie, soixante à soixante et dix pour se rendre de Suez aux Indes. Dans les mois de janvier, février et mars, il règne des vents de sud-est : c'est la saison pour le retour des Indes et les traversées d'Alexandrie en Europe. Le khamsyn est un vent d'est ou de sud, c'est le *scirocco* du pays. Il est partout incommode et fatigant; dans quelques parties du désert il est dangereux; il nuit aux récoltes et aux productions de la terre.

L'Égypte est un des plus beaux, des plus productifs et des plus intéressants pays du monde; c'est le berceau des arts et des sciences. On y voit les plus grands et les plus anciens monuments qui soient sortis de la main des hommes. Si l'on avait la clef des hiéroglyphes dont ils sont couverts, on apprendrait des choses qui nous sont inconnues sur les premiers âges de la société.

L'Égypte se compose : 1° de la vallée du Nil; 2° de trois oasis; 3° de six déserts. La vallée du Nil est la seule partie qui ait de la valeur. Si le Nil était détourné dans la mer Rouge ou la Libye, avant la cataracte de Syene, l'Égypte ne serait plus qu'un désert inhabitable, car ce fleuve lui tient lieu de pluie et de neige. C'est le dieu de ces contrées, le génie du bien, et le régulateur de toute espèce de productions; c'est Osiris, comme Typhon est le désert.

Les anciens divisaient l'Égypte en cinquante-trois provinces ou nomes, savoir : quatorze dans la Thébaïde, sept dans l'Heptanomide, vingt-neuf dans le Delta, trois dans les oasis. Aujourd'hui on y compte seize provinces : deux dans le Sayd ou la Thébaïde, savoir, les provinces de Thèbes et de Girgeh; quatre dans le Ouestanyeh, savoir, Syout, Minyet, Beny-Soueyf et le Fayoum; dix dans le Bahyreh ou basse Égypte, savoir, Atfyeh, Gyzeh, Qelyoub, Charqyeh, Mansourah, Menouf, Gharbyeh, Damiette, Rosette et Bahyreh. Les limites de l'Égypte, avant et sous Sésostris, s'étendaient jusqu'à la grande cataracte de Genâdil. Auguste borna les limites de l'empire à la cataracte de Syene. Sous les califes fatimites, la frontière de l'Égypte fut reportée à la grande cataracte; elle fut remise à celle de Syene par Selim, qui en même temps étendit les bornes à l'ouest jusqu'à El-Baretoun [1], et à l'est jusqu'à Khân-Younès. Les Ptolé-

[1] Aujourd'hui Berek-Marsat.

mées ont possédé, outre l'Égypte, la Cyrénaïque jusqu'à la grande Syrte, la Palestine et la Syrie creuse. Les sultans akoubates possédaient les trois Syries ; leurs limites à l'est étaient au Taurus et au delà de l'Euphrate.

II. Le Nil est formé par la réunion de la rivière Bleue et de la rivière Blanche. La première prend sa source dans le lac Dembea ; elle traverse, au 11e degré, une chaîne de montagnes où elle forme six cataractes, chacune de 30 à 40 pieds de chute ; elle reçoit, au 14e degré, la rivière de Dender, qui sépare la Nubie de l'Abyssinie. La rivière Blanche prend sa source au 8e degré, à l'ouest de la rivière Bleue ; elle traverse la même chaîne de montagnes, mais on ne connaît pas le nombre de ses cataractes. Ces deux rivières se joignent au 16e degré. Elles en reçoivent, au 18e degré, une troisième qui s'appelle *Taccazé*. De là, le Nil coule jusqu'au 31e degré et demi, où il se jette dans la mer sans recevoir ni rivière ni torrent. Le Nil a donc vingt-trois degrés et demi de cours, ce qui fait environ six cents lieues ; il en a neuf cents en suivant les sinuosités de ses eaux. On connaît huit cataractes ; six qui sont au-dessous de la rivière Bleue ; celle de Genâdil, ou la grande cataracte, qui est au 22e degré ; elle a trente-deux pieds de chute ; enfin celle de Syene, au 24e degré, qui a six pieds de chute. Depuis cette cataracte, le Nil coule entre deux petites chaînes de montagnes : celle dite *l'Arabique*, qui suit la rive droite jusqu'au Caire ; *la Libyque*, qui suit la rive gauche jusqu'aux pyramides. Cette vallée, de plus de deux cents lieues de longueur, a moins de six lieues de largeur. Elle est couverte par les débordements du Nil. Elle se divise en six zones. Le Nil, en Égypte, court parallèlement à la mer Rouge. Ses points les plus près de cette mer en sont à vingt-deux lieues, les plus éloignés à cinquante. A l'ouest, au delà de la colline Libyque, sont les trois oasis, éloignées du Nil depuis cinq jusqu'à quinze journées, et dans la direction du sud au nord-ouest.

La ville de Syene est située à 24°5′21″ de latitude, et 3°34′49″ de longitude de Paris ; elle est à quatorze lieues du tropique. Son méridien traverse la mer Rouge, laisse Suez sur la gauche, et coupe la côte de la Méditerranée huit lieues à l'est d'Omm-Fâreg, à cent soixante et dix-huit lieues de Syene, distance astronomique. Damiette est à 31°25′ de latitude, et à 29°29′45″ de longitude, à cent quatre-vingt-cinq lieues de Syene, distance astronomique ; mais, en suivant les sinuosités du Nil, il y a deux cent soixante lieues. La ligne droite entre ces deux points passe au milieu du désert de Suez

au Caire. Rosette est à 31°24'34" de latitude et à 28°8'35" de longitude, à cent quatre-vingt-onze lieues de Syene, distance astronomique; deux cent soixante et une en suivant le fleuve; la ligne droite passe entre le Nil et le lac Natroun. Cette partie de la circonférence du grand cercle a servi aux astronomes d'Alexandrie à mesurer un degré du méridien.

La première zone est toute granitique. Elle s'étend de Syene aux Deux-Montagnes. Sa longueur est de quarante lieues, sur une de largeur, et sa surface de quarante lieues carrées. Aux Deux-Montagnes, les chaînes Libyque et Arabique s'avancent comme deux promontoires, l'une à la rencontre de l'autre, jusqu'à la distance de 250 toises. On voit à la montagne dite *de la Chaîne,* à seize lieues de Syene, les grottes et les carrières d'où a été tiré le granit qui a servi à bâtir Thèbes. Edfou et Esné sont les principales villes de cette zone. La vallée s'élargit en descendant. Elle est très-productive. Deux gorges interrompent la chaîne Libyque vis-à-vis ces deux villes et donnent passage aux chemins qui mènent dans l'intérieur de la Libye. Deux autres gorges, sur la rive droite, interrompent la chaîne Arabique. Dans la gorge de Redesyeh passe un des chemins du Nil à Qoseyr. Esné était la résidence des beys disgraciés; c'est une espèce de capitale. Les antiquités de cette première zone sont celles de l'île de Philæ, d'Éléphantine, d'Ombos[1], d'Apollinopolis-Magna, d'Elethia, d'Hieracompolis et de Latopolis.

La deuxième zone a trente-quatre lieues de longueur, des Deux-Montagnes à Farchout, sur deux de largeur, et soixante-huit lieues carrées de surface. Le Nil fait un coude qui le rapproche de la mer Rouge : c'est ce qu'on appelle l'*isthme de Coptos.* Thèbes aux cent portes, Coptos, Qous, ont été l'entrepôt du commerce de la mer Rouge et du Nil; aujourd'hui c'est la ville de Qeneh qui jouit de cet avantage. L'isthme de Coptos a vingt-huit à trente lieues de large, du Nil à la mer. Thèbes, Denderah, renferment des ruines qui, depuis bien des siècles, excitent l'admiration des hommes. Cette zone et les quatre autres sont calcaires.

La troisième zone a cinquante-huit lieues de long sur cinq de large, et deux cent quatre-vingt-dix lieues carrées. Elle commence à Farchout et se termine à Dârout el-Cherif. A Farchout, un canal dérive les eaux du Nil au pied de la chaîne Libyque. Ce canal coule parallèlement au Nil jusque dans le Bahyreh; ce qui agrandit la vallée. Il n'y a rien de pareil sur la rive droite. Girgeh et Syout sont deux belles villes : la première est la capitale du Sayd; la deuxième est la

[1] Aujourd'hui Koum-Ombou.

ville la plus populeuse de la haute Égypte. Ce pays est celui de l'abondance. De cette ville part le chemin qui va à la grande oasis. Sur la rive droite est une gorge qui conduit à la mer Rouge.

La quatrième zone, de Dàrout el-Cherif jusqu'à Beny-Soueyf, a quarante-huit lieues sur six de large, et deux cent quatre-vingt-huit lieues carrées. A Dârout el-Cherif est la prise d'eau du canal de Joseph, qui porte le Nil dans le Fayoum. C'est là que commence le système si célèbre du lac Mœris. Minyet, Abou-Girgeh et Beny-Soueyf sont de grandes villes. Mais, sur les rives du Nil comme sur les bords du canal, les gros bourgs, les riches villages sont prodigués. A cinq lieues sur la gauche de Beny-Soueyf est le Fayoum. Sur la rive droite du Nil est une gorge qui conduit à la mer Rouge, au monastère Saint-Antoine, au désert du Chariot, etc. De Beny-Soueyf on voit le mont Sinaï, situé sur l'autre rive de la mer Rouge, mais éloigné de soixante lieues.

La cinquième zone est le Fayoum. Vis-à-vis, et à quatre lieues de Beny-Soueyf, la chaîne Libyque s'ouvre de droite et de gauche; elle cerne un pays d'environ cent lieues carrées. C'est une extension de la vallée du Nil; là était le lac Mœris. Au Fayoum aboutit une vallée appelée *la Vallée du Fleuve-sans-eau,* qui débouche dans la mer à l'ouest d'Alexandrie.

La sixième zone, de Beny-Soueyf au Caire, a trente-deux lieues sur cinq, et cent soixante lieues carrées de surface. Memphis était à trois lieues au sud de la grande pyramide, près de la montagne Libyque.

Ces six premières zones, de Syene au Caire et de Syene à la grande pyramide, ont de longueur cent cinquante-quatre lieues, distance astronomique, en suivant le Nil deux cent douze lieues, et environ mille lieues carrées de surface.

La basse Égypte commence au Caire et à la grande pyramide. Le Nil ne coule plus dans une vallée étroite, mais arrose une vaste plaine qui a la forme d'un trapèze, dont la base supérieure a vingt-six lieues, de la grande pyramide aux lacs Amers. La base inférieure a cent lieues, depuis la descente de la colline Libyque, située à vingt-cinq lieues ouest d'Alexandrie, jusqu'au mont Casius[1], distant de quatorze lieues est de Peluse. La hauteur de ce trapèze est de quarante-deux lieues, du Caire à Bourlos. Le niveau de toute cette plaine permettait au Nil de s'y répandre. C'est une surface de deux mille six cent quarante lieues carrées.

[1] Aujourd'hui Râs el-Kasaroun.

La vallée du Nil a donc trois mille six cent quarante lieues carrées. La moitié seulement est aujourd'hui couverte par les inondations.

A quatre lieues nord du Caire, ce fleuve se divise en deux branches : celle de l'ouest se jette dans la mer à Rosette, à quarante et une lieues, distance astronomique, de la pyramide, et à soixante lieues en suivant les sinuosités du Nil; celle de l'est se jette à Damiette, à trente lieues est de la première. On prétend qu'avant les temps historiques le Nil a coulé du Fayoum dans le Fleuve-sans-eau et s'est jeté dans la mer, traversant le désert de Libye, entre Alexandrie et El-Baretoun. Du temps des Ptolémées, le Nil se divisait au-dessous du Caire en sept branches, par lesquelles il s'écoulait dans la mer, savoir : la branche Canopique, la plus à l'ouest; elle se jetait à Canope, située au bord de la rade d'Aboukir, d'où un canal portait les eaux à Alexandrie. On trouve encore des vestiges de cette branche. Au-dessus d'El-Rahmânyeh on voit un grand canal qui porte le nom de *Marqâs;* il passe au midi du village de Fyched. On le retrouve près du village de Birket, dans la direction de Rosette, et on le suit par la sonde dans le lac Ma'dyeh. La deuxième branche, la Bolbitine, est celle qui passe à présent par Rosette : elle n'était qu'un canal creusé de main d'homme, qui a absorbé la branche Canopique et la branche Sébennytique. La troisième branche, la Sébennytique, était le lit naturel du fleuve : elle se jetait, comme on en voit encore les traces, dans le lac Bourlos. La quatrième, la Phatnitique, est celle de Damiette : elle n'était qu'un canal creusé par la main des hommes. La cinquième, la Mendésienne, est le canal actuel d'Achmoun : elle se jetait dans la mer à la bouche de Dybeh. La sixième, la Tanitique ou Saytique, est le canal actuel de Moueys : elle se jette dans la mer à la bouche d'Omm-Fâreg. La septième, la Pelusiaque ou Bubastique, se jetait à la mer à Peluse. Celle-ci était navigable du temps d'Alexandre. Ces trois dernières branches se jettent aujourd'hui dans le lac Menzaleh, d'où l'on a peine à en suivre les traces avec la sonde.

Le lac Ma'dyeh, le lac Bourlos et le lac Menzaleh sont modernes. La mauvaise administration qui a régi l'Égypte ayant fait négliger les canaux et les digues, le Nil a afflué moins abondamment dans plusieurs branches, ce qui a rompu l'équilibre; la mer s'y est introduite. L'eau de ces lacs est salée, mais beaucoup moins que celle de la mer, qui entre dans les lacs pendant les basses eaux, mais avec très-peu de rapidité. L'eau des lacs coule dans la mer, dans les temps d'inondation, avec une beaucoup plus grande vitesse. Le lac Menzaleh a 43,000 toises de long, de Damiette à Peluse, et 9,000 toises

de large. La ville de Damiette a 20,000 habitants. L'île Mataryeh est très-peuplée. Le lac est couvert de ruines d'anciennes villes. La hauteur des eaux moyennes est de 3 pieds. Il est couvert de bateaux pêcheurs. L'isthme qui le sépare de la mer est étroit, inculte, et interrompu par les trois bouches de Dybeh, Omm-Fâreg et Peluse. Peluse veut dire *marais*.

La navigation du Nil est facile et rapide. Dans la saison des vents du nord, on ne met pas plus de trente-six heures pour se rendre de Damiette ou de Rosette au Caire, et huit ou dix jours pour remonter jusqu'à Syene.

III. Le Nil croît régulièrement tous les ans en juillet, août, septembre et octobre; il décroît en novembre, décembre, janvier et février; il est rentré dans son lit et très-bas en mars, avril, mai et juin. Lorsque les eaux, au meqyàs de l'île de Roudah, sont élevées de quatorze coudées ou de 23 pieds 4 pouces, ce qui fait une crue, au-dessus des basses eaux, de 17 pieds 8 pouces, le terrain de la basse Égypte commence à se couvrir, et l'on coupe la digue du canal du Prince-des-Fidèles pour y introduire l'eau. C'est une grande fête. La coudée est de 20 pouces; elle se divise en 24 doigts. En 1798, cette digue a été coupée le 18 août : le meqyàs marquait 14 coudées. Le 7 octobre, le Nil était à son apogée; il marquait 17 coudées et 10 doigts (29 pieds 7 lignes); et, comme les basses eaux étaient à 3 coudées 10 doigts ou 5 pieds 8 pouces, le Nil avait donc crû de 23 pieds 4 pouces. En 1799, la digue du canal du Prince-des-Fidèles a été rompue le 21 août; le meqyàs marquait 13 coudées et demie. Le Nil était à son apogée le 23 septembre; il marquait 16 coudées et 2 doigts (26 pieds 9 pouces 8 lignes). Les eaux avaient crû de 21 pieds 5 pouces 4 lignes. En 1800, la digue du canal du Prince-des-Fidèles a été rompue le 16 août : le meqyàs marquait 16 coudées. Son apogée a eu lieu le 3 octobre : le meqyàs marquait 18 coudées et 3 doigts (30 pieds 2 pouces 6 lignes). La crue a été de 24 pieds 4 pouces.

La vallée va en pente du sud au nord. Dans les première, deuxième et troisième zones, le Nil, dans ses basses eaux, est de 30 à 35 pieds au-dessous du niveau du terrain. Il faut donc qu'il s'élève à 20 et 21 coudées au-dessus (34 à 36 pieds) pour sortir de son lit. Il faut qu'à son apogée il marque 24 à 26 coudées (40 ou 44 pieds) pour procurer une inondation raisonnable. Dans la sixième zone il est, dans ses basses eaux, de 20 à 25 pieds au-dessous du niveau du terrain; il faut qu'il marque au meqyàs du Caire 14 cou-

dées (23 pieds 4 pouces) pour qu'il sorte de son lit; mais il doit marquer 17 à 22 coudées (28 à 36 pieds) à son apogée pour former une bonne inondation. Dans le bas Delta, ses basses eaux ne sont au-dessous du terrain que de 3 ou 4 coudées (5 ou 6 pieds). Le terrain des bords du Nil est plus haut que le terrain des extrémités de la vallée, de sorte que les champs voisins du désert, et au pied des chaînes Arabique et Libyque, sont arrosés avant ceux qui sont près du lit du fleuve.

Le Nil, pendant les basses eaux, a une pente d'environ 1 pouce 6 lignes par 1,000 toises. La distance du Caire au boghâz de Rosette est de 135,000 toises. Le Nil, près du Caire, est de 16 pieds 10 pouces au-dessus de la Méditerranée; à Syene, de 70 pieds; à Sennaar, de 200 pieds, en comptant 32 pieds pour les cascades de la grande cataracte et 8 pieds pour celle de Syene. En 1798, la crue ayant été de 23 pieds 4 pouces, le Nil a eu, du meqyâs à la mer, une pente de 39 pieds 7 pouces, ou 3 pouces 6 lignes pour 1,000 toises.

Le Nil dépense 8 à 10 millions de toises cubes d'eau par vingt-quatre heures dans ses basses eaux, 70 à 80 millions dans ses hautes eaux. Il perd dans la mer, chaque année, près de 8 à 10 milliards de toises cubes d'eau par ses embouchures. Il y avait un nilomètre à l'île d'Éléphantine, vis-à-vis de Syene; on l'a découvert en 1798. Il marquait pour *maximum* 24 coudées; mais on avait surajouté au-dessus 3 coudées tracées irrégulièrement.

Le meqyâs du Caire est situé au sud de l'île de Roudah, à une lieue du Caire. C'est une colonne de marbre qui marque 18 coudées 7 doigts avec le dé du chapiteau. C'est le seul nilomètre qui soit aujourd'hui en activité et qui règle l'état du Nil. Il en faudrait avoir cinq : 1° à Syene, 2° à Beny-Soueyf, 3° à Roudah, 4° à El-Rahmânyeh, 5° à Mansourah. Du temps du roi Mœris, 8 coudées suffisaient pour fertiliser le pays; du temps d'Hérodote, neuf cents ans après, il fallait 15 coudées; il en fallait 16 sous les Romains, 17 sous les Arabes. Lorsque le Nil est haut, il y a beaucoup de pays inondés, beaucoup de terres en culture. Quand l'inondation est peu forte, une moindre quantité de pays est inondée, l'année est médiocre ou mauvaise. Cependant, lorsque les inondations sont très-fortes, l'eau séjourne trop longtemps sur le terrain; la saison favorable se trouve écoulée; on n'a pas le temps de semer; l'atmosphère est trop humide : il peut y avoir disette et famine.

Dans aucun pays l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique. Si l'administration est bonne, les canaux sont

bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation plus étendue. Si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressés, les principes du système d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts particuliers des individus ou des localités. Le gouvernement n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie; mais, en Égypte, le gouvernement a une influence immédiate sur l'étendue de l'inondation, qui en tient lieu. C'est ce qui fait la différence de l'Égypte administrée sous les Ptolémées, et de l'Égypte déjà en décadence sous les Romains, et ruinée sous les Turcs. Ainsi, pour que la récolte soit bonne, il faut que l'inondation ne soit ni trop basse ni trop haute.

Le roi Mœris avait remédié à ces grands inconvénients. Le lac qu'il fit construire était un grand réservoir où il faisait écouler le Nil lorsque l'inondation était trop forte; il ouvrait le lac et venait au secours du Nil dans les années où son inondation était trop faible. Ainsi, tantôt le Nil coulait par le canal de Joseph dans le lac Mœris, et tantôt les eaux du lac Mœris coulaient dans le Nil par le même canal. Il ne reste que de légères traces de ce beau et immense système. On se servait de ce réservoir pour fournir de l'eau, pendant les basses eaux, aux pays qui en avaient besoin, et dans une proportion calculée; ce qui a fait dire à Hérodote que les eaux du Nil coulent six mois par le canal de Joseph dans le lac Mœris, et six mois du lac dans le Nil par le même canal.

Cet historien dit aussi que le terrain de l'Égypte s'élève d'un pied par siècle, que le Delta a été conquis par le Nil sur la mer. On a calculé, par les données que l'on a obtenues au meqyâs de l'île d'Éléphantine, qu'il s'est haussé en seize cents ans de 6 pieds 2 pouces; ce qui donne pour élévation du terrain, par siècle, 4 pouces 8 lignes. Depuis trois mille ans, on ne trouve aucune différence sensible dans l'accroissement du Delta. Toutes ces questions ont fort occupé les antiquaires et les géomètres. Le pays a tellement changé depuis quatre mille ans, qu'on ne peut asseoir aucun raisonnement. La construction du lac Mœris, les ouvrages qui ont ramené le Nil dans la vallée actuelle, l'existence des sept branches par où il s'écoulait dans la mer, réduites aujourd'hui à deux, la formation des lacs Ma'dyeh, Bourlos, Menzaleh, tout cela multiplie les éléments du calcul et complique la question à l'infini. Les anciens se sont fort agités pour assigner la cause de ces inondations périodiques, qui proviennent des pluies périodiques du tropique. Ces

inondations sont productives et fécondes, parce qu'elles descendent des montagnes et parcourent les forêts de l'Abyssinie, les plaines du Sennaar, de la Nubie, et entraînent un limon qu'elles déposent et qui sert d'engrais aux terres.

L'analyse de ces eaux a fait connaître qu'elles sont légères, agréables au goût, extrêmement pures. Elles contiennent moins d'objets étrangers que l'eau de la Seine. Elles sont excellentes pour préparer les aliments comme pour les arts chimiques. Elles remplacent avec avantage l'eau de pluie et l'eau distillée.

IV. Une oasis est une terre végétale située au milieu du désert, comme une île l'est au milieu de la mer. Il y a trois grandes oasis qui dépendent de l'Égypte, savoir : la grande, la petite, et celle d'Ammon. Toutes les trois sont situées dans le désert de la Libye, à l'ouest du Nil. Ces trois oasis sont sur une même ligne, qui court du sud-est au nord-ouest. La plus au sud est la grande oasis, située à cinq journées de Syout. On suit une gorge qui traverse le désert pendant trente lieues sans trouver d'eau. Avant d'arriver au premier village de l'oasis, appelé *Ayné-Diseh,* on descend pendant une heure. On croit que le niveau de cette oasis est au-dessous de celui du Nil. La grande oasis a cinquante lieues de long : c'est une réunion d'un grand nombre de petites oasis. Il y a des jardins bien arrosés, des forêts de palmiers, huit ou dix villages, un château avec une petite garnison. Elle formait une province de l'ancienne Égypte. Dans le v[e] siècle on y comptait un clergé nombreux. Elle a eu des souverains particuliers dans le x[e] siècle. Un cheik y régnait, qui avait plusieurs milliers de cavaliers à ses ordres. On y trouve du riz, du blé, du fourrage. Les caravanes du Dârfour s'y rafraîchissent.

La petite oasis est au nord-ouest de la grande. Elle est à la hauteur du Fayoum, à cinq journées de cette province, à sept de l'oasis d'Ammon. Au VII[e] siècle, le 2[e] régiment d'Arménie y était cantonné. Il y a une grande quantité de palmiers. Les dattes, le riz, les roseaux, sont un objet de commerce assez étendu. Il y a de l'herbe et de la paille. La petite oasis est plus étendue que la grande; elle est au même niveau. Elles se joignent et forment une vallée qui va à Behnesé.

La troisième oasis est appelée *Syouâh.* C'est là qu'était le fameux temple de Jupiter Ammon. Elle est au nord-ouest de la petite, éloignée de douze journées du Caire, à six journées d'El-Baretoun, à douze d'Alexandrie, à quatorze de Derne, port de mer, à quarante du royaume de Fezzân. Elle a une cinquantaine de lieues de tour et possède des ruines. Les Grecs qui allaient consulter l'oracle de Ju-

piter Ammon débarquaient à El-Baretoun, d'où ils n'avaient que soixante et douze lieues à traverser pour arriver au temple. La population de cette oasis est de 10 à 12,000 âmes. Elle n'est point arabe. Elle est gouvernée par un conseil de douze cheiks. Le pays a du blé, de l'orge, de la paille, des olives, du riz, des dattes, des pommes, des pêches. Les dattes y sont excellentes. L'eau y est abondante et courante. Elle formait une province de l'ancienne Égypte. El-Baretoun, qui s'appelait *Parætonium*, était une grande ville. Antoine y séjourna après la bataille d'Actium; il espérait y être joint par quatre légions qu'il avait dans la Cyrénaïque.

Ces trois oasis ont joui de quelque prospérité. Elles sont aujourd'hui dans un état misérable; elles ne servent qu'aux caravanes, ou de refuge aux proscrits et aux exilés. De 1798 à 1799, elles ont été fort utiles à Mourad-Bey, à Elfy-Bey et aux Mameluks, dans leur malheur. La décadence de ces oasis doit être attribuée aux incursions des barbares de l'intérieur de l'Afrique. L'histoire nous conserve quelques traces de ces incursions de peuplades venues du centre de l'Afrique. Elles ont renouvelé leurs ravages plusieurs fois. Elles ont détruit les maisons, la culture, massacré les habitants, ou les ont emmenés en esclavage.

Indépendamment de ces oasis, il y en a un grand nombre de beaucoup plus petites dans les déserts qui appartiennent à l'Égypte; car, partout où il y a un puits d'eau, soit douce, soit saumâtre, partout où il croît quelques palmiers, où quelques grains d'orge peuvent être semés, il y a une oasis. Nous en parlerons en décrivant les déserts dont elles font partie.

V. On trouve de l'eau, de l'herbe et des arbres dans les déserts de l'Amérique; on trouve de l'eau et de l'herbe dans les déserts de la Tartarie; on ne trouve ni eau, ni herbe, ni arbres dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie. Ces déserts sont arides et nus. Les déserts d'Égypte ne sont séparés par aucune ligne naturelle des grands déserts de l'Arabie, de la Nubie et de la Libye. Ils sont la partie de ces déserts comprise dans les limites de l'Égypte, possédés par des tribus qui vivent des inondations du Nil. Leur étendue est de 40 à 42,000 lieues carrées; la population, de 150 à 160,000 âmes; ce qui fait 4 habitants par lieue carrée.

Les déserts de l'Afrique seraient inhabitables pour l'homme s'ils ne produisaient le chameau. Le chameau est l'image du désert, grand, maigre, difforme, monotone, patient, mais d'un caractère sauvage, et méchant quand il est poussé à bout. Il se nourrit d'absinthe et de

plantes épineuses. Une livre de cette nourriture par jour ou autant de fèves, d'orge ou de noyaux de dattes et une livre d'eau lui suffisent. Il reste quatre ou cinq jours sans boire, quelquefois jusqu'à six et sept, mais alors il souffre. Il passe plusieurs jours sans manger. Son lait, son fromage, sa chair, nourrissent l'Arabe; son crin, sa peau, l'habillent et forment ses tentes. Le chameau est une bête de somme, il n'est pas bâti pour traîner; il porte autant que trois chevaux : c'est le navire du désert. Chargé, et à son pas naturel, il fait 1,850 toises par heure; il marche dix-huit heures avec le repos d'une heure. Lorsqu'il le faut, il fait seize lieues de 25 au degré par jour, mais il en fait facilement douze. L'Arabe le loue au commerce et à l'agriculture. Il en vend, car il en élève beaucoup plus qu'il ne lui en faut. Né pour le désert, cet animal y prospère et s'y accroît en grand nombre. Avec le gain du travail du chameau, l'Arabe se procure les blés, l'orge, les habits et les armes dont il a besoin. Une tribu de 1,500 à 2,000 personnes a souvent 6 ou 700 juments, poulains ou chevaux, 15 à 20,000 chameaux grands ou petits, mâles ou femelles.

L'autruche a tous les caractères d'un enfant du désert. Elle est grande, disproportionnée, décharnée. Elle a dans son espèce quelque ressemblance avec le chameau.

La gazelle est petite, jolie, aimable, vive, bien proportionnée et agréable dans toutes ses formes. Elle serait l'ornement des bosquets d'Idalie. Tout en elle contraste avec le désert; cependant elle s'y plaît et y prospère.

Il y a six déserts dépendants de l'Égypte; trois font partie de la Libye, un de la Nubie, deux de l'Arabie, savoir : le désert de Bahyreh, qui s'étend d'Alexandrie à El-Baretoun et à l'oasis d'Ammon. Il a plusieurs milliers de lieues carrées de surface. Il s'y trouve plusieurs petites oasis; les principales sont celle du lac Natroun et celle de Maryout. Maryout et le lac Natroun ont été couverts par l'inondation et fertilisés par son limon bienfaisant. Dans le ve siècle, plusieurs milliers de moines habitaient ces oasis. Il y avait au lac Natroun quatre couvents grecs : ce sont quatre petites forteresses habitées par soixante et dix à quatre-vingts moines fanatiques et ignorants. Maryout est sur le bord du lac Maréotis. Toute l'oasis est couverte de ruines qui indiquent la nombreuse population qu'elle a nourrie jadis. Ce désert est habité par sept tribus d'Arabes qui forment une population de 15 à 20,000 âmes. Ils peuvent mettre à cheval 2,500 hommes. Ce sont : 1° les Henâdy, Bédouins errants et méchants; 2° les Jaumates; 3° les Troates; 4° les Aoulâd-A'ly; 5° les Geouâbit-Marabou;

6° les Samâlou-Marabou; 7° les Beny-Aounous. Ces tribus font, par le désert, les voyages d'Alexandrie au Caire, au Fayoum, à la haute Égypte, à l'oasis d'Ammon. Elles transportent le sel natroun à Terrâneh et vendent dans le Delta des joncs, des roseaux qu'elles trouvent dans des vallées du désert, à quatre ou cinq journées du Nil.

Le désert de la petite oasis est borné par les pyramides de Gyzeh, le Fayoum, la petite oasis, le canal de Joseph. Il est habité par quinze ou vingt tribus, savoir : 1° Forgân, Bédouins; 2° Taraouneh; 3° Faouâyd; 4° Abou el-Hor; 5° El-Badrâman; 6° Gâhmeh; 7° Mohâreb; 8° Gabar; 9° Ghazâyeh; 10° Darâbseh; 11° Chaouâdy; 12° Tahouy; 13° Abou-Kerâym; 14° Ebn-Ouâfy; 15° El-A'tâyât, etc. La population de ces tribus se monte de 25 à 30,000 âmes. La culture, le produit de la petite oasis, le transport de ses dattes au Caire, le transport des joncs, des voyages dans la haute Égypte, quelquefois jusque dans le pays de Fezzân, sont les moyens d'existence de ces tribus. Elles cultivent la lisière du Fayoum.

Le troisième désert, celui de la grande oasis, commence à la hauteur de Syene. Il comprend cette partie de la Libye entre le Nil et la grande oasis. Les Arabes de ce désert cultivent la grande oasis. Ils s'y approvisionnent et en transportent les produits dans l'Égypte. Ils font des voyages du Fayoum dans différentes parties de la haute Égypte à travers le désert. Les principales de ces tribus sont : 1° Tarfeh; 2° Beny-Ouâsel; 3° Sohârât; 4° Mehaz; 5° Houâtat; 6° Nefahât; 7° Hanâger. La tribu des Beny-Ouâsel occupe tout le désert en remontant la rive gauche du Nil au-dessus de Syene, l'oasis et le désert de Semela, où les caravanes se reposent dans leurs voyages du Dârfour.

Le quatrième désert, ou désert de la Thébaïde, fait partie de la Nubie. Il s'étend, sur la rive droite du fleuve, de la presqu'île de Coptos à la mer Rouge, de Qoseyr à Qeneh. Il y a dans ce désert un grand nombre de gorges, plusieurs oasis, qui servent de communications du Nil avec la mer Rouge. Les Abâbdeh, tribu très-nombreuse, ayant peu de chevaux, mais beaucoup de dromadaires, font non-seulement les transports de Qoseyr à Qeneh, mais ils envoient des caravanes jusqu'à Sennaar. Les Bichâryn errent aussi dans ces déserts.

Le cinquième désert, celui des Ermites, est situé entre le Nil et la mer Rouge. Il est borné au nord par la vallée de l'Égarement. On y rencontre plusieurs oasis. On y trouve des citernes, des ruines de monastères, de couvents et même de villes, la plaine de la Vache, celle du Chat, celle du Chariot. Il a été habité par des ermites. On y trouve les ruines des monastères de saint Antoine, de saint Paul,

de saint Climaque. Les Antouny, les Azayzy, sont les puissantes tribus d'Arabes qui y errent.

Le sixième désert est celui de l'isthme de Suez. Il fait partie de l'Arabie. Il s'étend du Caire à Suez et de Suez à mi-chemin du mont Sinaï, de Jérusalem, de Gaza. On y trouve l'oasis de Tomlât et l'oasis de Saba'Byàr, celles de Qatyeh et d'El-A'rych.

L'oasis de Saba'Byàr, celle de Tomlât, ont été couvertes par le Nil. C'est là qu'était la capitale des rois pasteurs. C'est le pays de Gessen, où ont habité Jacob et sa famille. En 1800, l'inondation du Nil a couvert cette oasis jusqu'aux lacs Amers. Il y a des ruines de grandes villes, de l'herbe, de l'eau, des bois. Les Arabes y cultivent un peu d'orge. Indépendamment du produit de cette oasis, les Arabes de ce désert s'emploient aux transports du Caire à Suez. Ce commerce, qui est un objet de 35 à 40 millions pour l'aller et le retour, produit beaucoup aux tribus qui fournissent les escortes et louent les chameaux pour les transports. Les Arabes de ce désert fournissent aussi aux caravanes de Jérusalem, de Damas, de Gaza, et quelquefois de la Mecque et de Bagdad. Les caravanes de Jérusalem, de Damas, de Gaza, sont peu nombreuses, mais leur passage est presque journalier. Les principales tribus sont : 1° Bily; 2° Terrâbyn; 3° petits Terrâbyn; 4° Ouâhydât; 5° Haouytât; 6° Toumylât; 7° El-A'tâyât; 8° El-A'ydy; 9° Tâha; 10° Hanâger; 11° Nefahât; 12° les trois tribus des Arabes de Thor.

Les Arabes d'Égypte sont cultivateurs, Bédouins ou Marabouts. Le cultivateur habite des villages qui lui ont été donnés ou qu'il a achetés; mais il y conserve longtemps une physionomie sauvage. On n'y voit pas de mosquées, de maisons distinguées, mais seulement des cabanes égales, sans arbres. Tout y sent le désert et l'esprit farouche du Bédouin. Les hommes y sont guerriers. Ils entretiennent des chevaux. Ils sont indociles, supportent le joug de l'autorité avec impatience, payent difficilement le tribut, se battent quelquefois contre les Arabes-Bédouins. Ils se croient d'une espèce supérieure aux autres fellahs, qu'ils vexent souvent. Ils sont du reste industrieux, laborieux. Les Mameluks ne séjournent jamais parmi eux. Dans l'opinion des Arabes, soit cultivateurs, soit Bédouins, les fellahs sont leurs sujets; les Mameluks et les Turcs, des usurpateurs.

Les Arabes-Marabouts ne sont pas armés, n'ont pas de chevaux, sont obligés de loger les Bédouins et de fournir à leurs besoins.

Les tribus errantes, ou les Bédouins, cultivent presque toutes plus ou moins; mais elles sont constamment sous des tentes, ne logent jamais dans une maison ni dans une cabane, changent fréquemment

de séjour et parcourent tout le désert qui leur appartient pour faire paître leurs chameaux et profiter de l'eau des puits. Les Arabes-Bédouins sont la plaie la plus grande de l'Égypte. Il ne faut pas en conclure qu'on doive les détruire; ils sont au contraire nécessaires. Sans eux, ce beau pays ne pourrait entretenir aucune communication avec la Syrie, l'Arabie, les oasis, les royaumes de Sennaar, du Dârfour, d'Abyssinie, Tripoli et le royaume de Fezzân. Sans eux, les transports du Nil à la mer Rouge, de Qeneh à Qoseyr, du Caire à Suez, seraient impossibles. La perte que le pays en éprouverait serait très-considérable. Les Bédouins entretiennent une grande quantité de chameaux, de chevaux, d'ânes, de moutons, de bœufs, etc., qui entrent dans la balance des richesses de l'Égypte. Le natroun, le séné, la gomme, les roseaux, les joncs, qui sont à plusieurs journées dans le désert, seraient perdus. Il serait possible de les détruire; mais de nombreuses tribus arriveraient de l'intérieur de l'Afrique, de l'Arabie, pour s'emparer de leurs pays, qui sont l'objet de l'ambition de toutes ces tribus errantes. Lorsque le Nil s'élève et produit de fortes inondations, comme en 1800, la nouvelle s'en répand de proche en proche jusqu'au centre de l'Afrique, et des tribus nombreuses viennent de cinq cents lieues camper pendant plusieurs mois sur cette partie du désert, inondée extraordinairement, pour y semer et vivre. Les tribus des Arabes d'Égypte s'opposent à ce que ces étrangers viennent vivre dans leur domaine. Souvent il faut se battre. Cette résistance contient les tribus du grand désert. Détruire les Bédouins, ce serait, pour une île, détruire tous les vaisseaux, parce qu'un grand nombre sert à la course des pirates. Lorsque l'Égypte a été gouvernée avec fermeté et justice, les Arabes ont été soumis; chaque tribu a été obligée de répondre de son désert et de la partie de la frontière qui lui est contiguë. Ce règne de la justice a fait cesser les abus, et ces tribus, comme de petits vassaux, ont garanti la tranquillité du pays au lieu de la troubler.

La soumission des Arabes importe à la prospérité de l'Égypte; c'est un préliminaire indispensable à toute amélioration. Pour soumettre les Arabes il faut, 1° occuper les oasis et les puits; 2° organiser des régiments de dromadaires, les habituer à séjourner dans le désert pendant des mois entiers, sans qu'ils rentrent dans la vallée; 3° créer une grande magistrature, un tribunal pour les juger, surveiller et punir les tribus errantes. On posa les principes de cette organisation en 1799. On adopta d'abord deux modèles de tours. La première ayant 24 pieds de haut, à deux étages, portant deux pièces de canon sur la plate-forme, ayant un logement pour 40 hommes de

garnison, fossé, contrescarpe, chemin couvert, place d'armes et un avant-fossé, avec muraille crénelée formant une enceinte de 200 toises de côté dominée par la mitraille de la tour. Elle contenait un magasin de vivres pour la garnison pendant cent jours, et un magasin de réserve pour un régiment de dromadaires pour dix jours. Elle avait dans une de ses places d'armes des puits bien maçonnés, bien entretenus, et une citerne pour conserver l'eau pluviale. La tour de deuxième espèce avait 15 pieds de haut, un seul étage, portant deux pièces de canon sur la plate-forme, 15 hommes de garnison, des vivres pour 15 hommes pendant cent jours, un magasin de réserve pour une compagnie de dromadaires pour dix jours, un ou plusieurs puits, une citerne et un avant-fossé de 100 toises de côté. Vingt tours de première espèce et quarante de la seconde devaient être construites en 1800 et 1801, savoir : huit dans le désert de Bahyreh, huit dans le désert de la petite oasis, une aux Pyramides, une au Fayoum, deux dans l'oasis même, dix dans le désert de la grande oasis, cinq dans l'oasis même; cinq aux puits sur les routes d'Esné, de Syout; huit tours pour les quatrième et cinquième déserts, sur les cinq routes de Qoseyr; douze dans le désert de Suez, indépendamment des forts de Suez, d'El-A'rych, de Tyneh. Ces tours occuperaient douze principaux puits, Qatyeh, Mansourah, Zâouy, Reyfah, l'oasis de Tomlât, celle de Saba'-Byâr, etc. La garnison de ces tours devait être composée : pour les petites tours, d'un maître canonnier sergent et de 9 canonniers, 10 hommes; pour les tours de première espèce, d'un maître canonnier sergent, d'un caporal et de 13 canonniers, 15 hommes; total, 700 canonniers. Les régiments de dromadaires devaient fournir 5 hommes à chaque petite tour et 25 à chaque grande. Ces tours devaient servir de centre et de point de protection à autant de villages, qui, sous le canon et dans l'enceinte, seraient à l'abri des insultes des Bédouins. Les paysans, ainsi protégés, pourraient cultiver, héberger, nourrir les caravanes à leur passage et commercer avec elles.

On arrêta de créer six régiments de dromadaires, un pour chaque désert, nourri et payé par les provinces limitrophes; chaque régiment de 900 hommes, 750 dromadaires et 250 chevaux, portant des vivres pour cinquante jours. Un dromadaire portant quatre quintaux, un cheval portant deux quintaux :

	Quintaux.	
750 dromadaires portent.	3,000	3,500
250 chevaux portent.	500	

	QUINTAUX.	
Un homme pesant 180 livres, 900 hommes pèsent.	1,620	3,340
Vivres pour 50 jours pour 900 hommes, à 1 livre par jour, soit.	450	
Vivres pour 250 chevaux pour 25 jours, à 10 livres par jour, soit.	625	
Vivres pour 750 dromadaires pour 25 jours, à 2 livres par jour, soit.	375	
Eau pour 900 hommes pour 5 jours, à 4 livres par jour, soit.	180	
Eau pour 250 chevaux pour 3 jours, à 12 livres par jour, soit.	90	

Chaque soldat était armé d'une lance, d'un fusil avec sa baïonnette, portait une giberne, cent cartouches, un sac; chaque régiment commandé par un bey colonel, un kiàya major, deux adjudants, quatre capitaines kàchefs, quatre lieutenants et quatre sous-lieutenants; ce qui formait trois officiers par compagnie, un tambour, deux trompettes, 225 hommes; chaque régiment ayant deux pièces de canon traînées par six dromadaires. Il faudrait donc 5,400 hommes pour contenir les déserts, ou une dépense de 4 millions. Ce n'est pas le dixième de ce que coûtent au pays les avanies des Bédouins. Les six régiments seraient commandés par le grand cheik des déserts (général de division), deux kiàyas (généraux de brigade), six beys (colonels), vingt-quatre kàchefs (lieutenants-colonels), un kàchef de l'artillerie, un du génie.

Le grand cheik des déserts devait avoir près de lui un divan composé d'un kiàya, de quatre ulemas et d'un écrivain, qui aurait jugé les affaires contentieuses des Arabes avec les fellahs et des tribus entre elles.

On avait levé une brigade de soldats français montés sur 1,500 dromadaires. On avait dit :

1° Les tribus d'Arabes qui errent dans les six déserts d'Égypte seront tenues de prêter le serment, par l'intermédiaire de leur cheik et de six notables, entre les mains du grand cheik des déserts.

2° Les tribus en recevront un firman d'investiture qui constatera l'étendue du désert qui leur appartient, fixera le nombre d'hommes à cheval, le nombre de chameaux qu'elles devront fournir au sultan de l'Égypte.

L'état qui avait été dressé de ces contingents se montait à 5,000 hommes à cheval, 2,000 sur dromadaires et 700 chameaux, un conducteur pour trois chameaux.

3° A la mort du cheik, son héritier lui succédera; mais dans les

trois mois il se rendra près du grand cheik pour prêter son serment et recevoir son firman. Il sera revêtu de la pelisse d'honneur.

4° Un des dix principaux de la tribu demeurera au Caire avec sa famille pour servir de répondant et correspondre avec le divan du désert. Six enfants, âgés de dix à dix-huit ans, seront élevés dans la mosquée d'El-Azhar, dans les principes du Coran, et apprendront à écrire en arabe, en français, et à compter.

5° Le grand cheik des déserts marchera au secours de la tribu dont le pays sera envahi par les tribus des grands déserts.

Toute querelle entre deux tribus sera jugée par le divan, et la sentence remise au député des tribus, qui l'enverra à son chef, le bey du désert, pour la faire exécuter.

6° Toute querelle entre les tribus et les fellahs est jugée par le divan.

Toute insulte faite dans le désert aux Égyptiens est censée être faite par les Arabes de la tribu. Toute insulte faite sur la frontière par un Arabe est censée être faite par un de la tribu.

7° L'escorte des caravanes des voyageurs dans l'étendue de chaque désert, la fourniture des chameaux, appartiennent à la tribu. Toute difficulté est jugée par le divan.

8° Le grand cheik, après la délibération du divan, condamne une tribu à payer, en chevaux, chameaux, bœufs, moutons, une amende, conforme au tarif, pour les hommes tués ou blessés. Les torts faits à la propriété des fellahs sont payés par la tribu, qui, en sus, est condamnée à une amende de rétribution et de dommages.

9° Dans le cas où un ulema, moultezim, imâm, cheik el-beled, ou un Européen, serait tué ou blessé, la tribu est tenue de livrer au divan le criminel, ou à sa place un des cinquante principaux de la tribu, qui sera traduit devant le divan et condamné, soit à mort, soit à la bastonnade, soit à la prison, selon la nature du délit dont se sera rendu coupable l'habitant de la tribu.

10° Quand une tribu est désobéissante, elle est déclarée suspecte. Cette déclaration est signifiée à son député, qui en instruit son chef, et un mois après elle doit avoir livré, pour otages de sa fidélité, douze de ses principaux cheiks. Si elle est déclarée rebelle, cette sentence est envoyée à tous les beys et enfin à toutes les tours; l'eau et le pâturage lui sont interdits; des colonnes de dromadaires se mettent à sa suite et la détruisent; son désert est donné à une autre tribu.

11° Il est défendu aux Arabes d'avoir du canon, des fusils avec

baïonnettes, des fusils de rempart, d'élever aucune fortification, de faire aucun créneau aux santons ni aux maisons.

12° Tous les ans le grand cheik visitera ou fera visiter par ses kiâyas les divers déserts. Les tours et autres forts seront approvisionnés par des convois réguliers, escortés par des détachements de dromadaires, par les soins du grand cheik et des beys des déserts. Les caravanes de pèlerins et du commerce seront escortées, depuis leur entrée dans les déserts d'Égypte, par un détachement du régiment de dromadaires, et payeront un droit d'escorte conformément au tarif.

VI. La Méditerranée borne l'Égypte au nord depuis El-Baretoun jusqu'à Reyfah. L'établissement d'une colonie à El-Baretoun est une chose importante. Au préalable, il faut y bâtir un fort; ce sera le dépôt du commerce de l'oasis d'Ammon avec Alexandrie. D'El-Baretoun à Alexandrie, on trouve, tous les jours, de l'eau et des pâturages. Toute la côte d'Afrique jusqu'à Tripoli est déserte. Jadis elle était couverte de villes et de villages.

D'Alexandrie à Rosette il y a quatorze lieues de côtes. La rade d'Aboukir n'est pas tenable l'hiver. Elle peut donner refuge à une escadre de vaisseaux de guerre pendant l'été. Dans la rade d'Aboukir est la bouche du lac Ma'dyeh, qui a 100 toises de large. Ce lac existe depuis soixante ans. Il est important de fermer cette bouche et de restituer un si beau terrain à la culture. La bouche du Nil dite *boghâz de Rosette* est à quatre milles de la terre. C'est la plus dangereuse du Nil; il y arrive souvent des accidents. Il n'y a que quatre ou cinq pieds d'eau dans les basses eaux, cinq ou six dans les hautes; mais, une fois entrés dans le Nil, les bâtiments trouvent de l'eau. A quatorze lieues du boghâz de Rosette se trouve la barre du lac Bourlos, sur laquelle il y a huit ou neuf pieds d'eau. Là était jadis l'embouchure du principal bras du Nil. Les chaloupes seraient en sûreté dans ce lac, pourvu qu'elles ne tirassent pas plus de quatre ou cinq pieds d'eau. De la barre de Bourlos au boghâz de Damiette il y a vingt lieues. Ce boghâz est moins dangereux que celui de Rosette; il y a six ou sept pieds d'eau dans les basses eaux, huit ou neuf dans les hautes. Les bâtiments qui servent à la navigation de Damiette au Caire sont plus gros que ceux de Rosette. La rade de Damiette est à deux lieues du cap d'El-Boghâfeh, dans l'est; elle n'est pas sûre; les vaisseaux sont obligés souvent de dérader et de se réfugier en Chypre. Une fois le boghâz passé, le Nil est très-profond. Du boghâz de Damiette à la barre de Dybeh il y a six lieues; de

celle de Dybeh à celle d'Omm-Fâreg, dix; de celle d'Omm-Fâreg à celle de Peluse, quatre; de Peluse au mont Casius il y a onze lieues (*Casius* veut dire, en hébreu, *terme, bout, limite;* on l'appelle aujourd'hui *le cap El-Kasaroun*); de là à Reyfah, vingt-cinq lieues. Reyfah a été une grande ville, ainsi qu'El-A'rych et Qatyeh.

Les barres ne sont point des boghâz. Les trois barres des bouches du lac Menzaleh permettent à des bateaux tirant cinq pieds d'eau d'entrer; mais le lac Menzaleh n'a communément que trois pieds d'eau. Les djermes, qui font le commerce de la Syrie, ont la coutume de se réfugier, lors du mauvais temps, au dedans de la barre de Peluse.

Les villes d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, le village de Bourlos, ceux situés dans le lac et autour du lac Menzaleh, forment une population maritime d'une centaine de mille habitants. Mais toute l'Égypte est une population maritime.

Sur cent soixante et dix lieues d'étendue de côtes, il n'y a qu'Alexandrie, Aboukir, le lac Bourlos, Damiette, le lac Menzaleh, où il y ait possibilité physique d'opérer un débarquement. Alexandrie est le seul mouillage où une escadre soit en sûreté contre les vents de nord-ouest et contre les attaques d'une force supérieure.

Alexandrie est située à 30°13'5" de latitude nord, 27°35'30" de longitude, à cent quatre-vingt-dix lieues de Syene. La ligne droite qui joint ces deux points traverse le Fayoum et la petite oasis. Il y a, du meqyâs du Caire à Alexandrie, quarante et une lieues en droite ligne, passant par le lac Natroun; cinquante et une lieues en suivant le chemin de la rive gauche du Nil jusqu'à El-Rahmânyeh, et de là par Damanhour; soixante-six en suivant les eaux du Nil jusqu'à El-Rahmânyeh, et de là les eaux du canal d'El-Rahmânieh. Alexandrie n'a point de rade foraine; celle d'Aboukir, située à 11,000 toises, lui en tient lieu; mais elle a une rade intérieure immense, qui a tous les avantages d'un port. Cette rade peut contenir les escadres les plus nombreuses; elle s'étend depuis le Phare jusqu'au Marabout; elle a deux lieues de corde et trois lieues d'arc. Le long de cette corde règne un banc de rochers presque à fleur d'eau, où il n'existe que trois passes peu larges, mais qui permettent l'entrée aux bâtiments de guerre de toute grandeur. Dans l'intérieur de cette rade on est à l'abri des vents et des insultes des escadres ennemies; car, indépendamment des batteries de côte, un seul vaisseau, s'embossant près des passes, les défendrait suffisamment. Cette rade s'appelle *le port vieux*. Le port neuf est à l'est de la ville. Il est séparé du port vieux par l'isthme qui joint la presqu'île du

Phare au continent. On ne regarderait point comme des ouvrages extraordinaires et hors de proportion avec leur utilité la construction d'un môle à la principale passe du port vieux, pour en faciliter l'entrée et pour y placer des batteries qui croiseraient leur feu avec le fort Marabout et le fort du Phare, et aussi une coupure à l'isthme qui sépare le port vieux du port neuf, de manière à établir une communication entre les deux ports, ce qui rendrait la sortie praticable par tous les vents. Sur quatre ou cinq cents lieues de côtes d'Afrique et de Syrie, le port d'Alexandrie est le seul qui soit propre à contenir un établissement maritime.

Cette ville a existé, de temps immémorial, sous le nom de Medinah-Kherib (*ville ruinée*). Comment comprendre, en effet, que du temps de Sésostris, des Pharaons, et jusqu'à quatre siècles avant l'ère chrétienne, les Égyptiens aient méconnu le seul port qui existât sur leurs côtes et n'en aient pas profité? Alexandre le Grand la rebâtit. Sous les Ptolémées, ses successeurs, cette ville arriva au plus haut degré de prospérité; elle contenait un million d'habitants. Sous l'empire romain, elle était la seconde ville du monde par sa population, son commerce, ses écoles, les sciences et les arts. Dans les premières années de l'hégire, Amrou la prit après un siége de quatorze mois, et écrivit au calife Omar que l'enceinte avait 12,000 toises de tour, qu'elle renfermait quatre mille palais, quatre mille bains, quatre mille théâtres, douze mille boutiques, cinquante mille Juifs. Pendant la guerre qui dura longtemps entre l'empire romain de Constantinople et les Arabes, Alexandrie fut prise et reprise plusieurs fois. Elle souffrit beaucoup en 875; ses murailles furent rasées. Sur ses ruines les Arabes bâtirent une autre enceinte de 3,000 toises; elle existe encore; elle s'appelle *la muraille des Arabes*. Cette nouvelle ville, ainsi appelée, s'éleva à une assez grande prospérité. Elle a été détruite comme la première. La ville actuelle est bâtie sur un terrain d'alluvion formant l'isthme qui joint la presqu'île du Phare au continent.

Sur l'emplacement de l'ancienne ville des Arabes, on trouve *l'aiguille de Cléopâtre,* et trois cents citernes qui reçoivent l'eau du Nil et peuvent abreuver les habitants pendant dix-huit mois. La colonne dite *de Pompée,* bâtie par son ordre, qui était au centre de la ville, est à 300 toises en dehors des murailles de la ville des Arabes. Cette colonne a 88 pieds 6 pouces de haut, 8 pieds 2 pouces 2 lignes de diamètre en bas, 7 pieds 2 pouces 8 lignes en haut; le piédestal a 10 pieds de haut; la base, 5 pieds 6 pouces 3 lignes; le fût, 63 pieds 1 pouce 3 lignes; le chapiteau, 9 pieds 10 pouces 6 lignes. Elle est de granit de la Thébaïde. L'ordre est corinthien.

Alexandrie fait encore un commerce de quelque importance. Elle renferme plusieurs beaux bazars et plusieurs belles mosquées.

Le lac Maréotis couvrait jadis Alexandrie du côté du sud. Il avait quinze lieues de long et deux lieues environ de largeur, 4 ou 5 pieds d'eau. Ses îles et ses bords étaient couverts de villages, de jolies maisons de campagne. L'eau était douce. Il ne communiquait avec la mer que par un petit canal de 300 toises de long, qui servait à passer dans le port vieux. En 1798, ce lac était desséché depuis plusieurs siècles; on en reconnaissait l'emplacement aux bas-fonds et à l'humidité du terrain. Les Anglais, en 1801, coupèrent la digue du lac Ma'dyeh et reformèrent ce lac; en deux mois de temps les eaux de la mer couvrirent l'ancien emplacement. Ces eaux s'étendirent jusqu'à la tour des Arabes, de sorte qu'Alexandrie et Aboukir formaient une presqu'île de 36,000 toises de longueur. Depuis, en 1803, un ingénieur, venu de Constantinople, parvint, après de grands travaux et de fortes dépenses, à rétablir la digue du lac Ma'dyeh. En peu de mois le lac Maréotis se sécha et laissa un pied de sel sur le terrain; mais en 1807 les Anglais coupèrent de nouveau cette digue et reformèrent le lac.

Le canal de la haute Égypte, qui coule au pied de la chaîne Libyque, apportait le Nil dans le lac Maréotis. On voit les traces d'un canal d'irrigation qui prend les eaux près d'A'lqâm, et arrose quelquefois la province de Maryout. Le canal de navigation d'Alexandrie prenait les eaux du Nil à quatre lieues de Canope. Il était navigable toute l'année. Ses bords étaient couverts de jardins, de maisons de campagne. Mais la branche de Rosette ayant appauvri et desséché celle de Canope, il fallait établir la prise d'eau de ce canal à peu près à la hauteur d'El-Rahmânyeh. Ce canal a été plusieurs fois comblé et envasé, de sorte que les eaux du Nil n'y entraient qu'au moment des hautes eaux. Trois fois il a été rétabli et rendu navigable toute l'année. Un sultan du Caire le fit rétablir en 1310. Il fertilisait cent mille feddân de terre, où s'élevèrent de belles maisons de campagne. Ce beau travail rendit la vie à Alexandrie et coûta un million de francs. Soixante ans après, en 1368, les eaux du Nil avaient cessé d'arriver pendant les basses eaux; mais en 1423 il fut de nouveau rendu navigable toute l'année.

Depuis sa prise d'eau à partir d'El-Rahmânyeh, le canal actuel a plus de 50,000 toises de développement, quoique la distance directe d'El-Rahmânyeh à Alexandrie ne soit que de 38,000 toises. La crue du Nil commence à El-Rahmânyeh dix jours après qu'elle s'est fait sentir au meqyâs du Caire. La digue du canal d'Alexandrie à El-Rah-

mânyeh se rompt lorsque le Nil y a crû de 9 pieds. Le fond du canal d'Alexandrie est de 8 pieds 7 pouces au-dessus des basses eaux d'El-Rahmânyeh. En 1798, cette digue a été rompue le 27 août; l'eau est arrivée dans l'aiguade du vieux port le 27 septembre; elle a mis trente-six jours à parcourir cet espace. En 1800, la digue du canal a été rompue le 10 août; le 22 l'eau est arrivée dans l'aiguade d'Alexandrie; cette année les eaux n'ont mis que douze jours à parcourir le même espace, parce que la crue a été très-forte. Dans les basses eaux, la pente d'El-Rahmânyeh au boghâz de Rosette est de 4 pieds; la distance d'El-Rahmânyeh au boghâz est de 34,600 toises. En 1798, le Nil est monté de 12 pieds 3 pouces 7 lignes à El-Rahmânyeh; ce qui fait 16 pieds 3 pouces 9 lignes pour la pente pendant les hautes eaux; mais, l'eau ayant monté de 2 pieds sur le boghâz de Rosette, la différence de niveau n'a été que de 14 pieds 3 pouces 9 lignes. La pente a été de 5 pouces par 1,000 toises. Les hautes eaux du Nil n'ayant aucune influence sur le niveau de la mer, la pente a été, dans le canal d'El-Rahmânyeh à Alexandrie, de 5 pouces deux tiers par 1,000 toises.

La navigation de ce canal est de peu d'importance, ne pouvant recevoir que de petites djermes, parce que, dans les plus hautes eaux du Nil, il n'y entre que 3 pieds 6 pouces d'eau, et seulement pendant un mois. Lorsque l'eau du Nil est arrivée à Alexandrie, et que toutes les citernes sont pleines, on permet aux cultivateurs riverains de s'emparer de l'eau pour inonder leurs terres.

Le projet d'un canal qui serait navigable toute l'année et pour toute espèce de djermes a été étudié, les nivellements faits avec soin. L'ingénieur Chabrol a proposé de le diviser en trois biefs : le premier bief, d'El-Rahmânyeh à Birket, distance 22,500 toises; là il entrerait dans le lac Ma'dyeh, ce qui donnerait un débouché et une communication avec la rade d'Aboukir. Le deuxième bief, de Birket au lac Maréotis, 12,500 toises, où il entrerait dans le lac. Le troisième bief, en aqueduc, pour porter les eaux au travers du lac Maréotis, 6,000 toises. Le canal d'Alexandrie est le travail hydraulique de l'Égypte le plus important sous le point de vue du commerce comme sous le point de vue militaire. L'objet de l'administration doit être de faire passer par Alexandrie le plus gros bras du Nil, pour fertiliser tout le territoire et donner un nouveau degré d'utilité au port d'Alexandrie.

VII. La mer Rouge a six cents lieues de long. Elle communique avec l'océan Indien par le détroit de Bab el-Mandeb. Le détroit de

Bab el-Mandeb a six ou sept lieues de large. L'île Perim le divise en deux passes, l'une de deux lieues, où il y a dix-sept à vingt brasses, l'autre de trois lieues, où il y en a une trentaine. L'Arabie borne à l'est la mer Rouge; les déserts d'Éthiopie la bornent à l'ouest. Cette mer ne reçoit aucune rivière. Les ports de Moka, de Djeddah, d'Yanbo, sont sur la côte arabique. La rade d'Yanbo peut contenir des escadres de guerre très-nombreuses. Du côté de l'Égypte sont : le port de Massouah, qui sert au commerce de l'Abyssinie; le port de Saouâkyn, où s'embarquent les pèlerins de la caravane du Soudan pour aller à la Mecque; le port de Qoseyr, qui sert aux communications de l'Arabie avec l'Égypte; la rade Myos-Hormos, située à vingt-six lieues nord-nord-ouest de Qoseyr, d'où les expéditions romaines partaient pour l'Arabie heureuse et l'Inde. Elle peut contenir les plus grandes escadres; elle est couverte par trois îles; il y a partout huit brasses d'eau. Au bord de la mer est une plaine de deux lieues qui pourrait être fertilisée. Myos-Hormos manque d'eau; il serait possible de s'en procurer. C'est le port de mer de la mer Rouge qui doit contenir les escadres égyptiennes. Le petit port de Qoseyr est mauvais. La rade de Thor est mauvaise. La rade de Suez est bonne; les bâtiments y mouillent par six brasses; elle est à une lieue et demie de la ville; l'ancrage y est bon.

Le commerce de cette mer se fait avec une centaine de bâtiments appelés *zeïmes* et *caravelles*. Les zeïmes sont des bâtiments de 400 tonneaux, les caravelles de 1,200. Sésostris a eu jusqu'à quatre cents bâtiments armés sur la mer Rouge. Salomon y avait des flottes plus ou moins considérables. En 1538, les Vénitiens y avaient quarante et une galères. En 1783, la flotte de Djeddah était de trente-huit bâtiments de 500 tonneaux et de quatre vaisseaux, ou caravelles, percés de 60 canons.

Pendant quatre mois de l'année, de mai en octobre, les vents varient du nord à l'ouest : c'est le temps favorable pour aller aux Indes. Des bâtiments partis de Suez dans cette saison ont été en quinze jours au détroit de Bab el-Mandeb, en cinquante-cinq à Madras. En janvier, février et mars, les vents sont favorables pour remonter la mer Rouge. Les bâtiments des Indes arrivent à Suez en soixante jours. Des courriers partis de Madras sont arrivés en quatre-vingt-trois jours à Londres par cette voie. Cette mer est peu connue. Suez, en 1798, faisait encore un commerce de 20 millions d'exportation et autant d'importation. L'aiguade de Suez est aux fontaines de Moïse, situées à trois lieues de Suez, sur la côte arabique.

Ptolémée Évergète, pour éviter la navigation du fond de la mer

Rouge, fit bâtir Bérénice sur un point de la côte où il n'y avait pas de port, mais le plus voisin de l'isthme de Coptos, où était Thèbes. Les magasins qu'il y construisit étaient très-considérables. Les bâtiments, à peine chargés ou déchargés, étaient obligés d'aller dans le port de Myos-Hormos, pour être en sûreté et s'y réunir pour partir en flotte. D'Anville et les géographes modernes ont placé Bérénice au 24e degré de latitude, à la hauteur de Syene; ils se sont trompés : Bérénice était placée au vieux Qoseyr. On a trouvé les ruines des douze mansions que Ptolémée a fait construire de Coptos à Bérénice, sur la route de Coptos au vieux Qoseyr. La rade de Myos-Hormos est au nord de Qoseyr. Ptolémée a dû placer Bérénice au point de la mer Rouge le plus près de l'isthme de Coptos.

Héroopolis était située au fond du sinus de Suez, et lui a donné son nom. Arsinoë a été bâtie au confluent du canal des deux mers, à trois quarts de lieue au nord de Suez. Cléopatris faisait partie de la ville. Clysma, depuis Qolzoum, était à l'emplacement même de Suez.

Suez est située au 29°58′37″ de latitude, 30°15′37″ de longitude. De Suez à Peluse il y a vingt-sept lieues; de Suez au Caire il y en a vingt-neuf. A Suez, la mer Rouge s'élève, dans les vives eaux, de 5 pieds 6 pouces. Les vives eaux de cette mer sont plus hautes de 30 pieds 6 pouces que les eaux de la Méditerranée à Peluse. Pendant la crue de 1798, les hautes eaux du Nil se sont élevées au meqyâs à 9 pieds 1 pouce 3 lignes au-dessus des vives eaux de la mer Rouge, et à 14 pieds 7 pouces 3 lignes au-dessus des basses eaux de cette mer. Les hautes eaux de la mer Rouge ont 14 pieds 2 pouces 9 lignes au-dessus des basses eaux du Nil au meqyâs du Caire.

Le canal des Rois, qui porte les eaux du Nil dans l'isthme de Suez, a servi de moyen de communication entre les deux mers. Il prenait les eaux du Nil à Bubaste, sur la branche Pelusiaque, traversait le pays de Gessen, les lacs Amers, et arrivait dans la mer Rouge sous les murs d'Arsinoë. La navigation de ce canal se faisait en quatre jours. Il était large et profond. Sésostris, les anciens rois d'Égypte, les Perses après leurs conquêtes, les Ptolémées, Trajan et Adrien ont perfectionné, réparé ce canal et s'en sont servis. Après la conquête des Arabes, au commencement de l'hégire, Amrou rétablit la communication du Nil à la mer Rouge par le canal du Prince-des-Fidèles. Ce canal prenait ses eaux vis-à-vis de l'île de Roudah, au-dessus du Caire, disposition plus avantageuse que la première, puisque la prise d'eau était à un point du Nil plus haut. Ce canal a

servi longtemps à transporter les denrées nécessaires à l'approvisionnement des villes de Médine et de la Mecque.

Les ingénieurs français ont étudié deux projets de canal pour communiquer du Nil à la mer Rouge. Le premier se composait de quatre biefs. Le premier bief, de 10,000 toises, irait de Bubaste à la digue d'El-Senykah, où il recevrait le canal du Prince-des-Fidèles. Le deuxième bief commencerait à la digue d'El-Senykah, traverserait l'oasis jusqu'aux ruines du Serapeum; ce qui comprend 37,000 toises. Le troisième bief traverserait les lacs Amers, 20,500 toises; il serait maintenu à la hauteur des basses eaux de la mer Rouge. Le quatrième bief, entre les lacs Amers et la mer Rouge, 11,000 toises; il recevrait 6 pieds d'eau de la mer Rouge qui serviraient à des écluses de chasse pour creuser le port de Suez. Le canal n'aurait ainsi que quatre écluses; son étendue serait de 78,500 toises. Il serait navigable huit mois de l'année, depuis août jusqu'en mars; le Nil lui-même n'est bien navigable que dans cette saison.

Le second projet de communication des deux mers est de Suez à Peluse. Le quatrième et le troisième bief seraient les mêmes, mais des lacs Amers un bief conduirait à Peluse, en côtoyant le lac Menzaleh. Les lacs Amers, étant un grand réservoir fort élevé sur la Méditerranée, serviraient de chasse pour l'établissement du port de Peluse.

Ce second canal aurait de grands avantages sur le premier : 1° il serait navigable toute l'année; 2° la navigation serait beaucoup plus courte, puisque, par le premier canal, il faut d'Alexandrie remonter le Nil jusqu'à Nàdir, entrer dans le canal de Pharaon, déboucher dans celui de Bubaste, ce qui exige dix jours de navigation intérieure et soumet à bien des accidents. Ce deuxième canal va droit de la Méditerranée à Suez. Il serait moins coûteux. Il ne faudrait que quatre jours pour passer de la Méditerranée dans le Nil. En 1800, l'inondation est arrivée jusqu'au commencement du troisième bief, aux ruines du Serapeum; sans quelques légers obstacles, elle serait arrivée jusqu'au commencement du quatrième bief. Le fond des lacs Amers est à 50 pieds au-dessous du niveau de la mer Rouge. Ainsi le Nil arrive naturellement jusqu'à 11,000 toises de la mer Rouge. Dans la même année, les eaux du Nil sont arrivées jusqu'à quatre lieues du lac Menzaleh, à Ràs el-Moyeh; la route de Sàleyeh en était interceptée. Le long du canal on creuserait des canaux d'irrigation, qui porteraient la culture à plusieurs lieues de droite et de gauche; ce qui seul rembourserait la dépense de la construction du canal. La ville de Suez, sa marine, seraient abondamment pourvues d'eau par une de ces rigoles.

D'autres ingénieurs ont proposé de faire passer la mer Rouge dans l'isthme, de créer un détroit. La différence du niveau de la mer Rouge à la Méditerranée, à Peluse, est de 30 pieds aux vives eaux, et seulement de 24 aux basses eaux, ce qui fait moins d'un pied par lieue; il n'y aurait donc qu'à ouvrir le contre-fort qui forme le quatrième bief, ce qui serait un travail de peu d'importance. Mais alors la vallée du Nil en serait inondée. Ils proposaient de diriger ce bras de la mer Rouge dans les lacs du roi Baudouin. L'Égypte serait garantie de ces eaux par les collines qui règnent de Suez à la mer, un peu à l'est de Peluse; il n'y aurait que quelques trouées à diguer. Les bâtiments alors, sans rompre charge, iraient de Marseille aux Indes, et, comme ce canal irait du nord au sud, ils le franchiraient avec le vent en poupe.

Ces trois moyens de communication sont praticables, d'une facile exécution; ils peuvent exister à la fois. En créant un détroit, on mettrait le pays à l'abri des attaques de la Syrie.

VIII. Thèbes a été la capitale de l'Égypte. Sa fondation se perd dans la nuit des temps. Sous Sésostris, elle était au plus haut point de prospérité. Homère parle de ses richesses, de ses merveilles et de ses cent portes, par chacune desquelles il pouvait sortir 10,000 hommes armés. Ses ruines excitent l'admiration; elles sont éparses sur une surface de 3,000 toises de diamètre. Elle avait 10,000 toises de tour. Elle était située à 300,000 toises de la bouche d'Omm-Fâreg, sur la Méditerranée, et à 90,000 toises des cataractes de Syene, par 25°48′59″ de latitude et par 30°19′38″ de longitude. Elle a été prise, pillée et dépouillée par les Perses, sous Cambyse, 500 avant Jésus-Christ; de là date sa décadence. Elle était déjà bien déchue sous Auguste.

Memphis, située près des pyramides de Saqqârah, sur la rive gauche du Nil, à trois ou quatre lieues au sud de la grande pyramide, a succédé à Thèbes. Il n'en reste presque aucun vestige. Elle avait 8,000 toises de circonférence. Lorsque les Perses conquirent l'Égypte, sous Cambyse, ils bâtirent une forteresse dans l'île de Roudah, à laquelle ils donnèrent le nom de *Babylone*. Cette forteresse avait des ouvrages sur la rive droite du canal de Roudah, pour assurer les communications avec la Perse. Elle était pour ainsi dire un des faubourgs de Memphis.

Les Ptolémées portèrent la capitale de l'Égypte à Alexandrie. Alexandrie a surpassé en prospérité et Memphis et Thèbes. L'étendue de son enceinte était de 12,000 toises. Amrou, après sa con-

quête, bâtit une ville au lieu où avait été sa tente pendant le siége de Babylone; c'est aujourd'hui le Vieux-Caire. Quatre-vingts des compagnons du Prophète qui s'étaient trouvés au combat de Bendir assistèrent à la pose de la première pierre de la grande mosquée. La nouvelle ville devint la capitale de l'Égypte. Elle s'appela *Fosthâth*, mot qui veut dire *tente*.

Thèbes a dû sa prospérité au commerce des Indes, étant située sur l'isthme de Coptos, et aux idées religieuses du temps. C'était un lieu saint de pèlerinage comme la Mecque. On s'y rendait de tous les points de l'Afrique, de l'Arabie et de la Syrie. Les souverains de l'Égypte l'étaient de la Nubie, d'une partie plus ou moins grande de l'Éthiopie. Les Éthiopiens ont été à leur tour maîtres de l'Égypte. Entre les montagnes de Genâdil et celles de la Lune il y a d'immenses plaines qui sont arrosées par le Nil et par ses affluents. Ces plaines ont nourri de grandes nations qui cultivaient les arts, puisqu'elles ont bâti des monuments dont il reste des ruines, spécialement à l'île de Méroë. Au sud du désert de la Nubie, sur les bords de la rivière du Tonnerre, existent les restes d'un peuple : ce sont les Nubiens, sur les bords du Nil. Entre les déserts de Nubie et de Libye sont les Barâbras, autres débris d'une nation détruite par les féroces habitants de l'intérieur de l'Afrique. Memphis a succédé à Thèbes. Dans le même temps que les peuples éthiopiens étaient détruits par les invasions des peuples de l'intérieur, ceux de la Grèce, de l'Italie, de l'Asie, se civilisaient. Le Delta se couvrait de villes et de villages, et les travaux faits à Memphis faisaient couler les eaux du Nil entre les chaînes Libyque et Arabique.

Les Ptolémées ont placé leur capitale à Alexandrie, parce qu'elle était là le plus en sûreté contre les invasions de la Syrie et de l'Arabie, plus près de la Grèce et de la Macédoine, où ils avaient leurs relations politiques. Amrou a dû placer sa capitale sur la rive droite du Nil. C'était le point le plus à portée de l'Arabie. Loin de craindre les invasions par la frontière de l'est, c'était là qu'était son point de retraite, celui d'où il pouvait attendre du secours. Il dut quitter Alexandrie, exposée aux attaques par mer de l'empire romain de Constantinople, et d'ailleurs sans communication avec l'Arabie. Il quitta Memphis, où il pouvait être enveloppé par la population de l'Égypte, puisqu'il était là séparé de l'Arabie par la barrière du Nil; il se plaça sur les bords du désert, sur le point le plus près de la Mecque et de la mer Rouge; le désert était son élément.

Le Caire est par 30°2′21″ de latitude, 28°58′30″ de longitude, à 6,200 toises de la grande pyramide, à quarante-deux lieues de la

Méditerranée, à dix-sept lieues et demie de la mer Rouge. Les murailles du Caire sont assises sur la lisière du désert. Des sables arides vont de là à la Mecque, à Jérusalem et à Bassora, sans discontinuation. Cette ville a été bâtie en 970 par les califes Fatimites. Les colonnes qui servaient à l'embellissement de Memphis avaient été transportées, partie à Alexandrie, partie à la ville de Fosthâth; elles le furent au Caire. Quarante mille de ces colonnes de granit servirent à bâtir les trois cents mosquées et à décorer les principaux palais qui embellissent cette ville. Parmi les mosquées, la plus considérable est celle d'El-Azhar (*la fleurie*). Elle a une école fréquentée par 14,000 étudiants, où l'on enseigne la littérature, la philosophie d'Aristote et le Coran. Elle est l'auberge des pèlerins; elle peut en loger 3,000 sans nuire en rien aux cérémonies du culte. Les autres mosquées, fort belles, quoique inférieures à Gâma el-Azhar, sont celle d'El-Hasaneyn, où l'on conserve la tête du fameux Sidi-Hasan; celle de Sitna-Zeyneb, ainsi appelée du nom de la sœur de Sidi-Hasan; celle de Sidi-Hasan, sous la citadelle; celle de Soultân-Qalaoun, où se fait le tapis pour la sainte Kaaba, appelé *kissoueh*. Le Caire est environné de monticules provenant des ruines de l'ancienne ville et des décombres journaliers. Le bien de l'agriculture ne permettant pas qu'on jette ces décombres dans le Nil, ils ont été amoncelés autour de la ville, et c'est un des plus grands désagréments de toutes les villes d'Égypte. Le sultan Selim fixa un revenu de 30,000 francs pour être employé à transporter les décombres jusqu'au delà du boghâz de Rosette. Cela ne s'est pratiqué que pendant quelques années.

La citadelle du Caire, qui domine la ville, est elle-même dominée à 300 toises par le plateau du Moqattam, dont elle est séparée par un ravin. Ce n'était pas un grand inconvénient du temps de Saladin; aujourd'hui cela rend l'établissement d'un fort nécessaire sur cette hauteur. Saladin a fait bâtir la citadelle sur un des mamelons du Moqattam, qui domine la vallée du Nil. Accoutumé aux sites pittoresques de la Syrie, il y a fait bâtir son palais. De ses fenêtres, il avait la perspective des pyramides. Il a fait creuser le puits de Joseph, qui a 272 pieds de profondeur.

Le Caire a deux ports sur le Nil. Celui de Boulâq, situé à une demi-lieue au nord-ouest, est le port pour tout ce qui s'expédie pour la basse Égypte ou en arrive; le port du Vieux-Caire, situé à une demi-lieue au sud de Boulâq, est le port pour tout ce qui s'expédie pour la haute Égypte où de tout ce qui en arrive pour la consommation du Caire. Au Vieux-Caire est la prise d'eau de l'aqueduc, qui a

1,500 toises d'étendue et porte l'eau à la citadelle. Cette ville communique au Nil par le canal du Prince-des-Fidèles, qui traverse la ville pendant l'espace de 1,900 toises. On avait projeté de le rendre navigable; mais il eût fallu démolir trop de maisons. Les ingénieurs présentèrent le projet d'un canal prenant ses eaux à Boulâq et les conduisant à la place Ezbekyeh, qui deviendrait un bassin et le port de commerce de cette capitale.

Dans les hautes eaux, toutes les places du Caire sont des lacs. Les lumières des maisons qui se réfléchissent dans les eaux, le grand nombre de barques qui s'y promènent, la beauté des nuits d'août, de septembre et d'octobre, forment un spectacle intéressant.

Les rues sont extrêmement étroites; les maisons sont élevées. L'architecture approche plus de l'indienne que de l'européenne. Toutes les fenêtres sont grillées. Les toits sont en terrasse; on s'y promène, on y dort et on s'y baigne. Les maisons des beys, celles des grands cheiks, sont belles et uniformes dans leur construction. Il y a aussi beaucoup de grands okels appartenant à toute une corporation de marchands qui y ont leurs magasins. Ces okels n'ont point de fenêtres sur la rue. Les marchands y occupent de très-petites loges de 10 ou 12 pieds de côté, où ils se tiennent accroupis toute la journée, ayant autour d'eux des échantillons des diverses marchandises qu'ils ont à vendre. Les bains de vapeur et les cafés sont nombreux. Les rues sont éclairées par des verres de couleur; les Orientaux en font un grand usage. Les illuminations et les feux d'artifice sont un objet de divertissement, et nécessaires pour solenniser les fêtes.

A une demi-lieue du Caire, dans le désert, est la ville des Morts. Cette ville a une quantité de mosquées, de maisons, de pavillons, de kiosques formant une masse de bâtisses aussi considérable que la ville. Beaucoup de familles entretiennent la surveillance des lampes allumées dans ces tombeaux. Des fontaines y ont été construites. Il est commun de voir en Égypte, sur des monticules de sable ou de décombres, une espèce de chapelle ou de rotonde blanche : c'est un santon ou tombeau de derviche. Il y a au Caire des églises coptes, syriennes, grecques, des couvents coptes, arméniens et catholiques.

Le Caire était naturellement la capitale de l'empire des Fatimites, qui s'étendait sur la Syrie. Alexandrie serait la capitale des Français, par la même raison qu'elle l'a été des rois grecs : d'Alexandrie à Toulon, il n'y a que la mer à traverser. Alexandrie est susceptible d'être rendue très-forte. Ce doit être à la fois la capitale, le centre

de la défense, la retraite, le port et le dépôt de toute domination européenne.

IX. Au-dessus de la cataracte de Syene, limite actuelle de l'Égypte, on trouve le peuple des Barâbras, qui habite les deux bords du Nil. Le pays se divise en trois parties. La première, de Syene à la grande cataracte, soixante lieues; Ibrim et Derr sont les deux principaux bourgs; il y a cent villages. La seconde a pour chef-lieu Dongolah, grande ville, sur les deux rives, située à quinze journées de Syene. La troisième partie va jusqu'à Berber, vis-à-vis de l'île de Méroë. Les deux rives du Nil sont couvertes de ruines, de monuments. A Dongolah, il y a beaucoup de bêtes à cornes. Les habitants sont noirs. Il y a des ruines grecques et égyptiennes. Les Barâbras seraient riches s'ils n'étaient ravagés par les Arabes de la Nubie et de la Libye. Les Barâbras ne sont pas noirs. Ils ne sont pas Arabes; ils n'en parlent pas la langue. Ils ne sont pas guerriers. On en voit un grand nombre au Caire. Ils s'y distinguent par leur fidélité, leur travail, leur amour pour leur pays, où ils retournent toujours après avoir acquis un peu d'aisance.

Sur la rive droite du Nil, vis-à-vis le pays des Barâbras, jusqu'à l'Abyssinie, est placée la solitude de la Nubie, qui a 300 lieues de long. L'île de Méroë en fait partie. Les Arabes font cultiver par les Nubiens la partie méridionale de cette solitude. Pendant la saison des pluies, ils ne peuvent l'habiter à cause de la grande quantité de mouches et d'insectes; ils passent le Nil et vont dans les déserts de la Libye. Comme ils empruntent le territoire au roi du Sennaar, ils lui payent un octroi par chameau qui passe la rivière. Il est de ces tribus qui ont jusqu'à 200,000 chameaux, grands et petits, mâles ou femelles. Ces Arabes sont les Abàbdeh, Bichâryn, Haddowend, Ouled-Mut, Ouled-Amzam, Kaouâhleh, Shakorm.

Sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis le pays des Barâbras, se trouvent les déserts de Bahiouda et de Selimeh, qui font partie du désert de la Libye. Les Arabes qui y habitent sont les Kabâbych, Beny-Gerâr, Beny-Fayzoura, Chaykyé, qui sont d'Angola.

Le royaume du Sennaar est au sud du pays des Barâbras. Il a une population de 3 à 400,000 habitants. Le roi a une armée soldée de 10,000 hommes, dont la cavalerie est belle. Il n'a ni artillerie ni armes à feu. La plupart de ses troupes sont des Nubiens qui paraissent originaires de ces contrées. Le Sennaar envoie par an plusieurs caravanes en Égypte. Ces caravanes se réunissent à Berber, d'où elles partent pour l'Égypte.

Berber est à dix-huit journées du Sennaar, et à dix-huit journées ouest de Saouâkyn, port de la mer Rouge. Cette dernière ville est sous la domination du chérif de la Mecque. Elle a de l'eau douce, du dourah, des melons d'eau, des cannes à sucre, des mouches à miel, des fruits, des gommes, des bœufs, des girafes, des civettes, des éléphants, des chameaux, des sauterelles bonnes à manger, des huîtres où l'on trouve des perles. La ville est située, en partie, dans une île. Elle est dominée par quatre forts. Des négociants du Caire y ont des comptoirs. Elle est le centre d'un assez grand commerce. Les pèlerins du Dàrfour, du Sennaar, du Soudan, s'y embarquent et y débarquent, en allant en pèlerinage à la Mecque ou en en revenant. On y vend des esclaves du Dàrfour, du Sennaar, de la Nubie et de l'Arabie, des plumes d'autruche, du musc, des coraux, des ivoires, des cornes, des noirs, des peaux de bœuf, des étoffes de l'Inde, des cotons, du fer, des armes et du tabac. Il y a trois mosquées. C'est un des points par où l'on peut pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Les compagnies savantes qui s'intéressent à la civilisation de cette partie du monde devraient y tenir des agents.

A cent lieues de Sennaar est Gondar, capitale de l'Abyssinie. De Berber à Syene, les caravanes mettent vingt-cinq jours à traverser le désert de la Nubie. L'Abyssinie est contiguë au royaume de Sennaar. Le territoire est montagneux.

Le Dàrfour est à l'ouest, et à vingt-six jours du Sennaar. Le désert qui sépare ces deux royaumes est peu considérable. Les deux princes sont souvent en guerre. Le Dàrfour a une population de 200,000 âmes. Il commerce avec l'Égypte par une caravane de 12 à 15,000 chameaux et 7 ou 8,000 esclaves. Elle part d'Assonam, dernier village du Dàrfour, va en dix jours à Zaghaoua, où elle trouve beaucoup d'eau, et se charge de sel marin et de natroun. De Zaghaoua elle se rend à El-Eguieh en huit jours de marche; elle y trouve abondamment de l'eau. Elle est souvent inquiétée par des partis de 3 ou 400 Arabes. D'El-Eguieh elle va à Selimeh en six jours; elle y trouve de l'eau, de la végétation. Selimeh n'est pas loin de la grande cataracte; elle est à peu près par la même latitude. On rencontre là des ruines et les restes d'un palais fort ancien. De Selimeh la caravane va en trois jours à A'yn-Chebb, où elle trouve une grande quantité d'eau. Puis d'Ayn-Chebb elle se rend en Égypte par la grande oasis. Ainsi cette caravane a marché vingt-sept jours dans le grand désert de la Libye avant d'entrer dans l'oasis. Elle fait annoncer son arrivée au cheik de Syout. D'A'yn-Chebb elle arrive à Moughés en huit jours. C'est un village habité de la grande oasis.

Les dattes et les limons y sont excellents. De Moughés à Beyris il y a quatre heures de marche; elle y séjourne trente jours. Elle continue pendant cinq jours à parcourir les différentes stations de l'oasis; elle y trouve tous les jours de l'eau. Elle séjourne ordinairement vingt jours à Khargeh. Enfin elle sort de la grande oasis et arrive en cinq jours à Syout sans trouver d'eau. Elle a traversé des déserts de quarante-deux jours de marche, mais elle y a mis plus de cent jours. Pour être maître de la route de Dârfour au Nil, il faudrait, indépendamment des tours placées dans l'oasis et dans les déserts d'Égypte, en construire une à Zaghaoua, une à El-Eguieh, une à Selimeh. Trois gros villages se formeraient dans ces trois points importants. Les caravanes iraient alors s'y rafraîchir très-fréquemment, et ce désert se civiliserait. Les pèlerins du Dârfour qui vont à la Mecque passent le Nil à Dongolah.

Si les trois rois d'Abyssinie, du Sennaar et du Dârfour réunissaient leurs armées, avec les Arabes qui dépendent d'eux, ils pourraient avoir 80,000 hommes. Leur point de rassemblement aurait lieu à Berber, sur le Nil. Ils n'auraient encore traversé aucun désert, et ils se trouveraient éloignés de l'Égypte de cent cinquante lieues à vol d'oiseau. Ils auraient trois routes pour se rendre en Égypte. Par celle du désert de la Nubie, il leur faudrait quarante jours, 100,000 chameaux pour porter leurs vivres et leur eau, car les puits de ce désert ne seraient d'aucun secours pour une armée aussi forte. La route par la rive gauche, en traversant le désert de la Libye, serait beaucoup trop longue, puisqu'il faudrait décrire le cercle que décrit le Nil. Celle qui suivrait les rives du Nil serait de deux cents lieues; les magasins, les vivres pourraient descendre dans des bateaux et arriver jusqu'à la grande cataracte; en peu de jours, les bateaux les franchiraient à force de bras. Mais ces peuples demi-barbares sont bien loin d'exécuter un pareil projet. Il leur faudrait de l'artillerie, une administration; ils n'ont rien. Il est probable qu'une opération pareille a été faite par les Éthiopiens quand ils envahirent l'Égypte. La position importante de la grande cataracte exigerait un fort permanent. Une soixantaine de bateaux armés de canons, portant trois milliers d'hommes, des vivres et quelques pièces de campagne, suivis par terre d'un ou deux régiments de dromadaires et de 12 ou 1500 hommes de cavalerie, étendraient l'influence du souverain de l'Égypte sur tout le Sennaar et sur toute la plaine, jusqu'au pied des montagnes d'où descend le Nil.

Les peuples de l'ouest sont encore moins redoutables et moins offensifs que ceux du sud. A l'ouest d'Alexandrie est la partie du

désert de la Libye que les anciens appelaient *Maréotide;* à l'ouest de celle-ci est la Marmarique; plus à l'ouest, la Cyrénaïque. La ligne de séparation de la Marmarique et de la Cyrénaïque est Catabathmos, ou la *grande descente*, à l'ouest de Paraetonium. Une vallée communique de ce point au Nil. Cyrène était éloignée de cent quatre-vingts lieues d'Alexandrie. L'oasis d'Audjelah appartient au bey de Tripoli. Elle contient 6 ou 7,000 habitants, qui ne sont pas Arabes, qui ont du blé, du fourrage, des bestiaux, des arbres, des dattes. Elle est à dix journées au nord-ouest de l'oasis d'Ammon, à douze journées sud de Derne, à onze de Bengâzi, port de la Méditerranée; à vingt-huit journées du royaume de Fezzân. L'aride désert de la Libye sépare l'oasis d'Audjelah de tous ces pays. Le Fezzân est un royaume de 100,000 âmes de population. Il est à vingt-huit jours de Tripoli; à vingt-quatre de Mesurata, port de la Méditerranée; à dix-huit journées sud de Sort, petit port de mer au fond de la grande Syrte; à vingt-huit jours ouest d'Audjelah, trente-huit de l'oasis d'Ammon, cinquante-quatre du Caire. Les caravanes mettent soixante journées avec les repos indispensables. Le Fezzân est à trente-neuf journées nord-est de l'empire de Bornou, par lequel il communique avec la ville de Tombouctou, sur le Niger. Le Fezzân est bien cultivé. Il y a cent villages, plusieurs villes. La capitale a 18,000 habitants. Le roi entretient une armée.

Le bey de Tripoli commande à une population de 66,000 âmes. Sa capitale est à trois cent soixante et quinze lieues d'Alexandrie. Elle est entourée de murailles flanquées de six bastions. Elle a un château, armé de vingt pièces de canon, qui défend le port, où peuvent entrer de petites frégates.

Derne, située à cent soixante lieues d'Alexandrie, a 6,000 habitants. La ville a une vieille muraille; 300 hommes tiennent garnison dans le château. Elle a beaucoup de bestiaux.

Entre Tripoli et Derne est l'ancienne Bérénice. C'était le jardin des Hespérides. Sa population est de 6,000 habitants. Le port peut contenir des bâtiments de 600 tonneaux. Le port de Bomba, situé entre Derne et El-Baretoun, est un port formé par quelques petites îles.

Si le bey de Tripoli, le roi du Fezzân, celui de Bornou, voulaient attaquer l'Égypte, ils choisiraient Audjelah pour le point de rassemblement de leur armée. Mais ils y arriveraient harassés de fatigue; ils auraient déjà traversé de grands et d'arides déserts. Il faudrait que leur armée se reposât au moins deux mois avant d'aller plus loin. Il lui faudrait un second repos à l'oasis d'Ammon, et il lui resterait encore quatorze ou quinze grandes journées de désert. Avant d'at-

teindre la vallée du Nil, que de peines, que de fatigues à surmonter! Si cette armée, en arrivant, était attaquée par l'armée égyptienne, une poignée de monde la mettrait en déroute. L'occupation d'El-Baretoun, de l'oasis d'Ammon, de la petite et de la grande oasis, comme il était projeté, éclairerait suffisamment toute la frontière de l'ouest de l'Égypte.

Les pays à l'est de l'Égypte sont l'Arabie et la Syrie. La mer Rouge borne et couvre cette frontière. C'est par l'isthme de Suez que l'Égypte a toujours été attaquée. La Syrie est habitée par une grande nation qui confine avec l'Asie Mineure, l'Arménie et la Perse. Des forts à El-A'rych et Qatyeh, des tours aux puits intermédiaires, une petite place à l'oasis de Tomlât, rendraient cette frontière bien plus difficile à franchir.

Il y a du Caire à la Mecque trente journées de chameau ou quatre cent douze heures de marche. On trouve quinze fois de l'eau. Il y a de la Mecque à Saana trente journées; de la Mecque à Médine, dix journées; de Médine à Bahréïn, trente journées, à Bassora vingt-huit, à Caffa vingt, à Dasseul vingt; de Saana ou d'Aden à Gaza, soixante-cinq journées. Le canal des deux mers sera une barrière naturelle. Dans le désert, les points importants sont les puits, l'ombre. Une armée qui débouche des déserts doit être battue par une armée très-inférieure qui serait maîtresse des puits. Du mois de novembre à celui d'avril, le désert est plus facile à traverser; mais il est bien fatigant et dangereux d'avril à novembre. La soif affaiblit le courage, prive l'homme de toutes ses facultés, même de l'espérance. Alors il s'abandonne, il se laisse mourir, il n'a plus la volonté de vivre.

L'Égypte est le pays d'où il faut partir pour pénétrer dans le centre de l'Afrique. Elle peut fournir les chameaux, les outres, le riz, nécessaires pour ces grands et difficiles voyages. Le Dârfour est aussi éloigné d'Alexandrie, sur la Méditerranée, que du golfe de Guinée, que de la mer Rouge. Le chemin d'Alexandrie au Dârfour est connu, et il est fréquenté, deux fois par an, par la grande caravane du Caire. Celui du Dârfour à Sennaar et à Saouâkyn est très-fréquenté. Des caravanes vont de Dârfour au Niger et à Bornou. Des voyageurs, suivant la caravane du Caire au Dârfour, prendraient dans cette ville les caravanes de Tombouctou et arriveraient sur le Niger. Il suffirait de s'entendre avec le roi du Dârfour, qui a besoin de l'Égypte. Si on voulait pénétrer de vive force dans le centre de l'Afrique, il est probable qu'une armée de 6,000 hommes, montés sur 5,000 dromadaires et 1,000 chevaux, avec dix-huit pièces de canon, donnerait la loi au roi du Dârfour et pénétrerait sur le Niger.

X. L'Égypte a quarante-cinq mille lieues carrées de surface, dont moins de quatre mille pour la vallée du Nil, quatre cents pour les trois oasis et quarante mille pour les déserts. La vallée du Nil a une population de moins de 3 millions d'habitants ; les déserts et les oasis, de 160 à 200,000. Josèphe, l'historien, l'évaluait à 7,500,000; Amrou, à 26 millions, formant vingt-six mille villes ou villages. Six siècles après, les géographes arabes l'évaluent à 5 millions, formant quatre mille neuf cents villes ou villages. Quatre mille lieues carrées peuvent-elles entretenir et nourrir une population de 20 millions, ce qui fait 5,000 personnes par lieue carrée? La Flandre en contient 2,400; ce serait donc le double. Mais il faut considérer que ces lieues carrées sont couvertes par l'inondation du Nil; qu'il n'y a là ni bruyères, ni montagnes, ni landes à défalquer, tout est de bon terrain; que le limon du Nil dispense des jachères et permet de faire trois récoltes par an; enfin que la terre est plus fertile et que les peuples méridionaux sont plus sobres. La population peut donc avoir été de 5,000 habitants par lieue carrée.

Les Éthiopiens, et les rois pasteurs qui régnèrent en Égypte, mêlèrent le sang des peuples du centre de l'Afrique et de l'aride Arabie avec celui des Égyptiens. 500 ans avant Jésus-Christ, les Perses, et 200 ans après, les Grecs, y portèrent le sang de la Médie, de l'Irak et de la Grèce; 300 ans après, l'Égypte fut province romaine; beaucoup d'Italiens s'y établirent. Au moment de l'invasion des Arabes, dans le VIIe siècle, les Égyptiens étaient catholiques. En peu d'années la plus grande partie des naturels se firent musulmans. On ne peut distinguer aujourd'hui parmi les musulmans les descendants des familles qui se sont établies pendant et après la conquête des Arabes, des descendants des anciens habitants chrétiens qui ont embrassé l'islamisme, hormis cependant les grandes familles, qui, comme celles des cheiks El-Bekri et El-Sàdat, ont des généalogies historiques. Les Coptes, qui sont encore chrétiens, sont les anciens naturels du pays. Ils sont au nombre de 90 à 100,000 âmes. Ils ne sont pas guerriers; ils sont hommes d'affaires, receveurs, banquiers, écrivains. Ils ont leurs évêques, des églises et des couvents; ils ne reconnaissent pas le pape.

Les Mameluks se sont établis en Égypte dans le Xe siècle. Ils ont eu des soudans. Saladin le Grand était Mameluk. Ils régnèrent en Égypte et en Syrie jusqu'au XVIe siècle. Selim, empereur des Ottomans, détruisit leur domination et réunit la Syrie et l'Égypte à son empire. Il laissa 40,000 hommes pour garder sa conquête, et les divisa en sept corps de milice : six composés d'Ottomans, le sep-

tième de Mameluks; il réunit à cet effet tous ceux qui avaient survécu à leur défaite. Il confia à un pacha, à vingt-quatre beys, à un corps d'effendis, à deux divans, le gouvernement du pays. De ces vingt-quatre beys, l'un était le kiàya ou lieutenant du pacha; trois commandaient les places d'Alexandrie, de Damiette, de Suez; ils recevaient des ordres directement de Constantinople; le cinquième était trésorier; le sixième, émir-hadji; le septième, chargé de porter le tribut au sultan; quatre étaient chargés du commandement des provinces frontières; les treize autres beys restaient à la disposition du pacha. Le grand divan était composé du bey-kiàya, de l'émir-hadji, du trésorier, du premier effendi, des quatre muftis, des quatre grands cheiks et de sept députés des sept corps de milice. L'agha des janissaires était le principal général. Le septième corps, celui des Mameluks, composé des plus beaux hommes et des plus braves, devint le plus nombreux. Les six premiers corps s'affaiblirent, bientôt ils ne furent plus que 7,000 hommes, tandis que les Mameluks seuls étaient plus de 6,000. En 1646, la révolution fut entière; les Turcs furent éloignés des places, et les Mameluks s'emparèrent de tout. Leur chef prit le titre de cheik el-beled du Caire. Le pacha tomba dans le mépris. En 1767, Ali-Bey, cheik el-beled, se déclara indépendant, battit monnaie à son coin, s'empara de la Mecque, fit la guerre en Syrie, s'allia aux Russes. Alors tous les beys furent, comme ils ont été depuis, des Mameluks. En 1798, les vingt-quatre beys avaient chacun leur maison, plus ou moins nombreuse; les plus faibles avaient 200 Mameluks; celle de Mourad-Bey était de 1,200. Ces vingt-quatre beys formaient une république soumise aux plus influents. Ils se partageaient tous les biens et toutes les places.

Les Mameluks naissent chrétiens, sont achetés à l'âge de sept ou huit ans dans la Géorgie, la Mingrélie, le Caucase, apportés par des marchands de Constantinople au Caire et vendus aux beys. Ils sont blancs et beaux hommes. Des dernières places de la maison ils s'élevaient progressivement, et devenaient moultezims de village, kâchefs ou gouverneurs de province, enfin beys.

Leur race ne se perpétuait pas en Égypte. Ils se mariaient ordinairement avec des Circassiennes, des Grecques ou des étrangères; ils n'en avaient pas d'enfants, ou ces enfants mouraient avant d'être arrivés à l'âge viril. De leurs mariages avec les indigènes, ils avaient des enfants qui vieillissaient; mais rarement la race s'en perpétuait jusqu'à la troisième génération; ce qui les obligeait à se recruter par l'achat des enfants du Caucase. Mourad-Bey, Ibrahim-Bey,

ont été achetés par Ali-Bey, sur le marché du Caire, à l'âge de sept ans.

On évalue à 50,000 les Mameluks, hommes, femmes, enfants, qui existaient en 1798. Ils pouvaient mettre 12,000 hommes à cheval.

La race ottomane, Turcs ou Osmanlis, se compose des descendants des familles qui firent la conquête du pays dans le XVIe siècle, ou de ceux qui s'y sont établis depuis, venant de la Turquie, en qualité d'effendis, de cadis, d'émirs, ou pour occuper des places dans les six corps de milice, ou par les événements du commerce. Cette race, avec les femmes, les enfants, les vieillards, était, en 1798, au nombre de 40,000, tous demeurant au Caire, à Alexandrie, Damiette et Rosette.

Les Moghrebins sont originaires du Maroc, de Tunis, d'Alger, de Tripoli. Ils proviennent de pèlerins de la Mecque qui se sont mariés, à leur passage, avec des noires ou des femmes d'Abyssinie, du Sennaar, de Berber, ou des filles de Syriens, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, de Français. Ils formaient, en 1798, une population de 100,000 âmes.

XI. En septembre, octobre et novembre, la terre est couverte d'eau; c'est la saison du repos : tout est suspendu. Le peuple a les yeux attachés sur le Nil; il attend le moment où il sera rentré dans les canaux, pour se livrer aux travaux champêtres. Dans une contrée prédominée par de telles circonstances, le commencement de l'année a dû être fixé au 21 septembre. L'équinoxe d'automne est le milieu de la saison morte, le fossé placé entre les deux années, le point de séparation des deux exercices. Vous avez le temps de recevoir le compte des dépenses faites pendant l'année qui finit et d'arrêter les projets de travaux que vous voulez entreprendre pour l'année qui va commencer. Mais les mêmes circonstances n'existent pas en Europe. Les travaux de l'agriculture, les travaux civils, ne sont pas terminés au 21 septembre; octobre, novembre, sont une continuation du même exercice. La saison morte est celle du mauvais temps, des glaces, l'époque de décembre et de janvier. La fin et le commencement de l'année ont dû être et ont été placés à l'équinoxe d'hiver, de Noël au 1er janvier.

En Égypte, la terre produit sans engrais, sans pluie, sans charrue; l'inondation du Nil, son limon productif, les remplacent. Les terres où l'inondation ne peut arriver, on les couvre de limon, comme en

Europe de fumier, et on les arrose par des moyens artificiels. Le limon du Nil contient, sur cent parties :

Carbone	9 parties.
Oxyde de fer	6
Silice	4
Carbonate de magnésie	4
Carbonate de chaux	18
Alumine	48
Eau	11
TOTAL	100

Les bouses ou fientes séchées au soleil servent de combustible. Les bœufs servent à faire mouvoir les machines à roue pour élever les eaux et arroser la terre. Mais on ne pourrait, sans des arrosements artificiels, ni cultiver les champs qui sont au-dessus de l'inondation, ni se procurer une seconde et troisième récolte. Les moyens artificiels en usage pour l'arrosement sont de deux espèces : le premier consiste à élever les eaux par le moyen d'une roue à pots, qui est mue par une paire de bœufs. Une de ces machines suffit pour dix feddân[1], mais il faut alors dix paires de bœufs; le second moyen est le *délou*. A l'aide d'un balancier, un homme élève l'eau de 6 jusqu'à 9 pieds. Il faut deux délous pour un feddân de terre. Il faut deux hommes pour maintenir un délou en activité. L'homme qui se repose travaille aux rigoles ou sarcle le champ. Deux délous, l'un sur l'autre, élèvent l'eau à environ 18 pieds; trois, à 27 pieds; on pourrait en mettre à l'infini, mais alors la dépense dépasserait le produit. On n'emploie d'ordinaire que deux délous, l'un au-dessus de l'autre.

Nous avons dit que si le Nil était détourné avant la cataracte de Syene, l'Égypte serait un désert inhabitable. Si les causes de l'inondation cessaient, et que le Nil ne coulât que comme un fleuve ordinaire, on ne pourrait plus cultiver que le pays qu'on pourrait arroser par les moyens artificiels. On serait obligé de fumer les terres et de les labourer comme en Europe. L'arrosement serait un surplus de dépense. Les bords du Nil ne seraient pas un désert, mais le pays serait le plus misérable du monde.

Cette terre produit plusieurs récoltes. La première est la principale : tout le pays y est employé. Cette première récolte est produite par la culture adaptée aux terres inondées, qui s'appelle *el-bayâdy;* par la culture adaptée aux terres qui sont arrosées artificiellement, qui

[1] Le feddân équivant à 5,919 mètres carrés, près de six dixièmes d'hectare.

s'appelle *el-nabâry*. On cultive dans les terres inondées (bayâdy) les blés, l'orge, les fèves, les lentilles, les pois chiches, les pois lupins, les trèfles, le fenugrec, le guilban, le lin, le carthame. Au mois de novembre ou de décembre, aussitôt que les eaux sont rentrées dans les canaux, que la terre est découverte, mais encore en état de boue, les cultivateurs sèment. Le poids de la semence la fait enfoncer dans la boue. De cette époque aux mois de février, mars ou avril, elle germe, pousse, croît, mûrit et devient en état d'être récoltée. Le blé se recueille en mars. La terre a, par l'inondation, conservé suffisamment d'humidité pour n'avoir plus besoin d'arrosement. Les rosées sont d'ailleurs très-abondantes. Un feddân de terre reçoit un demi-ardeb de blé[1], un ardeb d'orge, un ardeb de fèves, un demi de lentilles, un demi de pois chiches. Un demi-ardeb de lupins produit neuf ou dix fois la semence. On arrache la tige du blé et de l'orge, on coupe la tige des fèves, on scie la tige des pois chiches, des lupins et des lentilles. La tige du blé et de l'orge sert à la nourriture du cheval; celle des lentilles, des fèves, des pois chiches, à la nourriture des bestiaux; celle des pois lupins sert de combustible. Le charbon qui en provient est préféré pour entrer dans la composition de la poudre à canon.

Le trèfle se coupe trente jours après la semaille; les deuxième et troisième coupes ont lieu chacune à vingt jours de distance. Le fenugrec s'arrache soixante et dix jours après la semaille; le guilban, soixante jours après; il sert à la nourriture du bœuf. Le lin s'arrache en mars; on en sépare la graine; on fait séjourner les gerbes vingt jours dans des fosses carrées, de vingt pieds de côté sur trois de profondeur, pleines d'eau. Un feddân produit cinq cent soixante rotl de lin[2] et deux ardebs de semence. Le carthame est indigène de l'Égypte; il donne le safranum, qui sert à la teinture. La récolte commence en avril; elle dure un mois; les fleurs sont broyées dans un mortier. Le feddân rend trois quintaux[3] de safranum et trois ardebs de semence. Le selgam se sème à raison d'un douzième d'ardeb par feddân; il produit six ardebs. La laitue reste six mois en terre; on en fait plusieurs récoltes. Elle se sème fréquemment avec les lentilles. On fait souvent deux récoltes à la fois, en mêlant les lentilles avec le carthame. On fait de l'huile avec des graines de lin, de carthame, de colza, de laitue.

On cultive dans les terres, par l'arrosement artificiel (ou *nabâry*),

1 L'ardeb correspond à 184 litres.
2 Le rotl pèse 444 grammes 7 centigrammes.
3 Le quintal d'Égypte, *cantar*, vaut 100 rotl.

le dourah, le maïs, le riz, la canne à sucre, l'indigotier, le cotonnier, le henné. Le cultivateur attend que les eaux du Nil soient élevées, pour qu'il puisse arroser son champ avec un délou. S'il tarde trop ou que son terrain soit trop élevé, il met deux délous l'un au-dessus de l'autre. Il couvre quelquefois sa terre de limon du Nil en forme d'engrais. Le dourah est une sorte de millet : c'est la nourriture du peuple dans la Nubie et dans le Sayd. Cette culture est moins en usage à mesure qu'on s'approche du Caire; on en voit peu à l'extrémité du Delta. Le cultivateur brûle les mauvaises herbes qui couvrent son champ et qui ne sont propres qu'à la nourriture du chameau. Il rompt la terre par un léger sillon, il la couvre de deux pouces d'eau, partage son champ en carrés, et y sème un vingt-quatrième d'ardeb de dourah; il arrose pendant dix jours : il recueille deux cent quarante pour un, ou dix ardebs par feddân. La tige s'élève à 10 ou 12 pieds; c'est un excellent combustible, qui sert spécialement pour les fours à chaux et à briques. Les tiges de carthame, de pois lupins, de dourah, de maïs, les roseaux, qui abondent en Égypte, servent aux manutentions de pain, et reviennent à vingt pour cent de ce que le bois et les fagots coûtent en Europe pour le même objet. Le maïs se sème de la même manière que le dourah. L'oignon se sème à raison d'un ardeb par feddân, et en produit seize. Il se vend une demi-pataque[1] l'ardeb.

Le riz est cultivé dans divers districts du Delta et au Fayoum. Il faut douze bœufs pour cultiver dix feddân de riz. Le laboureur rompt la terre plusieurs fois, l'inonde par les moyens artificiels, fait écouler l'eau, ne sème le riz que sur la moitié des terres préparées, et transplante la moitié des tiges sur l'autre partie. Le riz produit dix-huit pour un, cinq ardebs par feddân.

L'indigo se sème au mois de mai. La première coupe a lieu en août, la seconde quarante jours après. Le plant dure quatre ans. On arrose régulièrement. Si l'inondation du Nil pénètre dans un champ d'indigo, il est perdu.

La canne à sucre se plante en avril. La terre est labourée par plusieurs sillons perpendiculaires; on l'arrose; on coupe la canne en janvier; elle dure deux ans : elle rend dès la première année.

Le coton se sème en mai; le plant dure dix ans.

Le henné est un arbrisseau originaire de l'Inde; il est cultivé en Égypte. Les anciens le connaissaient sous le nom de *cyprus;* ils l'employaient à la teinture des enveloppes de momies. Ils broyaient les feuilles, ils en faisaient une pâte, et s'en servaient à teindre les

[1] La pataque vaut environ 3 francs 21 centimes.

ongles en rouge orangé. Appliqué aux laines, il donne une teinte brune.

Les rosiers se plantent à deux pieds de distance l'un de l'autre. Ils ne rendent que la seconde année; on les arrose tous les quinze jours; le plant dure cinq ans. L'eau de rose du Fayoum est très-renommée.

La plus grande partie des terres de la vallée du Nil pourrait être cultivée en sucre, indigo, riz et coton. Mais ces cultures sont fort chères, demandent beaucoup d'avances et de capitaux. C'est cette raison, tout à fait misérable, qui empêche que ces cultures, sans proportion plus avantageuses que toutes les autres, aient plus d'étendue.

Les premières récoltes sur les terres inondées sont terminées en mars ou avril. On se procure une seconde récolte, mais seulement sur les terres que l'on peut arroser : le blé, l'orge, les lentilles, les fèves semées à la seconde culture, ce qui s'appelle *el-chetaouy*. Cette récolte est plus abondante que la première d'un seizième, mais les frais d'arrosage absorbent ce surcroît de produit. Au contraire, une seconde récolte du dourah, du maïs, etc., qui s'appelle *el-baly,* dans des terres qui n'ont pu être inondées, rend beaucoup moins que les premières récoltes. Les troisièmes récoltes sont celles des concombres, potagers, fourrages, etc.; on les appelle *el-ougr.*

Un feddân cultivé en orge, fèves, lupins, pois des champs, dourah, ne rend en argent que la moitié de ce qu'il aurait rendu cultivé en blé. Un feddân semé en trèfle, carthame, rend autant que s'il était semé en blé.

On emploie en Égypte de 150 à 200,000 bœufs pour les moulins à roues. Quelques pompes à feu, quelques moulins mus par le vent et par l'eau, auraient le double avantage d'élever l'eau à la hauteur qu'on voudrait et de produire dans les frais de culture de très-grandes économies.

L'ardeb de blé valait 8 francs au Caire en 1798. La nourriture d'un cheval coûtait douze paras, d'un bœuf dix paras, d'un chameau cinq paras; la journée d'homme, dix paras. Un bœuf valait soixante pataques; un chameau, quarante; un cheval ordinaire, cinquante; une chèvre, une et demie; un mouton, deux.

Un feddân du Caire a 1,560 toises carrées, ce qui équivaut à un arpent 73 centièmes de Paris environ. Le feddân des Coptes est beaucoup plus petit; celui de Damiette est de 1,810 toises. L'ardeb de blé est une mesure de capacité qui équivaut à 14 boisseaux 1/6 de Paris; le poids ordinaire est de 250 à 260 livres. Le dareb est en

usage pour le riz : il pèse 1,131 livres. L'ocke pèse 2 livres. Le para ou le médin est 1/28 du franc. La pataque vaut 90 médins. L'intérêt de l'argent était, en 1798, à 10 pour 100. Les terres se vendent dix fois le revenu.

L'Égypte a 8 ou 9 millions de feddân de terre, qui, à 50 livres de rente, font 400 à 450 millions de livres. On calcule le feddân à 50 livres de revenu, d'après la valeur des denrées, qui sont au plus bas prix.

Le palmier abonde. Il commence à être productif à quatre ans. Indépendamment de la valeur du bois, qui est employé aux constructions, la feuille sert à faire des paniers, des coffres. Quand le bois est exposé à l'air, l'intérieur se durcit. La datte est une fort bonne nourriture. En Égypte, le sycomore est très-beau, le mûrier prospère, l'acacia est d'une espèce distinguée, les orangers ne sont pas aussi multipliés qu'ils devraient l'être. Il y a quelques oliviers dans le Fayoum. Hormis le palmier, tous ces arbres sont en petite quantité. C'est que l'on coupe et qu'on ne plante pas. On étaye des ruines; on ne les répare jamais. La soie, la cochenille, la vigne, pourraient prospérer dans ce beau pays.

Les chevaux, les ânes et les mulets sont d'une belle race. Le mélange de ceux du désert avec ceux de la vallée a amélioré et perfectionné les espèces. Le cheval ne sert point à la culture; il est exclusivement destiné à la selle. Les Arabes préfèrent les juments aux chevaux, parce qu'elles ne hennissent pas; ils les vendent rarement. Les chevaux restent entiers. C'est la belle et pure espèce arabe. Ils n'ont que deux allures, le double pas et le galop, jamais le trot. Ils ne boivent qu'une fois par jour. Leur nourriture est de l'orge et de la paille hachée. Les mules servent de monture aux cheiks, aux ulemas, à tous les gens de loi et de religion. Les ânes portent autant que les mulets. Ils sont grands et très-forts. Ce sont les fiacres du Caire. L'utilité dont ils sont pour l'Égypte est incalculable. Il y en a un grand nombre.

Le chameau se baisse sur les genoux, à un signal, pour recevoir sa charge. Il porte de quatre à six quintaux. La bride est un anneau qui traverse la narine, et que le cavalier tient par un cordon. Le cavalier se tient les jambes croisées autour du pommeau de la selle. Le dromadaire est un chameau léger et fait à la course. Il ne peut pas lutter de vitesse avec le cheval. Le trot du dromadaire, qui est son allure ordinaire, est plus vite que le trot du cheval. Le cheval au petit galop va plus vite. Le mouvement qu'éprouve le cavalier sur un dromadaire est un mouvement de tangage. Il va à ce double pas toute

la journée. Il fait facilement dix-huit à vingt lieues en un jour, et cent lieues en cinq jours de marche forcée dans le désert.

Les bœufs sont nombreux, d'une belle espèce. On voit fréquemment des hommes traverser des canaux, assis sur des bœufs à la nage. Il y a beaucoup de buffles. Les chiens sont en grand nombre, n'ont pas de maître, et errent dans les villes et dans les campagnes; ce qui a toute espèce d'inconvénients. Les Musulmans ont à cet égard des préjugés fort déraisonnables. Les moutons sont grands; ils ont beaucoup de laine. Il y a une certaine quantité de chèvres, quelques sangliers, peu de renards, point de loups. Les chrétiens seuls avaient des porcs.

Les poules sont innombrables. Il y a en Égypte deux cents fabriques pour faire couver les œufs et faire éclore les poulets. Ces fabriques portent le nom de *ma'mal*. Chaque ma'mal a dix ou quinze fours; chaque four contient vingt mille œufs. On chauffe le four avec des roseaux, jusqu'à 32 degrés du thermomètre de Réaumur. Au bout de vingt et un jours, l'éclosion a lieu, les poulets sortent de leur coque. Les ma'mal travaillent au Caire depuis le mois de mars jusqu'au mois de juin; dans la haute Égypte, depuis janvier jusqu'en mars. On fait quatre couvées. Chaque ma'mal fait éclore 120,000 poulets; ce qui fait 24 millions de poulets pour les deux cents. Les habitants portent aux ma'mal deux œufs, et, au bout de vingt et un jours, ils reçoivent un poulet; le reste est le profit de l'établissement. Il y a un sixième d'œufs qui ne réussissent pas. Dès le vingtième jour les poulets commencent à sortir de leur coque; le vingt et unième, tous sont en mouvement; on les vend quatre-vingts médins le cent.

Des femmes font le métier d'élever ces poulets sans poules. Elles en élèvent cinq cents à la fois. Quand ils ont un mois, elles les abandonnent dans la basse-cour. Les directeurs de ma'mal ne se servent pas de thermomètres; ils maintiennent cependant, dans leurs fabriques, cinq ou six températures. Il leur faut une expérience consommée; ce qui rend leurs places héréditaires, parce qu'ils n'emploient que leurs fils ou leurs neveux pour apprentis. Les canards, les dindes, toutes les bêtes de basse-cour sont en grande quantité.

La Méditerranée, la mer Rouge, le lac Menzaleh, le lac Bourlos, le Nil, fournissent un grand nombre de poissons. Ceux du Nil ont un goût de vase qui les rend peu agréables. La pêche du lac Menzaleh est affermée une somme considérable, occupe 600 barques et 2 ou 3,000 matelots. Le lac Maréotis, suivant Hérodote, était affermé pour une somme équivalant à 1,800,000 francs. On ne voit pas de crocodiles dans la basse Égypte. Ils sont peu nombreux dans la haute,

beaucoup moins méchants que ne les peignent les anciens naturalistes; les soldats se baignaient souvent à leur vue. Il y a eu très-peu d'accidents.

L'Égypte est couverte de colombiers. L'air est obscurci par une nuée de pigeons. C'est à Moussoul qu'on a commencé à se servir des pigeons pour porter des dépêches; ces essais eurent le plus grand succès. Ces messagers s'appelèrent *les anges des Rois*. L'Égypte et la Syrie furent couvertes de stations de colombiers. Les pigeons messagers allaient d'Alexandrie à Alep en . . . heures, il y a deux cent trente-cinq lieues; en . . . heures[1] de Bagdad à Alep. Cet établissement est cher, mais très-utile. Lorsque les Fatimites arrivèrent au trône d'Égypte, ils trouvèrent tous les colombiers organisés; ils les améliorèrent. En 1450, ils étaient établis de la manière suivante : pour la route d'Alexandrie, un colombier au château du Caire, le second à Menouf, le troisième à Damanhour, le quatrième à Alexandrie; pour la route de Damiette, le premier au château du Caire, le deuxième à la tour du Beny, le troisième à Mansourah, le quatrième à Damiette; pour la route de Gaza, le premier au Caire, le deuxième à Belbeys, le troisième à Sâlheyeh, le quatrième à Qatyeh, le cinquième à Ouarad, le sixième à El-A'rych, le septième à Gaza. Chaque station était donc de dix à dix-huit lieues. Un pigeon messager mettait deux ou trois heures à faire cette poste aérienne. De Gaza à Jérusalem, il y en avait deux; de Gaza à Hébron, trois; de Hébron à Damas, sept; de Damas à Tripoli, cinq. Par là, on voit qu'ils étaient non-seulement employés dans le désert et dans les plaines plates, mais encore dans les pays de montagnes. Pour cela, le pigeon était transporté, dans une cage couverte, à la station qui précédait celle du colombier où il demeurait habituellement et où étaient ses petits et sa famille. On lui attachait une lettre sous l'aile. Sorti du colombier, il s'orientait et se rendait à tire-d'aile auprès de sa famille. Un homme en sentinelle le portait chez le gouverneur ou chez la personne en autorité, qui détachait elle-même la lettre.

La neige pour les sorbets vient au Caire, de Beyrout, port du mont Liban, sur de petits bateaux qui remontent jusqu'à Boulâq. De là des chameaux la portent au château. Le transport se faisait jadis par dromadaires partant de Damas. Cinq dromadaires conduits par un seul homme partaient toutes les quarante-huit heures. Quatorze relais étaient placés sur la route, et la neige arrivait rapidement au Caire.

[1] Ces lacunes sont dans le manuscrit.

XII. L'Égypte commerce, par la Méditerranée, avec l'Espagne, la France, l'Italie, Constantinople, tout le Levant, l'Asie Mineure, la Syrie, les côtes de Tripoli, Tunis, Alger et Maroc; par la mer Rouge, avec l'Arabie, le port d'Yanbo, Djeddah, la Mecque, l'Abyssinie; par les caravanes du Sud, avec le Dàrfour, qui communique avec le Soudan; par les caravanes de l'Ouest, avec le royaume du Fezzàn, qui communique avec l'empire de Bornou et de Tombouctou; enfin, par les caravanes de Syrie, avec Gaza, Jérusalem, Damas, Bagdad, Bassora et l'intérieur de l'Arabie. Elle reçoit des marchandises de tous ces pays; elle est le marché et l'entrepòt général de leur échange. En outre, il y arrive de Maroc, de Tunis, de Tripoli, d'Alger, des caravanes de pèlerins qui vont à la Mecque et font le commerce. Elle reçoit de la France, de l'Angleterre, de Livourne, de Venise et de Trieste, des draps, des soieries, des bijouteries, des quincailleries, des merceries, des armes, des plombs, des fers. Elle fait passer une partie de ces marchandises en Arabie, dans l'intérieur de l'Afrique, et garde l'autre partie pour sa consommation. Elle reçoit de Constantinople, de la Grèce et des échelles du Levant, du tabac, de l'huile, du charbon, des bois, des esclaves blancs et blanches, qui se vendent dans le pays. Elle reçoit de l'Arabie, par la mer Rouge, du café de Moka, de l'encens, des aromates, des épices, des marchandises des Indes venant de Djeddah. Elle garde une partie de ces marchandises et fait passer les autres à Constantinople, dans le Levant et en Chypre. Elle reçoit, par les caravanes d'Abyssinie, du Dàrfour, du Fezzàn, et par les caravanes des pèlerins de Maroc, Tunis et Tripoli, des esclaves noirs, màles et femelles, des chameaux et des dromadaires, des gommes, de la poudre d'or, des dents d'éléphant, de rhinocéros, du tamarin, des plumes d'autruche, de la graine de schismeh, de grandes outres en cuir, des perruches, des civettes, des cornes de cartide. Elle garde une partie de ces objets pour sa consommation et fait passer le reste en Arabie, à Constantinople, en Europe. La masse de toutes ces importations passe 100 millions de francs, qui arrivent à Alexandrie, à Damiette, à Suez, à Qoseyr, ou directement au Caire.

Elle exporte de son propre cru, pour solder ce qu'elle en conserve, du blé, de l'orge, des fèves, des pois chiches, des lentilles, des pois lupins, du lin, des dattes, du safranum, du henné, du riz, du sucre, de l'indigo, du séné, du natroun, de l'alun, des toiles grossières que le commerce envoie en Amérique, de la thériaque, dont la fabrication est un secret du pays. La valeur de ces objets exportés dépend de l'abondance de la récolte de l'année. La balance

est favorable au pays dans les années ordinaires. Le riz seul fait rentrer 6 millions de francs. L'Égypte envoie à Marseille, Londres, Venise ou Trieste, du café, des aromates, des gommes, du séné, du natroun, de l'alun, des plumes d'autruche, du tamarin, des dents d'éléphant, des dattes, du safran, du henné, de la thériaque, des toiles. Elle envoie à Constantinople du blé, du riz, de l'orge, des légumes de toute espèce, du lin, des toiles, du café, de l'indigo, des marchandises de l'Inde, des plumes d'autruche, des gommes, des civettes. Elle envoie en Arabie, par la voie de Suez et de Qoseyr, du blé, du riz, de l'orge, des fèves, des légumes de toute espèce, des animaux grands et petits, des draps, des bijouteries, des quincailleries, des armes et des merceries; dans l'intérieur de l'Afrique, des blés, du riz, des médicaments, de grosses toiles, des draps, des soieries, des armes, des ustensiles de cuivre et de fer, etc.

La masse des affaires qui se font en Égypte, aller et retour, dans toutes les parties, se monte à 200 millions de francs. Le café, calculé sur le prix où il se vend sur les marchés de Marseille, Livourne, Constantinople, est seul un objet de 30 millions.

Les caravanes du désert arrivent au Caire comme un convoi de bâtiments marchands dans un port, sans y être attendues. On signale une caravane qui débouche aux pyramides par les déserts de la Libye; elle demande à passer le Nil et un emplacement pour se camper : c'est une caravane qui arrive du Fezzân, ou du Maroc, ou d'Alger, ou de Tripoli, ou du Dârfour, ou du Sennaar. On signale une caravane qui arrive du désert de Suez ou de la Syrie : elle arrive de Thor, ou d'Arabie, ou de Jérusalem, ou de Damas, ou de Bagdad, ou de Gaza. La caravane dresse son camp près de la ville; au milieu s'établit une foire. Les caravanes de la Syrie sont composées de 500 chameaux; elles portent du tabac, du savon, de l'huile, quelquefois du charbon, des fruits, des raisins secs. Celles du Sennaar sont de 5 à 800 chameaux; il en arrive plusieurs par an. Du Dârfour, il n'en arrive qu'une; mais elle est de 12 à 1500 chameaux, de 8 à 10,000 esclaves. Le tiers des chameaux est employé à porter de l'eau, le quart à porter des vivres, un huitième seulement à porter des marchandises.

Les droits d'entrée et de sortie se perçoivent à la douane d'Alexandrie, de Damiette, de Suez, de Qoseyr, du Caire, de Syout et de Syene.

Si tel est encore le commerce de l'Égypte, que n'a-t-il pas dû être avant la découverte du cap de Bonne-Espérance ! Du temps des Romains, le commerce des Indes était évalué rendre cent pour un.

C'est lui qui, après la mort d'Alexandre, a porté en si peu d'années la ville d'Alexandrie à une aussi haute prospérité.

Le séné vient dans le désert de la Nubie, à dix journées de Syene. Les Arabes qui le portent sont obligés de le vendre à une compagnie qui en a le privilége exclusif. L'alun vient du désert de Selimeh, sur la route du Dàrfour. Le natroun vient des lacs Natroun. Le sucre et l'indigo sont tous employés dans le commerce de Constantinople. Les principaux besoins de l'Égypte sont l'huile, le bois et le tabac, qui lui sont fournis par l'Arabie et par la Syrie. Le commerce du tabac de Latakieh à Damiette est important.

XIII. Les moultezims sont seigneurs et propriétaires de villages; ils nomment à toutes les places municipales, règlent la perception, la police et l'administration. Chaque village a, 1° un cheik el-beled, c'est le bailli; plusieurs cheiks, ce sont les adjoints; ces places sont de fait héréditaires, le fils succède au père; 2° un chaheb ou député; il est nommé par les fellahs, il est leur homme; il tient le registre de toutes les propriétés inondées, des taxes auxquelles elles sont imposées et des payements que les fellahs ont faits dans le cours de l'année; 3° un meched; c'est une espèce de juge mage; 4° un serraf; c'est un Copte envoyé par l'intendant du moultezim pour résider pendant un an dans la commune, y présider à la confection des rôles et faire la recette de la contribution : c'est un receveur; 5° un khaouly ou arpenteur; c'est un fellah de village qui arpente les terres inondées tous les ans; 6° des khafirs; ce sont des gardes champêtres qui gardent les récoltes, les eaux, les digues, et donnent l'alarme à la vue des Bédouins; 7° un imâm; c'est le curé; 8° un barbier et un menuisier, payés et entretenus par la commune.

Un moultezim vend, aliène, hypothèque son village, qui, à sa mort, passe à son héritier naturel ou testamentaire. Celui-ci reçoit un firman d'investiture du gouverneur, et lui paye un droit qui équivaut à trois années du revenu de la terre. Le fellah est prolétaire ou propriétaire. S'il est prolétaire, il vit à la journée, il exerce un métier ou a une petite boutique. Il peut avoir des propriétés de deux espèces : 1° celle de sa maison, de ses meubles, de ses bestiaux, de son argent; 2° la propriété des *atar,* c'est un droit incommutable à la culture d'un champ. Ce droit il l'aliène, l'hypothèque et le transmet à son héritier. Il cultive son champ comme il l'entend; il n'en doit compte à qui que ce soit, pourvu qu'il paye le droit au moultezim. Lorsque le moultezim meurt sans héritier, tous ses biens appartiennent au gouvernement. Lorsque le fellah meurt sans héri-

tier, ses propriétés de première espèce sont dévolues au gouvernement; mais son atar, ou deuxième espèce de propriété, passe au moultezim, qui est obligé de la revendre à un autre fellah. Il y a des terres que le moultezim fait valoir lui-même, ou qu'il afferme pour une ou plusieurs années, ou qu'il fait cultiver par corvées par les fellahs du village. Ces terres s'appellent *ousyeh*. Les terres ousyeh sont aux terres atar dans le rapport de 10 à 10,000. Dans la haute Égypte, il n'y a que des terres atar; il n'y a point d'ousyeh.

Le fellah paye le *mâl el-hour,* qui veut dire droit légitime, au moultezim. Celui-ci est chargé de payer l'imposition au souverain et tous les droits aux autorités locales. Le mâl el-hour se paye à raison de l'inondation, de la culture qui a eu lieu et du nombre de récoltes que l'on a recueillies. Le tarif de ce que doit chaque feddân de terre, dans toutes ces hypothèses, est réglé. Un feddân cultivé en indigo, en sucre, en lin, en riz, etc., paye plus que s'il l'était en blé. Le tarif pour le mâl el-hour a été réglé par l'empereur Selim dans le XVIe siècle; mais la différence survenue dans les monnaies, et les usurpations des moultezims, plus puissants que les pauvres fellahs, ont depuis également concouru à le doubler, soit par l'établissement des droits additionnels, appelés le *nouveau droit des kâchefs,* soit par l'ancien et le nouveau barrâny. L'ensemble de tous ces droits formait le mâl el-hour de 1798, qui était plus du double de l'ancien.

Le moultezim paye, sur le produit du mâl el-hour : 1° le *myry* ou impôt dû au Grand Seigneur, impôt qui n'a pas varié depuis l'empereur Selim, en 1520; 2° les droits des kâchefs. Le surplus, qui s'appelle *fayz,* forme le revenu du moultezim. Il y a disproportion en ce que paye le moultezim comme myry et comme droits des kâchefs. Suivant les comptes donnés par les Coptes, le mâl el-hour produit, année commune, 30 millions de francs; les droits des kâchefs en sont le 20 pour 100 ou le cinquième, 6 millions; le myry est de 6,400,000 francs, un peu plus du cinquième : le fayz ou revenu des moultezims serait donc de 17,600,000 francs, environ les trois cinquièmes.

En outre, le fellah paye des dépenses locales et variables, qui n'entrent pas dans le mâl el-hour. Elles sont évaluées à 6 millions. Le total de l'impôt prélevé sur les terres, en Égypte, serait donc de 36 millions de francs, sans compter le produit des ousyeh, des rizâq, et celui des biens des mosquées, des hôpitaux, des villes saintes de la Mecque et de Médine, qui ne payent aucun droit. Les ouâqf sont des fondations pieuses, exemptes de toute imposition; elles consis-

tent en jardins, en okels, en maisons, en rentes sur les moultezims ayant la même destination.

Une partie du mâl el-hour se paye en blé, en orge, dans les provinces de la haute Égypte, c'est-à-dire dans le Sayd, la province de Syout, de Minyet, et la moitié de la province de Beny-Soueyf. Ces provinces payent, à compte de leur mâl el-hour, 1,800,000 ardebs de blé froment et d'orge; ce qui suppose 900,000 feddân cultivés. Cette partie de l'Égypte contient 1,700,000 feddân environ. C'est le tiers de toute l'Égypte, qui compte environ 1,700 lieues carrées de vingt-cinq au degré en terrains inondés.

En 1798, l'imposition personnelle produisait 2 millions de francs; l'imposition sur les charges, les chrétiens et les douanes, 6 millions; l'ensemble de divers petits droits, 2 millions; total, 10 millions. Sur ces 10 millions, 1 million était porté sur le compte du Grand Seigneur, à titre de myry. Les impositions réunies de l'Égypte étaient donc de 46 millions de francs, y compris 16 millions appartenant au fayz des moultezims; et le myry du Grand Seigneur formait un total de 7,400,000 francs.

Les Coptes sont exclusivement chargés de la perception du mâl el-hour. Ils administrent comme intendants des moultezims, comme intendants des gouverneurs, comme serrafs de plusieurs classes. Ils forment une corporation secrète qui partage tous les gains, qui sont très-considérables : 1° ils assignent des fournitures en nature dues par les fellahs; 2° ils gagnent sur les dépenses locales; 3° sur la différence des monnaies : ils prennent une pataque, qui vaut 90 médins, pour 82 ou 83 médins; le fellah y perd 8 ou 9 pour 100; 4° enfin ils font des gains illicites en favorisant le fellah dans la confection des rôles et en l'avantageant, soit par l'arpentage, soit par l'application du tarif d'une culture moindre. Des gens bien instruits évaluent les profits illicites de l'arpentage des Coptes à 8 millions de francs. Secondement, les cheiks el-beled font aussi de grands profits. Leurs moultezims, qui en sont instruits, s'en font payer tous les ans une rente ou une avanie, avant d'arrêter leurs comptes. On évalue ces profits illicites des cheiks el-beled à 6 millions de francs. Troisièmement, les Mameluks, gouverneurs de province ou d'arrondissement, imposent aussi des avanies en chevaux, chameaux, fournitures, argent; cela est évalué à 4 millions de francs. Enfin, les Arabes exigent des droits de protection ou imposent arbitrairement une contribution; cela est évalué à 9 millions. Le fellah, en dernière analyse, doit tout payer. Ces quatre grandes plaies forment pour les terres une charge de 27 millions. Si tout rentrait au trésor, l'imposition

monterait à 73 millions de francs, dont 17 millions pour le fayz; ce qui ferait 56 millions pour le trésor. Un million en Égypte vaut 3 millions en France, puisque le blé est à 3 francs le quintal, la journée d'un homme à 8 sous, la nourriture d'un cheval à 6 sous, et la valeur de toutes les autres denrées, volailles, etc., le cinquième de ce qu'elles se vendent en France. 50 millions en Égypte représentent 150 millions en France.

Sous les Ptolémées, les impositions rendaient 168 millions. Lors de la conquête par Amrou, dans le VIIe siècle, elles rendaient 144 millions. Pendant quarante mois qu'a duré l'administration française, le pays a eu à supporter, 1° la guerre de la conquête en 1798; 2° la guerre et l'invasion du grand vizir en 1800; 3° l'invasion des Anglais en 1801. Cependant, pendant ces quarante mois, le trésor français en a tiré 80 millions; les Mameluks ont perçu de leur côté, l'armée du grand vizir a perçu du sien; l'armée anglaise a beaucoup coûté au pays; les Arabes ont amplement profité de ce moment de crise. On peut évaluer le revenu de l'Égypte, dans son état actuel, à 50 millions de francs, qui, sur huit à neuf mille lieues de feddân de terre, donnent six livres par feddân et pourraient en donner seize par tête. M. Estève, administrateur des finances, évalue à 48 millions de francs les revenus de 1801, le pays étant en guerre et le commerce de la Méditerranée gêné par les croisières ennemies.

XIV. L'Égypte peut, dès aujourd'hui, fournir à l'entretien d'une armée de 50,000 hommes, d'une escadre de quinze vaisseaux, partie sur la Méditerranée, partie sur la mer Rouge, et d'une nombreuse flottille sur le Nil et sur les lacs. Son territoire fournirait tout ce qui serait nécessaire, hormis le bois et le fer, qu'elle tirerait d'Albanie, de Syrie et d'Europe, en échange de ses autres productions. Ses contributions se montent à 50 ou 60 millions. Mais à quel degré de prospérité pourrait arriver ce beau pays s'il était assez heureux pour jouir, pendant dix ans de paix, des bienfaits de l'administration française! Dans ce laps de temps, les fortifications d'Alexandrie seraient achevées; cette ville serait une des plus fortes places de l'Europe; sa population serait très-considérable; l'arsenal de construction maritime serait terminé; par le moyen du canal d'El-Rahmânyeh, le Nil arriverait toute l'année dans le Port-Vieux, et permettrait la navigation aux plus grandes djermes; tout le commerce de Rosette et presque tout celui de Damiette y seraient concentrés, ainsi que tous les établissements civils et militaires; Alexan-

drie serait déjà une ville riche; l'eau du Nil, répandue autour d'elle, fertiliserait un grand nombre de campagnes : ce serait à la fois un séjour agréable, sain et sûr; la communication entre les deux mers serait ouverte; les chantiers de Suez seraient établis; les fortifications protégeraient la ville et le port; des irrigations du canal et de vastes citernes fourniraient des eaux pour cultiver les environs de la ville; une peuplade et des fortifications seraient établies au port de Myos-Hormos, où mouillerait l'escadre de la mer Rouge; les lacs Ma'dyeh, Bourlos et Menzaleh seraient desséchés ou considérablement réduits, et des terres bien précieuses rendues à l'agriculture; les denrées coloniales, savoir le sucre, le coton, le riz, l'indigo, couvriraient toute la haute Égypte et remplaceraient les produits de Saint-Domingue; plusieurs écluses, plusieurs pompes à feu, régulariseraient le système d'inondation et d'arrosement.

Mais que serait ce beau pays après cinquante ans de prospérité et de bon gouvernement? L'imagination se complaît dans un tableau aussi enchanteur! Mille écluses maîtriseraient et distribueraient l'inondation sur toutes les parties du territoire; les 8 ou 10 milliards de toises cubes d'eau qui se perdent chaque année dans la mer seraient répartis dans toutes les parties basses du désert, dans le lac Mœris, le lac Maréotis et le Fleuve-sans-eau, jusqu'aux oasis et beaucoup plus loin du côté de l'ouest; du côté de l'est, dans les lacs Amers et toutes les parties basses de l'isthme de Suez et des déserts entre la mer Rouge et le Nil; un grand nombre de pompes à feu, de moulins à vent, élèveraient les eaux dans des châteaux d'eau, d'où elles seraient tirées pour l'arrosage; de nombreuses émigrations, arrivées du fond de l'Afrique, de l'Arabie, de la Syrie, de la Grèce, de la France, de l'Italie, de la Pologne, de l'Allemagne, quadrupleraient sa population; le commerce des Indes aurait repris son ancienne route par la force irrésistible du niveau; la France, maîtresse de l'Égypte, le serait d'ailleurs de l'Hindoustan.

Mais j'entends dire qu'une colonie aussi puissante ne tarderait pas à proclamer son indépendance. Sans doute, une grande nation, comme du temps de Sésostris et des Ptolémées, couvrirait cette terre aujourd'hui si désolée; par sa main droite, elle appuierait aux Indes, et par sa gauche à l'Europe; si les circonstances locales devaient seules décider de la prospérité et de la grandeur des villes, Alexandrie, plus que Rome, Constantinople, Paris, Londres, Amsterdam, aurait été et serait appelée à être la tête de l'univers.

Il y a aussi loin du Caire à l'Indus que de Bayonne à Moscou. Une armée de 60,000 hommes, montés sur 50,000 chameaux et

10,000 chevaux, portant avec elle des vivres pour cinquante jours et de l'eau pour six jours, arriverait en quarante jours sur l'Euphrate et en quatre mois sur l'Indus, au milieu des Sikhs, des Mahrattes et des peuples de l'Hindoustan, impatients de secouer le joug qui les opprime.

Après cinquante ans de possession, la civilisation se serait répandue dans l'intérieur de l'Afrique par le Sennaar, l'Abyssinie, le Dàrfour, le Fezzàn; plusieurs grandes nations seraient appelées à jouir des bienfaits des arts, des sciences, de la religion du vrai Dieu, car c'est par l'Égypte que les peuples du centre de l'Afrique doivent recevoir la lumière et le bonheur.

CHAPITRE III.

CONQUÊTE DE LA BASSE ÉGYPTE.

I. Navigation de Malte aux côtes d'Égypte. Débarquement au Marabout. Marche sur Alexandrie (1er juillet 1798). — II. Assaut d'Alexandrie (2 juillet). Les Arabes-Bédouins. L'escadre mouille à Aboukir (5 juillet). — III. Marche de l'armée sur le Caire; combat d'El-Rahmânyeh (10 juillet). — IV. Bataille de Chobrâkhyt (13 juillet). — V. Marche de l'armée jusqu'à Embabeh. — VI. Bataille des Pyramides (21 juillet). — VII. Passage du Nil; entrée au Caire (23 juillet). — VIII. Combat de Sâlheyeh; Ibrahim-Bey chassé de l'Égypte (11 août). — IX. Retour de Napoléon au Caire; il apprend le désastre de l'escadre (15 août). — X. Si les Français s'étaient conduits en 1250 comme ils l'ont fait en 1798, ils auraient réussi; si en 1798 ils se fussent conduits comme en 1250, ils auraient été battus et chassés du pays.

I. Après sept jours d'une navigation fort douce, l'escadre arriva devant Candie. Cette célèbre Crète excita toute la curiosité française. Le lendemain, la frégate qui avait été détachée sur Naples rejoignit l'amiral et porta la nouvelle que Nelson, avec treize vaisseaux de 74, avait paru devant cette capitale le 20 juin, d'où il s'était dirigé sur Malte. A ces nouvelles, Napoléon ordonna de naviguer de manière à attaquer l'Afrique à trente lieues à l'ouest, vers le cap Deris[1], au vent d'Alexandrie, afin de ne se présenter devant ce port qu'après avoir reçu les rapports de ce qui s'y passait. Une frégate y fut envoyée pour prendre le consul français. Si elle était chassée, elle devait faire fausse route. Le 29 juin, l'escadre légère signala le cap Deris. Un chebec raisonna un caboteur sorti le 28 d'Alexandrie. Il annonça qu'il n'y avait rien de nouveau dans cette ville. Le 31,

[1] Aujourd'hui El-Heyf.

on signala la tour des Arabes; le 1er juillet, la colonne de Pompée et Alexandrie. Le consul de France fit connaître que Nelson, avec treize vaisseaux de 74 et une frégate, avait paru le 28 juin devant Alexandrie, annonçant qu'il était à la recherche d'une armée française; qu'il avait continué sa navigation pour se porter sur les côtes de Caramanie; que les Turcs, fort alarmés, travaillaient jour et nuit à réparer les brèches de leurs murailles; que les chrétiens étaient sous le couteau. Les officiers de marine ne redoutaient pas la rencontre d'une escadre si inférieure en force, mais ils craignaient d'être attaqués pendant qu'ils seraient occupés à débarquer l'armée de terre ou après son débarquement. Leur confiance se reposait spécialement sur le courage de ces vieux vétérans, couverts de tant de trophées.

Napoléon ordonna le débarquement pour le soir même. Le convoi s'approcha de terre à la hauteur du Marabout. Le vaisseau amiral, ayant abordé un autre vaisseau, fut obligé de mouiller à trois lieues de la côte. La mer était grosse; les soldats éprouvèrent beaucoup de difficulté à entrer dans les chaloupes et à traverser les rochers qui ferment la rade d'Alexandrie et qui se trouvent en avant de la plage où s'opérait le débarquement. Dix-neuf hommes se noyèrent. L'amiral donna la main au général en chef pour l'aider à descendre dans son canot, et, le voyant s'éloigner, il s'écria : « Ma fortune m'abandonne. » Ces paroles étaient prophétiques !

Avant le débarquement, l'ordre du jour dit [1] : « Soldats..... vous portez à l'Angleterre le coup le plus sensible, en attendant que vous lui donniez le coup de mort. Vous réussirez dans toutes vos entreprises. Les destins vous sont favorables. Dans quelques jours, les Mameluks, qui ont outragé la France, n'existeront plus..... Les peuples au milieu desquels vous allez vivre tiennent pour premier article de foi « qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète »; ne les contredisez pas. Les légions romaines aimaient toutes les religions..... Le pillage déshonore les armées et ne profite qu'à un petit nombre..... La ville qui est devant vous et où vous serez demain a été bâtie par Alexandre. »

Le général Menou débarqua le premier, à neuf heures du soir, au Marabout. Il était conduit par un pilote provençal qui avait la pratique de ces parages. Le général en chef, après quelques fatigues et des risques, mit pied à terre, une heure après minuit, près du santon Sidi el-Palabri. A trois heures, il fit battre au ralliement, et passa la revue de ce qui était débarqué; il y avait 4,500 hommes de tous les régiments. La lune brillait de tout son éclat; on voyait

[1] Voir cette proclamation, t. IV, p. 182.

comme en plein jour le sol blanchâtre de l'aride Afrique. Après une longue et périlleuse traversée, on se trouvait sur la plage de la vieille Égypte, habitée par des nations orientales, bien étrangères à nos mœurs, à nos habitudes et à notre religion. Cependant, pressé par les circonstances, il fallait avec une poignée d'hommes, sans artillerie, sans cavalerie, attaquer et prendre une place défendue par une population sous les armes et fanatisée. Que de périls, que d'événements, que de chances, que de fatigues on avait encore à essuyer!

Desaix, avec six cents hommes de sa division, resta pour garder le débarcadère et organiser les troupes à mesure qu'elles toucheraient terre. La petite armée marcha sur trois colonnes : Menou, à la gauche, avait 1,800 hommes; Kleber, au centre, 900 hommes; Bon, à la droite, 1,200 hommes; total, 3,900 hommes. Le général en chef marchait à pied; aucun cheval n'était encore débarqué.

La vue d'une flotte de près de trois cents voiles, parmi lesquelles on en comptait un grand nombre de premier rang, fut un spectacle qui agita vivement les habitants d'Alexandrie pendant toute la soirée du 1er juillet. Si cette armée était destinée à s'emparer de leur ville, ils s'attendaient qu'elle irait mouiller dans la rade d'Aboukir, et que le temps qu'il lui faudrait pour effectuer son débarquement leur donnerait plusieurs jours de répit. Mais, à une heure après minuit, Koraïm [1], commandant de la ville, apprit, par un Arabe-Bédouin, que les infidèles s'étaient emparés du fort du Marabout, que la mer était couverte de leurs chaloupes et la plage toute noire des hommes qui débarquaient. Il monta à cheval à la tête de vingt Mameluks. Il se rencontra au jour avec une compagnie de tirailleurs français qui étaient en flanqueurs, la chargea, coupa la tête du capitaine qui la commandait et la promena en triomphe dans les rues d'Alexandrie. Cette vue électrisa la population. A cinq heures, les premiers Bédouins furent aperçus sur les flancs de l'armée, et peu après on en vit 4 ou 500 : c'était la tribu des Henâdy, Arabes les plus féroces de ces déserts. Ils étaient presque nus, noirs et maigres; leurs chevaux paraissaient des haridelles; au casque près, c'était Don Quichotte tel que le représentent les gravures. Mais ces haridelles se mouvaient avec la rapidité de l'éclair; lancées au galop, elles s'arrêtaient court, qualité particulière au cheval de ces contrées. S'apercevant que l'armée n'avait pas de cavalerie, ils s'enhardirent et se jetèrent dans les intervalles et derrière les colonnes. Il y eut un moment d'alarme. La communication avec le débarcadère fut interceptée. On fit halte pour se former. De son côté, Desaix plaça

[1] Seid Mohammed el-Koraïm.

ses postes et se mit sous les armes. Si ces 500 Arabes eussent été des Mameluks, ils auraient pu obtenir de grands succès dans ce premier moment, où l'imagination du soldat était éveillée et en disposition de recevoir toutes les impressions; mais ces Arabes étaient aussi lâches que les Mameluks qui avaient chargé une heure avant étaient braves. Les tirailleurs français se rallièrent quatre à quatre et se portèrent contre cette cavalerie sans hésiter. La marche de l'armée devint lente; elle craignait des embûches. Au lever du soleil, la chaleur fut insupportable. Le vent du nord-ouest, si rafraîchissant dans cette saison, ne se leva que sur les neuf heures. Ces Arabes firent une douzaine de prisonniers qui excitèrent vivement leur curiosité. Ils admirèrent leur blancheur, et plusieurs de ces prisonniers, qui furent rendus quelques jours après, donnèrent des détails grotesques et horribles des mœurs de ces hommes du désert.

II. A six heures, Napoléon découvrit la colonne de Pompée; peu après, la muraille dentelée de l'enceinte des Arabes, et successivement les minarets de la ville, les mâts de la caravelle turque qui était mouillée dans le port. A huit heures, se trouvant à la portée du canon, il monta sur le piédestal de la colonne de Pompée pour reconnaître la place. Les murailles étaient hautes et fort épaisses; il aurait fallu du 24 pour les ouvrir; mais il existait beaucoup de brèches réparées à la hâte. Ces murailles étaient couvertes de peuple, qui paraissait dans une grande agitation; c'étaient des cavaliers, des fantassins armés de fusils et de lances, des femmes, des enfants, des vieillards, etc. Napoléon donna ses ordres. Menou attaqua la droite de l'enceinte, près du fort triangulaire, Kleber le centre se porta sur le chemin d'Aboukir pour pénétrer par la porte de Rosette. La fusillade s'engagea. Quoique mal servi, le canon des assiégés fit quelque impression sur les assiégeants, qui n'en avaient pas. Les tirailleurs français, avec cette intelligence qui leur est propre, se logèrent sur les monticules de sable. Les trois attaques réussirent; la muraille fut franchie. Les généraux Kleber et Menou furent blessés, comme ils montaient à l'assaut, à la tête de leurs grenadiers. La division Bon éprouva moins d'obstacles et, quoique la plus éloignée, arriva la première sur la seconde enceinte, celle qui ferme l'isthme où est la ville actuelle; elle l'enleva au pas de charge. Les tirailleurs pénétrèrent à la tête des rues; les maisons étaient crénelées : une vive fusillade s'engagea. Le général en chef se porta sur la hauteur du fort Caffarelli. Il envoya le capitaine de la caravelle turque, qui l'avait joint, faire des propositions d'accommodement.

Cet officier fit comprendre aux cheiks, aux ulemas et aux notables que la ville courait le danger d'une entière destruction. Ils se soumirent.

Napoléon entra au milieu d'eux dans la ville et descendit à la maison du consul de France; il était midi : comme il tournait une rue, une balle partie d'une fenêtre rasa la botte de sa jambe gauche. Les chasseurs de sa garde montèrent sur le toit, entrèrent dans la maison et trouvèrent un Turc seul, barricadé dans sa chambre, ayant autour de lui six fusils. Il fut tué sur la place. La perte des Français fut de 300 hommes tués ou blessés; celle des Turcs de 7 ou 800. Le commandant Koraïm se retira dans le Phare avec les plus braves de sa maison; il y fut bloqué. Toute la nuit se passa en négociations, qui eurent une heureuse issue. Koraïm capitula, s'attacha au général français, se reconnut son esclave, lui prêta serment. Il fut chargé de la police des habitants, car l'anarchie est le plus grand ennemi qu'ait à redouter un conquérant, surtout dans un pays si différent par la langue, les mœurs et la religion. Koraïm rétablit l'ordre, fit opérer le désarmement, procura à l'armée tout ce qui était nécessaire.

Un personnage important par le crédit dont il jouissait, qui s'attacha aussi à Napoléon et lui fut constamment fidèle, le cheik El-Messiri, était ulema, chérif et chef de la religion de la ville, fort honoré par son savoir et sa sainteté. Plus éclairé que ses compatriotes, il avait des idées de justice et de bon gouvernement, ce qui contrastait avec tous ceux qui l'environnaient. Koraïm avait de l'influence par son audace, la bravoure de ses principaux esclaves et ses grandes richesses; le cheik El-Messiri, par ses vertus, sa piété et la justice qui guidait toutes ses actions.

Dans la soirée du 2 juillet, le convoi entra dans le Port-Vieux, les deux vaisseaux de 64 et les deux frégates d'escorte en tête. L'artillerie, le génie, l'administration, choisirent leurs magasins, leurs emplacements; ils travaillèrent toute la nuit à débarquer les chevaux, les bagages et le matériel. Le général Desaix sortit le soir même de la ville et alla prendre position à une lieue et demie sur la route de Damanhour, la gauche appuyée au lac Ma'dyeh.

Berthier fit afficher dans la ville, en français, en arabe, en turc, et il répandit avec profusion une proclamation[1] qui disait en substance : « Cadis, Cheiks, Ulemas, Imâms, Tchorbadjis, peuple d'Égypte! depuis assez longtemps les beys insultent à la France; l'heure de les châtier est arrivée. Dieu, de qui tout dépend, a dit : Le règne des

[1] Voir cette proclamation, t. IV, p. 191.

Mameluks est terminé. On vous dira que je viens détruire la religion de l'islamisme : répondez que j'aime le Prophète et le Coran, que je viens pour vous restituer vos droits. Nous avons dans tous les siècles été les amis du grand sultan... Trois fois heureux ceux qui se déclareront pour nous ! Heureux ceux qui resteront neutres ! ils auront le temps de nous connaître. Malheur aux insensés qui s'armeront contre nous ! ils périront. Les villages qui voudront être protégés arboreront au haut du minaret de la principale mosquée le pavillon du Grand Seigneur et celui de l'armée... Les villages dont les habitants commettront des hostilités seront traités militairement; ils seront brûlés, s'il y a lieu. Les cheiks el-beled, les imâms, les muezzins, sont confirmés dans leurs places..... »

Le général en chef écrivit au pacha, et lui fit porter au Caire sa lettre par un officier turc de la caravelle. Il lui disait [1] : « Le gouvernement français s'est adressé plusieurs fois à la Sublime Porte pour demander le châtiment des beys, et qu'elle fît cesser les outrages qu'éprouvait la nation en Égypte; la Sublime Porte a déclaré que les Mameluks étaient des gens avides et capricieux; qu'elle leur ôtait sa protection impériale..... La République française envoie une puissante armée pour réprimer le brigandage des beys d'Égypte, ainsi qu'elle l'a fait plusieurs fois contre Alger et Tunis; viens donc à ma rencontre. »

Les 700 esclaves turcs délivrés à Malte furent renvoyés par terre dans leur patrie; il y en avait de Tripoli, d'Alger, de Tunis, de Maroc, de Damas, de la Syrie, de Smyrne, de Constantinople même. Ils avaient été bien nourris, bien habillés, traités avec distinction; on leur avait distribué des sommes d'argent suffisantes pour faire leur route; leurs cœurs étaient pleins de reconnaissance. Ils répandirent dans tout l'empire turc la nouvelle de la victoire des Français, l'opinion de leur puissance, de leurs bonnes intentions pour les musulmans; ils ne tarirent pas sur la générosité de Napoléon; leur langue suffisait à peine à l'expression de tous les sentiments dont ils étaient pleins. Ils produisirent dans tout l'Orient la plus heureuse sensation.

Il fallait à l'armée des chevaux pour remonter sa cavalerie, des chameaux pour porter ses bagages et ses vivres. Les ressources qu'offrait Alexandrie étaient peu considérables; les Arabes du Bahyreh pouvaient seuls satisfaire à tout. Il était important d'ailleurs de se les concilier, afin de maintenir libres les communications et les der-

[1] Cette lettre, écrite le 30 juin 1798 à bord du vaisseau *l'Orient*, et adressée au pacha d'Égypte, Seid Abou-Bekr, est publiée dans le tome IV, p. 189.

rières de l'armée. Koraïm leur expédia des sauf-conduits par des dromadaires; il était leur protecteur : ils accoururent à sa voix. Le 4 juillet, trente cheiks des tribus des Henâdy, des Aoulad-A'ly et des Beny-Aounous, se présentèrent au quartier général. La vue de ces hommes du désert excita vivement la curiosité du soldat, et tout ce qu'ils voyaient à l'armée française excitait vivement la leur : ils touchaient à tout. Ils signèrent un traité par lequel ils s'engagèrent à maintenir libre la route d'Alexandrie à Damanhour, même pour les hommes isolés; à livrer dans quarante-huit heures, pour le prix de 240 livres, 300 chevaux, et pour le prix de 120 livres, 500 dromadaires; à louer 1,000 chameaux avec leurs conducteurs; à restituer tous les prisonniers qu'ils avaient faits. Ils mangèrent et burent avec le général. Ils reçurent comme arrhes et en présent 1,000 louis d'or. L'armée se félicita de cet heureux événement, qui parut d'un heureux présage. Le lendemain ils rendirent les douze soldats qu'ils avaient faits prisonniers, livrèrent 80 chevaux et une centaine de chameaux; le reste fut promis pour les jours suivants.

Cependant l'escadre n'était pas encore entrée dans le port; elle tenait la mer. Les pilotes turcs s'étaient refusés à diriger les vaisseaux de 74 et, à plus forte raison, ceux de 80. Le capitaine Barré fut chargé de vérifier et de sonder les passes. Mais, l'escadre se trouvant encombrée d'une grande quantité d'artillerie et autres effets appartenant à l'armée, l'amiral désira aller mouiller dans la rade d'Aboukir pour se débarrasser et s'alléger. Il représenta qu'il lui faudrait huit jours pour le faire à la voile, tandis qu'il le ferait en trois jours au mouillage. Cependant le capitaine Barré fit son rapport le 13 juillet. Il déclara que l'escadre pouvait entrer sans crainte. Napoléon en expédia sur-le-champ l'ordre à l'amiral. Mais le rapport du capitaine Barré fut critiqué. L'amiral assembla ses contre-amiraux et ses capitaines de vaisseau; ce conseil maritime décida qu'il fallait une vérification. Dans ce temps le général en chef partit d'Alexandrie pour se diriger sur le Caire. En partant, il réitéra à l'amiral l'ordre d'entrer dans le port d'Alexandrie; mais, si cela était reconnu impossible, il lui ordonnait de se rendre à Corfou, où il trouverait des ordres du ministre de France à Constantinople, et, dans le cas où il n'en trouverait pas, de faire route pour Toulon et d'y prendre sous son escorte le convoi qui se trouverait prêt à partir, sur lequel étaient 6,000 hommes appartenant aux régiments de l'armée, et qui étaient restés en arrière pour cause de maladie, de congé, la marche des troupes sur Toulon ayant été secrète et rapide.

Le général Kleber, ayant besoin de repos pour soigner sa blessure,

fut laissé à Alexandrie comme commandant de la place et de la province, avec une garnison de 8 ou 9,000 hommes.

Le colonel Cretin, un des meilleurs officiers du corps du génie, reçut des instructions pour les fortifications de la place. Il y avait beaucoup d'obstacles; il les surmonta tous, et en peu de mois il occupa les trois hauteurs dominantes par des forts; il déploya dans ces travaux tous les secrets de son art. Le Marabout, le Phare et les avenues des ports furent garnis de batteries de 36 et de mortiers à grande portée. Toutes les fois que les Anglais voulurent depuis s'en approcher, ils eurent lieu de s'en repentir.

III. L'armée se mit en marche sur le Caire. Elle était forte de cinq divisions sous les ordres des généraux Desaix, Reynier, Bon, Dugua et Vial, d'une réserve de 2,600 hommes sous les ordres du général Murat, et de deux brigades de cavalerie à pied, chacune de 1,500 hommes, sous les généraux de brigade Zayonchek et Andréossy. L'artillerie à pied et à cheval était composée de quarante-deux bouches à feu, six forges, six affûts de rechange, cinquante caissons, le tout attelé par 500 chevaux ou mulets; le reste des approvisionnements était porté à dos de mulet. La force totale était de 21,000 hommes de toutes armes.

Le contre-amiral Perrée, intrépide marin, du port de Saint-Valery-sur-Somme, prit le commandement de la flottille du Nil, composée de deux demi-galères, trois demi-chebecs, quatre avisos et six djermes armées; total, quinze bâtiments, montés par 600 marins français. Il n'y avait pas de temps à perdre pour arriver dans la capitale, afin de profiter du premier moment d'étonnement et de ne pas permettre aux ennemis d'armer et de se retrancher dans cette grande ville. Le 5 juillet, le général Dugua partit pour Rosette avec sa division et les deux brigades de cavaliers à pied. Le contre-amiral Perrée, avec la flottille, se porta au lac Ma'dyeh pour y passer les troupes. Le 6, le général Dugua, suivant les bords de la mer, arriva à l'embouchure du Nil et s'empara du fort Julien, en même temps que le contre-amiral Perrée passait le boghâz et mouillait vis-à-vis de Rosette.

Le général Menou prit le commandement de la province. Sa blessure exigeait du repos. Il eut pour garnison un bataillon d'infanterie, une batterie d'artillerie non attelée, 500 cavaliers à pied ayant leurs selles et auxquels il devait procurer des chevaux, enfin deux bâtiments armés.

Le contre-amiral Perrée réunit les barques nécessaires pour em

barquer les deux brigades de cavalerie à pied, leurs selles et bagages, des vivres et des munitions de guerre. Il prit ce convoi sous son escorte. Le 9, il appareilla de Rosette et remonta le Nil. Le général Dugua avec sa division suivit son mouvement, en remontant par la rive gauche.

Les quatre autres divisions et la réserve marchèrent sur Damanhour. Desaix se mit en marche le 4 et y arriva le 6. Reynier se mit en marche le 5, Bon le 9, Vial le 7, à la pointe du jour. Le général en chef, avec la réserve, partit le même jour à cinq heures de l'après-midi. Il y a d'Alexandrie à Damanhour quinze lieues; c'est une plaine ordinairement fertilisée par les inondations du Nil; mais, par divers accidents, elle ne l'avait pas été en 1797. On était au moment de l'année où le Nil est le plus bas. Tous les puits étaient secs, et depuis Alexandrie l'armée ne trouva de l'eau qu'au puits d'El-Beydah. Elle n'était pas organisée pour marcher dans un pareil pays; elle souffrit beaucoup de l'ardeur du soleil, du manque d'ombre et d'eau. Elle prit du dégoût pour ces immenses solitudes et surtout pour les Arabes-Bédouins.

Ceux-ci, comme ils se mettaient en marche pour livrer les chevaux et les chameaux qu'ils s'étaient engagés à fournir par leur traité d'Alexandrie, reçurent un fetfa des ulemas et des cheiks du Caire, qui leur ordonnait de courir aux armes pour la défense de la religion du Prophète, menacée par les infidèles. Cela changea leurs bonnes dispositions. Ils firent déclarer à Koraïm que, leur religion étant compromise, ils considéraient le traité comme nul. Cinq de leurs tribus, ayant 1,800 chevaux disponibles, entrèrent en campagne et commencèrent le 7 les hostilités. Ces Arabes étaient sans cesse sur les flancs, sur les derrières et à la vue de l'armée. Ils se cachaient avec la plus grande habileté derrière les moindres plis de terrain, d'où ils s'élançaient comme l'éclair sur tous les soldats qui s'écartaient des rangs. La cavalerie de l'armée était peu nombreuse, les chevaux barassés de fatigue, et d'une qualité d'ailleurs fort inférieure au cheval arabe. Les colonnes françaises, enveloppées par les Bédouins, semblaient des escadres suivies par des requins, où, comme disait le soldat, « c'était la maréchaussée qui faisait la police ». Cette police était sévère, mais elle concourut à l'ordre. Le soldat s'y accoutuma; il perdit l'habitude de traîner, de quitter ses rangs; il n'avança plus sans s'être éclairé sur les flancs. Les bagages marchaient en ordre au milieu des colonnes. Les camps furent pris avec le plus grand soin, et sans oublier aucune règle de la castramétation.

Les Francs, chez qui les soldats avaient cherché des renseignements à Alexandrie, s'étaient plu à leur faire la peinture la plus séduisante : ils allaient trouver à Damanhour tout le luxe de l'Orient, les commodités de la vie, les richesses du commerce d'une grande ville, capitale d'une grande province ; c'était tout autre chose qu'Alexandrie.

Napoléon marcha toute la nuit. Il traversa les bivouacs de plusieurs divisions. A trois heures après minuit, la lune était couchée; il faisait extrêmement obscur; le feu des grand'gardes de la division Bon était éteint; les chasseurs d'escorte donnèrent dans ces bivouacs; la sentinelle tira. Un seul cri, *Aux armes!* mit toute la division sur pied. Le feu de deux rangs commença et dura assez longtemps. Enfin on se reconnut. L'armée était saisie d'une espèce de terreur; les imaginations étaient fort échauffées; tout était nouveau, et tout lui déplaisait.

A huit heures du matin, après une marche de seize heures, Napoléon aperçut enfin Damanhour. La ville était environnée d'une forêt de palmiers. Les mosquées paraissaient nombreuses, les minarets se dessinaient avec grâce. Plusieurs monticules voisins étaient couverts de santons. La ville se présentait à son avantage : c'était Modène, Crémone ou Ferrare. Il y eut du mécompte. Desaix se porta à la rencontre du général en chef et le mena dans une espèce de grange, sans fenêtres, sans portes. Là étaient réunis les cheiks el-beled, le chaheb, le serraf, les imâms, les principaux cheiks, qui lui offrirent une jatte de lait et des galettes cuites sous les cendres. Quel régal pour l'état-major de l'armée d'Italie! Ce n'était pas ainsi qu'il était reçu à Milan, à Brescia, à Vérone, dans la docte Bologne; mais il fallut bien prendre le parti d'en rire. *Les Francs* qui suivaient l'armée, et surtout Magallon [1], devinrent l'objet des brocards du soldat. Les pauvres gens! ils ne connaissaient de l'Égypte que le Caire, Rosette et Alexandrie. Descendant le Nil sur des djermes, sous les yeux inquiets des Turcs, ils n'étaient entrés dans aucun village, et s'étaient fait des idées du pays sur le pittoresque du tableau qui se présentait à leur vue du haut des mâts.

Le quartier général s'établit dans une prairie artificielle, sur la lisière d'un très-beau bois d'acacias. L'eau était bonne et abondante. Les bivouacs étaient à l'ombre; la paille, les légumes, la viande,

[1] Magallon, négociant français, avait demeuré longtemps au Caire, où il était consul de France. Parti de Toulon avec l'armée et embarqué à bord de *l'Orient*, il était attaché au quartier général, et avait fait constamment de l'Égypte le tableau le plus brillant. (Note du général Bertrand.)

ne manquaient pas. On avait encore du biscuit de mer. Les hommes et les chevaux avaient également besoin de repos; on séjourna le 9. Le général de brigade Mireur, se rendant d'un bivouac à un autre malgré les observations que lui firent les grand'gardes, fut surpris dans une petite vallée à cent pas d'elles par quatre Arabes et percé de coups de lance. C'était un officier distingué; l'armée le regretta. Le 10, avant le jour, l'armée se remit en marche. Elle rencontra le Nil, à El-Rahmânyeh, à neuf heures du matin, et salua par des cris de joie la vue de ce fleuve miraculeux. Généraux et soldats, tous s'y précipitèrent tout habillés pour se rafraîchir. El-Rahmânyeh était un gros bourg, moins grand que Damanhour, mais plus fertile et plus riche.

Cependant la nouvelle arriva au Caire, le 5 juillet, qu'une armée d'infidèles était débarquée, qu'elle avait attaqué et pris Alexandrie, qu'elle était fort nombreuse en infanterie, mais qu'elle n'avait pas de cavalerie. Les beys et leurs kâchefs poussèrent des cris de joie; le Caire fut illuminé. « Ce sont des pastèques à couper, » disaient-ils. Il n'était aucun Mameluk qui ne se promît de porter une centaine de têtes; cette armée, fût-elle de 100,000 hommes, serait anéantie, puisqu'il faudrait qu'elle traversât les plaines qui bordent le Nil. Les infortunés! c'est avec ces illusions qu'ils se préparèrent à marcher à la rencontre de l'armée française. Un bey partit, le 5 au soir, avec 600 Mameluks pour se porter sur Damanhour, rallier les Arabes du Bahyreh et retarder la marche de l'armée. Il arriva le 10 à Damanhour, comme la division Desaix, qui formait l'arrière-garde, quittait ses bivouacs. Desaix marchait en colonne serrée, par division, son artillerie à la tête et à la queue, ses bagages au centre, entre ses deux brigades. A la vue de l'ennemi, il fit prendre les distances de peloton et continua sa marche, côtoyé, escarmouchant avec cette belle cavalerie, qui enfin se décida à le charger. Aussitôt Desaix commanda : « Par peloton, à droite et à gauche en bataille, feu de deux rangs. » Il serait difficile de peindre l'étonnement et le mécompte qu'éprouvèrent les Mameluks, quand ils virent la contenance de cette infanterie et l'épouvantable feu de mitraille et de mousqueterie qui leur portait la mort, si loin, dans toutes les directions. Quelques braves moururent sur les baïonnettes. Le gros de la troupe s'éloigna hors de la portée du canon. Desaix rompit alors son carré, continua sa marche, n'ayant perdu dans ce combat que quatre hommes. Quand Mourad-Bey apprit cet étrange événement, qu'il ne pouvait s'expliquer, il s'emporta contre le bey et ses kâchefs, et les traita de lâches, qui s'étaient laissé imposer par le nombre, comme si des

Mameluks devaient jamais compter pour quelque chose les piétons en plaine.

L'armée séjourna le 10, le 11 et le 12 à El-Rahmânyeh. La flottille et la division Dugua la joignirent le 12 au matin. La flottille était nécessaire pour pouvoir manœuvrer sur les deux rives et pour combattre celle des Mameluks, qui était nombreuse et bien armée. Le nombre des Bédouins s'accroissait chaque jour. Les Français se trouvaient dans le camp d'El-Rahmânyeh comme bloqués. Les Bédouins avaient des postes à portée de fusil des grand'-gardes. Ils s'étaient aperçus que les chevaux français ne valaient rien; ce qui leur avait inspiré le plus grand mépris pour notre cavalerie.

L'armée se trouvait alors placée de la manière suivante : Kleber était à Alexandrie avec le convoi et l'escadre, qu'on supposait entrée dans le port; il tenait garnison dans le château d'Aboukir; il avait le 69e régiment d'infanterie, 1,000 canonniers, sapeurs et ouvriers, 2,000 hommes des dépôts des corps d'infanterie et de cavalerie à pied; total, 6,500 hommes de ligne et 3,500 hommes formant les équipages des bâtiments de transport, organisés en garde nationale; ce qui lui formait, indépendamment de l'escadre, une garnison de 9 à 10,000 hommes. Menou était à Rosette avec 1,200 hommes et trois avisos. Le camp d'El-Rahmânyeh était de 20,000 hommes. Le génie avait retranché une mosquée située sur la hauteur de Damanhour; elle contenait 300 hommes et deux pièces de canon, qui furent relevés par la garnison d'Alexandrie. Une redoute jugée nécessaire à El-Rahmânyeh fut construite pour 300 hommes et trois pièces de canon; le contre-amiral Perrée y laissa une barque armée pour la police du Nil.

IV. Mourad-Bey était parti, le 6, du Caire avec 3,000 Mameluks, 2,000 janissaires à pied et une flottille nombreuse, composée d'une soixantaine de bâtiments, dont vingt-cinq armés. Il avait convoqué tous les Arabes du Fayoum. Il espérait arriver à temps à Damanhour pour soutenir son avant-garde. Il était suivi par Ibrahim-Bey avec une force plus considérable encore. Il apprit à Terraneh l'événement d'El-Rahmânyeh, la prise de Rosette et la marche de l'armée sur le Caire. Il se porta sur Chobrâkhyt, y construisit deux batteries de neuf pièces de canon, et fit travailler à retrancher le village, où il posta ses janissaires. Sa flottille prit position, la gauche appuyée au village et la droite au Delta.

Le 12, à sept heures du soir, l'armée française campa au village

de Minyet[1], à une lieue d'El-Rahmânyeh. Elle eut ordre de prendre les armes à une heure du matin. Il était de la plus grande importance de ne pas donner à Mourad-Bey le temps d'achever ses retranchements et de compléter le ralliement de ses troupes. Aussitôt que la lune fut levée, l'armée se mit en marche. A huit heures elle se trouva en présence de Mourad-Bey, qui avait sa droite, toute composée de Mameluks, appuyée au village de Chobrâkhyt; sa gauche, formée par 2,000 Arabes, prolongeait sa ligne dans le désert. Ce coup d'œil frappa d'étonnement. Chaque Mameluk avait trois ou quatre hommes pour le servir, et les Arabes étaient dans un continuel mouvement. La ligne parut être de 15 à 18,000 hommes.

Les Bédouins du Bahyreh avaient, selon leur coutume, occupé les communications avec El-Rahmânyeh, et caracolaient sur nos derrières et sur nos flancs. Ils étaient aussi autour d'Alexandrie, de Damanhour et de Rosette. L'armée se rangea en bataille et se déploya sur un espace de 1,800 toises, la gauche appuyée à un petit village près du Nil, la droite à un gros village près du désert. Desaix formait la droite; il fit barricader ce village, qu'il occupa par un bataillon et trois pièces de canon; il rangea sa division en un seul carré de 150 toises de front sur 25 de flanc. A 100 toises en arrière du village, la gauche, formée par le général Vial, fit les mêmes dispositions. Les trois autres divisions se placèrent dans l'intervalle, à environ 300 toises l'une de l'autre, se flanquant entre elles, le centre un peu en arrière. La cavalerie, divisée en cinq pelotons, fut placée au milieu des carrés, la réserve dans deux villages, à 1,000 toises en arrière de la ligne, et éloignés entre eux de 8 ou 900 toises, chaque village étant barricadé et ayant une demi-batterie. Si les ennemis surent juger ces dispositions, elles durent leur paraître redoutables. Sur trente-six pièces de canon qui étaient en ligne, dix-huit pouvaient battre au même point.

Les deux armées s'observèrent pendant plusieurs heures. Les Français attendaient leur flottille; mais elle était encore à l'ancre devant El-Rahmânyeh; elle ne pouvait remonter le fleuve qu'avec le vent du nord, qui ne s'éleva qu'à huit heures. Le soleil, qui donnait sur les casques et les cottes de mailles des Mameluks, faisait briller cette belle troupe de tout son éclat. Un grand nombre de combats singuliers se livrèrent, à la mode des Orientaux, entre les plus braves des Mameluks et les intrépides tirailleurs des Alpes. Le Mameluk déployait toute son adresse et son courage; il excitait notre admiration. Il était lié à son cheval, qui paraissait partager toutes ses passions; le sabre pendant au poignet, il tirait sa carabine, son tromblon, ses quatre

[1] Minyet-Salâmeh.

pistolets, et, après avoir ainsi déchargé six armes à feu, il tournait le peloton de tirailleurs et passait entre eux et la ligne avec une merveilleuse dextérité. Mais on vit les Sept-queues, avec les pelotons d'hommes d'élite qui leur servaient de garde, se réunir en un point central, sur un petit tertre : c'étaient les beys qui tenaient conseil. Un moment après, cette belle cavalerie s'ébranla, les sept beys à la tête, perça entre le carré du général Reynier et celui du général Dugua, où était le général en chef, espérant sans doute les trouver ouverts par derrière et les prendre à dos. La mitraille et la fusillade du front des carrés, et immédiatement après des flancs, et enfin de l'arrière, en tuèrent et en blessèrent un bon nombre. Quelques braves, lancés sur les derrières des carrés, périrent sur les baïonnettes. Mais, lorsque Mourad-Bey s'aperçut que le feu était aussi vif derrière que de front, il s'éloigna rapidement, et donna dans les deux villages retranchés où était placée la réserve. Il en essuya la mitraille, fit alors un à-gauche au grand galop, et se porta à une demi-lieue sur le flanc droit de l'armée. Soixante Mameluks restèrent sur le champ de bataille. Leurs dépouilles réjouirent le soldat; leur habitude est de porter tout leur or dans leur ceinture lorsqu'ils vont au combat. Indépendamment de cela, le cheval, l'habillement, l'armement, étaient d'un grand prix; ce qui fit comprendre qu'un pays qui avait des défenseurs aussi riches ne pouvait pas cependant être aussi misérable qu'on le pensait.

La ligne française resta fixe; elle s'attendait à une seconde charge. Enfin elle aperçut les mâts de sa flottille. Il était une heure après midi. Une épouvantable canonnade s'engagea un quart d'heure après sur le Nil. Le contre-amiral, en tête, avait formé sa ligne de bataille et dépassé le village de Chobrâkhyt. Il donna au milieu de la ligne des bâtiments ennemis; accablée par le nombre, une de ses demi-galères fut prise à l'abordage; lui-même fut en danger, mais il sauva sa flottille par d'habiles manœuvres. Aussitôt que Napoléon s'aperçut du péril que courait son armée navale, il ordonna à la ligne d'infanterie de marcher en avant. La division de gauche aborda le village de Chobrâkhyt. Les batteries turques avaient été démontées. Les 2,000 janissaires, menacés d'être coupés et tournés par le mouvement de l'armée, prirent la fuite après quelque résistance. Les Mameluks, effrayés et ne comprenant rien à tout ce qu'ils voyaient, se tenaient hors de la portée du canon, et reculaient à mesure que la ligne avançait. Le feu des tirailleurs placés dans les maisons de Chobrâkhyt et répartis le long de la digue, celui des pièces de 12, de 8 et des obusiers réunis sur le bord du Nil, firent changer promptement le

sort du combat naval. Les marins turcs, les plus habiles, comprirent le danger de leur position ; ils virèrent de bord et profitèrent du vent pour s'éloigner et refouler le courant; les autres le firent plus tard, mais il n'était plus temps : ils furent contraints de mettre le feu à leurs bâtiments. Le vent du nord cesse habituellement dans cette saison à quatre ou cinq heures après midi. D'ailleurs, avant d'arriver à Châbour, le Nil forme un coude; il était donc possible de s'emparer du reste de la flottille. Les cinq divisions de l'armée se mirent en colonnes et marchèrent sur cinq directions, à distance de déploiement, à travers champs. Mourad-Bey, s'apercevant de la frayeur et du découragement de ses gens, quitta la vue de l'armée et se rendit en toute hâte devant le Caire.

A six heures après midi, l'armée campa à Châbour. Les équipages turcs, se voyant coupés, se réfugièrent dans le Delta après avoir mis le feu à leurs bâtiments. On parvint à en sauver quelques-uns. Le camp fut établi dans un bois de sycomores. A la nuit, le contre-amiral Perrée mouilla à la hauteur du village. La perte des Français fut dans cette journée de 3 ou 400 hommes tués ou blessés, les trois quarts matelots. Monge, Berthollet, le secrétaire Bourrienne, qui étaient embarqués sur la flottille, montrèrent du sang-froid et de la résignation au moment du danger. Les Mameluks perdirent 300 de leurs plus braves cavaliers, tués, blessés ou prisonniers, 4 ou 500 fantassins ou hommes des équipages de leur flottille, neuf mauvaises pièces de canon de fer, sur affûts marins, qu'ils avaient mises en batterie à Chobrâkhyt, et toute leur flottille.

Dès ce moment Mourad-Bey désespéra de son salut. Il comprit qu'il n'y avait pas égalité d'armes, que la bravoure n'était pas suffisante pour vaincre, et que l'infanterie n'était pas aussi méprisable qu'il se l'était imaginé jusqu'alors. Au fait, les 10,000 Mameluks n'eussent pas craint d'attaquer en plaine une armée de 50,000 Ottomans. Ils répandirent au Caire mille bruits. Tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils avaient ouï raconter ou appris par leur propre expérience bouleversait tellement leurs idées que cela les portait à croire au sortilége. Le sultan français était un sorcier qui tenait tous ses soldats liés par une grosse corde blanche, et, selon qu'il la tirait d'un côté ou d'un autre, ils allaient à droite ou à gauche, se remuant tout d'une pièce ; ils le nommaient *le Père du feu,* pour exprimer la vivacité du feu de la mitraille et de la fusillade de son infanterie.

Cependant les Arabes inquiétaient les marches, empêchaient les détachements de s'écarter ; ce qui rendait les vivres très-difficiles. Le général Zayonchek et le général Andréossy débarquèrent avec leurs

brigades dans le Delta, et marchèrent parallèlement à l'armée, sur la rive droite, n'ayant ni Arabes ni ennemis à combattre; ils firent des vivres en abondance et en fournirent à l'armée. En peu de jours ils se procurèrent une centaine de chevaux; ce qui les mit à même de s'éclairer.

La bataille de Chobrâkhyt fut glorieuse pour l'armée française. Elle avait, il est vrai, 20,000 hommes et quarante-deux pièces de canon sur le champ de bataille, où son ennemi n'avait réellement que 8,000 combattants; mais c'était la première fois qu'elle se trouvait vis-à-vis de cette belle et redoutable cavalerie.

V. La journée du 13 avait fatigué l'armée. Elle avait fait sept grandes lieues, indépendamment des mouvements de la bataille. Le temps avait été fort chaud; la marche, au travers des terres gercées, très-difficile. La flottille ne pouvait pas appareiller avant neuf heures; c'est à cette heure que s'élevait le vent du nord; or il fallait marcher de concert afin de maintenir ses communications avec la rive droite et de s'appuyer réciproquement. L'armée partit fort tard le 14, et arriva à la nuit à Koum-Cheryk, à la prise d'eau d'un canal d'irrigation qui porte les eaux du Nil dans la province de Maryout. Les soldats trouvaient en abondance des pastèques ou melons d'eau, fruit extraordinairement rafraîchissant, et, quoiqu'ils en mangeassent avec excès, ils n'en éprouvèrent pas d'inconvénient. Le 15, l'armée campa à A'lqâm, village arabe; elle ne fit ce jour-là que trois lieues et demie. Le 16, elle arriva à Abou-Nochâbeh; elle fit quatre lieues et demie. Là, le désert s'approchait fort du Nil. Le 17, elle campa à Ouârdân, à l'ombre d'une forêt de palmiers. Elle reçut un convoi de vivres de la rive droite. Elle marchait à petites journées; elle partait à deux heures du matin et était campée à neuf heures. La cause en était l'excessive chaleur, la difficulté de se procurer des vivres, l'incommodité des Arabes, qui obligeaient les colonnes à marcher doucement afin que tout le monde pût suivre, la nécessité d'attendre la flottille, sur laquelle on plaçait les malades et les hommes fatigués; ce qui dispensait d'occuper des points intermédiaires qui eussent affaibli l'armée. Enfin il fallait se trouver à toute heure en mesure de combattre, car on recevait tous les jours des nouvelles des préparatifs formidables qui se faisaient au Caire. Les beys, les janissaires, les Arabes, les milices avaient quitté la ville et marchaient à la rencontre des infidèles.

Le général Zayonchek prit position où le Nil se divise en deux branches pour former le Delta, point dit *le Ventre de la Vache*. Les

Hébreux, dans le désert de l'Égarement, regrettaient les marmites d'Égypte, pleines de viandes, d'oignons et toutes sortes de légumes dont ils pouvaient manger tout leur soûl, disaient-ils; les Français ne cessaient d'appeler à grands cris les délices de l'Italie. Depuis quinze jours leur mécontentement avait été en augmentant; ils comparaient ce peuple barbare qu'ils ne pouvaient pas entendre, les demeures de ces misérables fellahs, aussi abrutis que leurs buffles, ces arides plaines découvertes et sans ombre, ce Nil, chétif ruisseau qui charriait une eau sale et bourbeuse, enfin ces horribles hommes du désert, si laids, si féroces, et leurs femmes, plus sales encore, aux plaines fleuries et abondantes de la Lombardie, au peuple sociable, doux et éclairé des États vénitiens. Ils se plaignaient d'être dans un pays où ils ne pouvaient se procurer ni pain ni vin. On leur répondait que, loin d'être misérable, ce pays était le plus riche du monde; qu'ils auraient du pain, du vin aussitôt qu'ils seraient au Caire; que le pays où ils étaient avait été le grenier de Rome et était encore celui de Constantinople. Rien ne pouvait calmer des imaginations effarouchées. Quand *les Francs* racontaient les beautés et l'opulence du Caire, les soldats répondaient tristement : « Vous nous avez dit la même chose de Damanhour. Le Caire sera peut-être deux ou trois fois plus grand; mais ce sera un ramassis de cabanes dépourvues de tout ce qui peut rendre la vie supportable. » Napoléon s'approchait souvent de ses soldats; il leur disait : « que ce Nil, qui répondait si peu dans ce moment à sa réputation, commençait à grossir, et que bientôt il justifierait tout ce qu'ils en avaient ouï raconter; qu'ils campaient sur des monceaux de blé, et que sous peu de jours ils auraient des moulins et des fours; que cette terre si nue, si monotone, si triste, sur laquelle ils marchaient avec tant de difficulté, serait bientôt couverte de moissons et de riches cultures qui leur représenteraient l'abondance et la fertilité des rives du Pô; qu'ils avaient des lentilles, des fèves, des poules, des pigeons; que leurs plaintes étaient exagérées; que la chaleur était excessive, sans doute, mais serait supportable quand ils se trouveraient en repos et seraient organisés; que, pendant les campagnes d'Italie, les marches, aux mois de juillet et d'août, étaient aussi bien fatigantes. » Mais ces discours ne produisaient qu'un effet passager. Les généraux et les officiers murmuraient plus haut que les soldats. Ce genre de guerre était encore plus pénible pour eux, et contrastait davantage avec les commodités des palais et des casins d'Italie.

L'armée était frappée d'une mélancolie vague que rien ne pouvait surmonter; elle était attaquée du spleen; plusieurs soldats se jetèrent dans le Nil pour y trouver une mort prompte. Tous les jours,

après que les bivouacs étaient pris, le premier besoin des hommes était de se baigner. En sortant du Nil, les soldats commençaient à faire de la politique, à s'exaspérer, à se lamenter sur la fâcheuse position des choses. « Que sommes-nous venus faire ici? Le Directoire nous a déportés! » Quelquefois ils s'apitoyaient sur leur chef, qui bivouaquait constamment sur les bords du Nil, était privé de tout comme le dernier soldat; le dîner de l'état-major consistait souvent en un plat de lentilles. « C'est de lui qu'on voulait se défaire, disaient-ils; mais, au lieu de nous conduire ici, que ne nous faisait-il un signal, nous eussions chassé ses ennemis du palais, comme nous avons chassé les Clichyens. » S'étant aperçus que, partout où il y avait quelques traces d'antiquités, les savants s'y arrêtaient et faisaient des fouilles, ils supposèrent que c'étaient eux qui, pour chercher des antiquités, avaient conseillé l'expédition; cela les indisposa contre eux. Ils appelaient les ânes des savants. Caffarelli était à la tête de la commission. Ce brave général avait une jambe de bois. Il se donnait beaucoup de mouvement; il parcourait les rangs pour prêcher le soldat. Il ne parlait que de la beauté du pays, des grands résultats de cette conquête. Quelquefois, après l'avoir entendu, les soldats murmuraient; mais la gaieté française reprenait le dessus. « Pardi, lui dit un jour un grenadier, vous vous moquez de cela, général, vous qui avez un pied en France! » Ce mot, répété de bivouac en bivouac, fit rire tous les camps. Jamais cependant le soldat ne manqua aux membres de la commission des arts, qu'au fond il respectait; et, ce premier mouvement passé, Caffarelli et les savants furent l'objet de son estime. L'industrie française venait aussi à l'aide des circonstances. Les uns broyaient le blé pour se procurer de la farine, les autres en faisaient d'abord rôtir le grain dans une poêle, et, ainsi rôti, le faisaient bouillir, et en obtenaient une nourriture saine et satisfaisante.

Le 19 juillet, l'armée arriva à Omm-Dynâr, vis-à-vis de la pointe du Delta et à cinq lieues du Caire. Elle aperçut pour la première fois les pyramides. Toutes les lunettes furent braquées sur ces plus grands et ces plus anciens monuments qui soient sortis de la main des hommes. Les trois pyramides bordaient l'horizon du désert. Elles paraissaient comme trois énormes rochers; mais, en les regardant avec attention, la régularité des arêtes décelait la main des hommes. On apercevait aussi la mosquée du Moqattam. Au pied était le Caire. L'armée séjourna le 20, et reçut l'ordre de se préparer à la bataille.

L'ennemi avait pris position sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis le

Caire, entre Embâbeh et les pyramides. Il était nombreux en infanterie, en artillerie et en cavalerie. Une flottille considérable, parm laquelle il y avait même une frégate, protégeait son camp. La flottille française était restée en arrière; elle était d'ailleurs fort inférieure en nombre. Le Nil étant très-bas, il fallut renoncer aux secours de toute espèce qu'elle portait et aux services qu'elle pouvait rendre. Les Mameluks, les aghas, les marins, fiers de leur nombre et de la belle position qu'ils occupaient, encouragés par les regards de leurs pères, de leurs mères, de ieurs femmes, de leurs enfants, étaient pleins d'ardeur et de confiance. Ils disaient « qu'au pied de ces pyramides, bâties par leurs ancêtres, les Français trouveraient leurs tombeaux et finiraient leurs destins ».

VI. Le 21, à deux heures du matin, l'armée se mit en marche. Au jour, elle rencontra une avant-garde de Mameluks, qui disparut après avoir essuyé quelques coups de canon. A huit heures, les soldats poussèrent mille cris de joie à la vue des quatre cents minarets du Caire. Il leur fut donc prouvé qu'il existait une grande ville qui ne pouvait pas être comparée à ce qu'ils avaient vu depuis qu'ils étaient débarqués. A neuf heures, ils découvrirent la ligne de bataille de l'armée ennemie. La droite, composée de 20,000 janissaires, Arabes et milices du Caire, était dans un camp retranché en avant du village d'Embâbeh, sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis Boulâq; ce camp retranché était armé de quarante pièces de canon. Le centre et la gauche étaient formés par un corps de cavalerie de 12,000 Mameluks, aghas, cheiks et autres notables de l'Égypte, tous à cheval et ayant chacun trois ou quatre hommes à pied pour le servir; ce qui formait une ligne de 50,000 hommes. La gauche était formée par 8,000 Arabes-Bédouins à cheval, et s'appuyait aux pyramides. Cette ligne avait une étendue de trois lieues. Le Nil, d'Embâbeh à Boulâq et au Vieux-Caire, était à peine suffisant pour contenir la flottille, dont les mâts apparaissaient comme une forêt. Elle était de trois cents voiles. La rive droite était couverte de toute la population du Caire, hommes, femmes et enfants, qui étaient accourus pour voir cette bataille, d'où allait dépendre leur sort. Ils y attachaient d'autant plus d'importance que, vaincus, ils deviendraient esclaves de ces infidèles.

L'armée française prit le même ordre de bataille dont elle s'était si bien trouvée à Chobrâkhyt, mais parallèlement au Nil, parce que l'ennemi en était maître. Les officiers d'état-major reconnurent le camp retranché. Il consistait en de simples boyaux qui pouvaient

être de quelque effet contre la cavalerie, mais étaient nuls contre l'infanterie; le travail était mal tracé, à peine ébauché; il avait été commencé depuis deux jours seulement. L'artillerie était de fer, sur affûts marins; elle était fixe et ne pouvait pas se remuer. L'infanterie paraissait mal en ordre et incapable de se battre en plaine. Son projet était de se battre derrière ses retranchements. Elle était peu redoutable, ainsi que les Arabes, si nuls un jour de bataille. Le corps des Mameluks était seul à craindre, mais hors d'état de résister. Desaix en tête, marchant par la droite, passa à deux portées de canon du camp retranché, lui prêtant le flanc gauche, et se porta sur le centre de la ligne des Mameluks. Reynier, Dugua, Vial et Bon, le suivirent à distance. Un village se trouvait vis-à-vis du point de la ligne ennemie qu'on voulait percer; c'était le point de direction. Il y avait une demi-heure que l'armée s'avançait dans cet ordre et dans le plus grand silence, lorsque Mourad-Bey, qui commandait en chef, devina l'intention du général français, quoiqu'il n'eût aucune expérience des manœuvres des batailles. La nature l'avait doué d'un grand caractère, d'un brillant courage et d'un coup d'œil pénétrant. saisit la bataille avec une habileté qui aurait honoré le général le plus consommé. Il sentit qu'il était perdu s'il laissait l'armée française achever son mouvement, et qu'avec sa nombreuse cavalerie il devait attaquer l'infanterie pendant qu'elle était en marche. Il partit comme l'éclair avec 7 ou 8,000 chevaux, passa entre la division Desaix et celle de Reynier, et les enveloppa. Ce mouvement se fit avec une telle rapidité, qu'on craignit un moment que le général Desaix n'eût pas le temps de se mettre en position; son artillerie était embarrassée au passage d'un bois de palmiers. Mais les premiers Mameluks qui arrivèrent sur lui étaient peu nombreux. Une décharge en jeta la moitié par terre. Le général Desaix eut le temps de former son carré. La mitraille et la fusillade s'engagèrent sur les quatre côtés. Le général Reynier ne tarda pas à prendre position et à commencer le feu de tous côtés. La division Dugua, où était le général en chef, changea de direction et se porta entre le Nil et le général Desaix, coupant, par cette manœuvre, l'ennemi du camp d'Embâbeh et lui barrant la rivière; elle se trouva bientôt à portée de commencer la canonnade sur la queue des Mameluks. 45 ou 50 hommes des plus braves, beys, kâchefs, Mameluks, moururent dans les carrés; le champ de bataille fut couvert de leurs morts et de leurs blessés. Ils s'obstinèrent pendant une demi-heure à caracoler à portée de mitraille, passant d'un intervalle à l'autre, au milieu de la poussière, des chevaux, de la fumée, de la mitraille, de

la fusillade et des cris des mourants. Mais enfin, ne gagnant rien, ils s'éloignèrent et se mirent hors de portée. Mourad-Bey, avec 3,000 chevaux, opéra sa retraite sur Gyzeh, route de la haute Égypte. Le reste, se trouvant sur les derrières des carrés, appuya sur le camp retranché, au moment où la division l'aborda. Le général Rampon, avec deux bataillons, occupa un fossé et une digue qui interceptaient la communication entre Embâbeh et Gyzeh. La cavalerie qui se trouvait dans le camp, étant repoussée par la division Bon, voulut regagner Gyzeh ; mais, arrêtée par Rampon et par la division Dugua, qui l'appuyait, elle hésita, flotta plusieurs fois, et enfin, par un mouvement naturel, s'appuya sur la ligne de moindre résistance, et se jeta dans le Nil, qui en engloutit plusieurs milliers. Aucun ne put gagner l'autre rive. Le camp retranché ne fit aucune résistance. L'infanterie, voyant la déroute de la cavalerie, abandonna le combat, se jeta dans de petites barques ou à la nage. Le plus grand nombre descendit le Nil, le long de la rive gauche, et se sauva dans la campagne, à la faveur de la nuit. Les canons, les chameaux, les bagages tombèrent au pouvoir des Français.

Mourad-Bey avait fourni plusieurs charges, dans l'espoir de rouvrir la communication avec son camp et de lui faciliter la retraite. Toutes ces charges manquèrent. A la nuit, il opéra sa retraite, et donna le signal par l'incendie de la flotte. Le Nil fut sur-le-champ couvert de feu. Sur ces navires étaient les richesses de l'Égypte, qui périrent, au grand regret de l'armée. De 12,000 Mameluks, 3,000 seulement, avec Mourad-Bey, se retirèrent dans la haute Égypte; 1,200, qui étaient restés pour contenir le Caire avec Ibrahim-Bey, firent, depuis, leur retraite sur la Syrie; 7,000 périrent dans cette bataille si fatale à cette brave milice, qui ne s'en releva jamais. Les cadavres des Mameluks portèrent, en peu de jours, à Damiette, à Rosette et dans les villages de la basse Égypte, la nouvelle de la victoire de l'armée française.

Au moment de la bataille, Napoléon avait dit à ses troupes, en leur montrant les pyramides : « Soldats, quarante siècles vous regardent ! »

Les Arabes, suivant leur coutume, voyant la bataille perdue, s'éloignèrent et se dispersèrent dans les déserts.

Si la flottille française eût pu arriver, la journée eût été plus décisive. Elle eût fait des prisonniers, elle eût sauvé des bagages. Elle avait entendu toute la journée la canonnade de la bataille. Le vent du nord, qui soufflait, en amortissait le bruit; mais, sur le soir, comme il s'était calmé, le bruit du canon devint plus fort, le feu

parut s'approcher. Les équipages crurent que la bataille était perdue. Ils ne furent détrompés que par le grand nombre de cadavres turcs que le Nil charriait.

Le quartier général arriva à Gyzeh à neuf heures du soir. Il n'était resté aucun esclave à la belle maison de campagne de Mourad-Bey. Rien de sa distribution intérieure ne ressemblait aux palais d'Europe. Cependant les officiers virent avec plaisir une maison bien meublée, des divans des plus belles soieries de Lyon ornées de franges d'or, des vestiges du luxe et des arts d'Europe. Le jardin était rempli des plus beaux arbres, mais il n'était percé d'aucune allée. Un grand berceau couvert de vignes et chargé des plus excellents raisins fut une ressource précieuse. Le bruit s'en répandit dans le camp, qui accourut en masse; la vendange fut bientôt faite.

Les divisions qui avaient pris le camp d'Embâbeh étaient dans l'abondance; elles y avaient trouvé les bagages des beys et des kâchefs, des cantines pleines de confitures et de sucreries. Les tapis, les porcelaines, l'argenterie étaient en grande abondance. Pendant toute la nuit, au travers des tourbillons de flammes des trois cents bâtiments égyptiens en feu, se dessinaient les minarets du Caire. La lueur se réfléchissait jusque sur les parois des pyramides. Pendant les jours qui suivirent la bataille, les soldats furent occupés à pêcher les cadavres; beaucoup avaient deux ou trois cents pièces d'or sur eux.

La perte de l'armée française fut de 300 hommes tués ou blessés; celle de l'ennemi, en tués, blessés, noyés ou prisonniers, se monta à 10,000 Mameluks, Arabes, janissaires, Azabs, etc.

VII. A la pointe du jour, la division Vial passa dans l'île de Roudah, mit un bataillon dans le meqyâs. Les tirailleurs franchirent le canal et se logèrent dans la maison de campagne d'Ibrahim-Bey. Le vent du nord soufflait avec force; cependant la flottille n'arrivait pas. Le contre-amiral Perrée fit enfin connaître qu'on ne devait plus compter sur lui; que les bâtiments étaient échoués; qu'il ne pourrait arriver que quand le Nil aurait monté d'un pied. Cette contrariété était extrême. Le Caire était fort agité. Une partie de la population pillait les maisons des beys, devenues désormais propriétés françaises; une autre partie était vivement sollicitée par Ibrahim-Bey, qui travaillait à donner du courage et une impulsion de défense à la population. Mais les milices du Caire avaient été battues comme les Mameluks à la bataille des Pyramides; tout ce que cette ville comptait d'hommes en état de porter les armes y avait pris part; ils étaient

consternés et découragés. Les Français leur paraissaient plus que des hommes.

La lettre au pacha, écrite d'Alexandrie et traduite en arabe, fut répandue dans la ville. Un drogman fut envoyé aux ulemas et aux cheiks de Gâma el-Azhar. Ceux-ci se rassemblèrent, prirent le gouvernement de la ville, et résolurent de se soumettre. Ibrahim-Bey et le pacha se retirèrent à Birket el-Hâggy. Une députation des cheiks se rendit à Gyzeh, ayant à sa tête le kiâya du pacha; elle prit confiance dans la clémence du vainqueur. La ville attendait avec la plus vive inquiétude son retour. La députation se loua de l'accueil qu'elle avait reçu et des bonnes dispositions du sultan El-Kebir[1].

Le général Dupuy entra au Caire, comme commandant d'armes, prit possession de la citadelle et des principales positions. Il afficha la proclamation suivante du général en chef[2] : « Peuple du Caire, je suis content de votre conduite... Je suis venu pour détruire la race des Mameluks, protéger le commerce et les naturels du pays. Que tous ceux qui ont peur se tranquillisent; que ceux qui se sont éloignés reviennent. Que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire... Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés et surtout pour la religion du Prophète, que j'aime... Il y aura un divan composé de sept personnes, qui se réuniront à la mosquée d'El-Azhar. »

Pendant la journée du 23 et du 24, tout ce que le Caire avait de distingué passa le Nil et se rendit à Gyzeh pour voir le sultan El-Kebir et lui faire sa soumission. Napoléon n'oublia rien de ce qui pouvait les rassurer, leur inspirer de la confiance et des sentiments favorables. Il était parfaitement secondé par son interprète le citoyen Venture, qui avait passé quarante ans à Constantinople et dans différents pays musulmans. C'était le premier orientaliste d'Europe; il rendait tous ses discours avec élégance, facilité, et de manière à produire l'effet convenable.

Le 25, le général en chef fit son entrée dans le Caire, descendit à la maison d'Elfy-Bey, située sur la place Ezbekyeh, à une extrémité de la ville. Elle avait un très-beau jardin, et communiquait par la campagne avec Boulâq et le Vieux-Caire. Les maisons des Français, des Vénitiens et des Anglais établis au Caire fournirent au quartier général des lits, des chaises, des tables et autres meubles à l'usage des Européens. Plus tard, l'architecte Le Père bâtit un

[1] *Sultan El-Kebir*, sultan *le Grand*, nom donné par les Arabes au général Bonaparte.

[2] Voir le texte complet de cette proclamation, tome IV, p. 241.

très-bel escalier et changea toute la distribution de la maison, afin de la rendre propre aux mœurs et aux usages français.

Les femmes des Mameluks étaient effrayées. Un des premiers soins du général en chef fut de les rassurer. Il employa à cet effet l'influence de la femme de Mourad-Bey, qui était la principale. Cette femme avait été à Ali-Bey. Elle jouissait dans la ville d'une haute considération. Il lui envoya le sous-lieutenant Beauharnais, son beau-fils, pour la complimenter et lui porter un firman qui lui confirmait la propriété de tous ses villages. Elle était extrêmement riche, avait un grand train de maison, et le sérail [1] à la tête duquel elle se trouvait était composé d'une cinquantaine de femmes de tous les pays et de toutes les couleurs. Les officiers de son palais eurent beaucoup de peine à les contenir; toutes ces esclaves voulaient voir le jeune et joli Français. Sitty-Nefizeh reçut le messager du sultan El-Kebir avec dignité et grâce. Elle le fit entrer dans le sérail, lui fit avec beaucoup de gentillesse les honneurs d'une élégante collation, et lui offrit une bague d'une assez grande valeur. Cependant, comme les trésors des Mameluks étaient dans les mains de leurs femmes, et que le trésor de l'armée éprouvait beaucoup de difficultés à faire face aux besoins du soldat, on dut, selon l'usage du pays, leur faire racheter les richesses des maris, en les soumettant à une contribution proportionnée à leur fortune.

Rassurés sur leurs personnes et leurs propriétés, les habitants le furent bientôt sur l'article si essentiel de leur religion. Les imâms continuèrent à faire la lecture dans les mosquées, les muezzins continuèrent leurs cris, au haut des minarets, à toutes les heures de la nuit. Les ulemas et les grands cheiks furent l'objet spécial de l'attention, des cajoleries de Napoléon. Il leur confirma tous leurs villages, tous leurs priviléges, et les environna d'une plus haute considération que celle dont ils avaient joui jusqu'alors. Ils formèrent le divan [2]. C'est d'eux qu'il se servit pour le gouvernement du pays.

Malgré l'ordre de remettre les armes, un grand nombre de fusils existaient encore dans l'intérieur des harems. Un pacha ou un bey ne faisait pas difficulté de faire arrêter, bâtonner, sans aucune formalité, l'habitant qui lui avait déplu, même de lui faire couper la tête; mais jamais il ne violait l'intérieur du harem. Le Mameluk est esclave du maître partout ailleurs que dans l'intérieur de sa maison, où il est inviolable; cet usage fut respecté. La confiance s'établit.

[1] Harem.

[2] Voir tome IV, page 255, le nom des membres composant le divan du Caire.

Mourad-Bey fut très-sensible aux égards que l'on eut pour ses femmes, et laissa dès lors entrevoir des dispositions pacifiques.

La nouvelle de la bataille des Pyramides se répandit avec une singulière rapidité dans tous les déserts et dans toute la basse Égypte. Les circulaires des ulemas du Caire et des chefs de la religion furent lues et affichées dans toutes les mosquées. Cela rétablit les communications sur les derrières de l'armée avec Alexandrie et Rosette. L'état-major reçut des nouvelles du général Kleber, commandant à Alexandrie, du général Menou, commandant à Rosette, et de l'amiral Brueys, commandant l'escadre. Celle-ci était encore mouillée à Aboukir; ce qui excita l'étonnement et le mécontentement du général en chef.

VIII. L'armée était depuis dix jours au Caire; elle restait immobile. Mourad-Bey réorganisait ses débris dans la haute Égypte. De Belbeys, Ibrahim-Bey exerçait son influence sur toute la basse Égypte; il commandait dans le Charqyeh, dans une partie du Qelyoub, à Damiette, et dans une partie du Delta. Il se renforçait tous les jours par de nouvelles levées. Il était de la plus haute importance, afin de pouvoir jouir tranquillement de la basse Égypte, de le chasser au delà du désert. Mais les soldats s'accoutumaient difficilement au pays, quoique leur position se trouvât fort améliorée.

Le 2 août, le général Leclerc se porta à El-Khânqah pour observer de plus près Ibrahim-Bey. El-Khânqah est à six lieues du Caire. Il avait ordre d'y organiser une manutention. Le général Murat marcha sur le Qelyoub pour soumettre cette partie et lever des chevaux. Le général Reynier campa à El-Qobbet[1]. Le 5 août, Ibrahim-Bey partit de Belbeys, dans la nuit, et cerna l'avant-garde à El-Khânqah. La fusillade et la mitraille le tinrent en respect. Les généraux Murat et Reynier, au bruit du canon, marchèrent, sans perdre de temps, sur El-Khânqah. Ils arrivèrent à temps pour recueillir l'avant-garde, qui opérait sa retraite. Ils repoussèrent Ibrahim-Bey et le jetèrent sur Belbeys. Napoléon donna le commandement du Caire à Desaix. Il lui recommanda d'activer les préparatifs pour l'expédition de la haute Égypte, et se mit aussitôt en opération avec l'armée. Celle-ci, dès qu'elle sut qu'elle allait quitter le Caire, fit entendre des murmures. Le mécontentement prit une couleur de sédition et de complot, inconnue jusqu'alors. Les régiments se firent des députations. Plusieurs généraux se concertèrent entre eux. « Il était inouï qu'on prétendît, dans le fort de la canicule,

[1] Qobbet el-A'zeb.

faire marcher des troupes dans des déserts sans eau, et les exposer, sans ombre, au soleil brûlant du tropique. » Cependant, le 7, à la pointe du jour, les divisions prirent les armes. La 9ᵉ de ligne devait ouvrir la marche. C'était celle qui avait le plus mauvais esprit. Le général en chef se porta sur son front, lui témoigna son mécontentement, et ordonna au colonel de faire demi-tour à droite et de rentrer dans la ville, disant avec dureté : « Soldats de la 9ᵉ, je n'ai pas besoin de vous. » Il ordonna à la 32ᵉ de rompre par peloton et d'ouvrir la marche. Cela fut suffisant pour déjouer le complot. La 9ᵉ obtint, après de longues sollicitations, de faire partie de l'expédition. Elle marcha la dernière. L'armée coucha, le 7, à El-Khânqah; le 8, à Belbeys. Elle suivit la lisière du désert, mais ayant à sa gauche le pays cultivé, un grand nombre de villages et presque une forêt continuelle de palmiers. Belbeys est une grosse bourgade ayant plusieurs milliers d'habitants; c'est un chef-lieu. Ibrahim-Bey en était parti depuis douze heures et s'était retiré sur Sâlheyeh. On campa, le 9, dans la forêt de palmiers de Korâym.

La caravane de la Mecque était arrivée depuis plusieurs jours sur les frontières de l'Égypte. L'émir-agha, avec son escorte, s'était joint à Ibrahim-Bey. Les Arabes Haouytât et Bily crurent pouvoir, sans courir aucun danger, profiter de cette occasion pour la dépouiller. Ils s'emparèrent de toutes les marchandises. El-Marouki, un des principaux négociants, vint se jeter aux pieds du général avec deux de ses femmes et implora sa protection. On lui avait enlevé deux de ses esclaves et pour 100,000 écus de marchandises. Cette famille malheureuse fut accueillie. Elle fut touchée des égards et de la courtoisie française. Les femmes, autant que l'on en put juger par la délicatesse de leurs manières, leurs jolies mains, la grâce de leur démarche, l'accent de leur voix et leurs grands yeux noirs, étaient jolies. Les enquêtes furent faites avec tant de soin et de zèle que toutes les marchandises furent retrouvées. La caravane fut réorganisée et renvoyée sous bonne escorte au Caire; ce qui excita vivement la reconnaissance de la ville et du commerce.

Le 10, à deux heures après midi, l'avant-garde entra dans le bois de palmiers de Sâlheyeh, et la cavalerie, forte de 350 chevaux, arriva près de la mosquée. Elle y trouva encore Ibrahim-Bey avec sa maison. Il venait de recevoir l'alarme, et était occupé à faire charger les chameaux qui portaient ses femmes et ses richesses. Il fit bonne contenance; il avait 1,200 Mameluks et 500 Arabes. L'infanterie était encore à deux lieues. Deux pièces d'artillerie à cheval et 60 officiers montés joignirent la cavalerie. Mais la chaleur

était étouffante; l'infanterie avait peine à suivre dans ces sables mobiles. Cependant les pièces engagèrent bientôt la canonnade. La cavalerie française exécuta alors quelques charges. Elle prit deux chameaux qui portaient deux petites pièces de canon légères, et 150 autres chameaux chargés d'effets de peu de valeur, qu'Ibrahim-Bey abandonna pour accélérer sa marche. Désespéré de voir ce beau convoi échapper, le colonel Lasalle exécuta une nouvelle charge, où il perdit une trentaine d'hommes tués ou blessés, sans pouvoir forcer l'arrière-garde ennemie, qui était composée de 600 Mameluks. Ibrahim-Bey continua sa retraite, s'enfonçant dans le désert. Il séjourna à Qatyeh, d'où il gagna El-A'rych et la Syrie. Il fut accueilli par Djezzar-Pacha. Pendant le combat de Sàlheyeh, les 500 Arabes se séparèrent d'Ibrahim-Bey; ils prirent une position sur ses flancs, et envoyèrent une députation aux Français pour leur demander la permission de charger de concert avec la cavalerie française. Mais ils se gardèrent bien d'affronter ces terribles Mameluks; un de ceux-ci faisait fuir vingt Arabes. Les aides de camp Sulkowski, Duroc, Beauharnais, le colonel Détrès, qui fut grièvement blessé, se distinguèrent dans cette charge.

Sàlheyeh est à trente lieues du Caire et à soixante et seize lieues de Gaza; c'est le dernier point où arrive aujourd'hui l'inondation du Nil. Au delà des palmiers de Sàlheyeh commence le désert aride qui sépare l'Afrique de l'Asie. Il était nécessaire d'y établir un fort; ce serait à la fois une vedette pour observer le désert, et une place de dépôt pour l'armée qui serait obligée de manœuvrer sur cette frontière ou même qui voudrait se porter en Syrie. Le général Caffarelli du Falga donna les instructions convenables pour le système de fortification qu'il fallait suivre.

Le 12, la division Dugua se porta sur Damiette, dont elle s'empara sans difficulté. Première ville de la basse Égypte après le Caire, elle était le centre d'un grand commerce. Sa douane rendait autant que celle d'Alexandrie. Le général Dugua trouva des magasins très-considérables de riz appartenant aux beys. Il fit établir une batterie pour défendre le boghàz. Il s'empara du lac Menzaleh, du château de Tyneh.

Une brigade d'officiers du génie, une avant-garde de trois bataillons d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et d'une batterie d'artillerie, prirent position à Sàlheyeh. Le reste de l'armée repartit pour le Caire. Le 12, dans la nuit, des hommes arrivés de Damiette donnèrent vaguement la nouvelle qu'un grand combat naval avait eu lieu à Alexandrie, que les Français avaient été vainqueurs, qu'un

grand nombre de vaisseaux avaient été brûlés ; on n'y prêta aucune attention.

IX. A mi-chemin de Koràym à Belbeys, un courrier d'Alexandrie remit au général Berthier des nouvelles de France apportées par un aviso, qui était heureusement entré dans le port. Une lettre du ministre de la guerre lui faisait connaître la loi du 22 floréal, et ordonnait qu'elle fût mise à l'ordre du jour : le Directoire et le Corps législatif avaient cassé une partie des élections faites par les conseils électoraux ; ils attentaient ainsi à la souveraineté du peuple. Cela fit le plus mauvais effet dans l'armée. « Ils sont à Paris, disait-on, une poignée d'avocats, qui parlent sans cesse de principes, mais qui ne veulent que le pouvoir ; ils se moquent de nous. »

Ce courrier portait une nouvelle plus importante pour l'armée : Kleber rendait compte de la destruction de l'escadre. Ce malheureux événement avait eu lieu à Aboukir, le 1er août. Le courrier avait mis douze jours en route, ayant été obligé de marcher avec des escortes d'infanterie. « En arrivant devant Alexandrie, dit Napoléon, je demandais à la fortune qu'elle préservât mon escadre pour cinq jours ; elle en a accordé trente, et l'amiral n'a pas voulu mettre ses vaisseaux en sûreté dans le port. Il ne lui fallait cependant que six heures pour cela. Une implacable fatalité poursuit notre marine. Ce grand événement aura des conséquences qui se feront sentir ici et loin d'ici. »

Les habitants du Caire témoignèrent une véritable satisfaction du retour de l'armée. Les ulemas de Gàma el-Azhar présentèrent, au lever, les principaux négociants ; ils témoignèrent leur gratitude pour la protection accordée à la caravane ; ils exprimèrent le désir de voir bientôt occuper la haute Égypte, qui était nécessaire pour les approvisionnements et le bien-être du Caire.

La catastrophe de l'escadre avait consterné les Français. « Nous voilà donc, disait-on, abandonnés dans ce pays barbare, sans communication, sans espérance de retourner chez nous. » Le général en chef parla aux officiers et aux soldats : « Eh bien, dit-il, nous voilà dans l'obligation de faire de grandes choses : nous les ferons ; de fonder un grand empire : nous le fonderons. Des mers, dont nous ne sommes pas maîtres, nous séparent de la patrie ; mais aucune mer ne nous sépare ni de l'Afrique ni de l'Asie. Nous sommes nom breux, nous ne manquerons pas d'hommes pour recruter nos cadres. Nous ne manquerons pas de munitions de guerre, nous en avons beaucoup ; au besoin, Champy et Conté nous en fabriqueront. » Les

esprits s'électrisèrent. On cessa de se plaindre. On s'occupa à s'établir sérieusement. Tous les Français s'exhortèrent les uns les autres à être dignes de leur propre renommée. Le plus grand obstacle que l'on éprouva fut la rareté de l'argent et la difficulté de s'en procurer.

L'administration s'organisa dans toutes les provinces de la basse Égypte. Des remontes nombreuses arrivèrent dans le dépôt central du Caire. Les contributions se perçurent. Trois chaloupes canonnières à fond plat, portant chacune une pièce de 24 et quatre pièces de 4, ne tirant que deux pieds d'eau, furent construites sur les chantiers du Caire. Une descendit dans le lac Bourlos, et les deux autres dans le lac Menzaleh. Chacune de ces chaloupes pouvait porter jusqu'à 200 hommes. Elles avaient quatre caïques ne tirant qu'un pied d'eau et portant une pièce de 3. Ces lacs furent, par là, entièrement maîtrisés. Les officiers du génie firent travailler avec activité au rétablissement du canal d'Alexandrie; le Nil y entra; la place fut approvisionnée d'eau, les trois cents citernes remplies, et la navigation, qui eut lieu pendant six semaines, permit de garnir les magasins de blé, de riz et d'autres denrées nécessaires sur ce point important. Les officiers commandant les provinces portèrent la plus grande activité à réprimer les insurrections suscitées par la turbulence des Arabes. Cela donna lieu à quelques combats peu importants, où la supériorité de l'armée française s'établit dans l'esprit des Orientaux.

Le 28 août, Desaix partit enfin pour la haute Égypte avec 4 ou 5,000 hommes de toutes armes, dont 500 de cavalerie, montés sur d'excellents chevaux, et une flottille qui lui assurait la supériorité sur le Nil et les canaux. Mourad-Bey évacua toute la province de Gyzeh et celle de Beny-Soueyf, et, en peu de jours, le pavillon tricolore fut arboré sur les deux rives jusqu'à quarante lieues du Caire.

L'arsenal, les salles d'artifices, les magasins d'artillerie furent réunis à Gyzeh, et l'enceinte, qui consistait en une grande muraille, fut fortifiée par des redoutes, des flèches et de bonnes batteries. La citadelle du Caire fut mise dans un état respectable. La communication avec Alexandrie, Rosette et Damiette, n'éprouvait aucun obstacle. La maison de campagne d'Ibrahim-Bey, située sur la rive droite du Nil, forma une tête de pont à l'île de Roudah, et fut transformée en un grand hôpital, qui contenait 600 malades. Deux autres des plus grandes maisons du Caire furent destinées au même service. Toutes les parties de l'administration s'organisèrent avec une singulière activité, pendant les mois d'août et de septembre. L'institut établit ses bibliothèques, ses imprimeries, ses mécaniques, son cabinet de physique, dans un des plus beaux palais de la ville.

X. En 1798, l'escadre française arrive devant Alexandrie le 1er juillet, à dix heures du matin. L'armée opère le même jour son débarquement. Elle est, le lendemain, maîtresse d'Alexandrie. Le 10, elle arrive à El-Rahmânyeh sur le Nil. Le 13, elle donne une bataille. Le 21, elle en donne une autre. Le 23, elle entre au Caire. Les Mameluks sont détruits. Toute la basse Égypte et la capitale sont soumises en vingt-trois jours.

Saint Louis paraît devant Damiette le 5 juin 1250. Il débarque le lendemain. L'ennemi évacue la ville de Damiette; il y entre le même jour. Du 6 juin au 6 décembre, c'est-à-dire pendant six mois, il ne bouge point de la ville. Au commencement de décembre, il se met en marche. Il arrive le 17 vis-à-vis de Mansourah, sur les bords du canal d'Achmoun. Ce canal, qui a été un ancien bras du Nil, est fort large et plein d'eau dans cette saison; il y campe deux mois. Le 12 février 1251, les eaux sont basses; il passe le canal, et livre une bataille, huit mois après son débarquement à Damiette.

Si, le 6 juin 1250, les Français eussent manœuvré comme ils ont fait en 1798, ils seraient arrivés le 12 juin devant Mansourah; ils auraient trouvé le canal d'Achmoun à sec, car c'est le moment où les eaux du Nil sont le plus basses; ils fussent arrivés le 25 juin au Caire; le grand bras du Nil, à cette époque, n'a que cinq pieds d'eau; ils auraient conquis la basse Égypte et la capitale dans le mois de leur arrivée. Lorsque le premier pigeon porta au Caire la nouvelle du débarquement de saint Louis à Damiette, la consternation fut générale; on ne voyait aucun moyen de résister. La dépêche, lue aux mosquées, fit répandre des torrents de larmes. A chaque instant on s'attendait à apprendre la nouvelle de l'arrivée des Français à Mansourah et aux portes du Caire. Mais, en huit mois, les Musulmans eurent le temps de revenir de leur étonnement et d'appeler des secours. Des troupes accoururent de la haute Égypte, de l'Arabie et de la Syrie. Saint Louis fut battu, fait prisonnier et chassé de l'Égypte.

Si, en 1798, les Français eussent manœuvré comme saint Louis; s'ils eussent passé juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre, sans quitter les environs d'Alexandrie, ils auraient trouvé en janvier et février des obstacles insurmontables. Damanhour, El-Rahmânyeh et Rosette auraient été retranchés, couverts de canons et de troupes, ainsi que le Caire et Gyzeh. 12,000 Mameluks, 15 ou 20,000 Arabes à cheval, et 40 ou 50,000 janissaires, Azabs ou milices, eussent été réunis et retranchés dans ces positions. Le pacha de Jérusalem, celui d'Acre, celui de Damas, le bey de Tripoli,

eussent envoyé des secours aux fidèles. Quelques succès que l'armée française eût pu avoir dans des rencontres, la conquête eût été impossible, et il eût fallu se rembarquer. En 1250, l'Égypte était moins en état de se défendre et plus dépourvue de défenseurs qu'en 1798; mais saint Louis ne sut pas en profiter; il passa huit mois à prier, lorsqu'il eût fallu les passer à marcher, combattre et s'établir dans le pays.

CHAPITRE IV.

BATAILLE NAVALE D'ABOUKIR.

I. Mouvement des escadres anglaises dans la Méditerranée, en mai, juin, juillet 1798. — II. L'escadre française reçoit l'ordre d'entrer dans le Port-Vieux d'Alexandrie; elle le peut; elle ne le fait pas. — III. L'amiral s'embosse dans la rade d'Aboukir; mécontentement de Napoléon. — IV. Bataille navale (1er août). — V. Effet de ce désastre sur le peuple d'Égypte. — VI. Effet de la perte de l'escadre française sur la politique de l'Europe.

I. En février 1798, le ministère anglais fut instruit que des armements considérables se préparaient à Brest, à Rochefort, à Toulon, à Gênes, au Ferrol et à Cadix; que 150,000 hommes étaient campés sur les côtes de la Normandie et de la Flandre; que Napoléon, général en chef de l'armée d'Angleterre, environné de plusieurs des officiers les plus distingués de l'ancienne marine, parcourait les ports de l'Océan. Il pensa que la France voulait profiter de la paix qu'elle venait de conclure avec le continent pour terminer sa querelle avec l'Angleterre par une lutte corps à corps, et que les escadres de Cadix et de Brest réunies porteraient des armées en Angleterre et en Irlande. Mais il apprit, le 12 mai, que Napoléon était parti le 4 pour Toulon. Il donna aussitôt l'ordre à l'amiral Roger de se rendre avec dix vaisseaux de guerre devant Cadix pour renforcer l'escadre de l'amiral Saint-Vincent, qui était devant ce port.

Cet amiral, parti le 16 mai des côtes de l'Angleterre, arriva le 24 à Cadix. Lord Saint-Vincent envoya sans délai dix vaisseaux renforcer la division légère de Nelson, composée de trois vaisseaux qui croisaient dans la Méditerranée. Nelson, avec treize vaisseaux et deux frégates, se présenta le 12 juin devant Toulon; il y apprit que la flotte en était partie depuis fort longtemps. Il se rendit successivement devant la rade de Talamone, sur les côtes de Toscane, et devant Naples, où il arriva le 18 juin. Lord Saint-Vincent était resté

avec vingt vaisseaux devant Cadix, admettant qu'il était possible que l'escadre française s'y présentât pour se réunir à l'escadre espagnole. Son ordre à Nelson était de ne respecter la neutralité d'aucune puissance, et, soit que l'escadre française se portât devant Constantinople, dans la mer Noire ou au Brésil, de l'attaquer partout où il croirait pouvoir le faire avec avantage. Dans ces instructions, qui ont été imprimées, il n'est pas question de l'Égypte. Nelson apprit à Naples que l'armée française assiégeait Malte. Il fit voile pour Messine. Lorsqu'il eut appris que l'escadre française, après s'être emparée de Malte, en était partie, et paraissait se diriger sur Candie, il passa le détroit de Messine le 22 juin, et se dirigea sur Alexandrie, où il arriva le 28, au moment même où la flotte française reconnaissait le cap Deris, à trente lieues à l'ouest et au vent. Ne trouvant à Alexandrie aucun renseignement, il se dirigea sur Alexandrette, reconnut les Dardanelles, l'entrée de la mer Adriatique, et mouilla le 18 juillet à Syracuse, en Sicile, pour y faire de l'eau, croyant que l'escadre française avait passé dans l'Océan. Cependant il se porta le 24 juillet à Coron, dans la Morée. Il interrogea un bâtiment grec venu d'Alexandrie, et en apprit que, trois jours après que l'escadre anglaise s'était présentée devant ce port, une flotte française y était arrivée, avait débarqué une armée nombreuse, qui, le 2 juillet, s'était emparée de la ville et, depuis, avait marché sur le Caire; que cette flotte était mouillée dans le Port-Vieux. Il fit voile pour les côtes d'Égypte, où il arriva le 1er août.

II. Nous avons dit que l'amiral Brueys avait voulu mouiller à Aboukir pour opérer plus promptement le débarquement des effets de l'armée, pendant que le capitaine Barré faisait l'inspection du Port-Vieux. Cette inspection avait été terminée le 12 juillet. Le capitaine Barré s'exprimait dans les termes suivants :

Alexandrie, an VI [1].

« AU GÉNÉRAL BONAPARTE.

» J'ai été chargé, de votre part et de celle de Brueys, de lever le plan et les sondes du Port-Vieux. Je suis entré le 19 messidor (7 juillet) dans la rade de ce port, et j'ai commencé mes opérations, qui ont duré jusqu'au 24 dudit mois (12 juillet), où j'adressai le rapport du résultat de mon ouvrage au général Brueys et au commandant de division Dumanoir, qui, approuvant les dispositions que j'avais prises pour faire entrer l'escadre, en fit part officiellement

[1] Cette lettre, comme on le verra plus loin, était du 30 messidor an VI.

à l'amiral, lequel me répondit le 2 thermidor (20 juillet). Je joins copie de sa lettre en réponse à mon rapport.

» Signé BARRÉ. »

RAPPORT DU CAPITAINE BARRÉ A L'AMIRAL BRUEYS.

Alexandrie, le 25 messidor an VI (13 juillet 1798).

« Les trois passes d'Alexandrie sont susceptibles, Général, d'obtenir de la profondeur, en faisant briser quelques roches qui se trouvent dans le milieu et sur les côtés; ce qui pourrait se faire aisément, ces roches étant très-friables; d'ailleurs il n'existe dans la grande passe qu'un seul endroit où il serait nécessaire d'employer ce moyen, le rocher se trouvant dans le milieu de la passe, quoiqu'il y ait un passage de six brasses tribord et bâbord et assez large pour passer des vaisseaux de ligne de premier rang.

» La passe du Marabout est large de 300 toises et longue de 500, et est très-difficultueuse à raison de l'inégalité de ses fonds, qui ne donnent que quatre brasses, quatre brasses et demie. Mais celle du milieu, qui est la meilleure et celle où il y a le plus d'eau, a 200 toises de large dans l'endroit le plus étroit, sur 660 de long, et donne, dans toute son étendue, six et sept brasses, excepté à l'entrée, où il n'y en a que cinq, et dans le milieu cinq et demie; et je dois observer qu'il y a passage de chaque côté de ces hauts-fonds, et qu'alors il n'y a plus que le milieu qui n'offre que cinq brasses et demie à basse mer, les marées donnant tous les jours deux pieds et demi, et davantage dans les pleines lunes, et surtout dans le débordement du Nil.

» Il y a louvoyage dans les deux passes en portant la bordée dans la passe du Marabout, et dans l'ouest du banc où s'était perdu *le Patriote;* et, comme l'on rencontre alors la grande passe, on se trouve au large de tout danger, et l'on doit prendre pour remarque à terre, lorsque l'on sort, le château par la pointe de l'île du Phare bien effacé : alors on est en dehors de tout, la sonde rapportant dix et douze brasses.

» Ces passes m'étant connues, j'ai mouillé des barriques goudronnées et bien étalinguées dans les deux principales passes, sur lesquelles barriques j'ai mis des pavillons rouges à tribord en entrant et des jaunes à bâbord. Il est essentiel, comme il y a plus d'eau sur tribord, de ranger la première bouée rouge, le fond donnant six brasses, et de continuer à gouverner à l'aire de vent indiquée dans le plan, conservant toujours le milieu des bouées, et alors venir en

arrondissant pour éviter le banc qui est au sud-ouest des récifs. D'ailleurs on peut approcher la terre d'Alexandrie, le fond étant, jusque par le travers des Figuiers, de neuf et dix brasses.

» La troisième passe, à l'est de la pointe des Figuiers, peut recevoir des bâtiments du commerce, ayant trois et quatre brasses dans toute la longueur de cette passe, et même, dans un cas pressé, de fortes corvettes ou de petites frégates.

» Le port est sain partout, ainsi qu'il est aisé de le vérifier dans le plan que je vous adresse, et, s'il était nettoyé, il pourrait recevoir des bâtiments encore plus forts; cependant toutes les sondes rapportent neuf, dix et onze brasses.

» Je pense aussi qu'on pourrait pratiquer une passe du Port-Vieux au Port-Neuf, ce qui faciliterait beaucoup l'entrée et la sortie de ces deux ports; mais elle ne peut encore avoir lieu; ainsi il n'y faut plus penser.

» Je dois encore vous faire observer qu'il serait essentiel que vous donnassiez l'ordre qu'on fabriquât des plateaux en fer pour établir des balises que rien ne puisse déranger, les bouées ayant l'inconvénient de chasser lorsqu'il y a beaucoup de mer.

» Je désire, Général, avoir rempli vos intentions, ainsi que celles du général en chef, et mon avis, en dernière analyse, est que les vaisseaux peuvent passer avec les précautions d'usage, que vous connaissez mieux que moi.

» Signé BARRÉ. »

Rien ne devait donc plus s'opposer à l'exécution de l'ordre précis que Napoléon avait donné à l'amiral Brueys, de faire entrer l'escadre dans le Port-Vieux d'Alexandrie. Mais l'amiral était résolu à rester dans la rade d'Aboukir.

Cependant, pour mettre sa responsabilité à couvert, car l'ordre de Napoléon d'entrer sans délai dans le Port-Vieux était positif et avait été réitéré plusieurs fois, il feignit de n'ajouter aucune foi au rapport du capitaine Barré, et lui adressa la lettre suivante.

LETTRE DE L'AMIRAL BRUEYS AU CITOYEN BARRÉ, COMMANDANT *L'ALCESTE*.

2 thermidor an VI.

« J'ai reçu, Citoyen, votre lettre du 30 messidor, et je ne peux que donner des éloges aux soins et aux peines que vous vous êtes donnés pour trouver une passe au milieu des récifs qui forment l'entrée du Port-Vieux, et qui puisse permettre aux vaisseaux de guerre

d'y aller mouiller sans courir aucun danger. Ce que vous me dites ne me paraît pas encore assez satisfaisant, puisqu'on est obligé de passer sur un fond de vingt-cinq pieds, et que nos vaisseaux de 74 en tirent au moins vingt-deux; qu'il faudrait par conséquent un vent fait exprès et une mer calme pour hasarder d'y passer sans courir les plus grands risques d'y perdre un vaisseau, d'autant que le passage est étroit et que l'effet du gouvernail est moins prompt lorsqu'il y a peu d'eau sous la quille.

» Peut-être vos recherches vous feront-elles trouver quelque chose de plus avantageux, et je vous engage à ne les abandonner qu'après vous être assuré que l'espace compris entre la tour du Marabout et la côte de l'est n'offre rien de mieux que l'endroit que vous avez fait baliser. Soyez persuadé que je ne négligerai pas de faire valoir la nouvelle preuve de zèle que vous aurez donnée dans cette occasion; ce qui, ajouté aux services distingués que vous avez déjà rendus, doit vous être un sûr garant des éloges et des récompenses que vous recevrez du gouvernement.

» Lorsque votre travail sera fini, il sera nécessaire que vous en fassiez part au général en chef, et, en lui envoyant un plan exact de vos sondes, vous lui ferez part de votre façon de penser sur la qualité des vaisseaux qu'on peut se permettre de faire entrer dans le Port-Vieux avec la certitude de ne pas les risquer.

» Signé BRUEYS. »

III. La bataille des Pyramides, la soumission du Caire et les proclamations des ulemas avaient pacifié toute la basse Égypte. Les communications avaient été rétablies avec Rosette et Alexandrie. Le 30 juillet, le quartier général en reçut pour la première fois des nouvelles depuis le départ de Damanbour, c'est-à-dire depuis vingt jours. De trois lettres de l'amiral, une était du 10 juillet; elle disait que la commission chargée de vérifier le travail du capitaine Barré était occupée à sonder une nouvelle passe, qui paraissait préférable à la passe ordinaire. Par une seconde, datée du 15, il rendait compte de diverses escarmouches qui avaient eu lieu au puits d'Aboukir, entre les matelots et les Arabes; quelques matelots avaient été tués; la communication avec Alexandrie et Rosette était interceptée par terre. Par la troisième, du 20 juillet, il donnait des nouvelles de Nelson, qui avait été aperçu par des bâtiments grecs entrés dans Alexandrie. Il disait « qu'il paraissait que l'escadre anglaise croisait entre Corfou et la Sicile; que, inférieure en forces à l'escadre française, elle n'osait s'en approcher; que cependant, pour

plus grande précaution, il avait vérifié son embossage, et qu'il occupait une position inexpugnable; que sa gauche était couverte par l'îlot d'Aboukir, avancé dans la mer à 600 toises du port; qu'il avait fait occuper cet îlot par 50 soldats d'infanterie et deux pièces de 12 de campagne, jugeant prudent de le mettre à l'abri des tentatives de l'ennemi; que ses deux plus mauvais vaisseaux, *le Guerrier* et *le Conquérant,* formaient la gauche de sa ligne d'embossage; que, couverts par l'îlot, ils étaient hors de toute atteinte; qu'il avait placé à son centre *le Franklin, l'Orient* et *le Tonnant,* un vaisseau de 120 et deux vaisseaux de 80; que des vaisseaux de 74 ne se placeraient pas impunément sous cette redoutable batterie; que sa droite était en l'air et fort éloignée de terre, mais qu'il était impossible à l'ennemi de la tourner sans perdre le vent, qui, dans cette saison, souffle constamment du nord-ouest; que, si ce cas arrivait, il appareillerait avec sa gauche et son centre, et attaquerait l'ennemi à la voile ».

Le général en chef, extrêmement étonné et fort mécontent de ces dispositions de l'amiral, dépêcha sur-le-champ le capitaine Julien, son aide de camp, avec ordre de s'embarquer sur *l'Orient* et de ne pas débarquer qu'il n'eût vu toute l'escadre mouillée dans le Port-Vieux. Il écrivit à l'amiral que, depuis vingt jours, il avait eu le temps de s'assurer si son escadre pouvait, ou non, entrer dans le Port-Vieux : pourquoi donc n'y était-il pas entré? ou pourquoi n'avait-il pas, conformément à ses ordres, appareillé pour Corfou ou pour Toulon? qu'il lui réitérait l'ordre de ne point rester dans cette mauvaise position et de lever l'ancre immédiatement; qu'Aboukir était une rade foraine, puisque son aile droite ne pouvait être protégée par la terre; que le raisonnement qu'il faisait serait plausible s'il était attaqué par des forces égales; mais les manœuvres de l'amiral anglais, depuis un mois, indiquaient assez qu'il attendait un renfort de devant Cadix, et qu'aussitôt que les renforts l'auraient joint il se présenterait devant Aboukir peut-être avec dix-huit, vingt ou vingt-cinq vaisseaux; qu'il fallait éviter toute bataille navale, et ne mettre sa confiance que dans le Port-Vieux d'Alexandrie. Le capitaine Julien fut attaqué près d'A'lqâm par un parti d'Arabes; le bâtiment sur lequel il était fut pillé, et ce brave officier assassiné en défendant ses dépêches. Il ne pouvait d'ailleurs arriver que le lendemain du désastre qu'il était chargé de prévenir.

Tous les rapports d'Alexandrie contenaient des plaintes contre l'escadre : elle était sans discipline; les matelots descendaient à terre et sur la plage; les ports d'Alexandrie et de Rosette étaient encombrés des chaloupes des vaisseaux; à bord on avait cessé les exercices, on

ne faisait jamais de branle-bas; aucune escadrille légère n'était à la voile, pas même une frégate ; des bâtiments suspects paraissaient tous les jours à l'horizon sans qu'ils fussent chassés; et, de la manière dont se faisait le service, l'escadre pouvait être surprise d'un moment à l'autre. Le général en chef écrivit à l'amiral pour lui témoigner son mécontentement de toutes ces négligences. Il ne concevait pas comment il ne profitait point de la protection du Port-Vieux d'Alexandrie; l'îlot qui appuyait la gauche de la ligne d'embossage, n'étant pas occupé par une trentaine de bouches à feu, lui était inutile; il eût fallu y placer douze pièces de 36 en fer, quatre de 16 ou 18, de bronze, avec un gril à boulets rouges et sept ou huit mortiers à la Gomer de 12 pouces : alors vraiment la gauche eût été en sûreté. Il ne pouvait pas pénétrer les raisons qui avaient porté l'amiral à laisser les deux vaisseaux de 64 dans le port d'Alexandrie. Ces deux vaisseaux étaient neufs et d'une très-bonne construction; ils tiraient beaucoup moins d'eau que les vaisseaux de 74, ils pouvaient être placés avec avantage entre la gauche de sa ligne et l'îlot; ces vaisseaux étaient préférables au *Conquérant,* vieux vaisseau condamné depuis longtemps, qu'on n'avait armé à Toulon qu'avec du 18. Toute la ligne d'embossage aurait pu également être renforcée d'une frégate par vaisseau; l'amiral en avait neuf en tout; les frégates vénitiennes étaient très-bonnes, plus grandes et plus larges que les frégates françaises de 44; elles pouvaient porter du 24, elles tiraient moins d'eau, ce qui était un inconvénient pour leur marche, mais était un avantage pour la ligne d'embossage; enfin six bombardes, dix chaloupes canonnières ou tartanes armées de 24 étaient dans le convoi : pourquoi ne pas les employer à fortifier la droite de la ligne d'embossage? 1,500 matelots étaient dans le port d'Alexandrie sur le convoi; l'amiral pouvait en renforcer les équipages ; ce qui les aurait portés à 100 hommes de plus que leur complet.

Toutes ces réflexions faisaient naître des idées fort tristes et tourmentaient le général en chef. Mais, le 2 août au soir, il fut entièrement rassuré par l'arrivée d'une dépêche datée du 30 juillet. L'amiral lui écrivait qu'il venait d'apprendre officiellement la nouvelle de la bataille des Pyramides et la prise du Caire; qu'elle avait influé sur les Arabes, qui avaient sur-le-champ fait leur soumission; qu'il avait trouvé une passe pour entrer dans le Port-Vieux, qu'il la faisait baliser; que sous peu de jours son escadre serait en sûreté, et qu'il demandait la permission de pouvoir immédiatement après se rendre au Caire; qu'il avait fait reconnaître les batteries qui défendaient le Port-Vieux; qu'il n'avait que les plus grands éloges à faire

des officiers d'artillerie et du génie; que tous les points étaient parfaitement défendus; qu'une fois l'escadre mouillée dans le Port-Vieux on pourrait dormir tranquille.

IV. Le 1er août, à deux heures et demie après midi, l'escadre anglaise apparut à l'horizon d'Aboukir, toutes voiles dehors. Il ventait grand frais nord-ouest. L'amiral était à table avec ses officiers. Une partie des équipages et des chaloupes étaient à Alexandrie, à Rosette ou à terre sur la plage d'Aboukir. Son premier signal fut d'ordonner le branle-bas; son second, d'ordonner aux chaloupes qui étaient à Alexandrie, à Rosette et à terre de rejoindre leurs vaisseaux; le troisième, d'ordonner aux équipages des bâtiments de transport qui étaient à Alexandrie de se rendre par terre à bord de ses vaisseaux pour en renforcer les équipages; le quatrième, d'ordonner de se tenir prêt à combattre; le cinquième, d'ordonner de se tenir prêt à appareiller; le sixième, à cinq heures dix minutes, d'ordonner de commencer le feu. L'escadre anglaise arrivait avec la plus grande rapidité, mais elle ne montrait que onze vaisseaux de 74, un de 50 et une petite corvette. Il était cinq heures après midi, il ne paraissait pas possible qu'avec des forces si inférieures l'amiral anglais voulût attaquer la ligne. Mais deux autres vaisseaux étaient à l'ouest d'Alexandrie, hors de vue; ils n'arrivèrent sur le champ de bataille qu'à huit heures du soir.

La ligne d'embossage de l'armée française était composée : la gauche, par *le Guerrier, le Conquérant, le Spartiate* et *l'Aquilon,* tous les quatre de 74; *la Sérieuse,* frégate de 36, était derrière *le Guerrier;* le centre, par *le Peuple-Souverain,* de 74, *le Franklin,* de 80, *l'Orient,* de 120, *le Tonnant,* de 80, *l'Arthémise,* frégate de 40; *l'Alerte* et *le Castor,* deux petites corvettes, mouillaient derrière l'amiral; la droite était composée de *l'Heureux,* de 74, *le Timoléon,* de 74, *le Guillaume-Tell,* de 80, que montait l'amiral Villeneuve; *le Mercure,* de 74, *le Généreux,* de 74; derrière *le Généreux* étaient mouillées les frégates *la Diane* et *la Justice,* chacune de 44, les meilleures de la flotte.

L'escadre anglaise marchait dans l'ordre suivant : 1° *le Culloden* en tête, 2° *le Goliath,* 3° *le Zélé,* 4° *l'Orion,* 5° *l'Audacieux,* 6° *le Thésée,* 7° *le Vanguard,* vaisseau amiral, 8° *le Minotaure,* 9° *le Bellérophon,* 10° *la Défense,* 11° *le Majestueux,* tous de 74; 12° *le Léandre,* de 50, et *la Mutine,* corvette de 14 canons; 13° *l'Alexandre,* 14° *le Swiftsure;* ces deux vaisseaux étaient hors de vue, à l'ouest d'Alexandrie.

30.

L'opinion générale dans l'escadre française était que la bataille serait remise au lendemain, si toutefois d'autres vaisseaux ne venaient renforcer l'ennemi dans la nuit; car il ne paraissait pas possible que Nelson risquât une bataille avec ceux qu'il montrait. Le branle-bas fut fort mal fait. On laissa subsister sur *l'Orient* les cabanes construites pour les passagers. *Le Guerrier* et *le Conquérant* ne dégagèrent qu'une seule batterie et encombrèrent la batterie du côté de terre. Il paraît que Brueys avait le projet d'appareiller, mais qu'il attendait les matelots d'Alexandrie, qui n'arrivèrent qu'à neuf heures du soir. Cependant l'escadre ennemie était à portée de canon, et, au grand étonnement des deux armées, l'amiral français ne faisait pas le signal de commencer le feu.

L'ordre de Nelson fut d'attaquer vaisseau par vaisseau, chaque vaisseau jetant l'ancre et se plaçant par le travers de la proue du vaisseau français. *Le Culloden,* destiné à attaquer *le Guerrier,* qui formait l'extrême gauche de l'armée française, voulant passer entre *le Guerrier* et l'îlot d'Aboukir, toucha et s'échoua. Si cet îlot eût été armé de gros canons, il eût été obligé d'amener; du moins il fut inutile pendant toute la bataille. *Le Goliath,* qui le suivait, passa entre lui et la ligne française; il voulut jeter l'ancre et mouiller par le travers de la proue du *Guerrier,* mais il fut entraîné par le vent et le courant; il doubla *le Guerrier,* qui, ayant sa batterie de tribord embarrassée, ne put s'en servir. Le capitaine du *Goliath* fut surpris de ne recevoir aucune bordée ni du *Guerrier* ni du *Conquérant,* pendant que le pavillon français y flottait; il ne connut depuis qu'avec étonnement la raison de cette contradiction. Si *le Guerrier* eût été mouillé sur quatre ancres, plus près de l'îlot, il eût été impossible de le doubler. *Le Zélé* imita la manœuvre du *Goliath; l'Orion* suivit, mais il fut attaqué par la frégate française *la Sérieuse.* Cette attaque audacieuse retarda son mouvement; il mouilla entre *le Franklin* et *le Peuple-Souverain. Le Vanguard,* vaisseau amiral anglais, jeta l'ancre par le travers du *Spartiate,* troisième vaisseau de la ligne française. *La Défense, le Bellérophon, le Majestueux, le Minotaure,* suivirent son mouvement, et toute la gauche et le centre de la ligne française se trouvèrent engagés, jusqu'au huitième vaisseau *le Tonnant.* Les cinq vaisseaux de la droite ne prirent aucune part à l'action. L'amiral français et ses deux *matelots,* fort supérieurs par leur échantillon aux vaisseaux ennemis, firent des merveilles. Le vaisseau anglais *le Bellérophon* fut dégréé, démâté et obligé d'amener. Deux autres de 74 furent démâtés, obligés de s'éloigner. Si, dans ce moment, le contre-amiral Villeneuve eût appareillé avec la droite et fût tombé sur la

ligne anglaise, avec les cinq vaisseaux et les deux frégates sous ses ordres, la victoire était aux Français. Le vaisseau anglais *le Culloden* avait échoué; *le Léandre* était occupé à le relever; *l'Alexandre* et *le Swiftsure,* il est vrai, paraissaient en vue, mais étaient encore loin du champ de bataille, et *le Bellérophon* avait amené. Nelson ne soutenait le combat qu'avec dix vaisseaux. *Le Léandre,* voyant le danger que courait la flotte anglaise, abandonna *le Culloden* et se jeta au milieu du feu. *L'Alexandre* et *le Swiftsure* arrivèrent enfin, se portèrent sur *le Franklin* et *l'Orient.* La bataille n'était rien moins que décidée et se soutenait encore avec assez d'égalité. Du côté des Français, *le Guerrier* et *le Conquérant* ne tiraient plus, mais c'étaient leurs plus mauvais vaisseaux; et, du côté des Anglais, *le Culloden* et *le Bellérophon* étaient aussi hors de combat. Les vaisseaux anglais avaient plus souffert que les vaisseaux français par la supériorité du feu de *l'Orient,* du *Franklin* et du *Tonnant.* Il était probable que le feu se soutiendrait ainsi toute la nuit et qu'enfin l'amiral Villeneuve prendrait part à l'action. Mais, sur les neuf heures du soir, le feu prit à *l'Orient;* à dix heures, il sauta; ce qui décida la victoire en faveur des Anglais. Son explosion fut épouvantable. Pendant une demi-heure le combat cessa. La ligne française recommença le feu. *Le Spartiate, l'Aquilon, le Peuple-Souverain, le Franklin, le Tonnant,* soutinrent l'honneur de leur pavillon. La canonnade fut vive jusqu'à trois heures du matin; de trois à cinq elle se ralentit des deux côtés; à cinq heures elle recommença avec une nouvelle fureur. Qu'eût-ce été si *l'Orient* y avait pris part? A midi, le 2 août, la canonnade était encore vive; à deux heures après midi, le décret du destin était prononcé. Alors seulement l'amiral Villeneuve parut s'apercevoir qu'on se battait depuis dix-huit heures : il coupa ses câbles et gagna le large avec *le Guillaume-Tell,* de 80, *le Généreux* et les frégates *la Diane* et *la Justice.* Les trois autres vaisseaux de sa droite s'étaient jetés à la côte sans presque rendre de combat.

La perte et le désordre des Anglais furent tels que, vingt-quatre heures après le commencement de la bataille, le pavillon tricolore flottait encore sur *le Tonnant,* et Nelson n'avait aucun vaisseau en état de l'attaquer, tant était grand le délabrement de son escadre. Il vit avec plaisir *le Guillaume-Tell* et *le Généreux* se sauver. Il ne fut pas tenté de les faire suivre. Il dut sa victoire à l'ineptie et à la négligence des capitaines du *Guerrier* et du *Conquérant,* à l'accident de *l'Orient*, et à la mauvaise conduite du contre-amiral Villeneuve. Brueys déploya le plus grand courage. Plusieurs fois blessé, il refusa de descendre à l'ambulance. Il mourut sur son banc de quart, et son

dernier soupir fut un ordre de combattre. Casabianca, capitaine de *l'Orient,* Thevenard, du Petit-Thouars, officiers distingués, périrent avec gloire. Casabianca avait avec lui son fils; quand il vit le feu gagner le vaisseau, il chercha à sauver cet enfant; il l'attacha sur un mât de hune qui flottait; mais cet intéressant enfant fut englouti par l'explosion. Casabianca sauta avec *l'Orient,* tenant à la main le grand pavillon national.

L'opinion des marins des deux escadres est unanime : Villeneuve a toujours pu décider la victoire en faveur des Français; il l'a pu à huit heures du soir, il l'a pu à minuit, après la perte de *l'Orient;* il l'a pu encore à la pointe du jour. Ce contre-amiral a dit, pour sa justification, qu'il attendait le signal de l'amiral; mais, au milieu des tourbillons de fumée, le signal ne put être aperçu. Est-il besoin d'un signal pour secourir ses camarades et prendre part au combat? D'ailleurs *l'Orient* a sauté à dix heures du soir; le combat a fini le lendemain à midi : Villeneuve a donc commandé l'escadre pendant quatorze heures. Cet officier général ne manquait pas d'expérience de la mer, il manquait de résolution et de vigueur; il avait le mérite d'un capitaine de port, mais non les qualités d'un soldat. A la hauteur de Candie, *le Guillaume-Tell* et *le Généreux* se séparèrent : *le Guillaume-Tell* entra dans Malte avec les deux frégates; *le Généreux,* commandé par le brave Lejoille, entra dans l'Adriatique, et donna la chasse au *Léandre,* le vaisseau de 50, qui était à la bataille d'Aboukir et allait en mission; il le prit après un combat de quatre heures, et le mena à Corfou.

Les Anglais perdirent dans cette bataille 800 hommes, tués ou blessés. Ils prirent sept vaisseaux; deux vaisseaux et une frégate échouèrent et furent pris; un vaisseau et une frégate s'échouèrent et furent brûlés à la côte par leurs équipages; un vaisseau sauta en l'air; deux vaisseaux et deux frégates se sauvèrent. Le nombre de prisonniers ou de tués fut de près de 3,000 hommes. 3,500 hommes entrèrent dans Alexandrie, dont 900 blessés rendus par les Anglais.

Les capitaines du *Guerrier*, du *Conquérant,* de *l'Heureux,* du *Mercure,* du *Timoléon,* se couvrirent de honte. Les capitaines de la frégate *la Sérieuse,* du *Spartiate*, de *l'Aquilon,* du *Peuple-Souverain,* du *Franklin,* du *Tonnant,* méritèrent les plus grands éloges[1].

[1] *La Sérieuse,* capitaine Martin; *le Spartiate,* commandant Émeriau, chef de division, blessé; *l'Aquilon,* commandant Thevenard, chef de division, tué; *le Peuple-Souverain,* commandant Racord, capitaine de vaisseau, blessé; *le Franklin,* contre-amiral Blanquet du Chayla, et Gilet, capitaine de vaisseau,

V. 1,000 hommes, soldats de marine ou matelots, sauvés de l'escadre, furent incorporés dans l'artillerie et l'infanterie de l'armée; 1,500 formèrent une légion maritime, composée de trois bataillons; 1,000 servirent à compléter les équipages des deux vaisseaux de 64, des sept frégates et des bricks, corvettes ou avisos qui se trouvaient dans Alexandrie. L'ordonnateur de la marine, Leroy, s'employa avec activité au sauvetage. Il sauva des pièces de canon, des boulets, des mâts, des pièces de bois. Le capitaine Ganteaume, chef d'état-major de l'escadre, qui s'était jeté à l'eau lorsqu'il avait vu *l'Orient* en flammes, et avait gagné terre, fut nommé contre-amiral et prit le commandement de la marine de l'armée.

L'amiral Brueys avait réparé autant qu'il avait été en lui, par son sang-froid et son intrépidité, les fautes dont il s'était rendu coupable : 1° d'avoir désobéi à l'ordre de son chef et de ne pas être entré dans le Port-Vieux d'Alexandrie : il le pouvait dès le 8 juillet; 2° d'être resté mouillé à Aboukir sans prendre les précautions convenables. S'il eût tenu une escadre légère à la voile, il eût été prévenu à la pointe du jour de l'approche de l'ennemi, et n'aurait pas été surpris. S'il eût armé l'îlot d'Aboukir, et s'il se fût servi des deux vaisseaux de 64, des sept frégates, des bombardes, des canonnières qui étaient dans le port d'Alexandrie et des matelots qui étaient à sa disposition, il se fût donné de grandes chances de victoire. S'il avait maintenu une bonne discipline, qu'il eût fait faire tous les jours le branle-bas, deux fois par jour l'exercice du canon, que deux fois par semaine au moins il eût inspecté lui-même ses vaisseaux, *le Guerrier* et *le Conquérant* n'auraient pas encombré leurs batteries de tribord. Cependant, malgré toutes ces fautes, si *l'Orient* n'eût pas sauté, ou si l'amiral Villeneuve eût voulu prendre part au combat et ne pas rester spectateur oisif, les Français pouvaient encore espérer la victoire.

L'action de Nelson a été une action désespérée, qui ne saurait être proposée pour modèle, mais où il a déployé, ainsi que les équipages anglais, toute l'habileté et la vigueur possibles, tandis que la moitié de l'escadre française a montré autant d'ineptie que de pusillanimité.

Peu de jours après la bataille, Nelson abandonna les parages d'Égypte et cingla vers Naples. Il laissa devant Alexandrie une croisière de trois vaisseaux de guerre. Quarante bâtiments napolitains, qui faisaient partie du convoi, demandèrent à retourner à Naples; ils eurent quelques pourparlers avec la croisière anglaise. On leur permit de sortir; mais, à la sortie du port, ils furent pris, amarinés et brû-

tous deux blessés; *le Tonnant,* commandant du Petit-Thouars, chef de division, tué.

lés, leurs équipages furent faits prisonniers. Cet événement eut le plus heureux effet pour l'armée. Il excita au plus haut point l'indignation des Génois et des autres matelots des côtes d'Italie qui faisaient partie du convoi; ils firent depuis cause commune et servirent l'armée de tout leur zèle.

Après le combat de Sâlheyeh, le général en chef avait entamé une négociation avec Ibrahim-Bey. Ce bey comprit parfaitement tout ce que sa situation avait de déplorable. Il était à la disposition de Djezzar-Pacha; avec la réputation de posséder un grand trésor, il se trouvait environné de dangers. On lui fit proposer de lui laisser, à lui et à tous ses Mameluks, la propriété de tous leurs villages, celle de leurs maisons, de les prendre à la solde de la République, les beys comme généraux, les kâchefs comme colonels, de lui accorder le titre et les honneurs de prince. Cette proposition avait été écoutée. Un kâchef de confiance s'était rendu au Caire; mais, huit jours après son arrivée, il reçut une lettre d'Ibrahim-Bey, qui le rappelait. Ibrahim lui disait que la destruction de l'escadre avait changé la situation des choses; que, ne pouvant plus recevoir de secours et ayant des ennemis de tous côtés, les Français finiraient par être vaincus.

Quelques jours après la bataille des Pyramides, le général en chef écrivit à Mourad-Bey et lui envoya le négociant Rosetti, homme habile, ami des Mameluks et consul de Venise. Il lui faisait les mêmes propositions qu'à Ibrahim-Bey; il y ajoutait l'offre du gouvernement d'une des provinces de la haute Égypte, jusqu'à ce qu'il pût être revêtu d'une souveraineté en Syrie. Mourad-Bey, qui avait la plus haute estime pour l'armée française, accéda à ces propositions, et dit qu'il s'en remettait entièrement à la générosité du général français, dont il connaissait et estimait la nation; qu'il se retirerait à Esné et aurait la jouissance de la vallée, depuis les Deux-Montagnes jusqu'à Syene, avec le titre d'émir; qu'il se regarderait comme sujet de la nation française et fournirait un corps de 800 Mameluks, à la disposition du général, pour être employé où il le jugerait nécessaire; que tous les villages ou propriétés appartenant à lui ou à ses Mameluks lui seraient confirmés, et que si le général étendait son pouvoir sur la Syrie, il acceptait la proposition éventuelle qu'il lui faisait d'y recevoir un établissement, mais qu'il s'entendrait sur cette question avec le général, qu'il désirait vivement voir. Rosetti partit avec cette dépêche. Il fut retardé fort longtemps à Beny-Soueyf; et, avant de quitter cette ville, il reçut une nouvelle lettre de Mourad-Bey, qui lui faisait connaître que, venant d'être instruit par le commandant de la croisière anglaise du désastre de l'escadre française à Aboukir, il ne pouvait

prendre aucun engagement; que, s'il les avait signés, il les tiendrait; mais que, se trouvant encore libre, il voulait courir toutes les chances de sa fortune.

Koraïm, ce commandant d'Alexandrie qui le premier s'était soumis aux armes françaises et avait alors rendu des services importants, eut des correspondances avec le commandant de la croisière anglaise. Il fut traduit devant une commission militaire et condamné à mort. Pendant quelques jours, le général en chef hésita; mais il sacrifia la prédilection qu'il avait pour cet homme à l'urgence des circonstances, qui voulaient un exemple.

Des agents anglais débarquèrent à Gaza, communiquèrent avec Ibrahim-Bey, Djezzar-Pacha et les Arabes du désert de Suez. D'autres débarquèrent du côté de la tour des Arabes, agitèrent les tribus du Bahyreh, du désert de la grande et de la petite oasis, correspondirent avec Mourad-Bey, fournirent de l'argent, des munitions et des armes aux Arabes. Dans le courant de novembre, un régiment de cavalerie française fut surpris de se trouver au milieu d'Arabes armés de fusils anglais avec des baïonnettes.

Le mauvais effet de la bataille d'Aboukir se faisait sentir au Caire même. Les amis des Anglais y propageaient avec exagération les conséquences de leur victoire; mais l'escadre de Nelson ayant quitté les côtes d'Égypte, on parvint à convaincre les cheiks qu'elle avait été poursuivie par une autre escadre française. D'ailleurs l'armée gagnait à vue d'œil. La cavalerie se remontait avec activité sur de superbes chevaux. L'infanterie, reposée, s'accoutumait au pays; bientôt elle fut tout autre dès que les chaleurs de la canicule furent passées. Les remontes des attelages d'artillerie étaient aussi nombreuses qu'il était nécessaire. Le mouvement de toutes les troupes, les fréquentes revues et exercices confirmèrent tous les jours davantage la puissance française dans l'opinion des Arabes, et en peu de semaines le sentiment qu'avait produit le désastre d'Aboukir ne laissa plus aucune trace.

VI. Nelson se rendit dans le port de Naples et y fut reçu en triomphe. Le roi et surtout la reine laissèrent voir à découvert la haine qui les animait contre la nation française. La guerre en fut une conséquence. Le roi de Naples entra dans Rome à la tête de 60,000 hommes en novembre 1778; mais il fut battu, repoussé, chassé de Naples, obligé de se réfugier en Sicile. La Russie et l'Autriche s'unirent à l'Angleterre, et recommencèrent la guerre de la seconde coalition en mars 1799.

Aussitôt que la Porte avait été instruite de l'invasion de l'Égypte, elle en avait témoigné du mécontentement, mais avec modération. Djezzar-Pacha ayant expédié Tartare sur Tartare pour demander des secours et des pouvoirs, il lui avait été répondu de se défendre en Syrie, si on l'y attaquait, mais de n'entreprendre aucune hostilité et de garder du sang-froid; que le Grand Seigneur attendait des explications de Paris, et qu'il n'avait pas oublié que les Français étaient les plus anciens alliés de l'empire. L'Angleterre, l'Autriche, la Russie et Naples firent de concert des démarches pour pousser la Porte à la guerre contre la République; l'empereur Selim s'y refusa constamment. Il attendait, disait-il, des explications. Mais, dans le fait, il n'avait garde de s'engager dans une guerre contre la France, ennemie de ses ennemis naturels, la Russie et l'Autriche. Il comprenait parfaitement qu'une fois que ses armées seraient engagées dans les déserts de l'Arabie, Constantinople serait exposée à la haine et à l'ambition des Russes.

Un officier du sérail, ayant la confiance particulière de Selim, arriva au Caire par la voie de Derne, avec la caravane des pèlerins. Il vit le général en chef; il lui fit connaître les vraies dispositions de la Porte. Il demanda, ce qu'il obtint sur l'heure, que toutes les propriétés de la ville de la Mecque lui fussent confirmées; qu'un Ottoman fût nommé pour émir-agha, et qu'un corps de troupes musulmanes fût levé pour l'escorte de la caravane de la Mecque; enfin que le général donnât des explications sur ses projets, l'assurant que la Porte était résolue à ne rien faire avec précipitation et à ne se laisser emporter par aucune passion. Cet officier séjourna plus de quarante jours au quartier général. Il eut lieu d'être satisfait de ce que lui dirent les cheiks du Caire des dispositions du sultan El-Kebir et des Français; il s'embarqua sur la mer Rouge, sous prétexte d'aller à la Mecque, et arriva à Constantinople dans le courant de décembre. Mais alors la Porte était entraînée; la destruction de l'escadre d'Aboukir la laissait à la merci des escadres anglaise et russe. Les lettres des officiers français, interceptées par la croisière et communiquées à la Porte par les ministres anglais, eurent aussi de l'influence sur ses dispositions. Ces officiers y montraient tant de mécontentement, ils y peignaient la position de l'armée comme tellement critique, que le divan crut qu'il serait facile aux alliés de reprendre l'Égypte, et craignit qu'une fois maîtres de ce pays les Anglais ne le gardassent, comme ils l'en menaçaient. Ce fut cette considération surtout qui le détermina à déclarer la guerre à la République.

CHAPITRE V.

AFFAIRES RELIGIEUSES.

I. De l'islamisme. — II. Des ulemas de Gàma el-Azhar. — III. Fetfa. — IV. Fête du Nil. Fête du Prophète. — V. L'imâm de la Mecque. — VI. Des arts, des sciences, des belles-lettres sous les califes. — VII. De la polygamie. — VIII. Mœurs.

I. Moïse a révélé l'existence de Dieu à sa nation; Jésus-Christ, à l'empire romain; Mahomet, à l'ancien continent. Moïse arracha les descendants de Jacob à la captivité de l'Égypte. Il les retint quarante ans dans le désert, où il leur donna des lois. Ils soupiraient sans cesse après « ces marmites pleines de viandes dont ils mangeaient tout leur soûl. » Il s'attacha, pour combattre cet esprit de retour, à leur inspirer un caractère exclusif, à les isoler au milieu des nations. Les Hébreux connurent le vrai Dieu mille ans avant les autres hommes.

Jésus-Christ, quoique descendant de David, ne prétendit pas au trône de ses pères. Il prêta et ordonna obéissance à tout gouvernement établi. « Toute puissance vient de Dieu. Mon empire n'est pas de ce monde. Rendez à César ce qui appartient à César. » Il n'eut qu'un but dans sa mission divine : régler les consciences, diriger les âmes dans cette vie pour opérer leur salut dans l'autre. L'Évangile ne donne aucune règle pour le gouvernement des choses d'ici-bas. La doctrine des chrétiens ne dut exciter en rien la jalousie des Césars; mais, par le même principe, elle fut extrêmement favorable aux dynasties qui s'élevèrent sur les débris de l'empire romain : elle les légitima. Clovis ne fut réellement roi qu'après avoir été sacré.

La religion chrétienne est celle d'un peuple très-civilisé. Elle élève l'homme; elle proclame la supériorité de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps. Elle est née dans les écoles grecques; elle est le triomphe des Socrate, des Platon, des Aristide, sur les Flaminius, les Scipion, les Paul-Émile. Les Romains soumirent la Grèce par la force de leurs armes, mais ils furent subjugués insensiblement par l'influence irrésistible de l'esprit, des arts et des sciences des vaincus. Les canons fondamentaux de l'Église furent délibérés et décrétés dans les conciles tenus en Orient pendant les huit premiers siècles, à Nicée, à Alexandrie, à Antioche, à Constantinople, à Chalcé-

doine, à Césarée et à Athènes. Comme tout ce qui s'établit par la seule influence de la persuasion, comme tout ce qui est le résultat du progrès des lumières, la religion de Jésus-Christ eut une marche lente; il lui fallut quatre siècles pour s'asseoir sur le trône. L'apothéose de César et d'Auguste avait été suivie de celle des plus abjects tyrans. Les nations conçurent de l'aversion pour une religion où Tibère, Caligula, Héliogabale avaient des autels et des prêtres; elles cherchèrent des consolations dans le dogme d'un seul Dieu immortel, incréé, créateur, rémunérateur et maître de tout.

L'Église chrétienne promit pour récompense aux justes de voir Dieu face à face, jouissance toute spirituelle, dans le temps qu'elle menaçait les réprouvés de peines toutes corporelles, car ils brûlent dans des brasiers ardents. Cette opposition s'explique. Si les méchants n'eussent été menacés que d'être soumis à des peines spirituelles, ils les auraient bravées; le frein eût été trop faible pour réprimer leurs mauvais penchants. D'un autre côté, un paradis où les élus eussent goûté les plaisirs du monde eût exalté la chair, et la morale chrétienne se propose surtout de la réprimer et de la mortifier. La contrition imparfaite est ainsi un moyen de salut comme la contrition parfaite.

L'Arabie était idolâtre lorsque Mahomet, sept siècles après Jésus-Christ, y introduisit le culte du dieu d'Abraham, d'Ismaël, de Moïse et de Jésus-Christ. Les Ariens et d'autres sectes qui avaient troublé la tranquillité de l'Orient avaient agité les questions de la nature du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Mahomet déclara qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, qui n'avait ni père ni fils; que la trinité emportait une idée d'idolâtrie. Il écrivit sur le frontispice du Coran : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. »

Il s'adressait à des peuples sauvages, pauvres, manquant de tout, fort ignorants; s'il eût parlé à leur esprit, il n'eût pas été entendu. Au milieu de l'abondance de la Grèce, les plaisirs de la contemplation de l'esprit étaient un besoin; mais au milieu des déserts, où l'Arabe soupirait sans cesse après une source d'eau, après l'ombre d'un palmier qui pût le mettre à l'abri des rayons brûlants du soleil du tropique, il fallait promettre aux élus, pour récompense, des fleuves de lait intarissables, des bosquets odoriférants, où ils se reposeraient à l'ombre perpétuelle, dans les bras de divines houris, à la peau blanche, aux yeux noirs. Les Bédouins se passionnèrent pour un séjour aussi enchanteur; ils s'exposèrent à tout pour y parvenir : ils devinrent des héros.

Mahomet fut prince; il rallia ses compatriotes autour de lui. En

peu d'années, ses Moslems conquirent la moitié du monde. Ils arrachèrent plus d'âmes aux faux dieux, culbutèrent plus d'idoles, renversèrent plus de temples païens en quinze années, que les sectateurs de Moïse et de Jésus-Christ ne l'ont fait en quinze siècles. Mahomet était un grand homme. Il eût été effectivement un dieu, si la révolution qu'il a opérée n'avait été préparée par les circonstances. Lorsqu'il parut, les Arabes étaient, depuis longues années, aguerris par les guerres civiles. Tout ce que les peuples ont fait de grand sur le théâtre du monde, ils l'ont fait sortant de ces crises qui retrempent également les âmes et les corps. Si les batailles de Kadésia et de [1] . . . . . . qui permirent aux intrépides Moslems de planter l'étendard du Prophète sur l'Oxus et les frontières de la Chine; si celles de Aiznadin et de Yarmouk, qui firent tomber sous leur domination la Syrie et l'Égypte, avaient tourné contre eux; si les Khaled, les Derar, les Amrou eussent été vaincus, rejetés dans leurs immenses déserts, les Arabes eussent repris leur vie errante, ils eussent vécu comme leurs pères, pauvres et misérables; les noms de Mahomet, d'Ali, d'Omar, seraient inconnus à l'univers.

L'ascendance progressive du christianisme, au contraire, n'a dépendu du succès d'aucun événement secondaire. Cette religion s'est propagée, insinuée comme une doctrine qui captive, persuade, et dont rien ne peut arrêter la marche. Constantin en accéléra le triomphe; mais, s'il n'eût pas demandé le baptême, un de ses successeurs n'eût pas tardé à le faire. Jésus-Christ était un prédicateur; il donna à ses apôtres le don de la parole. Moïse et Mahomet étaient des chefs de peuples qui donnèrent des lois et régirent les affaires de ce monde. « Le glaive est la clef du ciel, dit le Prophète; qui périt dans le combat est absous de ses péchés; les ailes des anges remplacent les membres perdus dans la bataille; l'encensoir est inséparable du glaive! » Il fut intolérant et exclusif. Tuer ou soumettre les infidèles au tribut, détruire la puissance de l'idolâtrie parce qu'elle est un outrage à Dieu, est écrit dans toutes les pages du Coran. Jamais les Moslems ne se soumirent sincèrement à la puissance d'aucun prince idolâtre.

II. Les trois religions qui ont répandu la connaissance d'un Dieu immortel, incréé, maître et créateur des hommes, sont sorties de l'Arabie. Moïse, Jésus-Christ, Mahomet, sont Arabes, nés à Memphis, à Nazareth, à la Mecque. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amé-

[1] Il y a un espace blanc dans le manuscrit.

rique, qui renferment tant d'immenses solitudes, tant de hautes montagnes, tant de vastes mers, tant de riches plaines, tant de grandes métropoles, implorent Moïse, Jésus-Christ ou Mahomet, se règlent sur les livres saints, l'Évangile ou le Coran, ont les yeux tournés vers l'Arabie, sur Jérusalem, Nazareth ou la Mecque. Si Rome est le chef-lieu de la chrétienté, c'est que les Scipion, les César, les Trajan, ont conquis une partie du monde; l'influence de Rome nouvelle est une suite de la puissance de Rome ancienne. Mais pourquoi Jérusalem, Nazareth, la Mecque, appartiennent-elles à une même contrée?

De tout temps les idées religieuses furent prédominantes sur les peuples de l'Égypte. Les Perses ne purent jamais s'y établir, parce que les Mages voulurent y faire adorer leurs dieux et chasser ceux du Nil. Il s'éleva entre les deux peuples une rivalité d'idoles, de rites et de prêtres, qui les rendit implacables ennemis; rien ne put les réconcilier. Souvent conquis par les armes des Perses, les Égyptiens se révoltèrent toujours. Quand Alexandre le Grand se présenta sur leurs frontières, ils accoururent à lui, accueillirent ce grand homme comme un libérateur. Quand il traversa le désert, de quinze jours de marche, d'Alexandrie au temple d'Ammon, et qu'il se fit déclarer par la prêtresse fils de Jupiter, il connaissait bien l'esprit de ces peuples; il flattait leur penchant dominant; il fit plus pour assurer sa conquête que s'il eût bâti vingt places fortes et appelé cent mille Macédoniens.

Les politiques qui avaient le mieux observé le génie des peuples de l'Égypte regardaient la religion comme le principal obstacle à l'établissement de l'autorité française. « Pour s'établir en Égypte, disait Volney en 1788, il faudra soutenir trois guerres : la première contre l'Angleterre, la seconde contre la Porte, mais la troisième, la plus difficile de toutes, contre les Musulmans, qui forment la population de ce pays. Cette dernière occasionnera tant de pertes, que peut-être doit-elle être considérée comme un obstacle insurmontable. » Maîtres d'Alexandrie et du Caire, vainqueurs à Chobrâkhyt et aux Pyramides, la position des Français était incertaine. Ils n'étaient que tolérés par les fidèles, qui, étourdis par la rapidité des événements, avaient fléchi devant la force, mais qui déjà déploraient ouvertement le triomphe des idolâtres, dont la présence profanait les eaux bénies. Ils gémissaient de l'opprobre qui rejaillissait sur *la première clef* de la sainte Kaaba; les imâms récitaient avec affectation les versets du Coran les plus opposés aux infidèles.

Il fallait arrêter la marche de ces idées religieuses, ou l'armée,

malgré ses victoires, était compromise. Elle était trop faible, trop dégoûtée pour qu'il lui fût possible de soutenir une guerre de religion. Dans les XIe et XIIe siècles, les croisés régnèrent à Antioche, à Jérusalem, à Émèse, à Ptolémaïs, mais ils étaient aussi fanatisés que les Musulmans. Les annales du monde ne présentent pas d'exemple d'un effort pareil à celui que fit alors l'Europe. Plusieurs millions d'Européens trouvèrent la mort aux champs de la Syrie, et cependant, après quelques succès éphémères, la croix fut abattue, les Musulmans triomphèrent. La prédiction de Volney allait se réaliser; il fallait se rembarquer ou se concilier les idées religieuses, se soustraire aux anathèmes du Prophète, ne pas se laisser mettre dans les rangs des ennemis de l'islamisme; il fallait convaincre, gagner les muftis, les ulemas, les chérifs, les imâms, pour qu'ils interprétassent le Coran en faveur de l'armée.

L'école ou la sorbonne de Gàma el-Azhar est la plus célèbre de l'Orient. Elle a été fondée par Saladin. Soixante docteurs ou ulemas délibèrent sur les points de la foi, expliquent les saints livres. C'était elle seule qui pouvait donner l'exemple, entraîner l'opinion de l'Orient et des quatre sectes qui le partagent. Ces quatre sectes, les Cha'fey, les Melky, les Hanbaly, les Hanafy, ne diffèrent entre elles que sur des objets de discipline; elles avaient chacune pour chef, au Caire, un mufti. Napoléon n'oublia rien pour les circonvenir, les flatter. C'étaient des vieillards respectables par leurs mœurs, leur science, leurs richesses et même par leur naissance. Tous les jours, au soleil levant, eux et les ulemas de Gàma el-Azhar prirent l'habitude de se rendre au palais, avant l'heure de la prière. La place d'Ezbekyeh tout entière était encombrée de leur cortége. Ils arrivaient sur leurs mules richement harnachées, environnés de leurs domestiques et d'un grand nombre de bâtonniers. Les corps de garde français prenaient les armes et leur rendaient les plus grands honneurs. Parvenus dans les salles, des aides de camp et des interprètes les recevaient avec respect, leur faisaient servir des sorbets, du café. Peu d'instants après, le général entrait, s'asseyait au milieu d'eux, sur le même divan, et cherchait à leur inspirer de la confiance par des discussions sur le Coran, s'en faisant expliquer les principaux passages et montrant une grande admiration pour le Prophète. En sortant de ce lieu, ils allaient aux mosquées, où le peuple était assemblé. Là, ils lui parlaient de toutes leurs espérances, calmaient la méfiance et les mauvaises dispositions de cette immense population. Ils rendaient des services réels à l'armée.

Les propriétés des mosquées, des œuvres pieuses furent respectées

par l'administration française, même protégées avec tant de partialité que ce ne pouvait être que l'effet d'une inclination sincère du chef pour la religion musulmane.

Les Turcs et les Mameluks avaient pour principe fondamental de leur politique d'éloigner les cheiks de l'administration de la justice et du gouvernement; ils craignaient qu'ils ne devinssent trop puissants. Ce fut pour ces vénérables vieillards une agréable surprise, lorsqu'ils se trouvèrent chargés de la justice civile et criminelle, même de toutes les affaires contentieuses de l'administration. Leur crédit s'en augmenta rapidement parmi le peuple. Il y avait à peine un mois que l'armée française était entrée au Caire, que déjà les sentiments des cheiks étaient changés. Ils s'attachaient sincèrement au sultan El-Kebir. Eux-mêmes étaient étonnés que la victoire des infidèles, qu'ils avaient tant redoutée, assurât leur triomphe : c'était pour eux que les Français avaient vaincu aux Pyramides! Tous leurs villages, toutes leurs propriétés particulières, furent ménagés avec une délicate attention. Jamais ces hommes, qui étaient à la fois les chefs de la religion, de la noblesse et de la justice, n'avaient été plus considérés; jamais leur protection n'avait été plus recherchée, non-seulement par les Musulmans, mais même par les chrétiens, Coptes, Grecs, Arméniens établis dans le pays. Ceux-ci avaient profité de l'entrée de l'armée pour secouer le joug des usages et braver les Moslems; aussitôt que le général en chef en fut instruit, il les réprima. Tout rentra dans l'ordre. L'ancien usage fut en tout rétabli; ce qui remplit de joie les Musulmans et leur inspira une confiance entière.

Depuis la révolution, l'armée française n'exerçait aucun culte. Elle n'avait pas fréquenté les églises en Italie, elle ne les fréquentait pas davantage en Égypte. Cette observation n'échappa pas à l'œil pénétrant des ulemas, si jaloux et si inquiets sur tout ce qui était relatif à leur culte. Elle fit sur eux le plus heureux effet. Si les Français n'étaient pas Musulmans, du moins il devenait prouvé qu'ils n'étaient pas non plus idolâtres; le sultan El-Kebir était évidemment le protégé du Prophète. Par cette espèce de vanité commune à tous les hommes, les cheiks se plaisaient à raconter toutes les caresses dont ils étaient l'objet, les honneurs qu'on leur rendait, tout ce qu'ils avaient dit ou supposaient avoir dit. Leur partialité pour Napoléon était évidente, et déjà il était passé en principe de foi : « que jamais les Français n'eussent vaincu les fidèles, si leur chef n'avait été spécialement protégé par le Prophète. L'armée des Mameluks était invincible, la plus brave de l'Orient; si elle n'avait fait aucune

résistance, c'est qu'elle était impie, injuste. Cette grande révolution était écrite dans plusieurs passages du Coran. »

Plus tard, le sultan El-Kebir toucha la corde du patriotisme arabe : « Pourquoi la nation arabe est-elle soumise aux Turcs? Comment la fertile Égypte, la sainte Arabie, sont-elles dominées par des peuples sortis du Caucase? Si Mahomet descendait aujourd'hui du ciel sur la terre, où irait-il? Serait-ce à la Mecque? Il ne serait pas au centre de l'empire musulman. Serait-ce à Constantinople? Mais c'est une ville profane, où il y a plus d'infidèles que de croyants : ce serait se mettre au milieu de ses ennemis. Non, il préférerait l'eau bénie du Nil; il viendrait habiter la mosquée de Gâma el-Azhar, cette *première clef* de la sainte Kaaba ! » A ces discours les figures de ces vénérables vieillards s'épanouissaient, leurs corps s'inclinaient, et, les bras croisés, ils s'écriaient : « *Tayeb, tayeb!* ah! cela est bien vrai! »

Lorsque Mourad-Bey eut été rejeté dans la Thébaïde, Napoléon leur dit : « Je veux rétablir l'Arabie; qui m'en empêchera? J'ai détruit les Mameluks, la plus intrépide milice de l'Orient. Quand nous nous serons bien entendus, et quand les peuples d'Égypte sauront tout le bien que je veux leur faire, ils me seront sincèrement attachés. Je ferai renaître les temps de la gloire des Fatimites. » Ces discours étaient l'objet des entretiens de tous les grands du Caire. Ce qu'ils avaient vu aux Pyramides leur faisait croire tout possible à l'armée française. Leur affection environnait le chef; ils le croyaient prédestiné. Le cheik El-Mohdi, le plus éloquent, le plus instruit et le plus jeune de ceux de Gâma el-Azhar, était aussi celui qui était le plus dans sa confiance. Il traduisait les proclamations en vers arabes. Des strophes ont été apprises par cœur et sont encore récitées au fond des déserts de l'Afrique et de l'Arabie.

Depuis que les ulemas formaient le divan qui était chargé du gouvernement, ils recevaient le rapport de toutes les provinces et connaissaient les désordres que les malentendus et le nom d'infidèles occasionnaient. Le sultan El-Kebir commença à se plaindre plus amèrement dans ses conversations des lectures malintentionnées que les imâms faisaient aux mosquées le vendredi; mais les réprimandes et les exhortations que les cheiks adressaient à ces imâms turbulents furent insuffisantes. Enfin, lorsqu'il crut le moment favorable, il dit à dix des principaux parmi les cheiks, ceux qui lui étaient le plus affectionnés : « Il faut mettre fin à ces désordres; il me faut un fetfa [1] de Gâma el-Azhar qui ordonne au peuple de prêter le serment

[1] *Fetfa* ou *hatha* signifie *avis, lettre, proclamation.*

d'obéissance. » Cette proposition les fit pâlir; leur physionomie peignait l'effroi de leur âme; ils devinrent mornes et consternés. Le cheik El-Cherqâouy, le chef des ulemas de Gâma el-Azhar, prit la parole et dit, après s'être longtemps recueilli : « Vous voulez avoir la protection du Prophète, il vous aime; vous voulez que les Arabes musulmans accourent sous vos drapeaux, vous voulez relever la gloire de l'Arabie, vous n'êtes pas idolâtre. Faites-vous Musulman; 100,000 Égyptiens et 100,000 Arabes viendront de l'Arabie, de Médine, de la Mecque, se ranger autour de vous. Conduits et disciplinés à votre manière, vous conquerrez l'Orient, vous rétablirez dans toute sa gloire la patrie du Prophète. » Au même moment ces vieilles physionomies s'épanouirent. Tous se prosternèrent pour implorer la protection du ciel. A son tour le général en chef fut étonné. Son opinion invariable était que tout homme doit mourir dans sa religion. Mais il comprit promptement que tout ce qui serait un objet d'entretien et de discours sur ces matières serait d'un bon effet. Il leur répondit : « Il y a deux grandes difficultés qui s'opposent à ce que moi et mon armée puissions nous faire Musulmans : la première est la circoncision, la seconde est le vin. Mes soldats en ont l'habitude dès l'enfance, je ne pourrai jamais leur persuader d'y renoncer. » Le cheik El-Mohdi proposa de permettre aux soixante cheiks de Gâma el-Azhar de poser la question publiquement et de délibérer sur cet objet. Le bruit se répandit bientôt dans toutes les mosquées que les grands cheiks s'occupaient nuit et jour à instruire des principes de la loi le sultan El-Kebir et les principaux généraux, et que même ils discutaient un fetfa pour faciliter, autant que cela serait possible, un si grand événement. L'amour-propre de tous les Musulmans fut flatté, la joie fut générale. Il se répandit que les Français admiraient Mahomet, que leur chef savait par cœur le Coran, qu'il convenait que le passé, le présent, l'avenir étaient contenus dans ce livre de toute sagesse, mais qu'il était arrêté par la circoncision et la défense du Prophète de boire du vin. Les imâms, les muezzins de toutes les mosquées furent, pendant quarante jours, dans la plus vive agitation. Mais cette agitation était tout à l'avantage des Français : déjà ils n'étaient plus des infidèles. Tout ce que le Prophète avait dit ne pouvait plus s'appliquer à des vainqueurs qui venaient déposer leurs lauriers au pied de la chaire de l'islamisme. Mille bruits se répandirent parmi le peuple. Les uns disaient que Mahomet lui-même avait apparu au sultan El-Kebir, qu'il lui avait dit : « Les Mameluks n'ont gouverné que par leurs caprices; je te les ai livrés. Tu sais et tu aimes le Coran; tu as donné le pouvoir aux cheiks, aux ulemas,

aussi tout te réussit. Mais il faut achever ce que tu as commencé. Reconnais, professe les principes de ma loi : c'est celle de Dieu même. Les Arabes n'attendent que ce signal; je te donnerai la conquête de toute l'Asie. » Les discours et les réponses qu'on faisait faire au sultan El-Kebir variaient et se répandaient sous mille formes diverses. Il en profita pour insinuer que dans ses réponses il avait demandé un an pour préparer son armée, ce que Mahomet lui avait accordé; qu'il avait promis de construire une grande mosquée; que toute l'armée se ferait musulmane; et que déjà les grands cheiks El-Sàdàt et El-Bekry le considéraient comme tel.

III. Les quatre muftis portèrent enfin le fetfa rédigé et signé par eux. Il y était dit que la circoncision était une perfection; qu'elle n'avait pas été instituée par le Prophète, mais seulement recommandée; qu'on pouvait donc être Musulman et n'être pas circoncis; que, quant à la deuxième question, on pouvait boire du vin et être Musulman; mais que, dans ce cas, on était en état de péché et sans espoir d'obtenir les récompenses promises pour les élus. Napoléon témoigna sa satisfaction pour la solution de la première question; sa joie parut sincère. Tous ces vieux cheiks la partagèrent. Mais il exprima toute sa douleur sur la deuxième partie du fetfa. Comment persuader à des hommes d'embrasser une religion, pour se déclarer eux-mêmes réprouvés et s'établir en état de rébellion contre les commandements du ciel? Les cheiks convinrent que cela était difficile, et dirent que l'objet constant de leurs prières, depuis qu'il était question de ces matières, avait été de demander l'assistance du Dieu d'Ismaël. Après un long entretien, où les quatre muftis ne paraissaient pas également fermes dans leur opinion, les uns ne voyant aucun moyen d'accommodement, les autres, au contraire, pensant que cela était susceptible encore de quelques modifications, le cheik El-Mohdi proposa de réduire le fetfa à sa première moitié, que cela serait d'un heureux effet dans le pays, qu'il éclairerait le peuple dont les opinions n'étaient pas conformes, et de faire de la deuxième partie une question qui serait soumise à une nouvelle discussion; peut-être pourrait-on consulter les cheiks et chérifs de la Mecque, quoiqu'ils parussent avoir une plus haute opinion de leur science et de leur influence sur l'Orient. Cet avis fut adopté. La publication du fetfa eut lieu dans toutes les mosquées; les imâms, après la prière du vendredi, où ils ont l'habitude de prêcher, expliquèrent le fetfa et parlèrent, unanimement, fort en faveur de l'armée française.

Le deuxième fetfa fut l'objet de vives et longues discussions et

d'une correspondance avec la Mecque. Enfin, ne pouvant vaincre toutes les résistances ni tout concilier avec le texte et le commandement précis du Prophète, les muftis portèrent un fetfa par lequel il était dit que les nouveaux convertis pourraient boire du vin et être Musulmans, pourvu qu'ils rachetassent le péché par de bonnes œuvres et des actions charitables; que le Coran ordonne de donner en aumônes ou d'employer en œuvres charitables au moins le dixième de son revenu; que ceux qui, Musulmans, continueraient à boire du vin seraient tenus de porter ces aumônes au cinquième de leur revenu. Ce fetfa fut accepté et parut propre à tout concilier. Les cheiks, parfaitement rassurés, se livrèrent tout entiers au service du sultan El-Kebir, et ils comprirent qu'il avait besoin d'une année au moins pour éclairer les esprits et vaincre les résistances. Il fit faire les dessins, les plans et les devis d'une mosquée assez grande pour contenir toute l'armée, le jour où elle reconnaîtrait la loi de Mahomet. Dans ce temps, le général Menou embrassa publiquement l'islamisme. Musulman, il alla à la mosquée de Rosette. Il ne demanda aucune restriction. Cette nouvelle combla de joie toute la population de l'Égypte, et ne laissa pas de doute sur la sincérité des espérances qu'elle concevait. Partout les cheiks prêchèrent que Napoléon, n'étant pas infidèle, aimant le Coran, ayant mission du Prophète, était un vrai serviteur de la sainte Kaaba. Cette révolution dans les esprits en produisit une dans l'administration. Tout ce qui avait été difficile devint facile; tout ce qu'on n'avait pu obtenir que les armes à la main s'obtint de bonne volonté et sans efforts. Depuis ce temps, les pèlerins, même les plus fanatiques, ne manquaient jamais de rendre au sultan El-Kebir les mêmes honneurs qu'à un prince musulman; et, à peu près vers ce temps, le général en chef ne se présenta plus dans la ville que les fidèles ne se prosternassent; ils se comportaient avec lui comme ils avaient l'habitude de le faire envers le sultan.

IV. Ce fut le 18 août que, le Nil ayant marqué au meqyâs de Roudah quatorze coudées, le divan et le cadi firent rompre la digue du canal du Prince-des-Fidèles. Cette cérémonie est celle à laquelle le peuple du Caire prend le plus de part. Avant le lever du soleil, 200,000 spectateurs couvraient les deux rives du Nil, au Vieux-Caire et à l'île de Roudah. Plusieurs milliers de canges et autres barques, couvertes de pavillons et de drapeaux, attendaient le moment d'entrer dans le Nil. Une partie de l'armée française était sous les armes et en grande tenue. Le sultan El-Kebir, environné de son

état-major français, des quatre muftis, des ulemas, des grands cheiks, des chérifs, des membres du divan, et ayant à côté de lui, à sa droite, El-Bekry, descendant du Prophète, à sa gauche, El-Sâdât, descendant de Hasan, partit de son palais, traversa toute la ville et arriva au kiosque près de l'embouchure du canal. Il fut reçu par le cadi et les cheiks du meqyâs. Le procès-verbal constatant la hauteur où était arrivé le Nil fut lu, et les mesures furent portées, vérifiées en public. Il fut déclaré que le mâl el-hour était dû. Cet acte, étant signé et proclamé, fut accueilli par une décharge d'artillerie et les cris d'allégresse de cette immense quantité de spectateurs. Le cadi coupa la digue avec toutes les cérémonies d'usage. Il fallut une heure pour qu'elle fût emportée. Le Nil se précipita d'une hauteur de 18 pieds dans le canal. Bientôt après, la cange qui portait le cheik du meqyâs entra la première et fut suivie par tous les bateaux qui couvraient le Nil; ils défilèrent pendant toute la journée. Le payeur général Estève jeta des sommes considérables au peuple en petites pièces d'argent. Le repas qui fut servi dans le kiosque était splendide. Le sultan El-Kebir se prêta avec sincérité à toutes les fonctions que l'usage prescrivait au souverain du pays.

Le Nil annonça une inondation beaucoup plus forte que celle des années précédentes. La ville, illuminée, fut en fête pendant toute la nuit et les huit nuits suivantes. Bientôt les places publiques du Caire devinrent des lacs; certaines rues, des canaux; les jardins, des prairies couvertes d'eau, d'où sortaient des arbres. Dans le courant de septembre, toute l'Égypte offrit le spectacle d'une mer, vue du haut des Pyramides, du Moqattam ou du palais de Saladin. Ce spectacle était ravissant. Les villes, les villages, les arbres, les santons, les minarets, les dômes des tombeaux surnageaient au-dessus de cette nappe d'eau, qui était sillonnée dans tous les sens par des milliers de grandes et de petites voiles blanches, occupées aux transports, aux communications et aux besoins de la population. Les soldats ne se plaignaient plus que ce Nil n'avait pas répondu à sa réputation; ils ne disaient plus que c'était un ruisseau charriant une eau bourbeuse et trouble. Dans ses bras, le Nil eut vingt-sept et vingt-huit pieds d'eau, dans la plupart des canaux huit, dix et douze pieds, et sur la surface de la terre quatre, cinq et six pieds. En décembre, le Nil rentra dans son lit ou dans les canaux. La terre reparut insensiblement. Des milliers de cultivateurs la couvrirent pour la rompre et la cultiver. Ils semèrent toute espèce de graines, de légumes; enfin, quelques semaines après, succédèrent les premières récoltes. Le coup d'œil de ces plaines fleuries, couvertes de

riches moissons, était enchanteur. Le soldat se crut de retour dans cette belle Italie. C'était un contraste avec l'àpreté qu'avaient présentée ces plaines arides et brûlées aux mois de juin et de juillet, il y avait à peine six mois.

A la fin d'août fut célébrée cette année (1798) la fête du Prophète. L'armée prit part à la joie et au contentement des habitants. La ville fut illuminée avec des verres de couleur. Chaque mosquée, chaque palais, chaque bazar, chaque okel, se distinguait par les dessins de l'illumination. On tira des feux d'artifice. L'armée, en grande tenue, fit diverses évolutions sous les fenêtres d'El-Bekry. Le général en chef et tout l'état-major lui firent visite. Tous les ulemas, les muftis y étaient; ils chantaient les litanies du Prophète, assis par terre sur des coussins. Ces vénérables vieillards passèrent une heure à réciter des vers arabes à la louange de Mahomet. Ils s'agitaient par un mouvement simultané et vif de haut en bas. Au moment désigné par la prière, cent coups de canon, tirés de la citadelle de Gyzeh, de la flottille et de toutes les batteries de campagne, saluèrent le verset qui annonce l'entrée du Prophète dans Médine : c'est le commencement de l'hégire. Le dîner que le cheik fit servir était sur cinquante petites tables, chacune de cinq couverts. Au milieu était celle du sultan El-Kebir et d'El-Bekry. Les musiques des régiments donnèrent tour à tour une sérénade et témoignèrent la joie commune. Toutes les places de la ville étaient pleines d'un peuple innombrable, rangé en cercles de soixante jusqu'à cent personnes, se tenant serrées en passant les bras derrière le dos les uns des autres. Ils chantaient les litanies du Prophète, et pendant ce temps ils s'agitaient, soit en tournant, soit par un haut-le-corps, en avant et en arrière, avec une telle violence que plusieurs tombaient en défaillance. Les santons, répandus dans tous ces cercles, attiraient vivement la curiosité et la vénération du peuple. La liberté, l'hilarité avec lesquelles les Musulmans se livraient à toutes ces cérémonies, la franchise, la joie et la fraternité qui régnaient entre eux et les soldats, faisaient assez comprendre les progrès qu'avait faits l'opinion, et combien était grand le rapprochement qui s'était déjà opéré.

A la fête de la République, le 1er vendémiaire, les Musulmans, par reconnaissance pour la part que l'armée avait prise à la fête du Nil et à celle du Prophète, s'y livrèrent avec le plus doux abandon. Une pyramide fut élevée sur la place Ezbekyeh. Sur la balustrade qui entourait le piédestal étaient placés les muftis, les cadis, les ulemas, les grands cheiks. Après avoir entendu la proclamation du général en chef et fait diverses évolutions, l'armée défila. La place

honorable qu'occupèrent dans cette fête tous les grands du pays excita la plus grande satisfaction parmi le peuple. Le général en chef donna un dîner de cent couverts, où fut déployé tout le luxe qu'on aurait pu avoir à Paris. Le soir il y eut des courses, des jeux de toute espèce, qui amusèrent le peuple et le soldat. Un spectacle nouveau, et dont les Français attendaient un grand résultat, fut un ballon que Conté lança. Il s'éleva et disparut dans le grand désert de la Libye. On a toujours ignoré le lieu où il est allé tomber; il ne portait personne; il y avait des vers écrits en turc, en arabe, en français. Il n'excita pas autrement la curiosité des Musulmans; mais, s'il ne produisit pas l'effet auquel on s'attendait, il fut l'objet de divers bruits : c'était, disaient les fidèles, un moyen de correspondance du sultan El-Kebir avec Mahomet. Le cheik El-Mohdi rit beaucoup de cette rumeur populaire. Il composa sur ce sujet de très-beaux vers arabes, qui se répandirent dans tout l'Orient.

V. Le chérif Ghaleb régnait à la Mecque. Les ulemas du Caire lui écrivirent pour lui faire part de l'arrivée de l'armée française et de la protection qu'elle accordait à l'islamisme. Il répondit en homme qui voulait ménager les grands intérêts qu'il avait en Égypte. Régnant sur un lieu pauvre, le blé, l'orge, les légumes d'Égypte pourvoyaient presque exclusivement à la subsistance de son pays. La Mecque, quoique fort déchue de son ancienne prospérité, en conservait encore quelques restes par le séjour des caravanes d'Orient et d'Occident. Celles d'Orient se réunissaient à Damas et en partaient, celles d'Occident partaient du Caire. Ce chérif écrivit au sultan El-Kebir et lui donna le titre de « serviteur de la sainte Kaaba » ; ce qui, connu et répandu dans les mosquées, y produisit un bon effet. Le chérif de la Mecque est souverain, il a des troupes; mais Djeddah, qui est le port, appartient au Grand Seigneur, qui y tient une garnison. Il y envoie un pacha, qui se permet des actes d'autorité dans la ville même. La politique de Constantinople est de diminuer le plus possible l'influence religieuse du chérif de la Mecque; les sultans sont califes; ils ont effectivement réussi à l'annuler. La politique du général français était opposée. Il avait intérêt à relever la considération religieuse de ce petit prince, qui était dans la dépendance de l'Égypte par ses besoins. Cette influence diminuait d'autant celle des muftis de Constantinople. Non-seulement il toléra, mais il excita par toutes sortes de moyens les communications des ulemas avec le chérif, qui ne tarda pas à comprendre tout ce que cette politique avait d'avantageux à sa considération et à ses intérêts. Le chérif désira la conso-

lidation du pouvoir français en Égypte, et y fut constamment favorable en tout ce qui dépendit de lui.

Le kiàya du pacha fut nommé émir-agha. Ce choix étonna tout le monde; mais il avait été influencé par l'opinion de la Porte. Elle avait témoigné le désir que cette place importante pour la religion fût occupée par un Osmanli. L'émir-agha fut mis en possession de tous les biens et droits attachés à sa place. Il leva un corps de troupes de 600 hommes pour escorter la caravane. Il devint bientôt un personnage d'une haute considération et d'une véritable influence. Le tapis que le Caire envoie tous les ans à la sainte Kaaba, et que porte la caravane des pèlerins, est de soie, couvert de riches broderies en or; il se fabrique dans la mosquée de Soultân-Qalaoun. Des ordres furent donnés pour que ce tapis fût plus riche et chargé d'un plus grand nombre de sentences qu'il ne l'était ordinairement.

Les officiers du génie, travaillant à quelques fortifications, culbutèrent quelques tombeaux. La nouvelle s'en répandit et excita un vif mécontentement. Un flot de peuple, sur les six heures de l'après-midi, inonda la place Ezbekyeh, et fit une espèce de charivari sous les fenêtres du sultan El-Kebir. La garde ferma les barrières et courut aux armes. Le général en chef était à dîner. Il se présenta à la fenêtre avec son interprète Venture, qui lui expliqua que cela était une marque de confiance; que c'était une manière autorisée par l'usage pour présenter une pétition au souverain. Venture descendit, fit ouvrir les barrières, tranquillisa la garde, fit nommer une députation de vingt personnes. Les députés montèrent dans les appartements et furent accueillis avec la plus grande distinction. On les traita comme les grands cheiks; on leur servit du café et des sorbets. On les introduisit après chez le général en chef; ils portèrent leurs plaintes: on avait violé les tombeaux; les Français avaient agi comme auraient pu faire les infidèles ou les idolâtres. Les personnes qui formaient la députation étaient pour la plupart des imâms ou des muezzins, sorte de gens qui pour l'ordinaire sont extrêmement fanatiques; ils parlèrent avec quelque chaleur. Mais leur plainte fut accueillie; on blâma les ingénieurs français. L'ordre fut envoyé pour que les travaux cessassent sur-le-champ, et les muftis remplirent toutes les formalités nécessaires prescrites par les rites dans des circonstances pareilles. Les députés furent extrêmement flattés; ils communiquèrent leur contentement à tout ce peuple. Élevés comme sur un pavois, ils lui rendirent compte de leur députation. Le rapport fut accueilli par des cris de joie. Ils se rendirent alors sur les tombeaux profanés. Déjà les travaux avaient cessé. Fiers de leur

triomphe, et la conscience rassurée, ils parcoururent toute la ville en chantant des versets. Ils finirent par entrer dans Gàma el-Azhar, où un imâm fit la lecture, pria pour le sultan El-Kebir et pour que le Prophète le maintînt toujours dans des sentiments favorables à l'islamisme.

Les mosquées jouissaient d'une grande quantité de terres et de fondations; mais souvent ces revenus étaient détournés par les administrateurs des mosquées. Le sultan El-Kebir, voulant montrer l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui intéressait la religion, confirma toutes les donations affectées à des mosquées, aux tombeaux ou à des objets religieux. Instruit que la mosquée de Hasan était fort mal administrée, il s'y rendit un jour à l'heure de la prière. Tout le peuple sortit et l'environna, étonné d'un spectacle si nouveau. Il fit appeler les imâms chargés de l'entretien de la mosquée : « Pourquoi, leur dit-il, ce temple de Dieu est-il si mal entretenu? Qu'avez-vous fait des revenus de la mosquée? Est-ce pour vos intérêts ou ceux de vos familles que des fidèles ont donné des rentes et des terres, ou est-ce pour l'entretien et le service de la religion? » Il fit choisir sur-le-champ six des principaux du quartier et ordonna qu'il leur fût rendu compte de l'emploi des fonds de la mosquée. Cela fut fort agréé par l'opinion publique. Il résulta des comptes que les administrateurs étaient redevables de sommes considérables. Elles furent restituées par les détenteurs et employées à l'embellissement de la mosquée. Napoléon réitéra la même scène pour les mosquées où il y avait le plus d'abus. En voyage, il montrait une égale sollicitude. Il fit partout opérer grand nombre de restitutions, de sorte que partout on travaillait et l'on réparait les temples. Les dénonciations contre ceux qui dilapidaient les revenus des mosquées lui étaient adressées dans des lettres signées ou anonymes, et il portait un grand soin à faire rendre les comptes et à faire restituer ce qui appartenait aux mosquées, chose qui plaisait singulièrement au peuple, en vue de la religion et par le bonheur qu'il éprouve toujours de voir rendre gorge aux personnes chargées des deniers publics.

VI. Les empires ont en Asie moins de durée qu'en Europe, parce que l'Asie est environnée et coupée par de grands déserts qu'habitent des peuples féroces et pauvres, qui nourrissent une grande quantité de chevaux. Quand ces peuplades barbares ont été poussées par un mouvement quelconque sur les terres cultivées, elles ont renversé les dynasties, culbuté les empires et créé de nouveaux États. Les Parthes, les Scythes, les Mongols, les Tartares, les Turcs, se sont

généralement montrés ennemis des sciences et des arts; mais ce reproche ne peut être fait aux Arabes, non plus qu'à Mahomet. Moaviah, le premier des califes Ommiades, était poëte; il accorda la grâce d'un rabbin parce qu'il la lui demanda en quatre beaux vers arabes. Yezid, son fils, était aussi poëte. Les Moslems attachaient un si grand prix à cette qualité, qu'ils l'égalaient à la bravoure. El-Mançour, Haroun al-Raschid, Al-Mamoun, cultivèrent les arts et les sciences. Ils aimèrent la littérature, la chimie, les mathématiques; ils vécurent avec les savants, firent traduire les auteurs grecs et latins en arabe, l'Iliade, l'Odyssée, Euclide, etc., créèrent des écoles, des académies pour la médecine, l'astronomie, la morale. Ahmed corrigea les tables de Ptolémée, Abbas fut un mathématicien distingué. Costa, Alicude, Thabed, Ahmed, mesurèrent un degré du méridien, de Saana à Caffa. La chimie, les alambics, les cadrans solaires, les horloges, les signes de la numération actuelle, sont des inventions arabes. Rien n'est plus élégant que leurs contes moraux; leurs poésies sont pleines de chaleur. Mahomet recommanda partout les savants et les hommes qui se livraient à une vie spéculative et cultivaient les lettres. Si les Arabes ont négligé l'anatomie, c'est par préjugé religieux. Dans la bibliothèque du Caire, il y avait six mille volumes d'astronomie et plus de cent mille autres; dans la bibliothèque de Cordoue, il y avait trois cent mille volumes. Les sciences et les arts ont régné cinq cents ans sous les califes, et faisaient de grands progrès quand l'irruption des Mongols y mit un terme.

VII. Mahomet réduisit le nombre des femmes qu'on pouvait épouser; avant lui, il était indéterminé; le riche en épousait un grand nombre; il restreignit donc la polygamie. Il ne naît pas plus de femmes que d'hommes; pourquoi donc permettre à un homme d'avoir plusieurs femmes, et pourquoi Mahomet n'a-t-il pas adopté la loi de Jésus-Christ sur cet article? En Europe, les législateurs des nations Grecs ou Germains, Romains ou Gaulois, Espagnols ou Bretons, n'ont jamais permis qu'une seule femme. Jamais en Occident la polygamie n'a été autorisée. En Orient, au contraire, elle a toujours été permise. Depuis les temps historiques, tout homme, Juif ou Assyrien, Arabe ou Persan, Tartare ou Africain, a pu avoir plusieurs femmes. On a attribué cette différence aux circonstances géographiques. L'Asie et l'Afrique sont habitées par plusieurs couleurs d'hommes: la polygamie est le seul moyen efficace de les confondre pour que le blanc ne persécute pas le noir, ou le noir le blanc. La polygamie les fait naître d'une même mère ou d'un même père; le noir et le blanc,

étant frères, sont assis et se voient à la même table. Aussi, en Orient, aucune couleur n'affecte la supériorité sur l'autre. Mais, pour remplir ce but, Mahomet pensa que quatre femmes étaient suffisantes. On se demande comment il est possible de permettre quatre femmes quand il n'y a pas plus de femmes que d'hommes. C'est qu'en réalité la polygamie n'existe que parmi la classe riche. Comme c'est cette classe qui forme l'opinion, la confusion des couleurs dans ces familles est suffisante pour maintenir l'union entre elles.

Lorsqu'on voudra, dans nos colonies, donner la liberté aux noirs et détruire les préjugés de couleur, le législateur autorisera la polygamie.

En Orient, l'esclavage n'a jamais eu le même caractère que dans l'Occident. L'esclavage de l'Orient est celui que l'on voit dans l'Écriture sainte; l'esclave hérite de son maître, il épouse sa fille. La plupart des pachas ont été esclaves; grand nombre de grands vizirs, tous les Mameluks, Ali-Bey, Mourad-Bey, l'ont été. Ils ont commencé par remplir les plus bas offices dans la maison de leur maître, et se sont élevés par leur mérite ou la faveur. En Occident, au contraire, l'esclave fut toujours au-dessous du domestique; il occupait le dernier rang. Les Romains affranchissaient leurs esclaves; mais l'affranchi ne fut jamais considéré à l'égal d'un citoyen né libre. Les idées de l'Orient et de l'Occident sont tellement différentes, qu'il fallut longtemps pour faire comprendre aux Égyptiens que toute l'armée n'était pas composée d'esclaves appartenant au sultan El-Kebir. Le père de famille est le premier magistrat de sa maison; il a tous droits sur ses femmes, ses enfants et ses esclaves. Jamais l'administration publique ne se mêle de ce qui se passe dans l'intérieur d'une famille, pour troubler l'autorité du père. Ses femmes sont sacrées et respectées même dans les guerres civiles. Les femmes des Mameluks conservèrent leurs maisons au Caire; elles ne supposaient pas qu'on les pût inquiéter; elles y furent respectées et y vécurent indépendantes.

VIII. Les femmes des beys ou des kâchefs demandaient quelquefois des audiences au sultan El-Kebir. Elles arrivaient environnées d'une suite nombreuse. Leur visage était couvert, suivant l'usage du pays. On ne pouvait pas juger de leur plus ou moins de beauté; mais de petites mains, une jolie taille, une voix plus ou moins harmonieuse, des manières qui sont le résultat de l'habitude de l'aisance et d'une bonne éducation, en faisaient connaître le rang et la qualité. Elles baisaient la main du sultan El-Kebir, la portaient à leur front et sur leur cœur; elles s'asseyaient sur de riches carreaux de soie, et commençaient la conversation, où elles déployaient autant d'esprit et de

coquetterie qu'auraient pu le faire nos femmes d'Europe les mieux élevées, afin d'obtenir ce qu'elles venaient demander. Esclaves de leurs maris, elles ont pourtant des droits protégés par l'opinion, celui, par exemple, d'aller au bain, lieu où se nouent les intrigues et où se font la plus grande partie des mariages. L'agha des janissaires du Caire, qui était chargé de la police, et rendait de grands services à l'armée, demanda un jour pour récompense au sultan El-Kebir de lui accorder en mariage une veuve qu'il désirait; cette veuve était jolie et riche : « Mais comment savez-vous qu'elle est jolie, l'avez-vous vue? — Non. — Comment voulez-vous que je l'accorde, le voudrait-elle? — Sans doute, si vous le lui ordonnez. » Effectivement, aussitôt que cette veuve fut instruite des intentions du général en chef, elle s'y conforma. Cependant ces deux époux ne s'étaient jamais vus et ne se connaissaient pas. Depuis, grand nombre de mariages furent faits ainsi.

Quand les femmes vont à la Mecque, elles sont couchées dans une espèce de canapé d'osier, couvert et fermé par des rideaux. Il est porté sur un chameau en travers. Quelquefois ces paniers sont arrangés sur la selle, de chaque côté, en équilibre; deux femmes sont alors assises sur un même chameau.

La femme du général Menou continua, après son mariage, à fréquenter les bains de Rosette[1]. Elle y était courtisée de toutes les femmes, fort curieuses de connaître son intérieur. Elle leur racontait les soins délicats que son mari avait pour elle; qu'à table elle était servie la première, et que les meilleures choses étaient pour elle; que pour passer d'un appartement dans un autre on lui donnait la main; qu'on était constamment occupé à la servir, à satisfaire tous ses désirs et tous ses besoins. Ces discours produisirent un tel effet que les têtes de toutes les femmes de Rosette en furent agitées, et elles adressèrent au sultan El-Kebir une pétition qu'elles envoyèrent au Caire, afin qu'il ordonnât, dans toute l'Égypte, aux Égyptiens de se comporter envers elles selon l'usage des Français.

L'Institut fixa l'attention du peuple. La bibliothèque, tous les instruments de mathématiques, de physique, les pierres, les plantes et autres objets d'histoire naturelle que les savants se procurèrent dans le pays, étaient réunis dans son palais ou dans son jardin. Les habitants furent longtemps à comprendre ce que c'était que cette assemblée de gens graves et studieux, qui ne gouvernaient pas, qui n'administraient pas, qui n'avaient pas la religion pour but : ils crurent qu'ils faisaient de l'or. Ils finirent pourtant par en avoir une idée juste, et

[1] La femme du général Menou était Égyptienne.

non-seulement les savants furent estimés des docteurs de la loi et des principaux du pays, mais même de la dernière classe du peuple, parce qu'ils eurent de fréquentes relations avec les ouvriers, leur donnant des indications, soit sur les mécaniques, soit sur la chimie, pour diriger leurs travaux. Cela les mit dans une grande estime parmi le peuple.

Le cheik El-Mohdi, assistant à une séance de l'Institut, se faisait expliquer par un interprète ce qu'on y disait. C'était une dissertation de Geoffroy sur les poissons qui étaient dans le Nil. Il demanda à parler, et il dit « que le Prophète avait déclaré qu'il y avait 30,000 espèces d'animaux créés, 10,000 sur la terre et dans les airs, et 20,000 dans les eaux ». Ce cheik était d'ailleurs le plus savant, le plus instruit, et un homme très-lettré.

Un jour, pendant que les grands cheiks étaient chez le général en chef, un officier arrivant de Qelyoub lui rendit compte que les Arabes Bily avaient fait une avanie à un pauvre village et tué un fellah. Napoléon témoigna beaucoup d'indignation et donna l'ordre à un officier d'état-major de partir avec 300 chevaux pour punir et réprimer ce brigandage. Comme il parlait avec beaucoup de chaleur, un des cheiks lui dit : « Et pourquoi te fâches-tu? le fellah qu'on a tué est-il donc ton frère? — Oui, dit le sultan El-Kebir, tous ceux qui m'obéissent sont mes enfants. — *Tayeb, tayeb!* dit le cheik El-Cherqâouy, ce que tu dis est juste, tu parles comme le Prophète! » Il ne manqua pas, une demi-heure après, de raconter ce discours dans la grande mosquée, au milieu d'une immense foule, et au grand contentement du peuple, qui s'écria : « Dieu est grand, Dieu est juste! tout vient de Dieu, tout retourne à lui! nous sommes tous à Dieu! »

CHAPITRE VI.

INSURRECTION DU CAIRE.

I. Réunion du grand divan (1er octobre 1798).— II. La Porte déclare la guerre à la France. — III. Troubles au Caire (22 octobre). — IV. Insurrection de la ville.—V. Conduite prudente de Napoléon à l'égard des cheiks; il fait restituer les livres saints. — VI. Fortifications établies au Caire. — VII. Napoléon se rend à Suez (décembre). — VIII. Passage de la mer Rouge. — IX. Canal des deux mers. — .X Objets divers.

I. Les trois quarts des villages étaient sans moultezims. Ceux-ci avaient péri sur le champ de bataille des Pyramides. La circonstance

paraissait favorable pour changer le système qui régissait les propriétés et y introduire les lois de l'Occident. Les avis étaient cependant partagés.

Ceux qui ne voulaient aucune innovation disaient qu'il ne fallait pas se priver des moyens de récompenser les officiers de l'armée et d'accroître le nombre des partisans de la France; que la nature des circonstances particulières à l'Égypte ne permettait d'imposer que le produit net; que le territoire productif variait tous les ans selon le plus ou moins d'étendue de l'inondation, ce qui obligeait de le constater tous les ans par un cadastre; que le produit d'un même champ étant différent selon la nature de la culture, il fallait à chaque récolte faire un inventaire des produits; que l'intervention et l'autorité des moultezims était indispensable pour diriger et surveiller ces opérations, de leur nature si délicates; qu'il était d'ailleurs plus important de s'attacher la classe intermédiaire, qui est susceptible de reconnaissance, que la multitude, plus ignorante, plus crédule, plus ingrate encore en Orient que dans l'Occident; enfin qu'il était surtout essentiel de ne froisser aucun intérêt, et de n'autoriser aucune de ces injustices dont les effets se font longtemps sentir sur le crédit et sur l'esprit des sociétés.

Il est vrai que tout ce qui était relatif aux propriétés et aux impositions était encore environné d'obscurité.

D'autres faisaient observer que, sur 3 millions d'habitants que contenait l'Égypte, 2,600,000 étaient paysans, et éprouveraient une grande amélioration dans leur état et dans leur bien-être par l'affranchissement des terres dites *atar* [1], ce qui les attacherait d'affection à la France; que tout ce qu'on disait sur la nécessité de n'imposer que le produit net était vrai partout, et sans doute plus particulièrement en Égypte, mais que l'intervention des moultezims n'y était nécessaire en rien, et qu'une bonne direction des contributions qui embrasserait tout le pays ferait mieux et opérerait plus justement.

Depuis soixante ans que les Mameluks avaient usurpé tous les pouvoirs, les institutions qui protégeaient le peuple avaient été abrogées. L'opinion réclamait des lois et des tribunaux réguliers pour assurer aux habitants la jouissance des deux grands bienfaits de l'état social, la sûreté des personnes et celle des propriétés. Dans la position où l'on se trouvait, il y avait quelques avantages à placer le

[1] Les terres dites *atar* étaient des terres possédées par les fellahs, qu'ils pouvaient transmettre et aliéner à de certaines conditions, mais qui cependant se trouvaient frappées d'une redevance perpétuelle en faveur des moultezims. (Voir p. 425.)

peuple de ce pays dans une situation où il dévoilât lui-même son caractère et ses secrètes pensées ; ce qui mettait les Français à même de pouvoir s'assurer de ce qu'ils devaient espérer ou de ce qu'ils avaient à craindre du jeu de ses passions. Cela donna l'idée de réunir un grand divan composé de tous les notables et des députés des provinces, et de provoquer ses délibérations sur toutes ces importantes questions d'intérêt public.

Le grand divan tint sa première séance le 1er octobre, et se montra animé des meilleurs sentiments pour le nouvel ordre de choses. Il haïssait également les Mameluks et les Osmanlis : le gouvernement des uns et des autres était également contraire aux préceptes du Coran. Les premiers, nés infidèles, n'étaient pas sincèrement convertis à l'islamisme ; les seconds étaient cupides, capricieux et ignorants. Les hommes instruits sentaient l'excellence des principes qui régissaient les nations de l'Europe : ils étaient séduits par la perspective du bonheur qui devait résulter pour eux d'un bon gouvernement et d'une justice civile et criminelle fondée sur les saines idées. La gloire et le bonheur de la patrie arabe étaient chers à tous ; c'était une fibre de laquelle on pouvait un jour tout espérer.

La marche des discussions dans l'assemblée fut fort lente, soit par l'effet du caractère calme et silencieux des Orientaux, soit par le peu d'habitude qu'ils en avaient, soit à cause de la diversité des usages qui régissaient les provinces, et de la difficulté de consulter le passé dans un pays où il ne s'imprime rien ; mais peu à peu les choses se réglèrent, et on perdit moins de temps. Consulté sur la grande question, s'il valait mieux conserver les lois et les usages qui régissaient les propriétés, ou bien s'il était préférable qu'on adoptât les lois de l'Occident, où les propriétés sont incommutables et transmissibles soit par des actes de dernière volonté, soit par des donations entre-vifs, soit par des ventes librement consenties, le tout en suivant les lois et les formes établies, le grand divan n'hésita pas ; il déclara unanimement que les lois de l'Occident étaient conformes à l'esprit du livre de vérité ; que c'était par ces principes qu'avait été régie l'Arabie du temps des califes Ommiades, Abbassides et Fatimites ; que le principe féodal, que toute terre appartient au sultan, avait été apporté par les Mongols, les Tartares et les Turcs ; que leurs ancêtres ne s'y étaient soumis qu'avec répugnance. Il discuta chaudement sur la suppression des moultezims et l'affranchissement des terres atar. Les imâms craignirent pour les biens des mosquées. Les moultezims étaient en majorité dans l'assemblée. Les cheiks el-beled qui étaient députés des villages insistèrent seuls pour leur

affranchissement. On désintéressa d'abord les imâms en convenant que toutes les terres appartenant aux mosquées, de quelque nature qu'elles fussent, seraient louées à bail emphytéotique pour quatre-vingt-dix-neuf ans. Les moultezims se récrièrent sur l'injustice dont on se rendrait coupable en les dépouillant; mais il en restait peu, et on leur offrit la conservation des terres dites *ousyeh* [1] qu'ils possédaient dans leurs villages, et une indemnité pour ce qu'ils perdraient par l'affranchissement des atar, laquelle serait prise sur les terres ousyeh des autres communes. Dans ce nouvel état de choses, quelle devait être la quotité du *myry* [2]? Les uns dirent qu'on pouvait l'élever jusqu'à moitié du produit net; les autres pensaient qu'on ne pouvait point, sans faire souffrir l'agriculture, dépasser le quart. D'autres questions furent discutées dans cette assemblée, pendant vingt jours qu'elle fut réunie. Les lumières se propageaient, lorsque des événements extraordinaires vinrent détourner de ces grandes pensées qui devaient tant influer sur le bonheur de ce peuple, sur son esprit public, et le lier pour toujours à l'Occident.

II. Le gouvernement français avait contremandé l'expédition d'Irlande. Les Irlandais, à qui l'on avait promis de puissants secours, s'étaient insurgés; après avoir longtemps tenu tête aux forces anglaises, ils avaient succombé. La Porte, ne recevant aucune explication, l'ambassadeur français qui lui avait été annoncé ne venant pas, s'abandonna à l'impulsion de l'Angleterre et de la Russie, et déclara la guerre à la République. Pendant que Paris oubliait et négligeait tout ce qui avait été convenu lorsqu'on avait arrêté le plan de campagne de 1798, Napoléon exécutait ponctuellement ce qu'il avait promis. Arrivé à Alexandrie, il se concilia l'amour des officiers de la caravelle turque. Il écrivit au pacha, l'engagea à rester au Caire; mais celui-ci, obligé de suivre Ibrahim-Bey, y laissa seulement son kiâya. Napoléon fit partout arborer le pavillon du Grand Seigneur avec le pavillon français; il fit continuer les prières dans les mosquées pour le sultan de Constantinople; il satisfit aux désirs de la Porte en confiant la charge d'émir-agha à un Osmanli; il en revêtit le kiâya lui-même. La caravelle ayant reçu du capitan-pacha l'ordre de retourner à Constantinople, il fit réparer ses avaries, lui fournit des vivres à ses frais et y fit embarquer le sieur Beauchamp, savant

[1] On appelait ainsi les terres possédées en toute propriété par les moultezims ou seigneurs de villages. (Voir p. 426.)

[2] Le *myry*, imposition foncière, dont le produit était affecté aux dépenses générales du gouvernement.

astronome, qui avait longtemps séjourné à Constantinople et dans la mer Noire; il lui confia une mission diplomatique. Il ouvrit aussi plusieurs communications par Damas avec le reis-effendi. Mais toutes ces opérations furent contrariées par le silence et l'inertie du cabinet du Luxembourg.

La Porte avait déjà étendu le pouvoir de Djezzar-Pacha sur toute la Syrie; Alep, Tripoli, Damas, Jérusalem et Jaffa étaient sous ses ordres; à la fin d'octobre, elle le nomma séraskier d'Égypte. Celui-ci expédia au cheik El-Sàdàt le firman qui contenait la déclaration de guerre du Grand Seigneur contre la France. Napoléon alla dìner chez le cheik. Quand il se trouva seul avec lui, il lui commanda impérieusement de lui remettre l'original du firman. El-Sàdàt nia en avoir connaissance, hésita, se contredit, et enfin le remit. Cependant mille bruits circulaient dans la ville. Le capitan-pacha, disait-on, avait mouillé à Jaffa et avait débarqué une armée d'Osmanlis, qui, accrue de l'armée de Djezzar, tirée d'Alep, de Damas, de Jérusalem, était innombrable; elle tarissait tous les puits de la Syrie. Ces nouvelles consternèrent le divan. Il fut effrayé de voir les armes de la Porte réunies aux armes anglaises et russes, et commença à douter de l'issue de la guerre. Les plus zélés se refroidirent; ceux qui étaient froids et timides devinrent ennemis. De leur côté, Ibrahim-Bey, en Syrie, et Mourad-Bey, dans la haute Égypte, ne restaient pas oisifs. Les Mameluks inondaient les provinces de menaces contre les cheiks el-beled qui avaient pris le parti des Français, et cessaient de leur payer le *fayz* [1].

III. Les ingénieurs français travaillaient, sans discontinuer, aux fortifications et à l'armement de la citadelle. Ils avaient d'abord réparé les fronts du côté de la campagne, ce qui n'avait point excité l'attention du peuple; mais, lorsqu'en continuant l'ordre de leur travail ils arrivèrent aux fronts de fortification du côté de la ville; qu'ils firent démolir une grande quantité de kiosques, de maisons, et une mosquée qui obstruait les remparts; que sur les décombres ils élevèrent de fortes batteries, les habitants témoignèrent hautement leurs inquiétudes : « Pourquoi braque-t-on des canons contre nous? ne sommes-nous pas des amis? Nourrirait-on contre nous de méchants desseins? »

La ville était séparée en cinquante quartiers, fermés par des enceintes particulières. Les portes s'en ouvraient ou s'en fermaient, suivant la volonté des chefs de quartier. La moindre négligence dans

[1] Voir page 426.

le service interrompait les communications et donnait lieu à beaucoup de rixes avec les soldats. Cela formait des barricades perpétuelles, qui étaient dangereuses pour l'autorité française et excitaient la confiance et l'insolence du peuple. La circonstance de la réunion du grand divan, dont les dispositions étaient très-bienveillantes, parut favorable pour la destruction de toutes les barrières. Les ingénieurs, qui étaient préparés, s'y employèrent avec la plus grande activité. Les propriétaires des okels, les malveillants, se récrièrent sur ces nouveautés : « Pourquoi changer ce qui existe de tout temps? » Ils firent remarquer la coïncidence de la destruction de ces enceintes avec l'armement de la citadelle et la levée de la contribution extraordinaire. Les esprits s'aigrirent; en peu de jours, la fermentation devint apparente. « On nous demande de l'argent, disaient-ils, la somme, quoique forte, peut cependant être payée; mais en même temps on détruit nos barrières, et l'on braque contre nous des canons. Quels sont donc les projets que nourrissent ces hommes de l'Occident? Ils ont réuni les principaux de l'Égypte sous prétexte d'un divan; mais ne sont-ce pas des otages qu'ils ont voulu mettre sous leur main, pour pouvoir tout d'un coup détruire tout ce que l'Égypte a de grand et de capable de servir de ralliement au peuple? »

Le général Dupuy était commandant d'armes. C'était un bon et brave militaire, mais d'un caractère vif et très-emporté. Il était de Toulouse. La pétulance gasconne cadrait mal avec la gravité orientale. Il n'attachait aucune conséquence à ses propos, et souvent il menaçait assez légèrement les habitants de leur faire infliger des peines afflictives. On sait en Europe que de pareilles menaces ne veulent rien dire, puisqu'elles passent le pouvoir de celui qui les fait; que, pour infliger des peines afflictives, il y a des formes publiques nécessaires; mais, sous un gouvernement arbitraire, où les agents de l'autorité peuvent tout se permettre, tout homme menacé se tenait pour perdu et vivait en proie aux plus vives alarmes.

Le 6 octobre 1798, après le lever du sultan El-Kebir, le cheik El-Cherqâouy dit qu'il était arrivé un homme de Smyrne à Gâma el-Azhar, qu'il y était demeuré dix jours, qu'il l'avait fait observer et lui avait arraché l'aveu qu'il avait une mission de Djezzar pour engager le combat sacré contre le chef des Français; qu'il avait pris le parti de ne faire aucun éclat, pour ne point s'ôter les moyens de prévenir une autre fois de pareils crimes; qu'il s'était contenté de renvoyer ce fanatique en Syrie, le faisant accompagner par deux de ses affidés; mais qu'il était convenable de prendre plus de précau-

tions, car d'autres individus étaient peut-être actuellement dans d'autres mosquées, nourrissant de semblables desseins.

IV. Le grand divan avait réparti une somme de 6 millions, en forme d'emprunt, entre les divers corps de marchands du Caire. La répartition excita de grandes réclamations, qui occupèrent l'audience du cadi; ce qui y attira beaucoup de monde. Elle devint un rendez-vous de mode; elle s'ouvrait au soleil levant; on y passait une partie de la matinée. Le 22 octobre la foule fut plus considérable qu'à l'ordinaire; les escaliers et les cours du palais étaient remplis de curieux, attirés par une corporation qui avait dénoncé son syndic. L'agha de la police s'y rendit; il fit prévenir le commandant d'armes qu'il y avait beaucoup de malintentionnés qui travaillaient le public. Mais, comme les habitants du Caire sont parleurs, d'un caractère remuant et extrêmement curieux de nouvelles, le général Dupuy était accoutumé à de pareilles alarmes. Il se rendit pourtant au palais, mais trop tard. Il laissa son piquet de dragons dans la cour, et monta chez le cadi. Voyant que les esprits étaient fort agités, il conseilla à ce magistrat d'ajourner l'audience au lendemain; ce qu'il fit. Dupuy eut de la peine à regagner son cheval au milieu de la foule. Les dragons furent pressés. Un cheval foula un Moghrebin; cet homme féroce, et qui arrivait de la Mecque, tira un coup de pistolet, tua le cavalier et monta sur son cheval. Le détachement français chargea et dissipa le peuple. Le général Dupuy, sortant de la cour, reçut, comme il entrait dans la rue à la tête de son piquet, un coup de lance d'un homme qui était là à poste fixe; il tomba mort. Le bruit se répandit sur-le-champ dans la ville que le sultan El-Kebir avait été tué; que les Français avaient jeté le masque et massacraient les fidèles. Les muezzins, du haut de leurs minarets, appelèrent les vrais croyants à la défense des mosquées et de la ville. Les marchands fermèrent leurs boutiques. Les soldats se précipitèrent de tous côtés pour gagner leurs quartiers. Les malveillants firent fermer celles des barrières qui n'étaient pas encore démolies. Les femmes, montées sur leurs terrasses, faisaient entendre d'horribles hurlements. La population se porta à la maison du général Caffarelli du Falga, qui imprudemment s'était logé près de la grande mosquée. On en voulait beaucoup aux officiers du génie, parce que c'étaient eux qui démolissaient les barrières, qui dirigeaient les travaux et les fortifications de la citadelle, et que souvent ils avaient profané les tombeaux pour construire leurs ouvrages. En un moment, la maison fut dévastée, les livres et les instruments pillés, et cinq

ou six individus qui s'y trouvaient, massacrés. Leurs têtes furent promenées dans les rues, et ensuite suspendues à la porte de la grande mosquée. La vue du sang anime les fanatiques. Les grands, épouvantés, s'étaient enfermés chez eux ; mais le peuple court les arracher à leur domicile et les mène en triomphe à Gâma el-Azhar; il crée un divan de défense ; il organise les milices; il déterre les armes; il n'oublie rien de ce qui peut assurer l'impunité de la rébellion.

Par un événement fortuit, à la petite pointe du jour, Napoléon avait passé le Nil pour visiter l'arsenal de Gyzeh. Il retourna à la ville à neuf heures. A la contenance des habitants du quartier qu'il traversa, il ne lui fut pas difficile de s'apercevoir de ce qui se passait. Il fit appeler les grands ulemas. Mais déjà tous les chemins étaient interceptés ; des corps de garde d'insurgés étaient placés au coin de toutes les rues; des épaulements et des murs étaient déjà commencés; l'armée était sous les armes, chacun était à son poste. Les grands cheiks avaient cherché à éclairer le peuple sur les suites immanquables qu'aurait la conduite qu'il tenait; ils ne purent rien obtenir; ils furent contraints de se taire et de suivre le mouvement, qui était irrésistible.

Le cheik El-Sàdàt fut choisi pour présider le divan des insurgés; cette assemblée était composée d'une centaine d'imâms, de muezzins, de chefs de Moghrebins, tous gens de la basse classe. Elle fit une proclamation dans laquelle elle annonça : « que la Porte avait déclaré la guerre à la France; que Djezzar-Pacha, nommé séraskier, était déjà arrivé à Belbeys avec son armée ; que les Français se disposaient à se sauver, mais qu'ils avaient démoli les barrières afin de piller la ville au moment de leur départ. »

Du haut des quatre cents minarets du Caire, on entendit toute la nuit la voix aigre des muezzins faisant retentir l'air d'imprécations contre les ennemis de Dieu, les infidèles et les idolâtres. Toute la journée du 22, toute la nuit du 22 au 23, se passèrent de cette manière. Les insurgés l'employèrent à s'organiser. On entendait quelques coups de fusil, mais peu vifs. Les affaires prenaient un aspect fort sérieux ; la soumission du Caire pouvait être très-difficile.

Mais ce qui donnait plus à penser encore, c'était la suite que cela devait nécessairement avoir. Il fallait soumettre cette grande ville, en évitant tout ce qui pouvait porter les choses à l'extrême et rendre le peuple d'Égypte irréconciliable avec l'armée.

Une proclamation fut affichée, en turc et en arabe, afin d'éclairer les habitants sur les fausses nouvelles dont les malveillants se ser-

vaient pour les égarer : « Il n'était pas vrai que Djezzar eût passé le désert. La destruction des barrières était conforme aux règles d'une bonne police; l'armement de la citadelle du côté de la ville n'était que l'exécution d'une règle militaire. On rappelait aux habitants la bataille des Pyramides, la conduite que le sultan El-Kebir avait tenue envers eux; on finissait par proposer de s'en remettre au jugement du divan. » Cette proclamation fit un mauvais effet. Les meneurs s'en servirent pour persuader au peuple que les Français avaient peur; ce qui le rendit insolent. Les muftis firent dire qu'on n'avait rien à espérer; qu'il fallait sans délai employer la force; que les Arabes du désert étaient en marche; que les tribus qui étaient le plus près arriveraient dans la journée. Effectivement, une heure après on apprit que les Bily et les Terràbyn, au nombre de 7 ou 800 hommes, commettaient des hostilités et infestaient les communications de Boulâq. L'aide de camp Sulkowski partit avec 200 chevaux, passa le canal sur le petit pont, chargea les Bédouins, en tua quelques-uns, et les poursuivit pendant plusieurs lieues. Il nettoya tous les environs de la ville, mais il fut blessé un moment après. Son cheval ayant été tué, il tomba et fut percé de dix coups de lance. Sulkowski était Polonais, bon officier; il était de l'Institut d'Égypte. Sa mort fut une perte vivement sentie.

Le général d'artillerie Dommartin, avec une batterie de quatre mortiers et de six obusiers, était parti de Boulâq pour s'établir sur les hauteurs du fort Dupuy. A une heure après midi, trente mortiers et obusiers de la citadelle et de la batterie du fort Dupuy donnèrent le signal de l'attaque. Plusieurs bombes éclatèrent dans la mosquée d'El-Azhar. Une heure après, le feu se manifesta dans divers quartiers de la ville. A trois heures, les insurgés débouchèrent par la porte des Victoires pour enlever la batterie du fort Dupuy; ils étaient 7 ou 8,000 tirailleurs, dont 7 ou 800 à cheval. Les minarets et toute la coupole de la mosquée de Hasan se couvrirent de tirailleurs pour faire taire les canonniers de la citadelle, mais vainement. Le général Dommartin avait trois bataillons et 300 chevaux pour protéger ses batteries; il les fit charger, la baïonnette au bout du fusil. Les insurgés furent repoussés; la cavalerie leur fit 400 prisonniers. Le général en chef donna sur-le-champ le signal aux quatre colonnes d'attaque qui étaient préparées. Elles étaient composées chacune de deux bataillons et conduites par des Coptes, des Syriens et des janissaires restés fidèles. Elles arrivèrent toutes les quatre à la mosquée d'El-Azhar, comme les fuyards de l'attaque du fort Dupuy y entraient épouvantés. La mosquée fut enlevée au pas de charge.

A sept heures du soir, tout était tranquille ; le feu avait cessé. Les aghas de la police arrêtèrent quatre-vingts des cent membres qui composaient le divan de défense; ils furent enfermés dans la citadelle.

Toute la nuit fut silencieuse et sombre. Les grands, retirés au fond de leurs harems, étaient fort inquiets de leur position. Ils ignoraient de quelle manière on jugerait leur conduite et si on ne les rendrait pas responsables de la révolte du peuple. Près de 4,000 hommes partirent avant le jour, traversèrent le désert et se réfugièrent à Suez. Trois maisons seulement furent consumées par les flammes, une vingtaine furent endommagées; la mosquée d'El-Azhar souffrit peu.

La perte des Français se monta à 300 hommes, parmi lesquels une centaine de tués. Trente malades, qui arrivaient de Belbeys, traversaient la ville au moment où l'insurrection éclata; ils furent massacrés. La perte la plus sensible fut une vingtaine d'officiers d'état-major, du génie ou de membres de la commission des arts, qui furent égorgés au premier moment de l'insurrection. Ils étaient isolés dans les divers quartiers. Bon nombre de Français furent sauvés par les honnêtes gens de la ville. Tout ce qui avait de la fortune, de l'éducation, resta fidèle et rendit des services importants aux Européens.

Le 24, à six heures du matin, une commission militaire constata que les quatre-vingts prisonniers de la citadelle avaient fait partie du divan de défense, et les fit passer par les armes. C'étaient des hommes d'un esprit violent et irréconciliable.

V. Au soleil levant les soixante cheiks et imâms de la grande mosquée se rendirent au palais. Depuis trois jours ils ne s'étaient pas couchés. Leur contenance était celle de coupables et d'hommes rongés d'inquiétude. Il n'y avait pas cependant de reproches à leur faire : ils avaient été fidèles, mais n'avaient pas pu lutter contre le torrent de l'opinion populaire.

Le cheik El-Sàdàt se fit excuser, prétextant son état de maladie. On pouvait ignorer sa mauvaise conduite; si l'on paraissait en être instruit, il fallait lui faire couper la tête. Dans la situation des esprits, cette mort avait plus d'inconvénients que d'avantages; son nom était vénéré de tout l'Orient; c'eût été en faire un martyr. Le général en chef lui fit dire qu'il n'était pas surpris qu'au milieu d'événements si étranges, à son âge, il se trouvàt incommodé; mais qu'il désirait le voir le lendemain, si cela lui était possible.

Napoléon accueillit les cheiks comme à l'ordinaire et leur dit :

« Je sais que beaucoup de vous ont été faibles, mais j'aime à croire qu'aucun n'est criminel; ce que le Prophète condamne surtout, c'est l'ingratitude et la rébellion... Je ne veux pas qu'il se passe un seul jour où la ville du Caire soit sans faire les prières d'usage; la mosquée d'El-Azhar a été prise d'assaut, le sang y a coulé : allez la purifier. Tous les saints livres ont été pris par mes soldats, mais, pleins de mon esprit, ils me les ont apportés; les voilà, je vous les restitue. Ceux qui sont morts satisfont à ma vengeance. Dites au peuple du Caire que je veux continuer à être clément et miséricordieux pour lui. Il a été l'objet spécial de ma protection, il sait combien je l'ai aimé : qu'il juge lui-même de sa conduite. Je pardonne à tous, mais dites-leur bien que ce qui arrive et arrivera est depuis longtemps écrit, et qu'il n'est au pouvoir de personne d'arrêter ma marche; ce serait vouloir arrêter le destin... Tout ce qui arrive et arrivera est dans le livre de la vérité. »

Ces vieillards se jetèrent à genoux, baisèrent les livres du Coran; il y en avait de la plus grande antiquité. Un exemplaire avait appartenu à Hasan, d'autres à Saladin. Ils exprimèrent leur reconnaissance plus par leur contenance que par leur langage. Ils se rendirent à Gâma el-Azhar. La mosquée était remplie d'un peuple transi de peur. Elle fut purifiée. Les cadavres furent ensevelis. Des ablutions et d'autres cérémonies conformes à l'usage précédèrent les prières ordinaires. Le cheik El-Cherqâouy monta dans la chaire et répéta ce que le sultan El-Kebir leur avait dit. Le peuple fut rassuré. L'intercession du Prophète, les bénédictions de Dieu furent appelées sur ce prince grand et clément. Pendant la journée du 24, on enleva les barrières, on nettoya les rues et l'on rétablit l'ordre.

Le 25, le cheik El-Sâdât se rendit au lever; il y fut reçu comme à l'ordinaire. Il n'était pas difficile de voir à sa contenance la frayeur qui le maîtrisait. Il divagua et prononça des paroles sans suite. Voulant complimenter le sultan El-Kebir sur les dangers auxquels il avait échappé, il remercia Dieu d'avoir enchaîné la sédition et d'avoir donné la victoire à la justice; par un mouvement convulsif et comme voulant davantage assurer son pardon, il prit et baisa la main du sultan El-Kebir.

Toute la journée du 25 se passa, de la part du peuple, en observation; mais il parut enfin rassuré et se livra à la joie. Il avoua que tous avaient mérité la mort, et que, sous un prince moins clément, le Caire aurait vu sa dernière journée.

L'armée française ne partagea pas la joie et la satisfaction des habitants. Officiers et soldats murmuraient et témoignaient leur mécon-

tentement. Ils blâmaient cette extrême indulgence. « Pourquoi toujours caresser ces vieux cheiks, ces cafards? C'étaient eux les auteurs de tout, c'était sur eux qu'il fallait venger le sang des Français aussi traîtreusement massacrés. Qu'avait-on besoin de tant les cajoler? Il ne restait plus qu'à donner à ces vieillards hypocrites des récompenses pour l'horrible conduite qu'ils avaient tenue. »

Napoléon resta insensible aux murmures de l'armée, qui ne reconnut que beaucoup plus tard combien sa conduite avait été sage. Comme le cheik El-Sâdât baisait la main du général en chef, Kleber, qui arrivait d'Alexandrie, lui demanda quel était ce vieillard qui paraissait si interdit et dont les traits étaient si bouleversés? « C'est le chef de la révolte, lui répondit-il. — Eh quoi! vous ne le faites pas fusiller? — Non, ce peuple est trop étranger à nous, à nos habitudes. Il lui faut des chefs; j'aime mieux qu'il ait des chefs d'une espèce pareille à celui-ci, qui ne peut ni monter à cheval, ni manier le sabre, que de lui en voir comme Mourad-Bey et Osman-Bey. La mort de ce vieillard impotent ne produirait aucun avantage et aurait pour nous des conséquences plus funestes que vous ne pensez. » Les événements qui sont arrivés longtemps après ont fait revenir sur cette conversation, qui était prophétique [1].

Les ulemas firent des proclamations; elles calmèrent les révoltes qui s'étaient déjà déclarées sur divers points. Plusieurs d'entre eux, envoyés en mission dans les provinces, parlèrent avec chaleur; leur cœur était plein de reconnaissance pour la généreuse conduite qu'on avait tenue à leur égard. Ils furent persuadés plus que jamais que Napoléon aimait le Coran, le Prophète, et qu'il était sincère dans toutes les protestations qu'il leur avait faites sur le désir qu'il avait de voir heureux le peuple de l'Arabie. Mille bruits se répandirent dans la ville et dans les provinces : Mahomet était apparu au sultan El-Kebir au moment de la révolte et lui avait dit : « Le peuple du Caire est criminel, car tu as été bon pour lui : ainsi tu seras victorieux, tes troupes entreront dans Gâma el-Azhar; mais aie soin de respecter les choses saintes et les livres de la loi; car, si tu n'es pas généreux après la victoire, je cesserai d'être avec toi et tu n'éprouveras plus que des défaites. » Tout ceci était un mélange de superstition et d'orgueil : c'était le Prophète qui avait tout fait et qui continuait à les protéger.

Cet événement, qui pouvait être si malheureux, consolida le pou-

[1] C'est ce même cheik que plus tard le général Kleber fit bâtonner; ce qui fut une des principales causes de la mort de ce général. (Note du général Bertrand.)

voir des Français dans le pays. Jamais, depuis, les habitants n'ont manqué de fidélité ni trahi les sentiments de reconnaissance qu'ils conservaient pour un si généreux pardon. Mais le divan général fut congédié; on crut la présence des membres qui le composaient utile dans les provinces. On remit l'exécution des projets que l'on avait conçus au moment où la paix serait rétablie avec le sultan de Constantinople, ou bien au moment où quelques événements militaires d'importance auraient dissipé cet orage, qui menaçait encore.

Pendant octobre, novembre et une partie de décembre 1798, la ville du Caire, pour punition, resta sans divan. Enfin le général en chef se rendit aux sollicitations réitérées des habitants. Il leur dit dans une proclamation[1] : « J'ai été mécontent de vous, je vous ai privés de votre divan; je suis aujourd'hui content de votre repentir et de votre conduite : je vous le rends. Aucun pouvoir humain ne peut rien contre moi. Mon arrivée de l'Occident sur les bords du Nil a été prédite dans plus d'un passage du Coran. Un jour tout le monde en sera convaincu. »

Le lendemain, au lever, les cheiks se prosternèrent, et le cheik El-Fayoumy, portant la parole, demanda la grâce des malheureux imâms et muezzins qui étaient détenus dans la citadelle. Le général en chef leur répondit sans s'émouvoir : « Ils ont été condamnés et exécutés avant le lever du soleil qui a suivi la fin de la révolte. » Les cheiks levèrent alors les yeux au ciel, firent une courte prière et dirent : « que Dieu l'avait ordonné ainsi; qu'ils étaient bien coupables et l'avaient bien mérité; que Dieu était juste, que Dieu était partout, que tout venait de Dieu, que tout allait à Dieu, que Dieu était grand, très-grand; que tout ce qui arrivait dans ce monde et dans les sept cieux venait de Dieu. »

VI. Sur le monticule où l'artillerie avait établi sa batterie de mortiers et d'obusiers, le capitaine du génie Bertrand construisit un fort en maçonnerie. Ce fort dominait le quartier le plus mutin; il croisait son feu avec celui de la citadelle; il battait le grand chemin qui aboutit à la porte des Victoires, et la gorge qui sépare la citadelle du Moqattam. Une grande mosquée ayant des murs très-élevés, située sur le canal du Prince-des-Fidèles, sur la route de Belbeys, qui couvrait l'enceinte de la ville du côté du nord, fut convertie en fort sous le nom de *Sulkowski*. Ce fort pouvait contenir plusieurs bataillons et des magasins; peu d'hommes suffisaient pour le défendre.

[1] Voir le texte de cette proclamation, publiée en entier à la page 221 du tome V.

Sur la hauteur qui dominait la ville du côté du nord-ouest, à mi-chemin de Boulâq, on établit une tour qu'on appela le *fort Camin;* il protégeait la place Ezbekyeh et défendait les avenues de la ville. Sur le monticule près du jardin de l'Institut, s'éleva le fort appelé *de l'Institut;* il battait toute l'esplanade entre le Caire, le Vieux-Caire et le Nil, assurait les communications avec l'île de Roudah; il protégeait l'hôpital établi dans la maison d'Ibrahim-Bey. Cet hôpital était couvert par un mur crénelé en forme d'ouvrage à cornes, qui était une tête de pont en avant de l'île de Roudah. On plaça des batteries au meqyâs; on convertit en fort la prise d'eau de l'aqueduc au Vieux-Caire. Il y eut ainsi une série de positions retranchées depuis le Caire jusqu'à l'île de Roudah et Gyzeh, situé vis-à-vis, sur la rive gauche du Nil. Cette grande ville se trouvait cernée par des forts contenant des batteries incendiaires, qui pouvaient jeter des bombes et des obus à la fois dans tous les quartiers, qui défendaient les approches, et que 500 hommes pouvaient garder. On organisa une troupe de gens du pays pour prêter main-forte aux aghas de la police et des marchands, afin de surveiller, suivant l'usage de ces contrées, les cafés, les rassemblements, les places publiques, les marchés.

La suppression de toutes les barrières intérieures donna une tout autre physionomie à la ville. Les boutiques, cafés, auberges et petites manufactures établies par des Européens, reçurent une nouvelle extension et procurèrent à l'armée des jouissances qui lui rendirent moins pénible son éloignement d'Europe.

VII. Les insurgés échappés du Caire, établis dans la ville de Suez, troublaient la tranquillité du pays. Ils servaient d'intermédiaires à la correspondance d'Ibrahim-Bey, qui était en Syrie, avec Mourad-Bey, qui était dans le Sayd. Ils remuaient par leurs correspondances toutes les tribus du désert. Il était nécessaire d'ailleurs d'occuper cette ville importante; ce qui avait été négligé jusqu'alors, parce que, pour y arriver, il faut traverser un désert très-aride, sans eau, sans ombre, de quarante-deux heures de marche, trajet extraordinairement fatigant pendant l'été. On devait éviter tout ce qui pouvait exciter le mécontentement du soldat. Mais, à la fin d'octobre, les chaleurs cessèrent d'être incommodes; les belles journées de l'automne répandirent la satisfaction dans l'armée. Elle était enfin accoutumée au pays, elle avait de très-bon pain, du riz, du vin de Chypre, de l'eau-de-vie de dattes, de la bière, de la viande, des volailles, des œufs et toute espèce d'herbages. La solde des officiers et des soldats, payée sur le

même pied qu'en France, était d'une valeur quadruple, vu le bon marché de toutes les denrées. L'ordonnateur d'Aure faisait donner régulièrement des distributions de café moka; chaque escouade avait sa cafetière. Pour remplacer les fourgons et les voitures d'équipages militaires, il avait donné à chaque bataillon des chameaux en suffisance pour porter l'eau, les vivres, les ambulances et les équipages. Les officiers généraux et supérieurs avaient leurs lits, leurs tentes, leurs chameaux. Tout le monde était enfin organisé selon la mode du pays. Le soldat était revenu à son esprit naturel; il était plein d'ardeur et du désir d'entreprendre. S'il faisait entendre quelque plainte, c'était sur l'oisiveté dans laquelle il vivait depuis plusieurs mois. Ce changement dans ses dispositions en avait opéré un plus grand encore dans sa manière de voir le pays. Il était convaincu de sa fertilité, de son abondance, de sa salubrité et de tout ce qu'un établissement solide pouvait offrir d'avantageux aux individus et à la République.

Le général de division Bon partit le 8 novembre, avec 1,200 hommes d'infanterie, 200 chevaux et deux pièces de canon. Il porta son camp à Birket el-Hâggy, au bord d'un lac d'eau du Nil, à cinq lieues du Caire, sur la route de Suez. Il fut joint par tout ce qui lui était nécessaire pour traverser le désert. Un chameau porte deux outres pleines d'eau, qui suffisent pour abreuver 400 hommes pendant un jour, ou pour 40 chevaux. Il était nécessaire de porter du bois pour faire la soupe; et, quoique la traversée du désert jusqu'à Suez ne soit que de trois jours, il était prudent de porter des vivres pour vingt jours, de l'eau et du bois pour dix jours; ce qui exigea un millier de chameaux. Le général Bon n'éprouva aucun obstacle, entra dans Suez, fit travailler sur-le-champ aux fortifications pour mettre à couvert la petite garnison qu'il voulait y laisser. Les ingénieurs de la marine avaient mis sur le chantier, au Caire, quatre chaloupes canonnières portant des pièces de 24; ils les avaient démontées; des chameaux les portèrent à Suez, où elles furent remontées et calfatées. Le pavillon tricolore flotta sur la mer Rouge. Elles naviguèrent dans le nord de cette mer jusqu'à Qoseyr et Yanbo.

La mer Rouge, au nord, se divise en deux bras : l'un, appelé la *mer de Suez,* a de cinq à dix lieues de large et cinquante de long; l'autre, appelé *El-Aqabah,* entre dans les terres d'une trentaine de lieues, et a trois à cinq lieues de large. A l'extrémité est la ville d'Ælana ou Aïlab, située à soixante lieues de Suez, sur le chemin des caravanes de la Mecque. Il existe à Aïlab un fort dont la petite garnison est turque, des puits dont l'eau est bonne et abondante. Ce port a appartenu aux Iduméens, qui rivalisèrent avec Tyr; il était le

port de Jérusalem. Le désert de Thor est entre Suez, la mer El-Aqabah et le mont Sinaï. Il est habité par trois tribus d'Arabes de Thor, de 4 à 5,000 âmes. On y trouve des ruines qui ne laissent aucun doute sur les villes qui y ont existé. Dans la vallée de Faran, il y a des bois et des broussailles dont les Arabes font du charbon.

A la fin de décembre, le général en chef partit du Caire avec les académiciens Monge et Berthollet, l'ingénieur des ponts et chaussées Le Père, son état-major, 200 gardes à cheval et 400 dromadaires. Il voulait visiter lui-même les bords de la mer Rouge et reconnaître les traces du canal des deux mers. Depuis la révolte du Caire, il ne s'était pas absenté; il était bien aise d'accoutumer cette grande ville à son absence.

Pour se rendre du Caire à Suez, il y a trois chemins : le premier passe par le village d'El-Basâtin, à deux lieues au sud du Caire, d'où il se dirige à l'est, entre dans la vallée de l'Égarement, à huit lieues rencontre les puits de Gandely. Ces puits sont au nombre de huit, l'eau y est un peu saumâtre; les caravanes qui de Syrie se rendent dans la haute Égypte séjournent à ces puits. Des puits de Gandely on chemine pendant seize lieues jusqu'aux bords de la mer Rouge; là on côtoie la mer pendant neuf lieues, et on arrive à Suez : total du Caire à Suez par cette route, trente-cinq lieues, et seulement vingt-six jusqu'à la mer Rouge. Il pleut dans ce désert. Il serait facile de construire des citernes toutes les quatre lieues pour les besoins des voyageurs, et d'organiser une aiguade au bord de la mer pour les bâtiments. Cette route était la plus fréquentée par les habitants de Memphis. La deuxième route va du Caire au lac dit *Birket el-Hâggy*, cinq lieues; de Birket el-Hâggy, où elle entre dans le désert, que l'on traverse sans rencontrer d'eau, jusqu'au château d'Ageroud, qui est la troisième station de la caravane de la Mecque, il y a vingt-trois lieues; d'Ageroud à Suez il y a cinq lieues : total, trente-trois lieues. La troisième route est par Belbeys. Du Caire à Belbeys, douze lieues; par le désert jusqu'à Ageroud, dix-neuf lieues; à Suez, cinq lieues : total, trente-six lieues, mais seulement dix-neuf lieues de désert. La distance astronomique de Suez au Caire est de vingt-sept lieues et demie : de Suez à la grande pyramide de Gyzeh il y a trente et une lieues. Toutes ces lieues sont de vingt-cinq au degré.

Le 24 décembre, le camp fut dressé sur les bords du lac dit *Birket el-Hâggy*. Plusieurs négociants qui avaient affaire à Suez s'y joignirent. Le 25, à deux heures avant le jour, le camp se remit en route. La caravane marcha toute la journée au milieu d'un sable aride. Le temps était beau, la chaleur du soleil n'était pas désagréable. La

marche dans le désert est monotone, elle inspire une douce mélancolie. Les Arabes qui servaient de guides s'orientaient sans suivre aucune trace. La caravane fit dans la journée deux haltes, chacune d'une demi-heure, et la nuit elle prit position à l'arbre de Hamrâ[1], à quatorze lieues de Birket el-Hâggy. Le Hamrâ est l'objet du culte des Arabes; la malédiction et les anathèmes sont lancés contre ceux qui seraient assez impies pour toucher à ce prodige du désert. Le soldat n'avait pas apporté de bois pour le bivouac; il souffrit du froid; il ne fut que médiocrement soulagé par le feu qu'il essaya d'allumer avec des os et quelques plantes sèches de sept ou huit pouces de hauteur qu'il trouva dans une vallée à portée du camp. Ces plantes forment la nourriture des chameaux. A deux heures avant le jour, le 26, la caravane se remit en marche. Il n'était pas encore jour quand elle passa près du puits El-Batar. C'est un trou de 50 toises de profondeur, extrêmement large; les Arabes l'ont creusé dans l'espérance d'y trouver de l'eau; ils ont été obligés d'y renoncer. Près de là, on distingua, mais seulement au clair de la lune, un vieil acacia; il était couvert d'écrits de[2] . . . . . et autres témoignages de dévotion des pèlerins, qui, en revenant de la Mecque, rendent hommage à cette première végétation qui leur annonce les eaux du Nil. A deux heures après midi, Napoléon arriva à Ageroud; le chemin en passe à 500 toises. Ageroud est un petit fort placé sur une petite éminence qui domine au loin; il a deux enceintes en maçonnerie, un puits très-profond; l'eau y est abondante, mais saumâtre; elle devient moins saumâtre si elle reste plusieurs heures exposée à l'air; elle est excellente pour les chevaux, les chameaux et les animaux; les hommes ne s'en servent qu'à la dernière extrémité. Il y a dans ce fort une mosquée, un caravansérail et des logements pour 150 hommes. Napoléon y plaça un commandant d'armes, 15 hommes de garnison et deux pièces de canon. On arriva à Suez à la nuit obscure; le général en chef préféra rester dans sa tente et refusa une maison qui lui avait été préparée.

Suez est au bord de la mer Rouge, située à 2,600 toises de l'extrémité du golfe et à 4 ou 500 toises de l'embouchure de l'ancien canal. La ville a joui d'une assez grande prospérité. Les géographes arabes la décrivent comme une oasis. L'eau provenait probablement du canal. Il y pleut assez pour qu'en recueillant l'eau dans des réservoirs on puisse en avoir suffisamment, non-seulement pour les besoins de la ville, mais encore pour la culture. Aujourd'hui il n'y a rien; les ci-

[1] Djamaât Echaramît.
[2] Ce mot n'a pu être lu dans le manuscrit.

ternes sont peu spacieuses et mal entretenues; l'eau, pour les hommes, vient des fontaines de Moïse; pour les chevaux et les chameaux, de la fontaine de Suez, située à une lieue sur le chemin du fort Ageroud. La ville contient un beau bazar, quelques belles mosquées, des restes de beaux quais, une trentaine de magasins et des maisons pour une population de 2 à 3,000 âmes. Dans le temps du séjour des caravanes et des bâtiments de Djeddah, Suez contient en effet cette population; mais, quand les affaires sont terminées, elle ne reste habitée que par 2 ou 300 malheureux. La rade est à une lieue de la ville, les navires y mouillent par huit brasses d'eau; elle a une lieue de tour; elle communique à la ville par un chenal qui a 60 ou 80 toises de largeur, et à basse mer 10 pieds d'eau; ce qui fait 15 ou 16 à haute mer. Le fond est bon, les ancres y tiennent; c'est un fond de sable vaseux. La rade est couverte par des récifs et par des bancs de sable. Son vent traversier est le sud-est, qui règne rarement dans ces parages.

VIII. Napoléon employa la journée du 27 à visiter la ville et à donner quelques ordres pour l'établissement d'une batterie qui pût protéger le chenal et le port. Le 28, il partit à cheval pour se rendre aux fontaines de Moïse. Il traversa à trois heures du matin le Ma'dyeh, bras de mer guéable à marée basse, qui a trois quarts de lieue de large. Le contre-amiral Ganteaume monta une chaloupe canonnière, embarqua des sapeurs, les ingénieurs, plusieurs savants, et s'y rendit par mer. Les fontaines de Moïse sont à trois lieues de Suez; on en compte neuf. Ce sont des sources d'eau sortant de mamelons élevés de quelques toises au-dessus de la surface du sol. Elles proviennent des montagnes qui sont à quatre lieues de là. Ces sources sont à 700 toises de la mer. On y voit les ruines d'un aqueduc et de plusieurs magasins qui avaient été construits par les Vénitiens dans le xve siècle, lorsqu'ils voulurent intercepter aux Portugais la route des Indes. Les sapeurs commencèrent à fouiller; ils travaillèrent jusqu'à la nuit. Le général en chef monta à cheval pour retourner à Suez. Ceux qui étaient venus par mer s'embarquèrent sur la canonnière. A neuf heures du soir, les chasseurs d'avant-garde crièrent qu'ils enfonçaient. On appela les guides : les soldats s'étaient amusés à les griser avec de l'eau-de-vie, et il fut impossible d'en tirer aucun renseignement. On était hors de route. Les châsseurs s'étaient guidés sur un feu qu'ils avaient pris pour les lumières de Suez : c'était le fanal de la chambre de la chaloupe canonnière; ce que l'on remarqua promptement : il changeait de place à chaque

instant. Les chasseurs s'orientèrent et déterminèrent la position de Suez. Ils se mirent en marche à cinquante pas l'un de l'autre; mais, après avoir fait 200 toises, le chasseur de tête cria qu'il enfonçait. Il fallut reployer cette ligne, et, en tâtonnant ainsi dans plusieurs directions, ils eurent le bonheur de trouver la véritable. A dix heures du soir l'escadron était rangé en bataille au milieu du sinus, les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. Le temps était noir, la lune ne se leva cette nuit-là qu'à minuit; la mer était un peu agitée et le vent paraissait vouloir fraîchir; la marée montait, il y avait autant de danger à aller en avant qu'à reculer. La position devint assez critique pour que Napoléon dît : « Serions-nous venus ici pour périr comme Pharaon? Ce sera un beau texte pour les prédicateurs de Rome! » Mais l'escorte était composée de soldats de huit à dix ans de service, fort intelligents. Ce furent les nommés Louis, maréchal des logis, et Carbonnel, brigadier, qui découvrirent le passage. Louis revint à la rencontre; il avait touché bord. Mais il n'y avait pas un moment à perdre : l'eau montait à chaque moment. Caffarelli du Falga était plus embarrassant que les autres à cause de sa jambe de bois; deux hommes de 5 pieds 10 pouces, nageant parfaitement bien, se chargèrent de le sauver; c'étaient des hommes d'honneur, dignes de toute confiance. Rassuré sur ce point, le général en chef se hâta pour gagner la terre. Se trouvant sous le vent, il entendit derrière lui une vive dispute et des cris. Il supposa que les deux sous-officiers avaient abandonné du Falga. Il retourna sur ses pas; c'était l'opposé : celui-ci ordonnait aux deux hommes de l'abandonner. « Je ne veux pas, leur disait-il, être la cause de la mort de deux braves; il est impossible que je m'en puisse tirer; vous êtes en arrière de tout le monde; puisque je dois mourir, je veux mourir seul. » La présence du général en chef fit finir cette querelle. On se hâta, on toucha la terre; Caffarelli en fut quitte pour sa jambe de bois; ce qui lui arrivait du reste toutes les semaines. La perte fut légère, quelques carabines et quelques manteaux.

L'alarme était au camp. Quelques officiers eurent la pensée d'allumer des feux sur le rivage, mais ils n'avaient pas de bois; ils démolirent une maison, ce qui demanda du temps. Cependant le premier feu était allumé sur le rivage lorsqu'on prit terre. Les plus vieux soldats, qui avaient appris leur catéchisme, racontaient la fuite de Moïse, la catastrophe de Pharaon, et ce fut pendant longtemps l'objet de leurs entretiens.

Le 29, les Arabes de Thor, qui, ayant reçu la visite des chaloupes canonnières françaises, avaient appris l'arrivée du sultan El-Kebir

dans leurs parages, vinrent demander sa protection. Thor est situé sur le bord de la mer, c'est le port du mont Sinaï. Ces Arabes portent au Caire du charbon, de très-beaux fruits, et en rapportent tout ce qui leur est nécessaire. Les moines du mont Sinaï montrèrent au général en chef le livre sur lequel était la signature de Mahomet, de Saladin et de Selim, pour recommander le couvent aux détachements de leurs armées. A leur demande, il fit la même recommandation, pour leur servir de sauvegarde auprès des patrouilles françaises.

IX. Le 30, l'état-major partit de Suez. Les tentes, les bagages et l'escorte se dirigèrent sur Ageroud, où l'on dressa le camp à quatre heures après midi. Napoléon, avec l'académicien Monge, plusieurs généraux et officiers d'état-major, côtoya la mer Rouge, fit le tour du sinus. Il retournait sur ses pas, dans la direction de Suez, lorsque, à 4 ou 500 toises de cette ville, il découvrit quelques restes de maçonnerie qui fixèrent son attention. Il marcha dans cette direction perpendiculairement à la mer, 60 ou 80 toises, et il se trouva au milieu des vestiges de l'ancien canal, qu'il suivit pendant l'espace de cinq heures. La nuit approchant, et ayant sept lieues à faire pour gagner le camp à travers le désert, il s'y dirigea au grand galop; après quelques incertitudes, il le rejoignit, n'ayant avec lui que trois ou quatre personnes, les mieux montées; les autres étaient en arrière. Il fit allumer de grands feux sur un monticule et sur le minaret de la mosquée du fort Ageroud; il fit tirer tous les quarts d'heure un coup de canon jusqu'à onze heures du soir, moment où tout le monde avait heureusement rejoint; personne n'était égaré.

Les ruines du canal des deux mers sont bien marquées. Les deux berges sont éloignées de 25 toises. Un homme à cheval est caché et couvert au milieu du canal.

Le 31, le camp fut établi dans une vallée, à dix lieues d'Ageroud, où il y avait assez abondamment de ces petites plantes épineuses qu'affectionnent les chameaux. Plusieurs centaines de ces jeunes animaux y paissaient sans être gardés.

Le 1er janvier 1799, le camp fut placé à une portée de fusil des fortifications de Belbeys. Les travaux de Belbeys étaient fort avancés; à défaut de pierre, les officiers du génie avaient employé des briques séchées au soleil, faites avec le limon du Nil, qui est très-propre à cet usage. Le 3, le général en chef partit avec 200 dromadaires et chevaux dans la direction de l'Ouâdy de Tomlât. A quatre heures après midi, il arriva au milieu du désert, au puits de Saba'-Byâr. La chaleur était extrême, l'eau du puits peu abondante; elle

avait le goût des eaux de Baréges. Pendant qu'on faisait la distribution de cette eau détestable, un chasseur vit arriver un dromadaire, qui, apercevant trop tard les troupes françaises, voulut s'éloigner. Il était porteur des dépêches d'Ibrahim-Bey et de Djezzar-Pacha pour la haute Égypte. Il donna la nouvelle que les hostilités avaient commencé sur la frontière de Syrie, que l'armée de Djezzar-Pacha était entrée sur le territoire d'Égypte, que son avant-garde occupait l'oasis d'El-A'rych et qu'elle travaillait à mettre le fort en état de défense. La nuit, on bivouaqua dans l'oasis, au milieu d'un taillis; elle fut assez froide. Des chacals, espèce de loups du désert, dont les cris ressemblent à ceux de l'homme, firent que plusieurs vedettes crièrent aux armes; elles se crurent attaquées par les Bédouins. Le lendemain Berthier retrouva les vestiges du canal qui traversait l'Ouâdy pour prendre les eaux du Nil à Bubaste, sur la branche Pelusiaque. Les vestiges de ce canal ont les mêmes dimensions que du côté de Suez.

Pendant ce temps la flotte de Djeddah était arrivée à Suez, portant une très-grande quantité de café et de marchandises des Indes. Napoléon traversa le désert et retourna dans cette ville. Les bâtiments étaient de 4 à 500 tonneaux. Une caravane était arrivée du Caire; Suez avait pris de la vie et la physionomie d'une ville indienne. Napoléon y reçut des agents qui revenaient des Indes. De là, il traversa l'isthme dans une autre direction et se rendit à Sâlheyeh. Les fortifications étaient à l'abri d'un coup de main, les magasins abondamment approvisionnés d'orge, de riz, de fèves et de munitions de guerre. Il envoya deux bataillons avec de l'artillerie à Qatyeh. Les puits étaient en bon état. Les officiers du génie construisirent une bonne redoute en palissades de 50 toises de côté, y établirent des plates-formes, le canon battant tous les puits, qui furent nettoyés peu de semaines après. Des blockhaus préparés au Caire furent montés dans la redoute pour servir de magasins. Des convois de chameaux chargés de riz, de farine, d'orge, de fèves, venus du Caire et de Damiette, approvisionnèrent les magasins de cette oasis. Lorsque Djezzar apprit que de l'infanterie française arrivait à Qatyeh, et qu'on y construisait une redoute, il renonça à s'avancer davantage, de peur de compromettre ses troupes. Le général Reynier, dont le quartier général était à Belbeys, envoya une forte avant-garde à Sâlheyeh pour soutenir le poste de Qatyeh.

Le général en chef arriva au Caire quinze jours après en être parti. Il trouva tout dans un état satisfaisant. On savait le mouvement de Djezzar sur l'Égypte, mais on n'en était pas inquiet; la

confiance était entière. Les Anglais se montrèrent avec quelques bâtiments de transport et quelques canonnières devant Alexandrie; cela n'imposa pas davantage. Plusieurs bombardes furent coulées bas par les batteries d'Alexandrie. Mourad-Bey était chassé de la haute Égypte; le pavillon tricolore flottait sur la cataracte de Syene; tout le pays était soumis. La grande et la petite oasis, et le pays des Barâbras, étaient les seuls refuges que les Mameluks eussent dans leurs malheurs.

Napoléon était décidé à porter la guerre en Syrie; les préparatifs se faisaient avec activité sur tous les points.

Avant de quitter l'Égypte, il voulut aller voir de près et mesurer ces fameuses pyramides. Il y campa plusieurs jours, fit plusieurs courses dans le désert, dans la direction de la petite oasis.

La haute et la basse Égypte étaient tranquilles. Le divan était en pleine activité, et les habitants du Caire ne conservaient plus de leur révolte que le souvenir de la clémence à laquelle ils devaient leur salut.

X. Les Arabes n'avaient jamais soutenu le feu de l'infanterie française; les Mameluks, qui d'abord l'avaient bravée, avaient fini par reconnaître leur infériorité et l'impossibilité de l'enfoncer. L'expérience de Chobrâkhyt, des Pyramides, de Sédiman [1], leur servit à ne plus mépriser les troupes à pied. 100 hommes d'infanterie purent dès cette époque parcourir le pays dans toutes les directions; eussent-ils été rencontrés par 7 ou 800 Mameluks, ceux-ci se seraient bien gardés de les attaquer. Aux trois batailles, les carrés français avaient été rangés sur six de hauteur; pendant longtemps chaque soldat porta un pieu de 4 pieds de long et d'un pouce de diamètre, garni de fer, avec deux chaînettes de 8 pouces de chaque côté; ces pieux servaient à couvrir l'infanterie. Mais, lorsque sa supériorité eut imposé aux ennemis, on renonça à ces précautions; les carrés ne se formèrent plus que sur trois rangs, souvent même les soldats se plaçaient sur deux de hauteur. Les officiers avaient l'ordre de faire commencer le feu de deux rangs lorsque la cavalerie était à 120 toises, parce que, si l'on attendait qu'elle fût trop près, comme cela était l'opinion de quelques-uns, les chevaux étant lancés, on n'était plus à même de les arrêter. La cavalerie, si elle est bonne, ne met que [2]..... à parcourir cette distance; pendant ce temps le soldat ne peut tirer que [3]..... Les tirailleurs contre les Bédouins ou les Mame-

[1] Sedment el-Gebel.

[2,3] Espaces laissés en blanc dans le manuscrit.

luks marchaient toujours par quatre, et formaient leurs ralliements carrés; ce qui déconcertait la cavalerie. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu bien des exemples qu'un seul tirailleur, de pied ferme, ait jeté à terre le cavalier d'un coup de fusil; mais cela ne doit pas servir de règle.

Les Arabes n'avaient jamais attendu la cavalerie française, à moins qu'ils ne fussent quatre contre un. Les Mameluks, au contraire, faisaient parade de la mépriser; mais, lorsqu'elle fut montée sur des chevaux du pays, elle leur tint tête. Un Mameluk était plus fort qu'un Français; il était plus exercé et mieux armé. 100 Mameluks se battaient avec probabilité de succès contre 100 cavaliers français; mais, dans une rencontre de deux corps d'un nombre supérieur à 200 chevaux, la probabilité était pour les Français.

Les Mameluks se battent sans ordre; ils forment un tourbillon sur les ailes pour tourner les flancs et se jeter sur les derrières de la ligne. Un corps de 300 Français se plaçait sur trois lignes, se portait, par division à droite et à gauche, sur la droite et la gauche de la première ligne, et la cavalerie ennemie, déjà en mouvement pour tourner les flancs de la première ligne, s'arrêtait pour tourner les flancs de cette nouvelle ligne; la troisième faisait le même mouvement, et au même moment toute la ligne chargeait; les Mameluks étaient alors mis en déroute et cédaient le champ de bataille. Les cavaliers français, comme les Mameluks, avaient leurs pistolets attachés au pommeau de la selle par une courroie. Leur sabre pendait au poignet par une dragonne. Les feux à cheval des dragons furent quelquefois utiles; mais cela a bien des inconvénients si l'escadron n'est pas séparé de l'ennemi par un obstacle qui l'empêche d'être chargé. L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie françaises, avaient une grande supériorité. La cavalerie française ne marchait jamais en nombre sans avoir du canon servi par l'artillerie à cheval. Les Mameluks, avant de charger, faisaient feu de six armes, d'un fusil, d'un tromblon, de deux paires de pistolets qu'ils portent, une à l'arçon, une sur la poitrine. La lance était portée par un de leurs saïs, qui les suivait à pied. C'était une brave et belle milice.

CHAPITRE VII.

CONQUÊTE DE LA HAUTE ÉGYPTE.

I. Plan de campagne. — II. Soumission des provinces de Beny-Soueyf et de Fayoum; bataille de Sédiman (7 octobre 1798); combat de Minyet el-Fayoum (8 novembre). — III. Syout et Girgeh, les deux provinces de la haute Égypte, sont soumises; combat de Saouâqy (3 janvier 1799); combat de Tahtah (8 janvier). — IV. Desaix s'empare de Syene; les Mamelukes sont chassés de l'Égypte; combat de Samhoud (22 janvier); combat de Thèbes (12 février); combat de Qeneh (12 février); combat d'Abou-Marrah (17 février). — V. Mourad-Bey marche sur le Caire; combat de Saouâmah (5 mars); perte de la flottille française (6 mars); combat de Coptos (8 mars). — VI. Hassan-Bey est cerné dans le désert de la Thébaïde; combat de Byr el-Bâr (2 avril); combat de Girgeh (6 avril). — VII. Pillage et incendie de Beny-A'dyn (18 avril); combat de Syene (16 mai); mort de Hassan-Bey. — VIII. Prise de Qoseyr (29 mai).

I. Si, le lendemain de la bataille des Pyramides, une division de l'armée française eût poursuivi Mourad-Bey, elle n'aurait éprouvé de résistance nulle part; elle se serait emparée en quinze jours de toute la haute Égypte. Mais il fallait attendre que la cavalerie fût remontée et que les eaux du Nil fussent assez hautes pour que la navigation devînt praticable. Les ennemis profitèrent de ce moment de relâche, qui dura deux mois. Ils revinrent de leur extrême consternation. L'impression de cette bataille s'affaiblit. Ils reçurent des secours de diverses tribus et des protestations de fidélité de diverses provinces. Depuis, la perte de l'escadre française, les subsides qu'ils reçurent par l'intermédiaire de la croisière anglaise devant Alexandrie, leur rendirent l'espérance, ce premier mobile de toute action et de toute énergie.

En septembre 1798, Mourad-Bey avait une armée de terre et une flottille considérables. Les kâchefs qu'il avait envoyés dans la péninsule arabique pour appeler les Musulmans au secours des fidèles, et implorer l'assistance des chérifs au turban vert, étaient de retour. Ils avaient réussi. Ils lui annoncèrent que de nombreuses cohortes d'Arabes d'Yanbo, renommés par leur bravoure, allaient traverser la mer Rouge et débarquer à Qoseyr.

Hassan-Bey, depuis dix-huit ans, était exilé à Esné avec sa maison, vivant du chétif revenu de la première zone de la vallée du Nil. Il était misérable, mais il s'était allié par des mariages avec les deux

grandes tribus d'Arabes du pays de Sennaar. Il jouissait d'un grand crédit parmi les tribus de la Thébaïde et les Bédouins du désert de la grande oasis. Les deux cent cinquante Mameluks qui lui restaient en état de monter à cheval étaient des hommes d'élite, qui joignaient à la connaissance du pays un courage éprouvé, une âme trempée dans le malheur et les ruses de l'âge avancé. Ce vieillard resta implacable. Ni l'occupation du Caire par les infidèles ni les soumissions de Mourad-Bey ne purent diminuer sa haine. Il se plaisait à voir des vengeurs dans les Français; il en attendait une amélioration de son sort, car il ambitionnait d'étendre sa domination sur tout le Sayd.

Le 25 août 1798, Desaix avec 5,000 hommes, dont 600 de cavalerie, 300 d'artillerie ou de sapeurs, et 4,300 d'infanterie, une escadrille de huit bâtiments, demi-galères, avisos ou demi-chebecs, montés par des marins français, partit du Caire. C'était à la fois une opération militaire importante et un voyage scientifique d'un grand intérêt. Pour la première fois depuis la chute de l'empire romain, une nation civilisée et cultivant les sciences et les arts allait visiter, mesurer, fouiller ces superbes ruines qui occupent depuis tant de siècles la curiosité du monde savant.

Personne n'était plus propre à diriger une pareille opération que Desaix; personne ne le désirait avec plus d'ardeur. Jeune, la guerre était sa passion; insatiable de gloire, il connaissait toute celle qui était attachée à la conquête de ce berceau des arts et des sciences. Au seul nom de Thèbes, de Coptos, de Philæ, son cœur palpitait d'impatience. Les généraux Friant et Belliard, l'adjudant-commandant Donzelot, le colonel d'artillerie La Tournerie, étaient sous ses ordres. Le 21ᵉ léger, les 61ᵉ et 88ᵉ de ligne, excellents régiments qui s'étaient embarqués à Cività-Vecchia, étaient les plus nombreux de l'armée; ils occupaient le même camp, au sud de Gyzeh, depuis deux mois, et Desaix les avait employés à se préparer à cette campagne. La cavalerie était montée sur des chevaux arabes, aussi bons que ceux des Mameluks, provenant des remontes et des prises; mais elle n'était pas nombreuse. Les remontes se faisaient avec difficulté : le pays était encore mal soumis.

Des savants et des artistes désiraient suivre Desaix; cela eût eu le double inconvénient d'exposer aux périls de la guerre des hommes précieux et de porter du retard dans les opérations militaires. Denon seul eut la permission de suivre comme volontaire le quartier général de la division.

Desaix a mis cinq mois à la conquête de la haute Égypte : sep-

tembre, octobre, novembre, décembre 1798, janvier 1799. Au 2 février il était maître de Syene. Il employa cinq autres mois à réprimer les insurrections et affermir ses conquêtes. Sa campagne se divise en six opérations. La première comprend cent jours; l'événement militaire le plus important est la bataille de Sédiman : la conquête de la province de Beny-Soueyf et du Fayoum en a été le résultat. La deuxième comprend cinquante jours de décembre et de janvier; les combats de Saouâqy et de Tahtah en sont les seuls événements militaires; il a fait la conquête des provinces de Minyet, de Syout et de Girgeh. La troisième comprend trente jours de janvier et de février 1799; le combat de Samhoud est l'événement le plus important; les Mameluks chassés de la vallée, ayant tout perdu, se réfugièrent dans les oasis, dans le pays des Barâbras, au delà des cataractes, et dans les déserts de la Thébaïde; le pavillon tricolore flotta sur toute l'Égypte. La quatrième comprend quarante jours de février et mars 1799; Mourad-Bey, Elfy-Bey, Hassan-Bey, Hassan d'Yanbo, profitant de la marche de l'armée en Syrie, rentrent dans la vallée, marchent sur le Caire, projettent de s'y réunir et de reconquérir d'un seul coup la haute et la basse Égypte; ils échouent dans leur entreprise; la destruction d'une partie de la flottille française de la haute Égypte, le combat de Coptos, sont des faits d'armes importants. Dans la cinquième époque, les débris des chérifs d'Yanbo infestent les provinces de Syout et de Girgeh; ils sont poursuivis. La sixième comprend mai et juin; la haute Égypte est complétement soumise; Mourad-Bey et Elfy-Bey, peu accompagnés, errent dans les déserts. Le combat de Beny-A'dyn entraîne la perte de cette belle ville. Qoseyr est occupé par le général Belliard. L'armée de Syrie rentre au Caire. Toute l'Égypte, haute et basse, est parfaitement tranquille.

L'instruction que Napoléon donna au général Desaix pour cette guerre fut de marcher à Mourad-Bey, de le battre, de profiter de sa défaite pour le poursuivre l'épée dans les reins et le jeter au delà des cataractes et dans les oasis; de faire, à mesure qu'il s'avancerait, fortifier sur les points les plus importants les mosquées qui domineraient le Nil, en protégeant la navigation. Si, après cette marche triomphante, des révoltes partielles avaient lieu, comme il fallait s'y attendre, il les réprimerait dans des combats particuliers, qui amèneraient enfin la soumission sincère du pays. Mais d'abord il fallait occuper toute la vallée. Une division de 1,200 chevaux, qui était occupée à se remonter, et de 1,500 hommes d'infanterie des 3es bataillons qui restaient au Caire, ainsi que huit barques installées par

les ingénieurs de la marine pour cette expédition, seraient prêtes sous peu pour le soutenir, lui servir de réserve et réparer ses pertes.

II. Desaix arriva le 30 août à Beny-Soueyf. Les Mameluks ne lui opposèrent aucune résistance. Ils se concentrèrent dans le Fayoum, au nombre de 18,000 hommes, à pied et à cheval, ayant une flottille de cent quatre-vingts bâtiments, dont douze armés de canons. Elle était mouillée dans le canal de Joseph. De Beny-Soueyf, Desaix pouvait marcher sur le Fayoum, qui était à quatre lieues sur sa droite, et combattre Mourad-Bey ; mais il pensa qu'en continuant de remonter le Nil il arriverait à Dàrout el-Chérif, petite ville où est la prise d'eau du canal de Joseph ; qu'il intercepterait la flottille ennemie et l'enfermerait dans le canal; que, descendant alors ce canal avec son armée et ses bâtiments, il obtiendrait, par une seule victoire, le Fayoum et les richesses des beys portées sur leurs navires, ce quiserait un coup décisif; à moins que pour éviter cette catastrophe Mourad-Bey ne le prévînt avec sa flottille et son armée sur Syout; mais alors le Fayoum, évacué, tomberait de lui-même et n'aurait pas retardé sa marche. En conséquence de ce plan, il continua de remonter le fleuve, et arriva à Abou-Girgeh le 4 septembre. Mourad-Bey, ayant pénétré le projet de son ennemi, fit remonter à sa flottille le canal de Joseph, la fit entrer dans le Nil à Dàrout el-Chérif, et lui donna l'ordre de mouiller vis-à-vis de Syout. Mais il resta immobile dans le Fayoum avec son armée, maître de la rive gauche du canal de Joseph, le long de laquelle il étendit sa droite, communiquant ainsi avec Syout, ayant perpendiculairement derrière lui la petite oasis. Le 5 au soir Desaix eut des nouvelles, à Abou-Girgeh, de ce mouvement de la flottille. Il partit avec un bataillon du 21ᵉ léger le 6 à la pointe du jour, marcha sur sa droite et fit huit grandes lieues. Il arriva à Behnesé, coupant le canal de Joseph; mais il arriva trop tard. Les bâtiments ennemis avaient passé, hormis douze bateaux chargés de bagages, qu'il prit après une légère fusillade. Une de ces barques portait sept pièces de canon. Le 7 il rentra à Abou-Girgeh; il y séjourna plusieurs jours. Il se persuada que, puisque Mourad-Bey avait fait évacuer sa flottille, lui-même se rendrait par le désert dans la haute Égypte. Il se confirma dans le parti de continuer son mouvement en remontant le Nil, et se porta d'un trait à Syout, où il arriva le 14 septembre. A son approche, la flottille ennemie, pour éviter un engagement, continua de remonter le fleuve jusqu'à Girgeh. Mourad-Bey resta tranquille dans le Fayoum; mais, lorsqu'il vit que les Français étaient à soixante lieues en avant de lui,

il coupa leurs communications avec le Caire, insurgea les provinces Minyet et de Syout, ce qui rendit la position de Desaix critique. Celui-ci ne pouvait pas manœuvrer sur les flancs de l'ennemi, qui conservait sa communication avec la haute Égypte par le désert, et qui d'ailleurs avait derrière lui l'oasis. Que faire dans cette position ? Persister dans son projet? C'était tout risquer. Le plus sage était de céder et d'obéir à la combinaison de son ennemi. C'est ce qu'il fit. Il rétrograda sur Dârout el-Chérif, entra dans le canal de Joseph, descendit dans le Fayoum. La flottille ennemie redescendit sur Dârout el-Chérif, sur Abou-Girgeh et jusque vis-à-vis de Beny-Soueyf; tout le pays l'accueillit avec des cris de victoire. Les Français, puisqu'ils reculaient, étaient donc battus! Cependant l'armée française éprouvait les plus grandes difficultés. Les bâtiments s'engravaient à chaque pas. Elle surmonta tout. Le 3 octobre elle arriva au bourg d'El-Lâboun, à l'entrée du Fayoum, s'empara du pont de pierre qui est sur le canal et qui lui permettait de manœuvrer sur les deux rives. Après deux mois de fatigues, pendant lesquels elle avait parcouru deux cents lieues de terrain, elle se trouvait aussi peu avancée que les premiers jours.

Après quelques légères escarmouches, quelques marches et contre-marches, Desaix, impatienté, marcha droit à Mourad-Bey, qui était animé de la même résolution. Les deux armées se rencontrèrent. Celle des Mameluks couronnait toutes les hauteurs de Sédiman, au milieu du désert et à une lieue du canal de Joseph. Elle comptait 2,000 Mameluks, dont le sabre était redoutable, 8,000 Arabes à cheval, autant à pied, et quatre pièces de canon. Les Français avaient 3,400 hommes d'infanterie, 600 de cavalerie et huit pièces de canon, en tout 4,500 hommes. Desaix forma un seul carré de son infanterie et de sa cavalerie; il se fit éclairer par un petit carré de trois compagnies de voltigeurs. La canonnade s'engagea. Le petit carré de voltigeurs s'étant imprudemment éloigné, Mourad-Bey saisit l'à-propos, le chargea; 5 ou 6,000 chevaux entourèrent sur-le-champ toute l'armée française. Le capitaine Valette, qui commandait le petit carré, officier intrépide, ordonna à ses voltigeurs de ne faire feu qu'à bout portant. Ils exécutèrent cet ordre imprudent avec sang-froid. Quarante des plus braves Mameluks tombèrent morts au bout des baïonnettes. Mais les chevaux étaient lancés, le carré fut enfoncé, les soldats sabrés; ils eussent été tous perdus, si le grand carré ne s'était approché pour les protéger. La mitraille et le feu de la mousqueterie continrent les Mameluks, les obligèrent à s'éloigner à la portée du boulet. Cependant l'artillerie ennemie,

soutenue par l'infanterie, s'avança et prit une position qui incommoda les Français. Pour s'en débarrasser, ils marchèrent droit aux pièces; l'infanterie arabe lâcha pied après une vive, mais courte fusillade; les pièces furent enlevées. Mourad-Bey, alarmé, partit au galop pour reprendre son canon; il fut repoussé; les Arabes s'éloignèrent dans le désert. La bataille fut gagnée, mais la perte de Desaix avait été considérable; 400 tués, blessés ou prisonniers : c'était 1 sur 9. Les Mameluks perdirent 500 hommes d'élite, dont trois beys et plusieurs kâchefs. Les Arabes en perdirent autant. Les Arabes-Bédouins, dégoûtés, abandonnèrent Mourad-Bey. Celui-ci se rallia derrière le lac de Garâh, projetant de se retirer dans la petite oasis, s'il était poursuivi. Desaix s'arrêta au village de Sédiman, où il prit une partie des bagages de l'ennemi. Le lendemain il rétrograda sur le Fayoum. Peu de jours après, les habitants de cette province se soumirent. Mourad-Bey fut déçu de ses espérances. Lorsque la charge réussit sur le petit carré, il crut un moment au retour de la fortune : vaine espérance ! La perfide l'avait abandonné pour toujours.

Desaix passa tout le mois d'octobre à organiser le Fayoum. Il envoya au Caire une grande quantité de barques chargées de blé, de légumes et de fourrages, et reçut en échange des munitions de guerre, des effets d'habillement. Il avait beaucoup d'ophthalmies; il évacua tous ses malades sur l'hôpital d'Ibrahim-Bey. Ses régiments reçurent de leurs dépôts un même nombre d'hommes en bon état; mais il ne poursuivit pas les Mameluks, il les laissa respirer. Revenus de leur première consternation, ils se portèrent à Behnesé, sur le canal de Joseph, ayant sur leur gauche leur flottille mouillée à Abou-Girgeh. Ainsi ils étaient maîtres de toute la haute Égypte depuis Beny-Soueyf, et de tout le canal de Joseph depuis Behnesé. Desaix occupait sur la gauche Beny-Soueyf, par sa droite le Fayoum.

Sur la fin d'octobre 1798, la nouvelle arriva dans la haute Égypte que la Porte avait déclaré la guerre à la France, que Djezzar-Séraskier marchait sur le Caire, que cette grande ville s'était révoltée, que les Français étaient tous tués. Les esprits fermentaient. Mourad-Bey, habile à profiter de tout, envoya sur plusieurs points des Mameluks, qui insurgèrent à la fois la plus grande partie du Fayoum. Desaix partit de cette capitale, marcha sur les villages qui avaient levé l'étendard de l'insurrection. Il se croisa dans sa marche avec les insurgés, qui, de leur côté, s'étaient de plusieurs points donné rendez-vous sur Minyet. Le 8 novembre, ils s'emparèrent des premières maisons de cette ville; il y avait 300 Français de garnison et 150 malades. Le colonel Heppler commandait la place. Le général Robin

était à l'hôpital. L'usage des malades de l'armée d'Orient était de conserver leurs fusils au chevet de leur lit. Dans ce moment un grand nombre d'entre eux étaient affectés d'ophthalmie plus ou moins avancée, mais ils pouvaient se battre. Les ennemis s'étaient emparés de la ville sans éprouver une grande résistance. Ils se livrèrent au pillage et s'y dispersèrent sans ordre; le général Robin en profita. Il rallia d'abord tout le monde à l'hôpital, de là déboucha sur l'ennemi en deux colonnes au pas de charge, en tua 2 ou 300; une terreur panique se saisit du reste, qui se sauva. Les habitants, pour se venger, se joignirent aux Français. Lorsque Desaix apprit qu'il s'était croisé avec les insurgés, il rebroussa chemin et marcha toute la nuit sur leurs traces. Il était vivement alarmé pour son hôpital de Minyet. Il y arriva le lendemain, à la pointe du jour, pour apprendre la bonne conduite de la garnison et des malades, et la victoire qu'ils avaient remportée.

Cependant le général en chef était mécontent de cette lenteur. « Voilà près de trois mois, disait-il à Desaix, que vous êtes parti du Caire, et vous êtes encore au Fayoum. » Celui-ci n'avait pas assez de cavalerie. Les combats comme ceux de Sédiman lui offraient pour perspective, s'il était battu, une ruine totale, et, s'il était vainqueur, de ne pouvoir pas profiter de la victoire. Le renfort de 1,200 chevaux, étant prêt, partit enfin du Caire avec une batterie d'artillerie légère, six bâtiments de guerre bien bastingués et bien armés, le tout commandé par le général Davout, excellent officier, depuis maréchal, prince d'Eckmühl. Parmi les bâtiments armés était *l'Italie*, qui contenait plusieurs salons meublés en soieries de Lyon, pour servir au quartier général.

III. A l'arrivée de ces renforts, Desaix remonta par terre la rive droite du canal de Joseph, qui ressemblait en ce moment aux plus belles parties du cours de la Seine. La terre était couverte de fruits; les pois, les fèves, étaient en graines, l'oranger en fleur. Le pays entre ce canal et le Nil est le plus beau qu'on puisse voir. Les villages y étaient si nombreux qu'on en découvrait trente ou quarante à la vue. Mourad-Bey se refusa à tout combat, et gagna d'abord Syout; les Français le poursuivirent vivement. Ils arrivèrent à Minyet le 20 décembre. Cette ville est située sur la rive gauche du Nil: elle est grande et belle. Ils y prirent quatre djermes, qui y étaient restées engravées, dont une contenait une pièce de 12, un mortier et quinze pièces en fer. Le lendemain, ils couchèrent à Melâouy el-A'rych. C'est une ville plus jolie que Minyet; elle a 10,000 habi-

tants. Les antiquaires visitèrent en passant les ruines d'Hermopolis. Le 24 décembre, Desaix fit son entrée dans Syout; le 29, dans Girgeh, capitale du Sayd.

La province de Syout est riche; il y a des citernes d'une construction solide et élégante, qui servent pour abreuver les hommes et les chevaux, et une belle écluse, la seule qui soit en Égypte, où il en faudrait un millier. Le village de Beny-A'dyn est très-populeux. Les caravanes du Dârfour y séjournent. Les habitants, fiers et fanatiques, présentèrent au vainqueur des figures menaçantes. C'était le présage de l'insurrection qui, quelques mois après, a causé leur ruine. Les infortunés étaient loin de prévoir qu'ils seraient dans peu à la discrétion de ces mêmes soldats qu'ils recevaient avec tant d'arrogance et d'inhospitalité.

Girgeh est située à égale distance du Caire et de Syene; elle est moins grande que Syout, mais plus grande que Minyet. Il règne dans le pays une telle abondance que, malgré le séjour et la consommation de l'armée, une livre de pain s'y vendait un sou, douze œufs deux sous, deux pigeons un sou, un canard pesant douze livres, dix sous.

Mourad-Bey fuyait toujours en proie à la plus sombre mélancolie. Son dépit éclatait toutes les fois qu'il faisait prisonniers quelques voltigeurs. « Quoi! s'écriait-il, voilà mes vainqueurs! Ne pourrai-je jamais battre ces petits hommes? » Passant sur son champ de gloire de[1] . . . à quelques lieues de Girgeh, il s'y arrêta une heure; il pleura, dit-on, sur les vicissitudes de sa fortune actuelle. En 1788, sur ce même terrain, à la tête de 5,000 Mameluks, il avait battu Hassan, capitan-pacha de la Porte, qui comptait sous ses ordres 16,000 hommes des meilleurs soldats ottomans, soutenus par 2,000 Mameluks de Hassan-Bey. La présence d'esprit de Mourad-Bey, son coup d'œil, son intrépidité, lui avaient donné une victoire complète; peu après, il était rentré triomphant au Caire. Et aujourd'hui, poussé jusqu'aux confins de la terre habitable, il n'aura bientôt plus, comme le malheureux Bédouin, d'autre refuge que le désert. Existence affreuse! il invoque en vain la mort; son heure n'était pas sonnée!

Cependant la flottille était retenue par les vents contraires à vingt lieues sur les derrières; elle était exposée, on pouvait la brûler; ce qui ferait échouer ou retarderait pour longtemps la marche de Desaix. Mourad-Bey chargea de cette entreprise Osman, qui fit un crochet avec 300 Mameluks, et se rendit par le désert derrière l'armée fran-

[1] Il y a un espace laissé en blanc dans le manuscrit.

çaise, intercepta la communication entre Syout et Girgeh, souleva les populations, les anima par l'espérance de trouver des richesses immenses dans ces bâtiments. Il réussit à interrompre les communications de Girgeh avec la flottille.

Ces nouvelles plongèrent Desaix dans la plus vive inquiétude. S'il perdait sa flottille, il fallait qu'il retournât au Caire, en évacuant toute la haute Égypte. Il délibéra s'il abandonnerait Girgeh pour descendre lui-même le Nil, portant son camp sous le canon de ses bâtiments. Ce mouvement rétrograde, qui aurait été suivi par Mourad-Bey, aurait accru l'insurrection. Il prit le parti plus sage de rester à Girgeh avec son infanterie, et d'envoyer le général Davout avec 1,200 chevaux et six pièces de canon pour rouvrir ses communications.

Davout arriva le 3 janvier aux portes du village de Saouâqy, où s'était formé le premier rassemblement d'insurgés. Plusieurs milliers d'hommes armés en défendaient les avenues, qu'ils avaient barricadées. Après un combat d'une heure, la cavalerie française força la ligne des ennemis, en jeta un grand nombre dans le Nil, en passa 300 par les armes, détruisit les barricades, désarma la population et soumit tous les villages des environs. De là il se porta au gros village de Tahtah. Il y arriva le 8 janvier. Après quelques dispositions préalables, il força les barricades, jeta une partie des défenseurs dans la rivière et en tua un bon nombre. Attaqué lui-même pendant ce temps par un détachement d'un millier d'Arabes et de Mameluks, il fit volte-face et les mit en déroute. Il employa plusieurs jours à désarmer et à soumettre tous les villages de la contrée, et à rétablir la communication avec la flottille, qui, le 17 janvier, profitant d'un bon vent du nord, mouilla à Girgeh, à la gauche du camp. Par cette jonction, Desaix fut tiré d'inquiétude et mis à même de suivre sa conquête. Mais ce contre-temps lui avait fait perdre dix-huit jours, et la perte de temps à la guerre est irréparable.

IV. Mourad-Bey apprit la défaite de ses troupes, mais en même temps il reçut la nouvelle de sa réconciliation avec Hassan-Bey et de l'arrivée des chérifs d'Yanbo. Hassan avait enfin cédé à l'influence d'une esclave grecque qu'il aimait. Il consentit à oublier le passé et à employer sa maison et son influence à combattre les ennemis du nom musulman. Il rejoignit Mourad-Bey avec 3,000 hommes, dont 250 Mameluks. Ce vieillard jouissait d'un grand crédit dans toute la haute Égypte ; sa réconciliation eut une grande influence sur l'esprit de toute cette contrée. 2,000 chérifs d'Yanbo, commandés par Has-

san, étaient arrivés. Hassan d'Yanbo était une espèce de derviche militaire ; intrépide devant l'ennemi, il était plus dangereux encore par l'enthousiasme dont il savait animer ses soldats et les fidèles, lorsqu'il leur parlait du haut de la chaire dans les mosquées. Ces chérifs d'Yanbo étaient réputés les plus braves fantassins de toute l'Arabie. Ils étaient armés d'une carabine, d'une paire de pistolets et d'une lance. Ils avaient tous des turbans verts, comme descendants de la tribu du Prophète. Ils avaient la soif du sang et du pillage. Mourad-Bey attribuait ses défaites précédentes au manque d'une bonne tête d'infanterie qui pût donner l'exemple; il crut avoir enfin ce qui devait le faire vaincre. 2,000 autres chérifs étaient réunis à Yanbo, où ils attendaient des bâtiments pour passer la mer Rouge.

Mourad-Bey se trouva à la tête de 12 à 14,000 hommes; il conçut un projet hardi et nouveau. Il voulait se porter sur Girgeh, lorsque Desaix l'aurait abandonné, soutenir les insurgés et s'y fortifier. Placé ainsi sur les derrières de Desaix, celui-ci serait obligé de retourner sur ses pas et d'engager un combat de maisons dont Mourad-Bey espérait un heureux résultat. A cet effet, il se tint dans le désert, sur la rive gauche du canal de la haute Égypte. Desaix, parti le 20 de Girgeh, marcha entre le Nil et le canal. Mais, le 22, à la pointe du jour, les deux armées se rencontrèrent à la hauteur de Samhoud, marchant en sens inverse. Elles étaient séparées par le canal, qui était à sec. L'armée française était forte de 5,000 hommes, infanterie et cavalerie, et de quatorze pièces de canon; sur le Nil elle avait une nombreuse flottille armée. L'armée égyptienne était composée de 1,800 Mameluks, 7,000 Arabes à cheval, 2,000 chérifs à pied d'Yanbo, et 3,000 Arabes à pied, sans artillerie; total, 13 à 14,000 hommes. Aussitôt que les deux armées se furent reconnues, elles se mirent en bataille. La première se forma en trois carrés, deux d'infanterie sur les ailes, un de cavalerie au centre; la gauche, du côté du Nil, commandée par le général Belliard; la droite, sur la gauche du canal, commandée par le général Friant; le centre, à cheval sur le canal, commandé par le général Davout. Les Mameluks prirent un ordre de bataille opposé : la cavalerie sur les ailes, l'infanterie au centre. Mourad-Bey, avec ses Mameluks, formait la droite du côté du Nil; son infanterie au centre, vis-à-vis de Samhoud; les Arabes formaient la gauche, placés dans le désert. Les Français mettaient spécialement leur confiance dans leur infanterie, les Mameluks dans leur cavalerie.

Les chérifs d'Yanbo pétillaient d'impatience. Leur chef Hassan, avec 1,500 chérifs et 1,000 Arabes à pied, se jette dans le ravin en

avant de la ville. L'intrépide colonel Rapp, avec une compagnie de voltigeurs du 21e léger et 50 chevaux, l'attaque, précipite dans le ravin un millier de chérifs; mais il est blessé, le peloton de dragons est repoussé : les chérifs jettent des cris de victoire. Le colonel La Tournerie place deux pièces d'artillerie légère à portée de mitraille, qui enfilent le ravin; en même temps un bataillon français se précipite à la baïonnette sur les chérifs, en tue un grand nombre; le reste évacue le ravin en désordre : une centaine s'enferment dans une mosquée et y sont égorgés. Mourad-Bey, indécis, restait spectateur de ce combat d'infanterie. Mais bientôt les obus et les boulets portèrent la mort dans ses rangs; il n'avait pas d'artillerie pour y répondre : « Pourquoi délibérer? dit le vieux Hassan-Bey; qui a du cœur me suive!... » Il déborda la gauche de l'armée française, enveloppa le carré du général Belliard, en fit plusieurs fois le tour, exposé à un feu de mitraille et de mousqueterie épouvantable. Hassan-Bey, qui pour la première fois se trouvait à un combat contre les Européens, comprit alors que le courage n'est qu'un des éléments de la victoire. Il fut contraint de se mettre hors de la portée du canon. Les batteries s'avancèrent devant Samhoud; trois compagnies d'infanterie légère y entrèrent au pas de charge; les fiers chérifs d'Yanbo s'enfuirent en désordre aux premiers boulets qui les atteignirent; les Arabes s'éloignèrent et se dispersèrent dans le désert. Davout s'ébranla alors avec la cavalerie et trois pièces d'artillerie légère; il chargea Mourad-Bey et le mena battant jusque près de Farchout. Avant d'y arriver, Hassan d'Yanbo, écumant de rage, se barricada dans un village. Davout fut obligé d'attendre l'infanterie, qui enleva le village au pas de charge. Cette journée ne fut pas un moment douteuse; 300 hommes d'élite des Mameluks, 400 chérifs d'Yanbo, les plus braves, et 200 Arabes restèrent sur le champ de bataille.

Le cheik el-beled de Farchout était le dernier descendant du fameux prince Hamman. Cet Hamman, chef d'une tribu d'Arabes Moghrebins, s'était, dans le XVIe siècle, transporté de Tunis à Farchout. Il y avait prospéré, et successivement s'était établi dans une partie de la haute Égypte. Cette tribu s'appelait *Haouâreh*. Son cheik dominait en souverain tout le pays depuis Syout jusqu'à Syene. Il payait cependant 250,000 ardebs de blé au pacha du Caire et aux beys. Les princes de cette maison, qui régnèrent successivement pendant cent cinquante ans, se firent adorer; leur mémoire est encore chère dans ce pays. En 1768, Ali-Bey marcha contre le prince Hamman, qui alla à sa rencontre avec 25,000 cavaliers : Hamman perdit la bataille près de Syout. L'année suivante il mourut à Esné. Ses enfants

achetèrent du vainqueur la paix et la vie par le sacrifice de la plus grande partie de leurs richesses. Le dernier de cette maison était le cheik el-beled de Farchout. A l'approche des Mameluks, il se cacha. Mourad-Bey le fit chercher. Amené enfin en sa présence, il irrita un vainqueur au désespoir en déguisant mal la joie secrète qu'il éprouvait en voyant la défaite et la chute des ennemis de sa maison. Mourad-Bey, dans sa fureur, abattit d'un coup de sabre la tête de ce dernier rejeton d'une si illustre race. Aussitôt après leur arrivée, les Français se firent un devoir de lui rendre les honneurs funèbres.

Mourad-Bey continua sa retraite en remontant le Nil. Hassan d'Yanbo passa le fleuve et se dirigea sur Qench pour y attendre le second détachement de chérifs, qui était déjà débarqué à Qoseyr. L'armée française coucha le 22 janvier à Hoû. Le 23 elle arriva à Denderah et bivouaqua au milieu de ces superbes ruines. Le 24, après avoir doublé le promontoire de la chaîne Libyque, qui s'avance dans la vallée du Nil, elle aperçut devant elle les célèbres ruines de Thèbes aux cent portes. Le caractère de grandeur qui les distingue frappa tous les esprits; plusieurs heures furent employées à les considérer. Le 25 janvier l'armée coucha au détroit des Deux-Montagnes, et le 26 elle arriva à Esné. Les Mameluks fuyaient devant leur vainqueur. Ils avaient brûlé leurs bagages, leurs tentes, et s'étaient partagés en plusieurs corps. Mourad-Bey, Hassan-Bey, et huit autres beys avec leurs Mameluks, se jetèrent dans le pays des Barâbras; Elfy-Bey se réfugia dans la grande oasis. Desaix occupa Esné, y fit construire des fortifications, y établit une manutention, des magasins et un grand hôpital. A mesure qu'on remonte le Nil, la vallée devient plus étroite, la navigation plus difficile. Friant, avec sa brigade, resta à Esné pour observer Elfy-Bey et Hassan d'Yanbo. L'armée traversa Edfou ou l'ancienne *Apollinopolis Magna,* gros bourg situé à dix lieues d'Esné, puis les ruines d'un grand temple placé sur la hauteur qui domine le cours de la rivière; les habitants l'appellent *la citadelle*. Le général n'accorda qu'une heure pour la visite de ces ruines; il était pressé de rejoindre l'ennemi. Il traversa les monticules de schiste qui sont contigus au Nil; le soldat y marchait avec difficulté. Il suivit les traces d'une ancienne chaussée romaine dont on distinguait encore les vestiges, et coucha au village de Bibân, vis-à-vis de la belle île de ce nom.

Le 2 février il bivouaqua vis-à-vis de Syene, sur la rive gauche; le 3 février il traversa le fleuve devant la ville. Là, le Nil a 500 toises de large. Pour la première fois Desaix quitta la rive gauche. Les Mameluks y étaient toujours restés, parce que la vallée est plus

large, parce que ce côté est plus fertile et plus à portée des oasis; tandis que, manœuvrant sur la rive droite, ils eussent pu être acculés contre la mer Rouge.

L'île d'Éléphantine, appelée par les gens du pays *île fleurie*, est grande et très-productive. Elle est située vis-à-vis de Syene, à 3,500 toises de l'île de Philæ; une ancienne muraille ferme cet espace, qui forme un triangle ayant le Nil des deux côtés. La cataracte est entre l'île d'Éléphantine et l'île de Philæ. De Syene à la cataracte il y a, en suivant les sinuosités du Nil, 3,000 toises. Au-dessus de la cataracte, le Nil se divise et forme trois îles : celle de Philæ, à 300 toises de la rive droite, où est le principal courant; celle de Begeh et celle de Hesseh, qui ensemble ont 1,200 toises. Cette dernière est séparée de la rive gauche par le canal de navigation. Dans l'île de Philæ était le tombeau d'Osiris; c'était un lieu de pèlerinage. L'île de Philæ est pleine de monuments. Elle n'a jamais contenu aucune ville, il n'y a jamais existé aucune culture. Elle est hors des limites actuelles de l'Égypte, puisqu'elle est au sud de la cataracte de Syene.

La vallée au-dessus de l'île de Philæ n'a que 600 toises. Les deux montagnes sont rapprochées, elles ne sont séparées que par le lit du fleuve, qui arrive perpendiculairement sur cette île d'aussi loin que la vue peut s'étendre. Le général Belliard prit 150 bateaux, reste de la flottille des Mameluks; le Nil étant très-bas, on n'avait pu leur faire franchir la cataracte. Ils avaient été pillés par les habitants des villages voisins, qui s'étaient réfugiés avec leur butin dans l'île de Philæ, où ils se croyaient inexpugnables.

Le général, avec 300 hommes, se mit en marche le 5 pour reconnaître la nature de la barrière qui le séparait du pays des Barâbras, où s'était réfugié Mourad-Bey. Il fut obligé de gravir plusieurs hautes montagnes qui dominent à pic le cours du Nil, interrompant le chemin de halage. Il arriva au premier village des Barâbras. Des Mameluks qui y étaient en cantonnement prirent et donnèrent l'alarme. A son retour, en passant, il fit sommer l'île de Philæ. Les misérables pillards répondirent par des huées et des provocations tout à fait risibles. Ils disaient qu'ils n'étaient pas des Mameluks, qu'ils ne se rendraient jamais et ne fuiraient pas devant des Chrétiens. Il était impossible de faire arriver des bateaux pour traverser le Nil; mais les sapeurs construisirent un radeau; 40 voltigeurs s'y embarquèrent, protégés par quelques volées d'une pièce de 4. Ils abordèrent dans cette fameuse Philæ; ils y trouvèrent les dépouilles de la flottille des Mameluks. Les Français visitèrent avec curiosité les ruines

des monuments qui illustraient cette petite île. Desaix porta son quartier général à Esné, laissant le général Belliard à Syene pour observer le pays des Barâbras.

Cependant la famine obligea Hassan-Bey, avec sa maison, ses femmes, ses trésors, à quitter le pays des Barâbras. Pour laisser plus de place à Mourad-Bey, il descendit la rive droite, se dirigeant sur l'isthme de Coptos, où il avait des intelligences et possédait des villages. Le général Davout, instruit qu'il s'approchait de Thèbes, passa le Nil avec le 22ᵉ de chasseurs et le 15ᵉ de dragons, et le surprit le 12 février. Les Français étaient plus nombreux, mais un Mameluk se vantait de valoir deux dragons. Hassan était embarrassé du convoi de ses femmes et de ses bagages, qui se trouvaient fort exposés. Cet intrépide vieillard fit face à tout avec le plus admirable sang-froid. Le combat devint terrible. Le convoi fut sauvé; il fila. La perte fut égale de part et d'autre. Le bey pourfendit un dragon; il eut un cheval tué sous lui. Osman-Bey, son lieutenant, fut blessé. Ne pouvant plus camper dans la vallée, Hassan se porta dans le désert et tendit son camp près des puits d'El-Gytah.

Le colonel Conroux partit d'Esné avec 300 hommes de son régiment, passa le Nil et chassa Hassan d'Yanbo de Qeneh, le jetant dans le désert. Mais, peu de jours après, celui-ci fut joint par le détachement qui était débarqué à Qoseyr; avec ce renfort, il se porta de nuit pour surprendre Conroux et égorger son détachement. Effectivement, le 11, à onze heures du soir, les grand'gardes françaises donnèrent l'alarme et soutinrent le premier effort des ennemis, qui, guidés par les habitants, pénétrèrent dans la ville par quatre côtés. Conroux marcha sur une seule colonne au pas de charge, les défit tous successivement et les chassa de la ville; il fut blessé. Dorsenne, depuis général de division et colonel des grenadiers à pied, le remplaça. Les chérifs, effrayés, se rallièrent à une lieue de Qeneh, dans un bois de dattiers. Au lever de la lune, Dorsenne les attaqua, les débusqua de leur position et les chassa loin dans le désert.

Le général Friant arriva à la pointe du jour avec le 7ᵉ de hussards. Il se mit à la poursuite des chérifs, qui s'étaient ralliés près d'Abou-Marrah; il les enveloppa par trois colonnes, les chassa du village et acheva de les ruiner. Le colonel Sully prit un bataillon du 88ᵉ et lui fit faire une marche de cinq lieues dans le désert, sans eau et sans chameaux; c'étaient des hommes morts de soif s'ils eussent manqué leur coup. Heureusement le cheik qui leur servait de guide les fit parvenir au camp des Arabes d'Yanbo par un chemin détourné. Ils y arrivèrent sans être attendus, s'emparèrent de tous

les chameaux chargés d'eau, de vivres, de troupeaux nombreux et des bagages des chérifs, qui étaient très-pillards.

V. Le pays des Barâbras n'avait plus de fourrages ; il ne pouvait pas fournir aux consommations de Mourad-Bey. Ce chef se disposait à se porter sur Dongolah, lorsqu'il reçut la nouvelle que Napoléon avait quitté le Caire et se dirigeait sur l'Asie. Il prit sur-le-champ son parti. Qu'avait-il à perdre? Il fit un crochet par le désert, marcha sur le Caire, laissant Desaix derrière lui. Il donna rendez-vous à Syout à Elfy-Bey, qui occupait la petite oasis. Hassan-Bey se réunit avec les chérifs et descendit par la rive droite du fleuve sur Syout et le Caire. Ce projet souriait au vieux Hassan, qui depuis tant d'années était absent de sa maison et de ces lieux si chers à son enfance. L'idée de délivrer cette première clef de la sainte Kaaba, et de faire ses ablutions dans la grande mosquée d'El-Azhar, réveillait le fanatisme des chérifs.

Desaix s'occupait à Esné à achever la pacification des provinces de son commandement, à y organiser la justice et l'administration, lorsqu'il apprit par des courriers, qui lui arrivèrent à la fois de divers côtés, que Mourad avait quitté les Barâbras, gagné trois marches, et s'était laissé voir entre Esné et Syout; qu'Elfy-Bey avait quitté l'oasis; que les chérifs et Hassan-Bey étaient sortis du désert et descendaient la rive droite du Nil. Il pénétra le projet de ses ennemis. Il ordonna au général Belliard de quitter Syene et de se porter à Esné avec toutes ses troupes, pour faire son arrière-garde et pour contenir le Sayd; il ordonna à Friant de réunir ses détachements et de se porter à grandes marches sur Syout; à sa flottille de descendre le Nil et de suivre Friant. Lui-même partit le 2 mars.

Le général Friant arriva le 5 mars à Saouâmah, comme l'avant-garde, chargée de préparer son logement, entrait dans ce gros bourg; il fut reçu à coups de fusil; 3 ou 4,000 paysans l'occupaient; ils étaient en insurrection. L'avant-garde se replia sur les colonnes, qui entrèrent dans la ville par trois endroits, battant la charge, et jetant plusieurs centaines d'insurgés dans le Nil. Le lendemain, il continua sa route sur Girgeh et Syout. Le général Desaix le rejoignit. Cependant Mourad-Bey et Elfy-Bey avaient réussi à opérer leur jonction à Syout. Ils y apprirent que Napoléon avait pris El-A'rych, était entré en Syrie, mais qu'il restait au Caire plus de Français qu'il n'y en avait dans la haute Égypte, qu'ils occupaient la citadelle, et que les habitants étaient portés pour eux; que les cheiks de Gâma el-Azhar et tous les principaux avaient déclaré que, si les Mameluks

s'approchaient de la ville, ils marcheraient avec les Français, qu'ils voulaient rester tranquilles. D'un autre côté, Desaix était sur leurs talons, éloigné seulement de deux journées; ils allaient se trouver entre Desaix, qui les prenait en queue, et les Français du Caire, qui les recevraient en tête : ils prirent le parti d'attendre l'issue de l'expédition de Syrie. Mourad-Bey se réfugia dans la grande oasis, Elfy-Bey dans la petite; beaucoup de Mameluks se dispersèrent dans le pays, se déguisant sous des habits de fellahs.

Cependant, sur la rive droite, Hassan-Bey et les chérifs, à peine réunis à la hauteur de Qeneh, apprirent que la flottille française était retenue par les vents contraires à El-Bâroud. Ils marchèrent pour l'attaquer. Elle était composée de douze bâtiments armés de gros canons, chargés des bagages, des dépôts, des caisses militaires, des musiques des corps; elle était montée par 300 hommes malingres ou écloppés. Hassan partagea son monde sur les deux rives. Il fut joint par 10,000 habitants attirés par l'espoir du pillage. Le combat s'engagea. Les ennemis occupaient les îles et les minarets. Ils n'avaient pas de canon. La mitraille des bâtiments porta d'abord la mort sur les deux rives; mais les munitions manquèrent. Les bâtiments eurent grand nombre de blessés. *L'Italie* échoua; elle fut en danger d'être prise. Le commandant Morandy y mit le feu et la fit sauter; il y trouva une mort glorieuse. Les autres bâtiments furent pris; les équipages, les soldats, furent égorgés. Tous les bagages, caisses militaires, etc., servirent de trophées aux chérifs. La perte de l'armée dans cette affaire fut de 200 matelots français et 300 malingres qui formaient les garnisons; total, 500 Français. Ce fut la plus grande perte qu'elle éprouva dans la campagne. Cette catastrophe, dont le souvenir se conserva longtemps, affecta sensiblement les soldats, qui reprochèrent avec raison à leur général de n'avoir pas placé sa flottille sous la protection d'un de ses forts et d'avoir espéré à tort qu'elle pourrait suivre l'armée dans une saison où le Nil est si bas.

Le général Belliard, instruit que Hassan descendait le Nil, partit d'Esné, passa sur la rive droite et se porta sur Qeneh. Chemin faisant, il fut instruit par la rumeur du pays qu'une grande bataille avait eu lieu, que les Français avaient été battus, avaient perdu une grande quantité d'hommes et surtout d'immenses trésors et beaucoup de bagages. Arrivé à la hauteur de Coptos, il rencontra l'armée ennemie qui revenait triomphante. Elle était précédée par les têtes des Français portées au haut des piques; elle était grossie par une foule d'habitants, couverts d'habits d'Européens, armés de leurs armes,

marchant au son des instruments de musique : c'était un épouvantable charivari. Le désordre, l'ivresse de cette multitude était une véritable saturnale. Hassan d'Yanbo proclamait partout d'un ton prophétique que le temps de la destruction des Français était enfin arrivé; que désormais ils n'éprouveraient plus que des défaites; que tous les pas des fidèles seraient des victoires. Peu de temps après, les tirailleurs s'engagèrent. Les Français étaient 1,800 hommes et avaient une pièce de 4, dont la mitraille contint d'abord la fougue des chérifs et protégea la marche de la colonne. Celle-ci continuait à descendre, longeant le Nil à droite, suivie et entourée par cette multitude armée. Après avoir fait une lieue, elle fut accueillie par le feu d'une batterie de quatre pièces de canon, provenant de la flottille, que les Arabes d'Yanbo avaient débarquées et mises en position. Au signal de leur artillerie, les chérifs s'élancèrent sur le carré français avec leur ardeur accoutumée. Mais le 15e de dragons les prit en flanc, en sabra un grand nombre; le champ de bataille en fut couvert. Le général profita de ce moment pour marcher sur la batterie qui l'incommodait. Il était sur le point de se saisir des pièces, lorsque Hassan-Bey le chargea avec ses Mameluks; mais les carabiniers de la 21e légère firent demi-tour à droite, reçurent la charge et la repoussèrent; les pièces prises furent tournées contre l'ennemi. Ces deux succès changèrent la fortune de la journée. Les chérifs se jetèrent dans le village d'Abnoud, dans une grande mosquée et un château, qu'ils crénelèrent. Le combat dura toute la journée et la nuit. Les pièces prises à l'ennemi servirent avec succès. Le village fut incendié, la mosquée fut enlevée au pas de charge. La nuit se passa au milieu de l'incendie, des morts et des cris des mourants. Hassan d'Yanbo s'enferma dans le château; il déclara vouloir y mourir de la mort des martyrs. Sous la protection de ce château, les ennemis se rallièrent; mais il sauta en l'air avec tous ses défenseurs, et couvrit de ses débris les deux armées. Les barils de poudre trouvés sur les bâtiments français y étaient emmagasinés; le feu y prit; Hassan d'Yanbo y trouva la mort. L'ennemi, consterné, s'enfuit de tous côtés. Dans ce combat acharné, les chérifs perdirent 1,200 hommes; les Français, avec une seule pièce de 4, se battirent un contre six. Cette journée fit honneur au général Belliard. Il sauva ainsi sa colonne et la haute Égypte, qu'il eût fallu conquérir de nouveau si Hassan eût eu la victoire; ce combat eut lieu le 5 et le 6 mars 1799.

VI. Desaix apprit à Syout le désastre de sa flottille, le combat de

Coptos et la position critique où avait été Belliard ; il sut que celui-ci n'avait plus de munitions de guerre. Il réunit aussitôt les bâtiments armés qui lui restaient et remonta le Nil. Il ne put arriver à Qeneh avec sa flottille que le 30 mars. Après avoir ravitaillé les troupes, il disposa tout pour cerner Hassan-Bey, qui était campé vis-à-vis d'El-Gytah. Hassan ne pouvait pas y rester longtemps, les vivres qu'il avait apportés étaient sur le point de finir; il fallait empêcher qu'il n'en reçût; Desaix le bloqua dans ce désert. Les déserts de l'isthme de Coptos sont couverts de collines raboteuses et impraticables; on ne peut passer que par les gorges ; il y en a trois : une qui débouche sur le Nil, à Byr el-Bâr, l'autre au village de Hagâzy, et la troisième à Redesyeh[1], vis-à-vis Edfou. Desaix campa à Byr el-Bâr avec la moitié de ses forces. Il envoya le général Belliard occuper Hagâzy avec l'autre moitié. Il considéra le débouché de Redesyeh, qui exigeait un détour de plus de quarante-cinq lieues de désert sans eau, comme impraticable. Par ce moyen, Hassan ne pouvait ni recevoir de vivres ni sortir sans combat : il devait périr. Le 2 avril, Hassan, mourant de faim, quitta son camp d'El-Gytah pour gagner la vallée à Byr el-Bâr. Il se rencontra avec le colonel Duplessis du 7e de hussards. L'engagement devint des plus terribles. Les Mameluks étaient plus nombreux. Duplessis fut tué par Osman-Bey, qu'il avait saisi à la gorge. La victoire paraissait se décider pour les Mameluks, mais Desaix arriva au secours de son avant-garde. Hassan, voyant le débouché occupé en force, rentra dans le désert et reprit son camp d'El-Gytah. Quelques jours après, il en partit, se porta par un détour de quarante-cinq lieues sur le débouché de Redesyeh, remonta le Nil jusqu'à Ombos[2], séjourna dans l'île de Mansouryeh, et de là se rendit à Syene. Aussitôt qu'il en fut instruit, Belliard le poursuivit, et arriva à Redesyeh trois jours après que Hassan y avait passé. Il trouva des traces sanglantes des Mameluks : une dizaine de cadavres des plus âgés d'entre eux, ceux de vingt-cinq femmes et de soixante chevaux restés dans le désert; manquant de vivres et d'eau, ils avaient succombé à l'excessive chaleur.

Pendant ce temps, les restes des chérifs d'Yanbo descendirent le Nil, n'ayant plus d'autre but que de piller et d'échapper. Ils arrivèrent à El-Hargeh, village de la rive droite, passèrent sur la rive gauche, pénétrèrent à Girgeh, où ils n'étaient pas attendus ; ils entrèrent dans

[1] Le village de Redesyeh n'est pas situé vis-à-vis d'Edfou; la gorge dont il est question ci-dessus débouche à une lieue plus au nord, au village d'El-Faouasyeh, qui, lui, est bien vis-à-vis d'Edfou.

[2] Aujourd'hui Koum-Ombou.

le bazar. Le colonel Morand, qui les suivait, entra dans la ville après eux et en passa une partie au fil de l'épée. Le colonel du 22e de chasseurs, Lasalle, officier actif et d'un mérite distingué, les attaqua avec son régiment et un bataillon du 88e ; il parvint par ses manœuvres à les cerner dans un enclos et les passa tous au fil de l'épée. Parmi les morts on trouva le corps du chérif successeur de Hassan. Tel fut le sort qu'éprouvèrent 4,000 chérifs d'Yanbo; 5 ou 600, la plupart blessés, revirent seuls leur patrie.

Cependant le chérif de la Mecque fut mécontent de cette conduite des Arabes d'Yanbo; il leur écrivit pour leur en faire sentir les conséquences. Il expédia un ministre près du sultan El-Kebir, au Caire, pour désavouer cet acte d'hostilité, qu'il attribuait aux liaisons particulières d'une tribu d'Yanbo avec Mourad-Bey. Il donna des assurances que cet exemple ne serait suivi par aucune autre tribu et que toute l'Arabie resterait tranquille. Il écrivit directement, par Qoseyr, au général Desaix, dans le même sens. Ce chef de la religion craignait que cela pût porter les Français à détruire les mosquées, à persécuter les Musulmans, à confisquer les riches dotations que la Mecque possédait en Égypte, et à intercepter les communications de la Mecque avec toute l'Afrique. Napoléon le rassura, et les relations amicales continuèrent avec ce serviteur de la sainte Kaaba, qui ne cessait de proclamer le sultan français et d'appeler sur lui les bénédictions du Prophète.

VII. Dans le courant de février et de mars, les nouvelles des succès de l'armée de Syrie, de la prise d'El-A'rych, du combat de Gaza, de l'assaut de Jaffa, arrivèrent dans le Sayd. Parmi les prisonniers faits à Jaffa il y avait 260 hommes de cette province; ils y furent renvoyés et y accréditèrent la réputation des armes françaises; cela produisit un bon effet sur l'esprit de ces peuples. Mais la nouvelle des premiers échecs de Saint-Jean-d'Acre se répandit, en mai, avec l'assurance que l'armée de Damas cernait dans son camp d'Acre l'armée française; la révolte de l'émir Hadji, qui avait été la conséquence de ces bruits, les accrédita encore. Hassan-Bey était à Syene depuis le milieu d'avril. Le village de Beny-A'dyn, près de Syout, qui a 20,000 habitants, est l'entrepôt du commerce du Dârfour avec l'Égypte. La population est plus fanatique, plus sauvage, plus féroce et plus noire que celle des autres contrées de l'Égypte. Les Français, comme nous l'avons dit, avaient été mal accueillis la première fois qu'ils y étaient entrés. Depuis, ils avaient toujours évité d'y coucher et d'y séjourner. Les regards des habitants, leur contenance, leur langage, avaient toujours

été menaçants. Ils étaient fiers de leurs richesses; on calcule que, pendant le séjour de la grande caravane, il y a sur le marché pour six millions de marchandises en entrepôt pour le Dàrfour, le Caire ou Alexandrie. En mars de cette année, cette grande caravane, composée de 10,000 chameaux et 6,000 esclaves, était arrivée, escortée par 2,000 hommes armés, Moghrebins, tous gens féroces, comme le grand désert en produit, qui s'indignaient de voir triompher ces petits hommes de l'Occident sans couleur. Les Mameluks démontés, le reste des chérifs se réunirent à Beny-A'dyn, qui devint bientôt un centre d'insurrection.

Mourad-Bey, qui d'abord n'y voulut placer aucune confiance, s'y attacha lorsqu'il fut encouragé par les nouvelles de Syrie contraires aux Français. Il envoya des beys, des kàchefs de sa maison pour diriger, organiser et accréditer ce rassemblement. Le général Davout, alarmé de l'accroissement qu'il prenait, réunit ses forces, marcha avec 2,000 hommes, cavalerie, infanterie, artillerie. Les insurgés étaient au nombre de 6,000, bien armés et bien préparés; ils attendaient Mourad-Bey. Les deux généraux se rencontrèrent. La cavalerie française chargea l'avant-garde du bey, qui, n'ayant que 300 cavaliers, fut repoussée sur l'oasis. Au même moment Beny-A'dyn fut cerné. Après une vive fusillade, les barricades furent forcées; les vainqueurs entrèrent au pas de charge, massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. L'ennemi s'était crénelé dans les maisons, qui devinrent la proie des flammes. L'armée perdit le colonel Pinon, un des plus braves officiers de cavalerie de la France. Le pillage enrichit le soldat, qui y trouva quatre ou cinq mille femmes, esclaves noires, beaucoup de chameaux, d'outres, des plumes d'autruche, des gommes, des ivoires, de grandes caisses de poudre d'or, beaucoup d'or monnayé. La fille du roi de Dàrfour fut au nombre des prisonniers.

Il ne restait plus dans la haute Égypte que Hassan-Bey, qui, depuis qu'il s'était retiré du désert de Qoseyr, était resté tranquillement en possession de Syene. Soit qu'on ne connût pas bien ses forces, soit qu'on supposât qu'il avait déjà passé les cataractes et qu'il n'avait qu'une arrière-garde à Syene, le général fit partir d'Esné le capitaine Renaud, avec 200 hommes d'infanterie seulement, pour s'emparer de cette ville; ces 200 hommes devaient être perdus. Aussitôt que Hassan fut instruit de leur petit nombre, il sourit à l'espérance d'assouvir sa vengeance dans le sang des infidèles. Avec 180 Mameluks, 200 Arabes et 300 fantassins, il marcha à la rencontre de cette poignée de fantassins isolés et sans canon. Le capitaine Renaud, avec une présence d'esprit admirable, sans se laisser

étonner par cette foule d'assiégeants, forma son carré, se tourna vers ses soldats : « Camarades, leur dit-il, les soldats d'Italie ne comptent pas le nombre des ennemis; ajustez bien, que chacun tue son homme, et je réponds de tout ! » Effectivement 100 Mameluks sont jetés par terre à la première décharge; tout se sauve. Peu d'heures après, Renaud entre dans Syene; il fait main basse sur les bagages et les blessés. L'heure du vieux Hassan était arrivée. Blessé d'un coup de baïonnette, ainsi qu'Osman-Bey, tous deux moururent à quelques jours de là. Le capitaine Renaud n'eut que quatre hommes tués et quinze blessés. Ce combat est le plus beau de toute la guerre d'Égypte.

Mourad-Bey, avec 400 hommes, traînait sa misérable existence au fond des déserts; Hassan-Bey et les redoutables Mameluks de sa maison étaient morts; il n'existait plus un seul chérif d'Yanbo.

Desaix déploya autant de talent dans le gouvernement de ces provinces qu'il avait montré d'activité pendant la campagne. Il fit régner la justice et le bon ordre; la tranquillité fut parfaite. Quoique son gouvernement fût très-sévère, il fut surnommé par les habitants *le Sultan-Juste*. Il rendit les communes responsables de tout ce qui se passait sur leur territoire. Un soldat français armé ou désarmé parcourait toute la vallée sans courir aucun danger. Les contributions étaient payées exactement.

Dans le courant d'avril et de mai, l'armée d'Orient occupait les trois angles d'Alexandrie, de Syene et de Saint-Jean-d'Acre; c'est un triangle de trois cents lieues de côté et de trente mille lieues carrées de surface. La correspondance du quartier général de Saint-Jean-d'Acre, en Syrie, avec la haute Égypte se faisait par le régiment des dromadaires, qui traversait le désert de Gaza à Suez. Plusieurs forts étaient établis depuis Syene jusqu'à Beny-Soueyf; celui de Qeneh était le principal, comme défendant les gorges de Qoseyr. Tous ces forts étaient garnis de batteries qui maîtrisaient la navigation du Nil et contenaient des magasins et de petits hôpitaux. Pour témoigner sa satisfaction à son lieutenant, Napoléon lui envoya d'abord un sabre pris sur les prisonniers faits à Alexandrie, sur lequel était écrit : *Bataille de Sédiman*. Depuis, il lui donna un poignard enrichi de diamants que portait Méhémet-Pacha, fait prisonnier à la bataille d'Aboukir; sur un côté de la lame était écrit : *Napoléon à Desaix, vainqueur de la haute Égypte*, et de l'autre : *Thèbes aux cent portes. Sésostris le Grand.*

VIII. Il restait à occuper le port de Qoseyr, la grande et la petite

oasis. Les chaleurs sont trop fortes au mois de mai et le passage du désert trop fatigant; il fallut remettre l'expédition des oasis au mois de novembre. Mais l'occupation de Qoseyr ne comportait aucun délai. Les bâtiments de l'Arabie, de Djeddah, d'Yanbo, y étaient annoncés chargés de marchandises, et devant, en retour, faire leur chargement avec des riz, des blés et autres denrées nécessaires à la péninsule, surtout à la Mecque et à Médine. Le général Belliard fit toutes les dispositions convenables pour traverser ce désert, prendre possession de Qoseyr et l'armer.

L'isthme de Coptos est une partie de désert comprise entre le Nil et la mer Rouge, au lieu où le fleuve s'approche le plus de la mer. De Qeneh à Thèbes il y a onze lieues; un coude du Nil, de neuf lieues de cours, fait couler le fleuve à vingt-cinq lieues de la mer Rouge, distance moyenne. Ces vingt-cinq lieues s'appellent l'*isthme de Coptos*. Si de Thèbes on remonte le Nil pendant cinq lieues jusqu'à Abou-Khilgân, la rivière, qui a couru à l'ouest, et la mer Rouge vis-à-vis, qui par une direction contraire a couru à l'est, se sont éloignées de sorte que la distance de ces deux points est de quarante lieues. Si l'on remonte jusqu'à Syene, de là à la mer il y a soixante lieues environ; si l'on descend le Nil jusqu'à la hauteur de Girgeh, on se trouve à une quarantaine de lieues de la mer Rouge; à Syout on en est à cinquante. La partie du Nil qui forme le coude au-dessus de Qeneh, laquelle a neuf lieues de long, est donc la seule qui ne soit qu'à vingt-cinq lieues en ligne droite de cette mer.

Pour aller de la presqu'île de Coptos à la mer Rouge, il faut suivre des gorges entre des montagnes. Il y en a six différentes, qui ont une longueur moyenne de trente-quatre lieues ou de quarante-deux heures de marche, vu les détours qu'elles font. Ainsi, des deux seuls ports de la mer Rouge qui communiquent aujourd'hui avec le Nil, Qoseyr et Suez, Qoseyr est à vingt-neuf lieues de Qeneh, en ligne directe, et à trente-quatre ou trente-cinq en suivant la gorge, et Suez est à vingt-sept lieues du Caire. Des six routes qui conduisent de la presqu'île de Coptos à Qoseyr, on n'en connaît bien que trois. La plupart de ces gorges aboutissent à la petite oasis d'El-Gytah, d'où il y a deux chemins pour joindre le Nil. L'un se dirige sur Qeneh, et rencontre la terre cultivée à Byr el-Bâr : c'est un petit village; l'autre se dirige sur Thèbes, et remonte le Nil au petit village de Hagâzy. La troisième gorge que nous connaissons va droit de Qoseyr dans la vallée du Nil, et débouche vis-à-vis d'Edfou, au village de Redesyeh[1]; cette gorge a un peu plus de quarante-cinq

[1] Voir la note 1 de la page 533.

lieues, c'est celle par où s'échappa Hassan-Bey; de sorte que pour fermer tous les abords du Nil il faut occuper les villages de Byr el-Bâr, de Hagâzy, ou les puits d'El-Gytah, et enfin la gorge de Redesyeh, vis-à-vis d'Edfou.

Sur les neuf lieues du coude du Nil qui forme un des côtés de la presqu'île de Coptos, ont successivement existé trois villes qui ont fait le commerce de la mer Rouge : 1° Coptos, ville célèbre, puissante et riche dans le IVe siècle; on en voit les ruines à une lieue du Nil. 2° A Coptos a succédé Kous, qui est un peu plus haut vers le sud ; Kous est encore une grande ville, mais elle est fort déchue; la population est toute copte. 3° Enfin la troisième, qui est au nord, à l'extrémité du coude, est la petite ville de Qeneh. Qeneh est aujourd'hui l'entrepôt du commerce du Nil avec la mer Rouge. Elle n'a point atteint la prospérité de Coptos et de Kous, parce que le commerce de la mer Rouge, aujourd'hui, ne peut pas se comparer avec le commerce de la mer Rouge avant la découverte du cap de Bonne-Espérance.

Le général Belliard partit de Qeneh le 25 mai 1799, avec deux bataillons, deux pièces de canon et 100 chevaux. Il mit trois heures pour aller à Byr el-Bâr; il s'y arrêta pour compléter sa provision d'eau; il alla coucher à cinq lieues dans le désert. A une heure du matin la lune se leva; il arriva à la pointe du jour à El-Gytah. El-Gytah a trois puits, revêtus en briques, fort larges, avec de grandes rampes; les animaux y descendent. Il y a un fort, un caravansérail : c'est une des maisons militaires que Ptolémée Soter fit construire sur le chemin de Bérénice. Le général se reposa plusieurs heures à El-Gytah, coucha à cinq lieues de là, dans le désert. Le 27, au lever de la lune, il se mit en marche, arriva après neuf heures de marche au puits d'El-Haoueh; il campa dans le désert. Enfin, le 28, il arriva au puits de Lambogeh; c'est une oasis, il y a des acacias, une petite rivière, de l'eau saumâtre; là on est à deux heures de Qoseyr. Ainsi, de Qeneh à El-Gytah, en prenant par Byr el-Bâr, treize heures; d'El-Gytah aux fontaines d'El-Haoueh, quinze heures; des fontaines à Lambogeh, onze heures; de Lambogeh à Qoseyr, deux heures; total, quarante et une heures, qui, à 1,800 toises par heure, font 75,800 toises ou environ trente-trois lieues de vingt-cinq au degré. Les Arabes Abâbdeh errent dans tout ce désert. Ils se vantent de pouvoir mettre 2,000 hommes sous les armes. Ils ont peu de chevaux, mais beaucoup de chameaux pour faire la traversée du Nil à la mer Rouge et jusqu'au Sennaar.

La ville de Qoseyr est située sur le bord de la mer Rouge, à envi-

ron cent lieues sud de Suez en ligne directe, à 25°7′ de latitude nord, 32°1′36″ de longitude de Paris. Elle a 4 ou 500 toises de tour. La bonne eau lui arrive de neuf lieues de là. Le château domine toute la ville. Il y a une citerne dont l'eau est bonne pour les animaux. Tout est désert autour de cette ville. Elle n'est peuplée qu'au temps de l'arrivée des bâtiments de Djeddah et d'Yanbo ; on y voit alors beaucoup d'Arabes d'Yanbo et de marchands égyptiens. Les habitants accueillirent les troupes françaises avec des transports de joie. Les Arabes Abâddeh avaient fait leur paix et servaient l'armée française avec zèle. Après y avoir séjourné deux jours, le général Belliard retourna à Qeneh, laissant un commandant, une garnison, des vivres et des canons dans le fort de Qoseyr. Le port de Qoseyr est à l'abri des vents d'est et du nord, mais tourmenté par les vents d'ouest. Le vieux Qoseyr, qui est au nord, est, suivant quelques-uns, l'ancienne Bérénice.

Le 14 de juin, l'entrée triomphante de Napoléon au Caire, à la tête de l'armée revenant de Syrie, consolida la tranquillité de toute l'Égypte.

FIN DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

NOTES SUR LE TRAITÉ DES GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES

PAR LE GÉNÉRAL BARON JOMINI.

I. Bataille de Montenotte, p. 348. — II. Bataille de Lodi, 349. — III. Bataille de Castiglione, 351. — IV. Bataille de Bassano, 352. — V. Bataille d'Arcole, 353. — VI. Bataille de Rivoli, 357. — VII. Campagne d'Allemagne de 1797, 357.

CAMPAGNES D'ÉGYPTE ET DE SYRIE.

(1798-1801.)

CHAPITRE PREMIER. — PRISE DE MALTE.

I. Projet de guerre contre l'Angleterre pour la campagne de 1798, p. 361. — II. Préparatifs et composition de l'armée d'Orient, 362. — III. Départ de la flotte de Toulon, 365. — IV. De l'île de Malte et de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, 367. — V. Moyens de défense de Malte, 369. — VI. Perplexité du grand maître et de son conseil, 370. — VII. Hostilités; combats; suspension d'armes, 372. — VIII. Négociation et capitulation, 373. — IX. Entrée de l'armée à Malte; organisation de l'île, 376. — X. Départ de l'armée, 377.

CHAPITRE II. — DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE.

I. L'Égypte, p. 378. — II. Vallée du Nil, 380. — III. Inondation, 384. — IV. Oasis, 387. — V. Déserts de l'Égypte : 1° du Bahyreh; 2° de la petite oasis; 3° de la grande oasis; 4° de la Thébaïde; 5° des Ermites; 6° de l'isthme de Suez. Arabes, cultivateurs, marabouts, Bédouins, 388. — VI. Côtes de la Méditerranée. Alexandrie. Canal d'Alexandrie, 396. — VII. Mer Rouge. Canal des deux mers, 400. — VIII. Capitales : Thèbes, Memphis, Alexandrie, le Caire, 404. — IX. Nations voisines : au sud, Sennaar, Abyssinie, Dârfour; à l'ouest, Tripoli, Fezzân, Bournou; à l'est, Syrie, Arabie, 408. — X. Population ancienne, moderne. Races d'hommes : Coptes, Arabes, Mameluks, Osmanlis, Syriens, Grecs, etc., 413. — XI. Agriculture, 415. — XII. Commerce, 423. — XIII. Propriétés, finances, 425. — XIV. Ce que serait l'Égypte sous la domination française. Marche d'une armée de l'Égypte aux Indes, 428.

CHAPITRE III. — CONQUÊTE DE LA BASSE ÉGYPTE.

I. Navigation de Malte aux côtes d'Égypte. Débarquement au Marabout. Marche sur Alexandrie, p. 430. — II. Assaut d'Alexandrie. Les Arabes-Bédouins. L'escadre mouille à Aboukir, 433. — III. Marche de l'armée sur le Caire; combat d'El-Rahmânyeh, 437. — IV. Bataille de Chobrâkhyt, 441. — V. Marche de l'armée jusqu'à Embabeh, 445. — VI. Bataille des Pyramides, 448. — VII. Passage du Nil; entrée au Caire, 451. — VIII. Combat de Sâlheyeh; Ibrahim-Bey chassé de l'Egypte, 454. — IX. Retour de Napoléon au Caire; il apprend le désastre de l'escadre, 457. — X. Si les Français s'étaient conduits en 1250 comme ils l'ont fait en 1798, ils auraient réussi; si en 1798 ils se fussent conduits comme en 1250, ils auraient été battus et chassés du pays, 459.

CHAPITRE IV. — BATAILLE NAVALE D'ABOUKIR.

I. Mouvement des escadres anglaises dans la Méditerranée, en mai, juin, juillet 1798, p. 460. — II. L'escadre française reçoit l'ordre d'entrer dans le Port-Vieux d'Alexandrie; elle le peut; elle ne le fait pas, 461. — III. L'amiral s'embosse dans la rade d'Aboukir; mécontentement de Napoléon, 464. — IV. Bataille navale, 467. — V. Effet de ce désastre sur le peuple d'Egypte, 471. — Effet de la perte de l'escadre française sur la politique de l'Europe, 473.

CHAPITRE V. — AFFAIRES RELIGIEUSES.

I. De l'islamisme, p. 475. — II. Des ulemas de Gâma el-Azhar, 477. — III. Fetfa, 483. — IV. Fête du Nil. Fête du Prophète, 484. — V. L'imâm de la Mecque, 487. — VI. Des arts, des sciences, des belles-lettres sous les califes, 489. — VII. De la polygamie, 490. — VIII. Mœurs, 491.

CHAPITRE VI. — INSURRECTION DU CAIRE.

I. Réunion du grand divan, p. 493. — II. La Porte déclare la guerre à la France, 496. — III. Troubles au Caire, 497. — IV. Insurrection de la ville, 499. — V. Conduite prudente de Napoléon à l'égard des cheiks; il fait restituer les livres saints, 502. — VI. Fortifications établies au Caire, 505. — VII. Napoléon se rend à Suez, 506. — VIII. Passage de la mer Rouge, 510. — IX. Canal des deux mers, 512. — X. Objets divers, 514.

CHAPITRE VII. — CONQUÊTE DE LA HAUTE ÉGYPTE.

I. Plan de campagne, p. 516. — II. Soumission des provinces de Beny-Soueyf et du Fayoum; bataille de Sédiman; combat de Minyet el-Fayoum, 519. — III. Syout et Girgeh, les deux provinces de la haute Egypte, sont soumises; combat de Saouâqy, combat de Tahtah, 522. — IV. Desaix s'empare de Syene; les Mameluks sont chassés de l'Egypte; combat de Samhoud; combat de Thèbes; combat de Qeneh; combat d'Abou-Marrah, 524. — V. Mourad-Bey marche sur le Caire; combat de Saouâmah; perte de la flottille française; combat de Coptos, 530. — VI. Hassan-Bey est cerné dans le désert de la Thébaide; combat de Byr el-Bâr; combat de Girgeh, 533. — VII. Pillage et incendie de Beny-A'dyn; combat de Syene; mort de Hassan-Bey, 534. — VIII. Prise de Qoseyr, 536.

ŒUVRES

DE

NAPOLÉON PREMIER

A SAINTE-HÉLÈNE.

CAMPAGNES D'ÉGYPTE ET DE SYRIE[1].



CHAPITRE VIII.

SYRIE.

I. Description de la Syrie. — II. Syrie ancienne. — III. Syrie moderne. — IV. Déserts.

I. L'Arabie est une presqu'île comprise entre la mer Méditerranée, la mer Rouge, la mer des Indes et l'Euphrate. Cette presqu'île se lie à l'Asie Mineure par l'isthme du mont Taurus, et à l'Afrique par l'isthme de Suez. Elle a la forme d'un pentagone irrégulier. Le côté de l'ouest a cent cinquante lieues de long; il est borné par la Méditerranée depuis Alexandrette jusqu'à Reyfah. Le côté du sud a sept cent vingt lieues depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Bab el-Mandeb. La mer des Indes, depuis ce détroit jusqu'au cap El-Had, forme le troisième côté, qui a plus de quatre cent cinquante lieues de long. Le golfe Persique, l'Euphrate, la bornent à l'est et la séparent de la Perse et de l'Arménie sur une étendue de six cents lieues. Enfin est l'isthme d'Alexandrette, qui sépare la Méditerranée de l'Euphrate; il a trente-cinq lieues de longueur; il est fermé par le mont Taurus.

La Syrie est la partie de cette grande presqu'île située le long des côtes de la Méditerranée. Elle a environ cinquante lieues de large.

[1] Cette partie des *OEuvres de Napoléon Ier* est reproduite d'après le manuscrit original donné en 1841 par le général Bertrand à la ville de Châteauroux.

Les Arabes de la Mecque appellent la Syrie *le pays de la gauche*, comme ils appellent l'Yemen *le pays de la droite*. Elle est comprise entre les 32e et 37e degrés de longitude est de Paris et les 31e et 38e de latitude nord ; elle a neuf mille lieues carrées de surface, dont cinq mille de terres cultivées.

L'Égypte serait un désert sans le Nil ; les sables de l'Arabie couvriraient la Syrie sans la chaîne de montagnes qui la partage et qui court parallèlement aux côtes de la Méditerranée, se tenant à une distance de dix à quinze lieues de la mer. Cette chaîne arrête les nuages, conserve les eaux des pluies ; elle s'appelle Liban au nord, Anti-Liban au centre, Monts des Cheiks au midi. Le Liban se détache du mont Taurus, il va en s'élevant pendant cinquante lieues jusque vis-à-vis de Tripoli ; c'est la plus grande hauteur ; il a 1,800 toises au-dessus de la mer ; de là, ces montagnes vont en s'abaissant jusqu'au delà d'Hébron, près de la mer Morte. Les eaux qui tombent sur le revers ouest de cette chaîne forment vingt-six vallées par où elles s'écoulent dans la Méditerranée. Elles ont dix à douze lieues de longueur. Ces petits ruisseaux sont rarement à sec ; ils entretiennent la fertilité et la végétation dans toute la contrée. La Qasmyeh, qui prend sa source au sommet du mont Liban près de Ba'albek et qui se jette dans la mer près de Tyr, sépare le Liban de l'Anti-Liban ; c'est la plus considérable de toutes ces petites rivières ; elle serpente sur une étendue de trente lieues.

Les pluies qui tombent sur les revers est de cette chaîne de montagnes sont recueillies par l'Oronte et le Jourdain [1], qui coulent à son pied et parallèlement avec elle. L'Oronte coule du sud au nord, le Jourdain du nord au sud. Ces rivières ont chacune soixante lieues de cours. L'Oronte se jette dans la Méditerranée, à six lieues d'Antioche, s'étant creusé un lit à travers le Liban pour se faire un passage jusqu'à la mer par un crochet perpendiculaire à son cours. Il a 20 toises de largeur à son embouchure ; il serait guéable et souvent à sec sans le grand nombre de barrages qui arrêtent son cours. Le Jourdain, après avoir formé deux lacs, celui de Helou et celui de Tabaryeh [2], se perd dans la mer Morte. Cette rivière a 8 à 12 toises de large ; elle n'est pas guéable ; elle est assez profonde. Si la configuration du pays eût permis à l'Oronte et au Jourdain de couler quinze ou vingt lieues plus à l'est, la Syrie en eût été agrandie d'autant.

La petite rivière de Barader, qui coule du mont Liban, arrose

1 El-Azy. Nahr-Ordan.

2 Tibériade.

Damas et se perd dans le petit lac d'El-Margi. Un grand nombre de sources fertilisent les environs de cette grande ville. Les plaines d'Alep sont arrosées par les ruisseaux descendant du mont Taurus. L'Euphrate, qui coule à l'est, à quatre ou cinq marches d'Alep, est un fleuve large, rapide et profond.

La Syrie étant composée de plaines, de collines, de montagnes et de déserts, a des températures et des climats divers. L'hiver, les hautes montagnes sont couvertes de neiges, qui disparaissent au mois de mars; dans les plaines, le thermomètre ne descend jamais plus bas que 5 ou 6 degrés Réaumur au-dessus de zéro; il monte jusqu'à 28 degrés l'été, et seulement à 19 et 20 sur les hautes collines. Les sites de la Syrie sont variés, agréables et pittoresques. Les montagnes sont couvertes de pins et de cèdres; les collines et les plaines le sont de chênes verts, de bois blancs, d'arbres fruitiers, d'oliviers, de mûriers. On y trouve à la fois les fruits des climats tempérés et ceux des climats chauds : le blé, le dourah, les lentilles, l'huile, la vigne, le sésame, l'indigo, le coton, la canne à sucre, les tabacs, les pâturages, y sont abondants; les bestiaux sont très-nombreux. Le commerce se fait avec la Mecque et l'Euphrate par des caravanes; avec le Caire, par des caravanes et par mer. Alep, Damas, du côté de la terre, Jaffa, Acre, Beyrout, Ladikieh, du côté de la mer, reçoivent et exportent ce qui est nécessaire et ce qui est superflu à la consommation du pays.

Sur cent cinquante lieues de côte, la Syrie n'a aucun port, aucune rade sûre, si ce n'est celle d'Alexandrette. C'est la seule où les ancres tiennent et ne chassent pas. Les rades de Jaffa, d'Acre, de Tripoli, de Ladikieh, sont mauvaises et dangereuses l'hiver.

Les monts Taurus séparent la Syrie de l'Asie Mineure. Ces hautes montagnes, qu'il faut trois grandes journées pour traverser, offrent partout des cols très-élevés, des défilés et un pays difficile.

Il pleut en Syrie autant qu'en Europe. Cette contrée adopte les plantes étrangères, de sa température et de sa latitude; contraire en cela, comme en tant d'autres choses, à l'Égypte sa voisine.

II. La Syrie ancienne se divisait en trois parties : 1° la Syrie proprement dite; 2° la Célé-Syrie ou Syrie-Creuse; 3° la Syrie-Palestine. La Syrie proprement dite se divisait en trois : 1° première Syrie, dont la capitale était Antioche; 2° seconde Syrie, capitale Alep; 3° Syrie-Euphratensis, capitale Samosate, sur l'Euphrate. La Syrie-Creuse se divisait en deux : 1° la Phénicie proprement dite, capitale Tyr; 2° la Phénicie du Liban, capitale Damas. La Palestine

se divisait en trois : 1° la Judée, capitale Jérusalem; 2° la Samarie, capitale Sébaste; 3° la Galilée, capitale Acre. La population de l'ancienne Syrie était de 10 à 12 millions d'âmes; ce qui faisait 2,000 par lieue carrée.

Le commerce des Indes a porté Tyr au plus haut degré de prospérité. Les Phéniciens étaient réputés les premiers navigateurs du monde. Tyr était la métropole d'Utique, de Carthage et de Cadix; elle faisait le commerce des Indes par le golfe Persique et la mer Rouge, sur lesquels elle avait des établissements. Palmyre était une des échelles de son commerce avec Babylone.

La Palestine, cette terre sainte, a été conquise et habitée par les Juifs, ou le peuple de Dieu. Les douze tribus descendant des douze enfants de Jacob se la partagèrent, savoir : Ruben, Gad, Manassé, le territoire situé sur la rive gauche du Jourdain, depuis la mer Morte jusqu'à la source de cette rivière; Siméon, Dan, le territoire de la Palestine actuelle, de Gaza à la rivière de Jaffa; Juda et Benjamin, la rive droite du Jourdain, depuis la mer Morte jusqu'à la Galilée; Éphraïm, le pays de Naplouse, de la mer au Jourdain; Issachar, Zabulon, Aser et Nephtali, toute la Galilée jusqu'aux portes de Tyr. La population des trois Palestines, du temps des Romains, était de 4 à 5 millions d'âmes sur une étendue de quinze cents lieues carrées, dans un pays montagneux, pauvre et environné de déserts; c'est, par lieue carrée, 3,000 habitants; ce qui est supérieur à la population de la Flandre et de la Lombardie. Cela paraît exagéré.

Les villes d'Antioche, d'Émèse, de Tyr, de Jérusalem, ont été très-grandes, très-peuplées; la première a été la métropole de l'Orient. Les rois de Babylone, de Ninive, de Perse, les califes de Bagdad et de Bassora, ont souvent fait la guerre à la Syrie et l'ont administrée. Cyrus, méditant la conquête de l'Égypte, protégea les Juifs et fit rebâtir leur temple. Jérusalem a été la métropole religieuse du monde chrétien. Elle est aujourd'hui révérée par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, c'est-à-dire par les trois religions qui ont transmis aux hommes la connaissance d'un seul Dieu créateur et rémunérateur, et dont le culte s'étend sur presque tout l'univers. C'est la ville sainte, très-noble, très-religieuse. Qu'est-ce que Rome auprès de Jérusalem, de la Judée, aux yeux de la religion? Là ont vécu et sont enterrés Abraham, Isaac, Jacob, les patriarches; là naquit et mourut Jésus-Christ; là vécurent les évangélistes; c'est là que Mahomet puisa la connaissance du vrai Dieu.

III. La Syrie était divisée, en 1799, en quatre pachaliks : ceux

d'Alep, de Tripoli, d'Acre et de Damas. La Palestine, cette langue de terre sur le bord de la mer, entre Khân-Younès et Césarée, était gouvernée par trois aghas qui demeuraient à Gaza, Ramleh et Jaffa, chefs-lieux des trois apanages. Le premier de ces apanages appartenait à la sultane mère et lui rendait 150 bourses; les deux autres, au capitan-pacha, qui en tirait 200 bourses. La douane de Jaffa était un revenu important : les riz de Damiette, les pèlerins chrétiens pour Jérusalem y débarquaient. La rade est foraine. Le port pouvait jadis contenir trente bâtiments de 300 tonneaux, mais aujourd'hui il est presque comblé. La population de la Palestine était de 100,000 âmes (1799). Il y a de Gaza à Jaffa seize lieues; de Jaffa à Acre, vingt-deux lieues; de Jaffa à Jérusalem, seize lieues.

Le pachalik de Damas s'étendait de Marrah à Hébron; il comprenait une partie de l'ancienne Palestine de Juda, de celle de Samarie, et toute la Phénicie du Liban. Jérusalem, capitale de la Judée, était gouvernée par un moultezim. La ville a 20,000 habitants, les trois quarts chrétiens. Naplouse et Sébaste, ancienne capitale de la Samarie, sont habitées par une population guerrière, fanatique et remuante. Au sud de Damas est la plaine de Hauran, qui a neuf journées de longueur; elle a été riche, mais aujourd'hui elle n'est habitée que par quelques tribus d'Arabes. Au nord est la plaine d'Émèse et de Famieh; plus à l'est, on trouve les belles ruines de Palmyre, distantes de sept journées de Damas et de cinq de l'Euphrate. Tyr était autrefois le port de Damas. La population de ce pachalik est de 1,400,000 âmes. La ville a 90,000 habitants. Le pacha entretient 3,000 hommes sous les armes, dont un tiers à cheval, dits *libaches*. Les janissaires ne sont pas compris dans la maison du pacha, qui est émir-hadji. La caravane de la Mecque lui coûte 7 millions, mais elle lui rend davantage. Elle est quarante jours en route; elle est composée de 20 à 40,000 pèlerins. Il meurt 9 à 12,000 chameaux à chaque voyage.

Le pachalik d'Acre s'étendait de Césarée, au sud, à Nahr el-Kelb (*rivière du chien*), au nord. Sa population est de 400,000 âmes, dont les Druses forment une partie considérable. Le pacha entretient 3,000 hommes sous les armes, dont 900 Arnautes à cheval. Acre, Sour ou l'ancienne Tyr, Séideh (ou Saïda [1]), Beyrout, sont les quatre ports. Safed, Tabaryeh, Ba'albek, sont les principaux lieux de l'intérieur. Ce pachalik comprend une partie de la Galilée et la partie de Célé-Syrie ou Syrie-Creuse appelée *Phénicie propre*. Son produit est de 1,500 bourses. Ce pachalik contient beaucoup de Chrétiens;

[1] Sidon.

on y trouve le couvent de Nazareth, où Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris naissance. Ce couvent est beau.

Le pachalik de Tripoli s'étendait de la Rivière-du-Chien à Ladikieh, au nord. Sa population est de 300,000 âmes. Dans ce pachalik sont les Ansaryeh, les Maronites, beaucoup de Grecs. Il rend 1,500 bourses. Le pacha entretient 900 hommes. Tripoli et Ladikieh sont de petites villes de 5 à 6,000 âmes, qui font un grand commerce en tabac avec l'Égypte. Ce pachalik formait une partie de la Syrie première.

Le pachalik d'Alep est compris entre l'Euphrate, la Méditerranée et le mont Taurus; c'est l'ancienne Syrie première et seconde. Il a 400,000 âmes de population. Alexandrette est le port d'Alep sur la Méditerranée, Byrehdjik son port sur l'Euphrate. La plaine d'Antioche et celle d'Alep sont célèbres. Alep a 100,000 habitants; il rend 800 bourses. La maison du pacha se compose de 2,000 hommes, partie à cheval, appelés *delites,* et partie à pied, appelés *moghrebins.*

La population actuelle (1799) de la Syrie est de 2,400,000 âmes, dont un cinquième Chrétiens, Druses, Maronites, Grecs, Catholiques, Syriens ou Arméniens; un dixième Turcomans, Kurdes, Bédouins. Antioche n'est plus qu'une misérable bourgade habitée par quelques centaines de malheureux. Sur les ruines de Tyr sont quelques cabanes habitées par 8 ou 900 Motouàly. La Syrie rend 36,000 bourses, savoir : au trésor de Constantinople, 3,145 bourses; pour les frais de la caravane de la Mecque, 6,000 bourses; le reste est le profit des pachas. Les villes tombent en ruines, les ports se comblent, les chaussées sont détruites, les marais rendent les plaines malsaines : partout Typhon l'emporte sur Osiris. Toutefois ce pays conserve encore sa physionomie : « L'Égypte est une ferme, dit un littérateur arabe, mais la Syrie est un jardin. »

La presqu'île d'Arabie, l'Irak et l'Égypte forment, proprement, la nation arabe, qui parle une langue différente, a d'autres mœurs, d'autres préjugés que le reste de l'empire ottoman.

Il y a en Syrie quatre nations qui sont tributaires, soumises aux pachas, mais qui se gouvernent elles-mêmes : les Ansaryeh, les Maronites, les Druses et les Motouàly; c'est derniers sont sectateurs d'Ali. La population de ces quatre peuples est de 565,000 habitants, savoir : les Druses, 120,000; les Motouàly, 5,000; les Maronites, 120,000; les Ansaryeh, 120,000; les Chrétiens répandus dans les cinq pachaliks se montent à 200,000; total, 565,000, nombre des habitants qui ne sont ni musulmans ni ottomans. Il y a trois nations errantes : les Turcomans, qui sont à Antioche et qui fréquentent alternativement les plaines d'Antioche et les montagnes de la Caramanie; ils sont

nombreux et ont de grands troupeaux; les Kurdes, qui fréquentent les bords de l'Euphrate et des déserts de l'Irak; les Bédouins, qui habitent sur les lisières dans la direction de l'Égypte, de la Mecque et de Bassora.

La population maritime de la Syrie se monte, sur l'étendue de cent cinquante lieues, à 45,000 habitants. D'Alexandrie à Alexandrette il y a, par mer, deux cent quinze lieues. Alexandrette est la seule ville de la Syrie où une escadre puisse mouiller; mais la difficulté de la sortie, l'insalubrité de l'air, portent les marins à l'éviter. Les côtes de la Natolie et de l'Asie Mineure offrent plusieurs bonnes rades.

IV. La Syrie est environnée de déserts à l'est et au sud. Ceux de l'est la séparent de l'Euphrate et de l'Irak ou Mésopotamie; ceux du sud, de l'Arabie Pétrée, de la mer Rouge et de l'Égypte. Des caravanes d'Alep et de Damas traversent le désert, vont à Bagdad et à Bassora, faisant le commerce de la Perse et de l'Inde. De Damas il part des caravanes de pèlerins qui vont à la Mecque et à Médine; d'autres échangent des marchandises et vont au Caire; celles-ci trouvent le désert à Gaza. Les caravanes de Jérusalem vont à la mer Rouge; le commerce de cette mer se fait par Qa'alat el-Aqabah. Ces caravanes passaient par Hébron, six lieues, ville célèbre; on y voit encore le tombeau d'Abraham; elle est appelée *la Bien-Aimée;* d'Hébron à Zoar, à l'extrémité de la mer Morte, vingt lieues; de Zoar à Karak, quinze lieues; Karak est encore habitée, et les ruines indiquent que cette ville a été prospère; de Karak à Qa'alat el-Aqabah, sur la mer Rouge, trente-cinq lieues; Qa'alat el-Aqabah a quelque population, elle a de l'eau. Les caravanes du Caire à la Mecque y séjournent. De là les flottes de Salomon suivaient la mer Rouge jusqu'aux Indes. Le port de Qa'alat el-Aqabah est à quarante-cinq lieues est-sud-est de Suez. Entre le golfe de Qa'alat el-Aqabah et celui de Suez sont les déserts de l'Égarement, du mont Sinaï, la vallée de Faran, le mont Horeb; Thor est le port du mont Sinaï. C'est dans ces contrées que le peuple de Dieu, sortant d'Égypte, a erré pendant quarante ans. On y trouve fréquemment d'abondantes sources d'eau, de belles vallées entremêlées de déserts. Le port de Thor est à quinze lieues du mont Horeb, à quatre-vingt-dix lieues de Reyfah, sur la Méditerranée. Du mont Sinaï à Suez il y a cinquante lieues.

Le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte s'étend de Gaza à Sâlheyeh; il est de soixante et dix lieues. Les caravanes marchent quatre-vingts heures pour le traverser. Gaza est à cent lieues du Caire. Ce désert se divise en trois parties. 1° De Sâlheyeh à Qatyeh

il y a seize lieues d'un sable aride ; on ne trouve ni ombre, ni eau, ni aucun vestige de végétation ; les caravanes marchent vingt heures. Les troupes françaises faisaient ce trajet en deux jours ; mais il en faut trois pour les chameaux, les voitures et l'artillerie. Près de Qatyeh sont des sables mouvants, très-fatigants pour les charrois. Qatyeh est une oasis ; il y avait deux puits d'eau un peu amère, mais cependant potable ; il y avait un millier de palmiers qui pouvaient mettre 4 ou 5,000 hommes à l'ombre. Qatyeh est supposé être le camp d'Alexandre. Il y a cinq lieues de là aux ruines de Peluse et au fort de Tyneh, quatre lieues jusqu'au bord de la mer. Ainsi les établissements de Qatyeh peuvent être approvisionnés par des bateaux partant de Damiette et suivant le lac Menzaleh jusqu'à Tyneh, ou bien sortant du boghâz de Damiette, suivant les côtes de la Méditerranée et débarquant sur la plage vis-à-vis de Qatyeh.

La seconde partie s'étend de l'oasis de Qatyeh jusqu'à celle d'El-A'rych ; il y a vingt-cinq lieues. Les caravanes sont trente-deux heures en marche ; l'armée française mettait trois jours et demi à faire le trajet. On rencontrait sur cette route trois puits qui marquaient les stations, mais ces puits n'offraient de ressources que pour un ou deux bataillons ; le premier est celui de Byr el-A'bd (six lieues et demie), le second de Birket-A'ych (sept lieues et demie), le troisième de Mesoudyah (huit lieues), situé à trois lieues d'El-A'rych. En suivant cette direction on se trouve à deux ou trois lieues de la mer Méditerranée jusqu'à Mesoudyah, où l'on chemine sur l'estran. A trois lieues au nord de Byr el-A'bd est le mont Casius. Si l'on faisait des établissements à toutes ces couchées, il serait possible de les approvisionner d'eau, de vivres et de fourrage par mer. Les djermes, parties de Damiette ou de Jaffa, débarqueraient sur la plage, à trois lieues des puits. Mais il serait préférable de marquer les couchées sur le bord de la mer même, en marchant sur l'emplacement des lacs du roi Baudouin. Ces magasins retranchés formeraient une protection pour la navigation. El-A'rych est une oasis beaucoup plus étendue, beaucoup plus productive que celle de Qatyeh. Il y a six puits, qui peuvent suffire aux besoins d'une armée de 15 à 20,000 hommes, plusieurs milliers de palmiers, qui peuvent la mettre à l'ombre. Il y avait un gros village en pierre, contenant 5 ou 600 habitants, et un fort en maçonnerie ; ce fort et ce village sont à une demi-lieue de la mer, ce qui rend facile l'approvisionnement de ce magasin. Au bord de la mer on voit des ruines de l'ancienne ville de Rhinocorura. Elle était sur l'emplacement d'El-A'rych, et avait des môles et un port pour favoriser la navigation.

La troisième partie de ce désert s'étend d'El-A'rych à Gaza; il y a dix-neuf lieues. Les caravanes sont vingt-trois ou vingt-quatre heures en chemin. Les troupes françaises mettaient trois jours à le traverser. A quatre lieues d'El-A'rych, on trouve le santon de Kharoub; à quatre lieues plus loin, le puits de Zàouy; à quatre lieues de Zàouy, le puits de Reyfah; à deux lieues, le château de Khàn-Younès; là commence la Syrie. De Khàn-Younès à Gaza il y a sept lieues; ce n'est plus le désert, c'est un état intermédiaire entre le désert et le pays cultivé. Pendant toute cette route on longe les bords de la mer à une lieue ou une demi-lieue. Reyfah a été une grosse ville; on y voit encore des ruines. Il faut donc à une grande armée douze jours pour traverser le grand désert et l'isthme de Suez, comptant un jour de séjour à Qatyeh et un à El-A'rych.

A toutes les époques de l'histoire on voit que les généraux marchant d'Égypte en Syrie ou de Syrie en Égypte ont considéré ce désert comme un obstacle d'autant plus grand que leurs armées avaient plus de chevaux. Lorsque Cambyse, disent les anciens historiens, voulut pénétrer en Égypte, il fit alliance avec un roi arabe, qui fit couler un canal d'eau dans le désert, ce qui évidemment veut dire qu'il couvrit ce désert de chameaux portant de l'eau. Alexandre chercha à plaire aux Juifs pour qu'ils le servissent au passage du désert. Cependant cet obstacle dans les temps anciens n'a pas été aussi considérable qu'aujourd'hui, puisqu'il existait des villes, des villages, et que l'industrie de l'homme avait lutté avec avantage contre les difficultés. Aujourd'hui il ne reste presque rien depuis Sàlheyeh jusqu'à Gaza. Une armée doit donc le franchir successivement en formant des établissements et des magasins à Sàlheyeh, à Qatyeh, à El-A'rych. Si cette armée part de Syrie, elle doit d'abord se former un gros magasin à El-A'rych, et puis le transporter à Qatyeh. Mais ces opérations, étant fort lentes, donnent le temps à l'ennemi de faire ses préparatifs de défense.

C'est une opération bien fatigante et bien délicate que de traverser le désert en été : 1° la chaleur du sable, 2° le manque d'eau, 3° le manque d'ombre, sont capables de faire périr une armée ou de l'affaiblir et de la décourager au delà de ce qu'il est possible d'imaginer. L'hiver, cet obstacle est bien moindre. On n'a plus l'inconvénient de la chaleur du sable, ni de l'ardeur insupportable du soleil; on a besoin d'une moindre quantité d'eau. Il est donc facile de comprendre qu'une place forte à El-A'rych, qui empêcherait l'ennemi de se servir des puits et de camper sous l'ombre des palmiers, serait bien précieuse. L'armée qui la voudrait assiéger devrait camper exposée à

l'ardeur du soleil, recevoir ses vivres, ses fourrages, ses bois, ses fascines et son eau, de Gaza. El-A'rych pris, il faudrait passer bien des semaines pour approvisionner ce magasin, de manière qu'il pût suffire à tous les besoins de l'armée pendant le siége de Qatyeh. Pour le siége de Qatyeh, il faudrait tirer ses vivres, ses fascines, son eau, du magasin d'El-A'rych. Avant de se hasarder à quitter Qatyeh, il faudrait y avoir fait de gros magasins qui pussent suffire aux besoins de l'armée dans sa traversée jusqu'à Sàlheyeh. Cette armée, exténuée par le passage du désert de Qatyeh à Sàlheyeh, pourrait être défaite par une armée moindre. Si elle est battue avant d'arriver au Caire, elle n'a qu'une seule ligne de retraite, elle est embarrassée d'une quantité immense de chameaux portant de l'eau. Une armée battue et rejetée dans le désert ne peut plus prendre position; elle ne peut s'arrêter qu'à Gaza. L'armée qui défend l'Égypte peut, ou se réunir à El-A'rych, pour s'opposer à l'investissement de cette place, ou se réunir à Qatyeh, pour faire lever le siége d'El-A'rych, ou attendre l'ennemi à Qatyeh, ou l'attendre à Sàlheyeh; tous ces partis lui offrent des avantages.

De tous les obstacles qui peuvent couvrir les frontières des empires, un désert pareil à celui-ci est incontestablement le plus grand. Les chaînes de montagnes, comme les Alpes, tiennent le second rang, les fleuves le troisième; car, si l'on a tant de difficulté à transporter les vivres d'une armée, que rarement on y réussit complétement, cette difficulté devient vingt fois plus grande quand il faut traîner avec soi l'eau, les fourrages et le bois, trois choses d'un grand poids, très-difficiles à transporter, et qu'ordinairement les armées trouvent sur les lieux.

CHAPITRE IX.

CONQUÊTE DE LA PALESTINE.

I. La guerre de Syrie est résolue (1799). — II. L'armée est partagée en trois corps. — III. Passage du désert de l'isthme de Suez; combat d'El-A'rych (9 février); combat de nuit (15 février); prise du fort (21 février). — IV. L'avant-garde erre dans le désert (22 février); combat de Gaza (26 février). — V. Marche sur Jaffa; siége et prise de la ville (6 mars). — VI. Peste de Jaffa. Armistice conclu avec l'agha de Jérusalem (10 mars). — VII. Combat de Naplouse (15 mars). — VIII. Prise de Hayfâ. Arrivée devant Acre (18 mars).

I. Les colonies françaises des Indes occidentales étaient perdues. La liberté accordée aux noirs et les événements dont Saint-Domingue était le théâtre depuis huit ans ne laissaient plus d'espoir de rétablir l'ancien système colonial. D'ailleurs, l'établissement à Saint-Domingue d'une nouvelle puissance gouvernée par les noirs, sous la protection de la République, entraînerait la ruine de la Jamaïque et des colonies anglaises. Dans cet état de choses, la France avait besoin d'une nouvelle et grande colonie qui lui tînt lieu de celles de l'Amérique. Depuis la dernière lutte que la France avait soutenue contre l'Angleterre dans l'Hindoustan, elle y avait perdu tous ses établissements. Il ne lui restait plus que la belle mais petite colonie de l'Ile-de-France.

Les Anglais, au contraire, avaient tellement accru et consolidé leur domination dans les Indes, qu'il était devenu difficile de les y attaquer directement. Ils étaient maîtres de tous les ports ; ils y entretenaient 125,000 hommes, dont 30,000 Européens; ils couvraient, il est vrai, une grande étendue de pays. Tippoo-Sahib, les Mahrattes, les Sykhs et d'autres peuples guerriers non soumis formaient une masse de forces prêtes à se rallier à une armée française. Mais, pour entreprendre avec espérance de succès une guerre sur un théâtre si éloigné, il fallait être maître d'une position intermédiaire qui servît de place d'armes. L'Égypte, située à six cents lieues de Toulon, à quinze cents du Malabar, était cette place d'armes. La France, solidement établie dans ce pays, deviendrait un peu plus tôt, un peu plus tard, maîtresse de l'Inde. Le riche commerce de l'Orient reprendrait son ancienne route par la mer Rouge et la Méditerranée. Ainsi, d'un côté, l'Égypte remplacerait Saint-Domingue

et les Antilles ; de l'autre, elle serait un acheminement à la conquête de l'Inde.

Alexandre pénétra dans l'Hindoustan en passant l'Indus dans la partie supérieure de son cours ; il opéra son retour sur Babylone en traversant la Gédrosie ou Mékran. Si son armée y souffrit, c'est qu'il n'était pas pourvu de tout ce qui était nécessaire pour cette traversée. Avec des vaisseaux on franchit l'Océan ; avec des chameaux les déserts cessent d'être un obstacle. De l'Égypte, une armée montée sur des chameaux peut arriver à Bassora en trente ou quarante-cinq jours ; de Bassora, elle peut en quarante se porter sur les confins du Mékran ; elle trouvera sur sa route Chiraz, grande et belle ville. Tout le Kerman est un pays abondant, où elle s'approvisionnera pour le passage des déserts jusqu'à l'Indus. Ces déserts sont moins arides que ceux de l'Arabie. Partant de l'Égypte en octobre, cette armée arriverait en mars à sa destination. Là, elle se trouverait au milieu des Sykhs et des Mahrattes.

L'armée française n'était forte que de 30,000 hommes, mais les cadres étaient suffisants pour 60,000. En effet, elle avait 480 compagnies d'infanterie, 60 compagnies de cavalerie, 40 compagnies d'artillerie, sapeurs, mineurs, ouvriers, train d'artillerie ; elle pouvait donc recevoir 30,000 recrues du pays. On comptait les prendre ainsi : 15,000 esclaves noirs du Sennaar et du Dàrfour, et 15,000 Grecs, Coptes, Syriens, jeunes Mameluks, Moghrebins et Musulmans de la haute Égypte, accoutumés au désert et aux chaleurs de la zone torride.

L'Égypte pouvait tout fournir : les 10,000 chevaux, les 15,000 mulets, les 50,000 chameaux, les outres, les farines, les riz et tous les autres objets nécessaires à cette opération. Un solide établissement dans cette contrée était donc la base de tout l'édifice.

Avant de partir de France, Napoléon avait calculé le temps et les moyens pour faire la conquête de l'Égypte, sauf à marcher sur l'Indus plus tôt ou plus tard, selon la disposition plus ou moins favorable des peuples de l'Orient et selon que les événements seraient plus ou moins heureux. Il s'était flatté que les quinze premiers mois, depuis juillet 1798 jusqu'à octobre 1799, lui suffiraient pour faire la conquête du pays, pour la levée des recrues, des chevaux, des chameaux, pour leur équipement, armement ; et que, dans l'automne de 1799 et l'hiver de 1800, il pourrait marcher à sa destination avec tout ou partie de son armée. Car 40,000 hommes, dont 6,000 chevaux, 40,000 chameaux et 120 pièces de canon de campagne, étaient jugés suffisants pour soulever l'Hindoustan. Il avait

été convenu en France que le gouvernement ferait partir, en octobre ou novembre 1798, trois vaisseaux de 74, quatre frégates et cinq flûtes portant 3,000 hommes, pour ravitailler l'Ile-de-France et croiser dans les mers des Indes; que, dès que l'époque de la marche de l'armée sur l'Indus serait décidée, une escadre de quinze vaisseaux de guerre, six frégates, quinze grosses flûtes, partirait de Brest, portant 5,000 hommes, des vivres et des munitions de guerre. Cette escadre devait communiquer avec l'armée de terre sur les côtes du Mékran. Après avoir donné tous les secours à l'armée pour l'aider à s'emparer d'une place forte, Surate, Bombay ou Goa, elle devait se partager en petites divisions pour croiser dans les mers depuis l'Indus jusqu'à la Chine. Trois divisions devaient partir de l'Ile-de-France pour former des magasins aux trois ports de la côte du Mékran qui avaient été désignés. Les 3,000 hommes de troupes qui se trouveraient à l'Ile-de-France, ayant des cadres pour 6,000 hommes, devaient être complétés par 1,500 colons blancs et 1,500 noirs. Ces 6,000 hommes serviraient à la garde de ces établissements ou échelles et suivraient l'armée à son passage.

Le succès de l'assaut d'Alexandrie, des batailles de Chobrâkhyt et des Pyramides, le bon esprit des ulemas, qui avaient levé le plus grand obstacle, celui du fanatisme religieux, firent un moment espérer que Mourad-Bey et Ibrahim-Bey se soumettraient. Mais la destruction de l'escadre eut le double effet d'empêcher les Mameluks de se soumettre et de permettre à l'ennemi d'établir un sévère blocus sur les côtes. On n'eut plus de communications avec la France, d'où l'on attendait un second convoi de 6,000 hommes, déjà embarqués à Toulon, ainsi que beaucoup d'effets d'habillement, etc. Enfin la perte de l'escadre obligea l'empereur Selim à déclarer la guerre à la République. Après la bataille de Sédiman et la révolte du Caire, de nouvelles négociations eurent lieu avec Mourad-Bey et Ibrahim-Bey; ils étaient disposés à se soumettre et à servir sous les drapeaux français; mais ils reçurent l'avis que la Porte mettait deux armées en campagne. Ils voulurent voir l'issue de cette entreprise. Les deux armées étaient chacune de 50,000 hommes; l'une se réunissait à Rhodes, l'autre en Syrie; elles devaient agir simultanément dans le courant du mois de juin 1799. La première devait débarquer à Damiette ou à Aboukir; la seconde, traverser le désert de Gaza à Sâlheyeh et marcher sur le Caire. Les Mameluks, les Arabes et les partisans de l'intérieur devaient s'ébranler au même moment. Dans les premiers jours de janvier 1799, on apprit que quarante pièces de canon et deux cents caissons de campagne étaient arrivés de

Constantinople à Jaffa. Ces pièces étaient servies par 1,500 canonniers qui avaient été dressés par des officiers français. Des magasins considérables de biscuit, de poudre, d'outres, pour passer le désert, étaient réunis à Jaffa, à Ramleh, à Gaza. L'avant-garde de Djezzar-Pacha, au nombre de 4,000 hommes, était arrivée à El-A'rych. Abdallah, son général, était à Gaza avec huit autres mille hommes; il attendait 10,000 hommes de Damas, 8,000 de Jérusalem, 10,000 d'Alep et autant de la province de l'Irak. Il y avait déjà 8,000 hommes réunis à Rhodes. On attendait 10,000 Albanais, 9,000 janissaires de Constantinople, 15,000 de l'Asie Mineure, 8,000 de la Grèce; une escadre turque et des transports se préparaient à Constantinople.

Dans la crainte de cette invasion, l'esprit public de l'Égypte rétrogradait; il n'était plus possible de rien faire. Si une division anglaise se joignait à l'armée de Rhodes, cette invasion deviendrait bien dangereuse. Napoléon résolut de prendre l'offensive, de passer lui-même le désert, de battre l'armée de Syrie, à mesure que les diverses divisions se réuniraient, de s'emparer de tous ses magasins et des places d'El-A'rych, de Gaza, de Jaffa, d'Acre, d'armer les Chrétiens de la Syrie, de soulever les Druses et les Maronites, et de prendre ensuite conseil des circonstances. Il espérait qu'à la nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre les Mameluks, les Arabes d'Égypte, les partisans de la maison de Dâher, se joindraient à lui; qu'il serait en juin maître de Damas et d'Alep; que ses avant-postes seraient sur le mont Taurus, ayant sous ses ordres immédiats 26,000 Français, 6,000 Mameluks et Arabes à cheval d'Égypte, 18,000 Druses, Maronites et autres troupes de Syrie; que Desaix serait en Égypte prêt à le seconder, à la tête de 20,000 hommes, dont 10,000 Français et 10,000 noirs, encadrés. Dans cette situation, il serait en état d'imposer à la Porte, de l'obliger à la paix, et de lui faire agréer sa marche sur l'Inde. Si la fortune se plaisait à favoriser ses projets, il pouvait encore arriver sur l'Indus au mois de mars 1800, avec plus de 40,000 hommes, en dépit de la perte de la flotte. Il avait des intelligences en Perse, il était assuré que le Schah ne s'opposerait pas au passage de l'armée par Bassora, Chiraz et le Mékran. Les événements ont déjoué ces calculs. Toutefois la guerre de Syrie a rempli un de ses buts, la destruction des armées turques; elle a sauvé l'Égypte des horreurs de la guerre et a consolidé cette brillante conquête. Le second but eût encore été effectué en 1801, après le traité de Lunéville, si Kleber eût vécu.

II. L'armée d'Orient comptait à l'effectif, au 1er janvier 1799, 29,700 hommes combattants ou non combattants, savoir : 22,000 infanterie; 3,000 cavalerie; 3,200 artillerie et génie; 600 guides; 900 non combattants, ouvriers, employés civils; total, 29,700 hommes partagés en trois corps, savoir :

	HAUTE ÉGYPTE.	BASSE ÉGYPTE.	SYRIE.	TOTAL.
Infanterie.	5,000	7,000	10,000	22,000
Cavalerie.	1,200	1,000	800	3,000
Artillerie.	300	1,300	1,600	3,200
Guides.	»	»	600	600
Non combattants.	50	700	150	900
	6,550	10,000	13,150	29,700

Les généraux Desaix, Friant, Belliard, Davout, Lasalle, commandaient dans la haute Égypte; les généraux Dugua, Lanusse, Marmont, Almeras, dans la basse; les généraux Kleber, Bon, Reynier, Lannes, Murat, Dommartin, Caffarelli du Falga, Vial, Veaux, Junot, Verdier, Lagrange, faisaient partie de l'armée de Syrie.

Chaque division de l'armée de Syrie avait six pièces d'artillerie de campagne, la cavalerie en avait six à cheval, la garde six pièces à cheval; total, trente-six bouches à feu. Le parc avait quatre pièces de 12, quatre de 8, quatre obusiers, quatre mortiers de 6 pouces; total, seize pièces; en tout cinquante-deux bouches à feu, avec un double approvisionnement, des outils et un équipage de mine. Un équipage de siége de quatre pièces de 24, quatre de 16, quatre mortiers de 8 pouces, avec tout le nécessaire, était embarqué à Damiette sur six petits chebecs ou tartanes; il était impossible de traîner dans les sables mouvants du désert de si fortes pièces.

Un pareil équipage de siége embarqué sur les trois frégates *la Junon, la Courageuse* et *l'Alceste,* était en rade d'Alexandrie, sous les ordres du contre-amiral Perrée. Le général en chef avait ainsi pris double précaution pour être assuré de ne pas manquer de gros canons, qui étaient jugés nécessaires pour Jaffa et Acre.

Les grands du Caire étaient dans les intérêts de Napoléon; ils voyaient avec plaisir une opération qui allait éloigner la guerre de leurs foyers, en la portant en Syrie. L'espérance de voir l'Égypte, la Syrie et l'Arabie soumises à un même prince leur souriait. Ils nommèrent une députation de cinq cheiks des plus instruits pour prêcher dans les mosquées, afin de disposer l'esprit des Musulmans en faveur



de l'armée, de défendre la cause des Musulmans près des Français et d'exciter le patriotisme arabe. Dans cette députation il se trouvait des hommes vénérés dans tout l'Orient. Le départ de cette députation des grands cheiks fit une vive impression sur toute la population de l'Égypte. Les naturels souriaient aux succès des Français; leur esprit, éveillé sur ces matières délicates, s'ouvrit à de nouvelles idées qui avant leur étaient tout à fait inconnues.

L'ordonnateur Sucy était malade; sa blessure n'était point guérie; il désira retourner en France. Il partit, s'embarqua à Alexandrie sur un gros transport avec 200 invalides, amputés ou aveugles. Sa navigation fut d'abord heureuse; mais, ayant manqué d'eau, le bâtiment mouilla en Sicile pour en faire. Ces féroces insulaires attaquèrent le bâtiment, égorgèrent Sucy et les infortunés soldats échappés à tant de périls et aux dangers de tant de batailles. Ce crime si atroce ne fut point puni; on a dit qu'il avait été récompensé!

L'armée de Syrie eut besoin de 3,000 chameaux et de 3,000 ânes pour porter les vivres, l'eau et les bagages, savoir : 1,000 chameaux pour les vivres de 14,000 hommes pendant quinze jours, et pour 3,000 chevaux de cavalerie, d'état-major, d'artillerie; 2,000 chameaux pour porter l'eau pour trois jours, vu que l'on peut renouveler cette eau à Qatyeh et à El-A'rych. Les ânes furent distribués à raison de 1 pour 10 hommes d'infanterie; ce qui mit 15 livres à la disposition de chaque soldat.

III. Le 20 décembre, Abdallah, général de Djezzar, avait campé à Gaza avec une armée de 12,000 hommes; il avait fait occuper El-A'rych le 2 janvier 1799 par 4,000 hommes. Le général Reynier, qui avait depuis le commencement de janvier une garnison dans le fort de Qatyeh, porta le 23 janvier son quartier général à Sâlheyeh, et le 5 février à Qatyeh, d'où il partit le 6, arriva le 8 aux puits de Mesoudyah, et porta l'alarme au camp d'El-A'rych. Un coureur mameluk d'Ibrahim-Bey fut fait prisonnier; il donna des renseignements fort exagérés. Le général Reynier, alarmé, expédia sur-le-champ un dromadaire au général en chef pour lui faire part de la position critique où il allait se trouver.

Arrivé, à huit heures du matin, à portée de canon d'El-A'rych, il prit position. Les Turcs occupaient le fort et une position en avant du village d'El-A'rych, dont les maisons étaient construites en pierre; ils s'y étaient barricadés, protégés par l'artillerie du fort. Aussitôt que l'ennemi se fut assuré du peu de cavalerie qu'avaient les Français, il fit porter la sienne sur leurs flancs et leurs derrières. Les

Turcs défendaient tous les puits et la forêt de palmiers. Les Français étaient bivouaqués sur un monticule de sable, sans eau, sans ombre, sans fourrages, sans bois. Abdallah avec le reste de ses troupes et douze pièces de canon destinées à armer le fort, qui n'en avait encore que trois, était attendu à chaque instant de Gaza. La position des ennemis était formidable. Reynier la reconnut; mais, prenant conseil de la force des circonstances, il ordonna l'attaque. Il fit les meilleures dispositions possibles. Après une vive canonnade d'une demi-heure, le 85ᵉ régiment enleva au pas de charge le village d'El-A'rych : 500 Turcs furent tués ou pris, les 3,500 autres se jetèrent dans le fort, où ils furent bloqués; la cavalerie turque se retira et prit position à une demi-lieue d'El-A'rych, couverte par un grand ravin, à cheval sur la route de Gaza. Reynier perdit 250 hommes tués ou blessés; l'armée en murmura, elle le lui reprocha. Ces reproches étaient injustes; ce général fit ce que la prudence et les circonstances exigeaient.

Abdallah arriva de Gaza, avec ses 8,000 hommes, au secours d'El-A'rych, le 11 au soir. Il se plaça derrière sa cavalerie, sur la rive droite du ravin de l'Égyptus. La position de Reynier devenait fort critique, mais la division Kleber, qui s'était embarquée à Damiette sur le lac Menzaleh, avait débarqué au fort de Tyneh, près les ruines de Peluse, à deux lieues de Qatyeh. Le 6 février elle avait continué sa route en toute hâte sur El-A'rych, où elle arriva le 12 au matin.

Le général Kleber prit le blocus du fort. Le général Reynier réunit, dans la matinée du 12, sa division dans la forêt de palmiers sur la rive gauche du ravin, vis-à-vis de la division d'Abdallah; il passa les journées du 13 et du 14 à reconnaître le terrain, à faire ses dispositions, à instruire les différents officiers qui devaient commander ses colonnes, et dans la nuit du 14 au 15 il exécuta une des plus belles opérations de guerre qu'il soit possible de faire. Il leva son camp à onze heures du soir, marcha par sa droite, remonta le ravin de l'Égyptus pendant une lieue; là, le passa, se rangea en bataille, sa gauche au ravin et sa droite du côté de la Syrie, se trouvant en potence sur la gauche de l'armée ennemie. Il rangea dans le plus profond silence sa division en colonnes par régiment; il formait ainsi trois colonnes et chaque colonne à distance de déploiement, son artillerie dans les intervalles; il réunit, à deux cents pas de chaque colonne, les grenadiers, auxquels il joignit 50 hommes de cavalerie; ce qui porta la force de chaque détachement à 200 hommes. Ainsi formé, il se mit en marche; aussitôt qu'il rencontra les premières sentinelles, il fit halte et rectifia sa position. Les trois détachements

de grenadiers se jetèrent par trois directions différentes au milieu du camp ennemi. Chaque détachement était muni de plusieurs lanternes sourdes, chaque soldat portait au bras un mouchoir blanc; d'ailleurs la différence de langage rendit la reconnaissance plus facile. En un moment, l'alarme fut dans le camp d'Abdallah. Reynier, avec la colonne du centre, arriva à la tente du pacha, qui n'eut que le temps de se sauver à pied; plusieurs kàchefs d'Ibrahim-Bey furent pris. L'ennemi laissa 4 ou 500 morts sur le champ de bataille, 900 prisonniers, tous ses chameaux, une grande partie de ses chevaux, toutes ses tentes et ses bagages. Abdallah se sauva épouvanté, et ne rallia sa division qu'à Khân-Younès. Reynier n'eut que 3 hommes tués et 15 ou 20 blessés; il campa le 17 dans la position qu'avait occupée l'ennemi, couvrant le siége d'El-A'rych. Cette affaire fit le plus grand honneur au sang-froid et aux sages dispositions de ce général.

Dans les premiers jours de février, deux vaisseaux de guerre anglais et une quinzaine de bâtiments parurent devant Alexandrie; ils bombardèrent la ville, mais les batteries de côte tirèrent avec tant d'adresse, que les bombardes furent bientôt hors de service. Il parut évident que le but de l'ennemi était d'arrêter le mouvement de l'armée sur la Syrie, en menaçant Alexandrie. L'armée de Rhodes n'était point encore prête.

Le général en chef partit du Caire avec les divisions Bon et Lannes. Il campa le 9 février à El-Khânqah, et le 10 à Belbeys. Il se rendit au camp de Birket, où était la députation du divan; c'était un camp tout oriental; les quinze cheiks avaient chacun trois tentes, où ils déployaient tout le luxe asiatique. Il déjeuna avec eux, visita leur camp et rejoignit le soir son quartier général à Belbeys. Le 11 février, il campa sous les palmiers de Koràym; ses tentes venaient d'être dressées, lorsqu'il reçut le dromadaire porteur des dépêches du général Reynier, datées du 9 février au matin, du puits de Mesoudyah. Il écrivait que les renseignements qu'il avait reçus lui faisaient penser que toute l'armée de Djezzar était en mouvement, et qu'un corps de troupes considérable était arrivé à El-A'rych; que sa position allait devenir bien délicate au milieu de cet immense désert. Cela décida le général en chef à partir sur-le-champ. Il monta sur son dromadaire, marcha toute la nuit et arriva le 15 février à El-A'rych à la pointe du jour, comme le combat de nuit finissait; il se rendit au camp d'Abdallah et témoigna aux troupes sa satisfaction au sujet de leurs exploits de la nuit.

Le quartier général, les parcs de réserve, les divisions Bon et Lannes couchèrent le 12 février à Sâlheyeh, le 13 à El-A'râs, le 14

à Qatyeh, le 15 à Byr el-A'bd, le 16 à Birket-A'ych, le 17 à Mesoudyah; le 18, le 19 et le 20 février elles arrivèrent à El-A'rych.

La défaite d'Abdallah n'avait pas influé sur les dispositions de la garnison du fort, qui paraissait déterminée à la plus opiniâtre résistance. Le général Caffarelli construisit deux batteries, l'une de huit pièces de 8 et de quatre obusiers, à 150 toises, pour battre à plein fouet, l'autre de brèche. Il profita, pour placer celle-ci, d'un grand magasin en pierre situé à 10 toises du fort; elle devait être armée de quatre pièces de 12. Le 18, la batterie à plein fouet battit le fort et en démonta l'artillerie, qui fut réduite au silence. Les pièces de 12 étaient avec la réserve du parc, elles ne pouvaient arriver au plus tôt que le 20. Le général Dommartin fit doubler les attelages; deux de ces pièces arrivèrent le 19 au matin, il les plaça de suite en batterie; en cinq ou six heures de temps la brèche fut faite au fort. Le général Berthier somma la garnison; elle n'avait aucun homme de considération à sa tête; elle était commandée par quatre capitans. Ils députèrent deux d'entre eux pour répondre à la sommation : ils avaient l'ordre de défendre le fort jusqu'à la mort et étaient résolus à obéir; ils ne voulurent rien entendre. Enfin ils proposèrent pour leur ultimatum qu'on leur accorderait une trêve de quinze jours, au bout de laquelle ils rendraient le fort s'ils n'étaient pas secourus. Ces chefs parlèrent avec résolution et se montrèrent déterminés à courir les chances de l'assaut. On était si près du fort que l'on entendait les discours que les imâms faisaient aux soldats, et les prières qu'ils récitaient. Tous ces hommes étaient fanatisés. L'assaut, dont la réussite était probable, coûterait peut-être 4 ou 500 hommes, sacrifice que notre position ne nous permettait pas de faire. Cependant on n'avait pas un moment à perdre. Abdallah avait rallié son monde à Khân-Younès, et recevait tous les jours des renforts; la contenance de la garnison faisait assez comprendre qu'elle espérait être secourue; les eaux des puits d'El-A'rych s'épuisaient : il était urgent d'en finir.

Le général Dommartin réunit les obusiers des divisions; le 20 février au matin il fit bombarder le fort. Les canonniers jetèrent huit ou neuf cents obus avec tant d'adresse, qu'ils portèrent la terreur et la mort parmi la garnison. Chaque obus tuait ou blessait du monde, car tous éclataient au milieu d'un petit fort, où les hommes étaient les uns sur les autres. La garnison changea alors de ton; elle battit la chamade; après de vains discours, les quatre capitans signèrent la capitulation qui leur fut proposée. La garnison posa les armes sur le glacis; elle remit ses chevaux, jura de se rendre à Bagdad par la

route du désert, de ne point porter les armes contre les Français pendant la présente guerre, et de ne rentrer avant un an ni en Égypte ni en Syrie. Elle fut escortée pendant six lieues dans la direction de Bagdad. Elle avait eu au combat du village d'El-A'rych et à l'attaque du fort 700 hommes tués, blessés ou prisonniers. 300 de ces Moghrebins demandèrent du service. Il y avait dans le fort 250 chevaux, une centaine de chameaux, trois pièces de canon.

Les prisonniers, les drapeaux, les canons furent envoyés à la députation du divan, à Sàlheyeh, et de là au Caire; ils servirent à une entrée triomphale par la porte des Victoires.

Les ingénieurs firent réparer la brèche, remirent le fort en bon état, construisirent quatre lunettes; ce qui augmenta la capacité du fort et donna des feux dans des bas-fonds qui étaient tout près.

IV. Le général Kleber, commandant l'avant-garde, partit le 22 février avant le jour. Il devait aller coucher au puits de Zàouy pour arriver le lendemain à Khân-Younès; il avait ordre de pousser un avant-poste sur Khân-Younès, si cela lui était possible. D'El-A'rych à Khân-Younès il y a quatorze lieues.

Le général en chef partit le 23 à une heure après midi, avec 100 dromadaires et 200 gardes à cheval. Il marcha au grand trot pour joindre l'avant-garde; arrivé au santon de Kharoub, il trouva un grand nombre de fosses où les Arabes enterrent des blés et des légumes; aucune n'était fouillée. Arrivé au puits de Zàouy, il ne trouva pas de traces de l'avant-garde. Le temps était frais; il arrivait souvent dans le désert que les soldats préféraient doubler la marche pour gagner un meilleur pays. Arrivé au puits de Reyfah, le soleil se couchait; il ne trouva là non plus aucune trace de la division; il arriva enfin sur la hauteur, vis-à-vis de Khân-Younès. Le village est dans le fond; il faisait encore un peu jour, il aperçut une grande quantité de tentes; le camp était beaucoup trop grand pour pouvoir être celui du général Kleber. Peu de moments après, le piquet d'escorte tira quelques coups de carabine contre les grand'gardes de l'ennemi; un chasseur arriva au galop pour prévenir qu'il faisait le coup de carabine avec les Mameluks d'Ibrahim-Bey; qu'on voyait un camp très-considérable qui prenait les armes et dont la cavalerie montait à cheval. On se peindra facilement l'étonnement de l'état-major. Qu'était donc devenue l'avant-garde? Les chevaux étaient très-fatigués; ils avaient, en neuf heures de temps, fait douze lieues; on allait être poursuivi par une nombreuse cavalerie fraîche : il fallut battre promptement en retraite. Les puits de Reyfah étaient trop

près, on arriva à celui de Zàouy à onze heures du soir. Les partis qui s'étaient dirigés le long de la mer et par le désert n'apportèrent aucune nouvelle.

A trois heures après minuit, un piquet de 12 dromadaires, revenant de Gaïan, amena un Arabe qu'il avait trouvé dans une petite cabane; il gardait un troupeau de chameaux. Il dit que les Français, à trois lieues d'El-A'rych, avaient quitté la route de Syrie pour suivre une route tracée, et s'étaient dirigés du côté de Gaïn : c'était le chemin de Karak. Le général en chef partit sur l'heure même, guidé par cet Arabe. A la pointe du jour, il rencontra trois ou quatre dragons de l'avant-garde qui lui donnèrent les nouvelles les plus déplorables. Kleber s'était égaré, il avait marché quinze heures sans s'apercevoir de son erreur; mais, à cinq heures après midi, plusieurs soldats, étonnés de ne point trouver le santon de Kharoub, où les gens d'El-A'rych leur avaient dit qu'ils devaient trouver des fosses de légumes, communiquèrent leurs inquiétudes à leurs officiers, qui en instruisirent le général. Ainsi prévenu, Kleber s'orienta et s'aperçut qu'il s'était égaré. L'avant-garde n'avait à sa suite que quelques chameaux chargés d'eau; elle avait fait la soupe, et immédiatement après elle s'était remise en marche au lever de la lune, pour revenir sur ses pas et regagner le puits de Zàouy; elle savait que le général en chef devait la suivre, elle en était fort inquiète, lorsqu'à dix heures du matin il lui apparut. Aussitôt que les soldats reconnurent sa capote grise, ils la saluèrent par des cris de joie redoublés. Le découragement était tel que plusieurs avaient brisé leur fusil. Napoléon rallia la division, fit battre à l'ordre et dit aux soldats « que ce n'était point en se mutinant qu'ils remédieraient à leurs maux; au pis aller, qu'il valait mieux enfoncer sa tête dans le sable et mourir avec honneur que de se livrer au désordre et de violer la discipline ». Il leur annonça qu'ils n'étaient point éloignés du puits de Zàouy, que des chameaux chargés d'eau venaient à leur rencontre. A midi la division Kleber arriva au puits de Zàouy, au même moment où le reste de l'armée et les chameaux de réserve y arrivaient d'El-A'rych. Il ne lui manqua que cinq hommes morts de soif ou égarés. Lannes prit l'avant-garde et coucha le soir même à Khàn-Younès. Des prisonniers dirent que, l'avant-veille, à la vue de l'escorte du général en chef, Abdallah était monté à cheval et avait poussé jusqu'à Reyfah avec toute sa cavalerie; mais, la nuit était devenue très-obscure, il avait cessé sa poursuite, de crainte de tomber dans quelque embuscade. Le grand désert était passé. Il y avait à Khàn-Younès de grands jardins; l'eau des puits était bonne et assez abondante, non-seule-

ment pour suffire aux besoins du jour, mais encore pour remplir les outres; car de ce village à Gaza il n'y a pas de puits.

On avait passé les limites de l'Afrique, on était en Asie. Khân-Younès est le premier village de Syrie. On allait traverser la terre sainte. Les soldats se livrèrent à toutes sortes de conjectures. Tous se faisaient une fête d'aller à Jérusalem; cette fameuse Sion parlait à toutes les imaginations et réveillait toute espèce de sentiments. Les Chrétiens leur avaient montré dans le désert un puits où la Vierge, venant de la Syrie, s'était reposée avec l'enfant Jésus. Les généraux avaient comme drogmans, intendants ou secrétaires, un grand nombre de catholiques syriens qui parlaient un peu la langue franque, jargon italien; ils expliquaient aux soldats toutes les traditions de leurs légendes chargées de superstitions.

L'armée séjourna le 24 février à Khân-Younès; elle partit le 25 avant le jour. A trois lieues, elle rencontra l'avant-garde d'Abdallah et lui fit quelques prisonniers. Ce général couvrait la ville de Gaza. Il avait reçu des renforts; il comptait sous ses ordres 12,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie. Il attendait à chaque instant l'armée de l'agha de Jérusalem, ainsi que quatorze pièces de canon du parc de campagne de Jaffa. Il aurait donc une armée d'une vingtaine de mille hommes. Son infanterie n'était pas disciplinée; elle ne pouvait être de quelque considération qu'autant qu'elle se posterait derrière les murailles de Gaza. La cavalerie était composée de trois espèces d'hommes : les Mameluks d'Ibrahim-Bey, c'étaient des troupes d'élite, mais ce bey, qui était arrivé en Syrie avec 1,000 hommes, n'en avait plus que 5 ou 600 à cheval; les Arnautes de Djezzar-Pacha, au nombre de 3,000 chevaux; les Detelhs de Damas, au nombre de 2,000. Les Arabes augmentaient ou diminuaient au camp, selon leur usage; les prisonniers calculaient qu'il y en avait constamment un millier.

A trois heures après midi, les deux armées se trouvèrent en présence. Celle d'Abdallah avait sa droite appuyée au gros mamelon dit *d'Hébron,* où Samson porta les portes de Gaza; ce mamelon est situé vis-à-vis de Gaza, dont il est séparé par une vallée de 7 ou 800 toises de largeur. Sa cavalerie était toute sur sa gauche; il n'occupait pas la ville de Gaza, mais seulement le fort, où il y avait de grosses pièces d'artillerie. Napoléon donna la gauche à Kleber, le centre au général Bon. Toute la cavalerie, sous les ordres de Murat, tint la droite, et, comme elle était fort inférieure en nombre, il l'appuya par trois carrés de l'infanterie du général Lannes. Les hussards amenèrent quelques prisonniers, qui annoncèrent que l'agha de Jéru-

salem n'était pas encore arrivé, et que la division d'artillerie du parc de Jaffa n'était pas encore sortie de cette place, faute d'attelages. Abdallah n'avait donc que 10 à 12,000 hommes avec deux seules pièces d'artillerie : il n'était pas bien redoutable. Le général Kleber donna tête baissée dans la vallée, entre Gaza et la droite de l'ennemi, et se porta sur ses derrières. La cavalerie, soutenue par les carrés du général Lannes, tourna la gauche; tandis que le général Bon, avec le centre, marchait de front. Aussitôt que ces mouvements furent démasqués, les Turcs se mirent en retraite et évacuèrent toutes leurs positions. Les Mameluks d'Ibrahim-Bey se comportèrent seuls avec courage : ils enfoncèrent trois escadrons de tête du général Murat; mais, pris en flanc, ils furent ramenés. Les Tchorbadjis étaient un peu meilleurs que les Arabes, toutefois très-inférieurs aux Mameluks, et hors d'état de se mesurer, même en nombre triple, avec les dragons. Ces derniers poursuivirent l'ennemi pendant deux lieues, l'épée dans les reins. Mais les Turcs sont très-lestes; ils n'avaient aucun bagage, et seulement deux pièces d'artillerie qu'ils abandonnèrent. Les Mameluks d'Ibrahim-Bey soutinrent la retraite. Abdallah perdit 2 ou 300 hommes. L'armée française eut une soixantaine d'hommes tués, blessés ou prisonniers.

Les cheiks et les ulemas de Gaza apportèrent les clefs de leur ville. Les proclamations du divan de Gâma el-Azhar, qui suivait l'armée, nous avaient concilié l'opinion des habitants; ils ne se démentirent pas pendant toute la campagne. Le soir même le fort fut cerné; et, par l'influence des habitants, l'agha qui le commandait le remit à la pointe du jour. Il y avait de l'artillerie, des magasins et l'équipage d'outres de l'armée turque.

Gaza est située à une demi-lieue de la mer; le débarquement à la plage y est très-difficile : il n'y a aucun havre ni aucun débarcadère. La ville est placée sur un beau plateau, qui a deux lieues de tour. Cette ville a été forte; Alexandre l'assiégea, eut des difficultés à vaincre et y fut dangereusement blessé. Mais aujourd'hui ce n'est plus que l'assemblage de trois misérables bourgades, dont la population s'élève à 3 ou 4,000 âmes. La plaine de Gaza est belle, riche, couverte d'une forêt d'oliviers, arrosée par beaucoup de ruisseaux; il y a un très-grand nombre de beaux villages.

L'armée campa dans les vergers autour de la ville; elle occupa les hauteurs par de forts détachements. Au milieu de la nuit elle fut réveillée par un phénomène auquel elle n'était plus accoutumée : le tonnerre gronda, l'atmosphère fut embrasée d'éclairs, la pluie tombait par torrents. Le soldat poussa des cris de joie; depuis près d'un

an il n'avait pas vu une seule goutte de pluie : « C'est le climat de France, » disait-il. Mais, la première heure passée, la pluie, contre laquelle il n'avait aucun abri, le fatigua ; la vallée fut bientôt inondée. Le général en chef fit porter ses tentes sur la hauteur d'Hébron.

On se ressentit de l'abondance du territoire. L'armée se reposa quatre jours pour se refaire des fatigues du désert; elle eut des vivres en abondance et de très-bonne qualité. La terre était grasse, boueuse, l'atmosphère couverte de nuages. Après quelques jours la chaussure du soldat souffrit.

Berthier profita de ce moment de repos pour expédier des proclamations à Jérusalem, à Nazareth, dans le Liban. C'étaient des proclamations du sultan El-Kebir aux Turcs; c'étaient des allocutions des ulemas de Gâma el-Azhar aux fidèles Musulmans, et enfin des circulaires aux Chrétiens. Ces proclamations étaient en arabe; le quartier général avait une imprimerie.

Jérusalem était sur la droite de la route; on espérait y recruter bon nombre de Chrétiens et y trouver pour l'armée des ressources importantes; mais l'agha avait pris des mesures pour défendre cette ville. Toute l'armée se faisait une fête d'entrer dans cette Jérusalem si renommée; quelques vieux soldats qui avaient été élevés dans les séminaires chantaient les cantiques et les complaintes de Jérémie, que l'on entend pendant la semaine sainte dans les églises d'Europe.

V. En sortant de Gaza, l'armée prit à gauche et marcha au milieu d'une plaine de six lieues de large. A gauche elle avait les dunes qui bordent la mer, et à droite les premiers mamelons des montagnes de la Palestine, qui vont en s'élevant pendant quatre ou cinq lieues, puis descendent sur l'autre revers jusqu'au Jourdain. Le 1er mars, après une journée de sept lieues, l'armée campa à Esdoud; elle passa à gué le torrent qui descend de Jérusalem et se jette dans la mer à Ascalon. Cette dernière ville est célèbre par les siéges et batailles qui l'ont illustrée dans les guerres des croisades. Elle est aujourd'hui ruinée, et le port comblé. Napoléon employa trois heures à parcourir le champ de bataille d'Ascalon, où Godefroy battit l'armée du soudan d'Égypte et les Maures d'Éthiopie. Cette bataille valut à la chrétienté la possession de Jérusalem pendant cent ans. Le Tasse l'a chantée dans ses beaux vers du Saint-Sépulcre. Esdoud était redoutée pour ses scorpions.

En campant sur les ruines de ces anciennes villes, Monge lisait tous les soirs l'Écriture sainte à haute voix, sous la tente du général en chef. L'analogie et la vérité des descriptions étaient frappantes ;

elles conviennent encore à ce pays, après tant de siècles et de vicissitudes.

Le 2 mars, après sept lieues de marche, on campa à Ramleh, ville célèbre, à sept lieues de Jérusalem. La population est chrétienne; il s'y trouve plusieurs couvents de moines. Il y a des fabriques de savon; les oliviers y sont nombreux et fort gros.

Les coureurs de l'armée s'approchèrent à trois lieues de la ville sainte. L'armée brûlait de voir la colline du Calvaire, le Sépulcre, le plateau du temple de Salomon; elle éprouva un sentiment de peine lorsqu'elle reçut l'ordre de tourner à gauche. Mais il était pressant d'occuper Jaffa, où une nombreuse garnison travaillait à se fortifier. Jaffa est la seule rade que l'on trouve depuis Damiette; sa possession était nécessaire pour ouvrir les communications par mer avec cette dernière ville et recevoir les bateaux chargés de riz et de biscuit, ainsi que l'équipage de siége : marcher sur Jérusalem sans avoir occupé Jaffa eût été manquer à toutes les règles de la prudence. Pendant les premiers quinze jours de mars, la pluie ne cessa de tomber, ce qui fit périr beaucoup de chameaux; ces animaux n'aiment pas les terrains boueux ni les pays humides. De Ramleh à Jaffa il y a cinq lieues.

L'armée campa devant Jaffa. La garnison fut renfermée dans ses murailles et bloquée. La division Lannes prit la gauche du siége, le général Bon la droite; Kleber se porta en observation sur le Nahr el-Ougeh, rivière à une lieue de Jaffa, sur la route d'Acre. Reynier, qui faisait l'arrière-garde, n'arriva que le 5 à Ramleh.

Jaffa est située à quatre-vingt-dix lieues de Damiette, avec qui elle fait un grand commerce. Ses quais sont assez beaux; sa population était de 7 ou 8,000 âmes, dont quelques centaines de Grecs. Elle avait plusieurs couvents, dont un dit *des Pères de la terre sainte*. Elle est située sur une colline. Elle a deux sources d'excellente eau, qui sont très-abondantes. Du côté de terre, elle était fermée par un demi-hexagone flanqué de tours. Les murailles étaient fort élevées, mais sans fossés; les tours étaient armées d'artillerie. Le côté du sud faisait face à Gaza, celui du milieu au Jourdain, le troisième à Saint-Jean-d'Acre. Le côté de la mer qui fait le diamètre de l'hexagone est un peu concave. Les environs forment un vallon, couvert de jardins et de vergers, d'un terrain accidenté; ce qui permit d'approcher à une demi-portée de pistolet de la place sans être découvert. A une grande portée de canon est le rideau qui domine la campagne; c'était la position naturelle pour camper l'armée; mais, comme ce rideau était entièrement nu et qu'on y aurait été éloigné de l'eau et

exposé aux ardeurs du soleil, on préféra s'établir dans la vallée entre la ville et la position, en gardant cette dernière par des postes. Les subsistances étaient assurées par les magasins de Gaza et ceux de Ramleh. Les légumes se trouvaient en abondance dans le pays. L'armée était campée sous des orangers. Les oranges étaient mûres, petites, blanches, mais très-douces; elles furent très-agréables aux soldats.

Toute l'infanterie d'Abdallah, lui-même en tête, s'était jetée dans Jaffa. Il y avait beaucoup d'artillerie; le corps des Tchorbadjis, ou canonniers de Constantinople, y était tout entier. Le génie et l'artillerie employèrent toute la journée du 4 à reconnaître la place. Dans la nuit du 4 au 5 mars, ils ouvrirent la tranchée et construisirent trois batteries. Les places d'armes et les parallèles étaient inutiles; il leur suffit de creuser quelques boyaux pour servir de communication. Dans la nuit du 5 au 6, l'artillerie arma les trois batteries de vingt pièces de canon; les deux à plein fouet, chacune de quatre pièces de 8 et de deux obusiers; celle de brèche, de quatre pièces de 12 et quatre obusiers. La garnison fit deux sorties sous le feu de son artillerie et de la mousqueterie de ses créneaux; mais l'une et l'autre n'eurent qu'un succès momentané et furent vivement repoussées. Ces sorties étaient un spectacle qui n'était pas dépourvu d'intérêt; elles étaient faites par des hommes de dix nations diversement costumés : c'étaient des Moghrebins, des Albanais, des Kurdes, des Anatoliens, des Caramaniens, des Damasquins, des Alépins, des noirs du Takrour. Parmi les prisonniers, il se trouva trois Albanais de la garnison d'El-A'rych, qui donnèrent la nouvelle que toute cette garnison s'était rendue dans la ville de Jaffa, violant la capitulation et son serment.

Le 6 mars, les batteries firent une salve de deux coups par pièce; après quoi le général Berthier envoya au commandant de Jaffa un parlementaire chargé de lui dire : « Dieu est clément et miséricordieux. Le général en chef Bonaparte me charge de vous faire connaître que Djezzar-Pacha a commencé les hostilités contre l'Égypte en envahissant le fort d'El-A'rych; que Dieu, qui seconde la justice, a donné la victoire à l'armée française, et qu'elle a repris ce fort; que c'est par suite de cette opération que le général en chef est entré dans la Palestine, d'où il veut chasser les troupes de Djezzar-Pacha, qui n'auraient jamais dû y entrer; que la place est cernée de tous côtés; que les batteries de plein fouet à bombes et à brèche vont en deux heures en ruiner les défenses; que le général en chef Bonaparte est touché des maux qui affligeraient la ville entière si elle était prise

d'assaut; qu'il offre sauvegarde à la garnison, protection à la ville; qu'il retarde en conséquence le commencement du feu jusqu'à sept heures du matin. » L'officier et le trompette furent reçus; mais, au bout d'un quart d'heure, l'armée vit avec horreur leurs têtes au bout de piques plantées sur les deux plus grandes tours, et leurs cadavres jetés du haut des murailles au pied des batteries de brèche.

On commença le feu des batteries; celle de brèche fit tomber le pan de la tour qu'elle battait, la brèche fut reconnue praticable. Le chef de bataillon du génie Lazowski, avec 25 carabiniers, 15 sapeurs et 5 ouvriers d'artillerie, fit le logement et déblaya le pied de la brèche. Le 22e régiment d'infanterie légère était en colonne derrière un pli du terrain qui servait de place d'armes; il attendait le signal pour monter à la brèche. Le général en chef était debout sur l'épaulement de la batterie, indiquant du doigt au colonel Lejeune, de ce régiment, la manœuvre qu'il devait faire, lorsqu'une balle de fusil jeta son chapeau par terre, passa à trois pouces de sa tête et renversa roide mort le colonel, qui avait 5 pieds 10 pouces. « Voilà la seconde fois depuis que je fais la guerre, dit le soir le général en chef, que je dois la vie à ma taille de 5 pieds 2 pouces. »

Le général Lannes se mit à la tête du 22e et fut suivi par les autres régiments de la division; il franchit la brèche, traversa la tour, s'étendit de droite et de gauche, le long de la muraille, et s'empara de toutes les tours; il parvint bientôt à la citadelle, qu'il occupa. La division Bon, qui avait été chargée de faire une fausse attaque sur la droite, monta sur les remparts avec des échelles, aussitôt que le désordre fut parmi les assiégés. La fureur du soldat était à son comble, tout fut passé au fil de l'épée; la ville, ainsi au pillage, éprouva toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. La nuit survint. Sur le minuit, on fit publier un pardon général, en exceptant ceux qui avaient fait partie de la garnison d'El-A'rych. On défendit aux soldats de maltraiter qui que ce fût; on parvint à faire cesser le feu; on plaça des sentinelles aux mosquées, où s'étaient réfugiés les habitants, à divers magasins et établissements publics; on ramassa les prisonniers et on les parqua hors des murailles; mais le pillage continua. Ce ne fut qu'au jour que l'ordre fut entièrement rétabli.

Il se trouva 2,500 prisonniers, dont 8 ou 900 hommes de la garnison d'El-A'rych. Ces derniers, après avoir juré de ne pas rentrer en Syrie avant une année, avaient fait trois journées dans la direction de Bagdad, mais depuis, par un crochet, s'étaient jetés dans Jaffa. Ils avaient ainsi violé leur serment : ils furent passés par les

armes. Les autres prisonniers furent renvoyés en Égypte avec les trophées, les drapeaux, etc.

Abdallah s'était caché et déguisé sous le costume d'un Père de la terre sainte; il sortit de Jaffa, arriva à la tente du général en chef et se jeta à ses genoux. Il fut traité aussi bien qu'il le pouvait désirer. Il rendit quelques services, et fut envoyé au Caire.

700 chameliers, domestiques et soldats étaient Égyptiens; ils se réclamèrent avec confiance des cheiks et furent sauvés. En se jetant aux pieds des soldats, ils s'écriaient : *Mesri! Mesri*[1]! comme ils auraient dit : « Français! Français! » Arrivés en Égypte, ils se louèrent du respect dont ils avaient été l'objet aussitôt qu'il avait été connu qu'ils étaient Égyptiens. 500 soldats de la garnison parvinrent à se soustraire à la fureur du soldat en se faisant passer pour habitants. Ils reçurent depuis des sauf-conduits pour aller au delà du Jourdain.

Le lendemain, les ulemas purifièrent les mosquées, et les prières se firent comme à l'ordinaire; le tumulte commença à se ralentir. On prit le train d'artillerie de campagne, de quarante bouches à feu; c'était le parc de l'armée qui se réunissait en Syrie; il était composé de pièces de 4 et d'obusiers de 6 pouces avec leurs caissons, tous de modèles français. Les trente pièces de canon qui servaient à l'armement de la place étaient de bronze, mais de tout calibre. Dans les magasins il y avait des biscuits de forme parallélipipède confectionnés depuis dix ans; ils venaient de Constantinople et étaient mangeables. Les officiers de l'armée s'armèrent d'une grande quantité de kandjars, et les valets d'une grande quantité d'escopettes et de fusils de luxe turcs. La perte qu'éprouva la ville par le pillage peut être évaluée à plusieurs millions, mais les soldats vendirent tout à très-bon marché; les gens du pays rachetèrent leurs effets au dixième de leur valeur. Beaucoup de militaires firent des gains considérables, comme il arrive dans de pareils événements. Cet argent fut utile pendant le siége d'Acre. On trouva aussi beaucoup de café, de sucre, de tabac, de pelisses, de châles de toute espèce. Cela changea un peu le costume du soldat; le fond resta européen, mais il prit un mélange oriental.

Le lendemain de la prise de la ville, un convoi de seize bâtiments chargés de riz, farine, huile, poudre, cartouches, qui était parti d'Acre depuis deux jours, mouilla dans la rade et fut capturé. Le contre-amiral Ganteaume en changea les équipages et les dirigea sur Hayfâ.

[1] *Mesri* signifie *Égyptiens*.

Le général Andréossy, le colonel Duroc, le chef de bataillon Aimé, se distinguèrent dans cet assaut.

VI. La traversée du désert avait été très-fatigante, et le passage d'un climat extrêmement sec à un climat humide et pluvieux influa sur la santé de l'armée. L'hôpital qui était établi dans le couvent des Pères de la terre sainte ne fut plus suffisant. Le nombre des malades se monta à 700; les corridors, les cellules, les dortoirs, la cour, en furent obstrués. Le chirurgien en chef Larrey ne dissimula pas toutes ses inquiétudes; plusieurs personnes étaient mortes vingt-quatre heures après être entrées à l'hôpital; leur maladie avait marché avec une grande rapidité; il y avait reconnu des symptômes de peste. La maladie commençait par des vomissements; la fièvre était violente, le délire très-fort; des bubons sortaient aux aines, et immédiatement après, si l'éruption ne s'était pas faite facilement, le malade mourait. Les Pères de la terre sainte s'enfermèrent et ne voulurent plus communiquer avec les malades; tous les infirmiers désertèrent; l'hôpital fut abandonné à un tel point que les distributions manquaient et que les officiers de santé furent obligés de pourvoir à tout. C'est en vain qu'ils contredisaient ceux qui voulaient reconnaître des symptômes de peste dans ce qui n'était, disaient-ils, qu'une fièvre pernicieuse connue, appelée *la fièvre à bubons*. C'était en vain qu'ils prêchaient d'exemple, servant avec un redoublement de soin et de zèle; la frayeur était dans l'armée. C'est une des circonstances particulières à la peste, qu'elle est plus dangereuse pour les personnes qui la craignent; ceux qui se laissèrent maîtriser par la peur en sont presque tous morts. Le général en chef se défit des Pères de la terre sainte en les envoyant à Jérusalem et à Nazareth; il alla lui-même à l'hôpital, sa présence y porta la consolation; il fit opérer plusieurs malades devant lui; on perça les bubons pour faciliter la crise; il toucha ceux qui paraissaient être les plus découragés, afin de leur prouver qu'ils n'avaient qu'une maladie ordinaire et non contagieuse. Le résultat de tous ces moyens fut tel, que l'armée resta persuadée que ce n'était pas la peste; ce ne fut que plusieurs mois après qu'il fallut bien en convenir. On ne négligea point toutefois les précautions nécessaires; on fit brûler indistinctement et rigoureusement tout ce qui avait été pris dans le pillage de la ville; mais de pareilles précautions se prennent dans les hôpitaux toutes les fois qu'il y règne des fièvres pernicieuses.

Berthier écrivit à Djezzar : « Depuis mon entrée en Égypte, je vous ai fait connaître plusieurs fois que mon intention n'était point

de vous faire la guerre; que mon seul but était de chasser les Mameluks. Vous n'avez répondu à aucune des ouvertures que je vous ai faites. Je vous ai fait connaître que je désirais que vous éloignassiez Ibrahim-Bey des frontières de l'Égypte. Bien loin de là, vous avez envoyé des troupes à Gaza, vous avez fait de grands magasins, vous avez publié partout que vous alliez entrer en Égypte; vous avez effectué votre invasion en portant 2,000 hommes de vos troupes dans le fort d'El-A'rych, enfoncé à dix lieues dans le territoire de l'Égypte. J'ai dû alors partir du Caire, et vous apporter moi-même la guerre que vous paraissiez provoquer. Les provinces de Gaza, Ramleh et Jaffa sont en mon pouvoir; j'ai traité avec générosité celles de vos troupes qui se sont remises à ma discrétion; j'ai été sévère envers celles qui ont violé les lois de la guerre. Je marcherai sous peu de jours sur Saint-Jean-d'Acre. Mais quelles raisons ai-je d'ôter quelques années de vie à un vieillard que je ne connais pas? Que sont quelques lieues de plus à côté du pays que j'ai conquis? Et puisque Dieu me donne la victoire, je veux, à son exemple, être clément et miséricordieux, non-seulement envers le peuple, mais encore envers les grands..... Redevenez mon ami, soyez l'ennemi des Mameluks et des Anglais, je vous ferai autant de bien que je vous ai fait et que je peux vous faire de mal..... Le 8 mars je serai en marche sur Saint-Jean-d'Acre; il faut que j'aie votre réponse avant ce jour. »

Djezzar était peu affectionné à la Porte. Les négociations avec l'agha de Jérusalem commencèrent à Gaza, et continuèrent pendant la route et le siége de Jaffa. Après la prise de cette ville, l'armée devait marcher et se porter en deux journées sur Jérusalem; la population en était toute chrétienne; elle offrait plus de ressources qu'aucune ville de la Palestine. Mais le 10 mars le général en chef reçut une députation des Chrétiens, qui le conjurèrent de les sauver; ils étaient sous le couteau; les Turcs étaient décidés à les égorger avant d'abandonner la ville et de passer le Jourdain. L'agha, qui était un homme habile, proposa en même temps un armistice; il s'engagea à mettre en liberté et à protéger les Chrétiens, à ne fournir aucun secours à Djezzar, et, après la prise d'Acre, à se soumettre au vainqueur. Cela était avantageux. Ce n'était pas renoncer à la visite de Jérusalem, c'était la retarder d'une ou deux semaines.

Le contre-amiral Ganteaume expédia l'ordre à la flottille mouillée à Damiette de se rendre dans le port de Jaffa. Elle y arriva le 12 mars; elle portait l'équipage de siége nécessaire pour Acre. Cet amiral avait également expédié des dromadaires à Alexandrie, au

contre-amiral Perrée, avec ordre d'appareiller avec ses trois frégates et de se rendre à Jaffa.

Les soldats étaient depuis huit jours oisifs; un plus long séjour ne pouvait être que funeste à leur santé. Il était plus avantageux de faire diversion et d'occuper les esprits d'opérations militaires, que de les laisser raisonner sur les maladies de Jaffa et sur les symptômes qu'on découvrait chaque jour. L'armée une fois en marche, les maladies cessèrent.

VII. Le lendemain de la prise de Jaffa, Kleber se porta dans la forêt de Mesky. Diverses reconnaissances qu'il envoya dans les montagnes eurent des rencontres assez vives qui annoncèrent la présence de l'ennemi. Dans l'une d'elles, le général Dumas, s'étant trop engagé, perdit quelques hommes et fut grièvement blessé. Le quartier général arriva à Mesky le 14 mars. La forêt de Mesky est la forêt enchantée du Tasse, c'est la plus grande de la Syrie; elle a été illustrée par une bataille sanglante entre Richard Cœur-de-lion et Saladin.

De Jaffa à Acre il y a vingt-quatre lieues par la route qui longe la mer; il y en a vingt-six par celle qui traverse la plaine. Six ruisseaux, qui descendent des montagnes, traversent le milieu de la plaine; on a l'avantage de tourner le mont Carmel par la route qui suit la lisière de la plaine d'Esdrelon, au lieu que celle qui longe la mer arrive au détroit de Hayfà, passage difficile à forcer s'il était défendu. Le 15 mars, à midi, l'avant-garde arriva au caravansérail de Qâqoun. Elle aperçut la cavalerie d'Abdallah, soutenue par 4,000 Naplousiens en bataille, parallèlement à la route d'Acre. L'armée fit un changement de front, l'aile gauche en avant. Le général Kleber forma la gauche, le général Lannes la droite, et le général Bon la réserve. L'ennemi fut chassé de toutes ses positions, culbuté des hauteurs, poursuivi aussi loin qu'il était nécessaire pour qu'il ne pût nous donner aucune inquiétude. La cavalerie de Djezzar se dirigea du côté d'Acre par la plaine d'Esdrelon; les Naplousiens gagnèrent leur ville. Le soir le camp fut dressé à Zeïtah. Le général Lannes éprouva dans le combat une perte assez considérable, il eut 250 blessés. Les Naplousiens, c'est-à-dire les anciens Samaritains, eurent un millier d'hommes tués ou blessés, parmi lesquels plusieurs personnes de marque. Cette sévère leçon les contint pendant longtemps.

Le 17 mars, l'armée campa à El-Harty, elle y arriva de bonne heure; elle était au débouché du mont Carmel et de la plaine d'Esdrelon, qu'elle apercevait sur sa droite. Le mont Carmel forme un

promontoire dans la mer, à trois lieues d'Acre; il est à l'extrémité gauche de la baie. Cette montagne a trois ou quatre lieues de longueur; elle se lie aux montagnes de Naplouse, mais elle en est séparée par un grand vallon. Le mont Carmel, escarpé de tout côté, est une position militaire assez forte. Sur le haut de cette montagne, il y avait un couvent et des fontaines. Le mont Carmel est élevé de 400 toises, domine toute la côte et sert de point de reconnaissance aux navigateurs qui abordent en Syrie. Au pied coule la rivière de Keysoun; l'embouchure est à 7 ou 800 toises de Hayfà, petite ville située au bord de la mer, au pied du mont Carmel et à l'extrémité du cap Hayfà; elle a une population de 2 à 3,000 âmes et un petit port; elle est fermée par une enceinte à l'antique avec des tours, et dominée de très-près par les mamelons du Carmel.

VIII. L'armée campa sur la rive gauche du Keysoun. Derrière elle était le mont Carmel, à trois lieues sur la gauche était Hayfà, à sept lieues en avant était la ville de Saint-Jean-d'Acre. Il était important de s'emparer de Hayfà, afin de pouvoir y recueillir la flotte qui était partie de Jaffa. Le général en chef, après une légère résistance, y entra à cinq heures du soir. Djezzar avait fait évacuer le canon. Il restait un magasin de 150,000 rations de biscuit, de riz, d'huile, etc.

Ce fut de Hayfà que le général en chef découvrit la rade de Saint-Jean-d'Acre, et y aperçut deux vaisseaux anglais de 80 qui y étaient mouillés, *le Tigre* et *le Thésée*, commandés par le commodore sir Sidney-Smith; ils étaient arrivés dans cette rade depuis deux jours, venant de Constantinople. Une patrouille de cavalerie se porta dans la direction de Tantourah, afin de prévenir la flottille de la présence de la croisière anglaise et lui apprendre l'entrée de l'armée dans le port de Hayfà. A une lieue au delà de Tantourah, la flottille fut rencontrée et prévenue; les huit bateaux chargés de vivres venant de Jaffa rentrèrent dans le port le 19 mars, à la pointe du jour; mais les seize bâtiments français chargés de l'équipage de siége hésitèrent, mirent un moment en panne, virèrent de bord et prirent le large. Les vaisseaux anglais leur donnèrent chasse. Tout fut bientôt hors de vue.

Pendant la nuit on jeta deux ponts sur le Keysoun. A midi l'armée se mit en marche sur Saint-Jean-d'Acre, qu'elle ne tarda pas à découvrir. A la nuit elle arriva au moulin de Cherdâm. L'infanterie y effectua son passage. Ce moulin était en bon état; il servit aux moutures pendant le siége.

Au delà du Keysoun est le Bélus [1], qui n'était pas guéable. L'armée prit position. Le colonel Bessières avec 200 guides et deux pièces de canon passa la rivière et prit, en forme d'avant-garde, position sur la rive droite. Les pontonniers travaillèrent toute la nuit à construire deux ponts. Les tentes du général en chef furent placées à une demi-lieue de la mer, sur la gauche du Bélus. Le 19 mars, à la pointe du jour, l'avant-garde se porta sur le mont de la Mosquée, qui domine toute la plaine de Saint-Jean-d'Acre et la ville du côté de la mer; elle se trouvait ainsi devant cette capitale de la Galilée et sur la frontière de la Célé-Syrie ou Syrie-Creuse.

CHAPITRE X.

SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.

I. Guerre en Galilée. Description de Saint-Jean-d'Acre. — II. Soumission des peuples de la Galilée. — III. Douze tartanes portant le canon de siége sont prises ou dispersées. Affaires de Hayfâ. — IV. Reconnaissance de Saint-Jean-d'Acre. — V. Première époque du siége de Saint-Jean-d'Acre. — VI. Bataille du mont Thabor (16 avril 1799). — VII. Croisière du contre-amiral Perrée. — VIII. Seconde époque du siége de Saint-Jean-d'Acre. — IX. Levée du siége de Saint-Jean-d'Acre. — X. Marche dans la Syrie et dans le désert. — XI. Rentrée de l'armée au Caire (14 juin).

I. Saint-Jean-d'Acre est à trente lieues nord-nord-ouest de Jérusalem, à trente-six lieues sud-ouest de Damas, à dix lieues au sud des ruines de Tyr. Il est situé au nord de la baie de Hayfâ, à trois lieues par mer de cette petite ville, à quatre lieues en suivant le rivage. Il est environné par une plaine de huit lieues de long, qui commence au cap Blanc et aux montagnes du Saron, et finit à celles du Carmel. Cette plaine, dans sa largeur depuis la mer à l'ouest jusqu'aux premiers mamelons des montagnes de Galilée à l'est, a deux lieues. Ces montagnes vont en s'élevant pendant six lieues, jusqu'à la crête supérieure, d'où elles descendent jusqu'au Jourdain. Il y a douze ou quinze lieues d'Acre à cette rivière. Six ruisseaux traversent la plaine d'Acre, les trois principaux sont : au nord, le [2]... qui coule au pied du mont Saron, il faisait aller trois moulins; le Bélus, qui se jette dans la mer à 1,200 toises sud d'Acre; le Keysoun, qui descend du mont Thabor et se rend dans la

[1] El-Rahmyn.
[2] Le nom n'est pas écrit dans le manuscrit et ne se trouve pas sur les cartes.

mer à 800 toises nord de Hayfâ. Le coteau du Turon a 3,000 toises de longueur; il est situé à 1,200 toises de la ville, au nord-est, à une même distance de la mer, à 4,000 toises des premiers mamelons des montagnes; il va en glacis du côté de la mer et du côté des montagnes. La gauche de ce coteau est un mamelon élevé qui domine la ville, la mer et toute la plaine; on l'appelle *le mont de la Mosquée*. Au pied, du côté du sud de ce mont, est l'embouchure du Bélus.

L'armée campa sur le coteau du Turon. Elle occupait l'hypoténuse d'un triangle dont la ville formait le sommet opposé, et la mer les deux autres côtés. La division Reynier était à la gauche, Kleber à la droite, Lannes et Bon au milieu; entre elles, le quartier général, vis-à-vis d'un grand magasin, adossé à l'aqueduc. L'ordonnateur Daure construisit une manutention dans ce magasin. Au bord du Bélus, au pied du mont de la Mosquée, il y avait une grande maison carrée; il y établit la grande ambulance; les hôpitaux furent disposés à Chafâ-A'mr, Hayfâ, Ramleh et Jaffa. Tout le revers des montagnes de la Galilée était couvert d'oliviers, de chênes verts et autres arbres; l'artillerie, les mineurs, les troupes et la manutention s'y approvisionnaient. Sur la rive droite, en remontant le Bélus, à 400 toises du mont de la Mosquée, le premier mamelon gauche des montagnes de la Galilée avait la forme d'un pain de sucre; plus élevé que le mont de la Mosquée, il domine toute la rive droite et la rive gauche du Bélus; on l'appelle *le mont du Prophète*. Du côté est, il appuyait la gauche d'un vaste camp de dix lieues carrées, dont les montagnes du Saron formaient le côté nord, la mer le côté ouest, et le Bélus, compris entre le mont de la Mosquée et celui du Prophète, le côté sud. On barra par des fossés, des abatis, tous les chemins des monts; on construisit trois ponts avec des flèches sur le Bélus. Personne, étranger à l'armée, ne pénétra dans ce grand camp, où se trouvaient de très-beaux pâturages, des blés, des jardins, des vergers, des bois, de l'eau, des moulins et toutes les choses nécessaires au siége. Des grand'gardes de cavalerie et des piquets d'infanterie française veillaient aux divers débouchés.

Pendant le siége d'Acre par les Chrétiens (1191), qui dura trois ans, le camp des croisés était aussi placé sur les collines du Turon, mais la gauche s'étendait sur le mont de la Mosquée et sur la rive gauche du Bélus. Alors les armées n'avaient pas de canons, et les camps pouvaient s'approcher davantage des villes. Les croisés avaient établi deux rangs de retranchements, l'un au pied même de la colline du Turon, le second appuyé, la droite à la hauteur du Prophète,

la gauche au mont Turon; le second retranchement forcé, ce qui arriva souvent, les assiégeants se réfugiaient derrière le premier. Saladin, avec son armée de secours, campait devant Chafâ-A'mr, sur les hauteurs du Kaocôba, à deux lieues sud-est du mont du Prophète, couvrant la route de Jérusalem, de Damas et la plaine d'Esdrelon.

Napoléon, ne voulant pas permettre aux patrouilles ennemies de pénétrer en deçà du Jourdain, forma quatre corps pour en surveiller les rives : le premier, commandé par le chef d'escadron Lambert, observa le Carmel, la plaine d'Esdrelon, la plage de la mer, les routes de Naplouse; il tenait garnison à Hayfâ et à Chafâ-A'mr; le second, commandé par le général Junot, occupait le fort de Nazareth, observant le Jourdain au-dessous du lac de Tabaryeh[1]; le troisième, commandé par le général Murat, occupa la citadelle de Safed, observant le Jourdain au-dessus du lac de Tabaryeh et le pont de Yakoub; le quatrième, commandé par le général Vial, observait les débouchés du mont Saron, poussant des postes sur Tyr. Ces quatre corps d'observation affaiblissaient l'armée de 2,000 hommes, mais les forts qui leur servaient de points d'appui n'exigeaient que peu d'hommes. Les colonnes étaient toujours en mouvement, du camp aux frontières et des frontières au camp, ce qui les faisait paraître très-nombreuses. L'armée vivait, 1° des magasins de Hayfâ, qui s'approvisionnaient par terre et par mer du magasin de Jaffa; 2° de ceux de Chafâ-A'mr, qui se formaient des ressources du pays; 3° de ceux de Safed, qui étaient approvisionnés par le cheik Dàher. Après la bataille du mont Thabor, l'armée vécut des magasins que l'ennemi avait formés à Tabaryeh, sur le lac de ce nom. Le fourrage était abondant dans la plaine d'Acre; s'il eût été nécessaire, on eût pu aller fourrager dans la plaine d'Esdrelon.

II. Le cheik Dàher fut le plus empressé de tous à se rendre au camp et à offrir ses services. Le 19 mars, à huit heures du matin, l'armée passait le Bélus et prenait son camp sur la colline du Turon. La fusillade et la canonnade étaient vives entre la division Reynier, chargée de l'investissement, et la garnison, qui, logée dans les ruines en avant de la ville, ne voulait pas rentrer dans les murailles, lorsqu'on vit du côté de la montagne du Prophète un groupe de 3 ou 400 cavaliers : c'était le cheik Dàher, qui depuis deux jours attendait à Chafâ-A'mr le moment où l'armée arriverait devant Acre. A

[1] Tibériade.

dix heures du matin, il fut présenté, sur la hauteur de la mosquée, à Napoléon, qui le revêtit d'une pelisse, en signe d'investiture du commandement de la province de Safed. Pendant qu'il prêtait son serment, un boulet emporta son cheval, qui était à dix pas derrière lui. Ce prince resta deux jours au camp; il reçut la promesse d'être remis en possession de l'héritage de son père. A quelques semaines de là, il signa une convention par laquelle il s'engagea à fournir 5,000 hommes à pied et à cheval pour suivre l'armée au delà du Jourdain, à garder Acre et la côte depuis le mont Blanc jusqu'à Césarée, et à payer un tribut qui serait convenu et calculé sur la moitié du revenu qu'il tirerait du pays qu'on lui donnerait. Ce cheik fut toujours fidèle; il entretint des correspondances suivies avec Damas; il donna des nouvelles exactes de ce qui s'y faisait; il nous concilia les Bédouins, qui ne causèrent aucune inquiétude à l'armée en Syrie; il approvisionna le camp de tout ce que pouvait fournir le pays.

Quelques jours après, les Motouàly se présentèrent en masse, hommes, femmes, vieillards, enfants, au nombre de 900; 260 seulement étaient armés, dont moitié montés et moitié à pied. Le général en chef revêtit d'une pelisse les trois chefs, et leur restitua les domaines de leurs ancêtres. Ces Motouàly étaient autrefois 10,000; Djezzar les avait presque tous fait périr; c'étaient les Musulmans Olydes, et fort braves. Le général Vial passa le mont Saron, entra à Sour, l'ancienne Tyr : c'était le domaine de ces Olydes. Ils se chargèrent d'éclairer la côte jusqu'au pied des montagnes; ils se recrutèrent, et promirent 500 chevaux bien armés pour marcher sur Damas au mois de mai.

Les Pères de la terre sainte amenèrent la population de Nazareth, hommes et femmes, au nombre de plusieurs milliers; les populations chrétiennes de Chafâ-A'mr, de Safed, etc., firent leur visite en masse. Le bonheur de ces Chrétiens ne se peut exprimer : après tant de siècles d'oppression, ils voyaient des hommes de leur religion! Leur plaisir était de parler de la Bible, qu'ils savaient mieux que les soldats français. Ils avaient lu les proclamations du général en chef, dans lesquelles il disait qu'il était l'ami des Musulmans, et ils applaudissaient à cette ligne de conduite; cela n'avait en rien diminué leur confiance en lui. Napoléon revêtit de pelisses trois de leurs chefs, qui avaient plus de quatre-vingt-dix ans; un d'eux avait cent un ans et lui présenta quatre générations. Le général en chef le fit dîner avec lui. Ce vieillard ne dit pas trois mots qu'il n'y mêlât une parole tirée de l'Écriture sainte. La fidélité de ces Chrétiens ne se

démentit ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune de l'armée; ils lui furent utiles pendant toute la durée du siége; il y en avait toujours un grand nombre au camp. Le marché était très-fréquenté et très-abondant; ils y apportaient des farines, du riz, des légumes, du lait, du fromage, des bestiaux, des fruits, des figues, des raisins secs, du vin. Ils donnèrent aux malades autant de soins que l'eussent fait les Français eux-mêmes.

Les Musulmans du pachalik d'Acre partageaient la joie et l'espérance des Chrétiens; ils se présentèrent au camp par députation; ils se plaignirent amèrement de la férocité du pacha. On ne rencontrait à tous moments que des hommes mutilés par les ordres de ce tyran : ce grand nombre d'hommes sans nez était un spectacle hideux.

Le climat de la Syrie avait plus d'analogie avec celui de l'Europe que celui de l'Égypte. Les habitants étaient plus aimables, plus affectueux; le Musulman même était moins fanatique. Les soldats s'y plaisaient davantage. De tout temps l'Égypte a été le pays des prêtres et des dieux.

Les Juifs étaient assez nombreux en Syrie; une espérance vague les animait; le bruit courait parmi eux que Napoléon, après la prise d'Acre, se rendrait à Jérusalem, et qu'il voulait rétablir le temple de Salomon. Cette idée les flattait.

Des agents chrétiens, juifs, musulmans, furent dépêchés à Damas, à Alep, et jusque dans les Arménies; ils rapportèrent que la présence de l'armée française en Syrie agitait toutes les têtes. Le général en chef reçut des agents secrets et des communications fort importantes de plusieurs provinces de l'Asie Mineure. Il envoya des affidés en Perse; c'est de là que datent ses relations avec la cour de Téhéran.

III. Le 22 mars, on signala au mont de la Mosquée les deux vaisseaux de guerre anglais; une heure après, on aperçut six petites voiles, que l'amiral Ganteaume reconnut pour être les tartanes de la flottille de Damiette qui portaient le canon de siége. On apprit depuis que les deux vaisseaux de guerre anglais les avaient chassées pendant trente-six heures et avaient amariné six bâtiments; que les six autres, ayant fait fausse route, avaient gagné les côtes de France. Parmi ces derniers, se trouvait le bâtiment du capitaine de frégate Stendelet, commandant la division. Cette perte, par elle-même, était de peu de valeur, mais les conséquences en furent des plus fâcheuses. Si ces bâtiments fussent entrés le 19 mars, comme ils le devaient et le pouvaient, à Hayfâ, Acre eût été pris avant le 1er avril,

Damas avant le 15, Alep avant le 1er mai; toutes les ressources de la Syrie auraient été mises en activité pendant six mois, et à l'automne l'armée se serait trouvée en état de tout entreprendre. Les opinions varièrent sur les motifs de la mauvaise conduite du capitaine Stendelet, commandant ce précieux convoi : les uns l'attribuèrent à son ignorance, à sa pusillanimité; d'autres à l'envie de retourner en France.

Les deux vaisseaux anglais ne pouvaient pas mouiller près de Hayfà, qui est le mouillage indiqué de cette baie; *le Thésée* eut ses càbles coupés par les bancs de coraux, dériva, et fut un quart d'heure en perdition, ce qui décida sir Sidney-Smith à s'emparer de Hayfà, afin de pouvoir mouiller dans cette baie. Il avait encore plusieurs mois de mauvais temps à craindre. Il fit embarquer, à la pointe du jour, le 26 mars, 400 hommes sur dix chaloupes. Le chef d'escadron Lambert, qui commandait le corps d'observation dans cette place[1]......... Il laissa les Anglais débarquer tranquillement, se former, entrer en ville; mais, lorsqu'il les vit engagés dans les maisons, il les accueillit par la mitraille de trois pièces de campagne et la fusillade de 100 hommes logés dans deux maisons crénelées, en même temps qu'il les chargea en flanc et en queue avec deux piquets chacun de 30 dragons. Les Anglais attaqués de tous côtés, se débandèrent; 150 furent tués, pris ou blessés. La chaloupe du *Tigre,* armée d'une grosse caronade de 32, tomba au pouvoir du vainqueur. Les obus et la mitraille accompagnèrent les chaloupes dans leur retraite, non sans leur tuer et blesser bien du monde. Le 1er avril, avant le jour, une frégate turque, venant de Constantinople, mouilla à une portée de fusil de Hayfà, à l'ancrage ordinaire. Lambert fit sur-le-champ arborer le pavillon ottoman. Au jour, le capitaine descendit à terre, dans un grand canot, et fut fait prisonnier avec 30 canotiers et sa chaloupe, armée d'une grosse caronade de 24. Ces deux pièces furent utiles au siége; on les mit en batterie de brèche, où elles firent bon effet.

IV. Le général Reynier avait investi la place. Il s'était, à cet effet, battu toute la journée et avait, sur le soir, placé des vedettes à portée de pistolet des murailles. Les généraux Caffarelli et Dommartin, les colonels Sanson et Songis, avaient employé la nuit du 19 au 20 mars et la journée du 20 à reconnaître la place. Le colonel Sanson avait, à deux heures du matin, reconnu le fossé; il n'y trouva pas de contrescarpe; cette reconnaissance était dangereuse, il y fut

[1] Lacune dans le manuscrit.

blessé grièvement. Les officiers du génie et de l'artillerie se flattèrent d'entrer dans Acre aussi facilement qu'ils étaient entrés dans Jaffa. Deux pièces de 12 de campagne leur parurent suffisantes pour faire brèche à l'enceinte.

La surface qu'occupe la ville d'Acre est un trapèze, dont deux côtés sont baignés par la mer, et les deux autres formés par des murailles. Le côté de l'est a 300 toises; il était flanqué par cinq petites tours; celui du nord a 500 toises; il était flanqué par sept petites tours et par le palais du pacha, qui est une espèce de citadelle. Ces deux côtés se rencontrent en formant un angle droit. A ce sommet est une grosse et vieille tour qui domine la ville et toutes les murailles. Elle est dominée elle-même par la hauteur de la Mosquée, qui en est éloignée de 500 toises. L'ancien port était comblé; un petit îlot où se trouvait un phare flanquait l'enceinte de l'est. Les environs des murailles à 300 toises étaient couverts des ruines de l'ancienne ville et des anciennes fortifications; c'étaient des souterrains, des tours, des pans de murailles. Un aqueduc entrait dans la ville près de la grosse tour, du côté du nord. Cet aqueduc avait 6,000 toises de long, traversait la plaine, et portait les eaux du pied des montagnes dans les citernes de la ville. Acre avait été inhabité pendant de longues années, avait été rétabli par Dâher, embelli et augmenté par Djezzar, qui y avait fait construire une belle mosquée et un beau bazar.

Le général du génie, Caffarelli, proposa d'attaquer le front de l'est : 1° parce qu'il était dominé par le mont de la Mosquée, quoique d'un peu loin; 2° parce que l'autre front, celui du nord, était battu par le canon du palais du pacha; 3° parce que les approches en étaient plus faciles. Si l'on faisait la brèche à une courtine, ou il faudrait se loger entre deux tours, ce qui serait difficile et très-meurtrier, ou il faudrait entrer dans la place sans logement, ce qui serait périlleux. Si l'on faisait la brèche à une tour, une fois que l'armée en serait maîtresse on aurait un débouché assuré pour entrer dans la ville. Il proposa de faire brèche à la grosse tour : 1° comme la plus éloignée de la mer; 2° comme la plus grande, la plus haute, celle qui domine toute l'enceinte et toute la ville; 3° comme la plus près de l'aqueduc, qui devait servir de place d'armes et de parallèle. Il est vrai que la brèche serait plus difficile à faire à la maçonnerie de cette vieille construction; mais les pièces de 12 étaient suffisantes pour l'ouvrir; que, cette tour une fois prise, la place tomberait d'elle-même; que le tout n'était pas de prendre Acre, mais de le prendre sans y perdre l'armée; 7 ou 8,000 hommes seraient bien vite per-

dus, si l'on se hasardait contre les Turcs dans des combats de maisons et de rues.

Le siége de Saint-Jean-d'Acre a duré soixante-deux jours, du 19 mars au 21 mai; il a deux époques : la première, du 19 mars au 25 avril (trente-six jours); la deuxième, du 25 avril au 21 mai (vingt-six jours) : total, soixante-deux jours. Dans la première époque, les assiégeants ont fait jouer deux mines, tenté deux logements, donné un assaut; les assiégés ont fait six sorties, qui toutes leur ont été funestes. Pendant la seconde époque, les assiégeants ont fait jouer trois mines, établi sept logements, donné deux grands assauts; ils ont pénétré dans la place et s'y sont établis. Les assiégés ont cheminé par des lignes de contre-attaque, ont fait douze sorties, ont perdu beaucoup de monde; toutefois ils ont reçu constamment des renforts qui non-seulement ont réparé leurs pertes, mais ont même accru leurs forces. Le général français aurait cependant pris la ville, malgré l'arrivée d'une division de Rhodes, sans la peste, qui faisait de grands ravages, et sans les nouvelles d'Europe. Une deuxième coalition s'était formée contre la République, la guerre avait recommencé, et l'armée française était entrée dans Naples; ce qui fut considéré comme une fâcheuse nouvelle : l'affaiblissement de l'armée sur l'Adige faisait présager des désastres.

V. Pendant la première époque du siége, l'artillerie des assiégeants consistait en deux caronades de 32 et de 24 prises à Hayfà, quatre mortiers de 6 pouces, et trente-six bouches à feu de l'équipage de campagne. Douze pièces restaient pour le service des corps d'observation. Les caronades de 32 et de 24 n'avaient pas d'affûts; les ouvriers du parc en construisirent en peu de jours. L'artillerie n'avait pas de boulets de ce calibre; on fit ramasser tous ceux qui étaient épars dans les tranchées, provenant des remparts et de la grande batterie des deux vaisseaux anglais. Le parc donna cinq sous par boulet; les soldats se mirent à la recherche et en apportèrent trois cents des deux calibres en peu de jours. Ne pouvant plus en trouver, ils avisèrent à divers moyens pour s'en procurer; ils s'adressèrent aux passions bouillantes du commodore anglais, et employèrent plusieurs ruses pour les stimuler : tantôt ils faisaient courir des hommes à cheval sur la plage; tantôt ils portaient sur les dunes des tonneaux, des fascines, et se mettaient à travailler, à remuer la terre comme s'ils construisaient une batterie; quelquefois aussi ils faisaient mouiller en rade, près du rivage, une chaloupe qu'ils avaient transportée de Hayfà. Aussitôt que sir Sidney-Smith s'apercevait que l'on prétendait

agir sous son canon, il levait l'ancre, s'approchait à toutes voiles de la terre, et couvrait le rivage de boulets que les soldats ramassaient et portaient au parc, qui fut bientôt abondamment pourvu.

Le 21 mars, les officiers du génie ouvrirent la tranchée à 150 toises de la ville; elle était appuyée à l'aqueduc, qui formait parallèle naturelle contre le feu de la place. L'artillerie construisit huit batteries, deux contre l'îlot où était le phare que l'on avait armé, trois contre les trois tours qui battaient les approches de la brèche. Ces cinq batteries furent armées de seize pièces de 4, quatre pièces de 8; la sixième batterie fut armée de quatre mortiers de 6 pouces dirigés contre la grosse tour; les septième et huitième reçurent quatre pièces de 12, quatre de 8, deux obusiers pour battre en brèche la face est de la grosse tour. Les 22, 23 et 24, les sapeurs cheminèrent par des boyaux de tranchée jusqu'à 5 toises du fossé, où ils se déployèrent en construisant une large parallèle qui servit à tous les mouvements du siége. Le 23 mars, le feu commença; en quarante-huit heures les deux pièces de canon du phare furent réduites au silence, ainsi que les gros canons qui armaient les remparts sur le front qui était attaqué. Le 24, les batteries de brèche commencèrent à jouer; pendant les premières vingt-quatre heures elles ne produisirent aucun effet sensible; ce qui fut attribué à l'incapacité du calibre de 12, et l'on accusait ouvertement les officiers du génie de s'être attachés à une ancienne maçonnerie, à l'abri même du calibre de 24, lorsqu'à quatre heures après midi tout le pan est de la grosse tour s'écroula avec un horrible fracas. Ce fut un cri de joie poussé par l'armée et par trente mille spectateurs, qui, accourus des contrées voisines, couronnaient les hauteurs. Un officier du génie s'avança pour reconnaître la brèche, mais il fut attaqué par quelques tirailleurs qui étaient le long des murs; 25 hommes furent commandés pour les chasser, et 25 sapeurs pour régaler le pied de la brèche. On espérait que, ainsi que cela était arrivé pour Jaffa, Acre serait pris dans la soirée; mais les 25 sapeurs furent arrêtés par la contrescarpe. Cette contrariété fut la première. Djezzar, qui avait embarqué ses trésors, ses femmes, et s'était embarqué lui-même, passa toute la nuit à bord. Les habitants s'attendaient à chaque instant à l'assaut et à la prise de la place. Cependant les tours et les murailles restèrent couvertes de soldats qui firent toute la nuit un feu roulant de mousqueterie. Le 26 au soir le pacha se rassura, rentra dans son palais, et fit une sortie qui ne lui réussit pas.

Cette fâcheuse contrescarpe paralysa les efforts des assiégeants pendant quatre jours, temps nécessaire pour enfermer les mineurs

et préparer la mine, qui fut chargée le 28; elle fit sauter la contrescarpe. Le capitaine d'état-major Mailly était commandé pour faire le logement de la tour avec 5 ouvriers, 10 sapeurs et 25 grenadiers. L'adjudant commandant Laugier, avec 800 hommes, était rangé derrière l'aqueduc, à 15 toises de la brèche, pour y monter aussitôt qu'il aurait reçu de Mailly le signal qu'elle était praticable. La division Bon, placée en colonnes par bataillons dans les places d'armes, était destinée à soutenir Laugier et à emporter la place; ces bataillons devaient se porter successivement sur la brèche. Mais, pour réussir, il était nécessaire qu'aucun soldat ne s'arrêtât en route, malgré le feu terrible de la fusillade des murailles.

Mailly se lança dans le trou de la mine; de là il se précipita dans le fossé, sans se laisser arrêter par dix pieds de contrescarpe qui n'avaient pas été renversés; le mineur ne s'était pas assez enfoncé. Arrivé au pied de la tour, il y dressa trois échelles, et y monta dans le premier étage avec ses quarante hommes; alors il donna le signal à Laugier, qui partit au pas de charge, arriva sur le bord du fossé, croyant la contrescarpe renversée; sa troupe fut surprise de la trouver presque entière. Laugier et le premier peloton se jetèrent dans le fossé et coururent à la brèche. Le second peloton eut son capitaine tué sur le bord de la contrescarpe; il s'arrêta, mesura de l'œil la profondeur du fossé, et se jeta à gauche pour chercher un endroit moins profond. Tourmenté par le feu des murs, le bataillon se déploya et se débanda en tirailleurs. Cependant Mailly avait grimpé sur la plate-forme, y avait arraché le pavillon ottoman; dix braves étaient avec lui, les autres avaient été tués ou blessés. Laugier fut tué comme il traversait le fossé. Ceux qui l'avaient suivi se portèrent aux échelles de la tour, elles avaient été renversées; ils rétrogradèrent pour en chercher d'autres qui étaient restées sur le puits de la mine. Ce mouvement est pris pour une fuite; les hommes du piquet de Mailly qui étaient dans le premier étage de la tour descendent dans le fossé : il ne reste plus que Mailly, un sapeur et deux grenadiers sur la plate-forme. Mailly descend au premier étage pour appeler du secours, il est frappé d'une balle qui lui traverse les poumons, il tombe dans son sang; les grenadiers descendent pour le secourir. Cependant le général en chef s'était porté au puits de la mine afin de voir pourquoi la colonne de Laugier hésitait; il reconnut la difficulté de franchir l'obstacle de la contrescarpe; rien n'était préparé pour cela. Il envoya l'ordre au général Bon de ne point sortir de la tranchée, car l'assaut était manqué.

Aussitôt que le pacha avait vu le pavillon ottoman arraché du haut

de la tour, il s'était porté à la marine et embarqué. Toute la garnison et les habitants, femmes, enfants, vieillards, quittaient la ville, se jetaient dans des barques ou se réfugiaient dans les mosquées. Tout paraissait perdu et la ville prise, lorsque cinq Mameluks, trois noirs du Dàrfour, deux Circassiens, qui faisaient partie des braves de l'intérieur de Djezzar et étaient de garde au palais pour empêcher les habitants de le piller, s'aperçurent qu'il n'y avait que deux ou trois Français sur la plate-forme de la tour, et que ce nombre n'augmentait pas. Ils se coulèrent le long de la muraille, grimpèrent sur la plate-forme, firent une décharge, et n'y trouvèrent plus qu'un sapeur, qui se sauva. Ces intrépides Musulmans descendirent de la plate-forme au premier étage, y trouvèrent Mailly et les deux soldats mourants; ils leur coupèrent la tête, remontèrent sur la plate-forme, arborèrent le pavillon ottoman et promenèrent les têtes dans la ville. Un corps de 500 Moghrebins et Arnautes, placés au coin de la mosquée de Djezzar pour protéger l'embarquement du pacha, rentra dans les tours; la ville fut sauvée. Cet assaut coûta à l'armée française 25 hommes tués et 87 blessés, parmi lesquels la moitié des 40 hommes du piquet de logement.

La croisière anglaise, sous le prétexte d'éviter le mauvais temps et les vents de l'équinoxe, avait pris le large et disparu dès le 26 mars; en réalité, sir Sidney-Smith ne voulait pas être présent à la prise de la ville, qu'il regardait comme immanquable. Mais, lorsqu'il apprit que l'assaut avait échoué, il revint, et parut du 5 au 6 dans la rade. Il débarqua le colonel émigré Phelippeaux, Douglas et une centaine d'officiers et canonniers, ses marins les plus braves et les plus habiles. Il fit usage de l'artillerie prise aux Français; nos pièces de 24, de 16, nos beaux mortiers de 8 pouces défendaient la ville qu'ils avaient été destinés à battre et à soumettre. Tout contribua à rassurer la garnison, qui chaque jour recevait de Chypre et de Tripoli des secours en hommes, en vivres et en munitions.

Le général Caffarelli, qui dirigeait le siége, ordonna une nouvelle mine. Le 1er avril, elle renversa la contrescarpe. L'artillerie mit en batterie les deux caronades de 32 et de 24, qui firent beaucoup d'effet. De son côté, l'assiégé n'avait pas perdu son temps; la brèche avait été rendue impraticable; on l'avait remplie de bombes, d'obus, de grenades chargées, de tonneaux de goudron, de fascines, de bois couverts de chemises de soufre, de pointes de fer. Cependant 25 hommes ordonnés pour préparer le logement se logèrent et franchirent tous les obstacles; mais ils furent bientôt au milieu d'un

brasier ardent : 5 grenadiers furent brûlés, plusieurs blessés; le reste gagna précipitamment le logement de la contrescarpe. On fut convaincu alors de l'impossibilité de prendre la ville avec des pièces de campagne et en si petite quantité. Les Ottomans en triomphèrent avec une sorte de gaieté; ils criaient toutes les nuits aux canonniers français : *Sultan Selim, pan, pan, pan! Bonaparte, pin, pin, pin!*

Il n'y eut plus d'espoir que dans la guerre souterraine. Caffarelli fit cheminer la mine sous le fossé, la dirigeant sous la grosse tour. L'assiégé eut recours aux contre-mines; mais les mineurs français, plus habiles, les étouffèrent.

Phelippeaux déclara que le danger était imminent; que d'un moment à l'autre la ville pouvait être enlevée. Il fit résoudre le pacha à une sortie pour éventer le puits de mine et y étouffer le mineur. Le 7 avril, pendant la nuit, trois colonnes, chacune de 1,500 hommes, se disposèrent, la première en avant du palais du pacha, la deuxième à la porte de la mer, la troisième à l'extrémité, le long du rivage de la mer. Au sud, 150 Anglais et 300 Turcs d'élite, sous les ordres du colonel Douglas et du major Thomas Oldfield, étaient placés derrière la grosse tour, pour masquer la brèche. A l'aube du jour, les trois colonnes commencèrent l'attaque; la fusillade devint très-vive; l'ennemi, comme d'usage, gagna d'abord du terrain. La colonne anglaise descendit alors la brèche au pas précipité. Elle n'avait que 15 toises à parcourir pour s'emparer du puits : déjà le major anglais était sur le puits, la mine était perdue, lorsque le bataillon garde de réserve marcha la baïonnette en avant, tua, blessa ou prit toute cette colonne, qu'il avait débordée par la gauche et par la droite. A peu près au même moment les réserves de la tranchée s'étaient avancées; les Turcs furent rejetés avec précipitation dans la place; plusieurs petites colonnes furent coupées et prises. Cette sortie coûta 800 hommes aux assiégés, parmi lesquels 60 Anglais. Les blessés de cette nation furent soignés comme les Français, et les prisonniers campèrent au milieu de l'armée, comme s'ils eussent été des Normands ou des Picards; la rivalité des deux nations avait disparu, à une telle distance de leur patrie et au milieu de peuples si barbares. Les Turcs montrèrent beaucoup de bravoure individuelle, d'impétuosité, de dévouement, mais aucun art, aucun ensemble, aucun ordre, ce qui rendait toutes leurs sorties très-funestes pour eux. Le major anglais Oldfield, tué, fut enterré avec les honneurs de la guerre; le capitaine Wright fut blessé grièvement. Pendant cette première époque, l'armée n'a jamais été dans le cas d'aller au secours de la tranchée.

Ali, Mameluk noir de Djezzar, à la fois son confident, son brave et son bourreau, était l'objet de la haine des Chrétiens, qui en demandaient vengeance. Un officier de gendarmerie procéda à son interrogatoire. Napoléon voulut le voir; cet intrépide Musulman lui dit : « Toute ma vie j'ai obéi à mon maître. Avant-hier j'ai coupé et porté la tête de ton Mameluk dans la ville, que j'ai sauvée; tiens, voilà la mienne, Sultan, coupe-la, mais coupe-la toi-même, et je meurs content. Le Prophète a dit qu'il ne faut pas rejeter la dernière demande d'un mourant. » Le général en chef lui tendit la main, lui fit porter à manger. Depuis, il a été reconnaissant. Il a été tué dans une charge à la bataille d'Aboukir, combattant à la tête d'un corps de cavalerie française.

VI. Le pacha de Damas avait réuni dans cette grande ville 30,000 hommes à pied et à cheval. La cavalerie de Djezzar et celle d'Ibrahim-Bey étaient sur la rive gauche du Jourdain et maintenaient la communication de Damas avec Naplouse; les Naplousiens avaient réuni 6,000 hommes; ils brûlaient de venger l'affront qu'ils avaient reçu au combat de Qâqoun.

La Porte avait ordonné que l'armée de Damas passât le Jourdain aussitôt que l'armée de Rhodes serait débarquée dans Saint-Jean-d'Acre, afin de nous mettre entre deux feux. Mais les dangers que courait la place, la crainte surtout qu'inspirait la guerre souterraine, décidèrent Djezzar, en sa qualité de sérasquier, à donner l'ordre au pacha de Damas de passer le Jourdain sans plus tarder, de se joindre aux Naplousiens dans la plaine d'Esdrelon, et de couper les communications du camp d'Acre avec l'Égypte.

Le fils de Dâher donna avis que ses agents de Damas lui annonçaient le départ de l'armée; qu'elle était innombrable. La position de l'armée française devenait délicate; sur 13,000 hommes qui étaient entrés en Syrie, 1,000 avaient été tués ou blessés aux combats d'El-A'rych, de Gaza, de Jaffa et pendant la première période du siége d'Acre; 1,000 étaient malades aux hôpitaux de Nazareth, de Chafâ-A'mr, de Ramleh, de Jaffa et de Gaza; 2,000 tenaient garnison à Qatyeh, à El-A'rych, à Gaza et à Jaffa; 5,000 étaient nécessaires au siége pour garder les parcs et les positions; il ne restait que 4,000 hommes disponibles pour observer et battre l'armée de Damas et des Naplousiens, qui était de 40,000 hommes. Le général Berthier, prévoyant de grands événements, fit évacuer les hôpitaux de Nazareth, Chafâ-A'mr, Hayfâ et les ambulances d'Acre sur Jaffa, ainsi que les gros bagages, les prisonniers et tout ce qui pouvait em-

barrasser l'armée, qui, selon l'expression des marins, n'était plus que sur une ancre.

L'armée du pacha de Damas arriva sur le Jourdain en deux colonnes; celle de droite, sous le commandement de son fils, forte de 8,000 hommes, occupa le pont de Yakoub et envoya une avant-garde pour cerner le fort de Safed; il essaya vainement de l'emporter d'assaut. Ses partis inondèrent toute la Galilée. Le pacha, avec 25,000 hommes, campa sur la rive gauche du Jourdain, vis-à-vis du gué de[1] . . . . ., dont il s'assura. Il envoya son avant-garde prendre position sur les hauteurs de Loubyeh, sur la rive droite du Jourdain. Les Naplousiens campèrent dans la plaine d'Esdrelon.

Le général Murat partit du camp avec sa colonne mobile, qui fut complétée à 1,000 hommes de toutes armes, fit lever le siége de Safed, força le pont de Yakoub, s'empara du camp du fils du pacha, fit beaucoup de prisonniers. Les tentes, les bagages, les chameaux, l'artillerie, tombèrent au pouvoir du vainqueur; le butin fut considérable. Le jeune fils du pacha avait commis la faute d'envoyer trop de monde en partis; il ne put réunir plus de 2,000 hommes au moment où il fut attaqué. Aussitôt que les restes de sa division furent instruits que le pont de Yakoub était enlevé, ils rejoignirent Damas, en tournant les sources du Jourdain. De là Murat se porta sur Tabaryeh, dont il s'empara. Dans cette ville étaient les magasins de l'ennemi; il y trouva du blé, de l'orge, du riz, de l'huile et du fourrage pour nourrir pendant six mois l'armée française.

Le général Junot occupait Nazareth avec sa colonne d'observation. Aussitôt qu'il apprit que l'avant-garde du pacha, de 3,000 hommes, avait passé le Jourdain, il marcha à sa rencontre; il la trouva dans la plaine de Chanaan, et la contint quoiqu'il n'eût que 400 hommes. Ce combat lui fit beaucoup d'honneur, et couvrit de gloire le colonel de dragons Duvivier, un des plus braves officiers de cavalerie de l'armée française. Le général en chef donna l'ordre au général Kleber de se porter avec sa division à l'appui de la colonne du général Junot. Il le joignit le 11 avril, ayant 2,500 hommes sous ses ordres. Il marcha sur les hauteurs de Loubyeh, où le pacha de Damas avait renforcé son avant-garde jusqu'à 7,000 hommes. Le combat ne fut pas douteux, l'ennemi fut battu; mais Kleber, craignant d'être coupé d'Acre, reprit le lendemain sa position sur les hauteurs de Nazareth.

Le pacha de Damas fit alors réoccuper les hauteurs de Loubyeh, et, sous leur protection, marcha avec le reste de son armée par sa gauche. Il campa dans la plaine d'Esdrelon, se réunissant à la divi-

[1] Le nom est omis dans le manuscrit.

sion de Naplouse. Quand ce mouvement fut fini, son avant-garde, devenue son arrière-garde, suivit son mouvement, abandonna les hauteurs de Loubyeh et ses communications directes avec Damas. Kleber résolut de punir le pacha de cette audacieuse marche de flanc. Il instruisit le général en chef qu'il allait marcher entre le Jourdain et l'ennemi pour le couper de Damas, et qu'il calculait sa marche de manière à surprendre le camp turc à deux heures du matin; qu'il espérait le même succès que le général Reynier avait obtenu à El-A'rych. Le plan de Kleber était mal combiné: il supposait qu'il allait couper la ligne d'opération de l'ennemi, tandis que celui-ci avait déjà quitté la ligne d'opération du Jourdain pour prendre celle de Naplouse; son mouvement n'en serait donc pas arrêté; il continuerait à marcher sur Acre; le siége serait à découvert et en danger. L'espoir de surprendre le camp ennemi par une attaque de nuit n'était pas raisonnable. Le général Reynier avait réussi à El-A'rych parce qu'il avait reconnu avec ses officiers pendant deux jours consécutifs les chemins que ses colonnes devaient tenir pendant la nuit, parce que la position du camp d'Abdallah était fixe; mais comment le général Kleber pourrait-il opérer de nuit sur un terrain que ni lui ni ses officiers ne connaissaient? Lorsqu'il méditait cette attaque, il était à cinq lieues de l'ennemi, et ne savait pas précisément où celui-ci camperait. Il aurait fallu qu'il fût resté au moins vingt-quatre heures en présence, pour bien reconnaître les localités du camp musulman; cela lui était impossible devant une armée aussi supérieure. Napoléon prévit qu'il n'arriverait qu'au point du jour sur un terrain qu'il n'aurait pas choisi, qu'il serait enveloppé par toute cette armée et courrait les plus grands dangers, que cette division et l'armée de siége étaient également compromises. Il partit à l'heure même (15 avril, une heure après midi) avec une division d'infanterie, toute la cavalerie qui se trouvait au camp et une batterie de réserve, marcha jusqu'à la nuit et campa sur les hauteurs de Safoureh. A l'aube du jour, le 16, il se mit en marche sur Soulyn, suivant les gorges qui tournent les montagnes. A neuf heures du matin, il découvrit toute la plaine d'Esdrelon, et à trois lieues nord-est il distingua avec sa bonne lunette, au pied du mont Thabor, deux petits carrés de troupes environnés de fumée : c'était évidemment la division française, qui était chargée et enveloppée de tous côtés par une très-grande armée. La plaine d'Esdrelon est très-fertile; elle était couverte de moissons; le blé avait déjà 6 pieds de haut. Napoléon forma sa division en trois colonnes, chacune d'un régiment; il les fit marcher à 400 toises l'un de l'autre, se dirigeant

de manière à couper la retraite de Naplouse à l'armée ennemie. Les blés cachaient entièrement le soldat, qui s'approchait des camps de l'ennemi sans que celui-ci en eût aucune connaissance.

Kleber avait exécuté son projet; il était parti dans la direction du Jourdain et était revenu sur les derrières de l'ennemi; le jour avait paru avant qu'il eût pu le joindre. A sept heures du matin, il se trouva en présence; il tomba sur les premiers postes, qu'il égorgea. Mais l'alarme fut bientôt dans le camp; toute cette multitude monta à cheval, et, ayant reconnu le petit nombre des Français, marcha sur eux. Kleber était perdu. En homme de cœur et de tête, il fit tout ce qu'on pouvait attendre de lui; il soutint et repoussa un grand nombre de charges; mais les Turcs avaient gagné tous les chaînons du mont Thabor et tous les monticules qui cernaient les Français. Nos vieux soldats comprenaient tout le danger de leur position, et les plus intrépides commençaient à souhaiter qu'on enclouât l'artillerie et qu'on se fît jour par les hauteurs escarpées de Nazareth. Le général Kleber délibéra sur le parti à prendre; sa position était cruelle, lorsque tout à coup des soldats s'écrièrent : « Voilà le petit caporal! » Des officiers d'état-major vinrent instruire le général Kleber de ce bruit; il se fâcha, en démontra l'impossibilité, et ordonna que le conseil continuât de délibérer. Mais les vieux soldats de Napoléon, accoutumés à ses manœuvres, réitérèrent leurs cris; ils croyaient avoir vu luire des baïonnettes. Kleber monta alors sur une hauteur et braqua sa lunette; les officiers d'état-major en firent autant, mais ils ne découvrirent rien, les soldats eux-mêmes crurent s'être fait illusion : cette lueur d'espérance s'évanouit. Kleber se décida enfin à abandonner son artillerie et ses blessés, et ordonna que l'on formât la colonne pour forcer le passage. Il est probable que les soldats avaient aperçu le luisant des baïonnettes dans un moment où les colonnes s'étaient trouvées sur un terrain un peu plus élevé et plus découvert. Le général en chef mettait une grande importance à cacher sa marche afin de pouvoir gagner un mamelon qui coupait toute retraite aux Turcs. Mais tout à coup son attention fut fixée par un mouvement de toute l'armée ennemie qui se serrait contre les carrés de Kleber. Plusieurs officiers d'état-major mirent pied à terre, braquèrent leurs lunettes, aperçurent distinctement que l'ennemi se préparait à une charge générale, et que les carrés de Kleber avaient l'air de perdre contenance : c'était la formation de la colonne d'attaque. Les moments étaient précieux. Kleber se trouvait entouré par 30,000 hommes, dont plus de la moitié était à cheval; le moindre retard pouvait être funeste. Le général en chef

ordonna à un carré de monter sur une digue. La tête des hommes et les baïonnettes furent aussitôt aperçues par les amis et les ennemis. En même temps une salve d'artillerie démasqua le mouvement. On aperçut bientôt le mouvement de Kleber, qui se reformait en carrés, et les chapeaux au bout des baïonnettes en signe d'allégresse; ce qui fut suivi d'une décharge d'artillerie de reconnaissance. L'armée ennemie, étonnée, surprise, s'arrêta court. Les Mameluks d'Ibrahim-Bey, les plus lestes, qui se trouvaient le plus à portée, coururent ventre à terre pour reconnaître ces nouvelles troupes; ils furent suivis par tous les Naplousiens, les plus alarmés de voir des colonnes fermer le chemin de leur pays. Les trois carrés français s'arrêtèrent un moment et se coordonnèrent. Un détachement de 300 hommes surprit et pilla le camp, les bagages, et prit les blessés de l'armée turque; il mit le feu aux tentes, spectacle qui inspira de l'effroi aux ennemis. Quelques corps de cavalerie turque s'approchèrent à portée de fusil des carrés; mais, accueillis par la mitraille, ils s'éloignèrent. De son côté, Kleber marcha; la jonction ne tarda pas à s'effectuer. Le désordre, l'épouvante, devinrent extrêmes chez l'ennemi; cette armée se sauva, partie sur Naplouse, partie sur le Jourdain. On se peindrait difficilement les sentiments d'admiration et de reconnaissance des soldats. Les ennemis avaient perdu beaucoup de monde dans les différentes charges qu'ils avaient faites pendant la matinée; ils en perdirent davantage pendant la retraite. Plusieurs milliers se noyèrent dans le Jourdain; les pluies avaient élevé les eaux et rendu le gué très-difficile. Kleber eut 250 à 300 hommes tués ou blessés; la colonne du général en chef en eut 3 ou 4. Telle est la bataille du mont Thabor. Napoléon monta sur cette montagne, qui est en pain de sucre élevé, dominant une partie de la Palestine. C'est là que, suivant quelques légendes, Jésus-Christ fut transporté par le Diable, qui lui offrit tout le pays qu'il voyait, s'il voulait l'adorer.

La nuit du 16 au 17 avril Kleber coucha dans la tente du général en chef; il en partit à trois heures après minuit pour joindre sa division, qui était campée sur le Jourdain. Il poursuivit toute la journée du 17 les débris de l'armée de Damas; les soldats firent de riches prises. Kleber campa le soir du 17 au lieu où il se trouva, et attendit les ordres pour la journée du 18. Napoléon médita sur sa position. Il ne restait que 4,000 hommes au camp d'Acre pour assiéger une garnison de 8,000 hommes renforcée par deux vaisseaux anglais de 80; cette garnison avait à chaque instant des secours, elle pouvait d'un moment à l'autre recevoir l'armée de Rhodes, dont le mouvement devait concourir avec celui de l'armée de Damas; il

était donc urgent de faire rentrer toutes les troupes au camp du siége. On aurait pu à la rigueur en distraire les 2,500 hommes de Kleber, 500 chevaux et douze pièces de canon; il serait encore resté 6,000 hommes au camp, ce qui était suffisant; mais était-il raisonnable d'envoyer Kleber avec 3,000 hommes dans une grande capitale dont la population est de 100,000 habitants, les plus méchants de l'Orient? N'était-il pas à craindre qu'aussitôt qu'ils auraient compté le petit nombre des Français, ils ne les entourassent de tous côtés? Cependant la prise de Damas pouvait avoir lieu au plus tard le lendemain 18, ou le 19 au matin; cela était bien tentant. Quels avantages ne retirerait pas l'armée de cette conquête! Elle y trouverait des chevaux, des chameaux, des mulets dont elle avait besoin pour réparer ses pertes, des cuirs, des draps, des toiles, des effets d'habillement, de la poudre, des armes, de l'argent. On pouvait facilement y lever 7 ou 8 millions de francs de contributions; et, avantage au-dessus de tout pour une armée conquérante, quel éclat cela ne jetterait-il pas sur les armes françaises! La bataille du mont Thabor allait rétablir leur réputation un peu obscurcie par la résistance d'Acre; mais que serait-ce si au Caire, à Tripoli, à Alep, à Acre, on apprenait que le pavillon tricolore flottait sur la sainte, antique et riche Damas! Cela ne produirait-il pas l'effet moral que l'on attendait de la prise d'Acre? Les Motouàly, les Arabes, les Druses, les Maronites, tous les peuples de la Syrie se rangeraient sous les drapeaux de la France. Quelque fortes que fussent toutes ces considérations, il était impossible de risquer 3,000 hommes seuls; mais, si l'on pouvait les faire soutenir par 6,000 Naplousiens, cela serait différent. Le général en chef en parla le 17 au matin avec les députés des Druses et des Maronites qui suivaient l'armée. Ils déclarèrent qu'ils se regardaient comme autorisés, après une aussi grande victoire que celle du mont Thabor, à engager leurs nations, ce qu'ils avaient ordre de ne faire qu'après la prise d'Acre, mais qu'il leur fallait au moins quinze jours pour réunir ce corps de troupes. Dâher ne pouvait offrir sur-le-champ que 200 hommes; les Bédouins, qui faisaient sa force, ne voulaient s'engager qu'au préalable Acre ne fût pris et remis dans ses mains. Mais puisqu'il n'était pas possible, avant la prise d'Acre, de s'emparer de Damas, Kleber ne pouvait-il pas au moins la mettre à contribution, ce qui n'exigeait que quarante-huit heures? Demander une contribution et repasser sur-le-champ le Jourdain était une expédition peu avantageuse, qui nuirait aux opérations ultérieures; cela pouvait entraîner la perte des 18,000 Chrétiens qui habitaient cette ville et devaient un jour être

si utiles à l'armée. Le 17 au matin on fit brûler et piller trois gros villages naplousiens pour les punir; des députés de Naplouse implorèrent le pardon de la ville et donnèrent des otages. Kleber reçut l'ordre de repasser le Jourdain et de rester en observation sur cette rivière.

Le 18 avril Napoléon coucha au couvent de Nazareth; l'armée était dans la terre sainte; tous les villages étaient célèbres par les événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les soldats visitaient avec intérêt le lieu où Holopherne avait eu la tête coupée; le miracle surtout des noces de Cana était fort célébré, car ils n'avaient point de vin. On se peignait le Jourdain comme un fleuve large et rapide, à peu près comme le Rhin ou le Rhône : on fut fort surpris de ne trouver qu'un filet d'eau moindre que l'Aisne ou l'Oise à Compiègne. En entrant dans le couvent de Nazareth, l'armée crut entrer dans une église d'Europe; elle était belle; tous les cierges étaient allumés, le Saint-Sacrement exposé; l'armée assista à un *Te Deum;* il y avait un très-bon organiste. Les Récollets étaient Espagnols et Italiens, un seul était Français; ils montrèrent la grotte de l'Annonciation, où Notre-Dame reçut la visite de l'ange Gabriel. Le couvent est très-beau, il y a assez de logements et de lits; on y établit les blessés, les Pères les soignèrent. Les caves étaient fournies de très-bon vin. Le 19 avril Napoléon rentra au camp d'Acre, après avoir été absent seulement cinq jours.

La bataille du mont Thabor eut l'effet que l'on s'en était promis : les Druses, les Maronites, les populations chrétiennes de la Syrie, et, quelques semaines après, des députés des Chrétiens d'Arménie, abondèrent au camp français. Par une convention secrète faite avec les Druses et les Maronites, il fut convenu que le général en chef prendrait à sa solde 6,000 Druses et 6,000 Maronites commandés par leurs officiers, qui joindraient l'armée française sur Damas.

VII. Aussitôt que le contre-amiral Perrée eut eu avis que l'armée était entrée en Syrie, il appareilla d'Alexandrie, dont sir Sidney-Smith avait levé le blocus, et vint avec les frégates *la Junon, l'Alceste* et *la Courageuse,* jeter l'ancre le 15 avril en rade de Jaffa. Il reçut les ordres et les instructions pour s'approcher de Saint-Jean-d'Acre, de manière à ne pas être aperçu par le commodore anglais. Il reconnut le mont Carmel et débarqua dans la petite anse de Tantourah six pièces de gros calibre, ainsi que beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Cette opération importante se faisai à trois lieues de l'escadre anglaise. De là il prit le large, et établit sa croisière entre Rhodes et Acre, afin d'intercepter les bâtiments

4.

qui se rendaient dans cette place. Il donna dans le convoi de l'armée de Rhodes, prit deux bâtiments, sur lesquels étaient 400 hommes de l'armée, l'intendant, six pièces de campagne et un trésor de 150,000 fr. Il retourna sur les côtes de Syrie, débarqua ses prisonniers, fit connaître ce qu'il avait appris, et reçut de nouvelles instructions. Il fit plusieurs autres prises dans sa croisière, poursuivit un convoi de petits bateaux chargés de Naplousiens qui voulaient entrer dans Acre, et le dispersa. Comme il était à la vue de l'escadre anglaise, sir Sidney-Smith le poursuivit, mais sans pouvoir l'atteindre; ses frégates n'étaient pourtant pas très-bonnes marcheuses. Cette expédition maritime fit le plus grand honneur à ce brave contre-amiral, qui tint ainsi la mer et mit Saint-Jean-d'Acre pour ainsi dire en état de blocus pendant un mois, à la vue d'une escadre anglaise de deux vaisseaux de 80, une frégate et huit ou dix avisos. C'est que le commodore sir Sidney-Smith s'occupait beaucoup du détail des affaires de terre, qu'il n'entendait pas, et où il pouvait peu; il négligeait les affaires de mer, qu'il savait, et où il pouvait tout. Sans l'arrivée de l'escadre anglaise dans la baie de Saint-Jean-d'Acre, cette ville eût été prise avant le 1er avril, parce que le 19 mars les douze tartanes portant les équipages de siége seraient entrées à Hayfâ, et que ces gros canons eussent en vingt-quatre heures rasé les remparts de Saint-Jean-d'Acre. En prenant ou dispersant ces douze tartanes, le commodore anglais sauva donc Djezzar-Pacha. Les secours et les conseils qu'il donna pour la défense de la place furent de peu d'importance. Il eût beaucoup mieux valu, après y avoir jeté Phelippeaux et une cinquantaine de canonniers anglais, cesser de se mêler des affaires de terre, s'occuper de se maintenir maître de la mer, empêcher toute communication par mer des assiégeants avec Damiette, enfin prendre les trois frégates ou au moins leur donner chasse. Ce sont les munitions et les canons qu'elles fournirent aux assiégeants qui causèrent la ruine d'Acre.

VIII. A la seconde époque, le parc, indépendamment de l'artillerie qu'il avait à la première époque, s'était accru de deux pièces de 24, de quatre de 18 et de deux mortiers. Le 25 avril on fit jouer la mine sous la grosse tour. Elle ne produisit pas tout l'effet qu'en avait espéré le mineur; un souterrain attenant aux anciennes constructions trompa ses calculs; la moitié seulement de la tour fut renversée; l'autre moitié fut ébranlée; elle paraissait avoir été coupée avec un rasoir. 300 Turcs, quatre pièces de canon, tous les artifices qui avaient été préparés pour la défense de la brèche, furent

culbutés dans le fossé. Un lieutenant du génie, 10 sapeurs et 20 grenadiers se logèrent dans les étages inférieurs; mais, l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur ayant été renversé, l'ennemi n'en put être délogé. On rappela le logement, et en peu d'heures les pièces de 24 rasèrent cette partie de la tour. L'officier du génie Liédot dirigea le logement qu'il établit sur ces débris. On se trouva ainsi maître du principal point de l'enceinte; la place était ouverte, mais l'ennemi avait construit un retranchement derrière la grosse tour. On établit des batteries sur le logement pour battre ce retranchement et ruiner la défense du palais de Djezzar et de la mosquée. En même temps, on battit en brèche la seconde tour du même front, et on enfonça le mineur afin d'en faire sauter la contrescarpe.

L'artillerie des assiégeants avait pris le dessus sur celle des assiégés, dont les murailles étaient presque entièrement détruites. La place ne se défendait plus que par le grand nombre d'hommes qui composaient sa garnison et par l'espérance qu'elle avait de voir arriver l'armée de Rhodes. Les communications par mer lui étaient ouvertes; elle recevait tous les jours des secours, de sorte que, au lieu de s'affaiblir par les pertes journalières qu'elle faisait, la garnison était beaucoup plus forte qu'au commencement du siége. Les assiégés étaient très-braves; ils s'avançaient avec une rare intrépidité sur les tranchées, arrachaient les fascines et les gabions des batteries, bravant une mort presque certaine. Sur dix qui s'aventuraient tous les jours à de pareilles expéditions, neuf étaient tués; mais le dixième, qui rentrait dans la place avec le gabion ou la fascine prise, y était reçu en triomphe; ce qui suffisait pour maintenir l'émulation. La lutte corps à corps dans les boyaux et dans les places d'armes était tellement sérieuse, que les soldats français furent obligés d'aiguiser les trois arêtes de leurs baïonnettes pour empêcher les Turcs de les arracher. L'Ottoman est en général adroit, fort, brave et bon tirailleur; il se défend parfaitement derrière un mur; mais, en rase campagne, le défaut d'ensemble, de discipline et de tactique, le rend très-peu redoutable. Des efforts isolés ne peuvent rien contre un mouvement d'ensemble. Toutes les sorties que la garnison faisait lui étaient très-funestes; elle en a fait vingt pendant le siége, plusieurs ont été des combats importants; elle y a perdu plus de 9,000 hommes, dont les deux tiers faits prisonniers. Aussitôt qu'ils étaient sortis de leurs tranchées, ils se livraient à leur impétuosité naturelle; il était facile aux officiers français, en reculant devant eux, de les entraîner dans des embuscades, ce qui rendait impossible leur retour dans la place.

Sur la fin d'avril, Djezzar, n'espérant plus conserver la ville, médita de l'évacuer. L'armée de Rhodes, qui depuis longtemps annonçait son arrivée, retardait de jour en jour, et cependant on était en danger d'être enlevé d'assaut. Dans cette situation délicate, le colonel Phelippeaux, qui dirigeait la défense, ne vit plus d'autre moyen, pour la prolonger et pour donner le temps à l'armée de Rhodes d'arriver, que de cheminer par des lignes de contre-attaque. Il dit au pacha : « Vous êtes supérieur à l'ennemi en artillerie; votre garnison est plus forte d'un tiers que l'armée des assiégeants; vous pouvez perdre autant de monde sans que cela vous compromette, car, pour un homme tué, il vous en arrive trois. Les assiégeants ne sont pas plus de 6 ou 7,000 hommes devant vous, puisqu'une partie de leurs troupes est en observation sur le Jourdain, ou tient garnison à Jaffa, à Hayfâ, à Gaza, à El-A'rych, ou est employée à escorter ses convois. Si votre garnison était aussi disciplinée qu'elle est brave, je vous proposerais d'en embarquer la plus grande partie et de la débarquer dans la marine de Naplouse, afin d'établir la guerre sur les derrières de l'armée française, ce qui obligerait l'ennemi à lever le siége; mais l'exemple de ce que nous voyons tous les jours aux diverses sorties, celui de l'armée de Damas, qui a été battue dans les plaines d'Esdrelon par une poignée de monde, fait assez comprendre l'issue qu'aurait une pareille entreprise. Il vous reste un moyen de salut, c'est de marcher à l'ennemi par des lignes de contre-attaque. Vous avez des bras, vous êtes abondamment pourvu d'outils, de balles de coton et de laine, de tonneaux, de bois, de sacs à terre, vous aurez l'avantage dans cette guerre; l'assiégeant sera lassé, perdra beaucoup de monde, ce qui le minera puisqu'il n'a aucun moyen de recrutement; à l'arrivée de l'armée de Rhodes, vous pourrez alors le contraindre à lever le siége. » Ce projet fut adopté. Pendant la dernière semaine d'avril, les assiégés construisirent, en avant de la porte de mer et en avant du palais du pacha, deux grands redans en forme de place d'armes, qu'ils armèrent de pièces de 24, et de là dirigèrent des boyaux qui prenaient en flanc les attaques des assiégeants, et des revers sur le logement de la grosse tour. Ceux-ci furent obligés d'élever des batteries pour contre-battre les batteries des redans et de se traverser; ils cheminèrent contre les nouvelles lignes de l'ennemi, ce qui les entraîna dans de nouveaux travaux, qui retardèrent la marche de tout le siége. Par ce moyen, l'assiégé gagna les quinze jours dont il avait besoin, ce qui donna le temps aux secours de Rhodes d'arriver.

Ce conseil de l'ingénieur Phelippeaux fut le chant du cygne. Il

mit tant d'activité dans le tracé et la conduite de ses ouvrages, qu'il prit un coup de soleil et mourut le 1er mai. Il était Français, élevé à l'École militaire de Paris, était de la même classe que Napoléon, de celle du professeur Monge. Tous deux avaient été examinés le même jour par l'examinateur Laplace et étaient entrés la même année dans le corps de l'artillerie; il y avait de cela quatorze ans. Phelippeaux avait émigré lors de la révolution. Rentré en France au moment de la réaction de fructidor, en 1797, il contribua à faire échapper sir Sidney-Smith du Temple, où ce commodore était renfermé. Il obtint le grade de colonel au service de l'Angleterre pour être employé dans le Levant. C'était un homme de 4 pieds 10 pouces, mais d'une constitution robuste. Il rendit dans cette circonstance des services importants. Toutefois son âme était bouleversée; dans ses derniers moments il fut en proie aux plus cuisants remords; il eut occasion de montrer le fond de son cœur à des Français prisonniers. Il s'indignait contre lui-même de diriger la défense des barbares contre les siens : la patrie ne perd jamais entièrement ses droits! Le colonel Douglas remplaça Phelippeaux, mais il n'hérita ni de son instruction ni de ses connaissances.

Les travailleurs des deux armées marchaient les uns contre les autres, se côtoyant, n'étant séparés que par un massif de terre de 2 ou 3 toises. Lorsque les ingénieurs français jugeaient être arrivés sur le flanc de l'ennemi, les mineurs faisaient une amorce, coupaient la tranchée de l'ennemi, et tout ce qui était au delà était égorgé ou pris. Les Turcs apprirent bientôt à faire la même manœuvre. Trois fois on enleva de vive force tous les ouvrages de l'ennemi, on les combla en partie; mais il était impossible de s'y maintenir, parce qu'ils étaient enfilés par des tirailleurs placés dans des tours qui dominaient tout le pays. Il fallait donc persister dans le système de guerre d'opposer tranchée à tranchée.

Le 4 mai, la brèche de la seconde tour était praticable; la courtine entre la grosse et la seconde tour était rasée; la mine pour faire sauter la contrescarpe était terminée; le 5, au matin, un assaut général devait avoir lieu. Le succès paraissait certain; mais dans la nuit les ingénieurs assiégés coupèrent la contrescarpe et cheminèrent contre le puits de mine, par une double sape, avec tant d'activité, qu'à la pointe du jour ils avaient éventé la mine et étouffé le mineur avant que l'officier du génie de jour s'en fût aperçu. Il fallut creuser un nouveau puits de mine. Ce fut un retard de quelques jours dont on ne comprit pas d'abord toute l'importance. L'assaut serait donc donné le 9. Mais dans la journée du 7 on aperçut trente

ou quarante bâtiments qui cinglaient vers la plage : c'était l'armée de secours que les assiégés attendaient depuis longtemps avec tant d'impatience.

Le général en chef fit aussitôt prendre les armes et ordonna au général Lannes de monter à l'assaut et d'enlever la place. Le temps était calme, et le peu de vent qui régnait venait de terre; il n'était pas probable que ce convoi pût arriver dans la ville avant vingt-quatre heures. Le général Lannes forma trois colonnes : la première, sous les ordres du général Rambeaud, entra dans la place par la brèche de la courtine; la seconde, sous les ordres de l'adjudant général Escale, déboucha par la grosse tour; le général Lannes se mit à la tête de la troisième, formant la réserve. Le général Rambeaud force la brèche, poursuit les Turcs dans la ville, s'empare de deux pièces de canon et de deux mortiers de l'ennemi. Mais à la nuit le vent changea, les bâtiments arrivèrent, et, avant le jour, les secours étant débarqués, il fallut abandonner la partie de la ville qu'on avait prise et se contenter d'occuper le logement de la grosse tour. Le général Rambeaud fut tué dans cette attaque.

A la pointe du jour les troupes de l'armée de Rhodes, fières du petit succès que venait d'obtenir leur nombre, sortirent par les deux places d'armes de la porte de mer et du palais du pacha. Elles se flattaient de s'emparer des batteries des assiégeants et de leur faire lever le siége. Elles eurent effectivement d'abord de grands succès; elles s'emparèrent du logement de la tour, de la moitié des tranchées et des batteries; mais bientôt, manœuvré par les flancs, un corps de 3,000 hommes fut coupé de la place; cerné de tous côtés, il mit bas les armes. 3,000 autres restèrent tués ou blessés dans les places d'armes et les tranchées. 2,000 seulement rentrèrent dans la place. L'issue de ce combat changea de nouveau l'état des choses, la consternation fut parmi les assiégés, et de nouvelles espérances excitèrent l'ardeur des assiégeants, qui montèrent à l'assaut, s'emparèrent de toute la partie de la ville qu'ils avaient déjà occupée et s'y barricadèrent; le combat dura plusieurs jours, de maison en maison.

La perte faite par les assiégeants depuis le commencement du siége était considérable; cette guerre de chicane l'augmentait tous les jours; il n'était pas possible de s'emparer de la ville sans perdre un millier d'hommes; la peste faisait d'effrayants ravages parmi la garnison, il n'y avait aucun moyen d'en préserver l'armée; si elle persistait dans son entreprise et prenait la ville d'assaut, elle perdrait encore un millier d'hommes de la peste.

Ces considérations donnèrent fort à penser au général en chef; mais ce qui le décida à lever le siége, ce furent les nouveaux renseignements qu'il reçut dans la journée du 13 sur la situation nouvelle des affaires de la République.

Dès le mois d'avril, le colonel Phelippeaux, dans les pourparlers qui avaient souvent lieu à la tranchée, avait fait connaître qu'une deuxième coalition, plus redoutable que la première, s'était formée contre la France. Le contre-amiral Perrée avait raisonné avec des bâtiments sortant de Naples : ils l'avaient instruit que les Français étaient entrés dans cette ville, qu'ils en avaient chassé le roi et établi une république. Enfin il fut constant, par la déposition des prisonniers de l'armée de Rhodes et des prisonniers anglais, que la guerre était déclarée en Europe et que l'armée française était entrée à Naples. Il était facile de prévoir que le résultat de cette marche dans la basse Italie serait funeste, et que les 30 ou 40,000 Français qui se trouvaient sur le Vésuve feraient faute sur l'Adige. Un nouvel état de choses se présentait aux yeux du général en chef : le Directoire, peu considéré de la nation, était peut-être renversé; si les armées avaient éprouvé des échecs, les opérations de l'armée d'Orient étaient devenues secondaires.

Le général en chef ne pensa plus qu'au moyen de repasser en France. La Syrie, la Galilée, la Palestine, n'étaient plus d'aucune importance; il fallait ramener l'armée en Égypte, où elle était invincible; il pourrait alors la quitter et se jeter dans cet océan d'événements qui se présentait à sa pensée.

IX. La résolution de lever le siége fut masquée par un redoublement de feu; toute l'artillerie de siége fut mise en batterie. Elle fit un feu continuel pendant six jours, rasa toutes les défenses de la mosquée, du palais de Djezzar, et le retranchement intérieur. Pendant ce temps les blessés, les malades, les prisonniers et les gros bagages filèrent sur Jaffa; les hôpitaux de Ramleh, de Gaza et d'El-A'rych s'évacuèrent sur le Caire. Le 20 mai, la division Reynier, qui était de tranchée, en sortit à dix heures du soir. L'armée marcha longeant la mer; le général Kleber forma l'arrière-garde. Une douzaine de pièces de canon de 24 et de 18 ou d'un calibre inférieur, venues de Jaffa, ainsi que les caronades anglaises, furent mises hors de service et jetées à la mer. Les assiégés ne s'aperçurent que le 21 au jour que le siége était levé. Leur joie fut d'autant plus grande qu'ils croyaient leur position désespérée; ils s'attendaient à être enlevés d'assaut. Djezzar, n'ayant aucune cavalerie, ne put faire suivre

l'armée française. Le 21, à huit heures du matin, l'avant-garde de l'armée prit position à Césarée; le corps de l'armée à Tantourah, l'arrière-garde à Hayfâ.

L'ordre du jour dit à l'armée :

« Soldats,

» Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée d'Arabes. L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite. Vous avez son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux.

» Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert. Vous avez dispersé au champ du mont Thabor cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie dans l'espoir de piller l'Égypte.

» Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins; une partie de ses drapeaux ornera votre entrée en Égypte.

» Enfin, après avoir avec une poignée d'hommes nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, 50 drapeaux, fait 6,000 prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Hayfâ, Acre, nous allons rentrer en Égypte; la saison des débarquements m'y rappelle.

» Encore quelques jours et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais. Mais dans cette saison la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours. Les braves que je devrais d'ailleurs y perdre me sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.

» Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous pendant cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

» Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire, et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire. »

Le siége d'Acre a duré soixante-deux jours de tranchée ouverte; l'armée française y a eu 500 hommes tués, parmi lesquels beaucoup d'officiers distingués : le général de division Bon, le général de brigade Rambeaud, 4 adjudants généraux, 10 officiers du génie,

30 officiers supérieurs et d'état-major, le capitaine Croizier, aide de camp du général en chef, les colonels Boyer, du 18e de ligne, et Vernoux, du 25e, officiers de mérite. Mais la perte la plus sensible fut celle du général Caffarelli du Falga. Il était né en Languedoc. Au moment de la révolution il était capitaine dans le corps du génie; il aimait la révolution, mais au 10 août il refusa de prêter le nouveau serment. Cet exemple de courage fait assez connaître ses principes et son caractère. Il fut destitué, puis réintégré. Il connut Napoléon à la fin de 1797, à son retour d'Italie, et le suivit en Égypte. Il fut blessé le 20 avril, à la tranchée, d'un coup de fusil qui lui perça le coude; il fallut l'amputer; il avait déjà perdu une jambe à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il souffrit beaucoup pendant six jours et avait constamment le délire; mais, lorsque le général en chef entrait dans sa tente, Caffarelli éprouvait une commotion, ses esprits reprenaient le dessus, et il s'entretenait avec assez de bon sens pendant quinze ou vingt minutes. Il mourut le 25 avril, prononçant un discours très-éloquent sur l'instruction publique et sur le peu de succès que l'on devait se promettre des écoles centrales et du système qu'on avait suivi jusqu'alors.

Le nombre des blessés se monta à 2,500, mais 800 le furent légèrement et se guérirent au camp même; 1,700, dont 90 amputés, furent évacués en Égypte. On craignait pour eux la traversée du désert, dans une saison déjà si chaude; on s'attendait à en perdre la moitié. On fut agréablement surpris en arrivant à Sâlheyeh de n'en avoir perdu que fort peu; ce que les officiers de santé ont attribué à la sécheresse de l'atmosphère, l'humidité étant ce qui est le plus contraire aux blessures. Parmi les blessés étaient le général Lannes, le colonel aide de camp Duroc et le capitaine Eugène Beauharnais.

Le général en chef, dans ce siége, fut légèrement blessé et eut un cheval tué sous lui. Le 4 mai, se trouvant à la tranchée, il fut enterré dans un trou de bombe; les nommés Daumesnil et Carbonel, brigadiers de sa garde, qui se trouvaient à côté de lui, le couvrirent de leurs corps, de manière à le mettre à l'abri de l'éclat de la bombe, qui effectivement éclata peu après et blessa légèrement Carbonel. Le capitaine Arrighi fut blessé par une balle qui rasa le chapeau du général en chef et frappa cet officier à la bouche.

15,000 Turcs sont successivement entrés dans Acre, 5,000 existaient encore au moment de la levée du siége; la perte a donc été de 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le 22 mai, au moment de partir de Tantourah, on vint instruire le général en chef que 200 blessés jugés d'abord par les officiers de

santé capables d'être évacués à pied, ne pouvaient marcher au delà de la première journée. Il mit sur-le-champ tous ses chevaux à leur disposition; le reste de l'état-major s'empressa d'imiter cet exemple. Un grenadier blessé craignait de salir une belle selle toute brodée : il paraissait hésiter. « Va, lui dit le général en chef, il n'y a rien de trop beau pour un brave. » Les officiers de cavalerie se démontèrent; ils envoyèrent tous leurs chevaux de main. Ce ne fut qu'après s'être assuré que tous les blessés étaient partis, que le général monta sur un de ses chevaux.

X. Le 22 mai, le camp fut tendu à Césarée. Napoléon se baigna dans le port, qui est parsemé de tronçons de colonnes de marbre, de granit et de porphyre. Les ruines de cette ville donnent une idée avantageuse de ce qu'elle a été. Le 23, l'armée campa à Mynà-Sabourah, marine des Naplousiens; le 24, elle passa la rivière de la Bouche[1] sur un pont de bateaux et coucha à Jaffa, où elle séjourna plusieurs jours afin d'en faire sauter les fortifications et d'achever de faire évacuer les magasins et les hôpitaux.

L'ordre était donné pour se mettre en marche le 27, mais à une heure du matin l'aide de camp Lavallette, ayant fait la visite des magasins et des hôpitaux pour s'assurer de leur entière évacuation, fit le rapport qu'il avait trouvé 11 malades encore à l'hopital. Ayant demandé au chirurgien de service pourquoi ils n'étaient pas évacués, celui-ci lui répondit que ces malades avaient la peste, que le conseil d'évacuation ne les avait pas jugés transportables, que d'ailleurs ils n'avaient pas vingt-quatre heures à vivre. Mais ces malheureux, s'apercevant qu'on les abandonnait, demandaient qu'on les tuât plutôt que de les exposer à la cruauté des Turcs. L'aide de camp ajoutait que le chirurgien de service demandait à être autorisé à mettre auprès d'eux une potion d'opium pour qu'ils pussent s'en servir au besoin. Le médecin en chef Desgenettes et le chirurgien en chef Larrey furent sur-le-champ mandés; ils confirmèrent l'impossibilité d'évacuer ces pestiférés. On discuta s'il était convenable d'autoriser le chirurgien à mettre de l'opium à portée de ces malheureux. Desgenettes y répugna : «Je n'ai pouvoir, dit-il, de présenter aux malades que ce qui les doit guérir.» D'autres pensèrent qu'il était convenable de mettre de l'opium à la portée de ces malheureux, qu'on ne pouvait se refuser à faire à autrui ce qu'on voudrait pour soi-même. «Je serai toujours disposé à faire pour mes soldats ce que je ferais pour mon propre fils, dit Napoléon; cependant, puisqu'ils

[1] Nahr el-Ougeh.

doivent mourir naturellement dans vingt-quatre heures, je ne partirai que cette nuit, et Murat restera avec 500 chevaux jusqu'à demain deux heures après midi. » Il donna l'ordre au chirurgien qui resta avec l'arrière-garde, si, au moment de son départ ils n'étaient pas morts, de mettre près d'eux de l'opium, en leur en désignant l'usage comme l'unique moyen de se soustraire aux cruautés des Turcs. La croisière anglaise était alors éloignée en pleine mer.

Le 28 mai, la division Reynier se porta de Jaffa à Ramleh, d'où elle longea le pied des montagnes de Jérusalem. La terre était couverte des plus belles récoltes; l'armée française y mit le feu, mesure qui fut jugée nécessaire. Le 29 au matin, elle campa à Gaza. Le désert au mois de juin est bien cruel, il ne ressemble en rien au désert du mois de janvier; tout était aisé alors, tout était devenu difficile. Le sable était brûlant et les rayons du soleil insupportables. L'armée campa à El-A'rych le 2 juin. Les fortifications étaient en bon état, la garnison approvisionnée pour six mois; l'artillerie y laissa plusieurs pièces pour en accroître l'armement. Le 4, elle campa à Qatyeh. Le fort, construit en bois de palmier, était suffisant pour résister aux Arabes.

Le 5, le général en chef alla visiter Tyneh et Peluse; il se promena sur le rivage où avait été assassiné le grand Pompée. La chaleur était étouffante; après avoir fait le tour de l'ancienne enceinte de la ville, il se mit à l'ombre d'un pan de muraille, reste d'une ancienne porte triomphale.

Enfin, le 7, l'armée arriva à Sàlheyeh. Il faut avoir souffert de la privation d'ombre et surtout de la soif pendant neuf jours pour croire au bonheur qu'éprouva le soldat de camper dans cette forêt de palmiers, ayant à discrétion de cette excellente eau du Nil. Les appels faits avec soin donnèrent 11,133 hommes présents; il manquait donc 2,000 hommes : 500 tués sur le champ de bataille, 700 morts aux hôpitaux, 600 qui étaient en garnison à El-A'rych et à Qatyeh, 200 qui avaient précédé l'armée; mais sur les 11,000 présents, 1,500 étaient blessés, dont 85 amputés; 5 amputés étaient morts dans le désert. Sur ces 1,415 blessés, 1,200 avaient rejoint leurs corps au moment de la bataille d'Aboukir. La perte que fit éprouver la guerre de Syrie fut de 1,400 hommes morts et de 85 amputés; à peu près 1,500.

XI. De Sàlheyeh, le général Kleber reçut l'ordre de se porter avec sa division sur Damiette pour y prendre ses cantonnements. L'armée continua sa route sur le Caire, où elle fit, le 14 juin, une entrée

triomphale. Les habitants étaient sortis au-devant d'elle et l'attendaient à Qobbet el-Azeb. Les députations des corps des métiers et de ceux des marchands avaient préparé des présents magnifiques, qu'ils offrirent au sultan El-Kebir : c'étaient de belles juments superbement harnachées, de beaux dromadaires renommés par leur vitesse, des armes d'un travail précieux, de beaux esclaves noirs ou de belles négresses, de beaux Géorgiens ou de belles Géorgiennes, et jusqu'à de riches tapis de laine et de soie, des châles de cachemire, des cafetans, du café moka le plus précieux, des pipes de Perse, des cassolettes pleines d'encens et d'aromates. Les Français qui étaient au Caire avaient de leur côté fait préparer en plein champ un festin pour fêter l'arrivée de leurs camarades; ils s'embrassèrent et l'on passa plusieurs heures à boire. Tant de bruits avaient couru sur les désastres de l'armée en Syrie, que, quoique la division Kleber manquât, puisqu'elle s'était rendue directement sur Damiette, on fut étonné de voir l'armée si nombreuse et si peu affaiblie. Il y avait là, présents sous les armes, 8,000 hommes. Les Français de retour de Syrie éprouvèrent, à la vue du Caire, la même satisfaction qu'ils auraient éprouvée à la vue de leur patrie. Les habitants, qui avaient la conscience de s'être bien comportés pendant l'absence de l'armée, se livrèrent à la joie durant plusieurs jours pour célébrer cet heureux retour. Le général en chef entra dans la ville par la porte des Victoires, précédé des chefs de milice, des corporations, des quatre muftis et des ulemas de Gâma el-Azhar. Les mois qui se passèrent jusqu'à la bataille d'Aboukir furent employés à recevoir les députations des diverses villes et provinces, qui s'empressèrent de complimenter le sultan El-Kebir. Les régiments réparèrent leurs pertes par le grand nombre d'hommes qu'ils retrouvèrent aux dépôts et qui étaient sortis des hôpitaux. On forma quatre compagnies des amputés ou grièvement blessés; ils furent chargés de la défense de la citadelle et des tours. La cavalerie fit des remontes, l'artillerie compléta ses équipages, et dès les premiers jours de juillet l'armée était reposée et dans le meilleur état.

On reçut des nouvelles de Syrie. Djezzar-Pacha n'était point sorti de la ville, ni ses troupes de son pachalik. La garnison d'El-A'rych envoyait des patrouilles jusqu'à Khân-Younès sans rencontrer d'ennemis. La moitié de l'armée de Rhodes avait été détruite en Syrie; mais Mustafa, vizir à trois queues, pacha de Roumélie, sérasquier en chef de cette armée, avait encore sous ses ordres trois divisions formant 15 à 18,000 hommes; il attendait une autre division de janissaires qui se formait aux Dardanelles. Cela était peu redoutable et ne

pouvait inspirer aucune alarme sérieuse. Les cheiks de Gâma el-Azhar firent une proclamation au peuple conçue en ces termes :

« Les conseils sont ordonnés par la loi. . . . . Il est arrivé au Caire le bien gardé, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet. Il s'est arrêté avec ses soldats à Qobbet el-Azeb bien portant et sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Caire par la porte des Victoires, le vendredi 10 du mois de moharram de l'an 1204 de l'hégire, avec une suite et une pompe des plus grandes. Ç'a été une fête de voir les soldats bien portants..... Ce jour a été un grand jour, on n'en a jamais vu de pareil. Tous les habitants du Caire sont sortis à sa rencontre. Ils ont vu et reconnu que c'était bien le général en chef Bonaparte en propre personne; ils se sont convaincus que tout ce qui avait été dit sur son compte était faux..... Les habitants de l'Égypte supérieure ont chassé les Mameluks pour leur sûreté, celle de leurs familles et de leurs enfants, parce que la punition des méchants entraîne la perte des bons, leurs voisins..... Nous vous informons que Djezzar-Pacha, qui a été ainsi nommé à cause de ses grandes cruautés, ne faisant aucun choix de ses victimes, avait rassemblé un grand nombre de mauvais sujets qu'il encourageait par la promesse du pillage et du viol, voulant venir s'emparer du Caire et des provinces de l'Égypte..... Le général en chef Bonaparte partit, battit les soldats de Djezzar..... Il prit le fort d'El-A'rych et tous les approvisionnements qui s'y trouvaient..... Il se porta ensuite à Gaza, battit ce qu'il y trouva des troupes de Djezzar, qui prirent la fuite devant lui comme les oiseaux et les souris fuient devant le chat..... Étant arrivé à Ramleh, il s'empara encore des approvisionnements de Djezzar et de 2,000 outres fort belles qui étaient là pour sa route sur l'Égypte : Dieu nous en a préservés. Il fut ensuite sur Jaffa et en fit le siége pendant trois jours..... Les habitants, égarés, n'ayant pas voulu se soumettre et le reconnaître, ayant refusé sa protection, il les livra dans sa colère, et par la force qui le dirige, au pillage et à la mort; environ 5,000 ont péri ; il a détruit leurs remparts et fait piller tout ce qui s'y trouvait. C'est l'ouvrage de Dieu, qui dit aux choses d'être et elles sont..... Il a épargné les Égyptiens qui s'y sont trouvés, il les a honorés, nourris et vêtus..... Il y avait à Jaffa environ 5,000 hommes des troupes de Djezzar, il les a tous détruits, bien peu se sont sauvés par la fuite. De Jaffa il se porta à la montagne de Naplouse, dans un endroit appelé *Qâqoun*, et brûla cinq villages de la montagne. Ce qui était dans les destins a eu lieu : le Maître de l'univers agit toujours avec la même justice. Après il a détruit les murs d'Acre, le château de Djez-

zar..... Il n'a pas laissé à Acre pierre sur pierre, et en a fait un tas de décombres, au point que l'on demande s'il a existé une ville dans ce lieu. Voilà la fin des édifices des tyrans..... Il est retourné ensuite en Égypte pour deux motifs : le premier, pour tenir la promesse qu'il avait faite aux Égyptiens de retourner à eux dans quatre mois, et ses promesses sont des engagements sacrés ; le second, c'est qu'il a appris que divers mauvais sujets, Mameluks et Arabes, semaient le trouble et la sédition pendant son absence..... Son arrivée les a tous dissipés ; toute son ambition est toujours la destruction des méchants, et son envie est de faire du bien aux bons..... Retournez donc, créatures de Dieu, vers Dieu ; soumettez-vous à ses ordres ; la terre lui appartient ; suivez ses volontés, et sachez qu'il dispose de la puissance et la donne à qui il veut ; c'est ce qu'il nous a ordonné de croire..... Lorsque le général en chef est arrivé au Caire, il a fait connaître au divan qu'il aime les Musulmans, qu'il chérit le Prophète, qu'il s'instruit dans le Coran, qu'il le lit tous les jours avec attention..... Nous savons qu'il est dans l'intention de bâtir une mosquée qui n'aura point d'égale dans le monde, et d'embrasser la religion de Mahomet. »

CHAPITRE XI.

BATAILLE D'ABOUKIR.

I. Événements en Égypte pendant les mois de février, mars, avril et mai 1799. — II. L'escadre française de Brest domine dans la Méditerranée pendant les mois de mai, juin et juillet. — III. Mouvements des beys dans la basse Égypte (en juillet). — IV. Apparition d'une escadre anglo-turque à Aboukir (12 juillet). — V. Débarquement de l'armée de Rhodes, commandée par le vizir Mustafa ; elle prend le fort d'Aboukir (16 juillet). — VI. Position des deux armées le 24 juillet. — VII. Bataille d'Aboukir (25 juillet) ; le vizir Mustafa est fait prisonnier. — VIII. Siége et prise du fort d'Aboukir (2 août 1799).

I. Les Égyptiens, pendant la guerre de Syrie, se montrèrent bons Français ; allant au-devant des bonnes nouvelles, ils refusaient d'ajouter foi aux mauvaises. Le général Desaix avait soumis la haute Égypte, le général Dugua avait maintenu la tranquillité dans la basse. Les garnisons du Caire et d'Alexandrie s'étaient renforcées par les hommes sortis des hôpitaux. Les travaux de fortification des places, la construction de tours pour protéger la navigation du Nil, avaient été poussés avec activité. Les petites incursions faites par des Bédouins avaient été réprimées sans effort et n'avaient laissé aucune trace. Les

ulemas de Gàma el-Azhar avaient montré du zèle et s'étaient employés avec succès pour éclairer le peuple et prévenir toute sédition. Deux mouvements seulement avaient eu lieu. Le premier avait été occasionné par la révolte de l'émir-hadji. Les biens et les priviléges attachés à cette place étaient très-considérables. Il lui fallait 600 hommes pour l'escorte de la caravane des pèlerins de la Mecque; il demanda et obtint l'autorisation de se recruter dans le Charqyeh. Il fut fidèle tant que les armes françaises prospérèrent en Syrie; mais, lorsqu'il crut savoir qu'elles avaient éprouvé des revers devant Acre, il prêta l'oreille aux insinuations des agents de Djezzar et voulut mériter son pardon par quelque service éclatant. Il médita de s'emparer de Damiette. Il répandit, le 18 avril, une proclamation où il annonçait que le sultan El-Kebir avait été tué devant Saint-Jean-d'Acre, et son armée détruite; il en espérait un grand succès, mais elle fit peu d'effet. Trois villages seulement se déclarèrent pour lui; une tribu de Bédouins lui fournit un secours de 200 cavaliers. Le général Lanusse, à la tête de sa colonne mobile, partit du Delta, passa le Nil, entra dans le Charqyeh, et, après diverses marches et contre-marches, le cerna, mit à mort tous ses adhérents et brûla les trois villages qui s'étaient révoltés; l'émir-hadji se sauva à Jérusalem, lui quinzième.

Un imàm du désert de Derne, jouissant d'une grande réputation de sainteté parmi les Arabes de sa tribu, s'imagina ou voulut faire croire qu'il était l'ange El-Mohdi. Cet homme avait toutes les qualités propres à exciter le fanatisme de la multitude : il était éloquent, très-versé dans l'étude du Coran; il passait tout son temps en prières; il vivait, disait-il, sans manger. Tous les matins, au soleil levant, au moment où les fidèles remplissaient la mosquée, on lui portait en cérémonie une jatte de lait; il y trempait ses doigts avec beaucoup de solennité, les passait sur ses lèvres : c'était sa seule nourriture. Il séduisit 120 hommes de sa tribu, se rendit à leur tête dans la petite oasis, y trouva une caravane de 300 Moghrebins qui arrivaient du Fezzàn; il la prêcha, s'en fit reconnaître et la rangea sous ses drapeaux. Il se porta alors sur Damanhour, surprit et égorgea 60 Français de la légion nautique, s'empara de leurs fusils et d'une pièce de canon de 4. La renommée grossit ce petit succès et lui valut un grand nombre de sectateurs; les fellahs accouraient de toutes les parties de la province dans la mosquée de Damanhour, où il prêchait et prouvait jusqu'à l'évidence sa mission divine : « Le Prophète avait dit qu'il enverrait l'ange El-Mohdi au secours des fidèles lorsque ceux-ci se trouveraient dans les circonstances les plus critiques. Or l'Arabie n'avait jamais couru plus de dangers qu'au-

jourd'hui : elle était en proie à une armée innombrable d'Occidentaux idolâtres. Ceux qui combattraient pour la défense de l'islamisme seraient invulnérables; ni les boulets, ni les balles, ni les lances, ni les sabres, ne pouvaient rien contre eux. »

Le colonel Lefebvre, commandant le petit fort d'El-Rahmânyeh, alarmé des progrès que faisait cet imposteur, s'avança sur Damanhour avec 400 hommes. L'ange El-Mohdi marcha à sa rencontre avec 1,000 hommes armés de fusils et 3 ou 4,000 armés de lances et de fourches. Le colonel français, environné de tous côtés, se forma en bataillon carré, et, après avoir soutenu pendant plusieurs heures un combat aussi inégal, il fit sa retraite en bon ordre et rentra dans son fort. Les veuves et les enfants des morts, ceux qui avaient été blessés, éclatèrent en plaintes et adressèrent de vifs reproches à l'ange El-Mohdi. Les balles des Français ne devaient pas atteindre les fidèles; pourquoi donc tant de morts et tant de blessés? L'ange El-Mohdi étouffa ces murmures en s'appuyant de plusieurs versets du Coran : aucun de ceux qui avaient eu en lui une foi vraie n'avait été touché; ceux qui avaient été atteints étaient punis de leur manque de foi. Ainsi son crédit se consolida. Il était à craindre que le Bahyreh tout entier ne se soulevât. Ce malheur fut prévenu par une proclamation des cheiks du Caire; ce qui donna le temps au général Lanusse de quitter le Charqyeh et d'attaquer, le 8 mai, Damanhour. Il passa par les armes tout ce qui voulut faire résistance. Le cadavre de l'ange El-Mohdi lui-même se trouva parmi les morts, quoique ses sectateurs aient longtemps prétendu qu'il vivait et qu'il paraîtrait quand le temps serait venu. Les Égyptiens, dans tous les siècles, furent faciles à émouvoir au nom de la divinité, qu'on leur parlât du bœuf Apis, d'Osiris ou de Mahomet.

Le général Dommartin, commandant de l'artillerie, reçut l'ordre d'inspecter la place d'Alexandrie et les côtes pour en accélérer l'armement. Il partit le 17 juin du Caire, sur une djerme armée, fit rencontre avec les débris de l'armée de l'ange El-Mohdi[1] . . . . à coups de fusil, continuant toujours à naviguer. Il eut en tués ou blessés la moitié de son équipage, il reçut quatre coups de feu et mourut à Rosette des suites de ses blessures. C'était un officier plein de courage. Le général Songis lui succéda dans le commandement de l'artillerie de l'armée.

Un vaisseau anglais de cinquante canons et une frégate mouillè-

[1] Ce paragraphe est écrit au crayon de la main de Napoléon. Dans l'espace laissé en blanc se trouvent quelques mots très-effacés et impossibles à déchiffrer.

rent devant Suez ; ils venaient de Calcutta. Ils firent mine de vouloir s'emparer de la ville ; mais, la trouvant en état de défense, le 5 mai ils levèrent l'ancre, disparurent et retournèrent dans l'Hindoustan.

II. L'escadre de Brest, forte de vingt-cinq vaisseaux de ligne, dont quatre vaisseaux à trois ponts et huit frégates, commandée par l'amiral Bruix, appareilla de Brest le 26 avril. L'amiral Bridport, qui bloquait ce port avec seize vaisseaux de guerre, ne s'aperçut de son départ que trente-six heures après qu'elle avait appareillé. Il la crut destinée pour l'Irlande ; il se rendit à la hauteur du cap Clear. Aussitôt que l'amirauté apprit à Londres cet événement, les vaisseaux de réserve dans les ports de la Manche allèrent renforcer les escadres du cap Clear et du Texel. A la fin de mai l'escadre de Bridport était forte de trente vaisseaux, celle de l'amiral Duncan au Texel de vingt-deux. Ces deux escadres, faisant cinquante-deux vaisseaux, continuèrent à rester en observation pour protéger l'Irlande.

La flotte française s'était dirigée vers l'Égypte et avait passé le détroit de Gibraltar le 4 mai ; mais elle changea de route et mouilla le 9 mai à Toulon. Si elle eût continué sa première direction, elle serait arrivée avant le 16 mai sur les côtes de Syrie ; sa seule présence eût fait tomber Acre et mis à sa disposition les flottes de bâtiments de transport que la Porte avait rassemblées à Rhodes. L'amiral, pour justifier cette fausse marche, allégua, comme c'est l'ordinaire des marins, le mauvais temps et le besoin de se réparer. Il dit aussi qu'il jugeait convenable de se réunir avec l'escadre espagnole ; comme si son escadre n'était pas assez nombreuse pour la croisière d'Égypte, qui n'était que de deux ou trois vaisseaux.

Les uns ont attribué cette fâcheuse conduite à l'irrésolution et au manque de caractère de l'amiral, qui avait épuisé tout ce qu'il avait d'énergie dans la traversée de Brest au détroit ; d'autres, aux ordres qu'il reçut à Cadix par un courrier arrivé de Paris. Ils disent que le Directoire contremanda le mouvement de l'escadre sur l'Égypte, dans la crainte que Napoléon, instruit de ce qui se passait en Europe, ne revînt à Paris pour mettre à profit la position critique du gouvernement, dépopularisé par des défaites, et ne s'emparât de l'autorité.

Le 20 mai, Mazarredo joignit à Toulon l'escadre française avec vingt et un vaisseaux espagnols. Bruix appareilla avec ces quarante-six vaisseaux le 27 mai, croisa entre Gênes et Livourne, y débarqua des vivres et des troupes ; le 9 juin il repassa devant Toulon, entra à Carthagène et à Cadix, et mouilla le 8 août à Brest. Les Anglais,

craignant toujours pour l'Irlande, n'osèrent pas disposer des escadres de l'amiral Bridport et de l'amiral Duncan; ils se contentèrent de faire observer l'amiral Bruix par l'escadre de lord Saint-Vincent, de dix-huit vaisseaux. Bruix fut maître de la Méditerranée pendant tous les mois de mai, juin et juillet. Si le 27 mai, jour où il sortit de Toulon, il eût navigué sur Alexandrie, il y aurait été à la mi-juin; il eût détruit tous les préparatifs de l'expédition d'Aboukir, il eût débloqué et ravitaillé Malte. Il ne fit aucune de ces opérations. Cependant, en croisant sur les côtes de l'Italie, il compromit davantage son escadre qu'il ne l'eût fait en se dirigeant sur Malte et l'Égypte. Ce qui prouve que sa conduite était commandée par des motifs politiques, c'est qu'il n'envoya pas même une escadre légère de cinq ou six bons marcheurs qui eussent fait lever le blocus de Malte, chassé la croisière anglaise d'Alexandrie, porté des nouvelles et quelques secours à l'armée d'Orient. Il ne daigna pas même envoyer une frégate à une armée de 30,000 Français cantonnés dans ces pays éloignés.

Bruix était assez bon marin, il avait de l'esprit, mais il était sans caractère et toujours valétudinaire. Les regrets d'avoir manqué une aussi belle occasion d'assurer les possessions de Malte et de l'Égypte doivent être éternels.

III. La levée du siége de Saint-Jean-d'Acre et la retraite de l'armée exaltèrent la tête si légère du commodore anglais sir Sidney-Smith; il se persuada qu'il était possible d'enlever Alexandrie d'un coup de main, et que cela obligerait cette armée d'invincibles à capituler. Il communiqua sa résolution à Patrona-Bey, vice-amiral turc, et au sérasquier de l'armée de Rhodes, vizir Mustafa, qui avait encore 18,000 hommes, restes de son camp de Rhodes, et 7,000 janissaires d'élite, qui étaient à sa disposition aux Dardanelles. « Avec ces 25,000 hommes, il pouvait se couvrir d'une gloire immortelle, car l'armée française était à moitié détruite, fort mécontente, découragée, prête à se soulever; elle avait éprouvé des pertes énormes par l'effet des batteries hautes et basses des vaisseaux anglais et des frégates, car ils avaient tiré plus de 10,000 boulets; ses pertes en traversant le désert dans les chaleurs de juin n'avaient pas été moins considérables. » Tout en admettant ces assertions, les généraux turcs avaient de la répugnance à s'engager dans une opération en plaine, sans cavalerie et sans aucun attelage d'artillerie. Mais les Mameluks et les Bédouins du désert eurent ordre de se réunir : Ibrahim-Bey et Elfy-Bey, avec les Arabes des trois déserts de la Thébaïde, des

Ermites et de Suez, dans l'Ouâdy de Tomlât; Mourad-Bey, avec les Arabes des oasis de la Syrie, au lac Natroun. Ces deux divisions de cavalerie fournissaient 6 ou 7,000 cavaliers à Mustafa-Pacha; il aurait donc une armée d'au moins 30,000 hommes dans la presqu'île d'Aboukir.

Effectivement, Elfy-Bey et Osman-Bey, avec 300 cavaliers de leur maison, descendirent par la rive droite du Nil, furent joints par 3 ou 400 Bédouins, et campèrent, le 7 juillet, près des puits de Saba'Byâr. Le général de brigade Lagrange, qui s'était mis à leur poursuite, cerna le camp dans la nuit du 9 au 10 juillet, s'empara des bagages, des chameaux, de tous les vivres, et fit prisonniers 30 des plus braves Mameluks. Les deux beys, après beaucoup de vicissitudes, parvinrent à regagner dans la plus grande détresse le désert de la Nubie. Ibrahim-Bey était déjà à deux jours de Gaza lorsqu'il apprit cette déconfiture : il retourna en Syrie. Dans le même temps Mourad-Bey se laissa voir sur la lisière du Fayoum, y rallia quelques centaines de Bédouins, et prit position au lac Natroun. Le général Murat lui donna la chasse avec quelques escadrons de cavalerie et de dromadaires, le joignit, l'attaqua, lui prit un kâchef et 15 Mameluks, lui en tua plusieurs et dispersa le reste dans le désert. Mourad-Bey fit une contre-marche, se porta aux pyramides, monta sur la plus grande, et de là s'entretint par signes pendant toute la journée du 13 avec sa femme, Sidem, qui était montée sur la terrasse de sa maison. Ce prince, chef de cette belle et brave milice, n'était plus suivi que de quelques centaines d'hommes découragés et dénués de tout. Le maître de toute cette productive vallée n'avait plus rien. Quelques jours après, sa femme, inquiète des bruits qui se répandirent contre elle dans la ville au sujet de criminelles intelligences, se rendit chez le général en chef pour en détruire l'effet. Elle fut reçue favorablement, et comprit que chez un peuple civilisé de pareilles dénonciations n'étaient point accueillies. « Si vous aviez voulu voir votre mari, lui dit le général, je lui aurais accordé vingt-quatre heures de suspension d'armes pour donner à lui et à vous cette satisfaction. »

Cependant, que voulait donc le bey? Pourquoi tant de marches au milieu de ces arides déserts, dans une saison brûlante? Pourquoi s'approcher du Caire à l'est et à l'ouest, bravant tant d'embuscades et tant de périls? Cela marquait quelques desseins. Napoléon crut à propos de quitter le Caire et de camper, le 14 juillet, au pied des pyramides avec la commission des sciences et arts. Ces savants employèrent plusieurs jours à considérer, mesurer, étudier ces monu-

ments, qui depuis quarante siècles excitent l'attention des nations. Mourad-Bey disparut dans le désert et se réfugia dans la petite oasis sans avoir été atteint.

IV. C'est dans ce camp des pyramides que, le 15 juillet, à deux heures après midi, Napoléon reçut la nouvelle que treize vaisseaux de 80 et de 74, neuf frégates, trente chaloupes canonnières et quatre-vingt-dix bâtiments de transport chargés de troupes turques avaient mouillé, le 12 au soir, dans la rade d'Aboukir; le fort d'Aboukir devait donc être déjà cerné. On calculait qu'il pouvait se défendre quinze jours; il ne fallait pas perdre de temps pour marcher à son secours, car la position des Ottomans dans l'isthme resterait critique tant qu'ils ne seraient pas maîtres de ce fort. Le quartier général se rendit à Gyzeh, et à dix heures du soir Berthier avait expédié tous les ordres pour mettre l'armée en mouvement, depuis Syene jusqu'à Damiette, depuis El-A'rych jusqu'à Alexandrie. Des commissaires étaient partis pour préparer les vivres sur la route. Le quartier général se mit en marche avant le jour sans rentrer au Caire.

C'était évidemment le reste de l'armée de Rhodes qui exécutait le plan qu'on avait abandonné par l'effet des événements de Syrie; car enfin était-il prudent, avec 20 ou 30,000 Turcs, de vouloir combattre l'armée d'Orient? On comprit alors que le mouvement des beys avait pour but de se joindre à cette armée, qui, venant par mer, était privée de cavalerie. Cependant, pour trouver quelque sagesse dans cette combinaison militaire, il fallait supposer qu'une division anglaise s'y était jointe. Le général en chef donna ses ordres comme s'il eût été assuré que les choses étaient ainsi. Desaix reçut l'ordre d'évacuer toute la haute Égypte et de se porter au Caire; Reynier, qui était à Belbeys, de laisser 300 hommes en observation à Sâlheyeh et de se diriger à marches forcées par le chemin le plus court sur El-Rahmânyeh; Kleber, qui était à Damiette, reçut le même ordre; son dépôt et quelques vétérans seraient suffisants pour la garde de Lesbé [1]. La division Lannes, l'ancienne division Bon, et la cavalerie qui se trouvait au Caire, se mirent en marche à une heure du matin pour se rendre à El-Rahmânyeh. Le général Dugua resta pour commander au Caire avec quelques compagnies de Grecs. Les vétérans et les dépôts formaient les garnisons de la citadelle et de Gyzeh. Ainsi toute l'armée serait réunie dans un seul camp près d'El-Rahmânyeh; cette réunion opérée, elle serait forte de 20,000 hommes d'infanterie, 3,000 chevaux et soixante pièces de canon

[1] E'zbet el-Borg.

attelées. Ces troupes étaient les meilleures du monde; tout ce qui était au pouvoir des hommes, elles le feraient. Le 19 juillet, le quartier général arriva à El-Rahmânyeh, ayant fait trente-six lieues en trois jours.

D'El-Rahmânyeh le général en chef écrivit aux cheiks de Gâma el-Azhar qu'une flotte ottomane-anglaise avait mouillé à Aboukir, y avait débarqué une armée d'Arnautes et de Russes; qu'il allait l'attaquer, l'envelopper, la faire entièrement prisonnière; que sous peu de jours ils verraient au Caire les drapeaux, les canons, les captifs entrer par la porte des Victoires. Il leur recommanda de veiller à la tranquillité publique.

Ceux-ci firent des proclamations pour éclairer les peuples, les mettre en garde contre les menées des malveillants. Les Français n'évacuaient pas l'Égypte, mais se concentraient pour attaquer et faire prisonnière une armée de Russes, d'Arnautes et d'Anglais, qui était débarquée à Aboukir; ils ordonnèrent des prières pour celui que le Prophète protégeait et qui combattait pour garantir le pays des ravages de la guerre. Les Égyptiens restèrent tranquilles.

V. Arrivé à El-Rahmânyeh, on apprit que Mustafa avait débarqué le 14 juillet, s'était emparé du fort d'Aboukir le 16. Cet événement inattendu était de mauvais augure.

La presqu'île d'Aboukir est comprise entre la mer et le lac Ma'dyeh; le côté de la mer, du camp des Romains à Aboukir, est de 8,000 toises; le côté du lac Ma'dyeh, du fort d'Aboukir au pont du canal du Nil, est de 9,000 toises, baigné par l'intérieur de la rade d'Aboukir et le lac Ma'dyeh. L'isthme, du camp des Romains au pont du lac Ma'dyeh, est de 1,150 toises. Cette presqu'île a la forme d'un triangle; l'angle dont le fort d'Aboukir est le sommet est aigu; elle est sablonneuse et couverte de palmiers; il y a au milieu un puits d'eau douce très-abondante, et, en creusant sur le bord de la mer, on trouve fréquemment de l'eau potable. Entre Alexandrette et Aboukir, à peu près à mi-distance, il existe une petite anse où peuvent aborder les chaloupes. La plage est à l'abri des vents du nord-ouest qui règnent presque continuellement dans cette saison. Cette presqu'île contient un grand nombre de hautes dunes. Le fort d'Aboukir bat l'intérieur de la rade et le mouillage; il est environné de récifs qui en rendent l'abord très-difficile aux bâtiments. A 500 toises, dans le prolongement de la côte, est une île dont les canons peuvent protéger le mouillage de quelques vaisseaux de guerre. Du côté de terre, à environ 500 toises du fort, dans la direction d'Alexandrie,

se trouve un beau village, au pied du mamelon du Vizir. A 100 toises en avant de ce mamelon, il y a quelques grosses maisons qui portent le nom de *faubourg d'Aboukir*. A 700 toises du mamelon du Vizir, au sud, est une grande falaise appelée *le monticule du Puits,* située à peu près à égale distance du fort et de l'embouchure du lac Ma'dyeh; elle domine toute la plage du côté de l'intérieur de la rade. A 800 toises du mamelon du Vizir, au sud-ouest, est une seconde falaise appelée *la montagne du Cheik,* qui domine le côté de la haute mer. Ces trois monticules forment un triangle; au milieu est située une plaine rase parsemée de palmiers.

Au mois de février, avant de partir pour la Syrie, le général du Falga avait ordonné au colonel Crétin, directeur du génie à Alexandrie, de raser le village et le faubourg d'Aboukir pour découvrir les avenues du fort, et d'employer les matériaux provenant de ces démolitions à construire une belle demi-lune en maçonnerie, avec fossés et contrescarpe, en avant du fort, afin de lui donner possibilité de résister à quinze jours de tranchée ouverte. Mais le général de brigade Marmont, qui commandait la province, profitant du moment où le quartier général était éloigné, suspendit l'exécution de cet ordre, sous prétexte que les maisons du village étaient utiles pour cantonner ses troupes. Il crut y suppléer en ordonnant au colonel de construire une redoute en terre sur le mamelon du Vizir, entre le village et le faubourg, les dominant tous les deux.

Mustafa-Pacha avait débarqué sans obstacle le 14 juillet; il avait campé sur les monts du Puits et du Cheik, et attaqué la redoute du Vizir. Le commandant du fort s'enferma dans la redoute avec 300 hommes, et laissa le capitaine du génie Vinache dans le fort avec 60 hommes. La redoute était armée de cinq pièces de canon, et tint ferme toute la journée. Mais à cinq heures du soir les tirailleurs turcs pénétrèrent dans le village et menacèrent de couper la redoute du fort. Cernée alors, elle fut enlevée et la garnison sabrée. Le 17, à midi, le fort réduit à peu de monde capitula. Depuis ce temps Mustafa n'avait fait aucun mouvement. Il s'était mis en position, occupant les deux mamelons du Puits et du Cheik. Il attendait l'arrivée de sa cavalerie, de ses attelages et de sa division de janissaires des Dardanelles. Il avait réuni 200 chevaux d'officiers, dont il se servit pour se garder et faire quelques patrouilles.

L'avant-garde de l'armée française se porta à Birket-Gheytâs, où le camp fut tracé pour réunir toute l'armée. De là elle était à portée de tomber sur le flanc gauche de l'armée turque, si celle-ci marchait sur Alexandrie; sur son flanc droit, si elle marchait sur le Nil.

Les travaux d'Alexandrie étaient dans un état aussi satisfaisant qu'on pouvait l'espérer; l'activité et les bonnes directions que leur avait données le colonel Crétin lui attirèrent les éloges du général en chef.

Peu de jours après, 8,000 hommes étaient réunis à Birket-Gheytâs; ce camp fut levé et porté au Puits, au milieu de la presqu'île.

Mustafa n'avait aucune communication avec l'intérieur de l'Égypte; la cavalerie de la garnison d'Alexandrie avait occupé toutes les issues de l'isthme et les tenait fermées : on pouvait, dans cette situation, espérer de le surprendre dans son camp. Mais un capitaine du génie, avec une compagnie de sapeurs et un convoi d'outils, étant parti fort tard d'Alexandrie, s'égara, manqua le camp français, qui était caché derrière des falaises, et se jeta dans les feux de l'armée turque; dix sapeurs furent faits prisonniers. Les Turcs apprirent avec étonnement que l'armée française était à une lieue d'eux; ils passèrent toute la nuit sous les armes et firent leurs préparatifs pour repousser une attaque qui leur paraissait imminente.

VI. Le 25 juillet, avant le jour, l'armée se mit en marche. Le général Murat forma l'avant-garde, composée de la cavalerie, de la brigade Destaing et de quatre pièces de canon, en tout 2,300 hommes; Lannes commandait la droite, de 2,700 hommes avec cinq pièces de canon; Lanusse commandait la réserve, forte de 2,400 hommes et six pièces de canon; le général Davout, qui arrivait du Caire au moment où l'armée se rangeait en bataille, fut placé en observation avec 300 chevaux pour surveiller les communications de l'armée avec Alexandrie et empêcher qu'aucun Bédouin ne s'introduisît dans la presqu'île. Patrona-Bey avait fait entrer dans le lac Ma'dych douze chaloupes canonnières, qui inquiétaient le flanc droit de l'armée. Le général d'artillerie Songis fit avancer deux pièces de 24, trois de 12 et trois obusiers. Les canonnières s'éloignèrent après avoir reçu des avaries assez majeures. Le général Menou était arrivé à neuf heures du matin sur la rive du côté de Rosette avec deux pièces de canon et un bataillon d'infanterie. Les bateaux ennemis, craignant d'être cernés dans ce lac, l'évacuèrent; l'armée ne fut plus inquiétée dans sa marche. Elle fit halte en présence de l'armée ennemie, qui était rangée de la manière suivante : la première ligne, de 8,000 hommes, était divisée en trois corps, celui de droite occupait le monticule du Cheik, celui de gauche le monticule du Puits, le troisième touchait aux maisons du faubourg; la deuxième ligne, forte de 6 ou 7,000 hommes, s'étendait à cheval sur le mon-

ticule du Vizir, appuyant sa droite et sa gauche à la mer; son front n'était que de 450 toises; la réserve, de 4 ou 5,000 hommes, occupait le village d'Aboukir et le fort; là étaient les bagages, le parc et le camp du vizir. Plusieurs chaloupes canonnières étaient embossées en pleine mer, appuyant la droite de la ligne ennemie; d'autres l'étaient dans l'intérieur de la rade, appuyant la gauche; trente pièces de campagne étaient réparties entre la première et la seconde ligne. Le général Songis fit avancer les grosses batteries, engagea la canonnade avec les canonnières de droite et de gauche et les obligea à reculer. Une de celles qui étaient mouillées dans la rade fut coulée bas; presque toutes eurent des avaries plus ou moins majeures. Les divisions se déployèrent alors, la cavalerie sur trois lignes au centre, la brigade Destaing à gauche, la division Lannes à droite; Lanusse en deuxième ligne, avec les guides [1]. On voyait sur les deux monticules du Cheik et du Puits des terres récemment remuées. Les janissaires paraissaient faire bonne contenance. Le pacha, avec ses trois queues, était sur le monticule du Vizir. Des officiers anglais caracolaient à portée des lignes françaises; avec leur curiosité ordinaire, ils s'avancèrent à dix pas et engagèrent la conversation avec des officiers de cavalerie français, au grand scandale et au grand étonnement des Turcs. A une lieue et demie en mer, on apercevait une forêt de mâts; c'était la flotte de guerre et les transports, ainsi que plusieurs canots remplis d'officiers de marine turcs et anglais, parmi lesquels on distinguait le canot de sir Sidney-Smith. Celui-ci était à terre, il faisait les fonctions d'adjudant du pacha; il était son conseil, quoiqu'il n'eût aucune connaissance en tactique ni aucune expérience de la guerre de terre. Le sérasquier de l'armée était le vizir Mustafa, pacha à trois queues, pacha titulaire de la Roumélie. Cette dernière fonction est un des postes les plus importants de l'empire.

VII. Les armées restèrent en présence pendant deux heures dans ce silence avant-coureur de la tempête. La grosse batterie commença le feu contre les canonnières; plusieurs furent coulées bas; les autres coupèrent leurs câbles et s'éloignèrent. La canonnade s'engagea enfin entre les batteries turques placées sur les deux monticules et les batteries de campagne des divisions Lannes et Destaing. Le général Murat fit avancer deux colonnes de cavalerie de quatre escadrons, ayant chacune trois pièces d'artillerie légère; celle de droite se porta entre le monticule du Puits et le monticule du Vizir.

[1] La garde du général en chef.

L'infanterie turque faisait bonne contenance; l'engagement des tirailleurs était très-vif; mais, lorsque les obus et les boulets des pièces d'artillerie légère qui étaient attachées aux colonnes de cavalerie commencèrent à frapper les ennemis par derrière, ils craignirent pour leur retraite et perdirent contenance. Les généraux Lannes et Destaing saisirent l'à-propos, gravirent les deux hauteurs au pas de charge; les Turcs dégringolèrent en descendant dans la plaine, où la cavalerie les attendait; ne pouvant opérer leur retraite, ils furent acculés à la mer, les uns dans l'intérieur de la rade, les autres dans la haute mer. Poursuivis par la mitraille et la fusillade, chargés par la cavalerie, ces fuyards bravèrent les flots. Ils cherchèrent à gagner leurs bâtiments à la nage; mais les neuf dixièmes furent engloutis. Le centre de la première ligne turque marcha alors en avant pour secourir les ailes : ce mouvement était imprudent. Murat commanda par escadron à droite et à gauche et l'enveloppa. L'infanterie de Lanusse, découverte par ce mouvement de notre cavalerie, marcha au pas de charge en colonne par bataillon, à distance de déploiement. Le désordre se mit dans ce centre, pressé entre la cavalerie et l'infanterie. Ne pouvant plus opérer leur retraite, les Turcs n'ont d'autre ressource que de se jeter à la mer, s'échappant par la droite et par la gauche. Ils ont le même sort que les premiers : ils disparaissent engloutis. On n'aperçut bientôt plus sur les flots que plusieurs milliers de turbans et de châles que la mer jeta sur le rivage; c'était tout ce qui restait de ces braves janissaires, car ils méritaient ce nom de braves! Mais que peut l'infanterie, sans ordre, sans discipline, sans tactique? La bataille était commencée depuis une heure, et 8,000 hommes avaient disparu : 5,400 étaient noyés, 1,400 étaient morts ou blessés sur le champ de bataille, 1,200 s'étaient rendus prisonniers; dix-huit pièces de canon, 30 caissons, 50 drapeaux étaient entre les mains du vainqueur.

On reconnut alors la seconde ligne de l'armée ennemie; elle occupait une position formidable. La droite et la gauche étaient appuyées à la mer, flanquées par des chaloupes canonnières et couvertes par dix-sept bouches à feu de campagne. Le centre occupait la redoute du mont du Vizir. Il parut impossible de l'attaquer, même après le succès qu'on venait d'obtenir. Le général en chef pensa à prendre position sur les deux monts que l'on avait occupés, mais il reconnut qu'au pied de la falaise du Puits la plage s'avance en forme de cap dans la rade; une batterie placée à l'entrée de ce cap prendrait à revers toute la gauche de l'ennemi. En effet, elle l'obligea à se pelotonner entre la redoute et le village, par un changement de front, la

gauche en arrière. Ce mouvement laissait un vide de 200 toises sur la gauche de la ligne, où l'on pourrait percer; cela s'exécuta. Conduit par le colonel Crétin, qui ambitionnait la gloire de rentrer le premier dans sa redoute, Murat pénétra par cette trouée avec 600 chevaux. Au même moment, Lanusse et Destaing soutenaient une vive canonnade contre le centre et la droite de l'ennemi. Le 18e de ligne, lancé mal à propos, lâcha pied au moment d'emporter la redoute, et laissa 50 blessés sur le glacis. Les Turcs, selon l'usage, sortirent en foule pour couper la tête de ces malheureux et mériter l'aigrette d'argent. La 69e, irritée de ce spectacle cruel, se lança au pas de charge sur la redoute et y pénétra. La cavalerie, passant entre le village et le mont du Vizir, prit en flanc toute cette seconde ligne et l'accula à la mer. Lannes se dirigea droit sur le village et s'y logea; il se porta de là sur le camp du pacha, où était la réserve. Toute cette extrémité de la presqu'île n'est plus qu'un champ de carnage, de désordre et de confusion. Le pacha, le kandjar au poing, environné des plus braves, fait des prodiges de valeur; il est grièvement blessé à la main par le général Murat, qu'il avait blessé à la tête d'un coup de pistolet. Il cède enfin à la nécessité et se rend prisonnier avec 1,000 des siens. Les autres, épouvantés, fuient devant la mort, et cherchent leur salut dans les flots, préférant ces abîmes à la clémence du vainqueur. Sir Sidney-Smith fut sur le point d'être fait prisonnier, et eut de la peine à gagner sa chaloupe. Les trois queues du pacha, 100 drapeaux, trente-deux pièces d'artillerie de campagne, 120 caissons, toutes les tentes, les bagages, 400 chevaux, restèrent sur le champ de bataille. 3 ou 4,000 fuyards s'étaient réfugiés vers le fort : ils se logèrent dans le village qui est en avant et s'y crénelèrent. Tout ce qu'on fit pour les déloger fut inutile.

La victoire était complète. Le général en chef était dans la redoute du mont du Cheik, lorsqu'une explosion inattendue fit sauter plusieurs pièces de canon. Un cri d'alarme se fit entendre : « La redoute est minée! » Cette terreur panique ne dura qu'une minute.

Le colonel du génie Crétin fut tué d'un coup de fusil; c'était un des meilleurs officiers de cette arme. Le colonel Duvivier, du 14e dragons, fut tué d'un coup de kandjar par un officier du pacha. Il s'était couvert de gloire; il était à la fois intrépide, audacieux et prudent; c'était un des meilleurs colonels de cavalerie de la France. Le général Murat, qui fut grièvement blessé, eut la principale part à la gloire de cette journée. Le général en chef lui dit sur le champ de bataille : « Est-ce que la cavalerie a juré de tout faire aujourd'hui? » L'aide de camp Guibert eut la poitrine percée d'un coup de biscaïen. Comme

on l'encourageait, ce brave jeune homme répondit : « Le courage ne manque pas, mais je souffre trop. » Le colonel Fugière, du 18e de ligne, eut les deux bras emportés par un boulet de canon. « Vous perdez un de vos soldats les plus dévoués, dit-il au général en chef; un jour vous regretterez de ne pas mourir comme moi au champ des braves. »

Le vizir Mustafa avait été conduit au camp, près de l'embarcadère, et traité avec toutes les marques de la plus grande courtoisie. Le lendemain matin, le général en chef lui rendit une visite, à la suite de laquelle le pacha expédia une tartane à Constantinople. Il conseilla à son fils et à son kiàya, qui s'étaient renfermés dans le fort, de se rendre par capitulation, en obtenant la permission de se retirer avec la garnison sur l'escadre. Cette invitation fut communiquée au fort; mais les Osmanlis s'y refusèrent d'une voix unanime. Ils jurèrent de défendre ce poste jusqu'à la dernière extrémité : il fallut ouvrir la tranchée. Le général de division Lannes fut chargé de commander le siége , le chef de bataillon du génie Bertrand d'en diriger les travaux, et le colonel Faultrier d'en commander l'artillerie. Le général en chef se rendit à Alexandrie.

La perte des Français dans cette bataille a été de 200 hommes tués et de 550 blessés. Les Turcs y ont perdu presque toute leur armée : 2,000 tués, 3,000 prisonniers, 10 ou 11,000 noyés; à peine s'il se sauva 1,200 hommes (la garnison du fort est comprise dans ces calculs). Deux petites pièces de canon anglaises, dont le roi d'Angleterre avait fait présent au sultan Selim, furent données à la brigade de cavalerie; on y grava les paroles du général en chef, les noms de Murat, de Crétin, de Duvivier et des régiments de cavalerie.

VIII. Le pacha Mustafa désapprouva l'obstination de son fils. Il lui écrivit de nouveau pour lui faire sentir qu'il avait tort de ne pas épargner un sang précieux et de ne pas profiter de sa position pour sauver les braves qui étaient sous ses ordres. Il y eut une suspension d'armes de quelques heures pour remettre cette lettre. Le chef de bataillon Bertrand en profita pour reconnaître le fort, mais la fusillade s'engagea peu après. Les assiégés s'emparèrent de quelques maisons qui leur étaient nécessaires. Le général Lannes, indigné, voulut les en chasser; l'ingénieur Bertrand l'en dissuada : « Pourquoi perdre du monde contre des hommes désespérés? En supposant qu'on réussît, on en perdrait encore les jours suivants pour se maintenir dans ce village. Il fallait laisser les assiégés tranquilles pendant deux ou trois jours, temps nécessaire pour se préparer à ouvrir la tranchée. L'en-

nemi serait alors contenu dans l'enceinte de son fort sans qu'il en coûtât un seul homme aux assiégeants. »

Le 28 juillet, l'ennemi, fier de son petit succès, fit une sortie et s'empara encore de quelques maisons du village; il devint alors audacieux et sortit, menaçant la redoute du mont du Cheik. Lannes ne put se contenir, marcha à lui, le repoussa, mais fut blessé d'un coup de fusil, qui l'obligea de quitter le siége. Le général Menou le remplaça dans le commandement. La tranchée était ouverte depuis plusieurs jours, les batteries étaient construites, on allait les démasquer, lorsque les assiégés, faisant une nouvelle sortie, s'emparèrent d'une place d'armes. Le général Davout, qui était de tranchée, donna à la tête de la réserve, reprit le village, et jeta les assiégés dans le fort. Trois batteries de gros canon, deux de mortiers commencèrent alors à jouer. Dans la nuit du 30, le mineur s'enfonça pour faire sauter la contrescarpe. Mais le 2 août, à la pointe du jour, sans capitulation, les assiégés sortirent en foule demandant quartier. Ces malheureux manquaient d'eau; le fort était encombré de 1,200 cadavres et de plus de 1,800 hommes mourants. Ce grand nombre de blessés turcs était embarrassant. On les rendit à leur flotte; ce qui établit des pourparlers entre les états-majors.

Mustafa-Pacha avait déjà fait connaître que depuis six mois la guerre était recommencée en Europe, et que les armées françaises avaient été partout battues. Le commodore anglais remit un paquet de gazettes anglaises et de Francfort; elles contenaient les nouvelles des mois d'avril, mai et juin.

La Porte fut avec raison très-mécontente et le témoigna au commodore sir Sidney-Smith, qu'elle accusa de cette fatale entreprise. Djezzar lui reprochait également de l'avoir entraîné dans plusieurs opérations imprudentes, qui lui avaient occasionné de grandes pertes. Les janissaires de Chypre et les équipages accusèrent le vice-amiral Patrona-Bey de complaisance et de soumission aux conseils des infidèles; ils le mirent à mort. Qu'espérait sir Sidney-Smith en conseillant cette fausse opération? Conquérir l'Égypte avec 18,000 hommes d'infanterie indisciplinée, sans cavalerie, sans attelages d'artillerie? Décider l'armée française à négocier son retour en Europe? Mais il ne devait pas ignorer que Napoléon était le maître. Cette conduite doit donc être attribuée à l'ignorance absolue où était cet officier des affaires de terre. Il commit une plus grande faute quelques mois après en jetant, à sa ruine, sur la plage de Damiette, une belle division de janissaires des Dardanelles. Si sir Sidney-Smith ne montra ni jugement, ni raison dans cette guerre, il déploya de

l'intrigue, de l'adresse et de l'activité dans les négociations d'El-A'rych et dans les affaires qui s'ensuivirent; il eut l'art de se rendre important et de subjuguer Kleber.

Le général Murat fut promu au grade de général de division, le colonel Faultrier au grade de général de brigade, et Bertrand au grade de colonel[1].

Les journaux que le commodore anglais eut la complaisance de remettre firent connaître tous les maux qui affligeaient la République. La seconde coalition était victorieuse. Les armées de Russie et d'Autriche avaient battu le général Jourdan sur le Danube, Scherer sur l'Adige, Moreau sur l'Adda. La république Cisalpine était détruite, Mantoue assiégé. Les Cosaques étaient arrivés sur les frontières des Alpes. Masséna se soutenait avec peine dans les rochers de la Suisse.

Une troisième atteinte avait été portée à la Constitution. Les jacobins du Manége avaient levé la tête, et à leur aspect la Vendée avait couru aux armes. De la tribune nationale, on appelait à grands cris le général d'Italie au secours de la patrie. Un barbare, dégouttant du sang des infortunés Polonais, menaçait avec insolence le peuple français. Il n'y avait plus un moment à perdre : Napoléon résolut de se rendre en France, de sauver la patrie de la fureur des étrangers et de celle de ses propres enfants. Il ne lui échappa point que le désastre des armées françaises était le résultat des mauvais plans de campagne adoptés à Paris. Si les armées du Danube, d'Helvétie et du bas Rhin, n'eussent formé qu'une seule masse; si l'armée de Naples et celle d'Italie eussent été réunies en mars sur l'Adige, la République n'eût essuyé aucun revers. Le général russe, qui en avril était vainqueur sur l'Adige, avait laissé arriver en juin l'armée de Naples sur le Pô, Napoléon comprit qu'à son aspect tout changerait; les trois journées du 18 fructidor, du 22 floréal et du 30 prairial avaient détruit la Constitution de 1795, qui désormais n'offrait plus de garantie à personne; il comprit qu'il lui serait facile de se mettre à la tête de la République; il était résolu, à son arrivée à Paris, de lui donner une nouvelle face et de satisfaire l'opinion nationale, qui, dès 1798, l'avait appelé à la tête du gouvernement. La loi du 22 floréal 1798 avait dissipé chez lui tout prestige républicain.

[1] C'est le général Bertrand qui écrivit sous la dictée de Napoléon, à Sainte-Hélène, cette partie des Œuvres comprenant les campagnes d'Égypte et de Syrie.

CHAPITRE XII.

RETOUR DE NAPOLÉON EN FRANCE.

I. Napoléon prend la résolution de retourner en Europe. — II. Le contre-amiral Ganteaume arme à cet effet une division de bâtiments légers. — III. Kleber est nommé commandant de l'armée d'Orient; instructions que lui laisse Napoléon pour l'administration intérieure, les fortifications, la défense des frontières et les affaires politiques. — IV. Napoléon quitte l'Eygpte; son arrivée à Fréjus le 9 octobre 1799.

I. Tant que cette seconde coalition existerait et que la France aurait à soutenir la guerre sur ses frontières, elle ne pourrait envoyer aucun secours à l'armée d'Orient, et la Porte ne voudrait entendre à aucune transaction; il serait donc impossible de rien entreprendre en Asie; il faudrait se borner à conserver l'Égypte, à en perfectionner l'administration, à en accroître les moyens de défense. L'Égypte n'était d'ailleurs menacée d'aucun côté. Les naturels du pays étaient soumis, le plus grand nombre était affectionné. Les Mameluks n'étaient plus rien. Les deux armées que la Porte avait réunies en Syrie et à Rhodes, au commencement de la campagne, étaient détruites. La première avait perdu 6,000 hommes aux diverses affaires d'El-A'rych, 8,000 à Jaffa, 6,000 à Saint-Jean-d'Acre; 30,000 avaient été dispersés au mont Thabor; quarante bouches à feu composant son équipage de campagne avaient été prises à Jaffa, ainsi que ses magasins et ses équipages d'outres. La seconde armée avait perdu 12,000 hommes à Saint-Jean-d'Acre, savoir : 4,000 hommes composant les deux premiers secours détachés de cette armée, 8,000 hommes qui étaient arrivés le 7 mai. 18,000 hommes venaient de périr sur le champ de bataille d'Aboukir; trente-deux bouches à feu formant son équipage de campagne y avaient été prises, ainsi que le vizir Mustafa, pacha de Roumélie, commandant en chef. La Porte n'avait plus aucun corps de troupes réuni, si ce n'est 7 ou 8,000 janissaires, formant l'arrière-garde de l'armée de Rhodes, qui n'avaient pas eu le temps d'arriver à Aboukir et qui se trouvaient aux Dardanelles. Le grand vizir avait quitté Constantinople, passé le Bosphore et était campé à Scutari avec 4,000 hommes, qui formaient sa maison. Il lui fallait bien du temps pour rassembler une armée. Il n'était pas au pouvoir des janissaires de la

Porte de lutter contre l'armée française. Une force européenne pouvait sans doute arriver par mer, débarquer à Aboukir ou à Damiette; mais, depuis que la seconde coalition avait renouvelé la guerre, l'Égypte était devenue un objet secondaire. C'était dans Milan, dans Amsterdam ou dans Bruxelles, peut-être dans les plaines de Flandre ou de Champagne, que l'Angleterre voulait désormais reconquérir l'Égypte.

L'armée française avait perdu, depuis le 1er janvier 1799, en Syrie : 700 hommes morts aux hôpitaux, spécialement par la peste; 500 tués sur les champs de bataille de Syrie; 200 morts aux hôpitaux d'Égypte, mais blessés en Syrie; 650 tués dans la haute et la basse Égypte, sur les divers champs de bataille, ou morts par suite de leurs blessures (les pertes essuyées à Aboukir y sont comprises); 400 hommes étaient morts de maladie dans les hôpitaux : l'armée avait donc perdu 2,650 hommes. Nous avons dit qu'elle était de 29,700 hommes au 1er janvier 1799; il lui restait donc 27,050 hommes au 1er septembre 1799, dont 400 étaient des vétérans, mais bons pour le service des places. La cavalerie comptait 3,000 chevaux en état d'entrer en campagne; l'artillerie avait un matériel très-considérable, capable de suffire aux pertes de plusieurs campagnes. Les arsenaux d'Alexandrie et de Gyzeh étaient en activité; les hôpitaux et les lazarets étaient aussi bien établis qu'ils le sont en France. L'armée pouvait réunir sur le champ de bataille 24,000 hommes, outre 2,000 auxiliaires; 3,050 hommes étaient ou vétérans, ou malades, ou non combattants, ou hommes de dépôt. Les équipages des flottilles d'Alexandrie et du Nil n'étaient pas compris dans cette force.

En partant de France, le général en chef avait été revêtu d'une autorité illimitée. Il avait reçu carte blanche du gouvernement, soit pour les affaires de Malte, soit pour celles d'Égypte et de Syrie, soit pour celles de Constantinople et des Indes. Il avait la faculté de nommer à tous les emplois, même de choisir son successeur et d'opérer son retour en France, quand et comme il le voudrait. Il avait des pouvoirs, revêtus de toutes les formes et scellés du grand sceau, pour traiter avec la Porte, la Russie, les diverses puissances des Indes et les régences d'Afrique. Sa personne était désormais aussi inutile en Orient qu'elle était nécessaire en Occident; tout lui annonçait que le moment désigné par le destin était enfin arrivé.

II. Il confia sa résolution de passer en Europe au contre-amiral Ganteaume, et lui ordonna de préparer les deux frégates *la Muiron*

et *la Carrère*, et les deux petits chebecs *la Revanche* et *la Fortune*. Les deux frégates étaient de construction vénitienne, ayant un peu plus de capacité que les frégates de 44 françaises; mais, comme elles tiraient moins d'eau, elles tenaient moins bien le vent; elles pouvaient soutenir un combat, mais, chassées par des forces supérieures, elles ne pouvaient leur échapper. Cette petite division fut approvisionnée de trois mois d'eau et quatre mois de vivres pour les équipages et 400 passagers.

Pendant que ces préparatifs se faisaient dans l'arsenal d'Alexandrie, le quartier général arriva au Caire. Le vizir Mustafa y avait fait son entrée quelques jours avant. La vue des trophées de la bataille d'Aboukir excita la satisfaction de la population du Caire. Napoléon s'occupa avec la plus grande activité à pourvoir à tous les besoins de l'armée. Il fit acheter tous les draps de Carcassonne ou de Landrecies, quelle qu'en fût la couleur, car il était impossible d'en trouver de bleus, et détermina la couleur qu'auraient les nouveaux uniformes de chaque régiment. Il effectua dans l'administration du pays plusieurs changements que l'expérience avait fait juger nécessaires; mais on était encore trop mal éclairé sur des points importants pour qu'il fût possible d'opérer des changements plus considérables. Les difficultés de la langue et la mauvaise volonté que mettaient les Coptes à donner des lumières retardèrent longtemps la connaissance des affaires de finances. La fête du Prophète fut célébrée avec une pompe qui excita la plus vive reconnaissance de la part du vizir Mustafa et des officiers faits prisonniers soit à Aboukir, soit en Syrie. Le lendemain de cette fête, le général en chef envoya plusieurs officiers prisonniers qui étaient le mieux disposés à Constantinople et à la Mecque. Leur récit produisit une sensation avantageuse.

La commission des sciences et arts attendait la soumission de la haute Égypte pour y faire un voyage. M. Denon, qui avait suivi le quartier général de Desaix, était de retour. Les croquis, les notes de son portefeuille excitaient l'émulation des autres savants et artistes. Les membres de la commission s'embarquèrent sur trois djermes bien meublées et bien armées, visitèrent, dessinèrent et décrivirent les monuments de la haute Égypte. Ils employèrent plusieurs mois à cet intéressant voyage, que l'Europe réclamait depuis tant de siècles.

Le contre-amiral Ganteaume manda, en date du 13 août, que les quatre bâtiments seraient prêts à prendre la mer le 20; toutefois, qu'il ne fallait pas penser à pouvoir le faire, avec quelque probabilité de succès, avant le mois de novembre; alors les vents souffleraient du sud et les longues nuits seraient favorables. Mais le 19 août,

à cinq heures du matin, arriva au Caire un dromadaire porteur de dépêches de l'amiral; il mandait que, par un bonheur inattendu, la croisière anglaise avait disparu, ne laissant qu'un petit brick en observation devant le port; qu'en conséquence sa division serait mouillée le 24 à midi hors des passes; qu'il fallait être rendu sur le bord de la mer le 24 avant midi, afin qu'il pût appareiller et profiter des vents de terre pour s'éloigner de la côte. Cette nouvelle inattendue ne laissa plus au général en chef que le temps de dicter ses dernières instructions et de désigner les personnes qui devaient l'accompagner. Il n'y avait pas un moment à perdre pour mettre à profit cette heureuse circonstance.

III. Le général Desaix était l'officier le plus capable de commander l'armée d'Orient, mais il était plus utile en France. Kleber tenait le second rang; Reynier, le troisième. Napoléon pensa un moment à les emmener tous trois en France, en laissant le commandement de l'armée au général Lanusse; mais, considérant les dangers attachés à la traversée, il sentit la convenance de laisser à l'armée d'Orient un général capable : il fit choix du général Kleber.

Il dicta en même temps trois mémoires sur l'état des affaires et ses projets. Le premier contenait les principes qui l'avaient dirigé dans son gouvernement d'Égypte. Il y disait :

MÉMOIRE SUR L'ADMINISTRATION INTÉRIEURE.

« L'Arabe est l'ennemi des Turcs et des Mameluks. Ceux-ci ne l'ont gouverné que par la force; leur pouvoir était tout militaire. La langue turque est aussi étrangère aux naturels du pays que la langue française. Les Arabes se croient d'une nature supérieure aux Osmanlis. Les ulemas, les grands cheiks sont les chefs de la nation arabe; ils ont la confiance et l'affection de tous les habitants de l'Égypte : c'est ce qui a, dans tous les temps, inspiré aux Turcs et aux Mameluks tant de jalousie contre eux, et les a décidés à les tenir loin du maniement des affaires publiques. Je n'ai pas cru devoir imiter cette politique. Il nous est impossible de prétendre à une influence immédiate sur des peuples pour qui nous sommes si étrangers; nous avons besoin, pour les diriger, d'avoir des intermédiaires; nous devons leur donner des chefs, sans quoi ils s'en choisiront eux-mêmes. J'ai préféré les ulemas et les docteurs de la loi : 1° parce qu'ils l'étaient naturellement; 2° parce qu'ils sont les interprètes du Coran, et que les plus grands obstacles que nous avons éprouvés et que nous éprouverons encore proviennent des idées religieuses; 3° parce que ces

ulemas ont des mœurs douces, aiment la justice, sont riches et animés de bons principes de morale. Ce sont sans contredit les plus honnêtes gens du pays. Ils ne savent pas monter à cheval, n'ont l'habitude d'aucune manœuvre militaire, sont peu propres à figurer à la tête d'un mouvement armé. Je les ai intéressés à mon administration. Je me suis servi d'eux pour parler au peuple, j'en ai composé les divans de justice; ils ont été le canal dont je me suis servi pour gouverner le pays. J'ai accru leur fortune; je leur ai en toutes circonstances donné les plus grandes marques de respect. Je leur ai fait rendre les premiers honneurs militaires; en flattant leur vanité, j'ai satisfait celle de tout ce peuple. Mais ce serait en vain qu'on prendrait ces soins pour eux, si on ne se montrait pas pénétré du plus profond respect pour la religion de l'islamisme, et si on permettait aux Coptes chrétiens, grecs et latins, des émancipations qui changeassent leurs rapports habituels. J'ai voulu qu'ils fussent encore plus soumis, plus respectueux pour les choses et les personnes qui tenaient à l'islamisme, que par le passé.

» La Porte était en possession de nommer à toutes les places de cadi. J'ai éprouvé bien des difficultés à changer cet usage et à décider les ulemas à reprendre une prérogative qu'ils avaient perdue. Il est important de maintenir ce que j'ai fait.

» Le Caire est la seconde clef de la sainte Kaaba; la Mecque est le centre de la religion mahométane. La politique des sultans de Constantinople a été de discréditer le chérif de la Mecque, de restreindre et d'annuler les relations des ulemas avec la Mecque. Mes intérêts ont dû naturellement me porter à suivre une marche inverse. J'ai fait revivre d'anciens usages, je me suis concilié l'amitié du chérif, et j'ai fait tout ce qu'il était possible pour multiplier et accroître les relations avec la sainte cité.

» Il faut se donner les plus grands soins pour persuader aux Musulmans qu'on aime le Coran et qu'on vénère le Prophète. Un seul mot, une seule démarche mal calculée, peut détruire le travail de plusieurs années. Je n'ai jamais permis que l'administration agît directement sur les personnes ou le temporel des mosquées; je m'en suis toujours rapporté aux ulemas et les ai laissés agir. Dans toute discussion contentieuse, l'autorité française doit être favorable aux mosquées et aux fondations pieuses. Il vaut mieux perdre quelques droits et ne pas donner lieu à calomnier les dispositions secrètes de l'administration sur ces matières si délicates. Ce moyen a été le plus puissant de tous, et celui qui a le plus contribué à rendre mon gouvernement populaire. La contribution de six millions qu'à mon arrivée

j'ai été obligé de lever sur la ville a excité moins de murmures et a été payée avec plus de facilité parce que je n'ai employé que les cheiks pour la répartir et la percevoir, et les habitants ont vu avec satisfaction qu'il n'y avait eu ni avanie, ni aucun de ces actes arbitraires qui déshonoraient l'administration des Turcs et des Mameluks.

» Les Coptes sont en possession de l'administration des finances et de la levée des contributions ; il faut les y maintenir, et avoir l'œil à ce que les Turcs ne s'immiscent pas dans cette partie importante de l'administration, qu'il faut avec le temps faire passer entre les mains des Européens. Les Mameluks n'existent plus comme puissance; ils sont utiles comme corps de milice subordonnée; ils sont ennemis nés des Arabes et des cheiks; ils peuvent rendre des services dans bien des circonstances. On gagnera Mourad-Bey et Ibrahim-Bey en leur donnant le titre de prince, les autres beys en leur donnant le rang de général, et les rétablissant dans leurs propriétés. Il faut cependant veiller à ce que les beys réunis n'aient jamais plus de 900 ou 1,000 cavaliers. On les emploiera à contenir les Arabes du désert conjointement avec six régiments de dromadaires, qu'on lèvera à cet effet. On s'emparera de tous les puits des six déserts, afin de pouvoir exercer une juridiction directe sur toutes ces tribus errantes.

» Il ne faut pas perdre de vue qu'Alexandrie doit être un jour la capitale du pays. On doit donc favoriser la branche du Nil du côté de Rosette plutôt que celle du côté de Damiette; faire couler dans le Bahyreh un plus grand volume d'eau, même au détriment du Charqyeh; rétablir le canal d'El-Rahmânyeh à Alexandrie; enfin favoriser le port d'Alexandrie, en en faisant le seul débouché pour le commerce avec l'Europe, et en rétablissant toutes les anciennes communications entre la basse Égypte, le Fayoum et le Bahyreh. Les fortifications permanentes, les magasins, les hôpitaux, les arsenaux, les moulins à vent, les manufactures, doivent être construits de préférence à Alexandrie, où il faut attirer par tous les moyens de faveur de fortes populations de Grecs, de Juifs et de Chrétiens de Syrie.

» Il faut favoriser Suez au détriment de Qoseyr, en faire un seul dépôt pour l'importation des cafés, des épices, et pour les exportations des marchandises de l'Europe et de la basse Égypte. Le commerce de Qoseyr doit se borner à l'exportation des denrées de la haute Égypte.

» Il faut insensiblement accoutumer le pays à la levée d'une conscription pour recruter l'armée de terre et l'armée de mer. Il faut surtout se procurer chaque année plusieurs milliers de noirs du

Sennaar, du Dàrfour, et les incorporer dans les régiments français, à raison de 20 par compagnie. Accoutumés aux déserts, aux chaleurs de l'équateur, après trois ou quatre ans d'habitude et d'exercice, ce seront de bons soldats et des soldats dévoués.

» Il faut se conformer aux manières des Orientaux, supprimer le chapeau et les culottes étroites, et donner à l'habillement de nos troupes quelque chose de l'habillement des Moghrebins et des Arnautes. Ainsi vêtues, elles paraîtraient aux habitants une armée nationale; cela cadrerait donc avec les circonstances du pays. »

MÉMOIRE SUR LES FORTIFICATIONS.

« L'Égypte ne peut pas être attaquée par la frontière du sud. Si, il y a plusieurs milliers d'années, elle fut conquise par une irruption d'Éthiopiens, c'est qu'alors le haut Nil était habité par de nombreuses et puissantes nations, dont il ne nous reste plus que de magnifiques ruines que l'on voit dans l'île de Meroë et dans les plaines du Sennaar. Elle ne peut pas être davantage attaquée par la frontière de l'ouest. Les califes Fatimites arrivèrent, il est vrai, dans le xe siècle par ce côté; c'est qu'alors la Cyrénaïque et le pays des Mariotes contenaient de grandes villes et de grandes populations qui ne subsistent plus. D'ailleurs les Fatimites n'eurent pas besoin d'employer la force pour s'établir en Égypte, ils n'eurent besoin que de l'influence des opinions religieuses. Derne est la première ville qu'on trouve aujourd'hui sur cette frontière; elle est habitée par 7,000 Arabes et est séparée d'Alexandrie par plus de 150 lieues de désert. La mer Rouge couvre l'Égypte à l'est; cet obstacle est d'autant plus considérable que la vallée du Nil est séparée de la mer Rouge par des montagnes escarpées et des déserts arides. On ne peut donc pénétrer du côté de l'est qu'en traversant l'isthme de Suez par le chemin de Gaza, El-A'rych, Qatyeh et Sàlheyeh; ce chemin traverse un désert de soixante et dix lieues, qui est presque impraticable pour une armée pendant six mois de l'année, et qui dans toutes les saisons exige une immense quantité de chameaux et d'outres. L'Egypte est dans une circonstance unique. Sur six cents lieues de frontières de terre, elle n'est attaquable que par un seul chemin. C'est en effet par cette route que Cambyse et ses successeurs, les rois de Perse, ceux de Syrie, après eux Alexandre, les Séleucides, les terribles Moslems, les califes de Bagdad, les Tartares, les Ottomans, l'ont envahie.

» Une forteresse à El-A'rych, une de moindre importance à Qatyeh, un fort à Sàlheyeh, un petit fort dans l'Ouàdy de Tomlàt,

six tours pour chacun des puits intermédiaires depuis El-A'rych jusqu'à Sâlheyeh et depuis Sâlheyeh jusqu'à Suez, accroîtraient beaucoup l'obstacle naturel qu'offre cette frontière.

ARMEMENT.

	PIÈCES d'un calibre supérieur à 12.	PIÈCES d'un calibre inférieur.	OBUS ou MORTIERS.	TOTAL des BOUCHES A FEU.	FORCE des GARNISONS.
					Hommes.
El-A'rych.	6	9	8	23	400
Qatyeh.	2	6	2	10	150
Sâlheyeh.	4	6	4	14	200
Six tours.	»	12	»	12	120
Ouâdy de Tomlât. .	2	6	2	10	130
TOTAUX. . . .	14	39	16	69	1,000

» J'ai fait démolir le village d'El-A'rych ; il faut achever de construire la casemate dans l'intérieur du fort, le chemin couvert et un glacis, une contrescarpe et les redans en maçonnerie pour découvrir et battre les bas-fonds.

» La frontière du nord est couverte par la Méditerranée. Sur cent vingt lieues de côtes, un débarquement ne peut s'opérer que sur trois points : Alexandrie, Aboukir et Damiette.

» Alexandrie, étant une place forte, le centre de toute la défense, de toute l'administration, est mise à l'abri de toute surprise ; la plage du Marabout se trouve comprise dans ses fortifications. Tant que l'armée française sera maîtresse de cette ville, elle pourra être secourue, et l'Égypte ne sera pas perdue sans ressource. Provisoirement il faut rétablir l'enceinte des Arabes, la couvrir par un chemin couvert et un glacis ; creuser au pied de la muraille un profond fossé de 10 toises de largeur et de 3 de profondeur, le remplir d'eau de la mer ; construire quatre forts, un en avant de la porte de Rosette, un à la colonne de Pompée, un intermédiaire, et un quatrième du côté du fort des Bains ; couvrir ces forts d'inondations et de fossés pleins d'eau, avec une redoute casematée pour 200 hommes. Le fort du cap Figuier, qui doit être fermé à la gorge, celui des Bains, le fort Turc, le fort Triangulaire, le Phare, le Pharillon, le fort Turc du Port-Neuf, à l'extrémité de l'enceinte des Arabes, formant huit forts, contiendront huit batteries de côte qui défendront les deux ports et croiseront leurs feux à 1,500 et 1,800 toises. Le fort du Marabout est de la plus haute importance, puisqu'il

défend l'entrée des passes et une plage propre à un débarquement. En rasant la mosquée qui est dans l'île et en la convertissant en une bonne casemate, on peut rendre ce fort de la plus grande résistance. Aussitôt que cela sera possible, il faudra fermer par une muraille les deux quais du Port-Vieux et du Port-Neuf, afin d'être à l'abri d'une surprise et d'économiser les hommes nécessaires à la défense. Trois cents bouches à feu de tout calibre, 6,000 hommes de garnison, dont 300 de cavalerie, 3,000 marins des équipages des vaisseaux de guerre et de la flottille, 2 ou 300 canonniers de terre, 1,000 vétérans et hommes de dépôt, 1,500 hommes de bonne infanterie, mettront cette place à l'abri de l'insulte.

» Aboukir est défendu par un fort qui, dans son état actuel, est trop faible. Il faut lui donner une résistance de quinze jours de tranchée, en construisant des ouvrages en maçonnerie. Il faut bâtir dans l'îlot d'Aboukir une tour casematée, servant de réduit à une batterie de côte qui batte la haute mer et l'intérieur de la rade; autant à l'embouchure du lac Ma'dyeh. Il faut construire sur le mont du Puits un fort comme le fort Crétin, protégeant une batterie de côte.

ARMEMENT.

	PIÈCES de 36 ou 24.	PIÈCES DE 16 OU 12 à boulets rouges.	MORTIERS.	OBUSIERS OU PIÈCES de petit calibre	TOTAL.	GARNISON.
						Hommes.
Fort d'Aboukir. . . .	8	2	3	6[1]	19	200
Ilot d'Aboukir. . . .	10	2	3	3	18	180
Fort de l'embouchure du lac Ma'dyeh. .	4	2	2	3	11	130
Fort du Puits. . . .	6	2	2	4	14	150
TOTAUX. . . .	28	8	10	16	62	660

[1] Dont 2 de campagne.

» Par leur seule inertie, ces fortifications défendront le débarquement, puisque les boulets, les obus et les bombes se croiseront sur la plage et dans la rade. Lors de l'apparition d'une escadre ennemie, la garnison d'Alexandrie détachera deux bataillons de 400 hommes, un escadron de 180 hommes et huit pièces de campagne, auxquelles se joindront les six pièces de campagne des trois forts, ce qui fera quatorze. Cette force mobile, manœuvrant entre les forts, rendra impossible tout débarquement.

» Un débarquement ne peut s'effectuer à Damiette que pendant la belle saison, et même alors il arrive souvent que les bâtiments chassent dans la rade. L'armement de la tour au milieu du boghâz et l'achèvement de Lesbé, quelques prames ou chaloupes canonnières embossées dans l'intérieur des passes, défendront ce point, moins important que les deux autres. 500 hommes et trente-six pièces de tout calibre, compris six pièces de campagne, seront suffisants.

» Après avoir pourvu à la défense des trois seuls points où une armée peut débarquer, il faut assurer le cabotage et surtout le départ et l'arrivée des avisos et des bâtiments de commerce pour communiquer avec la France. A cet effet il faut occuper : 1° El-Baretoun, où il y a des ruines, de l'eau, des arbres, un bon port ; 2° deux points sur la côte, intermédiaires entre le port et Alexandrie, pour protéger le cabotage. Le fort Julien défend suffisamment la passe de Rosette. Il faudrait à l'embouchure de la passe de Bourlos une tour avec deux pièces de 18, une pièce de campagne, 30 hommes de garnison et une chaloupe canonnière, à fond plat, armée de deux grosses pièces, qui puisse dominer le lac et s'embosser à son embouchure sous la protection de la tour; autant au lac Menzaleh, aux bouches de Dybeh, d'Omm-Fareg et de Peluse; ce qui ferait huit pièces de gros calibre, huit pièces de 18, quatre pièces de campagne et 200 hommes. Mon intention est de diriger des bâtiments sur El-Baretoun et sur le lac Menzaleh. Ceux-ci reconnaîtront le Carmel, fileront le long de la côte du désert sur Tyneh et débarqueront dans le lac. »

MÉMOIRE SUR LA DÉFENSE DE L'ÉGYPTE.

» L'Égypte peut être attaquée, 1° par une armée qui se réunirait en Syrie, partirait de Gaza, traverserait le désert de l'isthme de Suez et déboucherait dans la plaine du Nil; 2° par une armée qui débarquerait sur les côtes de la Méditerranée; 3° par une opération combinée de deux armées, dont l'une, de Gaza, pénétrerait par le désert, et l'autre débarquerait sur les côtes de la Méditerranée. Une armée turque préférera prendre le premier parti, une armée anglaise le second; et, s'il est question d'adopter le troisième parti, les Turcs opéreront par le désert et les Anglais par la mer.

» 1° Cambyse, Xerxès, Alexandre le Grand, Amrou, l'empereur Selim, entrèrent en Égypte, avec une seule armée, par le désert de Gaza à Peluse. Artaxerxès, roi de Perse, l'attaqua par deux armées, une traversant le désert, l'autre débarquant à la bouche de Dybeh; mais il fut battu et échoua. Ochus, un de ses successeurs, l'attaqua

avec trois armées : celle de mer entra dans le Nil et débarqua au Ventre de la Vache; la seconde investit Peluse pour en faire le siége; la troisième se dirigea sur Saba'-Byâr. Le roi d'Égypte se porta contre la colonne qui était au Ventre de la Vache, mais elle était déjà retranchée. Ochus réunit ses trois armées, s'empara de Memphis et du pays. Antigone, un des successeurs d'Alexandre, se porta par terre de Gaza à Peluse, et son fils, par mer; mais la flotte fut dispersée par les mauvais temps, ce qui fit échouer l'expédition. Antiochus fut battu à Reyfah par Ptolémée Évergète, qui passa le désert et marcha à sa rencontre. Saint Louis et Napoléon l'attaquèrent par mer avec une seule armée; le premier débarqua à Damiette, et, après un an de campagne, fut battu et fait prisonnier par les Mameluks. Le second débarqua au Marabout, s'empara dans le premier mois de toute la basse Égypte, de la capitale et ensuite de tout le pays; il détruisit l'empire des Mameluks.

» La Turquie n'est plus un État, c'est une réunion de pachaliks indépendants, gouvernés selon les vues, les intérêts et les passions des pachas. Elle ne peut plus mettre sur pied ces nombreuses armées qui ont effrayé l'Europe dans les siècles précédents. La milice turque est sans discipline, sans organisation, sans instruction, sans tactique. 50 ou 60,000 hommes, moitié à cheval et moitié à pied, armés de fusils de tous les calibres, d'armes blanches de toutes les espèces, forment une foule d'hommes, mais ne méritent pas le nom d'armée. La Turquie ne peut mettre sur pied que des armées comme celle du mont Thabor; celle d'Aboukir était formée de troupes d'élite d'Europe. Une armée turque de 60,000 hommes comptera à peine 40,000 combattants; elle est incapable de résister au choc d'une division française de 6,000 hommes. Elle fera investir El-A'rych par son avant-garde, et tiendra ses divisions en échelons aux puits de Zâouy, de Reyfah et à Khân-Younès. Il lui faudra vingt jours pour prendre El-A'rych; il lui en faudra autant pour prendre Qatyeh. L'armée française aura le temps de se réunir au bois de Qatyeh et d'attendre l'ennemi à la lisière du désert. 20,000 hommes de l'armée d'Orient dans une pareille position battront 200,000 Turcs et les refouleront dans le désert.

» Si une armée anglaise veut seule conquérir l'Égypte, il faut qu'elle soit de 35,000 hommes d'infanterie, de 3,000 de cavalerie, de 1,000 d'artillerie et d'état-major. Elle débarquera à Aboukir, s'emparera des quatre forts, du fort Julien, de la ville de Rosette, du lac Ma'dyeh. Ayant ainsi bien assuré ses subsistances, elle assiégera Alexandrie; elle pourra prendre cette place avant que l'armée

française soit toute réunie, ou battre cette armée si elle voulait en faire lever le siége. Alexandrie prise, l'Égypte est perdue pour la France. Sans quitter les bords de la mer, sans perdre de vue les mâts de leurs vaisseaux, les Anglais auront fait la conquête de ce beau pays et garanti leurs possessions des Indes. Mais l'Angleterre n'a pas dans ce moment-ci une telle armée disponible; elle lui est nécessaire pour contenir l'Irlande, pour protéger le Portugal. Les frais d'un pareil armement, qui devrait être fait dans la Tamise pour agir sur le Nil, absorberaient des sommes immenses.

» 3° Il est donc plus probable que, si l'Égypte est sérieusement attaquée, elle le sera par une opération combinée. Une armée turque de 40 à 50,000 hommes traversera le désert de Gaza à Sâlheyeh; une armée anglaise de 15,000 hommes, ayant 1,500 chevaux de cavalerie et 500 d'artillerie, débarquera sur les côtes de la Méditerranée. Ces deux armées réunies feraient une force double de celle de l'armée d'Orient. Quelle est la saison la plus propre pour une opération pareille? Quel est le point de la côte où devrait débarquer une armée anglaise? L'opération doit commencer le 1er avril. L'armée turque se portera sur El-A'rych, ouvrira la tranchée : ses vivres et son équipage de siége lui seront portés par eau; la mer est bonne après l'équinoxe de printemps. El-A'rych pris, elle investira Qatyeh, la mer pourra également lui transporter ce qui lui est nécessaire; on sera alors en mai. La flotte anglaise mouillera dans la rade de Damiette; elle aura des canonnières armées de 24, tirant 18 pouces d'eau au plus, qui entreront dans le lac Menzaleh par les trois bouches, s'en empareront et se mettront en communication avec l'armée turque. L'armée anglaise prendra possession en avant de Damiette, derrière le canal d'Achmoun; ou même, sans aller si loin, la jonction des deux armées s'opérera soit en faisant filer de Qatyeh l'armée turque par l'isthme qui sépare le lac Menzaleh de la mer, en construisant des ponts de bateaux sur les trois bouches de ce lac, soit par un mouvement combiné en avant du lac.

» Aussitôt que ce projet de l'ennemi serait démasqué, l'armée française tout entière se réunirait sur Sâlheyeh; il lui faudrait plusieurs semaines pour cela; elle devrait évacuer toute la haute Égypte. Du camp de Sâlheyeh elle se portera sur El-A'rych pour en faire lever le siége et battre l'armée turque, ou sur Qatyeh, si déjà El-A'rych est pris; ou bien elle marchera pour attaquer l'armée anglaise avant sa jonction avec l'armée turque. Vaincue, elle doit avoir préparé sa retraite sur Alexandrie par le Delta. Elle peut disputer le terrain couvert par les branches du Nil et gagner le temps néces-

saire pour achever l'évacuation du Caire. Elle doit se défendre à Alexandrie jusqu'au dernier moment, car les jours qui se succèdent ne se ressemblent pas; des accidents changent l'état politique des nations; enfin, plus l'armée française prolongerait sa défense, plus elle tiendrait paralysée l'armée anglaise, qui ne pourrait se porter ailleurs, et plus celle-ci ferait de pertes.

» Mais si, au lieu de débarquer à Damiette, l'armée anglaise débarquait à Aboukir, les chances seraient plus favorables à l'armée française. Il faudrait alors qu'elle se réunît sur Alexandrie en aussi peu de jours que possible, et qu'elle attaquât l'armée anglaise avant qu'elle se fût emparée du fort d'Aboukir. Si l'armée française est victorieuse, l'Égypte est sauvée; si au contraire elle est battue, elle doit livrer Alexandrie à ses propres forces, se porter rapidement sur Sàlheyeh, à la rencontre de l'armée turque, la battre, la chasser dans le désert et revenir alors sur les Anglais; la partie peut encore être sauvée. Mais, si l'armée française est de nouveau battue par les Turcs, il ne lui reste plus qu'à se concentrer dans Alexandrie et à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. On voit, par cette analyse, l'importance de la possession d'El-A'rych, que je considère comme la sentinelle avancée ou une des clefs du pays. Elle sépare et tient éloignées l'une de l'autre l'armée qui traverserait le désert et celle qui débarquerait sur les côtes de la Méditerranée. »

MÉMOIRE SUR LES AFFAIRES POLITIQUES.

« Il faut envoyer des chargés d'affaires au Sennaar, en Abyssinie et au Dàrfour; j'ai demandé aux princes de ces pays d'en envoyer au Caire. Toutes leurs relations avec l'Égypte sont des affaires de commerce; mais, outre le but commercial, j'avais celui de me ménager les moyens de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et d'organiser un achat régulier de 10,000 esclaves par an, de l'âge de quatorze à dix-huit ans; 20,000 seraient incorporés dans l'armée à raison de 20 par compagnie, et les autres formeraient des corps auxiliaires ayant des cadres français. Cela tiendrait lieu de renforts, si la République ne pouvait pas en envoyer. Déjà j'ai fait saisir 2,000 jeunes Mameluks esclaves, qui tous appartiennent à des seigneurs syriens; on peut sans délai les répartir dans les cadres.

» La République a un consul à Tripoli; il faut insister pour que les régences de Tunis et de Tripoli envoient des chargés d'affaires au Caire. Les agents de ces régences seront fort utiles pour ouvrir des communications avec l'Europe.

» Le sultan Selim a été contraint à la guerre contre la France; le

divan est favorablement disposé pour nous; la perte des armées de Syrie et de Rhodes lui a dessillé les yeux. C'étaient les troupes les plus exercées de l'empire; plusieurs régiments formés à l'européenne en faisaient partie; ils ont péri. Les canonniers formés à la française, et quatre-vingts bouches à feu de campagne fondues par nos ouvriers, sont des pertes sensibles pour la Porte, qui a les yeux ouverts et frémit de terreur à l'aspect des Russes. Écrivez au grand vizir que nous ne voulons pas garder l'Égypte; que nous n'y sommes arrivés que comme on arrive dans un caravansérail placé sur la route de l'Inde. Il passe tous les mois au Caire des hommes considérables : ce sont des pèlerins qui reviennent de la Mecque, traversent la mer Rouge, débarquent à Qoseyr, descendent au Caire par le Nil et s'embarquent à Damiette : faites-leur des honnêtetés à leur passage, abouchez-les avec ceux des grands cheiks qui sont le plus favorables à notre cause; chargez-les de lettres et de paroles pour la Porte; vous aurez réussi, si vous parvenez à avoir auprès du grand vizir des agents français qui puissent vous instruire et contre-battre les menées des Anglais.

» Vous devez vous appliquer à éclairer l'armée et à détruire les fantômes que crée la malveillance. La Russie n'est pas contraire à l'expédition d'Égypte. Si le czar le pouvait, sans se compromettre et sans manquer à son caractère, il serait plutôt favorable qu'hostile à l'armée d'Orient. En effet, l'Égypte est la pomme dont la discorde s'est servie et se servira pour faire mettre les armes à la main aux Français et aux Ottomans. L'armée d'Orient vaincue et l'Égypte évacuée, l'intimité entre les deux nations reviendra ce qu'elle a été depuis François Ier, car les Turcs savent bien que ce n'est pas à leur territoire que nous en voulons, mais aux Indes; que ce n'est pas le croissant que nous voulons humilier sur les bords du Nil, mais le léopard anglais. La Russie ne fera donc jamais rien contre cette armée.

» Les Anglais seuls veulent sincèrement et avant tout nous chasser de l'Égypte; mais ils en ont manqué l'occasion. La deuxième coalition ayant renoué la guerre en Italie, en Allemagne et au Nord, ils ont besoin de leurs forces pour pouvoir profiter des événements. Si la deuxième coalition est vaincue et la paix rétablie sur le continent, l'Angleterre pourra disposer de ses troupes, puisqu'elle n'aura plus qu'à songer aux affaires d'Égypte et aux intérêts de l'Hindoustan; mais alors elle ne sera plus secondée par la Porte, qui devra d'autant plus ménager la France que celle-ci aura été victorieuse.

» La peste est un des plus grands ennemis que l'armée ait à re-

douter, par la perte d'hommes qu'elle occasionne, par l'effet moral qu'elle produit sur les esprits, par la langueur où elle laisse même ceux qui en guérissent. Il faut n'accorder aucune exception aux règlements sanitaires de Marseille, et bien surveiller les lazarets. »

IV. Le courrier de l'amiral Ganteaume, qui fixait l'embarquement au 24 août, était fort inattendu. Il contrariait le général en chef, qui eût voulu un délai de quinze jours; car il avait encore bien des choses à régler; mais il n'y avait pas à hésiter. Dans la journée du 19 août, le général Berthier expédia aux généraux Desaix, Kleber, Menou, Murat, Marmont, Bessières, aux membres de l'Institut Monge, Berthollet, Denon, Perceval, et à la compagnie des guides, l'ordre de se rendre en toute diligence à Alexandrie. Le quartier général s'embarqua le soir sur le Nil, séjourna à Menouf, où commandait le général Lanusse, arriva le 23 à El-Rahmânyeh et y débarqua. Les chevaux étaient sur le rivage. Le 24, à quatre heures après midi, on était au bivouac sur le Camp des Romains, près d'Alexandrie, au bord de la mer. Desaix et Kleber manquaient au rendez-vous; le premier commandait dans la haute Égypte, le second était à Damiette et n'arriva que le lendemain.

Cependant l'amiral Ganteaume pressait l'embarquement. Il vit avec peine qu'on tardait jusqu'au soir; il était stimulé par la vue du brick anglais qui, à trois heures après midi, s'était approché assez près pour reconnaître les frégates au mouillage et s'être aperçu qu'elles étaient en appareillage. Ce brick avait immédiatement cinglé sur Chypre, probablement pour en instruire la croisière anglaise. Peu après, une brise du sud-est s'éleva; c'était un prodige au mois d'août, époque à laquelle les vents du nord-ouest, habituels en cette saison, existaient encore. L'amiral jugea que cette brise pouvait pousser la division à trente ou quarante lieues hors des limites de la croisière d'Alexandrie.

Napoléon remit au général Menou les instructions pour le général Kleber et l'ordre au général Desaix de se rendre en France en profitant des mauvais temps d'hiver. Il eût bien désiré l'emmener avec lui. Le général Menou était extrêmement peiné; sa confiance dans le général en chef était exclusive, mais il savait combien il était important que Napoléon arrivât en Europe. C'est à cette occasion que, se promenant sur l'estran, mouillé par le flot de la mer, vis-à-vis de sa tente, le général en chef lui dit : « J'arriverai à Paris, je chasserai ce tas d'avocats qui se moquent de nous et qui sont incapables de gouverner la République, je me mettrai à la tête du gouverne-

ment, je rallierai tous les partis, je rétablirai la République italienne, et je consoliderai cette magnifique colonie. »

Ce fut après cette conversation que Napoléon entra dans sa tente, au bord de la mer, et dicta au sieur Bourrienne, son secrétaire, cette lettre adressée au général Kleber, par laquelle celui-ci a voulu se croire autorisé à traiter et à capituler.

Son dernier ordre du jour fut conçu en ces termes :

« Soldats,

» Les nouvelles d'Europe me décident à partir pour la France. Je laisse le commandement de l'armée au général Kleber. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. Il m'est pénible de quitter des soldats que j'aime, mais cette absence ne sera que momentanée. Le chef que je vous laisse a la confiance du gouvernement et la mienne. »

L'embarquement eut lieu à sept heures du soir; les généraux Lannes, Murat, Marmont, les sieurs Perceval et Denon, et la moitié des guides, s'embarquèrent sur *la Carrère;* le capitaine Dumanoir la commandait. Le général en chef, Berthier, Monge, Berthollet, Bourrienne et l'autre moitié des guides s'embarquèrent sur *la Muiron*. Cette frégate avait été ainsi appelée en l'honneur de l'aide de camp de ce nom tué à Arcole, couvrant de son corps son général. *Carrère* était le nom d'un général d'artillerie tué à Neumarkt, en Carinthie, dans la campagne de 1797. Ces deux frégates étaient belles, grandes et bien armées, capables de soutenir un combat; mais, comme elles tiraient 2 pieds de moins que les frégates françaises, quoique plus longues et plus larges, elles tenaient mal le vent. Les deux petits chebecs avaient été doublés en cuivre ; ils étaient bons marcheurs ; on comptait s'en servir pendant que les frégates attireraient l'attention des bâtiments ennemis, si l'on était poursuivi par des forces supérieures.

Cette petite division appareilla à neuf heures du soir, et à six heures du matin elle se trouva à trente lieues ouest d'Alexandrie, au delà du cap Deris. Mais peu après le lever du soleil la brise cessa entièrement, le vent habituel du nord-ouest reprit toute sa force; il dura quinze ou vingt jours. Quelquefois en vingt-quatre heures on avait fait deux ou trois lieues en bonne route, et souvent on avait perdu ; les bâtiments avaient dérivé, emportés par les courants qui, sur cette mer, se font sentir de l'ouest à l'est. Les officiers de terre s'en prenaient aux officiers de marine, et leur demandaient avec ironie quand ils mouilleraient dans le port d'Alexandrie. L'amiral, piqué, résolut de tirer sa bordée sur Candie. Mais, en ayant fait la propo-

sition au général en chef, celui-ci s'y refusa, et ordonna au contre-amiral de se tenir le plus près possible de la côte, d'entrer même dans le golfe de Sidra pour se mieux cacher. Il ajouta que l'équinoxe n'était pas éloigné, et qu'alors il ferait route ; que c'étaient des jours bien gagnés que ceux qu'on perdait dans ces mers inconnues ; qu'il fallait se mettre au-dessus des railleries des ignorants. L'amiral se conforma d'autant plus volontiers à cet ordre qu'il s'accordait avec le résultat de son expérience et tout ce qu'il connaissait de ces mers. Le vent de l'équinoxe arriva enfin. En trois ou quatre jours la division doubla le cap Bon, filant treize nœuds ; après avoir doublé la côte d'Afrique, elle longea la côte de la Sardaigne, puis elle fit canal pour atterrer près du détroit de Bonifacio, d'où elle suivit la côte de Corse, jusqu'aux Sanguinaires, cap du golfe d'Ajaccio. Dans le doute si cette île était encore à la France, le chebec *la Fortune* donna dans le golfe, communiqua avec des pêcheurs, et fit le signal d'entrer. La division jeta l'ancre le 30 septembre, à deux heures après midi. Les passagers débarquèrent ; les mauvais temps obligèrent à y séjourner sept jours.

Le détail des événements qui s'étaient passés en 1799, et spécialement dans les mois de juillet, août et septembre, firent connaître tous les dangers qui menaçaient la patrie. Joubert venait d'être tué sur le champ de bataille de Novi.

Au bruit de l'arrivée de Napoléon, les chefs des pièves de l'île accoururent à Ajaccio. Le général employa son influence à réconcilier les partis et à éteindre les factions, qui étaient fort animées.

Le 7 octobre, se trouvant à mi-canal des côtes de la Corse et de celles de la Provence, la division fut assaillie par un coup de vent des plus furieux du libeccio. Il se calma. Le soir du 8, on était à huit lieues de Toulon, faisant bonne route, mais dans une brume épaisse. On reconnut qu'on était au milieu d'une escadre et très-près des bâtiments, d'après les coups de canon qu'elle tirait. On avait appris en Corse que l'escadre de Bruix était retournée dans l'Océan ; on était donc au milieu d'une escadre ennemie. A six heures, il y eut un moment d'éclaircie qui ne dura qu'une minute, mais qui fut suffisant pour faire découvrir que l'on n'était qu'à une portée de canon de plusieurs vaisseaux de 74 ; le parti à prendre était embarrassant. L'amiral, d'un caractère extrêmement vif, ordonna de virer de bord pour gagner la Corse. « Que faites-vous ? lui dit le général en chef. Vous prenez chasse, vous allez vous faire reconnaître ; manœuvrez au contraire sur l'ennemi. » Cela réussit ; on ne conçut aucun soupçon. Peu de moments après, la brume se leva de nouveau. L'amiral avait sa-

gement pris à Ajaccio deux felouques, espèces de spéronares, bonnes marcheuses, armées de matelots du pays très-bons nageurs. Il voulait que les passagers se jetassent dans ces felouques et gagnassent Port-Cros, où ils arriveraient nécessairement dans la nuit; lui et les frégates retourneraient en Corse. Ce ne fut pas le sentiment du général en chef, qui ordonna de naviguer sur Antibes. Peu d'heures après on s'aperçut qu'on avait pris un bon parti. Les coups de canon de signaux s'éloignèrent; l'escadre ennemie paraissait se diriger sur la Corse. Le 9, à la pointe du jour, la division jeta l'ancre vis-à-vis Saint-Raphaël, dans le golfe de Fréjus. On était en France après quarante-cinq jours de navigation; on avait surmonté beaucoup de périls.

On remarqua que, dans le cours de la navigation, Napoléon se confia entièrement à l'amiral et ne manifesta jamais aucune inquiétude. Il n'eut aucune volonté. Il ne donna que deux ordres, qui deux fois le sauvèrent.

Il avait appareillé de Toulon le 19 mai 1798; il était donc resté absent d'Europe seize mois et vingt jours. Pendant ce peu de temps il avait pris Malte, conquis la basse et la haute Égypte, détruit deux armées turques, pris leur général, leurs équipages, leur artillerie de campagne, ravagé la Palestine, la Galilée, et jeté les fondements, désormais solides, de la plus magnifique colonie. Il avait reporté les sciences et les arts à leur berceau.

CHAPITRE XIII.

L'ÉGYPTE SOUS KLEBER.

I. Sentiments divers qui agitent le soldat. — II. Il se forme un parti qui demande l'évacuation de l'Égypte et le retour en France. — III. Lettre du général Kleber, du 26 septembre 1799, au Directoire; réponse du ministre de la guerre, du 12 janvier 1800, reçue au Caire le 4 mars. — IV. Événements qui se passent en Égypte en septembre, octobre, novembre et décembre 1799. — V. Convention d'El-A'rych (24 janvier 1800). — VI. La lettre de Kleber, du 26 septembre 1799, est interceptée par les Anglais; effet qu'elle produit à Londres; résolution que prend en conséquence le cabinet de Saint-James, le 17 décembre 1799. — VII. Bataille d'Héliopolis (20 mars 1800). — VIII. Siége du Caire; capitulation (25 avril 1800). — IX. Assassinat du général Kleber (14 juin 1800).

I. Le général Kleber arriva à Alexandrie vingt-quatre heures après le départ des frégates. Il reçut, par les soins du général Menou, ses

ordres et ses instructions ; il se rendit au Caire, prit le commandement, et parla à l'armée dans les termes suivants :

« Des motifs impérieux ont déterminé le général en chef Bonaparte à passer en France. Les dangers que présente une navigation entreprise dans une saison peu favorable, sur une mer étroite et couverte d'ennemis, n'ont pu l'arrêter : il s'agissait de votre bien-être. Soldats, un puissant secours va vous arriver, ou bien une paix glorieuse, une paix digne de vous et de vos travaux, va vous ramener dans votre patrie. En recevant le fardeau dont Bonaparte était chargé, j'en ai senti l'importance et tout ce qu'il avait de pénible. Mais, appréciant d'un autre côté votre valeur, tant de fois couronnée par les plus brillants succès, appréciant votre constante patience à braver tous les maux, à supporter toutes les privations, appréciant enfin tout ce qu'avec de tels soldats on peut faire ou entreprendre, je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander, et mes forces se sont accrues. »

Les soldats furent tristes pendant plusieurs jours ; leur confiance était exclusive dans le général qui depuis quatre ans les avait tirés avec gloire de tant de pas difficiles. Mais, après ces premiers sentiments donnés à leur affection, ils s'entretinrent des désastres de la République, des défaites des armées d'Allemagne et d'Italie, des changements que l'arrivée de leur général allait produire dans de pareilles circonstances : « Il ramènera la victoire sous les drapeaux français, il reconquerra l'Italie ! Le Kalmouk qui foule aux pieds la république cisalpine ira prendre rang auprès des Beaulieu, des Wurmser, des Alvinzi ; les partis qui divisent la République se rallieront autour d'un homme si éminemment investi de la confiance nationale. Tenant le timon de l'état, il créera de nombreuses armées, mettra en mer de grandes escadres, dissoudra cette seconde coalition comme la première ; ce qui lui permettra de secourir son armée de prédilection. Mais parviendra-t-il, avec des bâtiments mauvais marcheurs, à traverser ces mers étroites, couvertes de tant de vaisseaux anglais et russes ? »

On attendit les nouvelles d'Alexandrie avec inquiétude. Les premières annoncèrent que la rafale du sud-est avait duré trente-six heures. Peu après on apprit que le commodore anglais, accouru de Chypre, avait été fort déconcerté de ne plus apercevoir les frégates dans le port. Pendant trois mois on fut fréquemment alarmé par les faux bruits qu'il plaisait aux croisières anglaises de répandre, et ce ne fut qu'en janvier qu'on sut à la fois l'arrivée de Napoléon en France, son avénement à la tête de la République par la volonté du peuple, et la nouvelle constitution de l'an VIII.

Les soldats connaissaient peu Kleber, mais sa belle tenue militaire, la blessure qu'il avait reçue à la prise d'Alexandrie, sa contenance à la bataille du mont Thabor, l'opinion qu'en avaient les officiers qui avaient servi à l'armée de Sambre-et-Meuse, tout était propre à leur inspirer de la confiance.

Napoléon avait écrit au divan du Caire que, instruit que son escadre de l'Océan était arrivée dans la Méditerranée, il allait la rejoindre, et reviendrait bientôt mettre la dernière main à son grand dessein, de rétablir la patrie arabe. Les ulemas l'aimaient; dans tous les événements qui s'étaient accomplis depuis dix-huit mois, il s'était toujours montré clément pour le peuple et admirateur sincère du Prophète. Celui qui lui succédait était moins liant, moins familier avec les principes du Coran. Il continua cependant les levers du matin, mais les conversations intimes sur le Prophète cessèrent. Les cheiks étaient frappés de son beau physique; ils rendaient justice à son amour pour la discipline, et n'étaient pas insensibles à ses bonnes qualités. Kleber leur parla en ces termes à sa première audience :

« Ulemas, et vous tous qui m'écoutez! C'est par mes actions que je me propose de répondre et à vos demandes et à vos sollicitations; mais les actions sont lentes, et le peuple semble être impatient de connaître le sort qui l'attend sous le nouveau chef qui vient de lui être donné. Eh bien, dites-lui que la République française, en me conférant le gouvernement particulier de l'Égypte, m'a spécialement chargé de veiller au bonheur du peuple égyptien, et c'est de tous les attributs de mon commandement le plus cher à mon cœur. Le peuple de l'Égypte fonde particulièrement son bonheur sur sa religion; la faire respecter est donc l'un de mes principaux devoirs. Je ferai plus, je l'honorerai et contribuerai autant qu'il est en mon pouvoir à sa splendeur et à sa gloire. Cet engagement pris, je crains peu les méchants. Les gens de bien les surveilleront et me les feront connaître. Là où l'homme juste et bon est protégé, le pervers doit trembler; le glaive est suspendu sur sa tête. Bonaparte, mon prédécesseur, a acquis des droits à l'affection des ulemas, des cheiks et des grands, par une conduite intègre et droite; je la tiendrai aussi, cette conduite. Je marcherai sur ses traces, et j'obtiendrai ce que vous lui avez accordé. Retournez donc parmi les vôtres, réunissez-les autour de vous et dites-leur encore : Rassurez-vous. Le gouvernement de l'Égypte a passé en d'autres mains; mais tout ce qui peut être relatif à votre félicité, à votre prospérité, sera constant et immuable. » Ils furent contents de ce discours.

II. Kleber n'avait jamais commandé en chef une armée. Il donnait la préférence, sur toutes les autres, aux manières, à la discipline, au mécanisme de l'armée allemande; il n'avait pas une juste idée de ce qu'on peut faire avec des Français. Les deux frères Damas, dont l'un était son aide de camp, l'autre son chef d'état-major, exerçaient une grande influence sur lui. Ces deux officiers avaient peu d'étendue dans l'esprit, peu d'élévation dans l'âme; ils désiraient rentrer en France. Kleber avait servi huit ans comme officier dans un régiment d'infanterie en Autriche. Il avait fait contre les Turcs la campagne dans laquelle l'empereur Joseph II fut battu; cela lui avait laissé des impressions fort exagérées sur la puissance de la Porte. Il croyait qu'elle pouvait disposer de 200,000 janissaires, braves et capables de tout faire.

En arrivant, l'armée s'était prévenue contre l'Égypte, mais ses opinions avaient été changées par l'influence de Napoléon, et elle s'était insensiblement livrée à d'autres sentiments. Mais lorsque Kleber et son état-major se prononcèrent contre le pays, ils réveillèrent des sentiments mal éteints; cependant l'armée resta fidèle à la gloire et au devoir. Menou, Reynier, Lanusse, Lagrange, Songis, tous les officiers du génie, de l'artillerie, la plupart des colonels de la cavalerie, les cinq sixièmes de ceux de l'infanterie, manifestèrent ouvertement ces opinions. L'état-major, une centaine d'officiers ou de commissaires des guerres, quelques employés de l'administration, voulaient, au contraire, à tout prix retourner en France; ils faisaient répandre avec profusion les discussions du Conseil des Cinq-Cents, du mois de juin, dans lesquelles des orateurs de l'opposition blâmaient l'expédition d'Égypte, et en faisaient un sujet d'accusation contre le Directoire. Ces officiers affectaient de s'alarmer sur l'état de la République. « L'évacuation de l'Égypte, disaient-ils, aura deux résultats : elle rendra à l'armée française une poignée de braves, parmi lesquels se trouve un grand nombre d'officiers de la première distinction, et à la République une alliée, la Sublime-Porte, qui lui est nécessaire pour contre-balancer la Russie et l'Autriche. D'ailleurs il est impossible de se maintenir désormais dans ce pays, puisqu'on ne peut plus espérer de secours, quand même les mers seraient ouvertes. La France a besoin de toutes ses troupes pour défendre son territoire. Nous avons à lutter contre le climat, la peste, les Mameluks, les Bédouins et les armées ottomanes, russes et anglaises. Comment résister à tant d'ennemis? Il faudra donc finir par succomber! Déjà le grand vizir s'approche de la Syrie avec 80,000 hommes; une armée russe de 10,000 hommes est arrivée aux Dardanelles; 10,000 Anglais ont

passé le détroit de Gibraltar; comment faire face à ces trois armées? Nous succomberons donc, et, si nous attendons les événements, nous ne pourrons plus prétendre à un arrangement honorable. Puisqu'il est impossible de sauver l'Égypte, il faut au moins négocier à temps pour sauver l'armée. » On leur répondait : « Les discussions du Conseil des Cinq-Cents ne signifient rien. Il est tout simple que les Français, à la vue des dangers qu'ils courent, regrettent que tant de braves soient éloignés ; mais 25,000 hommes ne peuvent pas être un poids décisif dans une pareille lutte. On sent surtout le besoin d'une tête pour diriger tant de bras, et cette tête est partie. L'Égypte nous tiendra lieu de toutes nos colonies à sucre. Elle nous assurera tôt ou tard la souveraineté de l'Hindoustan. Mourad-Bey n'est plus qu'un partisan, il sera même facile de le gagner; il craint les Ottomans et le fatal cordon. Les Bédouins ne sont plus d'aucune importance; les Dromadaires, ayant acquis la connaissance du désert, les soumettront entièrement. Il est faux qu'une armée russe soit arrivée aux Dardanelles; jamais la Porte ne consentira à ce qu'une armée grecque campe sous les murs du sérail; le croissant et la croix grecque ne peuvent marcher réunis dans un même camp. D'ailleurs les Russes n'ont-ils pas leurs forces engagées en Italie et en Allemagne? Est-il dans la politique du czar de détruire l'armée d'Orient? L'assertion qu'une armée anglaise a passé le détroit est également hasardée; l'armée anglaise est occupée en Irlande, elle est nécessaire en Europe pour influer sur le sort de la Hollande et de la Belgique. Le cabinet de Saint-James sait bien que, si la seconde coalition triomphe, la République sera obligée d'abandonner l'Égypte par le traité de paix. Le grand vizir est encore éloigné de plusieurs centaines de lieues ; les correspondances d'Acre, de Damas, de Jérusalem, n'en parlent point. Quand il sera arrivé en Syrie, il aura à combattre Djezzar. Mais enfin, s'il parvenait à réunir une armée, elle serait, comme celle du mont Thabor, incapable de résister au choc d'une division européenne. Nous n'avons pas d'ennemis devant nous; il est possible, sans doute, qu'il en vienne, mais est-ce une raison pour capituler, non-seulement sans nous être battus, mais même sans avoir donné la peine aux armées ennemies d'arriver? Lorsque les Anglais auront débarqué sur les côtes de la Méditerranée, lorsque le grand vizir aura passé le désert, nous serons toujours à temps de capituler; mais on serait bien criminel de faire, quand on n'est pas attaqué, ce que l'on sera à même de faire lorsque l'on aura été battu, ou au moins quand on sera en présence de l'ennemi. Est-ce à des soldats à prévoir des dangers de si loin? »

Comme il arrive d'ordinaire, chacun resta dans son opinion. Mais

au milieu de ces discussions la contenance et le moral du soldat s'affaiblirent. La division s'introduisit parmi les officiers; le général en chef perdit de sa considération; il éloignait de lui les plus braves parce qu'ils ne partageaient pas ses opinions et en manifestaient ouvertement de contraires. On se familiarisa avec les idées honteuses de capitulation dans cette armée d'Italie[1], qui peu avant se fût soulevée d'indignation à une pareille idée.

III. Lorsque Kleber eut pris son parti, il écrivit au Directoire pour l'y préparer. Dans cette lettre, datée du 26 septembre, il fait un tableau fort rembruni de sa position. « 1° L'armée était réduite à la moitié de ce qu'elle était lors de son débarquement; il ne pouvait pas mettre plus de 8,000 hommes sous les armes; dans son apostille, il réduisait même ce nombre de combattants à 5,000. 2° L'armée était nue, et il était impossible de se procurer des draps pour l'habiller, ce qui avait une action immédiate sur la santé du soldat : c'était la véritable cause pour laquelle les hôpitaux contenaient plus de malades que les années précédentes. 3° La solde était arriérée de 4 millions, les services de 8; le revenu était mangé par anticipation. 4° On manquait de poudre, de fusils, de canons; les hôpitaux étaient sans médicaments, et cependant il fallait couvrir cinq cents lieues de pays qui contenaient 3 millions d'une population très-ennemie, soupirant après le moment d'égorger tous les Français. D'un autre côté : 1° les Bédouins étaient plus à craindre, plus aguerris, plus redoutables qu'à notre arrivée; 2° les Mameluks n'avaient jamais été si puissants; 3° à l'extérieur, le grand vizir était arrivé à Gaza avec 30,000 hommes; plus bas il disait qu'il était arrivé seulement à Saint-Jean-d'Acre, et dans un autre paragraphe de la même lettre, seulement à Damas; 4° l'armée russe était arrivée aux Dardanelles; 5° une armée anglaise devait débarquer sur les côtes de la Méditerranée. Comment résister avec 7 ou 8,000 hommes à toutes les forces de la Porte Ottomane, de l'Angleterre, de la Russie, des Mameluks, des Bédouins? Comment occuper cinq cents lieues de pays et tenir en respect une population de 3 millions de fanatiques? »

Le général Damas entrait dans de plus grands détails pour développer le texte du général en chef. Mais par le même courrier le ministre de la guerre reçut, de l'ordonnateur en chef Daure et du payeur Estève, des états de situation au 1er septembre. Il reçut aussi du général Sanson, commandant le génie, du général Songis, com-

[1] L'armée d'Égypte était presque entièrement composée des troupes qui avaient fait en Italie les campagnes de 1796 et 1797 sous le général Bonaparte.

mandant l'artillerie, et de vingt-huit colonels et chefs de corps d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, du génie, des dépêches qui contredisaient les assertions du général en chef.

Le courrier porteur de ces dépêches arriva à Paris dans les premiers jours de janvier. Le Directoire était dissous depuis deux mois. Le ministre de la guerre, Berthier, les ouvrit et en fit le dépouillement. Il est facile de se peindre les sentiments qui animèrent le premier magistrat de la République lorsqu'on lui en fit le rapport. Kleber l'avait cru perdu, il lui avait paru impossible qu'il échappât aux croisières ennemies; il voulait justifier par un faux exposé la capitulation qu'il méditait.

Le ministre de la guerre Berthier lui répondit le 12 janvier :

« Qu'il avait mis sous les yeux du Gouvernement sa lettre du 26 septembre 1799, ainsi que les dépêches de l'ordonnateur en chef Daure, du payeur général Estève, des commandants en chef du génie, de l'artillerie, et des chefs de corps d'artillerie, d'infanterie, de cavalerie et des guides, etc.; qu'il résultait du dépouillement qu'il avait fait faire que le général en chef et son chef d'état-major étaient mal informés, et n'avaient pas encore eu le temps de prendre connaissance de l'état de l'armée. Au moment du débarquement à Alexandrie, l'armée française était de 29,000 hommes, dont la moitié serait 14,500; or il résultait des états de l'ordonnateur, que la consommation pendant juin, juillet et août avait été de 35,000 rations; des états de situation du sieur Estève, que la solde avait été faite pendant ces trois mois pour 28,000 Français et 2,000 auxiliaires; enfin, des états de situation envoyés par les chefs de corps et arrêtés au 1er septembre, il résultait également que les quatorze régiments d'infanterie, les sept régiments de cavalerie, les Dromadaires, les corps d'artillerie et du génie, formaient un effectif de 28,500 hommes, sur lesquels 24,000 étaient présents sous les armes et pouvaient entrer en campagne; il résultait des états des magasins envoyés par les colonels que l'habillement était en pleine confection, que les draps existaient aux dépôts, qu'il s'y trouvait en outre 7,000 fusils et 1,100 sabres de cavalerie. Les états du payeur faisaient monter l'arriéré de la solde à 1,500,000 francs, et la contribution arriérée dont il attendait la rentrée à 16 millions. Les états remis par les garde-magasins des vivres, du pain, des liquides, des bois, des fourrages, constataient que les magasins étaient abondamment fournis, que le service s'y faisait avec facilité, et que les denrées de première nécessité étaient abondantes et à vil prix. Les états envoyés par le général Songis, signés par le directeur du parc, Faul-

trier, constataient qu'il y avait 5,000 fusils de rechange au parc, des pièces pour en confectionner 3,000; quatorze cent vingt-six bouches à feu et plus de 225,000 projectiles, 1,100 milliers de poudre et 3,027,000 cartouches confectionnées; que sans doute on ne saurait en avoir trop, puisque ces munitions étaient disséminées dans un grand nombre de places et de batteries de côte; mais que, du reste, il était facile de fondre des boulets en Égypte avec des canons de rebut; que pour faire de la poudre les salpêtres ne manquaient pas. Les ordres étaient d'ailleurs donnés pour en expédier par tous les bâtiments, et l'approvisionnement de l'équipage de campagne, ce qui est le plus important, était au-dessus du besoin, puisque les états portaient le nombre des pièces de campagne à cent quatre-vingts, les boulets à 70,000 et les cartouches confectionnées, à balles et à boulet, à 27,000.

» Que les Mameluks, qui, au moment de l'arrivée des Français, avaient 12,000 cavaliers sous les armes, de nombreuses flottilles, de grands trésors, étaient réduits à peu de chose; qu'il restait à peine 400 hommes à Mourad-Bey; qu'Ibrahim-Bey, qui n'avait jamais eu à Gaza, en Syrie, plus de 900 hommes, était réduit aujourd'hui à 450; que le général était trompé par des rapports infidèles, lorsqu'il les croyait au nombre de 2,000; que les Bédouins ne pouvaient influer en rien sur le sort de l'armée; que ni les Anglais ni les Russes ne songeaient à envoyer aucune force en Égypte; que le grand vizir, d'après les dernières nouvelles reçues de Constantinople, était encore en Arménie, n'ayant que 4,000 hommes avec lui; que la Porte sentait vivement les pertes qu'elle avait faites en Syrie, au mont Thabor et à Aboukir, et n'était pas disposée à faire de nouveaux sacrifices; que le plus grand danger qu'avait à courir l'armée venait de l'esprit de division qui paraissait s'y être introduit, et dont le résultat infaillible était le relâchement de sa discipline.

» Que l'intention du Premier Consul était donc que le général Kleber conservât l'Égypte, ne signât aucune capitulation; quant aux négociations diplomatiques, le général Bonaparte avait été autorisé par le gouvernement précédent à traiter avec la Russie, la Porte, les puissances africaines et indiennes; qu'il était muni à cet effet de pouvoirs spéciaux, qui lui étaient personnels et qu'il avait à son arrivée déposés aux archives des relations extérieures; que, par la lettre qu'il avait écrite d'Alexandrie au général Kleber, il l'avait autorisé à traiter dans les cas suivants : 1° s'il était sans nouvelles de la France jusqu'au mois de mai (or il devait recevoir cette lettre

avant cette époque); 2° si la peste affligeait l'armée et si elle était le double plus maligne que celle qui l'avait frappée en 1799 et qui avait moissonné 700 hommes. » Enfin le ministre ajoutait « que le pays ne serait évacué qu'à la paix, ou qu'après la ratification du gouvernement; qu'il était chargé de lui signifier que ce dernier désapprouvait toute convention qui aurait été signée contrairement aux instructions; que désormais il devait regarder ces instructions comme non avenues, et ne s'occuper qu'à défendre l'Égypte, confiée à son honneur et au courage de l'armée. »

IV. Deux frégates anglaises venues des Indes parurent devant Qoseyr ayant 400 cipayes à bord, et tentèrent quatre fois de débarquer, les 14, 15, 16 et 17 août. Le général Donzelot les repoussa autant de fois, et leur prit une pièce de 6 de campagne, qu'ils s'étaient hasardés à mettre à terre; les frégates disparurent le 18 et retournèrent dans l'Hindoustan.

Mourad-Bey, qui avait établi son séjour dans la petite oasis, en sortait de temps en temps pour faire quelques incursions dans la vallée. Le général de brigade Morand cerna son camp dans la nuit, lui prit tous ses bagages, une centaine de chevaux de remonte qu'il avait réunis, et quelques-uns de ses braves. Le bey lui-même, saisi par un dragon du 20e, lutta pendant quelques minutes et eut peine à se dégager. A la fin d'octobre, il fut de nouveau rencontré près de Sédiman, sur la frontière du Fayoum; il perdit encore quelques hommes. Mourad-Bey ne possédait plus un seul point de la vallée, n'avait plus une barque, plus un canon, plus un magasin; il n'était plus suivi que par quelques centaines de ses plus fidèles esclaves. Qu'il était loin de la puissance de ce Mourad-Bey qui, roi de toute cette contrée, pouvait mettre à cheval 10,000 Mameluks, l'élite de la cavalerie du monde, 20,000 Bédouins, et sur pied 40,000 hommes de milices; de ce Mourad-Bey qui avait plusieurs centaines de barques armées, des magasins de toute espèce, des trésors, des milliers de chameaux, et, ce qui valait autant que tout cela, une haute réputation de bonheur, d'habileté et de bravoure!

Le 24 septembre 1799, sir Sidney-Smith mouilla devant Damiette avec ses deux vaisseaux de guerre et dix-huit transports turcs chargés de troupes; ces transports s'augmentèrent successivement jusqu'au nombre de cinquante-trois. Le 29 octobre, il s'empara de la tour abandonnée qui est située à un quart de lieue de la mer, sur le boghâz de Damiette, l'arma d'une pièce de canon de 24, et le 1er novembre il débarqua une division de 4,000 janissaires, sur la

rive droite du Nil, entre la mer et le lac Menzaleh. Le général de brigade Verdier, bon officier, commandait à Lesbé, ayant sous ses ordres 800 hommes d'infanterie et 150 chevaux; il marcha à la rencontre des janissaires, qui soutinrent d'abord le feu avec courage; mais, chargés à la baïonnette par l'infanterie, pris en flanc par les dragons, ils furent acculés à la mer, où ils périrent tous, hors 800 environ qui furent faits prisonniers. 32 drapeaux furent enlevés; une pièce de 24, quatre pièces de campagne, qu'ils avaient débarquées, restèrent sur le champ de bataille. Après cet exploit, sir Sidney leva l'ancre et disparut. Voulait-il conquérir l'Égypte avec 6 ou 7,000 janissaires, ou prétendait-il prendre Lesbé et Damiette et s'y maintenir? Il est difficile de pénétrer son véritable projet; cette expédition est encore moins raisonnable que celle d'Aboukir. Ismaël-Bey, qui commandait ces braves, resta prisonnier; il dit en gémissant : « Voilà l'élite des janissaires de Constantinople que le sultan vient de perdre si mal à propos. Avec ma division j'aurais battu l'armée du grand vizir, qui ne sera composée que de troupes d'Asie. »

Les Turcs ont senti vivement à Constantinople tout le mal que sir Sidney-Smith a fait aux armées ottomanes. La perte de l'armée de Rhodes à Acre et à Aboukir, celle de la division des janissaires sacrifiés aussi follement sous la place de Damiette, portaient au dernier degré la défiance des Ottomans contre les Anglais, et spécialement contre Sidney-Smith. Cet officier, fort actif et fort intrigant, est l'homme le moins judicieux et le moins fait pour être appelé à la direction d'une affaire importante qu'il soit possible de trouver.

Au commencement de novembre, Djezzar retira les troupes qu'il tenait à Jaffa et à Gaza; il les concentra autour d'Acre, afin de défendre son pachalik contre les entreprises du grand vizir, dont les coureurs arrivaient enfin sur le Jourdain. L'armée française, habillée à neuf et accrue par les hommes sortis des hôpitaux, dans lesquels les maladies de l'été et la bataille d'Aboukir les avaient fait entrer, n'avait jamais été plus belle, plus disciplinée et animée d'un meilleur esprit. Ainsi toutes les craintes du général Kleber se trouvaient démenties; il fut obligé d'en convenir dans les comptes successifs qu'il rendit au gouvernement; mais cela ne changea pas sa fatale politique.

V. Dès son débarquement à Alexandrie, Napoléon avait entamé des négociations avec la Porte, le pacha de Tripoli et celui d'Acre; la nature de l'opération qu'il dirigeait l'exigeait ainsi. Il écrivit direc-

tement au grand vizir par l'astronome Beauchamp, qu'il fit embarquer, au mois d'octobre 1798, sur la caravelle turque qui était à Alexandrie; depuis il lui expédia de Nazareth, le lendemain de la bataille du mont Thabor, un effendi de Damas; enfin, le 28 août 1799, il lui envoya du Caire Mehemet-Effendi, qui avait été fait prisonnier à Aboukir. Mehemet-Effendi rencontra le vizir à Érivan, capitale de l'Arménie, lui remit la lettre du général en chef, et eut plusieurs entrevues avec lui sur tout ce qu'il avait vu, sur toutes les choses qu'il avait entendues.

Le grand vizir comprit parfaitement tout cela; il envoya Mehemet-Effendi avec sa réponse, qui arriva au Caire le 12 octobre. Napoléon était parti depuis deux mois. Kleber réexpédia Mehemet-Effendi le 17; mais, s'éloignant de la ligne de conduite de son prédécesseur, il fit des propositions, et ses officiers tinrent à l'effendi des discours qui lui laissèrent concevoir des espérances dont il profita. Les cheiks du Caire avaient pénétré les dispositions de l'état-major. L'effendi retrouva le grand vizir près de Damas, et lui fit part du nouvel état des choses depuis que Napoléon était parti.

De son côté, sir Sidney-Smith était parfaitement au fait des dispositions secrètes de l'état-major; il écrivit le 26 octobre au général Kleber, prenant l'initiative de la négociation; sa lettre était datée du bord du *Tigre,* en rade de Damiette, deux jours avant sa folle entreprise. Il y disait : qu'il était instruit que des négociations étaient entamées avec le grand vizir, mais que la Porte était liée par le traité du 5 janvier 1799, que lui, Sidney-Smith, avait signé, muni des pleins pouvoirs du roi d'Angleterre; que la Porte, la Russie et l'Angleterre s'étant réunies pour une cause commune et ne pouvant faire la paix séparément, l'Angleterre était donc désormais partie principale. « Je suis à la fois, écrivait-il, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique, que j'ai l'honneur de représenter, et commandant de la croisière du Levant. Au premier titre, aucune négociation ne peut se faire sans mon intervention; au second titre, aucune communication ni aucun mouvement ne peuvent être faits sur mer sans ma permission. » Après ce préambule, il abordait le fond de la question; il proposait au général d'évacuer l'Égypte et lui offrait de transporter son armée avec armes, drapeaux, bagages, et sans être prisonnière de guerre, sur les côtes de France.

Après quelques pourparlers, il fut convenu que deux commissaires français, munis des pouvoirs du général en chef, se rendraient à bord du *Tigre,* qui à cet effet mouillerait en rade de Damiette. Le général Desaix et l'administrateur des finances Poussielgue s'embar-

quèrent le 21 novembre. Ayant été incommodés par la mer pendant les premiers jours, ils rédigèrent, aussitôt qu'ils furent remis, une note dans laquelle ils demandaient : « 1° à conclure une paix définitive avec la Porte; 2° que celle-ci se détachât de la triple alliance et rétablît ses anciennes relations avec la République; 3° que l'Angleterre garantît l'intégrité de l'empire ottoman; 4° qu'en échange de l'évacuation de l'Égypte on rendît tout ce que les alliés avaient pris sur les Français dans la Méditerranée; 5° que l'armée française, avec ses canons, armes et bagages, fût transportée en droite ligne à Toulon, où elle serait, au moment de son arrivée, disponible pour exécuter les ordres de son gouvernement. » Quelques jours après ils donnèrent un nouveau développement à ces propositions; ils demandèrent, en compensation de l'Égypte, Corfou, Sainte-Maure, Céphalonie, Zante, Cérigo, et enfin que le siége de Malte fût levé.

Le commodore répondit : « 1° que, pour négocier et signer la paix, il fallait être muni des pouvoirs des gouvernements respectifs; que le grand vizir les avait par la nature de sa place; que lui avait les siens en règle; qu'il fallait donc que les commissaires français montrassent les leurs, pour qu'on procédât à leur échange; que, s'ils n'étaient munis que des pouvoirs de leur général en chef, ils n'avaient aucun caractère diplomatique; qu'ils n'étaient que des commissaires chargés de négocier et de signer une stipulation militaire; 2° que la paix entre la Porte et la France ne pouvait pas avoir lieu, puisque par la triple alliance la Porte s'était engagée à faire cause commune avec la Russie et l'Angleterre; 3° que Corfou, Sainte-Maure, Céphalonie, Zante, Cérigo, étaient entre les mains des Russes, l'île du Gozzo et l'île de Malte, hormis la Valette, entre les mains du roi de Naples; que ni lui au nom de l'Angleterre, ni le grand vizir au nom de la Porte, ne pouvaient stipuler sur le sort de ces pays, qui n'étaient pas dans leurs mains; 4° que la garantie de l'empire ottoman par l'Angleterre était une des clauses du traité du 5 janvier 1799, et dès lors inutile à répéter aujourd'hui; et à ce sujet le commodore remit une copie authentique de ce traité du 5 janvier qu'il avait signé lui-même; 5° que le but des présentes conférences ne pouvait donc être que d'aviser à l'évacuation de l'Égypte. L'armée française, disait-il, quoique investie et prête à être attaquée de toutes parts, n'est point vaincue. Sa bravoure, sa *fortitude*, sa renommée, lui donnent tous les droits de croire qu'elle peut résister; elle n'est donc pas dans le cas de capituler, et a droit d'exiger de conserver ses armes, ses canons, ses drapeaux, ses propriétés; d'arriver par le plus court trajet à Toulon et à Marseille,

pour y faire sa quarantaine, et être sur-le-champ à la disposition de son gouvernement, sans être prisonnière de guerre. »

Les commissaires français se récrièrent sur l'inconvenance de ces propositions. Une évacuation pure et simple de l'Égypte ne pouvait pas avoir lieu. « Vous convenez, disaient-ils, que nous ne sommes pas vaincus, que nous ne sommes pas dans le cas de signer une capitulation, et cependant c'est une capitulation que vous nous proposez. Comment l'armée est-elle cernée de toutes parts? — Comment? répondait le commodore : nous avons deux frégates dans la mer Rouge, plusieurs vaisseaux dans la mer du Levant, et une innombrable armée turque qui déjà est rendue en Syrie. — Pour que l'armée française fût cernée, répliqua Desaix, il faudrait que, outre l'armée du grand vizir qui est en Syrie, il y eût une armée anglaise débarquée sur les côtes de la Méditerranée, à Damiette ou à Aboukir; une armée d'Éthiopiens ou d'Abyssiniens qui eût franchi la grande cataracte et fût arrivée dans le pays des Barâbras; enfin une quatrième, qui, venant du fond de la Nigritie, fût arrivée aux oasis. Dans ces suppositions même, l'armée ne serait pas investie, et la réunion de ces quatre armées séparées entre elles par des déserts, des marais, des rivières, des places fortes, serait sujette à bien des vicissitudes. Nous savons, continuait-il, ce que c'est que l'armée du grand vizir, nous en avons vu d'innombrables aux Pyramides, au mont Thabor; et avec une poignée de monde nous avons vaincu les troupes mieux organisées d'Aboukir et de Damiette, qui étaient l'élite de l'empire ottoman; enfin nos instructions sont positives. Toute stipulation militaire, de quelque nom qu'on la colore, est une capitulation : jamais l'armée française ne se soumettrait à une pareille humiliation. » Voyant que la négociation n'avançait plus, sir Sidney-Smith mouilla à Jaffa, et se rendit au camp du grand vizir, qui était à Gaza : il voulait le conseiller et délibérer sur l'état des choses.

Aussitôt que ce premier ministre avait connu, par ses correspondances du Caire et par ce que lui avait rapporté Mehemet-Effendi, que depuis le départ de Napoléon les esprits étaient bien changés, que le nouveau général inclinait pour quitter le pays, il s'était avancé sur le Jourdain. Il fit part à Djezzar de ce qu'il avait appris et conclut sa paix avec lui. En répandant le bruit que tout était arrangé, qu'il n'était plus question de se battre, mais seulement de traverser le désert pour piller l'Égypte, il se fit joindre par les troupes des cinq pachaliks de Syrie. Ayant réuni 30,000 hommes, il fit cerner le fort d'El-A'rych par une division de 6,000 hommes. Le major

anglais Douglas dirigeait les travaux du siége; mais l'indiscipline des Turcs, le défaut d'outils et de pièces, ne lui laissaient aucune espérance de mener à bien cette entreprise. Les fortifications avaient été considérablement accrues; le chef de bataillon du génie Cazals y commandait; il avait 500 hommes sous ses ordres. On était au huitième jour du siége, et les assiégeants étaient aussi peu avancés que le premier jour; les assiégés n'avaient encore eu que 2 hommes tués et 5 blessés quand une insurrection éclata dans la garnison. Des traîtres appelèrent les Turcs du haut des remparts; ô honte! des soldats français jetèrent eux-mêmes les cordes et les échelles qui servirent à l'escalade! Leur crime ne resta pas impuni : ces misérables furent les premiers égorgés et leurs têtes furent portées en triomphe dans toute la Syrie. Le chef de bataillon Cazals, au désespoir, eut le temps de se retirer dans les maisons de l'intérieur du fort, de contenir l'ennemi une demi-heure et d'obtenir une capitulation. Il sauva sa garnison. Ce funeste événement, si inattendu, exalta au plus haut point l'esprit du grand vizir : « C'était, disait-il, le plus beau fait d'armes du siècle. Le czar de Russie va avoir une grande idée du courage ottoman lorsqu'il apprendra un événement aussi merveilleux. »

Le commodore arriva sur ces entrefaites au camp d'El-A'rych, fit part aux commissaires français, qui étaient à Jaffa, de l'événement qui venait d'avoir lieu. « Il était impossible, disait-il, de voir une plus belle armée que cette armée ottomane, mais aussi rien de plus féroce. Le fanatisme des armées musulmanes s'était réveillé dans toute sa force; jamais Soliman, Bajazet et Selim n'avaient eu sous leurs ordres de si intrépides soldats. Il lui était donc impossible de garantir la sûreté des commissaires français au milieu d'une armée aussi fanatisée.. » Il conseillait aux commissaires de rester à Jaffa et d'attendre son retour; il craignait les observations de Desaix, qui apprécierait à sa juste valeur, dès qu'il la verrait, cette pitoyable armée; mais, par les mêmes motifs, celui-ci brûlait d'étudier le mécanisme et tous les ressorts de cette armée orientale.

Sans faire aucune attention aux insinuations de sir Sidney-Smith, Desaix se mit en marche avec Poussielgue, arriva à Gaza et de là à El-A'rych; ils y furent reçus avec empressement par les Turcs et furent parfaitement en sûreté. Lorsque Desaix eut regardé pendant quelques jours ce ramassis tumultueux d'hommes qu'on honorait du nom d'armée, il écrivit à Kleber : « Gardez-vous d'évacuer l'Égypte. Il se murmure qu'une révolution a eu lieu en France et que Napoléon est à la tête de l'État. Quant à ce qu'on appelle l'armée du

grand vizir, c'est un misérable amas de bandits; il y a sans doute quelques braves gens, mais en petit nombre; cette armée est incapable de résister à l'attaque d'une de nos divisions. Ils se disent 80,000 hommes; je ne les évalue pas à plus de 30,000 combattants. Ils annoncent l'arrivée des Russes; les présents qui sont destinés aux généraux et officiers russes sont étalés dans les tentes où nous tenons les conférences; vous voyez que le piége est grossier. S'ils attendaient une armée européenne quelconque, ils n'eussent pas commencé la campagne. »

Les dépêches de Poussielgue étaient écrites d'un tout autre ton. C'était une amplification de tout ce que lui avaient dit le grand vizir, le reis-effendi et le commodore anglais : L'armée turque était immesne, elle était formidable, car elle avait massacré la garnison d'El-A'rych; les avenues du camp étaient plantées de piques auxquelles étaient pendues des têtes; tous les jours des hommes étaient tués dans des ruelles du camp, et souvent la tente du grand vizir était percée de balles. Douze pachas étaient en route, et il portait cette armée à 200,000 hommes. L'armée russe était déjà arrivée aux Dardanelles, etc.

Kleber avait réuni son armée en avant de Sâlheyeh; à la nouvelle de la prise du château d'El-A'rych, il se laissa entièrement dominer par les fausses préventions qu'il avait puisées dans les guerres de Hongrie, et, sans ajouter foi à ce que lui écrivait le général Desaix, témoin oculaire, il crut qu'il ne lui restait plus d'autre parti pour sauver son armée et son honneur que de capituler. Il envoya des instructions contraires aux premières, il autorisa ses commissaires à négocier purement et simplement pour l'évacuation de l'Égypte. Cette nouvelle remplit de joie le commodore anglais, qui s'employa aussitôt à lever tous les obstacles, et le 24 janvier la convention fut signée; quelques jours après elle fut ratifiée par le général en chef et par le grand vizir. Comme capitulation militaire elle était honorable dans toutes ses clauses, rédigée avec soin; aucune précaution n'y avait été négligée. Le grand vizir signa comme premier ministre de la Porte, commandant de terre et de mer; sir Sidney-Smith, dans sa double qualité de ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne et de commandant de la croisière du Levant. Le ministre de Russie la garantit.

Cette convention était conçue en ces termes :

« L'armée française en Égypte, voulant donner une preuve de ses désirs d'arrêter l'effusion du sang et de voir cesser les malheureuses querelles survenues entre la République française et la Sublime-

Porte, consent à évacuer l'Égypte d'après les dispositions de la présente convention, espérant que cette concession pourra être un acheminement à la pacification générale de l'Europe.

» Art. Ier. L'armée française se retirera avec armes, bagages et effets, sur Alexandrie, Rosette et Aboukir, pour y être embarquée et transportée en France, tant sur ses bâtiments que sur ceux qu'il sera nécessaire que la Sublime-Porte lui fournisse; et, pour que lesdits bâtiments puissent être promptement préparés, il est convenu qu'un mois après la ratification de la présente il sera envoyé au château d'Alexandrie un commissaire avec cinquante personnes de la part de la Sublime-Porte.

» II. Il y aura un armistice de trois mois en Égypte à compter du jour de la signature de la présente convention; et cependant, dans le cas où la trêve expirerait avant que lesdits bâtiments à fournir par la Sublime-Porte fussent prêts, ladite trêve sera prolongée jusqu'à ce que l'embarquement puisse être complétement effectué; bien entendu que de part et d'autre on emploiera tous les moyens possibles pour que la tranquillité de l'armée et des habitants, dont la trêve est l'objet, ne soit pas troublée.

» III. Le transport de l'armée française aura lieu d'après le règlement des commissaires nommés à cet effet par la Sublime-Porte et par le général en chef Kleber; et si, lors de l'embarquement, il survenait quelques discussions entre lesdits commissaires sur cet objet, il en sera nommé un par M. le commodore Sidney-Smith, qui décidera d'après les règlements maritimes de l'Angleterre.

» IV. Les places de Qatyeh et de Sâlbeyeh seront évacuées par les troupes françaises le huitième jour, ou au plus tard le dixième jour après la ratification de la présente convention. La ville de Mansourah sera évacuée le quinzième jour; Damiette et Belbeys le vingtième jour; Suez sera évacuée six jours avant le Caire; les autres places situées sur la rive orientale du Nil seront évacuées le dixième jour; le Delta sera évacué quinze jours après l'évacuation du Caire. La rive occidentale du Nil et ses dépendances resteront entre les mains des Français jusqu'à l'évacuation du Caire; et cependant, comme elles doivent être occupées par l'armée française jusqu'à ce que toutes les troupes soient descendues de la haute Égypte, ladite rive occidentale et ses dépendances pourront n'être évacuées qu'après l'expiration de la trêve, s'il est impossible de les évacuer plus tôt. Les places évacuées par l'armée seront remises à la Sublime-Porte dans l'état où elles se trouvent actuellement.

» V. La ville du Caire sera évacuée dans le délai de quarante

jours, si cela est possible, et au plus tard dans quarante-cinq jours à compter du jour de la ratification de la présente.

» VI. Il est expressément convenu que la Sublime-Porte apportera tous ses soins pour que les troupes françaises des diverses places de la rive occidentale du Nil, qui se replieront avec armes et bagages vers leur quartier général, ne soient pendant leur route inquiétées ni molestées dans leurs personnes, biens et honneur, soit de la part des habitants de l'Égypte, soit par les troupes de l'armée impériale ottomane.

» VII. En conséquence de l'article ci-dessus et pour prévenir toutes discussions et hostilités, il sera pris des mesures pour que les troupes turques soient toujours suffisamment éloignées des troupes françaises.

» VIII. Aussitôt après la ratification de la présente convention, tous les Turcs et autres nations sans distinction sujets de la Sublime-Porte, détenus ou retenus en France ou au pouvoir des Français en Égypte, seront mis en liberté; et, réciproquement, tous les Français détenus dans toutes les villes et échelles de l'empire ottoman, ainsi que toutes les personnes, de quelque nation qu'elles soient, attachées aux légations et consulats français, seront mis en liberté.

» IX. La restitution des biens et propriétés des habitants et des sujets de part et d'autre, ou le remboursement de leur valeur aux propriétaires, commencera immédiatement après l'évacuation de l'Égypte, et sera réglé à Constantinople par des commissaires nommés respectivement pour cet objet.

» X. Aucun habitant de l'Égypte, de quelque religion qu'il soit, ne sera inquiété ni dans sa personne ni dans ses biens pour les liaisons qu'il pourra avoir eues avec les Français pendant leur occupation de l'Égypte.

» XI. Il sera délivré à l'armée française, tant de la part de la Sublime-Porte que des cours ses alliées, c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne et de la Russie, les passe-ports, sauf-conduits et convois nécessaires pour assurer son retour en France.

» XII. Lorsque l'armée française d'Égypte sera embarquée, la Sublime-Porte, ainsi que ses alliés, promettent que, jusqu'à son retour sur le continent de la France, elle ne sera nullement inquiétée; comme de leur côté le général en chef Kleber et l'armée française en Égypte promettent de ne commettre aucune hostilité pendant ledit temps, ni contre les flottes, ni contre les pays de la Sublime-Porte et de ses alliés, et que les bâtiments qui transporteront ladi,e

armée ne s'arrêteront à aucune autre côte que celle de France, à moins de nécessité absolue.

» XIII. En conséquence de la trêve de trois mois stipulée ci-dessus avec l'armée française pour l'évacuation de l'Égypte, les parties contractantes conviennent que, si dans l'intervalle de ladite trêve quelques bâtiments de France, à l'insu des commandants des flottes alliées, entraient dans le port d'Alexandrie, ils en partiront après avoir pris l'eau et les vivres nécessaires, et retourneront en France munis de passe-ports des cours alliées; et, dans le cas où quelques-uns desdits bâtiments auraient besoin de réparations, ceux-là seuls pourront rester jusqu'à ce que lesdites réparations soient achevées, et partiront aussitôt pour la France comme les précédents, par le premier vent favorable.

» XIV. Le général en chef Kleber pourra envoyer sur-le-champ un aviso, auquel il sera donné les sauf-conduits nécessaires pour que ledit aviso puisse prévenir le gouvernement français de l'évacuation de l'Égypte.

» XV. Étant reconnu que l'armée française a besoin de subsistances journalières pendant les trois mois dans lesquels elle doit évacuer l'Égypte et pour les trois autres mois à compter du jour où elle sera embarquée, il est convenu qu'il lui sera fourni les quantités nécessaires de blé, viande, riz, orge et paille, suivant l'état qui en est présentement remis par les plénipotentiaires français, tant pour le séjour que pour le voyage. Celles desdites quantités que l'armée aura retirées de ses magasins après la ratification de la présente seront déduites de celles à fournir par la Sublime-Porte.

» XVI. A compter du jour de la ratification de la présente convention, l'armée française ne prélèvera plus aucune contribution quelconque en Égypte, mais au contraire elle abandonnera à la Sublime-Porte les contributions ordinaires exigibles qui lui resteraient à lever jusqu'à son départ, ainsi que les chameaux, dromadaires, munitions, canons et autres objets lui appartenant qu'elle ne juge pas à propos d'emporter, ainsi que les magasins de grains provenant des contributious déjà levées, et enfin les magasins de vivres. Ces objets seront examinés et évalués par des commissaires envoyés en Égypte à cet effet par la Sublime-Porte et par le commandant des forces britanniques, conjointement avec les préposés du général en chef Kleber, et reçus par les premiers au taux de l'évaluation ainsi faite, jusqu'à la concurrence de la somme de 3,000 bourses, qui sera nécessaire à l'armée française pour accélérer ses mouvements et son embarquement; et, si les objets ci-dessus désignés ne produisaient

pas cette somme, le déficit sera avancé par la Sublime-Porte à titre de prêt, qui sera remboursé par le gouvernement français sur les billets des commissaires préposés par le général en chef Kleber pour recevoir ladite somme.

» XVII. L'armée française ayant des frais à faire pour évacuer l'Égypte, elle recevra, après la ratification de la présente convention, la somme ci-dessus stipulée dans l'ordre suivant, savoir : le quinzième jour, 500 bourses; le trentième jour, 500 autres bourses; le quarantième jour, 300 autres bourses; le cinquantième jour, 300 autres bourses; le soixantième jour, 300 autres bourses; le soixante et dixième jour, 300 autres bourses; le quatre-vingtième jour, 300 autres bourses; et enfin le quatre-vingt-dixième jour, 500 autres bourses. Toutes lesdites bourses de 500 piastres turques chacune, lesquelles seront reçues en prêt des personnes commises à cet effet par la Sublime-Porte; et, pour faciliter l'exécution desdites dispositions, la Sublime-Porte enverra, immédiatement après l'échange des ratifications, des commissaires dans la ville du Caire et dans les autres villes occupées par l'armée.

» XVIII. Les contributions que les Français pourraient avoir perçues après la date de la ratification et avant la notification de la présente convention, dans les diverses parties de l'Égypte, seront déduites sur le montant des 3,000 bourses ci-dessus stipulées.

» XIX. Pour faciliter et accélérer l'évacuation des places, la navigation des bâtiments français de transport qui se trouveront dans les ports de l'Égypte sera libre pendant les trois mois de trêve, depuis Damiette et Rosette jusqu'à Alexandrie, et d'Alexandrie à Rosette et Damiette.

» XX. La sûreté de l'Europe exigeant les plus grandes précautions pour empêcher que la contagion de la peste n'y soit transportée, aucune personne malade ou soupçonnée d'être attaquée de cette maladie ne sera embarquée; mais les malades pour cause de peste, ou pour toute autre maladie qui ne permettrait pas leur transport dans le délai convenu pour l'évacuation, demeureront dans les hôpitaux, où ils seront sous la sauvegarde de Son Altesse le suprême vizir, et seront soignés par des officiers de santé français, qui resteront auprès d'eux jusqu'à ce que leur guérison leur permette de partir, ce qui aura lieu le plus tôt possible. Les articles 11 et 12 de cette convention leur seront appliqués, comme au reste de l'armée; et le commandant en chef de l'armée française s'engage à donner les ordres les plus stricts aux divers officiers commandant les troupes embarquées de ne pas permettre que les bâtiments les débarquent

dans d'autres ports que ceux qui seront indiqués, par les officiers de santé, comme offrant la plus grande facilité pour faire la quarantaine utile, usitée et nécessaire.

» XXI. Toutes les difficultés qui pourraient s'élever et qui ne seraient pas prévues par la présente convention seront terminées à l'amiable entre les commissaires désignés à cet effet par Son Altesse le suprême vizir et par le général en chef Kleber, de manière à faciliter l'évacuation.

» XXII. Le présent ne sera valable qu'après les ratifications respectives, lesquelles devront être échangées dans le délai de huit jours, en suite de laquelle ratification la présente convention sera religieusement observée de part et d'autre[1]. »

Quand l'armée connut qu'elle devait évacuer sa belle conquête devant une misérable cohue semblable à celle du mont Thabor, tous les cœurs se resserrèrent. L'armée chercha en vain des raisons qui pussent justifier une si singulière transaction; elle n'avait reçu aucun ordre du gouvernement, elle était tout entière, elle ne manquait de rien; toutes les allégations contenues dans le procès-verbal du conseil de guerre étaient ou fausses, ou exagérées, ou insignifiantes. Mais, d'un autre côté, on allait revoir cette belle France, embrasser sa famille, ses amis, peut-être cueillir des lauriers sur le Pô, l'Adige, le Danube!

Les places fortes de Qatyeh, de Sâlheyeh, de Belbeys, de Lesbé, de Suez, tous les forts de la haute Égypte, toute la rive droite du Nil en suivant la branche de Damiette furent remis aux Turcs. Le grand vizir passa le désert avec pompe; son armée se recruta de tous côtes; la perspective du pillage, les riches et abondantes plaines du Nil, excitaient la cupidité de toutes les hordes du désert. De part et d'autre on exécuta fidèlement la convention. Une commission composée de Français, de Turcs et d'Anglais était en permanence et levait avec équité toutes les difficultés qui survenaient. L'administration civile du Caire fut remise au grand vizir, qui y envoya Mustafa. Tous les grands de l'Égypte se portèrent successivement aux pieds de Son Altesse pour solliciter leur pardon, et offrir

[1] Cette convention se termine ainsi :

« Fait, signé et scellé de nos sceaux respectifs, au camp des conférences près El-A'rych, le 4 pluviôse an VIII de la République française (24 janvier 1800, vieux style) et le 28 de la lune de Chabban, l'an de l'hégire 1214.

» Signé : le général de division DESAIX, le citoyen POUSSIELGUE, plénipotentiaires du général Kleber, et LL. EE. MUSTAFA PESCHID, effendi TEFTERDAR, et MUSTAFA RASYCHER, effendi reis EL-KNITTAR, plénipotentiaires de Son Altesse le suprême vizir. »

à l'envi des dons gratuits, selon l'usage de l'Orient. Les esprits des Égyptiens rentrèrent dans le néant et reprirent leurs habitudes de servitude et d'esclavage. L'aurore de la civilisation n'avait lui qu'un moment; désormais plus d'espérance; chacun ne s'occupa plus que de mériter l'oubli de ce qu'il avait dit ou fait.

Mourad-Bey avait profité de l'évacuation de la haute Égypte et de la concentration de l'armée pour se réorganiser. Il fit complimenter le grand vizir, qui lui envoya des firmans; Kleber lui donna des sauf-conduits. Arrivé près du Caire, le bey accueillit avec grâce le général français Morand, chargé de le recevoir, le revêtit d'une pelisse, lui fit présent d'un beau cheval de bataille : « Mon présent est peu de chose, lui dit-il; mais prenez-vous-en aux Français, ils m'ont tout ôté. » Il trouva sur sa route la cavalerie française, sabre à la main; à cette vue, il éprouva un moment de trouble. Le général de cavalerie Leclerc, qui la commandait, s'en aperçut, se jeta seul avec deux aides de camp au milieu de ses Mameluks, se mettant ainsi à sa discrétion. Mourad considéra avec attention la cavalerie française, qui, de son côté, le vit avec plaisir, sentiment naturel aux braves. Les Égyptiens, mais surtout les Mameluks, ne concevaient rien au spectacle dont ils étaient témoins; cette invincible armée se retirant devant cette canaille était pour eux un phénomène qu'ils ne se pouvaient expliquer.

Le grand vizir reçut Mourad-Bey froidement : « Vous autres Mameluks, lui dit-il d'un ton sévère, vous n'avez de courage que dans la rébellion et contre vos souverains; vous n'avez pas su défendre un seul jour cette clef de la sainte Kaaba contre une poignée d'infidèles qui fuient comme de faibles gazelles à ma vue. A mesure que je m'avance, ils se dispersent comme la poussière du désert au premier souffle du khamsyn. » L'intrépide Mourad-Bey, indigné, se redressa avec noblesse, et lui lançant un regard plein de feu : « Vizir, lui dit-il, rends grâce au Prophète qui dispose du cœur et de la volonté des hommes, mais ne t'abuse pas sur la cause de ta bonne fortune; c'est l'amour de leur pays, de leurs femmes, de leurs enfants qui a fasciné les yeux de ces infidèles et les a rendus insensibles aux attraits du Nil; mais prie Dieu qu'ils ne changent pas d'intention, tu verrais ces timides gazelles, plus furieuses que les lions affamés du désert, porter la mort et le carnage dans tous les rangs de ton armée; pas un des tiens ne reverrait les rives fleuries de la Syrie. » Le vizir, homme de sens, s'aperçut qu'il s'était laissé emporter par un mouvement de vanité déplacé, se radoucit, fit des compliments au bey, tâcha de se le concilier.

Mourad regagna sa troupe, et se campa sur le flanc des deux armées, du côté de la haute Égypte.

VI. Quelques semaines après le départ d'Alexandrie du bâtiment qui portait la lettre du général Kleber du 26 septembre 1799, un duplicata de cette dépêche fut remis au commandant Barras dont le bâtiment se rendait en France. Ce bâtiment fut pris dans les mers de Provence; Barras jeta ses dépêches à l'eau si maladroitement qu'un midshipman anglais se mit à la nage, saisit les dépêches et les porta à l'amiral Keith, qui les fit passer sur-le-champ à Londres; elles excitèrent au plus haut degré l'intérêt du cabinet de Saint-James. D'un côté, Napoléon était arrivé au timon des affaires, et proclamé premier magistrat de la République; ces lettres étaient une espèce de dénonciation ou d'accusation contre lui. D'un autre côté, les renseignements qu'elles donnaient sur la situation de l'armée d'Égypte levaient toutes les incertitudes. Il était impossible d'avoir une pièce plus authentique. L'armée française était nue, manquant d'armes, de canons, de munitions de guerre; elle avait de la peine à vivre, n'avait pas d'argent; elle était réduite de 5 à 8,000 combattants. De plus, les Mameluks et les Arabes étaient plus puissants que jamais; la population était mal disposée, menaçait à tout instant d'égorger les Français; leur général n'avait plus d'espoir que dans une capitulation pour sauver ces misérables débris; mais ces débris, misérables en Égypte, étant formés de cadres, étaient précieux par le grand nombre d'officiers et sous-officiers qui s'y trouvaient. Six semaines après leur arrivée en France, ils formeraient une armée de 40,000 hommes, qui serait fort redoutable; d'ailleurs, ces officiers faisaient profession d'un dévouement spécial au nouveau magistrat de la République; ils consolideraient son autorité, et seraient pour lui un appui précieux; il fallait l'en priver. Les duplicata des dépêches des chefs d'administration et des colonels, dont les originaux avaient été envoyés avec le bâtiment qui parvint en France, n'avaient pas été joints à cette nouvelle expédition, de sorte que le gouvernement anglais ne fut pas à même de concevoir le plus léger soupçon sur la véracité des faits contenus dans les lettres de l'état-major.

Sir Sidney-Smith, dans sa correspondance, avait fait pressentir qu'il serait possible de décider Kleber à signer une capitulation pour céder l'Égypte, à condition qu'on lui garantirait le passage de l'armée pour retourner en France avec ses armes, sans être prisonnière de guerre, et que l'on déguiserait la honte d'une capitulation

sous l'apparence d'une convention diplomatique; on attendait ce grand résultat avec impatience. Mais, lorsque l'on vit, par les propres dépêches du général Kleber, l'état misérable où était réduite l'armée; qu'elle ne pouvait plus menacer l'Hindoustan ni se recruter, les Anglais résolurent de la retenir prisonnière de guerre sur la Tamise. A cet effet le ministère envoya, le 17 décembre, l'ordre à l'amiral Keith d'arrêter les bâtiments portant l'armée française, et de les conduire en Angleterre, de quelques sauf-conduits qu'ils fussent munis. M. Dundas[1] avait dit : « Il faut que cette armée périsse et soit un exemple de la vengeance britannique; que pas un des hommes qui en ont fait partie ne revoie ses foyers. »

L'amiral Keith expédia, le 8 janvier 1800, une frégate à Sidney-Smith, qui arriva le 20 février à Chypre. En même temps il établit une nouvelle croisière devant Alexandrie, avec des instructions conformes aux nouveaux ordres du Conseil. Dès le 15 février, cette croisière arrêta tous les bâtiments, quoiqu'ils fussent munis des sauf-conduits du commodore Sidney-Smith et du grand vizir. Le 26 février, une lettre de sir Sidney-Smith instruisit le général Kleber de ce nouvel ordre; il l'invitait à prendre patience, disant que son gouvernement était trompé, mais qu'il ne tarderait pas à changer d'opinion et à envoyer les ordres nécessaires. Kleber se laissa amuser. Cependant sa position devenait affreuse; il avait évacué toutes les places et laissé ouvertes les portes du désert. Une partie de son armée était déjà rendue à Rosette et à Alexandrie; on avait déjà évacué les parcs et les munitions de guerre de Gyzeh; la citadelle du Caire était désarmée. Cette capitale était gouvernée par un des pachas du grand vizir; les Français devaient céder la citadelle et les forts le 14 mars. Des commissaires français, anglais et turcs se réunirent à Mataryeh; tout ce qu'il fut possible de faire pour aplanir les difficultés, sir Sidney le fit; mais les Turcs voulaient entrer en possession de la capitale le 14 mars, conformément à la convention; ils ne voulaient pas accorder le délai que les Français demandaient; ceux-ci représentaient que, s'ils abandonnaient le Caire avant que la mer leur fût ouverte, ils étaient perdus. Le grand vizir répondait qu'il avait donné les firmans; qu'il avait fourni les bâtiments nécessaires pour le passage de l'armée; que les difficultés faites par les Anglais ne le regardaient pas. Cependant il consentait à ce que les Français séjournassent dans le Delta et dans Alexandrie jusqu'à l'arrivée des ordres de Londres.

Kleber paraissait indécis, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du *Lodi*

[1] L'un des membres du cabinet anglais à cette époque.

à Damiette, avec le général Galbaud, et de *l'Osiris* à Aboukir, portant le colonel Latour-Maubourg. Celui-ci arriva au Caire le 4 mars. Il apporta à la fois la nouvelle de l'arrivée de Napoléon en Europe et de son élévation à la tête du gouvernement, la constitution de l'an VIII, la lettre du ministre de la guerre du 12 janvier, et la proclamation ci-jointe :

« Soldats, les consuls de la République s'occupent souvent de l'armée d'Orient. La France connaît toute l'influence de vos conquêtes pour la restauration de son commerce et la civilisation du monde. L'Europe entière vous regarde. Je suis souvent en pensée avec vous. Dans quelque situation que les hasards de la guerre vous mettent, soyez toujours les soldats de Rivoli et d'Aboukir, vous serez invincibles. Portez à Kleber cette confiance sans bornes que vous aviez en moi, il la mérite. Soldats, songez qu'un jour vous rentrerez victorieux sur le territoire sacré; ce sera un jour de joie et de gloire pour la nation entière. »

Ces paroles portèrent au plus haut point l'ivresse et l'enthousiasme du soldat, mais ils se disaient : « Couverts de honte et nos drapeaux flétris par une capitulation, de quel front aborderons-nous notre général? » Kleber, de son côté, comprit combien sa position était désormais délicate; il ne lui restait plus que le parti de vaincre. Il avait une haine particulière pour le Directoire, il triomphait de sa chute. Kleber n'était rien moins que républicain. On ne fut pas vingt-quatre heures sans s'apercevoir dans le camp que les dispositions du général en chef étaient changées. Le lendemain de l'arrivée de Latour-Maubourg, on commença à réarmer la citadelle du Caire, les forts et Gyzeh; l'artillerie, déjà embarquée, fut débarquée; les troupes, les magasins, déjà en partie évacués sur le port d'Alexandrie, retournèrent vers la capitale. Pendant le mois de mars, le Nil fut chargé de djermes qui reportaient les troupes et les munitions de l'armée au Caire. Lorsque tous ces préparatifs furent terminés, le général en chef fit lire, le 17 mars au soir, un ordre du jour en ces termes :

A bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique *la Reine-Charlotte*,
à Minorque, le 8 janvier 1800.

« Monsieur,

» Ayant reçu des ordres positifs de Sa Majesté de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française que vous commandez en

Égypte et en Syrie, excepté dans le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre et abandonnerait tous les vaisseaux et toutes les munitions des port et ville d'Alexandrie aux puissances alliées, et, dans le cas où une capitulation aurait lieu, de ne permettre à aucune troupe de retourner en France qu'elle ne soit échangée, je pense nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes françaises à bord et faisant voile de ce pays, d'après des passe-ports signés par d'autres que ceux qui ont le droit d'en accorder, seront forcés par les officiers des vaisseaux que je commande de rentrer à Alexandrie, et que ceux qui seront rencontrés retournant en Europe, d'après des passe-ports accordés en conséquence de la capitulation particulière avec une des puissances alliées, seront retenus comme prises et tous les individus à bord considérés comme prisonniers.

» KEITH, amiral. »

» Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires; préparez-vous à combattre!

» KLEBER. »

Ainsi cette lettre du 26 septembre 1799, écrite pour justifier l'évacuation de l'Égypte, fut cause de sa conservation. La mauvaise foi du gouvernement anglais sauva l'honneur de cette intrépide armée.

Le 19 mars, le général en chef écrivit dans ces termes au grand vizir :

« L'armée dont le commandement m'est confié ne trouve pas, dans les propositions qui m'ont été faites de la part de Votre Altesse, une garantie suffisante contre les prétentions injurieuses et l'opposition formelle du gouvernement anglais à l'exécution de notre traité; en conséquence, il a été résolu ce matin, au conseil de guerre, que ces propositions seraient rejetées et que la ville du Caire, ainsi que les forts, demeureraient occupés par les troupes françaises jusqu'à ce que j'aie reçu du commandant en chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée une lettre directement contraire à celle qu'il m'a adressée le 8 janvier, et que j'aie entre les mains les passeports signés par ceux qui ont le droit d'en accorder. D'après cela, toutes conférences ultérieures entre nos commissaires deviennent inutiles, et les deux armées doivent, dès cet instant, se considérer comme en état de guerre. La loyauté que j'ai apportée dans l'exécution ponctuelle de mes conventions donnera à Votre Altesse la mesure du regret que me fait éprouver une rupture aussi extraor-

dinaire dans ces circonstances que contraire aux avantages communs de la République et de la Sublime-Porte. J'ai assez prouvé combien j'étais pénétré du désir de voir renaître les liaisons d'intérêt et d'amitié qui unissaient depuis longtemps les deux puissances. J'ai tout fait pour rendre manifeste la pureté de mes intentions; toutes les nations y applaudiront, et Dieu soutiendra par la victoire la justice de ma cause; le sang que nous sommes prêts à verser rejaillira sur les auteurs de cette nouvelle dissension.

» Je préviens aussi Votre Altesse que je garderai comme otage à mon quartier général S. Exc. Mustafa-Pacha jusqu'à ce que le général Galbaud, retenu à Damiette, soit rendu à Alexandrie avec sa famille et sa suite, et qu'il ait pu me rendre compte du traitement qu'il a éprouvé des officiers de l'armée ottomane, et sur lequel on me fait des rapports fort extraordinaires.

» La sagesse accoutumée de Votre Altesse lui fera distinguer aisément de quelle part viennent les nuages qui s'élèvent. Mais rien ne pourra altérer la haute considération et l'amitié sincère que j'ai pour elle. »

VII. La belle proclamation du général Kleber produisit sur l'armée tout l'effet possible; elle ne manifesta plus qu'un sentiment, la plus grande confiance dans le succès et la satisfaction de conserver intacts l'honneur et ses drapeaux, sur lesquels étaient écrits en lettres d'or les noms de tant de victoires.

Les officiers anglais qui étaient au camp du vizir, prévoyant ce qui allait arriver, firent tous leurs efforts pour persuader aux Turcs d'accorder un délai d'un mois. Mais ceux-ci, fiers de leur grand nombre, certains des dispositions d'une partie du peuple du Caire et de la basse Égypte, spécialement de Mansourah, ne voulurent entendre à rien. Le grand vizir résolut de prévenir le général français en se jetant avec son armée dans le Caire. L'armée française était forte de 15,000 hommes d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie sur le champ de bataille; 9,000 étaient au Caire et dans le Delta. La gauche était commandée par le général Reynier et formée de deux brigades composées de quatre bataillons chacune, l'une sous les ordres du général Robin, et l'autre sous ceux du général Lagrange. La droite, commandée par le général Friant, était aussi composée de deux brigades, sous les ordres des généraux Belliard et Donzelot. Le général de brigade Leclerc commandait la cavalerie. L'artillerie était de soixante bouches à feu. L'infanterie était rangée en quatre carrés à distance de déploiement; l'artillerie et la cavalerie

dans l'intervalle. Une demi-brigade était en réserve; une était au Caire, une à Gyzeh, deux à Alexandrie, une à Rosette et une dans le Delta. Le 19, à trois heures du matin, Kleber se mit en marche d'El-Qobbet sur Mataryeh. L'armée du grand vizir était forte de 60,000 hommes, dont 15,000 étaient détachés à Belbeys, à Sàlheyeh, à Damiette et dans la haute Égypte; 45,000 étaient sur le champ de bataille, 20,000 étaient des Bédouins ou des milices égyptiennes qui l'avaient rejoint depuis son entrée dans le pays. Il avait quarante pièces d'artillerie, dont vingt seulement attelées; les autres étaient dans les places de Rosette et de Sàlheyeh. A la petite pointe du jour, la division Reynier se rencontra à Mataryeh avec l'avant-garde, et, après un léger combat, elle s'empara du village; l'armée se rangea en bataille en avant. La gauche s'était ainsi éloignée du Nil; Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey, à la tête de 6,000 hommes de cavalerie, en profitèrent, remontèrent le Nil, se jetèrent dans le Caire, proclamèrent la victoire de leur parti et la destruction de l'armée des infidèles. L'insurrection était organisée d'avance, elle éclata dans tous les quartiers à la fois.

Cependant le grand vizir accourut au secours de son avant-garde, qui était en position à portée du canon de l'armée française. Sa nombreuse cavalerie enveloppa les carrés, caracolant tout autour, mais elle ne fit aucune charge; les boulets et la mitraille lui firent beaucoup de mal; il y avait loin de la valeur de ces troupes à celle des Mameluks aux Pyramides. Une soixantaine de blessés français étant tombés entre les mains de ces barbares, ils leur coupèrent la tête, qu'ils promenèrent au bout des lances, comme les Parthes promenèrent la tête du jeune Crassus. Ce spectacle étonna un moment le soldat, mais la charge battit; toute cette armée se dissipa et se sauva d'un trait jusqu'à El-Khànqah. Ce fut dans ce gros bourg que Kleber apprit l'insurrection du Caire; il y envoya le général Lagrange avec une brigade. Le 20, l'armée française marcha sur Belbeys; le fort, après quelques heures de canonnade, se rendit. Le grand vizir ne s'arrêta nulle part; il abandonna son camp de Sàlheyeh encore tout tendu, ses bagages, traversa le désert précipitamment, et arriva à Gaza avec à peu près 5,000 hommes. Il perdit dans cette bataille 9,000 hommes tués, blessés ou pris; le reste se dispersa, entre autres les Bédouins et les milices d'Égypte, qui retournèrent dans leurs villages. Son artillerie, ses quatre queues, ses tentes, furent la proie du vainqueur. De Sàlheyeh le général Belliard se porta avec sa brigade sur Damiette, attaqua la division turque qui s'en était emparée, la battit aux champs d'El-Choa'rah et entra sans opposition

dans Lesbé, y trouva douze pièces de canon, outre l'artillerie que les Français y avaient laissée.

La bataille d'Héliopolis ne fut pas disputée; l'armée du grand vizir n'opposa aucune résistance. Ce premier ministre n'avait lui-même aucune expérience militaire; son armée ne valait pas celle du mont Thabor. La prophétie de Mourad-Bey s'accomplit. La perte des Français fut de 150 hommes tués, blessés ou prisonniers; le quart de l'armée seulement fut engagé. Ainsi se réalisa ce qu'avait dit Desaix : « Qu'avec 3,000 Français, il mettrait ce ramassis tumultueux en déroute. » Cette bataille dissipa l'illusion à laquelle s'était abandonné le général en chef sur la force et la puissance des Ottomans; il comprit que cette race dégénérée n'avait plus rien de commun avec les Musulmans de Soliman, de Selim et de Bajazet.

VIII. Kleber retourna le 26 au Caire. Le parc d'artillerie, qui avait été évacué sur Alexandrie, n'était pas encore arrivé; l'insurrection dans la ville était complète; tous les débouchés des rues étaient fermés par de grosses murailles à double rang de créneaux, et appuyées à des maisons dont les terrasses servaient de places d'armes.

Mourad-Bey était resté neutre pendant la bataille d'Héliopolis, conduite qui lui gagna la confiance de l'armée française en même temps qu'elle lui avait fait perdre celle du grand vizir. Mourad se soumit à la République, fut proclamé sultan français, reçut les deux provinces du Sayd à titre de feudataire de la République, moyennant le payement annuel d'un cens en argent et en blé; il s'engagea aussi à fournir un corps de Mameluks pour combattre avec l'armée française. Pendant le siége du Caire, il se tint dans la province d'Atfyeh, coupa la communication de la Syrie avec le pacha que le grand vizir avait envoyé dans la haute Égypte, approvisionna les assiégeants, les servit de son influence dans la ville; Osman, l'un de ses beys, demeura au quartier général comme son député.

Le général Almeras attaqua le quartier copte le 2 avril et s'en empara. La citadelle et le fort Dupuy commencèrent à lancer des bombes et à tirer des boulets rouges. Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey demandèrent à capituler; mais les janissaires et ce qu'il y avait de Mameluks, de Moghrebins dans la ville, s'insurgèrent contre eux et persistèrent à se défendre. Le 14 avril, les Français attaquèrent Bouláq et s'en emparèrent; cette malheureuse ville fut détruite, le carnage y fut horrible. Le lendemain le général Reynier s'empara du

santon d'Aboukir. Le 17, les parcs étant arrivés d'Alexandrie, on attaqua de tous côtés. On mit le feu à la mine, sous la maison de la femme de Mourad-Bey; 300 Turcs qui la défendaient furent ensevelis sous ses ruines. Le feu se déclara à la fois dans plusieurs quartiers; il pleuvait partout des bombes et des obus; cela changea les dispositions du peuple, qui reconnut la sagesse de ses chefs, et accepta la capitulation qu'il avait méconnue quelques jours avant. Nadir-Pacha et Ibrahim-Bey, avec 4,000 hommes, sortirent sous l'escorte de la division Reynier et traversèrent le désert pour se réfugier en Syrie. 3,000 habitants, qui redoutaient la vengeance du vainqueur, les suivirent. Le 24 avril, les postes français occupaient les portes; le 25, les barrières furent défaites, les cadavres enterrés, les mosquées purifiées. Kleber fit une entrée triomphale par la porte des Victoires à la tête de l'armée. L'armée perdit pendant ces trente-cinq jours de combat un millier d'hommes tués, blessés ou prisonniers, dont 300 indigènes.

Mourad-Bey et le général Kleber se virent à Gyzeh le 29 avril, se donnèrent des marques d'estime. Mourad-Bey était beaucoup moins grand que le général français; il dit en l'apercevant : « Voilà le plus beau Chrétien que j'aie vu. » Le lendemain il partit pour le Sayd; il fut fidèle à ses nouveaux maîtres, contint et soumit toute la haute Égypte. Il en chassa les agents du grand vizir, ce qui permit de tenir l'armée plus concentrée.

Le Caire avait mérité d'être puni; le général en chef condamna la ville à payer 12 millions de contribution. Quatre-vingts bâtiments turcs, escortés par quatre corvettes, étaient entrés dans le port d'Alexandrie dans le mois de février, pour servir à transporter l'armée en France. Après la rupture ils furent confisqués, et les marchandises qu'ils contenaient vendues. Ce fut une ressource importante pour le trésor. Mais la capitale avait considérablement souffert; on n'y voyait plus que des ruines; la misère était grande, sa physionomie en était visiblement altérée; ce n'était plus cette cité qui recevait en triomphe les trophées de la Syrie, qui s'était alors associée sincèrement aux destinées de l'armée et qui en espérait le rétablissement de la patrie arabe.

IX. Kleber, après sa victoire, s'occupa sans relâche de mériter la confiance du gouvernement. Il ne négligea rien pour consolider la colonie; sa conduite fut en tout l'opposé de celle qu'il avait tenue précédemment. Les ingénieurs et les forts qu'ils élevaient autour du Caire avaient été l'objet de ses sarcasmes; ils devinrent l'objet de sa

sollicitude, persuadé qu'il était que, maître pour toujours de l'Égypte, elle ne pourrait plus désormais lui être enlevée que par une grande armée anglaise. Il étendit peut-être trop le système de fortifications ordonné et commencé par les ordres de son prédécesseur. Contre un pareil général, une armée de 30,000 Anglais eût échoué. Cette nouvelle conduite du général Kleber lui réconcilia l'esprit de l'armée.

Ceux des officiers qui conservaient encore des idées d'évacuation cachèrent leurs dispositions; il en renvoya quelques-uns. Mais l'esprit des habitants lui resta aliéné; le grand vizir pendant deux mois avait exercé une grande influence; les Français étaient redevenus des infidèles qui n'inspiraient plus de confiance; on leur supposait toujours la pensée de s'en aller. Cependant Kleber eût tout obtenu du temps, lorsqu'il se porta à un excès, qui lui devint fatal. Il fit répartir sur les principaux cheiks et les propriétés des mosquées une partie de la charge de la contribution. Cette mesure était populaire dans l'armée, qui n'aimait pas les grands cheiks. El-Sâdât fut surtaxé; il était signalé par sa haine secrète contre les Français; mais, outré qu'on oubliât à ce point ce qui était dû à sa naissance et à son rang, il refusa de payer. Il fut arrêté, enfermé dans la citadelle; toutes les menaces le trouvèrent sourd. Kleber, irrité, ordonna qu'on lui donnât la bastonnade. El-Sâdât fut donc bâtonné! Un tel outrage fait au sang du Prophète !.... L'indignation fut générale parmi les gens de la loi; les ulemas, les muddens, l'Orient tout entier en frémit. Cette conduite était bien opposée à celle de Napoléon, qui, le lendemain de la révolte du Caire, en 1798, fut clément envers ce même El-Sâdât, reconnu le chef de la rébellion. Kleber paya cher cet oubli de toute politique et cette violation des instructions de Napoléon. Les ulemas ne tardèrent pas à trouver l'occasion de la vengeance; ils en usèrent cruellement. A quoi tient la destinée des hommes et des empires!

Soliman[1], né à Alep, était un jeune homme de vingt-quatre ans; il avait été élevé dans la mosquée d'El-Azhar; depuis il avait fait deux fois le pèlerinage de la Mecque; au commencement de 1799 il entreprit celui de Jérusalem. Il était dans cette ville lorsque les fuyards échappés de la déroute d'Héliopolis y arrivèrent de tous côtés; ils avaient beaucoup souffert au passage du désert; ils étaient exaspérés contre les infidèles, qu'ils accusaient de mauvaise foi. « On les avait, disaient-ils, attirés dans un piége. » Tous les jours, dans les mosquées, ils invoquaient une vengeance qui satisfît aux mânes de tant de croyants et confondît la superbe des infidèles.

[1] Souleymân el-Halebi.

Achmet, agha des janissaires, natif d'Alep, était un des plus exaspérés; il exalta la tête de son compatriote et lui persuada qu'il avait été choisi par le Prophète pour sauver la sainte Kaaba, en livrant le combat sacré contre le fourbe et astucieux chef des idolâtres. Ayant réussi, il l'adressa à Gaza, à un agha de ses amis attaché à l'armée. Soliman logea dans la mosquée, acheta un poignard, se joignit à une caravane de savon et de tabac pour traverser le désert, et arriva au Caire. Il y logea à Gàma el-Azhar, confia son projet à quatre muddens de ses amis, qui servaient dans cette mosquée et n'en sortaient jamais. A Gâma el-Azhar, Soliman passait les jours et les nuits en prière. Il couvrait le sanctuaire de versets du Coran qui avaient rapport à son projet. Il fit trois voyages à Gyzeh pour reconnaître le sultan et le local; l'exécution de son dessein lui parut difficile; il s'en dégoûta; les quarante jours qui lui avaient été assignés étaient expirés. Il alla chez le docteur Mustafa, natif de Bithynie, vieillard de quatre-vingts ans, son ancien maître et très-versé dans les choses saintes. Le malheur voulut que ce jour-là même ce docteur discutàt sur le combat sacré : c'était l'œuvre la plus méritoire, c'était le chemin le plus sùr pour le salut. Ces propos mystiques rallumèrent le fanatisme de Soliman; il traversa la ville, se rendit dans la mosquée de Gyzeh et y coucha. Le lendemain il arriva sur le port comme Kleber s'embarquait; il le suivit dans un bateau, assista à une revue dans l'île de Roudah, se fit chasser plusieurs fois du groupe qui entourait le général, le suivit à la place Ezbekyeh, voulut entrer dans le jardin du quartier général et fut repoussé; il parvint cependant à s'y introduire, s'y mit en prière, y resta ainsi deux heures en extase. Au bout de ce temps, il saisit le moment où Kleber était seul pour se jeter à ses genoux, lui présentant une pétition. Pendant que le général la lisait, il lui porta quatre coups de poignard; le premier traversa le cœur, le second frappa à la main, le troisième au bras, le quatrième à la cuisse. L'architecte Protain survint, l'assassin le saisit, le frappa de six coups et le jeta à côté du cadavre du général. Au lieu de se sauver, Soliman se mit en prière la face tournée vers l'orient à vingt pas de là, derrière une muraille. Un aide de camp de service, qui cherchait le général Kleber, le trouva déjà sans vie. La générale bat, l'armée court aux armes, le désespoir et la fureur sont dans toutes les âmes; les guides investissent la maison et le jardin; des vestiges de sang conduisent un officier de garde au lieu où Soliman est en prière. Il l'interroge; Soliman répond avec calme et tranquillité; on lui présente un poignard ensanglanté, il le méconnaît. Un officier de piquet de cavalerie croit l'avoir

vu le matin à la revue dans l'île de Roudah, mais il n'en est pas certain; on ne sait que penser; cependant Protain, dont les blessures n'étaient pas mortelles, revient à lui et le reconnaît. Peu après le coupable avoue et même nomme ses complices. Ils sont traduits devant une commission militaire ainsi composée : le général de division Reynier, le général de brigade Robin, l'ordonnateur de la marine Le Roy, l'adjudant général Martinet, l'adjudant général Morand, le chef de brigade d'infanterie Goguet, le chef de brigade d'artillerie Faure, le chef de brigade du génie Bertrand et le commissaire ordonnateur Sartelon faisant les fonctions de rapporteur. Soliman fut condamné à être empalé; trois des muddens eurent la tête tranchée, le quatrième était contumax. Le vieux docteur qui avait été mis en cause fut acquitté : interrogé sur le combat sacré, il dit que le Prophète le commandait contre les idolâtres, mais que les Français, les Mameluks et les Turcs n'étaient pas dans ce cas.

Ainsi périt sous le poignard d'un fanatique, à l'âge de quarante-sept ans, le chef d'une grande armée, un illustre guerrier, au milieu de ses soldats qui l'aimaient et qui eussent tous péri pour le sauver. Le même jour, au même moment, Desaix succombait, à mille lieues de là, sur le champ de bataille de Marengo. Les regrets des soldats furent sincères; qu'ils auraient été bien plus amers encore, s'ils eussent pu prévoir ce qui devait arriver en 1801 !

Kleber fut inhumé, avec toute la pompe militaire, dans un des bastions de la ferme d'Ibrahim-Bey; le mathématicien Fourier prononça son oraison funèbre.

Le grand vizir était-il l'auteur de cet assassinat? Il n'existe à cet égard aucune preuve, son nom n'a pas été prononcé dans le procès ; il a rejeté l'accusation avec indignation. Les aghas qui se trouvaient compromis étaient des aghas d'Alep, qui servaient dans son armée, mais n'étaient pas attachés à sa personne. Les grands cheiks du Caire connaissaient-ils la présence de Soliman à Gâma el-Azhar? Soliman a-t-il pu rester trente et un jours dans la mosquée, occupé d'une pareille pensée, sans qu'ils en fussent instruits? Lorsque, pendant le procès, le rapporteur voulut sonder un des coupables sur ses relations avec ces cheiks, celui-ci déclara que le cheik El-Cherqâouy ne savait rien, mais qu'au reste il mourrait plutôt dix fois que de compromettre ces docteurs de la loi. Les ulemas eurent connaissance de ce que Soliman tramait; les versets déposés tous les jours par lui dans le sanctuaire de la mosquée leur étaient remis : c'est l'usage. Mais ils avaient soif de vengeance; le traitement fait au cheik El-Sâdât les avait ulcérés; ils voulurent tout ignorer!

CHAPITRE XIV.

L'ÉGYPTE SOUS MENOU.

I. Administration du général en chef Menou. — II. Le ministère anglais revient sur ses ordres du Conseil du 17 décembre 1799; il ratifie la convention d'El-A'rych. — III. Siége et blocus de Malte en 1798 et 1799; cette place capitule le 5 septembre 1800. — IV. Mesures politiques du Premier Consul pour opérer des diversions favorables à l'armée d'Orient. — V. Mouvements maritimes. — VI. L'état de l'Europe décide le ministère anglais à entreprendre la conquête de l'Égypte. — VII. Plan de campagne du ministère anglais; armée du général Abercromby; division des Indes; division de réserve; armée du grand vizir; division du capitan-pacha. — VIII. Le général Abercromby mouille dans la rade d'Aboukir, le 1er mars 1801; il débarque le 8 mars. — IX. État de l'armée française; manœuvre du général Menou; combat du 13 mars; capitulation du fort d'Aboukir, le 18 mars. — X. Bataille du camp des Romains, le 21 mars; mort du général en chef anglais Abercromby. — XI. Arrivée du capitan-pacha à Aboukir, le 26 mars, avec 6,000 hommes; prise de Rosette, le 8 avril; capitulation du fort Julien, le 19 avril. — XII. Rupture de la digue du lac Ma'dyeh et création du lac Maréotis, le 13 avril; combat d'El-Rahmânyeh, le 9 mai. — XIII. Marche du grand vizir par le désert; il arrive le 27 avril à Sâlheyeh ; combat d'El-Khânqah, le 16 mai. — XIV. Blocus du Caire, le 20 juin. — XV. Capitulation du Caire, le 25 juin. — XVI. Marche de la division des Indes, de l'Hindoustan à Alexandrie. — XVII. Siége d'Alexandrie, le 10 août. — XVIII. Capitulation d'Alexandrie (2 septembre 1801). — XIX. Tentative des Anglais, en 1807, contre l'Égypte; ils y sont battus. — XX. Observations.

I. Le général Menou prit par intérim le commandement de l'armée. Il avait été membre de l'Assemblée constituante, avait voté avec la minorité de la noblesse; proscrit depuis, sous le règne de la Montagne, il se réfugia dans l'armée républicaine de la Vendée, y servit comme général de brigade, et y fut blessé grièvement. Après le 9 thermidor, il fut élevé au commandement en chef de l'armée de l'intérieur, fut destitué le 12 vendémiaire 1795, traduit devant une commission militaire et acquitté. Il désira faire les campagnes d'Italie de 1796 et 1797, mais ne put y parvenir. Il fut plus heureux en 1798 ; il obtint des lettres de service pour l'armée d'Orient, débarqua le premier au Marabout, monta, à la tête des grenadiers, l'assaut sur la muraille d'Alexandrie, planta de sa main le drapeau tricolore sur une tour et y fut blessé. Il commanda, pendant la campagne de 1798, la province de Rosette, y embrassa l'islamisme, s'y

maria à une musulmane. Il avait soixante ans, un esprit agréable, des connaissances étendues, était grand travailleur, bon administrateur, quoique un peu faiseur; il n'avait jamais commandé d'armée, si ce n'est celle de l'intérieur. Soit défiance de ses forces, soit modestie, il offrit le commandement en chef au général Reynier, qui était le plus ancien après lui; celui-ci, comme de raison, le refusa; la loi était précise.

Le général Reynier était né à Lausanne, pays de Vaud, y avait été élevé pour être ingénieur-géographe, connaissait bien la carte, avait fait les campagnes des armées du Nord et du Rhin, y avait acquis la réputation d'un homme de bon conseil; mais il manquait des qualités les plus nécessaires à un chef : il aimait la solitude, était d'un caractère froid, silencieux, se communiquait peu, ne savait ni électriser ni dominer les hommes.

La nouvelle de la mort de Kleber arriva en Europe au mois d'octobre. Le Premier Consul eut un moment l'idée de rappeler Menou et Reynier, et de confier à Lanusse le commandement en chef. C'était le plus ancien après eux. Il avait commencé sa carrière dans les Pyrénées-Orientales, s'était distingué pendant les campagnes d'Italie. Brillant devant l'ennemi, il avait le feu sacré, un caractère décidé, actif, entreprenant, et était dans la force de l'âge. Mais quand et comment arriverait en Égypte cette nomination? Tout calculé, il y avait plus d'inconvénients à changer l'ordre naturel qu'à s'y abandonner. Le Premier Consul ne pouvait alors avoir aucune idée de cette complète privation de toute qualité militaire qu'on a depuis reconnue dans Menou. Le général Menou s'était montré très-contraire à la convention d'El-A'rych; il était vu très-favorablement par les naturels du pays, dont il avait embrassé la religion; son esprit, ses connaissances, sa probité, n'étaient contestés par personne. Sans doute, le soldat se raillait quelquefois d'Abdallah-Menou, qui priait la face tournée vers l'orient, et dont la femme avait toujours le visage voilé; mais son âge, sa brillante bravoure, l'éclat qui rejaillissait sur lui d'avoir été un des pères de la liberté française, son attachement à Napoléon, qu'il manifestait avec chaleur, tout cela lui concilia l'opinion de l'armée. Il renvoya en France les malveillants qui nourrissaient encore quelque idée d'évacuation, et, peu de semaines après avoir pris le commandement, il avait détruit tous les partis et rallié l'armée.

Les 12 millions de contribution que Kleber avait imposés à la ville du Caire n'étaient pas perçus; il les fit rentrer avec exactitude. Les quatre-vingts bâtiments turcs et leur chargement qui avaient été

séquestrés dans le port d'Alexandrie n'étaient pas encore vendus ; il en tira 5 millions pour le trésor public. Le Nil, en 1800, monta plus haut que les autres années; la récolte fut aussi plus abondante, et les contributions plus considérables; il en améliora la perception. Estève, administrateur des finances, jeune homme plein de zèle, détruisit beaucoup d'abus et éclaira l'administration tortueuse des Coptes. La douane de Suez rendit davantage cette année par la quantité de café et de marchandises de l'Arabie qui y arrivèrent; la grande caravane d'Afrique, de 15,000 chameaux, paya des sommes assez considérables à la douane de Syout. Toutes les branches du revenu furent plus productives; l'administration se ressentit de cette abondance; l'armée fut exactement soldée, bien habillée, bien nourrie; les hôpitaux et les lazarets, fournis de tout ce qui leur était nécessaire; la cavalerie et l'artillerie, bien montées. Cette dernière eut jusqu'à cent pièces de campagne attelées, avec double approvisionnement. Le régiment des Dromadaires fut porté au grand complet et imprima dans le désert une salutaire terreur. Des moulins à vent, des poudrières, des manufactures de drap et d'autres établissements que dirigeait Conté pourvurent aux besoins de l'armée.

Les habitants du pays avaient appris quelques mots de français, et les Français quelques mots d'arabe; beaucoup le parlaient de manière à se faire entendre. Menou inspira aux cheiks plus de confiance que son prédécesseur: il était innocent de l'outrage qu'ils avaient reçu dans la personne d'El-Sàdàt. Pendant l'automne de 1800, un vaisseau de guerre turc de 84 canons, une frégate et une corvette échouèrent sur la plage, entre Aboukir et le lac Bourlos; une corvette anglaise y échoua aussi. Les équipages furent sauvés; ce qui donna bon nombre de prisonniers. Le sauvetage procura un grand nombre de canons et une grande quantité de bois; l'échange des prisonniers eut lieu avec la Porte.

Le colonel Damas, aide de camp du général Kleber, que celui-ci avait envoyé en France pour justifier sa conduite auprès du Premier Consul et protester de son dévouement, rapporta en Égypte la nouvelle de la victoire de Marengo et de l'état prospère de la République. Une fête funèbre fut célébrée au Caire en l'honneur du conquérant de la haute Égypte, mort sur le champ de bataille en Italie, le même jour, à la même heure que Kleber succombait en Égypte sous le poignard d'un vil assassin.

Des amateurs formèrent une société et élevèrent un théâtre au Caire. Les cheiks et les ulemas furent assidus aux représentations et parurent s'y plaire. Une troupe de comédiens pour les opéras et bal-

lets était en route. Tout ce qui tend à maintenir la gaieté dans une armée française éloignée de sa patrie est de quelque importance.

Les communications avec la France furent cette année-là très-fréquentes. Les malles arrivaient presque tous les mois en Égypte. Le gouvernement français avait donné des primes considérables aux armateurs qui y portaient des vins et des marchandises d'Europe. Les denrées y étaient à un prix convenable. Le sentiment d'union, d'attachement au gouvernement et à la République, cet esprit de gloire et de bonheur qui animait alors tout le peuple français, se répandirent sur l'armée d'Orient. Au récit des journées de Marengo, de Hohenlinden, du Mincio, elle n'éprouvait qu'une crainte, celle de se trouver en arrière; elle désirait avec ardeur l'arrivée d'une armée anglaise pour acquérir quelque gloire et se maintenir de pair avec les autres armées.

II. Le commodore sir Sidney-Smith, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique près la Porte-Ottomane et commandant la croisière du Levant, avait envoyé la convention d'El-A'rych à Londres par le colonel Douglas. C'était ce même officier qui avait succédé au colonel Phelippeaux à Saint-Jean-d'Acre. Il était au fait de la force, de l'esprit, de la position des armées française et turque. Il arriva à Londres dans le courant de mars. Il fut fort étonné des fausses notions qui avaient égaré son gouvernement, et le gouvernement ne le fut pas moins de l'opinion d'un officier aussi distingué, arrivant des lieux mêmes, et des renseignements qu'il donnait. La lettre du général Kleber était donc fausse? Elle était donc une ruse de guerre? Mais dans quel but? Comment le concevoir? Douglas, après un peu de réflexion, n'eut pas de peine à démêler le nœud de cette extraordinaire intrigue. Kleber avait cru Napoléon perdu; il lui avait paru impossible qu'il échappât, avec deux mauvaises frégates, aux nombreuses croisières anglaises; il voulait rentrer en France par le moyen d'une capitulation. Les dépêches, pleines de fausses assertions, avaient pour but d'y préparer son gouvernement et de justifier cette détermination. Douglas avait dirigé le siége d'El-A'rych; il avait causé avec Desaix dans le camp du grand vizir; il était parfaitement au fait des intrigues qui divisaient l'armée; il lui fut facile de relever plusieurs erreurs. Cette dépêche de Kleber disait qu'Ibrahim-Bey avait 2,000 Mameluks; or Ibrahim-Bey, qui faisait partie de l'armée du grand vizir, n'en avait que 470. Le capitan-pacha était mouillé, disait Kleber, à Jaffa avec une expédition considérable; une armée russe était aux Dardanelles : tout cela était faux. Il ne fut donc pas

difficile de faire revenir le gouvernement anglais, de le convaincre que les renseignements contenus dans cette lettre étaient erronés, et que l'armée française était aussi redoutable que l'armée du grand vizir était nulle.

Le colonel Douglas prédit ce qui déjà était arrivé : « Aussitôt, dit-il, que les ordres donnés à l'amiral Keith auront été connus du général français, il aura attaqué l'armée du grand vizir, l'aura détruite, chassée au delà du désert, et aujourd'hui les Français sont plus solides que jamais en Égypte. Mais peut-être sir Sidney-Smith, qui a acquis de l'influence sur le général Kleber, aura-t-il suspendu la rupture entre les deux armées; dans ce cas, tout peut encore être sauvé. » Le ministère expédia sur-le-champ des ordres à l'amiral Keith, dans la Méditerranée, pour lui annoncer qu'il avait ratifié la convention d'El-A'rych, et lui dire de laisser passer l'armée française. Celui-ci reçut ses nouvelles instructions le 17 avril, en rade de Livourne, et expédia aussitôt à sir Sidney-Smith une frégate, qui arriva en Chypre au commencement de juin.

L'amiral Keith persista dans son système de mauvaise foi, et, quoique la convention d'El-A'rych fût reconnue par son gouvernement, il demanda cependant : 1° que le général Kleber et l'armée se rendissent prisonniers sur parole; 2° qu'ils n'arrivassent pas à la fois en France; 3° qu'ils n'emportassent pas de marchandises. La première stipulation était tout l'opposé de la convention d'El-A'rych; et, si Kleber avait eu la faiblesse de désirer de revenir en France, il n'était pas homme à vouloir y rentrer déshonoré et avili. La deuxième avait pour but d'empêcher que l'armée n'arrivât en France à temps pour faire la campagne qui se préparait; mais c'était cette espérance qui avait décidé le général Kleber à signer. La troisième couvrait une perfidie : sous le prétexte que le convoi porterait des marchandises prohibées, l'amiral se ménageait la possibilité de le retenir autant de temps qu'il le voudrait dans les rades de Gibraltar et de Mahon. Déjà alors Gênes était bloquée par terre et par mer; une armée anglaise se réunissait à Mahon; Pitt espérait prendre Toulon et créer une Vendée en Provence. Il était donc essentiel pour les plans des coalisés de retarder selon leurs convenances l'arrivée en France de l'armée d'Orient. Si l'armée française se fût mise en mer en juin 1800, elle eût été promenée de port en port et ne fût arrivée en France qu'après Marengo.

Sir Sidney-Smith, qui connaissait l'état des choses, ne fit point de cas des réserves de son amiral. Il écrivit à Kleber le 19 juin, lui annonça ces bonnes nouvelles, et lui proposa d'exécuter purement

et simplement la convention d'El-A'rych, ou d'en conclure une autre sur les mêmes bases. Lorsque la lettre arriva au Caire, Kleber était mort. Menou répondit à sir Sidney de manière à détruire toutes ses espérances. Les agents de ce dernier lui rapportèrent que le langage était bien changé au quartier général; que le temps des intrigues était passé, et que désormais ce ne serait qu'avec des armées bien disciplinées, nombreuses et composées de troupes d'Europe, qu'on pourrait arracher l'Égypte à la France. Menou disait dans sa lettre : « que, s'il était question de négocier et de signer une capitulation diplomatique, il fallait que les ministres plénipotentiaires respectifs fussent munis de pouvoirs de leur gouvernement; or que lui, sir Sidney-Smith, ministre plénipotentiaire, avait été désavoué, et que lui-même, général Menou, n'avait aucuns pouvoirs; que le grand vizir seul se trouvait par sa place habile à négocier et à signer une convention diplomatique; qu'il fallait donc que le gouvernement anglais s'adressât à Paris au Premier Consul; que, s'il était question d'une capitulation ou stipulation militaire, il fallait avant tout vaincre l'armée, ce qu'il ne croyait pas facile. » Cette dépêche termina les négociations de la convention d'El-A'rych, commencées au mois d'octobre de l'année précédente (1799). Le gouvernement anglais avait perdu une belle occasion et déshonoré son caractère moral, car, sous quelque point de vue que l'on considère sa conduite, soit qu'on s'en tienne aux termes précis de la lettre de l'amiral Keith du 8 janvier, soit qu'on discute les explications qu'ont données les ministres dans le parlement, la mauvaise foi est évidente; et aux yeux de la politique, de l'honneur et de la probité, le cabinet est injustifiable.

III. Le général Vaubois était resté gouverneur de Malte avec 4,000 hommes de garnison et des approvisionnements assez considérables, surtout en blé. Il attendait de France un convoi de 8,000 hommes, qui lui étaient nécessaires pour compléter sa garnison et la porter à 12,000 hommes. Pendant les mois de juin, de juillet, d'août et une partie de septembre 1798, les communications furent libres avec la France; ces secours eussent pu arriver; mais rien ne fut envoyé. Au mois d'août, le contre-amiral Villeneuve mouilla dans le port, avec un vaisseau de 80 et deux frégates. Les équipages de ces bâtiments se montaient à 1,400 hommes. Ce fut un renfort bien précieux, qui porta la garnison à 5,400 hommes.

Le roi de Naples se préparait à la guerre; il expédia des ordres pour insurger les habitants de Malte, et leur envoya des armes, des

officiers et de l'argent. Le contre-amiral portugais, marquis de Niza, établit le blocus de l'île, au commencement de novembre, avec quatre vaisseaux de sa nation. Le général Vaubois jugea alors à propos de concentrer ses forces dans la ville, et d'abandonner le reste de l'île aux insurgés. Cette résolution ne fut pas approuvée généralement. L'adjudant général Brouard, officier d'une valeur distinguée, eût voulu qu'on se maintînt maître de l'île; il croyait que l'on pouvait encore imposer aux habitants et les désarmer. Quoi qu'il en soit, le 16 novembre, l'amiral Nelson, qui croisait devant la ville, somma la garnison de capituler; Vaubois répondit avec mépris. Il s'était débarrassé d'un bon nombre de bouches inutiles; 10,000 habitants avaient quitté la ville, partie de gré, partie de force.

Dès le 19 janvier 1799, les insurgés se crurent assez fortement organisés pour surprendre la ville; mais ils échouèrent. Le 16 février, ils firent une nouvelle tentative tout aussi malheureuse. La garnison reçut, pendant cet hiver, quelques bâtiments de France, entre autres la frégate *la Boudeuse,* venant des côtes de Provence. Le 5 septembre, le marquis de Niza eut une entrevue, au fort Manoël, avec le général Vaubois, et il se convainquit, par ses propres yeux, de la résolution dans laquelle était la garnison de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité.

La nouvelle de la révolution de brumaire, de la constitution de l'an VIII, et des heureux événements qui dès lors avaient amélioré la situation intérieure de la République, donna une nouvelle confiance à la garnison.

Le brave contre-amiral Perrée appareilla de Toulon dans le mois de février 1800. Il montait *le Généreux,* de 74; sa division était composée d'une flûte et de deux corvettes chargées de vivres; il arriva à la hauteur de Malte, et donna chasse à une frégate anglaise. Ce fut une faute. Il se rencontra avec l'amiral Nelson, et, après un combat des plus opiniâtres, cet intrépide contre-amiral fut tué et son vaisseau pris.

Quoique la population de la ville fût réduite à 9,000 hommes, le gouverneur en fit encore expulser 3,000. Le général anglais Graham ne voulut pas les recevoir. Ces malheureux restèrent trois jours sur les glacis, mourant de faim et repoussés des deux côtés. Leur état toucha les Français; Vaubois céda à la pitié, et leur rouvrit les portes de la ville.

Divers bâtiments arrivés dans l'hiver de 1800 permirent de continuer la défense; mais, prévoyant qu'il ne pourrait plus la prolonger, Vaubois chercha à sauver *le Guillaume-Tell.* Le contre-amiral

Decrès en prit le commandement et sortit : il fut attaqué au jour, soutint un des combats les plus honorables de la marine, et amena, étant attaqué par deux vaisseaux de ligne anglais et une frégate. A la fin d'août, les frégates françaises *la Diane* et *la Justice* appareillèrent de même ; la première fut prise, la seconde parvint à Toulon.

Enfin, le 5 septembre 1800, après deux ans de blocus, les magasins étant entièrement vides, le général Vaubois capitula. Il sortit de la place avec les honneurs de la guerre, la garnison ne fut pas prisonnière, elle fut transportée à Toulon.

Si l'on eût expédié une partie des renforts demandés par Napoléon à son départ de Malte, ce qui eût été très-facile pendant les trois premiers mois de l'occupation, Vaubois se serait maintenu maître de toute l'île, et aurait eu par là beaucoup de ressources pour faire des vivres et pour rendre le ravitaillement possible. Mais le Directoire ne pensait à rien ; il manqua l'occasion d'assurer à la République cette importante conquête.

Aussitôt que l'on connut à Londres la reddition de l'île de Malte, l'amiral Keith, qui errait dans la Méditerranée, reçut ordre d'y débarquer l'armée du général Abercromby. Cette armée s'y reposa, s'y recruta de 5 ou 600 Maltais, partit en décembre pour la rade de Macri, campa pendant deux mois sur les côtes de l'Asie Mineure, et en partit pour commencer sa campagne d'Égypte.

IV. En août et septembre 1800, l'envoyé français Otto avait négocié à Londres un armistice naval, qui aurait été utile à Malte et à l'Égypte : six vieilles frégates de construction vénitienne, plus longues et plus larges que nos frégates françaises, auraient porté en Égypte 4,800 recrues, quinze mille fusils, des boulets, des munitions de guerre et tout ce dont la colonie pouvait avoir besoin. La démolition des frégates aurait été elle-même utile aux fortifications d'Alexandrie. Mais le gouvernement anglais, abandonnant dans le malheur l'Autriche son alliée, se refusa à la conclusion de cet armistice, et l'Empereur, pour obtenir un prolongement de quarante-cinq jours de suspension d'armes, se trouva contraint de livrer aux Français Ulm, Philippsburg et Ingolstadt.

La Russie ne voulait et ne pouvait rien contre l'armée d'Orient; mais elle pesait sur l'esprit de cette armée comme un nuage qui inspire la crainte. Les imaginations voyaient toujours arriver de la mer Noire une armée russe servant de réserve aux tirailleurs turcs. Les nouvelles relations qui s'établirent entre l'empereur Paul et le Premier Consul détruisirent ce fantôme et produisirent un bon effet moral.

Depuis lors, le 16 décembre 1800, le Premier Consul parvint à faire conclure la quadruple alliance entre la Russie, la Suède, le Danemark et la Prusse.

Les hostilités entre la quadruple alliance et l'Angleterre commencèrent dès la fin de février 1801. Une escadre de dix-huit vaisseaux de guerre anglais se rendit dans la Baltique. On espérait que, dans le courant de mars ou d'avril, une seconde escadre d'égale force serait obligée d'appuyer la première contre les escadres russe, suédoise et danoise, qui comptaient quarante ou cinquante vaisseaux de ligne, et l'on attendait le départ de cette seconde escadre pour faire appareiller la flotte de Brest, forte de quarante-deux vaisseaux de ligne et de dix frégates. Cette dernière eût menacé l'Irlande, mais en effet se fût rendue devant Alexandrie et y eût débarqué 20,000 recrues. Mais, le 24 mars 1801, l'empereur Paul fut assassiné, la quadruple alliance fut dissoute, la seconde escadre anglaise ne partit pas pour la Baltique et l'appareillage de celle de Brest ne fut pas jugé possible.

La bataille de Marengo avait laissé campée à Mahon et sans emploi l'armée anglaise qui était destinée à agir en Provence. Il était à craindre qu'elle ne fût envoyée en Égypte. Afin de l'en détourner, le Premier Consul se résolut à déclarer la guerre au Portugal. Il envoya le général Berthier à Madrid pour sonder le cabinet. Cet officier reçut du roi, du prince de la Paix et du peuple espagnol les plus grandes marques de considération. Il fut convenu qu'une armée française de 15 à 20,000 hommes passerait les Pyrénées et servirait comme auxiliaire avec l'armée espagnole qui marcherait sur le Portugal. Le contre-coup se fit immédiatement sentir à Londres. Les Anglais furent obligés de tenir un corps considérable à Lisbonne, ce qui d'abord retarda les mouvements du général Abercromby, et ensuite influa sur le nombre de ses troupes. Le général de division Leclerc, commandant le corps d'observation français dit *de la Gironde,* entra en Espagne. La guerre commença le 23 juin 1801, et la paix ne fut conclue avec le Portugal qu'en octobre suivant, lorsque la diversion était opérée.

Pour aller en Égypte, qu'ils partissent des côtes de Provence ou de celles de l'Adriatique, les bâtiments étaient exposés aux croisières que l'ennemi tenait entre l'île de Maretimo et le cap Bon; ou à Malte, entre Malte et l'Afrique; ou à Corfou, entre Corfou et Otrante, à l'embouchure de l'Adriatique. Le Premier Consul fit marcher dans la presqu'île d'Otrante, sous les ordres du général de division Soult, une armée d'occupation de 15,000 hommes. Elle y prit spécialement possession des ports de Brindisi, d'Otrante et de Tarente. Le général fit

construire de fortes batteries pour protéger le mouillage de Tarente, de manière qu'une escadre française pût y être en sûreté contre une escadre ennemie supérieure. Des côtes de Tarente à celles d'Égypte il n'y a qu'un canal qu'il ne faut qu'un seul coup de vent pour traverser. Les demi-brigades provisoires formées des dépôts des quatorze demi-brigades d'infanterie et des sept régiments de cavalerie qui composaient l'armée d'Orient faisaient partie du corps d'armée d'occupation. En avril 1801, le général Soult prit possession de la presqu'île d'Otrante, en conséquence d'une clause du traité de paix conclu à Florence avec le roi de Naples le 23 février de la même année.

Les pourparlers avec la Porte avaient été très-actifs pendant les six derniers mois de 1800. Ils avaient lieu directement par l'intermédiaire du sieur Ruffin, encore détenu à Constantinople, et par les ministres de Prusse et d'Espagne. La Porte était effrayée des pertes qu'elle avait éprouvées en Syrie, à Aboukir, à Damiette et enfin à Héliopolis; elle l'était bien plus encore de l'intimité qu'elle voyait naître entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Paris. Elle donna les promesses les plus positives qu'elle ne ferait plus aucun effort contre l'Égypte; que, par respect pour son alliance avec l'Angleterre et pour ménager l'opinion des Musulmans, le grand vizir continuerait à rester en Syrie, mais qu'il ne lui serait envoyé des États d'Europe aucun secours et qu'il resterait abandonné à ses propres forces. L'empereur Selim avait toujours été favorable à la France; il se recommandait plus que jamais au seul allié sincère qu'il avait parmi les Chrétiens. Il était entendu que les différends survenus au sujet de l'Égypte seraient levés à la paix générale. Au Sérail on comprenait bien que c'étaient les Anglais et non les Ottomans que la France avait voulu frapper en Orient. Grâce à la foi punique du cabinet britannique, l'Égypte était donc désormais assurée à la France.

V. Pendant les trois mois de juin, juillet, novembre 1800 et l'hiver de 1801, un grand nombre de corvettes, bricks, avisos furent expédiés des ports de Provence, de l'Adriatique, même de ceux d'Espagne, sur Damiette et Alexandrie; beaucoup arrivèrent. Les frégates *l'Égyptienne* et *la Justice* partirent de Toulon, portant ensemble 1,300 hommes, dont 700 soldats, des fusils et des munitions. Elles mouillèrent heureusement dans le port d'Alexandrie, le 3 février, après dix jours de traversée.

L'Égyptienne était une frégate d'un nouveau modèle, armée de 24; elle était supérieure à toutes les frégates anglaises; elle avait été construite sur les dessins de l'ingénieur Forfait, elle marchait bien. C'é-

tait une idée heureuse, exécutée depuis avec grand avantage par les Américains, que de construire des frégates d'un échantillon supérieur à toutes les frégates anglaises existantes. On n'a pas persisté en France dans ce système, et c'est à tort. On a allégué pour raison que ce genre de bâtiments consomme les mêmes pièces de bois qu'un vaisseau de 74; que la mâture en est tout aussi élevée, et que ces frégates n'ont pas assez de stabilité. Il n'en est pas moins vrai qu'une nation qui a une marine à créer doit donner à ses bâtiments une force supérieure à celle des bâtiments existant chez l'ennemi, lorsque celui-ci a une marine toute faite.

Les frégates *l'Africaine* et *la Régénérée* appareillèrent de Rochefort le 13 janvier 1801, portant également 700 soldats, des vins et des munitions. Un coup de vent les sépara; *la Régénérée,* favorisée par les vents, mouilla dans le port d'Alexandrie; le 1er mars, elle rencontra l'escadre de l'amiral Keith et navigua momentanément avec elle. *L'Africaine,* attaquée au détroit de Gibraltar par une frégate anglaise, eut 300 tués ou blessés et fut prise. Le bâtiment anglais n'éprouva aucune perte, parce que le capitaine français avait ordonné à ses canonniers de tirer à démâter et que tous ses boulets furent perdus. Ce faux système de tirer à démâter était accrédité parmi plusieurs de nos officiers de marine.

L'amiral Ganteaume, qui connaissait parfaitement les parages d'Égypte, appareilla de Brest, le 23 janvier 1801, avec sept vaisseaux et trois frégates, les meilleures marcheuses de l'escadre; sa destination supposée était Saint-Domingue. Le préfet maritime Lescallier était embarqué avec des femmes, des enfants de la colonie, même des hommes de couleur. Le contre-amiral Calder, qui fut envoyé à sa poursuite, se dirigea sur Madère et Ténériffe, parcourut toutes les Antilles, et ne revint dans la Tamise qu'à la fin du printemps. Ganteaume s'empara, le 20 janvier, de la corvette *l'Incendiaire*, de 28 canons. Une de ses frégates, *la Bravoure*, eut un engagement vif avec une frégate anglaise de force supérieure et s'en tira avec honneur. Il donna dans le détroit le 5 février; s'il avait continué sa route, il aurait été, du 15 au 20, à Alexandrie, où il n'y avait que deux vaisseaux en croisière, et y aurait débarqué les 5,000 soldats qu'il portait. Le 10 février, il s'empara d'un brick anglais de 14 canons, que l'amiral Keith expédiait à Londres de la côte de Macri, et eut ainsi connaissance que cet amiral avec neuf vaisseaux était dans cette baie, escortant un convoi de cent cinquante voiles. Le 13 février, il donna chasse à la frégate anglaise *le Succès,* de 40 canons, la prit à la hauteur du cap Gates. L'équipage

de cette frégate lui donna les mêmes nouvelles. Rien ne pouvait l'empêcher d'arriver à Alexandrie, car la baie de Macri est située à deux cents lieues de ce port. Mais le moral du contre-amiral français s'était épuisé dans la navigation de Brest au détroit. Ganteaume se laissa persuader que ses vaisseaux avaient besoin de réparations, cingla vers Toulon et y mouilla le 20 février. Il manqua ainsi à sa mission. Ses avaries n'étaient qu'un prétexte; il pouvait les réparer à la mer sans se détourner de sa route.

Le mécontentement du Premier Consul fut extrême. L'amiral réappareilla de Toulon le 19 mars; mais cette perte de quarante-quatre jours avait donné à l'amiral Warens le temps de réunir une petite escadre à Gibraltar et d'entrer dans la Méditerranée. Les deux escadres se rencontrèrent le 26, à dix lieues est de la Sardaigne. Ganteaume manœuvra avec habileté, fit fausse route, disparut devant son rival. Warens, à la pointe du jour, n'apercevant plus l'escadre française, la crut échappée et en route pour l'Égypte: il prit aussitôt le parti de rejoindre l'amiral Keith. Ganteaume eût dû se diriger sur les côtes de la Syrie, reconnaître le mont Carmel et débarquer à Damiette les 5,000 hommes qu'il portait; mais il fit le contraire : il rentra de nouveau à Toulon.

Sa conduite fut encore blâmée; il reçut des instructions pour une nouvelle tentative. Il lui fut ordonné de débarquer les secours qu'il portait à Damiette ou bien à El-Baretoun, avec deux mois de vivres et des outres, des canons, des mortiers pour établir dans ce lieu des batteries de côte, et 300,000 francs pour acheter des chevaux et des chameaux. Pour la troisième fois l'amiral manqua son but; il se décida à entrer à El-Baretoun, mais il n'avait pas de pilote qui connût ce port; il s'approcha de Derne, le 8 juin, pour en prendre un. Il ne put y débarquer.

Ganteaume cingla alors sur Candie. Il rencontra le vaisseau anglais *le Swiftsure*, de 80 canons; c'était un des plus grands vaisseaux de la marine anglaise; il le prit après deux heures de combat. Le 4 juillet, il prit une corvette qui arrivait de Londres portant des ordres à l'amiral Keith. Il s'empara de huit bâtiments de transport venant également de la Tamise, chargés de[1]....... Il fit entrer dans Alexandrie ses dépêches et des officiers de confiance, sur la corvette *l'Héliopolis,* qu'il avait détachée de son escadre le 7 juin. Content de ce succès, le 22 juillet il mouilla à Toulon.

Cette croisière est une des plus brillantes de la guerre; elle avait fait beaucoup de mal à l'ennemi, mais l'amiral n'avait pas atteint

[1] Ici trois mots illisibles écrits au crayon de la main de Napoléon.

son but. Avec plus de résolution, il eût pu chaque fois l'atteindre, et chaque fois il eût sauvé l'Égypte. La première fois il fût arrivé dans Alexandrie du 15 au 25 février, car la frégate *la Régénérée,* qui a passé le détroit de Gibraltar le 13 février, y est arrivée le 1er mars. Or l'amiral Ganteaume a passé le détroit le 5 février, sept jours avant. Le général Friant, renforcé de 8,000 hommes, eût empêché le débarquement d'Aboukir, qui eut lieu le 8 mars. La seconde fois Ganteaume fût arrivé à Damiette du[1]..... au..... nous occupions le Caire et Alexandrie. La troisième fois il fût arrivé en juin; car la corvette *l'Héliopolis*, qu'il expédia le 7 juin à la vue des côtes d'Afrique, mouilla le[2]...... dans le port. Alors le général en chef Hutchinson était près de Gyzeh, et le général Coote n'avait au Camp des Romains que 4 ou 5,000 hommes; l'armée anglaise avait beaucoup de malades, et sa réserve n'était pas encore arrivée.

VI. Après la bataille de Marengo, le gouvernement anglais employa aux expéditions du Ferrol et de Cadix les troupes qu'il avait destinées à seconder le général Melas. Il espérait brûler ces deux arsenaux, s'emparer des deux escadres qui y étaient en rade et même garder Cadix. Dans le courant du mois d'août 1800, une armée de 12,000 hommes, sous les ordres de sir James Pulteney, débarqua, attaqua le Ferrol et échoua. Elle se rembarqua et mouilla dans le courant de septembre à Gibraltar, où elle se joignit avec l'armée qui venait d'arriver de Mahon. Le général sir Ralph Abercromby prit le commandement en chef; l'amiral Keith prit celui des escadres; il croisa devant Cadix : mais les Espagnols avaient eu le temps de se préparer et de réunir beaucoup de troupes dans l'Andalousie. Au commencement d'octobre, le général Abercromby renonça à l'attaque de Cadix. L'amiral Keith fit voile pour Livourne afin d'y débarquer l'armée qu'il portait; mais, arrivé dans cette rade, il apprit que l'armistice avait été prolongé entre les armées française et autrichienne en Italie par la convention de Castiglione. Il se trouva alors très-embarrassé; les troupes, entassées sur les transports, souffraient beaucoup; elles étaient attaquées de maladies; il en envoya une partie à Malte, qui venait de se rendre aux alliés, et une partie à Mahon.

Tout présageait que la paix allait être signée à Lunéville entre la France et l'Autriche; chaque jour les liaisons devenaient plus intimes entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg. Le bruit courait

[1] Ces dates, écrites au crayon de la main de Napoléon, n'ont pu être lues.
[2] On n'a pu lire cette date, écrite au crayon de la main de Napoléon.

que la correspondance de Paul Ier et du Premier Consul avait pour objet de faire marcher une armée mi-française et mi-russe de la mer Caspienne sur l'Indus. Les négociations qui se suivaient à Constantinople ne pouvaient pas être si secrètes qu'il n'en transpirât quelque chose. On ne pouvait plus avoir de doute sur l'état prospère de l'armée française en Égypte, et le caractère du général Menou ne laissait aucune espérance de réussir par des intrigues et des négociations. La Porte même n'était pas éloignée de donner son assentiment à l'établissement des Français en Égypte; la puissance de la France et son intimité avec la Russie lui faisaient redouter bien d'autres dangers qu'elle voulait conjurer. Cependant, si la domination française se consolidait en Égypte, le ministère anglais, qui s'était opposé à l'exécution de la convention d'El-A'rych, se trouverait avoir assumé sur lui une bien terrible responsabilité. Dundas, qui s'était le plus prononcé contre la ratification de la convention d'El-A'rych, fut celui qui manifesta son opinion avec le plus de force pour employer l'armée du général Abercromby, oisive à Malte, à reprendre l'Égypte et à rasseoir par là l'empire britannique de l'Hindoustan. Le général Abercromby reçut, le 25 octobre 1800, ses ordres et instructions pour la campagne d'Égypte.

VII. Il partit de Malte avec vingt-six bataillons d'infanterie, quatre régiments de cavalerie, trente-six pièces de campagne, formant un effectif de 20,000 hommes, y compris officiers, sergents et tambours; mouilla le 1er janvier 1801 dans la rade de Macri, vis-à-vis de Rhodes, y débarqua son armée et campa sur la côte de l'Asie Mineure. Une division de 7 ou 8,000 hommes reçut ordre de partir de l'Hindoustan, d'entrer dans la mer Rouge et de débarquer à Suez; l'Angleterre aurait ainsi de 25 à 30,000 hommes en Égypte. Le but de la relâche sur les côtes de l'Asie Mineure était : 1° d'imposer à la Porte et de ralentir la marche de ses négociations avec la France; 2° de donner le temps à la division des Indes d'arriver à Suez; 3° de se procurer 2,500 chevaux, dont l'armée avait besoin, 1,200 pour remonter la cavalerie, 300 pour l'état-major, 1,000 pour l'artillerie et les ambulances; 4° enfin de concerter le plan de campagne avec le grand vizir, qui était toujours en Palestine. Par ce plan de campagne l'armée anglaise devait débarquer à Jaffa, se réunir avec le grand vizir, traverser le désert, rallier à Suez la division des Indes et marcher sur le Caire avec 60,000 hommes, dont près de la moitié seraient Anglais. Le désert de Suez était sans doute un obstacle, mais cet obstacle était peu considérable.

En janvier et février, le général Abercromby envoya à Jaffa le général Moore pour se concerter avec le grand vizir. Cet officier séjourna plusieurs semaines dans le camp turc. Il fit à son retour le tableau le plus hideux de cette armée; il y avait vu 7 ou 8,000 misérables, mal armés, mal disciplinés, plus mal disposés, commandés par de mauvais officiers et rongés par toutes sortes de maladies, résultat de leur malpropreté. Enfin cette soi-disant armée n'était propre qu'à affamer l'armée anglaise et à lui communiquer la contagion, sans que celle-ci pût en tirer aucun secours réel. Ce rapport fit modifier le plan du général anglais : il abandonna l'idée de passer le désert. Il avait conclu des marchés avec des fournisseurs turcs, mais il n'en reçut que 700 chevaux, qu'il distribua, 500 à sa cavalerie et 180 à son artillerie.

Il était fort indécis sur le parti qu'il prendrait, lorsqu'il apprit que les frégates *l'Égyptienne* et *la Justice* étaient entrées dans Alexandrie; que tous les jours des corvettes et des bâtiments de commerce français y apportaient des secours, et qu'une escadre française sortie de Brest était entrée dans la Méditerranée ayant à bord une armée de débarquement. Cette dernière nouvelle le décida; il leva l'ancre le 23 février, et apparut devant Alexandrie le 1er mars. La flotte et le convoi formaient cent quatre-vingts voiles, dont neuf vaisseaux et six frégates armés; six vaisseaux et vingt-quatre frégates en flûte; le reste, de gros transports. Son projet était de surprendre Alexandrie par un coup de main; il n'avait besoin pour cela ni de cavalerie, ni d'attelages d'artillerie : les matelots la traîneraient. Maître d'Alexandrie, il s'y fortifierait, remonterait sa cavalerie, s'y ferait rejoindre par le capitan-pacha; le grand vizir, stimulé, s'avancerait enfin de son côté sur le Nil. L'état de situation de l'armée française, qui lui avait été envoyé par son gouvernement, faisait monter cette armée à 8,000 Français et 4,000 Coptes, Grecs ou Syriens; total, 12,000 hommes. Des renseignements plus positifs qu'il avait reçus de Constantinople, et qu'il avait tirés des bâtiments sortant d'Alexandrie, portaient les Français à 10,000 et les alliés à 5,000; ainsi l'armée française était inférieure à la sienne. Il était donc évident que, maître d'Alexandrie, il le deviendrait promptement de l'Égypte; que le général français s'estimerait heureux d'accepter la capitulation d'El-A'rych; l'Égypte serait reconquise sans bataille, sans que l'armée britannique fît de trop grandes pertes. C'est sur ces fausses données que fut calculée cette campagne. Elle devait entraîner la ruine de l'armée qui l'entreprenait avec tant d'imprudence; mais l'aveugle fortune se plut à la faire réussir.

VIII. Deux officiers du génie de l'armée anglaise, expédiés de Macri pour reconnaître la plage du Marabout et celle de la rade d'Aboukir, s'embarquèrent sur une chaloupe, à l'entrée de cette dernière rade. Le 27 février, ils descendirent la nuit sur la plage, montèrent sur la falaise du Puits, et s'assurèrent qu'elle n'était pas fortifiée; mais ils perdirent du temps, le jour les gagna; la canonnière de garde au lac Ma'dyeh aperçut leur chaloupe, la prit; un de ces ingénieurs fut tué, l'autre fut fait prisonnier et envoyé au Caire avec ses papiers; il y arriva le 2 mars. L'amiral Keith s'attendait à trouver ces deux officiers à bord de la croisière; il avait besoin de leur reconnaissance pour décider du lieu de débarquement. Ayant appris leur perte, il vira de bord et mouilla dans la rade d'Aboukir, le 2 mars 1801, au même endroit où avait mouillé l'amiral Brueys. Mais le 3 mars et les jours suivants, jusqu'au 8, la mer fut si mauvaise que le débarquement fut impossible.

Le 8, avant la pointe du jour, le général Moore s'embarqua avec 6,000 hommes sur cent cinquante chaloupes, soutenues par quinze canonnières, dont cinq flanquaient la droite, cinq la gauche et les cinq autres protégeaient le centre. Ces batteries s'approchèrent du rivage pour contre-battre les batteries françaises. A quatre heures du matin tous ces préparatifs étaient terminés et les chaloupes rangées près du *Mondovi,* corvette anglaise qui était mouillée aussi près que possible de la côte. A son signal les chaloupes partirent en bon ordre. Arrivées à portée de canon des batteries françaises, elles s'arrêtèrent et rectifièrent leur alignement; elles étaient éloignées entre elles de cinquante pas; les matelots prirent un quart d'heure de repos, pour être à même de nager ensuite avec plus de vigueur.

Le général de division Friant, commandant à Alexandrie, avait 6,000 hommes sous ses ordres, dont 2,500 marins et canonniers de la marine, 500 vétérans ou hommes de dépôt, 3,000 hommes de troupes de ligne, savoir : les 61e et 75e demi-brigades, 100 dragons et divers détachements d'artillerie. Sur ce nombre il fournissait 300 hommes pour la garnison de la tour d'Aboukir, 200 au fort Julien, 300 à Rosette; il ne lui restait donc que 5,200 hommes à Alexandrie. Friant se porta, avec les trois bataillons de la 75e et de la 61e, avec les 100 dragons et douze pièces d'artillerie légère, sur la plage d'Aboukir; le 3 il détacha 3,000 hommes sur sa droite, au delà de l'embouchure du lac Ma'dyeh, pour couvrir Rosette; il ne lui resta que 2,000 hommes pour la défense de la plage d'Aboukir au lac Ma'dyeh, sur laquelle devait s'opérer le débarquement et dont l'étendue est de 2,200 toises; les batteries du fort en battaient

une partie; une batterie placée à l'extrémité du lac Ma'dyeh battait l'autre partie; trois pièces en fer étaient placées au pied de la falaise du Puits, à peu près située à mi-distance. Les feux de ces trois batteries se croisaient, mais de loin. Le général Friant plaça la 61ᵉ, sous les ordres du colonel Dorsenne, à la droite, pour défendre la partie de la plage entre le lac Ma'dyeh et la falaise du Puits; c'était celle où devait naturellement aborder l'ennemi, pour se tenir davantage éloigné du fort; il chargea le colonel Lhuillier avec la 75ᵉ de garder la hauteur du Puits et la plage entre cette hauteur et le fort, et plaça son artillerie de campagne sur le rivage, sur les points les plus saillants.

Bientôt la canonnade s'engagea; la flottille arrivait à toutes rames sur la plage; il était difficile de juger du point où elle voudrait aborder; mais, dès qu'elle fut à portée, elle fut canonnée par le fort, par les batteries du lac, de la butte du Puits et par les douze pièces de campagne; il lui fallut une demi-heure pour atteindre la terre; elle éprouva bien du mal; bon nombre de chaloupes furent coulées bas, le désordre s'y mit un moment; la gauche de cette flottille prit terre entre le lac Ma'dyeh et la hauteur du Puits. Dorsenne la chargea avec la plus grande impétuosité à la tête de la 61ᵉ; il tua, prit ou obligea à se rembarquer tout ce qui avait touché terre. Ses soldats, entrant dans l'eau jusqu'à mi-corps, saisirent plusieurs chaloupes; mais pendant ce temps la droite de la flottille abordait au nord de la falaise du Puits. Deux bataillons anglais s'avancèrent avec intrépidité et s'emparèrent de la hauteur du Puits. Le colonel Lhuillier avait eu la maladresse de se placer au pied sur la droite, croyant qu'il serait toujours à temps d'y monter, si la hauteur était menacée : l'ennemi le prévint, et, maître de cette hauteur, il le fut de tout le système du pays. La fusillade se maintint pendant quelque temps, on fit quelques charges de cavalerie; mais les 6,000 Anglais étaient tous à terre; la disproportion des forces était trop grande; 1,600 hommes ne pouvaient les déposter.

Le général Friant ordonna la retraite et prit position à une demi-lieue sur le chemin d'Alexandrie; il perdit les batteries de côte et trois pièces de campagne, dont les chevaux avaient été tués par les canonnières.

Ce débarquement est une des actions les plus vigoureuses qui puissent s'imaginer. Si l'on avait eu soin de construire un fort sur la hauteur du Puits, ou au moins une bonne redoute fermée et palissadée, le débarquement eût été impossible.

Les Anglais eurent 1,200 hommes hors de combat, c'est un sur cinq; les Français en eurent 300, c'est un sur six.

Dans la journée du 8 le reste de l'armée débarqua : elle cerna le fort d'Aboukir et prit position une lieue en avant, appuyant sa droite à la mer, sa gauche au lac Ma'dyeh, et flanquée par des chaloupes canonnières. L'armée anglaise était rangée sur trois lignes, son artillerie traînée par un détachement de matelots, car elle était sans chevaux, elle avait seulement 80 hommes de cavalerie montés; tous les autres étaient encore en arrière. Le 10, elle fut augmentée d'un bataillon de 800 hommes de soldats de marine et d'un bataillon de 800 matelots.

IX. Le général Abercromby avait 17,500 hommes d'infanterie, 1,200 de cavalerie, 750 d'artillerie, total 19,450 hommes, sur lesquels 1,500 étaient malades. Il avait présents sous les armes, officiers, sergents, soldats, état-major, tambours compris, 17,950 hommes; les deux bataillons fournis par la flotte étaient ensemble de 1,600 hommes; il avait donc 19,550 hommes sous les armes : mais il avait perdu 1,200 hommes tués, blessés ou pris au débarquement, 1,150 étaient à Aboukir ou gardaient les malades; sa ligne de bataille était donc de 17,200 hommes. Les cavaliers firent le service à pied; l'artillerie, l'ambulance et les vivres étaient sans aucun moyen d'attelage. Il était impossible de voir une armée plus dénuée de tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre; elle formait six brigades, vingt-six bataillons, deux cent soixante compagnies d'infanterie, seize compagnies de cavalerie.

L'armée française était composée de quatorze demi-brigades d'infanterie, faisant quarante-deux bataillons, chaque bataillon de cinq compagnies, deux cent dix compagnies; de sept régiments de cavalerie, quarante-deux compagnies, et d'un nombreux corps d'artillerie. L'effectif en Égypte était de 27,400 hommes, sur lesquels 1,300 étaient aux hôpitaux, 2,500 étaient vétérans, malingres ou hommes de dépôt, 1,200 non combattants, ouvriers de la commission des arts. L'armée active était donc de 22,400 hommes sous les armes, dont 18,000 d'infanterie, 2,500 de cavalerie, 1,500 d'artillerie, sapeurs, mineurs. Elle avait cent pièces de canon de campagne attelées.

Ainsi l'armée ennemie était supérieure en infanterie, mais fort inférieure en artillerie et en cavalerie. Elle était toute concentrée sur un point; l'armée française avait plusieurs points à conserver, le pays à contenir, et l'armée du grand vizir à observer.

Le général Menou apprit le 4 mars 1801, à trois heures après midi, l'apparition de la flotte anglaise devant Alexandrie. Il supposa

que ce n'était qu'une contre-attaque et qu'il serait attaqué par la mer Rouge, par la Syrie et par Damiette. Il fit partir le général de division Reynier, avec les 13e et 85e et plusieurs escadrons, pour prendre position à Sâlheyeh ; le général Rampon, avec quatre bataillons, pour Damiette ; fit renforcer la garnison de Suez, et envoya le général Lanusse avec 3,400 hommes, dont 500 chevaux et neuf pièces de canon, au secours d'Alexandrie. Ayant ainsi pourvu à tout, il attendit avec la réserve, au Caire, les nouvelles ultérieures de l'ennemi, pour prendre un parti définitif.

Le général Lanusse arriva le 11 mars devant Alexandrie; il prit le commandement et campa au Camp des Romains, sa gauche à la mer, sa droite à la digue du lac Ma'dyeh. Ses troupes réunies à celles du général Friant formaient un total de 4,600 hommes et vingt pièces d'artillerie, ce qui faisait monter la force de sa division, pour les trois armes, à 5,000 hommes.

Le général Abercromby se mit en marche le 13 mars, à la pointe du jour, pour attaquer Alexandrie; son mouvement s'opéra sur deux lignes et par le flanc, les canons traînés par des matelots à la tête de chaque brigade. Après s'être avancé pendant quelque temps, il reconnut la position du général Lanusse. La gauche était fortement postée dans les ruines du Camp des Romains; il se résolut à la tourner par la droite. Il marcha donc par sa gauche, se rapprochant du lac Ma'dyeh. Ce mouvement était conforme à toutes les règles; il lui était prescrit par les localités et par la nécessité où il se trouvait de conserver ses communications avec le lac Ma'dyeh, par où lui venaient ses munitions et où étaient placées, sur des chaloupes, ses administrations et ses ambulances; mais, par cette marche, il prêtait le flanc droit à l'ennemi.

Le général Lanusse voulait attaquer; il frémissait d'indignation de voir l'armée anglaise, qu'il jugeait cependant lui-même forte de 16 à 18,000 hommes, faire à vue une marche de flanc dans la plaine, sans être protégée par aucun corps de cavalerie. Cependant le colonel du génie Bertrand, qui faisait une inspection sur la côte et se trouvait alors à Alexandrie, cherchait à modérer son ardeur et lui conseillait de ne rien engager : « Nous sommes un contre trois, peut-être un contre quatre; nous ne pouvons pas réussir, et cependant vous risquez non-seulement de démoraliser votre division, mais encore de compromettre Alexandrie. Aussitôt que notre flanc droit sera tourné, ordonnez un mouvement de retraite, repassez le vallon et placez-vous sur les hauteurs en avant de la porte de Rosette; nous serons là soutenus par le canon du fort Crétin, par celui du fort de

10.

Cléopâtre, par celui des tours de l'enceinte et de la porte de Rosette. Dans la journée et dans la nuit nous élèverons quelques redoutes qui rendront votre position très-forte. Il est impossible que, dans peu de jours, le général Menou ne sente enfin combien les dispositions qu'il a faites sont funestes, et qu'il ne vienne avec toute l'armée nous rejoindre; nous aurons alors une armée plus nombreuse que celle qui est devant nous, une intrépide cavalerie et une nombreuse artillerie de campagne. La victoire sera certainement décisive. » Ces raisons étaient palpables ; elles continrent longtemps le général. Mais la ligne ennemie s'étant approchée à portée de canon, il ordonna aux canonniers de commencer le feu ; plusieurs obusiers firent bon effet. Le général Bron, commandant la cavalerie, fit un mouvement en avant pour approcher son artillerie légère ; ce mouvement étonna l'armée anglaise. Lanusse vit de l'hésitation, se laissa emporter, et, au lieu de donner le signal de la retraite, il se précipita en criant : « En avant! » Le général Abercromby ne s'attendait pas à une pareille attaque; il eut à peine le temps de s'arrêter et de prendre sa ligne par un à-droite en bataille. La mêlée devint bientôt terrible; la première ligne anglaise fut entièrement enfoncée : 300 hommes furent pris, mais la seconde ligne rétablit le combat. Lanusse fit des prodiges de valeur; toutefois la disproportion était trop forte : il fut contraint de reprendre d'abord sa position, et peu après de rétrograder sur les mamelons en avant de la porte de Rosette. L'armée anglaise se rangea en bataille dans le fond du vallon, à portée des batteries françaises; elle y resta beaucoup trop longtemps, sacrifiant inutilement 5 ou 600 hommes.

Le général Abercromby hésitait. Devait-il attaquer les Français dans cette nouvelle position? Il jugea enfin que ces hauteurs étaient sous le feu du fort Crétin et des remparts de la porte de Rosette; il ordonna la retraite pour prendre position au Camp des Romains. Sa perte dans cette journée fut de 1,900 hommes : un sur dix; celle de l'armée française fut de 600 : un sur huit.

Le général Lanusse montra la plus grande audace; s'il eût eu 9,000 hommes, il eût remporté une victoire complète. Le soir il témoigna quelques regrets, et chercha à se justifier en disant qu'il n'avait pas dû laisser intercepter la route du Caire sans combat, comme s'il eût été difficile d'en ouvrir une autre au travers des bas-fonds du lac Maréotis.

On a reproché au général anglais de n'avoir pas poursuivi sa victoire; il eût pu, dit-on, prendre Alexandrie. Mais la muraille des Arabes était en bon état : les forts Caffarelli et Crétin étaient à l'abri

de l'insulte; il eût été écrasé de mitraille, et ses communications avec le lac Ma'dyeh interceptées par la cavalerie. S'il eut un tort, ce fut celui de ne pas avoir tenu son armée hors de la portée du canon pendant qu'il délibérait ; mais de telles précautions, qui épargnent tant de soldats, ne sont prises que par de vieux généraux, accoutumés à jouer avec les périls, les combats et les batailles.

X. Le général Menou apprit le 11 mars au soir que l'armée anglaise était débarquée. Le 10, il avait rappelé le général Reynier et le général Rampon, fait divers mouvements pour concentrer ses troupes; il marcha pendant sept jours et arriva le 19 mars devant Alexandrie. Il campa sur les hauteurs de la porte de Rosette, la gauche à la mer, la droite du côté du lac Maréotis, séparé de l'armée anglaise par un vallon. Les troupes qu'il amenait avec lui, réunies avec celles qui avaient combattu le 13, lui formèrent une armée de 9,000 hommes d'infanterie, 1,800 chevaux et cinquante pièces de canon attelées, en tout 12,000 hommes. Il avait laissé 6,000 hommes en garnison au Caire, dans la haute Égypte, à Belbeys, à Sâlheyeh, à Suez, à Rosette et à Lesbé. 2,400 vétérans, ouvriers ou hommes de dépôt, 4,200 malades, blessés, non combattants, étaient en partie au Caire, en partie à Alexandrie.

L'armée anglaise avait perdu, depuis son débarquement, aux combats du 8 et du 13 mars, 3,000 hommes. Sur le bruit de l'apparition de l'escadre de Ganteaume, les deux bataillons de marins s'étaient rembarqués. Elle avait donc sous les armes sur le champ de bataille 15,000 hommes, dont 200 à cheval. Elle était supérieure à l'armée française, en infanterie, de 4,000 hommes, mais inférieure en cavalerie de 1,600 chevaux. Elle avait soixante et dix pièces de canon, savoir : trente-quatre pièces de campagne, vingt-huit de 18, quatre pièces de 24 servies par les matelots et quatre de 24 sur huit cutters ou chaloupes canonnières embossées sur la droite et sur la gauche de la ligne de bataille; elle était donc aussi supérieure en artillerie. La position qu'elle occupait avait 1,300 toises; elle était couverte par trois redoutes; sa droite appuyée à 25 toises de la mer, sur un mamelon, aux ruines du Camp des Romains, qui avaient été mises en état de défense; le centre sur une falaise de sable, qui était séparée de la droite par un bas-fond; la falaise s'abaissait jusqu'au lac Ma'dyeh. L'armée était sur deux lignes, quoiqu'elle fût à peine suffisante pour remplir cet espace sur une seule ligne. L'une et l'autre armée étaient bien placées, et celle des deux qui attaquerait l'autre perdrait tous ses avantages.

Les officiers de l'armée française les plus instruits regrettaient que, dans une circonstance aussi décisive, le général en chef eût persisté dans son système de dissémination : « Ah! disaient-ils, si Napoléon était ici, au lieu de 12,000 hommes, nous serions 21,000 sur le champ de bataille. Mais, dans l'état d'infériorité où nous sommes, devons-nous risquer une action qui va décider du sort de l'armée? » Les troupes étaient pleines d'ardeur; l'opinion générale de l'armée, celle du général en chef, étaient pour la bataille.

Onze demi-brigades d'infanterie étaient présentes, mais elles étaient affaiblies par un grand nombre de détachements; elles furent partagées sous cinq généraux : Reynier formait la droite avec les 13e, 85e, 25e, 75e et 61e de ligne; Rampon était au centre avec les 21e et 32e; Destaing et Lanusse à la gauche avec les 4e, 18e, 69e et 88e; la cavalerie, sous les ordres du général Roize, fut placée en seconde ligne. Le régiment des dromadaires, sous les ordres du colonel Cavalier, fut destiné à faire une fausse attaque le long de la digue du lac Ma'dyeh, sur notre extrême droite, afin d'y attirer l'attention du général anglais et de favoriser l'attaque principale que devait faire le général Lanusse par sa gauche, sur la droite de l'ennemi.

Le 21 mars, à trois heures du matin, le colonel Cavalier déboucha sur la digue du lac Ma'dyeh, s'empara d'une redoute qu'occupait l'ennemi, prit deux pièces de canon et donna l'alarme au camp anglais, qui se trouvait attaqué par le point le plus faible de sa position, celui où il pouvait être tourné par la cavalerie française et coupé de son point d'embarquement. Le général Abercromby se disposait à s'y porter avec les réserves et une partie de sa droite, lorsque le général Lanusse, qui avait traversé le vallon pendant la nuit, parvint au pied de la hauteur des Romains, poussa un cri d'attaque et aborda vivement la droite de l'ennemi. Le jour commençait à poindre. Plusieurs bataillons français entrèrent dans les ouvrages, la mêlée fut des plus vives, mais un coup de canon coupa la cuisse au général Lanusse; cet événement malheureux décida de la journée. Le centre de l'armée française attaqua le centre de l'ennemi; le général Roize, à la tête de 1,200 chevaux, chargea, enfonça l'infanterie anglaise et s'introduisit entre ses lignes; il y porta le désordre et blessa à mort sir Ralph Abercromby au milieu de son armée. Mais ces opérations furent faites sans ensemble; l'armée n'était pas commandée. A dix heures du matin elle reprit sa position, et les deux armées demeurèrent en présence le reste de la journée. La perte des Anglais fut de 2,300 hommes tués ou blessés, parmi

lesquels le général Abercromby, qui mourut le 28; dans les rapports officiels, les Anglais n'avouent que 1,500 hommes. Celle des Français fut de 2,500 hommes. Les généraux Lanusse, Baudot et Roize furent blessés à mort. Les Anglais se vantèrent d'avoir remporté la victoire ; il est de fait qu'ils repoussèrent l'attaque de l'armée française; ils occupaient une bonne position, ils avaient la supériorité de l'infanterie, ils étaient flanqués par des chaloupes canonnières qui prenaient en flanc et à revers les lignes françaises, et qui couvrirent le champ de bataille d'obus, de mitraille et de boulets ; mais l'armée anglaise ne sortit point de ses lignes ; elle ne fit pas un pas en avant pour profiter de sa victoire, et toute la nuit qui suivit la bataille, elle la passa sous les armes, dans les plus vives angoisses, tant était grande l'inquiétude, l'impression de terreur qu'elle avait reçue. Elle croyait au moindre bruit l'armée française en mouvement pour l'attaquer de nouveau. On peut conjecturer facilement quel eût été le résultat d'une pareille journée si les 8,000 Français que Menou avait laissés dans l'intérieur de l'Égypte se fussent trouvés sur le champ de bataille, comme cela aurait dû être.

Les deux armées ne songèrent plus qu'à se retrancher dans leurs positions. Le camp des Français devint bientôt inexpugnable, et pendant plusieurs mois le général Menou se plut à y accumuler des ouvrages les uns sur les autres. Plus d'une opinion se fit entendre dans l'armée anglaise : qu'il était temps de se rembarquer ; l'expédition était manquée; depuis vingt et un jours que l'on était débarqué, on n'avait encore rien fait; il n'était plus possible désormais de s'emparer d'Alexandrie; les rapports des blessés et des prisonniers avaient fait connaître la grande supériorité de l'armée française ; au lieu de 10,000 hommes elle était de 24,000 hommes ; elle pouvait d'un jour à l'autre recevoir des secours du Caire, et eux n'avaient rien à attendre pendant plusieurs mois ; on avait, il est vrai, repoussé trois attaques, mais on était affaibli de plus de 6,000 hommes morts, blessés ou malades; on n'avait plus que 12,000 hommes sous les armes ; cependant il fallait laisser des détachements pour soigner les blessés et les malades; les Français, acclimatés et bien nourris, n'étaient pas dans le même cas. Les Anglais avaient perdu le 8 et le 13 plus que les Français; le 21 ceux-ci avaient perdu davantage, cela faisait compensation; la proportion des deux armées était donc toujours la même.

XI. L'opinion du rembarquement aurait prévalu si, le 25 mars, le capitan-pacha n'avait mouillé dans la rade, avec cinq vaisseaux

de guerre et un convoi portant 6,000 janissaires. Ce secours était plus considérable que les Anglais eux-mêmes ne l'évaluaient; ils méprisaient trop les Turcs. Ces 6,000 hommes en tirailleurs et soutenus par leurs lignes tenaient lieu de 6,000 Anglais. Mais l'armée manquait de vivres et surtout de rafraîchissements. Acculée et bloquée dans la presqu'île, elle était réduite au biscuit et à la viande salée que lui fournissait l'escadre; les blessés et les malades étaient sur le sable de cette aride plage; les maladies faisaient des progrès; il fallait être maître de Rosette pour avoir des rafraîchissements et se procurer des chevaux. Le général Hutchinson, qui avait succédé à sir Ralph Abercromby, y détacha les 6,000 hommes du capitan-pacha avec 800 Anglais, sous le colonel Spencer, et huit pièces de canon. Cette division passa le 2 avril le lac Ma'dyeh, et arriva le 8 devant Rosette. La garnison, composée de 800 Français, battit en retraite dans le Delta, repassant sur la rive droite du Nil et laissant garnison dans le fort Julien, que le général Hutchinson fit investir par le capitan-pacha. Le 19 avril 1801, après cinq jours de tranchée ouverte, les Turcs s'en rendirent maîtres. Il y avait 200 hommes, en partie vétérans, et dix-neuf pièces de canon. La chute de ce fort ouvrit la bouche du Nil de Rosette et les communications d'Aboukir au Nil.

XII. Après la bataille du 21 mars, le général Menou envoya l'ordre au général Belliard d'évacuer la haute Égypte et de faire replier sur le Caire les garnisons de Sâlheyeh, Suez et Belbeys. Lorsqu'il apprit que l'ennemi avait marché sur Rosette, il détacha le général Lagrange, son chef d'état-major, avec 4,000 hommes d'infanterie, vingt pièces de canon et 600 chevaux pour prendre position à El-Rahmânyeh, afin de maintenir les communications avec Alexandrie et le Caire. Le général Lagrange poussa son avant-garde à A'tfeh, entre le lac d'Edkou et le Nil, ce qui alarma vivement le général anglais; s'il faisait un fort détachement, il pouvait être attaqué dans son camp, dont la partie faible était la gauche.

Depuis longtemps les ingénieurs anglais sollicitaient qu'on coupât la digue du lac Ma'dyeh, afin de répandre les eaux de la mer dans tout le bassin du lac Maréotis. Le général Hutchinson, homme fort éclairé, répugnait à une opération qui, en la supposant momentanément utile, aurait des conséquences funestes pour le pays; on craignait même que cela n'entraînât la ruine d'Alexandrie; il résista pendant quelques jours, mais enfin il consentit. Le 13 avril, les sapeurs firent trois brèches éloignées l'une de l'autre de 3 toises; à sept heures du soir, les eaux se précipitèrent de 6 pieds de hauteur, et,

en vingt-quatre heures, elles se firent une ouverture de 30 toises. Il fallut un mois pour établir l'équilibre et former le lac Maréotis; au bout de ce temps il ne resta plus qu'un léger courant de la mer dans le lac. Les eaux couvrirent tout l'espace compris entre le lac Ma'dyeh et la tour des Arabes, plus de douze lieues de long sur huit de large, près de Damanhour, et une lieue et demie de large quelques lieues plus bas. Les eaux étaient séparées de la mer par un isthme de 1,800 toises à Alexandrie, de 600 à la hauteur du fort des Bains, de 300 une lieue plus bas.

La gauche du camp anglais se trouvant ainsi en sûreté, le général ne craignit plus de s'affaiblir. Il fit partir quatre régiments pour Rosette, où il se rendit lui-même; il campa à El-Hamâd, vis-à-vis d'A'tfeh, la droite au lac d'Edkou, la gauche au Nil avec 300 chevaux anglais, 4,500 hommes d'infanterie, seize pièces de canon; total, 5,000 Anglais et 6,000 hommes du capitan-pacha; en tout 11,000 hommes, plus une nombreuse flottille turque sur le Nil. Le 5 mai, le général Hutchinson fit passer le colonel Stuart, avec dix pièces de canon anglaises et turques et un millier d'hommes, dans le Delta; puis il remonta le Nil. Le 7, le général Lagrange ayant évacué la position d'A'tfeh, le général anglais s'en empara; le 9, il campa près d'El-Rahmânyeh. Le général Lagrange se mit en marche pour le Caire et y arriva le 13, en trois jours et demi. Il laissa 110 hommes dans le fort, qui, étant armé de dix-huit bouches à feu en très-bon état et contenant de très-grands magasins, aurait pu se défendre plusieurs jours; mais, par une conduite qui peut avec justice être qualifiée de trahison, l'officier français qui y commandait se rendit à discrétion, sans retarder d'une heure la marche de l'ennemi. 800 cavaliers syriens avaient rejoint l'armée anglaise; ils étaient arrivés par le désert. Les forces qui étaient sous les ordres du général Hutchinson étaient de 12,000 hommes tout compris. Le général Lagrange en avait moins de 5,000. Il est vrai qu'une bonne partie des premiers étaient des Turcs; mais, s'ils étaient méprisables seuls, ils n'étaient plus à dédaigner soutenus par une armée européenne.

XIII. Lorsque, dans le mois de février, le général Moore fit part au grand vizir des projets de campagne de son gouvernement, il en fut froidement accueilli. Le vizir attribuait aux Anglais la défaite de Mustafa-Pacha à Aboukir, celle de Damiette et celle d'Héliopolis, ce qui lui avait inspiré une grande antipathie pour ces alliés. Les projets tardifs du cabinet de Londres lui étaient très-suspects; il n'avait

pas l'intention de prendre part à leur exécution. Le salut de l'empire ottoman était désormais dans le rétablissement de la paix avec la France; c'était là que tendaient toutes les vues du Sérail, du Divan et de l'armée. Le grand vizir ne doutait pas que l'armée anglaise ne fût battue. Mais, lorsqu'il apprit l'heureuse issue du débarquement, celle des combats du 13 et du 21, il changea de disposition. Dans ce temps, Djezzar-Pacha consentit à envoyer 5,000 hommes au camp ; l'agha de Jérusalem le joignit vers la moitié d'avril. Le grand vizir était ainsi parvenu à réunir à El-A'rych 15,000 hommes. Il prit alors de la confiance. Lorsqu'il apprit que les Anglais étaient dans Rosette, et déjà arrivés dans le Delta, il se mit en marche, passa le désert, et arriva le 27 avril à Sàlheyeh. De Qatyeh il détacha 3,000 hommes, qui par Tyneh se portèrent à Damiette. Le 7 mai il campa dans le bois de Koràym, et le 11 à Belbeys, à douze lieues du Caire, qu'il fit sommer.

Cependant le général Belliard avait réuni au Caire 9,000 hommes, combattants et non combattants, bien portants et malades. Lorsque le 13 mai il fut rejoint par les 5,000 hommes du général Lagrange, il se trouva avoir 14,000 hommes. Il laissa 8,000 hommes valides, malades ou appartenant aux dépôts des régiments pour la garde du Caire, de Gyzeh et des forts, et partit le 15, avec 5,000 hommes d'infanterie, 1,000 chevaux et vingt-quatre pièces d'artillerie, pour marcher à la rencontre des Turcs. Il arriva le 16 à la pointe du jour près d'El-Khànqah. Le grand vizir envoya à sa rencontre Nadir-Pacha, et marcha lui-même avec le reste de ses troupes. Le général Belliard se laissa imposer par ce mouvement offensif, manqua de résolution au moment où il fallait en avoir et où il n'était plus question de délibérer. Au lieu de marcher en avant et de rejeter au delà du désert cette canaille, si peu redoutable, il s'alarma mal à propos pour le Caire, vit le général Hutchinson sur le point d'y entrer, quoique celui-ci en fût encore à six marches, vit une armée turque qui l'avait tourné, vit enfin tout ce qu'il ne fallait pas voir, et ne vit pas que, l'armée du grand vizir rejetée dans le désert, l'Égypte était sauvée. Il se manqua à lui-même, il ordonna la retraite sans avoir livré de combat. Une cinquantaine d'hommes avaient été tués ou blessés de part et d'autre dans quelques insignifiantes escarmouches. Cette nouvelle confondit les Anglais ; trois de leurs officiers étaient avec le grand vizir, ils s'attendaient aux plus grands désastres. Aussitôt qu'il avait appris le mouvement du général Belliard, le sage et prudent Hutchinson avait envoyé le major Wilson au camp du grand vizir pour le supplier de battre en retraite et de ne pas s'ex-

poser à un combat dont le résultat infaillible compromettrait le succès de toute la campagne. Le grand vizir soutint que, par les renseignements qu'il avait, il était assuré que le général Belliard ne pouvait marcher à lui qu'avec 2,500 hommes ; que, s'il faisait un mouvement rétrograde, son armée se disperserait, et ne se rallierait qu'au delà du désert ; qu'il était pourtant honteux de céder le pays à une poignée d'hommes. Il pensait que les Anglais voulaient, par des vues politiques, éloigner l'armée turque.

XIV. Après de longues délibérations, le général anglais se décida à continuer sa marche vers le Caire pour opérer sa jonction avec le grand vizir ; il en calcula tous les dangers, mais c'était la seule chance de succès qu'il entrevît ; il porta toute la circonspection possible dans ses manœuvres ; il marcha lentement. Le 14 mai il campa à Chobrâkhyt, y captura un convoi de djermes chargées de fusils, d'habillements, de munitions de guerre et de vivres. Ce convoi était sorti du Caire et se rendait à El-Rahmânyeh, pour de là aller à Alexandrie ; il était escorté par 150 soldats, qui furent faits prisonniers. Le 16 le général Hutchinson campa à A'lqâm. Le lendemain il eut avis qu'une colonne française était dans le désert, entre les lacs Natroun et le Nil. Le général Doyle, avec 250 chevaux, deux pièces de canon et 5 ou 600 hommes d'infanterie, alla à sa recherche ; les coureurs anglais et bédouins rencontrèrent les Français à sept milles du Nil. C'était un convoi de 550 chameaux, escorté par 500 hommes, commandés par le colonel Cavalier, qui d'Alexandrie se rendait par le désert au Caire. Le major Wilson proposa à ce colonel de capituler, lui offrit de faire transporter les soldats en France, sans être prisonniers de guerre. Cette offre de la patrie, au milieu des déserts arides de la Libye, séduisit tous les esprits : la capitulation fut acceptée. Cette acquisition fut très-précieuse pour l'armée anglaise ; elle n'avait pas pu se procurer des chameaux, ce qui prouvait l'éloignement qu'elle inspirait aux Bédouins et l'attachement de ceux-ci pour les Français.

Le 17 mai, la garnison de Lesbé, forte de 500 hommes, réunis aux 200 hommes de la garnison de Bourlos, ne recevant pas d'ordres du Caire et ne pouvant communiquer, s'embarqua sur cinq tartanes ; la plupart furent pris par les croisières anglaises. Le 18, le colonel Stuart s'empara du Ventre de la Vache ; le colonel Holloway, qui était auprès du grand vizir, rendit compte du succès obtenu le 16 contre le général Belliard et de la marche du grand vizir sur la capitale. Le 23 l'armée anglaise campa à Terrâneh. Le général

Hutchinson et le capitan-pacha se rendirent, par le canal de Menouf, au camp du grand vizir; ils y séjournèrent le 25 et le 26 et rejoignirent leur armée le 27. Leurs opérations étaient encore environnées de dangers; les maladies avaient réduit l'armée du Camp des Romains à 4,000 hommes. Le général Coote était très-inquiet; il pouvait être attaqué par 6,000 Français d'Alexandrie; s'il eût perdu son camp, la position des Anglais serait devenue bien critique. Le général en chef lui-même n'avait plus que 4,000 hommes; il avait évacué 1,000 malades sur Rosette; la chaleur était excessive; les hommes entraient aux hôpitaux par centaines. Si le général Belliard marchait sur lui par la rive gauche du Nil, et il croyait qu'il pouvait le faire avec 7,000 hommes, il serait battu malgré le secours du capitan-pacha; rejeté sur Rosette, les affaires seraient entièrement compromises. Il décida le grand vizir à s'approcher du Nil, afin de marcher réunis, n'étant séparés, en s'approchant du Caire, que par la rivière et plus à portée de se soutenir. Mourad-Bey était mort de la peste à Beny-Soueyf. Le 22 avril, Osman-Bey lui avait succédé dans le commandement des Mameluks; celui-ci, voyant les affaires des Français perdues par les mauvaises dispositions de leur général, réunit ses forces et se rendit dans le camp anglais, qu'il rejoignit à Terrâneh, le 28 mai, avec 1,500 cavaliers. Ce renfort améliorait la position des alliés. Le 5 juin le général Hutchinson campa à Ouardân; le 19 il arriva à Embâbeh, ayant à sa droite le capitan-pacha et à sa gauche, sur la rive opposée du Nil, derrière le canal, le grand vizir. Il jeta en cet endroit un pont de 90 toises de long; il lui fallut soixante djermes. L'armée du grand vizir s'était accrue de 10,000 Bédouins, amenés de tous les coins du désert par l'espoir du pillage.

XV. Le 21 juin, l'armée anglaise poussa des partis sur Gyzeh. Elle reçut ce jour-là le 42e et le 28e, qui venaient du camp d'Alexandrie; ils étaient partis le 10 juin, après l'arrivée des premières réserves de Malte. Cela répara le vide fait par les maladies. Cependant, depuis plusieurs jours, le général Belliard avait réuni le conseil de guerre pour délibérer sur le parti à prendre. Les avis furent fort partagés; les uns voulaient que l'on sortît sur une des rives avec toutes les forces disponibles et qu'on donnât la bataille à fond; les autres proposaient de se porter à Damiette; un troisième avis était de monter dans la haute Égypte et de traîner la guerre en longueur. Le colonel Dupas, commandant de la citadelle, soutint avec opiniâtreté le premier avis · « Il n'admettait pas qu'il fût possible à 10,000

Français de capituler et de rendre leurs armes; à qui? aux Turcs ou aux Anglais? L'expérience avait prouvé qu'on devait compter les Turcs pour peu de chose, et quant aux Anglais, il n'était pas douteux qu'ils ne fussent devant Gyzeh, mais on ignorait leur nombre; le seul moyen de le reconnaître était de les attaquer; ils seraient obligés de se déployer et on les compterait à l'aise sur le champ de bataille; si, sur la rive gauche du Nil, ils étaient moins de 7,000 hommes, quelque force qu'eût le capitan-pacha, on pouvait leur passer sur le corps; et, s'ils étaient tellement nombreux qu'on ne pût les enfoncer, on soutiendrait le combat jusqu'à la nuit; on rentrerait alors dans les retranchements; on serait toujours à temps de négocier; il était plus avantageux à la République que les 10,000 hommes de la garnison du Caire périssent sur le champ d'honneur que de ramener en France 10,000 soldats dont la patrie aurait à rougir. » Le général Donzelot proposa de tenir encore quelques semaines afin de laisser croître le Nil, de faire tous les préparatifs pour remonter alors dans la haute Égypte, où l'on pourrait nourrir la guerre plusieurs mois et donner lieu à des manœuvres qui seraient toutes à l'avantage des Français, car ils connaissaient le pays mieux que leurs ennemis. Le général Morand proposa, puisqu'il n'y avait que les Turcs sur la rive droite du Nil, de leur passer sur le corps et de prendre position à Damiette; on aurait abondance de vivres, une presqu'île et des positions faciles à défendre; on pourrait s'y maintenir fort longtemps. Le général Lagrange pensait qu'on ne pouvait rien faire sans les ordres du général en chef, et qu'il fallait avant tout lui expédier un officier par le désert et attendre sa réponse. La majorité du conseil rejeta avec indignation toute proposition de capitulation et se rangea à l'avis de signer une convention d'évacuation sur les bases de celle d'El-A'rych. Le colonel Dupas et plusieurs membres du conseil protestèrent contre cette décision et refusèrent d'y adhérer.

Le 25 juin, le général Belliard signa la convention d'évacuation conforme à l'avis du conseil. Le 4 juillet, un officier de confiance, portant des ordres du général Menou, traversa avec 100 dromadaires tous les postes de l'armée anglaise, à la manière des Bédouins, et donna dans les postes français; le 10, le général Belliard remit le Caire, le 15, Gyzeh. Le lendemain, les premiers officiers de la division des Indes arrivèrent au Caire; ils annoncèrent que le général Baird partait de Djeddah pour débarquer à Qoseyr. L'armée qui capitula au Caire était forte de 14,300 hommes; 13,734 s'embarquèrent, 500 désertèrent aux Mameluks; elle avait cinquante pièces

de canon attelées, avec double approvisionnement. L'étonnement du général Hutchinson, lorsqu'il reçut cette communication, ne peut s'exprimer. L'ordonnateur, après la signature, lui demanda 17,000 rations : ce qu'il prit d'abord pour une ruse de guerre. Lorsqu'il fut assuré qu'il avait marché contre 14,000 hommes, et que sur ces 14,000 hommes 10,000 étaient de bons soldats valides, en bon état et capables de tout faire, il comprit toute la folie de son expédition, que l'aveugle fortune venait de couronner d'un si incroyable succès.

Le total de l'armée du général Belliard était de 14,600 hommes, infanterie et cavalerie. Le général Moore et le capitan-pacha, renforcés d'une division de l'armée du grand vizir, accompagnèrent l'armée française dans sa marche à Rosette; celle-ci était la plus forte : ce qui excita vivement l'inquiétude des Anglais jusqu'au dernier moment. Ils craignaient qu'il ne prît fantaisie aux Français de rompre la capitulation et de les attaquer. Aussi ne contestèrent-ils sur rien, et ils éprouvèrent un grand soulagement lorsque, le 7 août, l'armée fut embarquée dans la rade d'Aboukir et sous le canon de leurs vaisseaux de guerre. Alors seulement ils haussèrent le ton. Le corps d'armée du général Belliard débarqua aux lazarets de Toulon et de Marseille, dans le courant d'octobre, avec ses armes, ses canons, ses drapeaux. Les Anglais trouvèrent au Caire des magasins considérables de riz, de blé, de farine, de biscuit, de viandes, de fourrages, de canons, de poudre, etc. Les Français ne manquaient de rien; ils pouvaient se défendre six mois.

XVI. Les ordres du ministère anglais étaient arrivés dans l'Inde à la fin de janvier 1801. Le major général Baird fut désigné pour commander une division, forte à son embarquement de 6,500 hommes, officiers, sous-officiers et soldats compris, parmi lesquels 220 cavaliers et 120 hommes d'artillerie; tout le reste d'infanterie. 1,200 hommes furent tirés de la garnison du cap de Bonne-Espérance : au total, 7,700 hommes. Cette division n'arriva au détroit de Bab el-Mandeb qu'au mois d'avril; la mousson du sud était passée, celle du nord avait commencé. Il lui fut impossible de remonter la mer Rouge. Elle mouilla enfin dans le port de Djeddah le 28 juin; elle y apprit la nouvelle du débarquement du général Abercromby et de la bataille du 21 mars. Le général Baird, étant dans l'impossibilité de gagner Suez, résolut de débarquer à Qoseyr, qu'il atteignit effectivement le 20 juillet, un mois après la reddition du Caire. Il se procura 5,000 chameaux pour traverser le désert, et arriva à Qeneh

le 1er août; il s'y embarqua sur le Nil, se transporta en dix jours au Caire, campa dans l'île de Roudah pour se remettre de ses fatigues, se rembarqua sur le Nil et arriva en trois jours près de Rosette, le 5 septembre. Sa division était alors réduite à 6,000 hommes; elle avait eu 200 morts, 400 déserteurs et 1,100 malades. Le Caire ayant capitulé le 25 juin et Alexandrie le 2 septembre, ce corps ne fut pas utile, quoiqu'il coûtât beaucoup d'argent au trésor de la Compagnie des Indes. Si le général Belliard avait continué à se maintenir au Caire, le général Baird n'eût pas pu facilement se procurer les moyens de se rendre de Qoseyr au Nil, car il fallait toute l'influence que donnait au grand vizir la possession du Caire pour lui faire obtenir cette grande quantité de chameaux.

Si cette division eût passé par le détroit de Gibraltar, elle serait arrivée à Aboukir deux mois plus tôt et bien moins fatiguée. Ces troupes auraient dû se trouver au détroit de Bab el-Mandeb dans le mois de janvier 1801, et pour cela les ordres de Londres auraient dû partir dans le mois de juin ou de juillet 1800. Les vents du sud qui règnent pendant l'hiver les auraient portées en quinze ou vingt jours à Suez; mais, arrivées à Suez, elles avaient une difficulté bien grande à surmonter, la traversée du désert. Elles n'auraient pu se procurer les moyens nécessaires si les Français avaient été maîtres du Caire.

XVII. L'Égypte était perdue; il ne restait plus aux Français que la place d'Alexandrie. Le général major Coote, qui commandait au Camp des Romains pendant les mois de mai, juin et juillet, s'y était couvert de retranchements; sa position avait été un moment très-critique. Dans le mois de juin il avait eu beaucoup de malades; il ne comptait que 4,000 hommes en état de faire le service, y compris les officiers et sergents de toutes armes. Avec un si petit nombre de troupes, il lui était impossible de garder une position qui avait 1,300 toises de front. Si Menou l'eût attaqué, ce qu'il pouvait faire avec 7,000 hommes et beaucoup de canons, toutes les probabilités de succès étaient pour le général français. Un pareil événement eût changé la face des affaires, puisqu'il eût précédé la capitulation du Caire. Mais, dans le courant de juin et de juillet, des renforts débarquèrent à Aboukir venant de Malte, de Mahon et d'Angleterre; ils consistaient en cinq régiments de ligne anglais, un fort détachement des gardes, un bataillon irlandais, un régiment de Watteville, suisse, un régiment de chasseurs britanniques formé des débris de l'armée de Condé; total, 7,000 hommes. L'armée anglaise fut alors formée

en six brigades, avec une réserve, savoir : brigade des gardes, deux bataillons; première brigade, 25e, 44e, 1er et 2e bataillon du 27e; deuxième brigade, 26e, 1er et 2e bataillon du 54e; troisième brigade, 8e, 18e, 79e, 90e; quatrième brigade, régiments de Stuart, Dillon, Rolle, Watteville; cinquième brigade, 30e, 89e, 50e, 92e régiment; sixième brigade, 1er et 2e bataillon du 20e, 24e, anciens volontaires irlandais; réserve, régiment de la Reine, 23e, 28e, 42e, 58e, 40e chasseurs corses, chasseurs britanniques; total, trente-quatre bataillons, sans compter la division des Indes; cavalerie, 12e, 22e, 11e, 13e dragons légers. Aussitôt que l'armée du général Belliard eut été embarquée, les divisions anglaises rentrèrent dans le Camp des Romains. Le général Hutchinson y porta son quartier général; il avait alors 16,000 hommes sous les armes. Le général Menou en avait 10,000 dans Alexandrie. La coupure de la digue du lac Ma'dyeh, qui avait créé le lac Maréotis, contrariait les ingénieurs anglais, car ils avaient rendu Alexandrie très-forte. La muraille des Arabes avait été parfaitement rétablie; les tours étaient armées, et à 500 toises en avant de la porte de Rosette était un fort camp retranché qui avait une étendue de 1,500 toises, appuyant sa droite au lac Maréotis, sa gauche à la mer. 600 hommes y travaillaient depuis quatre mois; il était non-seulement à l'abri d'un coup de main, mais capable d'opposer la plus grande résistance aux attaques régulières; car l'ennemi ne pouvait pas l'envelopper, et l'assiégé pouvait élever autant de batteries que l'assiégeant. Les ingénieurs anglais adoptèrent le plan d'attaquer Alexandrie par l'ouest, de se porter à cet effet devant le Marabout, de s'emparer de ce fort, ce qui permettrait à leurs vaisseaux d'entrer dans le Port-Vieux et de flanquer la gauche de leur armée, qui marcherait sur Alexandrie, du côté de l'ouest, par l'isthme entre la mer et le lac Maréotis, pendant que des canonnières armées flanqueraient leur droite le long du lac. Ce projet paraissait bien hasardeux, fort inconsidéré, et pouvait avoir de terribles conséquences.

Le 15 août, vingt-six chaloupes canonnières, anglaises et turques, entrèrent dans le lac Maréotis, et échangèrent quelques coups de canon avec la flottille française, qui se replia sous ses batteries. Un officier d'état-major anglais et un officier du génie reconnurent l'isthme depuis le fort du Marabout jusqu'à Alexandrie. Le 16, le général Coote avec les gardes et les troupes qui étaient restées stationnées au Camp des Romains pendant toute la campagne, au nombre d'à peu près 5,000 hommes, débarqua entre le Marabout et la tour des Arabes, et prit position vis-à-vis du fort du Marabout. Le jour même les ingénieurs ouvrirent la tranchée; le soir, le général Menou or-

donna qu'on mit le feu aux bâtiments de la flottille, en les dirigeant sur la flottille ennemie, de manière à servir de brûlots; ce fut sans effet; ainsi l'ennemi fut maître absolu de tout le lac et sans contestation.

Le Marabout était un fort construit par l'ingénieur Crétin, sur un ilot, à 75 toises de la terre ferme et placé sur une des passes de la rade d'Alexandrie; une tour servait de signal. Les fortifications en avaient été soignées surtout du côté de la mer. On n'occupait aucun point sur la terre ferme; il eût fallu au moins y construire une espèce de contre-garde, afin d'obliger l'ennemi à s'y établir pour battre l'enceinte de l'ilot; au lieu de cela, on négligea sur la terre ferme un rocher qui dominait l'ilot. Les chasseurs anglais du 14ᵉ, s'y étant placés, firent taire le feu du Marabout, ce qui permit de construire sans obstacle deux batteries, chacune de trois pièces de 24. Le 18 elles commencèrent le feu, le 20 la tour s'écroula; le 20 au soir le chef de bataillon Étienne capitula; il avait dix pièces de canon et 120 hommes de garnison; il eût pu tenir encore plusieurs jours, l'assaut n'étant pas possible. Le capitaine Cochrane entra dans la rade avec sept canonnières; le général Coote se mit en mouvement le 22 au matin sur deux colonnes, se dirigeant sur Alexandrie, flanqué de droite et de gauche par des bâtiments armés. Il est des endroits où cet isthme n'a que 300 toises de largeur, mais ce côté de la ville avait été entièrement négligé. Le général Coote arriva jusqu'à une portée de canon du fort des Bains et y prit position. Le général Hutchinson le fit soutenir par le colonel Spencer avec 1,500 hommes et par un détachement turc de 700 hommes. Un bataillon français, un escadron de cavalerie et une batterie de canons étaient en observation sur la position du fort des Bains, ce qui donna lieu à plusieurs échauffourées et combats de nuit, où les succès furent partagés. Le 21, deux batteries de trois pièces de 24 et de cinq mortiers ouvrirent leurs feux contre le fort des Bains; mais les plates-formes s'enfoncèrent et le feu cessa. De leur côté, les Français répondirent et jetèrent beaucoup de bombes dans le camp anglais. Pendant ce temps, le général Hutchinson fit construire sur la colline Verte une batterie qui ouvrit le feu sur la droite du camp retranché des Français, du côté de l'est, avec dix pièces de canon de 24, six de 12 et deux obusiers.

XVIII. Le siége commençait à peine, et le général Coote du côté de l'ouest, qui était le plus près d'Alexandrie, était encore éloigné de 700 toises du fort triangulaire, lorsque le général Menou envoya un parlementaire pour négocier. Des officiers généraux le sollicitaient

depuis plusieurs jours de réunir un conseil de guerre pour aviser aux moyens de sauver les restes de l'armée. Les discussions dans ce conseil furent non moins vives que dans celui du Caire. Les généraux Destaing, Delzons, Zayonchek et le colonel du génie Bertrand émirent l'avis de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et de ne capituler, selon les lois militaires, que lorsque tous les ouvrages extérieurs seraient enlevés, la première enceinte forcée et la brèche praticable à l'enceinte de l'isthme. La majorité du conseil fut d'opinion que sans doute il ne devait pas être question de capituler ni de poser les armes, mais que, si l'on pouvait obtenir, comme tout portait à le faire croire, des conditions pareilles à celles des conventions d'El-A'rych et du Caire, il fallait y adhérer. Les négociations commencèrent le 29 août 1801 ; la capitulation fut signée, et le 2 septembre elle fut ratifiée. Les portes furent remises le 3. La première division de l'armée française s'embarqua le 14 septembre à Aboukir, et l'embarquement continua jusqu'au 30 du mois.

Le 15 novembre, le brick *le Lodi* arriva de Toulon, mouilla dans Alexandrie et y apporta la nouvelle des préliminaires de Londres ; trois jours après, la corvette *la Badine* les notifia officiellement.

La capitulation était la même que celle du Caire, que celle d'El-A'rych, ce qui démontre jusqu'à l'évidence combien étaient coupables ceux qui, en 1800, alors qu'aucune armée ennemie n'était dans le pays, avaient signé cette même capitulation, que les Anglais s'empressaient de conclure deux ans plus tard avec les débris de l'armée, tant ceux-ci imposaient encore après six mois de campagne, malgré la présence de deux armées turques et de deux armées anglaises, ces deux dernières s'élevant à 32,000 hommes.

L'armée ne fut point prisonnière de guerre. Officiers et soldats, tous rentrèrent dans leur patrie avec leurs drapeaux, leurs armes, leurs canons, leurs bagages.

L'état des hommes qui rentrèrent en France provenant des deux capitulations du Caire et d'Alexandrie était le suivant :

	INFANTERIE, CAVALERIE.	ARTILLERIE.	MARINS.	MALADES.	CIVILS.	ÉGYPTIENS.	TOTAL GÉNÉRAL.
Caire. . . .	11,600	180	350	800	82	750	24,662
Alexandrie	6,200	1,000	1,500	1,400	680	120	
	17,800	1,180	1,850	2,200	762	870	

2,030 hommes sont arrivés séparément et par des capitulations particulières, savoir :

	Hommes.
Garnison du fort d'Aboukir	150
Garnison du fort Julien	210
Garnison d'El-Rahmânyeh	110
Pris sur le Nil	150
Avec le colonel Cavalier	560
Garnison de Lesbé et de Bourlos	630
Pris en diverses batailles	100
Garnison du Marabout	120
TOTAL	2,030

Il est donc rentré en France 26,192 hommes, dont il faut retrancher les 870 Égyptiens et les 1,850 marins qui ne faisaient pas partie de l'armée de terre : c'est donc 23,972 hommes de l'armée d'Égypte qui sont rentrés en France. Cette armée était, au 1er mars 1801, au moment du débarquement des Anglais, de 27,400 hommes; elle avait donc en six mois perdu 3,428 hommes, tant sur les champs de bataille, que morts de blessures ou de maladies aux hôpitaux ou désertés. Le nombre de ces derniers se monte à 550, dont 50 dans les troupes anglaises et 500 qui s'enrôlèrent dans les Mameluks.

L'armée anglaise a perdu 7,000 hommes, tués, blessés, morts de maladies dans les hôpitaux; il n'est aucun peuple qui perde autant de monde que les Anglais dans les pays chauds.

L'ennemi trouva à Alexandrie quatre cent cinquante-cinq pièces de canon sur les batteries de terre, quatre-vingts sur les bâtiments, 200 milliers de poudre, 800 chameaux, 300 chevaux, des magasins considérables de riz, de café et d'huile.

Le colonel du génie Bertrand refusa d'adhérer à la capitulation; c'est en vain qu'on lui représenta que toute défense était désormais inutile; que l'amiral Ganteaume, qui avait tenu la mer pour tenter d'introduire des secours dans la place, était rentré à Toulon; il répondit : « que les vues d'un gouverneur de place et du conseil de guerre ne devaient pas s'étendre au delà des remparts : avait-on des vivres? était-on menacé d'être enlevé d'assaut? c'étaient ces deux seules questions qu'il fallait traiter; que les maladies faisaient de grands ravages dans les camps anglais; que les derniers bâtiments qu'on avait reçus d'Europe faisaient connaître qu'on traitait de la paix; qu'en mettant toutes ces considérations de côté, l'honneur des armes voulait que la défense fût prolongée jusqu'au dernier jour; que déjà l'acquisition de l'Égypte avait été trop facile aux ennemis;

que peut-être on pouvait prolonger la défense encore deux mois, et que, si au bout de ce temps on était obligé de se rendre prisonniers de guerre, on n'en rentrerait pas moins dans la patrie, avec plus de gloire et plus de considération que par une capitulation pareille à celle d'El-A'rych; que les capitulations où les intérêts étaient stipulés avec le plus d'avantage n'étaient pas les plus honorables ».

Si le général Menou eût pu se maintenir dans Alexandrie jusqu'au 15 novembre, il eût été délivré par les préliminaires de Londres, et sa position eût été considérée pour quelque chose dans les conditions définitives de la paix d'Amiens.

La mort de Mourad-Bey fut fatale à son parti. Osman-Bey, qui lui succéda, n'avait pas son expérience; il se laissa surprendre par le capitan-pacha en s'embarquant avec plusieurs beys dans son canot, sur le lac Maréotis, pour aller dîner dans la rade d'Alexandrie. Lorsqu'ils furent sous le feu d'une chaloupe canonnière turque, le capitan-pacha débarqua, sous prétexte de répondre immédiatement à des dépêches qu'il venait de recevoir, et, d'après ses ordres, on voulut embarquer les beys sur la canonnière, afin de les conduire à Constantinople; ils résistèrent; quatre furent tués, parmi lesquels Osman-Bey, leur chef; trois furent grièvement blessés et eurent leur liberté, sur la demande réitérée du général anglais. Pendant ce temps le grand vizir faisait la même opération au Caire. Ceux de ces malheureux qui échappèrent à ce double massacre se réunirent dans la haute Égypte, s'y maintinrent pendant quelques années, puis passèrent la cataracte de Genàdil et s'établirent à Dongolah. Le caractère du général Hutchinson le met à l'abri de tout soupçon de participation à ce massacre; il fit ce qu'il put pour protéger les Mameluks, mais il eut le désagrément de subir la peine à laquelle s'expose tout homme d'honneur qui s'allie avec des barbares.

XIX. Après la bataille d'Austerlitz et celle d'Iena, les armées françaises entrèrent en Pologne. Le czar, afin de pouvoir appeler dans le nord son armée du Danube, eut recours à l'influence de l'Angleterre pour se débarrasser de la guerre que lui faisait la Porte. L'amiral anglais Duckworth, avec une escadre de neuf vaisseaux de ligne, quelques frégates et quelques bombardes, passa le détroit des Dardanelles et mouilla, le 19 février 1807, devant le sérail. L'ambassadeur anglais se rendit à son bord, et de là entama des négociations pour contraindre la Porte à faire la paix avec la Russie en lui abandonnant la Valachie et la Moldavie, et à déclarer la guerre à la

France. Le général Sebastiani résidait à Constantinople comme ambassadeur de France; il sut tirer parti de l'indignation dont le peuple osmanli était animé; il traça lui-même plusieurs batteries qui, en peu de jours, furent armées de plus de deux cents bouches à feu. L'amiral anglais, ayant ainsi perdu le moment favorable, et sachant qu'on travaillait avec activité à lui fermer le passage des Dardanelles, leva l'ancre le 3 mars, rentra dans la Méditerranée, non sans courir des dangers; il reçut plusieurs avaries au passage des Dardanelles, où il perdit 3 ou 400 hommes. L'idée de cette misérable opération ne fait pas honneur au gouvernement anglais. En temps de paix attaquer les villes, brûler les vaisseaux d'un prince ami, violer sa capitale alors que l'on maintient son ambassadeur auprès de lui, forcer la politique d'un gouvernement avec sept vaisseaux... etc..!..[1]

Dans le même temps une division de 6,000 hommes partait de Messine sous les ordres du général-major Fraser, et arrivait, le 16 mars 1807, devant Alexandrie. Elle y débarqua au Marabout, de là se rendit par terre dans la presqu'île d'Aboukir pendant que l'escadre allait mouiller dans la rade. Il n'y avait dans Alexandrie qu'une garnison de 400 Arnautes; le 21 mars la place capitula. Maître d'Alexandrie, le général anglais voulut l'être de Rosette; il fit un détachement de 2,500 hommes. 1,500 Albanais avaient crénelé les maisons; lorsqu'ils virent les soldats anglais engagés dans les rues, ils commencèrent le feu et en tuèrent, blessèrent ou prirent 1,500. Le 9 avril, le général Stuart arriva avec des renforts et prit le commandement; il éprouva plusieurs échecs assez considérables. Enfin, au mois d'août, le pacha étant lui-même descendu du Caire avec son armée, les Anglais acceptèrent une capitulation et évacuèrent l'Égypte le 22 septembre, après un séjour de six mois.

Il est difficile d'expliquer une aussi pauvre entreprise. Le projet de s'emparer d'Alexandrie en temps de paix était injuste et contraire au droit des gens, mais il était utile à l'intérêt anglais pour lui assurer l'empire de l'Hindoustan et l'établissement d'un comptoir à Suez. 6,000 hommes n'étaient pas suffisants, il en aurait fallu 10,000 et un général plus habile.

En 1802, un ingénieur suédois envoyé de Constantinople était parvenu, non sans beaucoup de frais et beaucoup de travaux, à rétablir la digue du lac Ma'dyeh. Le lac Maréotis avait de nouveau disparu; le fond du lac était encore couvert d'une croûte blanche de

[1] Cette phrase n'est pas achevée; la ponctuation qui la termine est la transcription fidèle du manuscrit.

sel; le général Stuart jugea convenable de couper de nouveau cette digue pour la sûreté de la ville d'Alexandrie. En quittant la rade, il fit couler dans les passes du Port-Vieux un grand nombre de gros transports chargés de pierres.

La conduite des Anglais fit jeter un cri d'indignation dans tout l'empire ottoman. 1° Comment les Anglais violaient-ils, en temps de paix, le territoire de la capitale et prétendaient-ils dicter à main armée des résolutions politiques à la Porte? 2° Et en même temps qu'ils voulaient l'obliger à faire cause commune avec la Russie et l'Angleterre contre la France, ils venaient s'emparer d'Alexandrie et s'y établir. 3° Pour le plus léger intérêt ils coupaient de nouveau la digue du lac Ma'dyeh, exposant une grande ville à sa ruine. 4° Enfin, en abandonnant cette ville, et cela après une capitulation, ils violaient tous les droits et détruisaient son port, propriété d'une puissance étrangère, qui avait persisté à rester amie, malgré ces divers événements. C'était se jouer de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

XX. *Première observation : sur le plan de campagne.* — Le cabinet anglais entreprit, en 1801, la guerre d'Égypte avec une armée de 60,000 hommes présents sous les armes, dont 34,000 Anglais et 26,000 Turcs, savoir : 19,500 Anglais embarqués sur l'escadre de l'amiral Keith, et débarqués à Aboukir en mars; 7,500 tirés de l'armée des Indes et débarqués à Qoseyr en août; 7,000 hommes de la réserve, qui partirent de Londres, de Gibraltar, d'Allemagne, et débarquèrent à Aboukir en juillet; 6,000 Turcs embarqués sur l'escadre du capitan-pacha, débarqués le 25 mars à Aboukir; enfin 16,000 réunis en Palestine, sous le grand vizir, et qui arrivèrent en Égypte en mai. Avec des forces aussi considérables, le cabinet anglais avait droit de compter sur le succès. Mais il adopta un plan d'opérations si défectueux, si contraire à tous les principes de l'art de la guerre, qu'il pouvait et devait faire échouer l'expédition. 1° Les ordres partant de Londres au mois d'octobre ne pouvaient arriver aux Indes avant la fin de janvier; la division qui devait en partir ne pouvait arriver au détroit de Bab el-Mandeb qu'au mois d'avril, après la mousson du sud; elle serait contrariée par la mousson du nord et ne pourrait pas remonter la mer Rouge et gagner Suez de tout l'été. Mais fût-elle arrivée à temps à Qoseyr ou à Suez, elle n'était pourvue d'aucun des moyens nécessaires pour traverser le désert. En effet, cette division mouilla à Qoseyr en août, six mois après que le général Abercromby eut débarqué à Aboukir. Si

elle traversa le désert de Coptos, c'est que le grand vizir, étant maître du Caire, put lui procurer 5,000 chameaux, ce qu'il n'eût pas pu faire si déjà les alliés n'avaient été vainqueurs. Aucune diversion ne devait être faite par la mer Rouge; deux frégates et une corvette avec 200 hommes de débarquement étaient tout ce qu'il fallait y envoyer pour occuper Suez et Qoseyr; il fallait laisser l'armée de l'Hindoustan tranquille sur le Gange et augmenter d'autant l'armée du général Abercromby. 2° La réserve qui partit de Londres et de Gibraltar n'arriva en Égypte que six mois après le général Abercromby. 3° Les 6,000 hommes du capitan-pacha n'arrivèrent à Aboukir que vingt jours après le général Abercromby. 4° Le grand vizir ne passa le désert et n'entra en Égypte que trois mois après, dans le mois de mai, de sorte qu'au lieu de 34,000 Anglais et 26,000 Turcs, le général Abercromby n'arriva en Égypte qu'avec 19,500 Anglais, dépourvus de tout. S'il eût été battu, comme cela devait être, à quoi eussent servi les divisions de l'Hindoustan, la réserve du capitan-pacha et celle du grand vizir? 5° Le général Abercromby débarqua sans attelages d'artillerie, sans chevaux pour sa cavalerie, n'ayant rien de ce qui est nécessaire à une armée, et cependant il était demeuré deux mois à Malte et deux mois dans l'Asie Mineure pour faire ses préparatifs; pendant ces quatre mois, il eût été facile à l'administration de lui procurer les 2,500 chevaux dont il avait besoin, puisqu'elle pouvait les acheter en Sicile, à Tunis, Tripoli, Derne, Candie, en Grèce, dans l'Asie Mineure, en Chypre, à Alep, à Tripoli de Syrie, à Acre, à Jaffa. Ces fautes ont été commises par le cabinet qui a conçu le plan de cette campagne. C'est une nouvelle preuve de la mauvaise administration anglaise, la plus défectueuse de l'Europe.

Deuxième observation : sur les manœuvres du général Abercromby. — A la fin de février, le général Abercromby partit de Macri et mouilla, le 2 mars, en rade d'Aboukir. Il pensait avec raison que, maître d'Alexandrie, il persuaderait aux Français d'accepter la capitulation d'El-A'rych, et qu'ainsi, sans hasarder aucune affaire générale, il atteindrait le but de son gouvernement. Mais, 1° il eût dû attendre la bonne saison; la mer au mois de mars est trop mauvaise dans ces parages; il n'eût dû arriver dans les mers d'Alexandrie qu'au 15 avril. 2° Il fallait que sa cavalerie fût montée et son artillerie attelée; sans cavalerie et sans artillerie attelée, c'était exposer son armée à trop de hasards. 3° Il commit ici la faute qu'il avait déjà faite, en 1799, en Hollande. Il aurait dû se réunir à Macri au

capitan-pacha, se rendre avec lui dans la rade de Jaffa et y embarquer 6,000 hommes du grand vizir, parmi lesquels Ibrahim-Bey avec ses Mameluks montés. Il serait alors apparu au 15 avril dans la rade d'Aboukir avec 19,500 Anglais, 12,000 Turcs, dont 2,500 de cavalerie. Il aurait surpris Alexandrie avant que l'armée française fût arrivée du Caire au secours de cette place. 4° Arrivé devant Alexandrie le 1er mars, le général Abercromby ne débarqua que le 8; le temps était mauvais. Il était signalé depuis huit jours. La moitié de l'armée française, c'est-à-dire 10 à 12,000 hommes, devait déjà être arrivée sur la plage. Il aurait donc dû lever l'ancre, disparaître de devant Aboukir, menacer d'opérer son débarquement à Damiette, afin d'y attirer l'armée française, revenir ensuite inopinément en naviguant hors de la vue de terre et opérer son débarquement à Aboukir. 5° L'amiral Keith, qui avait sous ses ordres neuf vaisseaux de ligne armés en guerre et beaucoup de petits bâtiments sur lesquels n'étaient embarquées aucunes troupes, eût dû faire trois attaques simulées, une au Marabout, une au cap des Figuiers, la troisième au Pharillon, chaque attaque composée de deux vaisseaux de guerre, huit ou dix frégates, corvettes, transports ou chebecs, et menacer de débarquer dans chacun de ces endroits une division de 5 ou 6,000 hommes. Cela eût attiré toute l'attention du général Friant, l'eût obligé à retourner à Alexandrie, en laissant tout au plus 2 ou 300 hommes sur la plage d'Aboukir. L'amiral Keith n'a rien fait pour attirer l'attention des Français et favoriser le débarquement; ce qui causa la perte d'un millier d'Anglais et fit courir à l'opération les plus grandes chances. 6° A midi, le 8 mars, le débarquement était effectué; le général anglais perdit le reste de la journée et celles des 9, 10, 11 et 12 (quatre journées et demie), dans une circonstance où il n'était pas permis d'en perdre une. Dès le 8 mars, à cinq heures après midi, il eût dû être arrivé à la position du Camp des Romains; dès le 9, marcher sur la ville; il s'en fût probablement emparé. Au lieu de cela, il ne se mit en mouvement que le 13; le général Lanusse, étant arrivé dès le 11 au soir, mit la ville à l'abri de toute attaque. Si le débarquement s'était opéré le jour même où le convoi avait été signalé à Alexandrie, le 1er mars, il aurait eu onze jours pour s'emparer d'Alexandrie avant que le premier renfort fût arrivé du Caire. Si, en 1798, Napoléon ne se fût présenté sous les murs d'Alexandrie que treize jours après avoir mouillé au Marabout, il n'eût pas réussi; il eût trouvé les murailles crénelées et bien armées, la moitié des Mameluks déjà arrivés du Caire, avec une immense quantité d'Arabes et de janissaires; mais

il marcha sur Alexandrie et donna l'assaut à ses murailles avec seulement une poignée de son monde, sans attendre son canon, dix-huit heures après que sa flotte avait été signalée. C'est un principe de guerre que, lorsqu'on peut se servir de la foudre, il la faut préférer au canon. 7° Après le combat du 13 mars, le général Abercromby avait manqué son expédition. Il savait que l'armée française était forte de 25,000 hommes, que le général en chef était prévenu de son apparition depuis treize jours. La prudence ne lui laissait que deux partis à prendre : le premier, de se rembarquer pour aller attendre en Chypre l'arrivée de ses nouveaux renforts d'Angleterre et ceux du capitan-pacha et du grand vizir; le second, de prendre position derrière l'isthme de l'embarcadère ou sur le mamelon du Cheik, dans la presqu'île d'Aboukir, et s'y fortifier; cette position était inexpugnable. Celle qu'il occupait au Camp des Romains, la droite à la mer et la gauche au lac Ma'dyeh ayant 1,500 toises d'étendue, était mauvaise pour un corps de 15,000 hommes qui n'avait ni cavalerie ni artillerie attelée; il devait s'attendre à être attaqué sous peu de jours par une armée supérieure en forces, ayant une nombreuse et intrépide cavalerie, qui, soutenue par plusieurs batteries légères, forcerait sa gauche, séparerait son armée de sa flotte, ce qui entraînerait sa perte.

Troisième observation : sur les marches et manœuvres du général Hutchinson. — 1° Ce général prit le commandement le lendemain de la bataille du 21 mars 1801. Il savait que l'armée française pouvait être, en peu de jours, renforcée de la division du général Belliard, de 5 ou 6,000 hommes; cela devait le décider à abandonner la position du Camp des Romains pour prendre celle de l'embarcadère.

2° Lorsque, cinq jours après, le capitan-pacha arriva avec 6,000 hommes, il eût dû les mettre sur-le-champ en ligne, en les attachant à ses diverses brigades; 6,000 tirailleurs turcs étaient un véritable renfort pour une armée européenne, tandis que, mis en réserve, seuls, ils étaient de peu de valeur.

3° Il coupa la digue du lac Ma'dyeh le 13 avril et créa le lac Maréotis; il rendit par là un grand service à Alexandrie; il fit ce que les Français eussent dû faire le 12 mars, puisque par là la place devenait très-forte et à l'abri de toute surprise; or le but de toute la campagne était de prendre Alexandrie. Il sacrifia donc l'objet principal à un accessoire. La gauche de sa position se trouva sans doute mieux appuyée; mais elle l'eût été également en construisant

de bonnes redoutes dans l'eau et en embossant dans le lac quelques batteries flottantes.

4° La marche sur El-Rahmânyeh en continuant d'occuper le Camp des Romains, les manœuvres pour opérer en juin sa jonction avec le grand vizir sur le Caire, sont autant de fausses opérations. C'était au grand vizir à marcher sur Alexandrie pour se réunir à l'armée anglaise, et non à celle-ci à quitter le point important pour courir après des accessoires. Quand on est à portée de frapper au cœur, il ne faut pas s'en laisser distraire par des manœuvres contraires.

5° Lorsque le général Lagrange se porta d'El-Rahmânyeh sur le Caire, le général Hutchinson avait une belle occasion de terminer la campagne. Il eût dû retourner promptement au Camp des Romains avec le capitan-pacha, attaquer le général Menou, affaibli du détachement du général Lagrange; il l'eût jeté dans la muraille des Arabes et eût pris la ville en peu de semaines.

6° Pendant le mois de mai et jusqu'au 22 juin, c'est-à-dire pendant quarante et un jours, il est resté exposé à un double danger : 1° que le général Menou, qui avait 9,000 hommes dans Alexandrie, n'attaquât avec 6,000 hommes les 4,000 hommes du général Coote et ne forçât le Camp des Romains; 2° que le général Belliard, qui avait 14,000 hommes au Caire, ne battît le grand vizir à El-Khânqah, ne le rejetât au delà du désert, ne revînt sur lui, général Hutchinson, avec 10,000 hommes, et ne se réunît avec le général Menou. Après l'affaire d'El-Khânqah, il avait encore à redouter que le général Belliard, laissant ses malades, ses éclopés et ses vétérans, c'est-à-dire 2 ou 3,000 hommes, dans la citadelle du Caire, ne vînt avec toutes ses forces lui marcher sur le corps. Il aurait évité tous ces dangers s'il avait persisté dans l'idée principale de la campagne : diriger toutes les opérations contre Alexandrie et conquérir l'Égypte sans perdre de vue les mâts de sa flotte.

7° Mais, s'il voulait absolument marcher sur le Caire, il fallait alors qu'il évacuât le Camp des Romains et plaçât le camp du général Coote à l'embarcadère ou au mont du Cheik.

8° Pour se trouver en mesure de manœuvrer contre le général Belliard, il fallait que le grand vizir traversât le Delta et se réunît aux Anglais sur la rive gauche de la branche de Rosette, à la hauteur d'El-Rahmânyeh; le général Hutchinson eût marché alors sur le Caire avec une armée de 25,000 Turcs, 5,000 Anglais et une nombreuse flottille sur le Nil.

9° Lorsque, le 19 juin, il eut construit son pont sur le Nil, sa position se trouva fort améliorée; mais il eût dû ne pas s'en tenir à cette

demi-mesure; il fallait faire camper le grand vizir sur la rive gauche du Nil, et, après la prise de Gyzeh, lorsque le pont des Français aurait été détruit, les deux armées se fussent portées ensemble sur la rive droite, laissant, dans les deux cas, un corps d'observation sur la rive opposée. En effet, si le 22 juin, à deux heures du matin, le général Belliard eût débouché de Gyzeh avec 10,000 hommes, il eût repoussé le général Hutchinson, le capitan-pacha, et eût enlevé le pont avant que le grand vizir eût pris un parti. En supposant que celui-ci se fût logé dans quelques maisons du Caire, il n'aurait occupé aucun fort important, il en aurait été délogé le lendemain.

10° Le général Hutchinson a pressenti constamment le danger de sa position; il a cru y remédier en marchant très-lentement; il est vrai qu'il a toujours été trompé sur la force du général Belliard, dont il a supposé l'armée la moitié au plus de ce qu'elle était réellement. Il croyait que les troupes qui avaient marché sur El-Khânqah étaient les mêmes que celles qui se trouvaient à El-Rahmânyeh; il était dans l'erreur. Lorsque le général Belliard était devant le grand vizir, il n'avait pas avec lui un seul homme de l'infanterie qui était à El-Rahmânyeh. L'art de la guerre a des principes invariables, qui ont principalement pour but de garantir les armées contre l'erreur des chefs sur la force de l'ennemi, erreur qui, du plus au moins, a toujours lieu.

11° Le général Coote a traversé le lac Maréotis et fait le siége du Marabout avec 5,000 hommes : cela n'était pas suffisant; il lui en aurait fallu 7,000; le général Hutchinson l'a senti et l'a renforcé cinq jours après d'un détachement anglais et turc; mais c'était trop tard. Que de suites pouvait avoir cette seule faute!

Quatrième observation : sur le mouvement du général Friant. — 1° Le général Friant, gouverneur d'Alexandrie, accourut sur la plage d'Aboukir avec toutes les forces dont il pouvait disposer, pour s'opposer au débarquement; mais il aurait dû amener plus d'artillerie et construire deux bonnes batteries de côte avec des pièces de 24, de 18 et des mortiers. 2° Puisqu'on avait négligé de construire un fort en maçonnerie sur la falaise, il aurait dû y construire une redoute en bois de palmier, ce qu'il aurait pu faire en trente-six heures; il ne manquait pas non plus de sacs à terre à Alexandrie. 3° Il eut tort de s'affaiblir des 300 hommes qu'il envoya de l'autre côté du lac Ma'dyeh; si l'ennemi débarquait du côté de Rosette, ce faible détachement ne pouvait rien, et 300 hommes étaient quelque chose, réunis aux 1,700 qu'il avait avec lui. Qui sait ce qui serait arrivé si ces 300 hommes,

avec quatre pièces de canon, eussent été placés sur le mont du Puits? 4° Dans tous les cas, il eût dû établir six pièces de campagne, soutenues par un carré de la 75e, sur la hauteur du Puits; c'était la clef de la plage; le débarquement n'était pas assuré tant que l'ennemi n'était pas maître de la hauteur du Puits.

Cinquième observation : le général Lanusse. — 1° Le général Lanusse eût dû éviter le combat. Le 13, il eût dû faire sa retraite sur les hauteurs de la porte de Rosette, et même, s'il le fallait, se couvrir par la muraille des Arabes et chercher protection sous le canon des forts. Les Anglais ayant défilé pendant plusieurs heures sous ses yeux, il les avait comptés; il n'était donc pas raisonnable de descendre de sa position pour braver une armée quatre fois plus forte que la sienne, lorsqu'il attendait des renforts considérables.

Sixième observation : le général Lagrange. — 1° Lorsque le général Lagrange se porta d'El-Rahmânyeh sur le Caire, le 10 mai, il eût dû laisser un homme de résolution dans le fort, avec 150 hommes, et lui ordonner de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité; il eût pu arrêter pendant huit ou dix jours la marche de l'armée anglaise. Il y laissa un mauvais commandant avec 40 hommes, et ordonna lui-même que l'on gâtât les munitions et les magasins. Ce commandant se rendit le 10, à la pointe du jour, et, s'il se trouva 110 hommes dans le fort, c'est que 60 ou 70 y restèrent sans ordre, s'étant enivrés au pillage des magasins. 2° Le général eût dû envoyer une chaloupe et une reconnaissance sur le canal de Menouf, pour faire rétrograder les convois sur le Caire. 3° Pourquoi n'a-t-il pas rallié à El-Rahmânyeh, pendant les vingt jours qu'il y est demeuré, la garnison de Lesbé et de Bourlos? Il se serait ainsi renforcé de 700 hommes, qui ont été perdus. 700 hommes étaient le cinquième de sa division.

Septième observation : le colonel Cavalier. — La conduite du colonel Cavalier est injustifiable. A son arrivée en France il eût dû être traduit devant un conseil de guerre. Les Romains eussent fait décimer son détachement. Ce fut l'envie de rentrer en France qui porta les soldats à capituler. Mais toute la faute appartient au commandant. Il connaissait les dispositions de ses soldats, il eût dû empêcher tout pourparler, recevoir les parlementaires à coups de fusil, continuer sa marche sur Alexandrie et sur le lac Natroun. Le colonel Cavalier était un brave homme et un officier très-distingué, fort attaché au général en chef; sa conduite en cette occasion n'en est que plus blâmable.

Les 600 chameaux qu'il remit furent d'une grande utilité à l'armée anglaise. Une loi nécessaire dans une armée française serait celle qui défendrait tout parlementage. Nos soldats sont si bons, si prêts à être amis, et nos officiers si faciles à tromper, que les étrangers les jouent perpétuellement.

Huitième observation : le général Belliard. — 1° Le 13 mai au soir, le général Lagrange ayant joint au Caire le général Belliard, celui-ci eut sous ses ordres 14,000 hommes, dont 500 vétérans, une centaine d'employés civils armés et formés en garde nationale, 800 malades et 1,500 autres hommes malingres, ouvriers, hommes de dépôt. Ces 3,000 hommes étaient suffisants pour garder la citadelle, Gyzeh et les forts autour du Caire. Il avait donc 11,000 hommes disponibles. En laissant au Caire une colonne mobile de 1,000 hommes à pied et à cheval, quelques pièces de canon pour servir de réserve, il pouvait s'éloigner avec 10,000 hommes, dont 1,000 de cavalerie et vingt-quatre pièces de canon. Au lieu de cela, il laissa 8,000 hommes pour la garde de la ville et ne marcha contre le grand vizir qu'avec 6,000 hommes.

2° Mais 6,000 Français, dont près de 1,000 hommes de cavalerie et vingt-quatre pièces d'artillerie bien servies, étaient plus qu'il n'en fallait pour battre le grand vizir et le jeter au delà du désert. Le grand vizir n'avait avec lui que 16,000 Turcs, dont le quart était à Damiette. Au combat d'El-Khânqah, les Osmanlis étaient 9,000 hommes. Si le général Belliard n'eût pas manqué de résolution, il n'avait qu'à faire battre la charge et il sauvait l'Égypte, en se couvrant d'une gloire immortelle. Il aurait couché le 16 à Belbeys, et le 18 à Sâlheyeh; il aurait été de retour au Caire le 20 ou le 21, aurait passé le Nil le 23 ou le 24, serait arrivé le 27 ou le 28 à Terrâneh, aurait attaqué le général Hutchinson, qui avait 4,000 Anglais et 6,000 Turcs du capitan-pacha. L'armée anglaise était très-affaiblie par les maladies; elle n'avait alors encore reçu aucun de ses renforts.

3° Le général Belliard rentra le 18 mai dans le Caire, sans avoir attaqué le grand vizir; c'était le moment de prendre un parti définitif, en se portant sur Alexandrie par la rive gauche du Nil, avec tous les Français qui étaient au Caire, embarquant sur la rivière tout ce qui ne pouvait pas être transporté par terre et laissant 2,000 hommes dans la citadelle. Le grand vizir eût été incapable de prendre la citadelle, qui eût pu se défendre longtemps. Lorsqu'elle aurait eu perdu l'espoir d'être dégagée par suite de la jonction des généraux Belliard et Menou, elle aurait obtenu une capitulation honorable, et les hom-

mes, qui étaient en grande partie malingres, vétérans et convalescents, auraient été sauvés.

4° Le 18 juin, c'est-à-dire quarante jours après le combat d'El-Khânqah, le général Hutchinson arriva enfin près de Gyzeh et le grand vizir vis-à-vis de lui, sur la rive droite, les deux armées étant séparées par le Nil : si le général Belliard eût attaqué, avec tout son monde, l'une ou l'autre armée, il eût été vainqueur; la défaite de l'une de ces deux armées eût entraîné la retraite de l'autre, tandis que, s'il avait éprouvé un échec, il ne l'eût pas éprouvé sans faire beaucoup de mal à l'ennemi, et ses affaires n'en auraient pas été pires.

5° Le 19, le général Hutchinson fit construire un pont pour communiquer avec le grand vizir; cela améliora fort sa position. Mais, si le général Belliard eût attaqué, comme le proposa le colonel Dupas, en débouchant sur une seule rive, à la petite pointe du jour, il eût enlevé le pont avant que l'armée placée sur l'autre rive l'eût passé.

6° Le 22 juin il n'était pas encore cerné; l'armée anglaise était vis-à-vis de Gyzeh, sur la rive gauche, l'armée du grand vizir vis-à-vis du Caire ; tout le haut Nil était encore libre; les Anglais n'étaient qu'au nombre de 4,000 hommes, et les Turcs de 30,000, en comptant 16,000 Bédouins ou troupes d'Égypte, qui n'avaient aucune consistance. Le général Belliard avait 10,000 hommes en état de combattre et vingt-quatre pièces de canon; il était abondamment pourvu de tout, il avait 70,000 projectiles, 200 milliers de poudre. Puisqu'il avait perdu toutes les occasions que la fortune lui avait offertes de battre les armées ennemies isolément, il lui restait la gloire de défendre la place avec toute l'opiniâtreté qu'exigeaient le salut de l'armée, l'honneur des armes françaises et les règlements militaires. En s'étudiant à attaquer dans ses sorties spécialement les Anglais, il fût venu à bout de détruire ce petit corps, qui seul donnait de la consistance à toute cette armée. Du moins il eût pu gagner le mois d'août; alors l'inondation, couvrant tout le pays, aurait obligé l'ennemi à cesser ses opérations de siége, puisqu'il n'aurait pu les continuer que sur l'enceinte du côté du désert. En se maintenant trente jours, le général Belliard eût donc pu gagner jusqu'au mois de novembre, et pendant ce temps il eût donné à ses fortifications un nouveau degré de force. Les mois se succèdent, mais ne se ressemblent pas. Pendant tout ce temps-là Alexandrie n'eût pas été inquiétée.

7° Le général Belliard a cru avoir un corps d'au moins 10,000 Anglais devant lui; mais qui l'autorisait à avoir cette opinion? S'il fût

sorti du côté de Gyzeh et se fût déployé en ligne de bataille, les Anglais se seraient montrés, il eût pu les compter. Si le 21 juin on avait réuni un conseil de guerre, à l'unanimité on aurait couru aux armes. Les règles de la guerre voulaient que, dans des circonstances importantes comme celle-là, on ne s'en tînt pas à des bruits, mais que l'on manœuvrât afin d'obliger l'ennemi à se montrer et à se laisser compter. L'état de situation de l'armée anglaise montait à 4,000 hommes.

8° Mais sans obliger l'ennemi à déployer ses forces, sans se battre, sans tenter la fortune, il capitula! Il rendit la capitale de l'Égypte, ses magasins, quatre cents canons, des forts, sans avoir tiré un coup de fusil! Il est vrai que les intérêts des généraux, des officiers et des particuliers furent stipulés avec un grand soin. De ces 14,000 hommes 500 s'enrôlèrent dans les Mameluks, 13,723 furent embarqués à Aboukir et arrivèrent en France. L'armée rapporta ses drapeaux, ses armes, cinquante pièces de canon, beaucoup de chevaux, une immense quantité de bagages, toutes les raretés du pays. Cette capitulation fut, au reste, la même que celle d'El-A'rych. Quand les armées croient possible de sortir d'une position critique avec une convention sans se déshonorer, tout est perdu. Autant vaudrait confier la défense et l'honneur des armes à de vieilles femmes armées de leurs fuseaux.

9° Pendant la marche du Caire à Aboukir, le général Moore escorta l'armée française, mais celle-ci était plus nombreuse que son escorte; à l'approche d'Aboukir, le général anglais craignait, avec raison, que l'indignation ne s'emparât du soldat français, qu'il n'attaquât les Anglais ou ne se joignît avec Menou pour sauver l'Égypte.

L'officier qui apporta en France la nouvelle de cette extraordinaire capitulation fut retenu au lazaret de Marseille; il envoya son rapport et son état de situation. La douleur du Premier Consul est facile à concevoir; son premier mouvement fut de faire arrêter les généraux qui avaient formé le conseil de guerre et de faire un exemple sévère d'une pareille violation de tous les règlements militaires. Un général de division, commandant un corps, ne pouvait pas abandonner son général en chef et l'armée pour sauver son corps particulier. Or la division du général Belliard était entière; elle n'avait éprouvé aucun échec, elle ne s'était pas mesurée avec l'ennemi et avait posé les armes par une stipulation d'autant plus honteuse et déshonorante que les conditions en étaient plus avantageuses pour les individus. Tout ce que le général allégua dans son rapport pour justifier sa conduite, en faisant valoir des considérations politiques,

ne peut être admis. Il avait reçu de la République le droit de faire tuer ses soldats pour sa défense, mais non celui de les sauver au détriment de la chose publique. Il craignait la division anglaise de l'Inde, et le 22 juin, jour de cette capitulation, cette division était encore mouillée dans le port de Djeddah, dans la mer Rouge, sur la côte d'Arabie, à trois cents lieues de là ! Il se disait cerné par une armée anglaise très-nombreuse, et il n'avait fait aucun mouvement, livré aucun combat pour l'obliger à se déployer; il ne l'avait pas vue ; elle n'était que de 4,000 hommes ! Il disait manquer de munitions, et il avouait avoir 60,000 coups de canon à tirer ! Il disait manquer de vivres, et les magasins en étaient pleins ! C'est bien abuser des mots que de comparer cette conduite honteuse à la conduite glorieuse que tint Chevert dans Prague lorsque le maréchal de Belle-Isle le laissait, avec une poignée de monde, pour faire son arrière-garde et favoriser sa retraite. Chevert se sacrifiait pour son armée ; Belliard sacrifiait l'armée et l'honneur pour sauver son corps.

Mais à ce premier mouvement du Consul succédèrent des réflexions qui firent changer ses dispositions. Le général Belliard était un officier très-distingué ; il avait rendu de grands services dans cette même campagne ; à Arcole, il avait couvert de son corps Napoléon et reçu une balle qui lui était destinée ; son opinion était très-prononcée pour la conservation de l'Égypte et très-opposée à la convention d'El-A'rych. Sa marche sur El-Khânqah prouve qu'il avait bien vu ce qu'il fallait faire, mais il avait manqué d'audace et de caractère ; la nature ne l'avait pas fait pour une action aussi importante. Le général en chef l'avait abandonné sans lui donner aucun ordre. Le mécontentement général et le désespoir qu'avaient produits dans l'armée la lenteur, l'irrésolution et le défaut de talents militaires du général Menou, avaient banni tout espoir et toute confiance. Les généraux qui avaient signé la capitulation étaient des officiers distingués, et tous fort opposés à la convention d'El-A'rych. Convenait-il, dans la situation brillante où était la République, lorsque la paix de Lunéville, celle avec la Russie, la Porte et l'Angleterre, avaient élevé si haut la gloire française, d'obscurcir cet éclat et d'attrister la nation par des enquêtes déshonorantes contre des braves qui, dans tant d'autres circonstances, avaient si bien mérité de la patrie ? N'était-il pas préférable de fermer les yeux et d'attribuer tout ce qui arrivait à la fatalité et à la nullité absolue du chef ? Car enfin, quelque chose qu'on fasse, quelque énergie que montre le gouvernement, quelque vigoureuse que soit la législation, une armée de lions commandée par un cerf ne sera jamais une armée de lions.

Neuvième observation : le général Menou. — 1° Le général Menou eût dû être instruit le 3 mars de l'apparition de la flotte anglaise devant Alexandrie : il ne le fut que le 4 dans l'après-midi ; c'était un retard de vingt-quatre heures bien fâcheux. Il avait dû savoir le 2 mars la capture faite le 28 février, dans la rade d'Aboukir, d'un ingénieur anglais, et devait connaître les papiers d'un autre ingénieur qui avait été tué ; ces papiers contenaient des indices assez frappants de l'expédition du général Abercromby.

2° Le général en chef prit le change et dissémina ses troupes. Le général Reynier reçut, dans la nuit du 4 au 5, son ordre de mouvement. Il se rendit au quartier général pour témoigner la douleur qu'il éprouvait de ces dispositions. Il cita au général en chef l'exemple de ce qui était arrivé lorsque Mustafa-Pacha parut devant Aboukir, le 12 juillet 1799 ; Napoléon en fut instruit le 15, se trouvant alors campé aux pyramides ; il expédia à l'instant même des ordres à toute l'armée et la réunit à El-Rahmânyeh. « Il fallait imiter cette conduite et partir dans la nuit même, évacuer la haute Égypte, en laissant seulement des vétérans, des malades et quelques pièces de canon au Caire. » Le général Menou resta sourd et froid ; il persista dans l'exécution de ses ordres. A la pointe du jour, les troupes se mirent en mouvement dans des directions divergentes, contrairement à tous les principes de la guerre. Un des aides de camp de Menou arriva le 12 mai à Alexandrie, au quartier général du général Lanusse, sur la hauteur des Romains, et vanta aux officiers de l'état-major les dispositions savantes qu'avait faites son général en apprenant la nouvelle de l'apparition de la flotte devant Alexandrie. « Mon vieux général, dit-il, n'a pas pris le change ; il a compris que la véritable attaque ne serait point là où il était menacé ; il a pourvu à Damiette, au débouché du désert et à celui de la mer Rouge. De quelque côté que se présente l'ennemi, le vieux renard a prouvé qu'il avait plus d'un trou à son sac. — Hélas ! s'écria le colonel du génie Bertrand, présent à cette conversation, je croyais que la science de la guerre consistait à avoir ses troupes réunies sur le point principal, en négligeant les accessoires. Lorsque les Anglais seront maîtres d'Alexandrie, que deviendront les troupes qui sont à Suez, dans la haute Égypte, à Sâlheyeh ? »

3° En concentrant son armée sur Alexandrie, Menou laissa le général Belliard avec une forte garnison dans le Caire, des garnisons à Damiette, dans le [1]. . . . .
. . . . et la haute Égypte, il ne réunit que

[1] Ici un espace en blanc dans le manuscrit.

12,000 hommes; il pouvait en réunir 19,000 sur le champ de bataille; avec 7,000 hommes de plus, la journée du 21 n'eût pas été douteuse.

4° Devait-il, le 21, attaquer l'armée anglaise? Celle-ci était supérieure en infanterie, mais très-inférieure en cavalerie. Il était à craindre qu'elle ne reçût des secours, puisque la mer lui était ouverte. Le point faible de la ligne de bataille anglaise était sans contredit la gauche. Il fallait que, dans la nuit du 20 au 21, l'armée française se plaçât, par un changement de front, la gauche en arrière, la droite sur le lac Ma'dyeh, la gauche sur Alexandrie, à cheval sur la route du Caire; qu'elle laissât sur les hauteurs, en avant de la porte de Rosette, quelques pelotons de cavalerie, quelques pièces d'artillerie, et tous les hommes chargés de défendre l'enceinte de Rosette. A la petite pointe du jour, l'armée, rangée sur quatre ou cinq lignes, aurait attaqué la gauche de l'ennemi, faisant canonner la flottille mouillée dans le lac par quelques pièces de 24. La gauche étant dépostée, toute la cavalerie française, avec dix-huit pièces d'artillerie légère, se serait portée derrière le centre et la droite de l'ennemi. Celle-ci, attaquée à revers, privée de ses communications avec le lac, d'où elle tirait ses munitions et où étaient ses ambulances, menacée de perdre sa retraite, n'ayant aucune cavalerie pour la protéger, aurait été compromise. Et, si le général Menou voulait attaquer par sa gauche, alors il fallait que, dans la nuit, le centre et la droite de l'armée française se ployassent derrière la gauche du général Lanusse, laissant sur leur emplacement quelques pièces, quelques pelotons de cavalerie et quelques dromadaires. L'armée, pelotonnée sur son extrême gauche, se mettant en marche pour attaquer la Maison de Ptolémée, s'y fût logée; aux premiers rayons du jour, la cavalerie se fût portée derrière le centre et la gauche de l'armée anglaise, menaçant ses communications; une grosse batterie eût dû ouvrir son feu contre les canonnières embossées en pleine mer et flanquant la droite de l'armée ennemie. Une pareille combinaison eût été couronnée d'un plein succès; le mamelon eût été enlevé, et, si le centre et la gauche de l'armée anglaise eussent marché pour s'en emparer, ils auraient dû le faire sous le feu de toute l'artillerie française, les flancs et les derrières inquiétés par la cavalerie et l'artillerie légère; cela n'était pas probable.

5° Après la journée du 21, le général Menou eût dû encore concentrer toutes ses forces à Alexandrie, afin de pouvoir livrer à l'ennemi une nouvelle bataille; il pouvait encore réunir plus de 16,000 hommes.

6° Lorsque le lac Maréotis fut formé, dans le courant d'avril, le général Menou devait sur-le-champ construire, au milieu du lac, une chaussée qui débouchât sur Damanhour, en y employant à la fois tous les moyens qui étaient à sa disposition : des levées de terre, des ponts sur pilotis, des ponts sur radeaux, des ponts sur nacelles. Ce lac n'avait dans la plupart des endroits que trois ou quatre pieds de profondeur; au débouché de cette digue il eût dû construire une tête de pont, et élever le long de la digue des batteries pour la protéger contre les bateaux ennemis. Ces ponts étaient importants pour le mettre à même de manœuvrer.

7° Lorsque le général Hutchinson se porta sur le Nil, en mai, le général Menou eût dû, par un mouvement inverse, se concentrer sur Alexandrie et profiter de la dissémination des forces anglaises pour attaquer le Camp des Romains, que défendait le général Coote; il suffisait que le général Lagrange gagnât vingt-quatre heures.

8° A la fin de mai le général Coote n'avait que 4,000 hommes; le général Menou pouvait l'attaquer avec 6,000 hommes, le succès était probable, il eût été décisif.

9° Le général Menou, après le combat d'El-Khânqah, eût dû donner l'ordre au général Belliard de marcher sur Terrâneh avec 10,000 hommes, et de sa personne il eût dû partir avec 4,000 hommes et 800 chameaux, passer aux lacs Natroun et attaquer la droite du général Hutchinson à Terrâneh, pendant que le général Belliard l'aurait attaqué de front. Il eût laissé 6,000 hommes dans Alexandrie, ce qui était suffisant.

10° Les travaux du camp retranché sur les hauteurs en avant de la porte de Rosette étaient trop étendus, puisqu'il fallait 6,000 hommes pour les garder, ce qui paralysait son armée; il eût fallu simplement trois forts bien situés, sous la portée du canon de l'enceinte de la porte de Rosette, ayant des fossés pleins d'eau, et défendus par un millier d'hommes, ce qui eût empêché l'ennemi de camper sur les mamelons en avant de la porte de Rosette. Le général Menou aurait alors eu les moyens de fortifier l'ouest d'Alexandrie et de mettre ce côté en équilibre, en établissant une première ligne à la hauteur du fort des Bains. Ce fort ferme le Port-Vieux, il est à 500 toises du lac Maréotis.

11° Il fallait construire une deuxième ligne en avant du fort, la gauche, appuyée au lac Maréotis, se liant avec le fort de Pompée. Ce malheureux camp retranché du côté de Rosette a été la cause de tout le mal.

12° Au point où en étaient venues les choses à la fin d'août, il

eût été convenable de prolonger la défense jusqu'à la dernière extrémité; cela eût été l'avis unanime de tous les officiers du conseil de guerre, si on leur eût donné l'assurance qu'au 15 novembre ils auraient été secourus par une armée ou qu'ils auraient reçu la nouvelle des préliminaires de la paix. Cet exemple, comme mille autres de l'histoire, prouve que le gouverneur d'une place ne doit penser qu'à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il fallait donc tenir jusqu'à ce que l'enceinte des Arabes fût forcée, que le fort Crétin et le fort Caffarelli fussent pris, et la brèche rendue praticable à la muraille de l'isthme; alors seulement l'honneur eût été sauf; alors seulement la capitulation, quelles qu'en eussent été les conditions, aurait été glorieuse. Pour être honorable, une capitulation doit stipuler de mauvaises conditions pour la garnison. Il y a toujours présomption défavorable contre la garnison qui sort d'une place sur un pont d'or.

SOMMAIRE DU TOME XXX.

CAMPAGNES D'ÉGYPTE ET DE SYRIE.

CHAPITRE VIII. — SYRIE.

I. Description de la Syrie, p. 1. — II. Syrie ancienne, 3. — III. Syrie moderne, 4. — IV. Déserts, 7.

CHAPITRE IX. — CONQUÊTE DE LA PALESTINE.

I. La guerre de Syrie est résolue, p. 11. — II. L'armée est partagée en trois corps, 15. — III. Passage du désert de l'isthme de Suez; combat d'El-A'rych; combat de nuit; prise du fort, 16. — IV. L'avant-garde erre dans le désert; combat de Gaza, 20. — V. Marche sur Jaffa; siége et prise de la ville, 24. — VI. Peste de Jaffa. Armistice conclu avec l'agha de Jérusalem, 29. — VII. Combat de Naplouse, 31. — VIII. Prise de Hayfâ. Arrivée devant Acre, 32.

CHAPITRE X. — SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.

I. Guerre en Galilée. Description de Saint-Jean-d'Acre, p. 33. — II. Soumission des peuples de la Galilée, 35. — III. Douze tartanes portant le canon de siége sont prises ou dispersées. Affaires de Hayfâ, 37. — IV. Reconnaissance de Saint-Jean-d'Acre, 38. — V. Première époque du siége de Saint-Jean-d'Acre, 40. — VI. Bataille du mont Thabor, 45. — VII. Croisière du contre-amiral Perrée, 51. — VIII. Seconde époque du siége de Saint-Jean-d'Acre, 52. — IX. Levée du siége de Saint-Jean-d'Acre, 57. — X. Marche dans la Syrie et dans le désert, 60. — XI. Rentrée de l'armée au Caire, 61.

CHAPITRE XI. — BATAILLE D'ABOUKIR.

I. Événements en Égypte pendant les mois de février, mars, avril et mai 1799, p. 64. — II. L'escadre française de Brest domine dans la Méditerranée pendant les mois de mai, juin et juillet, 67. — III. Mouvements des beys dans la basse Égypte, 68. — IV. Apparition d'une escadre anglo-turque à Aboukir, 70. — V. Débarquement de l'armée de Rhodes, commandée par le vizir Mustafa; elle prend le fort d'Aboukir, 71. — VI. Position des deux armées le 24 juillet, 73. — VII. Bataille d'Aboukir; le vizir Mustafa est fait prisonnier, 74. — VIII. Siége et prise du fort d'Aboukir, 77.

CHAPITRE XII. — RETOUR DE NAPOLÉON EN FRANCE.

I. Napoléon prend la résolution de retourner en Europe, p. 80. — II. Le contre-amiral Ganteaume arme à cet effet une division de bâtiments légers, 81. — III. Kleber est nommé commandant de l'armée d'Orient; instructions que lui laisse Napoléon pour l'administration intérieure, les fortifications, la défense des frontières et les affaires politiques, 83. — IV. Napoléon quitte l'Égypte; son arrivée à Fréjus le 9 octobre 1799, 94.

CHAPITRE XIII. — L'ÉGYPTE SOUS KLEBER.

I. Sentiments divers qui agitent le soldat, p. 97. — II. Il se forme un parti qui demande l'évacuation de l'Égypte et le retour en France, 100. — III. Lettre du



général Kleber, du 26 septembre 1799, au Directoire; réponse du ministre de la guerre, du 12 janvier 1800, reçue au Caire le 4 mars, 102. — IV. Événements qui se passent en Égypte en septembre, octobre, novembre et décembre 1799, 105. — V. Convention d'El-A'rych, 106. — VI. La lettre de Kleber, du 26 septembre 1799, est interceptée par les Anglais; effet qu'elle produit à Londres; résolution que prend en conséquence le cabinet de Saint-James (17 décembre 1799), 118. — VII. Bataille d'Héliopolis, 122. — VIII. Siége du Caire, capitulation, 124. — IX. Assassinat du général Kleber, 125.

CHAPITRE XIV. — L'ÉGYPTE SOUS MENOU.

I. Administration du général en chef Menou, p. 129. — II. Le ministère anglais revient sur les ordres du Conseil du 17 décembre 1799; il ratifie la convention d'El-A'rych, 132. — III. Siége et blocus de Malte en 1798 et 1799; cette place capitule le 5 septembre 1800, 134. — IV. Mesures politiques du Premier Consul pour opérer des diversions favorables à l'armée d'Orient, 136. — V. Mouvements maritimes, 138. — VI. L'état de l'Europe decide le ministère anglais à entreprendre la conquête de l'Égypte, 141. — VII. Plan de campagne du ministère anglais; armée du général Abercromby, division des Indes; division de réserve; armée du grand vizir; division du capitan-pacha, 142. — VIII. Le général Abercromby mouille dans la rade d'Aboukir (1er mars 1801); il débarque (8 mars), 144. — IX. État de l'armée française; manœuvre du général Menou; combat du 13 mars; capitulation du fort d'Aboukir (18 mars), 146. — X. Bataille du Camp des Romains (21 mars); mort du général en chef anglais Abercromby, 149. — XI. Arrivée du capitan-pacha à Aboukir (26 mars), avec 6,000 hommes; prise de Rosette (8 avril); capitulation du fort Julien (19 avril), 151. — XII. Rupture de la digue du lac Ma'dyeh et la création du lac Maréotis (13 avril); combat d'El-Rahmânyeh (9 mai), 152. — XIII. Marche du grand vizir par le désert; il arrive le 27 avril à Sâlheyeh; combat d'El-Khânqah (16 mai), 153. — XIV. Blocus du Caire (20 juin), 155. — XV. Capitulation du Caire (25 juin), 156. — XVI. Marche de la division des Indes, de l'Hindoustan à Alexandrie, 158. — XVII. Siége d'Alexandrie (10 août), 159. — XVIII. Capitulation d'Alexandrie, 161. — XIX. Tentative des Anglais, en 1807, contre l'Égypte; ils y sont battus, 164. — XX. Observations, 166.

RÉVOLUTION DE HOLLANDE.

POLITIQUE DU DIRECTOIRE.

État politique de la Hollande (1672-1785). Lutte des états contre le stathouder (1785-1787). Intervention de la Prusse. Fautes de la politique française. Le stathouder s'engage dans la coalition contre la France (24 janvier 1793). Conquête de la Hollande par les armées républicaines (1795), p. 181.

ADMINISTRATION INTÉRIEURE DU DIRECTOIRE.

I. Système général, p. 231. — II. Violation de la Constitution à l'égard des élections, 233.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES

ARRIVÉS PENDANT L'ANNÉE 1798.

I. Deuxième coalition contre la France, entre l'Autriche, l'Angleterre, la Russie et Naples, p. 236. — II. Guerre de Rome. 238. — III. Guerre de Naples, 241. — IV. Observations, 244.